

LE
COMMERCE DE MELCHIOR MANLICH ET C^{IE}
D'AUGSBOURG
A MARSEILLE ET DANS TOUTE LA MÉDITERRANÉE
ENTRE 1571 ET 1574

Les Manlich, groupés avec leurs gendres en sociétés familiales, ont joué, durant le second et le troisième quart du xvi^e siècle, un rôle important parmi les commerçants d'Augsbourg qui se sont livrés au trafic des marchandises sur les principales places de l'Europe et qui, ainsi que les Fugger, ont été entraînés par leurs prêts aux souverains dans la vente de métaux et l'exploitation de mines fiscales parfois lointaines. Leur situation ayant été compromise par les événements politiques et par les difficultés financières des États et de particuliers, ainsi que, il est vrai, par leurs propres imprudences, ils descendirent de Lyon, où ils avaient un agent, sur Marseille (automne de 1571) pour profiter du libéralisme de son régime économique et des avantages du pavillon français dans les relations avec les Turcs, s'y établirent et menèrent, de là, des affaires considérables dans toute la Méditerranée, exceptionnellement à Cadix et au Havre, sinon à Londres, jusqu'au moment où ils firent banqueroute (été de 1574).

Sur l'activité de « Melchior Manlich l'Ancien et C^{ie} » dans le Levant, l'on n'a possédé longtemps que les récits de voyage du docteur Léonard Rauwolf¹, qui avait été envoyé pour soigner le personnel de la société et pour « renseigner celle-ci sur les pays, les drogues, les matières et les autres points pouvant lui être utiles dans son commerce » ; malheureusement, ses récits, curieux à bien des points de vue, fournissent peu d'informations sur le trafic. En 1861, on a publié les souvenirs de

¹. *Eigentliche Beschreibung der Raiss...* Laugingen, 1582 ; bel exemplaire à la Bibliothèque publique d'Augsbourg.

l'ancien agent des Manlich à Tripoli-de-Syrie, Hans-Ulrich Kraft¹ ; ils ont retenu l'attention à cause de leur pittoresque ; ils contiennent également d'utiles observations sur les ventes de marchandises occidentales et les achats de produits orientaux et sur les transports maritimes. En 1908, l'excellent historien de la Réforme à Augsbourg Friedrich Roth a donné deux extraits intéressants de mémoires contemporains sur les relations de Melchior Manlich avec les alchimistes et sur sa famille². Plus récemment, M. Jacob Strieder³ a paraphrasé, dans une brochure de vulgarisation, deux pages d'un document allemand qui indique les prêts maritimes passés par la même société à Marseille avec ou pour les Dettigkhofer, de Memmingen. Le volume qui vient de traiter du commerce des Allemands dans la Méditerranée⁴ ne commence son exposé qu'en 1580, époque où les actifs des Manlich étaient, depuis plus de cinq années, en laborieuse liquidation.

Les Archives départementales des Bouches-du-Rhône demeuraient inexplorées ; avec l'aide de M. Pierre Bertas, très au courant de l'histoire de Marseille aux xv^e et xvi^e siècles, nous y avons recueilli de deux à trois cents protocoles de notaires relatifs à l'activité locale et internationale des Manlich⁵ et des informations sur les Marseillais avec lesquels ceux-ci traitaient leurs affaires. Pour contrôler et augmenter nos données, nous avons fait, tant dans les bibliothèques de l'État, du Cercle et de la Ville⁶ que dans les Archives municipales d'Augsbourg⁷, des recherches qui ont été très fructueuses. Enfin, notre documentation

1. *Reisen und Gefangenschaft Hans-Ulrich Krafts*, publication de K. D. Hassler dans *Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart*, vol. 61. Stuttgart, 1861. — Adolphe Cohn (*Ein deutscher Kaufmann des XVI Jahrhunderts : Hans-Ulrich Krafts Denkwürdigkeiten*. Goettingen, 1862) en a donné une version de lecture facile qui a beaucoup aidé à sa diffusion. Comparer ce récit à celui d'un agent des Fugger ayant voyagé en Asie Mineure en 1555 (*Hans Dernschwam's Tagebuch einer Reise nach Konstantinopel und Kleinasien*. Munich, 1923).

2. *Zeitschrift des historischen Vereins für Schwaben und Neuburg*, 34^e année, p. 149 et 160.

3. *Levantinische Handelsfahrten deutscher Kaufleute des 16. Jahrhunderts (Meereskunde*, n° 149). Berlin, 1919.

4. Ludwig Beutin, *Der deutsche Seehandel im Mittelmeergebiet bis zu den napoleonischen Kriegen*. Neumünster, 1933.

5. Nous avons consulté surtout sous la cote 360 E (fonds Bergeon) les protocoles du notaire Pierre Blanc, vol. 5 (1571), vol. 7 (1572), vol. 9 (1573), vol. 10 (1574) et vol. 20 (1584), que nous citerons en abrégé : A. B.-du-R., prot. Blanc. Quelques protocoles du notaire Robert Ruffi ont aussi un grand intérêt : cote 358 E (fonds Malauzat), vol. 181 (1573) et vol. 182 (1574).

6. Riche collection de manuscrits et d'imprimés que nous mentionnerons sous la forme abrégée B. A.

7. Ces archives (A. A. dans nos références) contiennent une série de protocoles du notaire augsbourgeois Johann Spreng s'étendant de 1567 à 1588 et précieuse pour nos études. Quelques volumes de ces protocoles ont disparu ; les résumés qui nous en sont parvenus nous ont permis de combler les lacunes qui en résultaient.

portant largement sur un milieu de tendance réformée, nous avons trouvé, dans les Archives de l'État de Genève, des renseignements sur les mêmes gens et leurs opérations¹.

I

MELCHIOR MANLICH L'ANCIEN « UND MITVERWANDTE² », D'AUGSBOURG

De quelque pays de l'Est que les Manlich³ aient été originaires — de Hongrie, peut-être⁴ — on les trouve à Augsbourg au x^ve siècle rattachés, en général, à la corporation des merciers⁵. Enrichis, ils demeurèrent longtemps des « commerçants ordinaires » (*gemeine*), se voyant discuter une place dans la classe intermédiaire dite des *Mehrere der Gesellschaft*⁶ : malgré des alliances qui leur eussent assuré autre part une belle situation sociale, ils ne pénétrèrent dans le patriciat augsbourgeois qu'au xvii^e siècle⁷ — alors que l'un de leurs petits cousins avait déjà occupé à Genève le poste hautement honorifique de premier syndic.

Les Manlich furent d'abord, comme la plupart de leurs compatriotes dans les affaires, des commerçants en étroites relations avec les artisans⁸. Nous trouvons cependant, dès 1518, Hans Manlich intéressé dans des mines de cuivre⁹ ; de plus, un acte d'un notaire d'Anvers le

1. Une branche des Manlich, établie à Genève avant la Réforme, y a joué un rôle après celle-ci sous le nom de Maly (Alfred Covelle, *Le livre des Bourgeois de l'ancienne république de Genève*. Genève, 1897, p. 186 ; cf. J.-A. Galliffe, *Notices généalogiques des familles genevoises*. Genève, 1829, t. I, p. 421) ; le frère du représentant des Manlich à Marseille était Jean Brunemair, bourgeois de Genève (Covelle, *op. cit.*, p. 279), et l'un de leurs principaux associés dans diverses affaires, François de Brumont, d'une famille originaire d'Auch, était, comme son père, bourgeois de Genève (*Eod. loc.*, p. 264). Pour leurs opérations, nous avons consulté les protocoles des notaires.

2. Le mot *Mitverwandte* est impossible à traduire : il indique un lien (*mit*) entre parents ou alliés (*Verwandte*).

3. Le meilleur arbre généalogique des Manlich se trouve dans Moehner, *Genealogia familiarum patriciarum Augustanarum*, manuscrit de la B. A.

4. Jacob Strieder, *Zur Genesis des modernen Kapitalismus*. Leipzig, 1904, p. 193.

5. Joseph Hagl, *Entwicklung des augsburger Grosskapitals von der Mitte des 16 Jahrhunderts bis zum Beginn des dreissigjährigen Kriegs*, thèse manuscrite de 1924, B. A., p. 146.

6. Paul von Stetten jünger, *Geschichte der adelichen Geschlechter in der freien Reichsstadt Augsburg*. Augsburg, 1762, p. 150.

7. Lorenz Werner, *Geschichte der Stadt Augsburg*. Augsburg, 1900, p. 302.

8. Anton Werner, *Die Entwicklung des bürgerlichen Reichthums in Augsburg während des Zeitraums 1418-1717* (*Der Samler*, n° 125 et 126, B. A.).

9. Max Jansen (l'excellent historien des Fugger, trop tôt disparu), *Jacob Fugger der Reiche*. Leipzig, 1911, p. 131.

mentionne en 1525¹, et Richard Ehrenberg² a relevé ses traces, vers la même époque, dans les papiers des Tucher.

La réputation de la famille a été établie surtout par Mathias, son membre le plus riche. Entre 1540 et 1558, l'impôt annuel qu'il payait sur le capital passa de 280 à 600 florins³. Il gagna une partie de sa fortune dans le commerce du cuivre⁴. En 1543, il consentit, à Anvers, à Ferdinand I^{er} un prêt gagé par une mine de même métal⁵, au moment à peu près où, selon des papiers qui nous sont parvenus, il calculait le coût de revient du mercure des gisements d'Idria rendu à Venise et à Lyon par Vienne⁶. En 1548, il prit des intérêts en Pologne⁷ et, fondeur dans le Tyrol⁸, s'unit aux Fugger pour soutenir les cours du cuivre⁹. En 1555, associé à Carl Neidhart, Hans-Paul Herwart et Melchior Manlich père et fils, il tenta de se rendre maître du même marché, mais ne put guère profiter d'une hausse artificielle¹⁰ et laissa, en disparaissant (1559), une situation difficile¹¹, que son fils Christophe aggrava encore¹², diminuant ainsi le prestige du nom¹³.

Le chef de l'autre branche des Manlich, Melchior, né à Augsbourg en 1513¹⁴, entra en 1544, à la suite de son mariage avec Ursula Haug, dans la société Ulrick Linck, Anton Haug und Mitverwandte, devenant David Haug, Melchior Manlich, Hans Langnauer und Mitver-

1. Jacob Strieder, *Aus Antwerpener Notariatsarchiven*. Berlin, 1930, p. 15.

2. *Zeitalter der Fugger*. Iéna, 1896, t. I, p. 224.

3. Joseph Hagl, *op. cit.*, p. 146.

4. Friedrich Dobel, *Über den Bergbau und Handel des Jacob und Anton Fugger in Kärnten und Tirol* (*Zeitschrift des historischen Vereins für Schwaben und Neuburg*, 9^e année, 1882, p. 207).

5. Karl Oberleitner, *Oesterreiches Finanzen- und Kriegswesen unter Ferdinand I* (*Archiv für Kunde oesterreichischer Geschichtsquellen*, 1860, vol. 22, p. 101).

6. Karl Otto Muller, *Welthandelsbräuche, 1480-1540*. Stuttgart, 1934, p. 308.

7. *Acta historica res gestas Poloniae illustrantia*, t. VIII : *Leges*, vol. I, partie II, n° 757; voir aussi, pour 1553, n° 762 et 793.

8. Ludwig Scheuermann, *Die Fugger als Montanindustrielle in Tirol und Kärnten*. Munich, 1929, p. 57.

9. Jacob Strieder, *Studien zur Geschichte kapitalistischer Organisationsformen*, 2^e édit. Munich, 1925 — une de ses rares additions, p. 489 et suiv.

10. H. von Srbik, *Staatlicher Exporthandel Oesterreichs von Leopold I bis Maria Theresia*. Vienne et Leipzig, 1907, p. 35.

11. Joseph Hagl, *op. cit.*, p. 146.

12. Walter Mück, *Die Mansfelder Kupferschieferbau*. Eisleben, 1910, t. II, p. 412 et suiv. — Walter Moellenberg, *Urkundenbuch zur Geschichte des Mansfeldeschen Saigerhandels um 16 Jahrhundert*. Halle, 1915, p. 418.

13. Jacob Strieder, *Studien*, 1^{re} édit., p. 339.

14. Jacob Strieder, *Drei schwäbische Kaufmannsporträts der Renaissance* (article de *Das schwäbische Museum*, 1931, p. 163), B. A.

wandte. Ses participations personnelles dans le capital social ne furent jamais très considérables : elles fluctuèrent, de 1545 à 1555, entre 1,098 et 2,921 florins¹. Il prit pied ainsi dans le grand commerce. Sa société, dont le siège était à Augsbourg, avait conservé les agences des Bimmel, auxquels elle avait succédé, à Nuremberg, Ulm, Cologne, Anvers, Venise et Schwaz, centre minier du Tyrol ; elle y ajouta un réseau de représentants à Biberach, Francfort-sur-le-Main, Lyon, Neusohl, Teschen, Vienne, Breslau, Leipzig, Linz, Krems, Cracovie et Dantzig. Elle importait du coton d'Italie, de la laine d'Angleterre, de la soie de Lyon pour les besoins du marché de Cologne, ainsi que des quantités considérables d'épices et de produits du Levant ; elle exportait, d'autre part, des tissus de la Haute-Allemagne ; et, à partir de 1553, elle joignit à ses opérations sur marchandises des intérêts dans des mines².

Melchior Manlich ne réalisait pourtant pas une belle fortune, à en juger par l'impôt qu'il payait sur son capital : 180 florins en 1559, réduits pour 1561 à 145³. Il avait été touché certainement par la guerre de Smalkalde, qui avait jeté un trouble dans les affaires, ne serait-ce qu'à cause de ce qu'il « fallait faire » (*stets was thun myessen*)⁴, ainsi que par la suspension des paiements des souverains espagnols et portugais et surtout du roi de France, dont il était, avec son groupe, un des forts créanciers⁵, sans compter les chocs en retour des faillites nombreuses qui se produisirent alors à Augsbourg⁶.

En 1562, Melchior Manlich quitta la société à laquelle il participait depuis quatorze ans et en forma une nouvelle avec des parents. Nous ne sommes guère renseignés sur ses associés au cours des années sui-

1. Fait constaté par Jacob Strieder dans son article *Die sogenannte Fürlegung* (*Vierteljahrsschrift für Social-und Wirtschaftsgeschichte*, t. X, 1912, p. 526), qui prouve, plus que tous autres, combien il est regrettable que les historiens des faits économiques dans le nord de l'Europe ne connaissent pas mieux l'histoire économique de l'Italie.

2. Friedrich Hassler, *Der Ausgang der Augsburger Handelsgesellschaft David Haug, Hans Langnauer und Mitverwandte* (d'après les papiers de la société conservés aux A. A.). Augsbourg, 1928, p. 13, et J. Meilinger, *Der Warenhandel der Augsburger Handelsgesellschaft Anton Haug, Hans Langnauer, Ulrich Linck und Mitverwandte*. Leipzig, 1911. — Voir aussi, pour 1560, *Acta historica... Poloniae*, loc. cit., n° 764.

3. Joseph Hagl, *op. cit.*, p. 147.

4. Hermann Joseph Kirch, *Die Fugger und der Smalkaldische Krieg*. München, 1915, p. 193.

5. Roger Doucet, *Le Grand Parti de Lyon au XVI^e siècle* (*Revue historique*, t. CLXXII, 1933, p. 10, 25 et 27).

6. Faillites des Meitting, Rosenberg, Kraffter, Weyher, etc. (Ph. von Stetten, *Geschichte der freien Reichsstadt Augsburg*, 1743, t. I, p. 551), et des frères Zangmeister (Ascan Westermann, *die Zahlungseinstellung der Handelsgesellschaft der Gebrüder Zangmeister zu Memmingen* (et aussi Augsburg), *Vierteljahrsschrift für Social-und Wirtschaftsgeschichte*, t. VI, 1908, p. 460 et suiv.).

vantes. En 1564, Simon Manlich (II) se trouvait en nom avec lui¹. Tel fut aussi le cas de son gendre, Philippe Welser, qui n'apparaît toutefois dans nos documents qu'en 1568². Le terme *Mitverwandte* visait alors Charles Neidhart, autre gendre de Melchior Manlich, ainsi que l'un des fils de celui-ci, Melchior Manlich le jeune.

Nous possédons quelques renseignements sur Philippe Welser et Charles Neidhart, tous deux de famille hautement placée. — Né en 1532, Philippe Welser³ avait fait son apprentissage dans la succursale de Lyon de la société Welser ; il quitta bientôt celle-ci et voyagea en Italie et aux Pays-Bas, en sorte que le grand livre de la famille Welser le traite vers cette époque d'« aventurier ». Il épousa, en 1539, l'une des filles de Melchior Manlich, dans les affaires duquel il entra par la suite. Il acheta des immeubles à Augsbourg⁴ ; un contemporain prétend que, s'il n'était pas mort en 1571, son expérience eût été utile à ses associés⁵.

Quant à Carl Neidhart, d'une famille originaire d'Ulm⁶, il était le fils de Sébastien Neidhart, financier bien connu sur l'activité duquel Richard Ehrenberg a donné des renseignements assez précis, prêteur d'argent à haut intérêt et arbitragiste, en même temps que commerçant en marchandises et métaux. Sébastien Neidhart laissa 400,000 florins à ses quatre enfants, qui dilapidèrent la majeure partie de ce gros capital⁷. Carl Neidhart, dont la situation financière était fort compromise, se déconsidéra en s'appropriant les biens de neveux mineurs⁸ et cela diminua la considération de l'entreprise à laquelle il appartenait.

Nous n'avons aucun renseignement sur le capital de Melchior Manlich l'aîné et Cie. Ainsi que les autres sociétés d'Augsbourg, celle-ci avait, en plus des fonds sociaux ordinaires, sans doute des capitaux remis contre participation dans les bénéfices (une des formes de *Fürlegung* ; en l'espèce : commandite) par les associés eux-mêmes, leurs parents ou amis, et certainement, dans une mesure beaucoup plus

1. Fr. Roth, *Der augsburger Jurist Dr. Hieronymus Froeschel* (*Zeitschrift des historischen Vereins für Schwaben und Neuburg*, 1912, vol. 38, p. 22, note 3).

2. A. A., protocoles du notaire Spreng, 1568, n° 10 et 19.

3. J. M. von Welser, *Die Welser*. Nuremberg, 1917, t. I, p. 303 et suiv.

4. Friedrich Roth, *Zum Bankerott der Firma Melchior Manlich* (*Zeitschrift des historischen Vereins für Schwaben und Neuburg*, vol. 34, 1908, p. 161, note 4).

5. *Eod. loc.*, p. 162 (citation de la chronique de Froeschel).

6. Eugen Nübling, *Die Reichsstadt Ulm am Ausgang des Mittelalters*. Ulm, 1907, p. 431.

7. A. A. *Handlungsbuch der Neidhart'schen Erben 1559-1570*, d'après J. Hagl, *op. cit.*, p. 47 et suiv.

8. En 1572, A. P. Gassar, *Annales... civium republicaeque Augustusinis* (I. B. Menckenar, *Scriptores rerum germanicarum praecipue saecularum*. Leipzig, 1728, t. I, p. 1741).

large, des dépôts à terme rapportant un intérêt fixe ; c'était là le côté faible du système : ce qui avait permis longtemps de réaliser un bénéfice considérable par suite de l'écart entre le rendement des placements et le taux payé aux créanciers a, aux heures de crise, placé en face d'énormes difficultés, abouti même à des faillites, lors de l'impossibilité au moins passagère de liquider les éléments de l'actif¹.

A en juger par des renseignements isolés², Melchior Manlich et ses associés avaient des agents et correspondants sur plusieurs places ; en tout cas, à Lyon, où ils étaient représentés par Oswald Seng³, à Anvers et, sans doute, à Genève. Une opération sur les épices qui, nous le verrons, tourna mal par suite des événements politiques, nous prouve qu'ils s'intéressaient toujours au trafic des marchandises. Cependant, les principaux renseignements qui nous sont parvenus nous les montrent participant à des opérations sur métaux. Ils passèrent un important contrat pour l'achat du cuivre des mines hongroises de Neusohl en s'engageant à ne pas baisser les prix de vente et même à les relever ; or, non seulement ils soulevèrent de vives protestations de la part des artisans, mais ils ne purent pas liquider leurs stocks à bon compte et subirent des « pertes pas faibles⁴ ». Leurs moyens étant très limités, ils durent, en 1564, renoncer au projet d'exploiter les mines de mercure d'Idria et d'en vendre les produits⁵ ; et, en 1569, ils se heurtèrent sur le marché de l'étain à la concurrence que l'Angleterre faisait à la production allemande⁶. En 1570, des faillites de Génois augmentèrent encore les difficultés tant à Anvers qu'à Lyon⁷.

Si, à partir de 1562 et jusqu'à sa faillite, Melchior Manlich ne cessa de payer à Augsbourg 250 florins d'impôt annuel sur le capital⁸, ce n'est sans doute que parce qu'il ne tenait pas à attirer l'attention sur sa

1. C'est là un point capital, qui a été indiqué par R. Ehrenberg, dans son *Zeitalter der Fugger* (t. II, p. 54), en ce qui concerne les Fugger eux-mêmes et sur lequel Ascan Westermann (*op. cit.*, p. 472) a insisté avec raison.

2. A. A., procurations dans les protocoles du notaire Spreng ; mais, d'une part, nous n'en possédons pas d'antérieures à 1571 et, de l'autre, certaines d'entre elles étaient établies plus probablement en vue du recouvrement de créances.

3. Richard Ehrenberg, *Zeitalter der Fugger*, t. I, p. 225. — Karl von Hees, *Die oberdeutschen Kaufleute in Lyon im letzten Viertel des 16 Jahrhunderts* (*Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 1934, p. 242). — Marc Brésard, *Les foires de Lyon aux XV^e et XVI^e siècles*. Paris, 1914, *passim*, comme banquiers en particulier, p. 285.

4. Friedrich Roth, *Bankrott der Firma Melchior Manlich* (récit de Froeschel), p. 161.

5. J. Strieder, *Studien*, p. 337.

6. *Eod. loc.*, p. 262 et suiv.

7. Victor Klarwill, *Fugger Zeitungen, 1568-1605*. Vienne, 1923, p. 30.

8. J. Hagl, *op. cit.*, p. 147.

situation réelle. Vers 1570-1571, lui et ses associés étaient à l'affût de quelque occasion de se refaire.

II

VENISE ET SES RELATIONS ÉCONOMIQUES
AVEC LA HAUTE-ALLEMAGNE AUX XV^e ET XVI^e SIÈCLES :
IMPULSION DE MARSEILLE PENDANT LE CONFLIT
ENTRE VENISE ET LES TURCS

L'Italie a servi longtemps d'intermédiaire entre le Levant et l'Allemagne du Sud¹, les transports depuis les ports de la Méditerranée ayant lieu par voie de terre². Venise a joué, à ce point de vue, le rôle principal³, tandis que Gênes n'était guère qu'un port de transit⁴. Les Allemands, comme tous les étrangers, étaient obligés d'accepter la réglementation étroite que les Vénitiens avaient établie pour s'assurer le monopole du trafic et ses profits, ainsi que de supporter son sévère contrôle⁵. Ils avaient donc fait reposer leur trafic et leur organisation commerciale sur ce régime, qui leur permettait, d'ailleurs, de réaliser de notables bénéfices. Pendant la première moitié du XVI^e siècle, seuls, parmi les septentrionaux, les Anglais, utilisant leur flotte, essayèrent de se libérer d'un tel joug. J. Falke⁶ nous dit que les Ulstetter, d'Augsbourg, avaient, en 1561, Georg Koling comme représentant au Caire et Jacob Bürger à Alexandrie, mais sans citer de source, ce qui a rendu les historiens très sceptiques sur la solidité de son information et ne nous permet pas de constater une exception au principe⁷.

Un autre courant commercial, utilisant la vallée du Rhône, s'établit par suite de l'importance des foires de Genève, puis de Lyon, facilitant

1. W. Heyd, *Geschichte des Levantehandels im Mittelalter*. Stuttgart, 1879, t. II, p. 731. — Aloys Schulte, *Geschichte des mittelalterlichen Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien mit Ausschluss von Venedig*. Leipzig, 1900.

2. Otto Stolz, *Das Transportwesen in Tirol im Mittelalter* (*Zeitschrift für Social-und Wirtschaftsgeschichte*, t. VIII, 1908, et t. XXII, 1929).

3. Henry Simonsfeld, *Der Fondaco dei Tedeschi in Venedig*. Stuttgart, 1887. — Alfred Weitnauer, *Venezianischer Handel der Fugger* (vers 1516). Berlin, 1931.

4. Otto Müller, *Welthandelsbräuche*, p. 34.

5. En plus des livres cités, voir Lorenz Meder, *Handel Buch*. Nuremberg, 1558, p. 1 et suiv.

6. Richard Hakluyt, *The principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the english Nations*. Glasgow, 1904, t. V, p. 62 et 71. — Voir aussi M. Epstein, *The english Levant Company to 1640*. London, 1908, p. 6.

7. *Oberdeutschlands Handelsbeziehungen im Anfang des 16. Jahrhunderts* (*Zeitschrift für deutsche Kulturgeschichte*, vol. IV, 1859, p. 611).

surtout le trafic avec les régions traversées et avec l'Espagne¹. Aloys Schulte l'a montré d'une façon nette et saisissante en ce qui concerne la Grande Compagnie de Ravensburg². Il a ajouté, sur le point de départ ou d'arrivée dans la Méditerranée, des constatations intéressantes en ce qui concerne la fin du xv^e siècle : Aigues-Mortes restait le port d'embarquement ou débarquement, parce que les frais étaient trop grands à Marseille (*es zu fil koste gen Marselia*) et que l'on y avait des difficultés avec les correspondants³. La situation ne se modifia que quelque temps après le rattachement de Marseille à la France ; encore Bouc était-il parfois préféré⁴. Le triomphe de Marseille semble dater des environs de 1514, année où Jean Kléberger, venant de Lyon, y établit un certain Jean Duart de Causir comme correspondant en vue de décharger les bateaux et faire des expéditions à Lyon par mulets, et réciproquement⁵.

Durant le premier quart du xvi^e siècle, Marseille n'était pas encore une place de commerce bien importante, à en juger par le silence du livre de Meder⁶ ; Venise conserva, d'ailleurs, son ancien rôle dans les relations avec l'Allemagne⁷.

Des États ou villes maritimes de l'Italie, de la Provence et de l'Espagne avaient, en dehors des périodes de guerre ou de relations passagèrement difficiles, profité, depuis trois siècles environ, de traités d'établissement ou de commerce avec les principaux souverains musulmans de la Méditerranée⁸. Un cadre était déjà tracé lorsqu'en 1535 un accord entre la France et la Turquie consolida certains avantages déjà reconnus. En 1569, la France, désireuse de s'attirer des concours et obtenir de la Turquie que pussent naviguer dans le Levant, sous son pavillon, les

1. Konrad Habler, *Das Zollbuch der Deutschen in Barcelona* (Württembergische Vierteljahrshefte für Landesgeschichte, année XI, 1902).

2. *Geschichte der grossen Ravensburger Handelsgesellschaft*. Stuttgart, 1923 (3 volumes). — Cf. Carl Otto Müller, *Handelsbräuche*, p. 281.

3. Aloys Schulte, *Geschichte der grossen Ravensburger Handelsgesellschaft*, t. I, p. 391, et, pour le texte, t. III, p. 177.

4. *Eod. loc.*, t. II, p. 50.

5. *Eod. loc.*, t. I, p. 392. — Les A. des B.-du-R. possèdent trois documents inédits de 1513 relatifs à la « Grande Société des Allemands » : un arbitrage de François Martinelli (Albertinelli, originaire de Florence), Charles Forbin et Gaspard Laurent concernant des marchandises saisies par un corsaire (prot. du notaire Descalis, 1508-1513, fol. 295), et deux procurations (*Eod. loc.*, p. 263 v^o et 297 v^o).

6. *Handel Buch*.

7. Alfred Weitnauer, *op. cit.*, p. 108.

8. André-E. Sayous, *Le commerce des Européens à Tunis depuis le XII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e*. Paris, 1929.

bateaux de certaines nations, avec les privilèges qui lui étaient reconnus. Tout naturellement, à partir de 1570, la guerre entre Venise et la Porte profita à Marseille¹.

III

ÉTABLISSEMENT DES MANLICH A MARSEILLE (AUTOMNE DE 1571); DÉVELOPPEMENT DE LEUR ACTIVITÉ

Les Manlich, non seulement atteints dans leur fortune par des opérations malheureuses, mais gênés par les guerres de religion et les troubles politiques², décidèrent, en 1571, de trafiquer dans toute la Méditerranée et jusque dans le Levant, en partant de Marseille.

En septembre 1571, Antoine Manlich, fils de Melchior l'ancien, prit pied à Marseille comme simple « représentant » des « Siers Maliquer Manlich, Phelip Velzer et C^{ie}, marchands allemands d'Augusta³ ». Philippe Welser, qui se trouvait en nom, était pourtant mort peu auparavant (16 juillet 1571)⁴.

Les premiers contrats passés à Marseille par les Manlich sont des prêts ou crédits. Tantôt une remise d'argent devant servir à certains achats⁵, tantôt une vente à crédit⁶ — il s'agissait, en général, de carisés, tissus de laine à deux envers et à poils des deux côtés⁷, à très larges débouchés dans le Levant, et, exceptionnellement, de toiles de Constance ou d'autres origines — devenait la base d'opérations commerciales en pays lointains, précisées en ce qui concernait les marchandises à expédier, l'itinéraire à suivre à l'aller et au retour, ainsi que le bateau à utiliser au départ. C'était là un *prêt maritime*, le remboursement n'étant prévu qu'au cas d'arrivée à bon port ; le remboursement devait avoir lieu après le temps nécessaire pour réaliser les produits rapportés. Un contrat de commande n'était pas nécessaire pour compléter l'opération lorsque l'emprunteur partait lui-même ; au cas contraire, le plus fréquent, il en intervenait un selon toute vraisemblance ; nous n'en

1. Simples indications, dans Paul Masson (*Histoire du commerce français dans le Levant au XVII^e siècle*. Paris, 1896, p. XIII et XV), l'auteur s'étant tenu presque strictement à la période postérieure à celle que nous étudions.

2. Affirmation des Manlich lors de la déclaration de leur faillite (A. A., prot. du notaire J. Spreng, 1574, n° 36).

3. A. B.-du-R., 360 E, n° 5, prot. du notaire Blanc, année 1571, fol. 812 v°.

4. H. von Welser, *Die Welser*, p. 309.

5. A. B.-du-R., 360 E, n° 5, prot. de Pierre Blanc, fol. 812 v°.

6. *Eod. loc.*, fol. 874 v°, 876, 877 v°, etc.

7. Brésard, *Foires de Lyon*, p. 165.

avons pourtant pas trouvé de traces : n'y avait-il pas accord tacite avec le capitaine du bateau ou le prêteur ? En tout cas, il faut voir là une *spéculation à crédit* ressemblant à nos opérations de bourse à crédit, plus spécialement à nos opérations à primes, à cause de la limitation du risque. L'emprunteur espérait qu'au cas où les achats et ventes à l'aller et au retour auraient lieu normalement, il serait en mesure de réaliser un bénéfice ; toutefois, à l'intérêt à payer au prêteur (30 % environ, d'après les données du temps)¹, s'ajoutaient les frais de transport et, sur les bénéfices, il fallait accorder une part au représentant. Ce genre de prêt ou crédit était, en règle, assez rémunérateur, à en juger par le fait que presque tous les protocoles visant des opérations de cette nature sont suivis d'une quittance du prêteur² ; l'absence d'une reconnaissance de libération à la fin d'un acte³ n'est d'ailleurs nullement la preuve que la somme prêtée n'ait pas été remboursée !

Dès le 5 octobre 1571, Antoine Manlich louait, par acte de M^e Pierre Blanc, une belle maison « assise en la rue du port se tenant avec le couvent des Augustins » : l'ancienne demeure d'un des plus riches armateurs et capitaines de navires de la période de 1492 à 1533, Barthélemy Dupuy, dit Servian ; l'hôtel même qui avait servi, en 1533, de logement à Antoine Duprat, chancelier de France, lorsque François I^{er} avait joint à Marseille Clément VII et le Sacré Collège, en vue du mariage du futur Henri II avec la nièce du pape, Catherine de Médicis⁴. Une pareille installation devait produire bon effet sur la population et augmenter la considération publique comme le crédit des nouveaux venus.

Les Manlich songèrent bientôt à s'assurer une place dans la navigation. Par un acte passé le 7 janvier 1572 chez le même notaire Pierre Blanc, ils prirent quatorze carats (parts) dans la construction d'un bateau déjà en chantier à Toulon et d'une portée prévue de 3,000 quintaux ; François de Brumont, marchand de Marseille, y avait six carats ; Esprit Antelme, maître de bateau, quatre autres⁵.

Durant les mois suivants, les protocoles de notaires continuent à

1. A. A., prot. du notaire augsbourgeois Spreng, 1574, n° 524 (copie du livre-journal et de raison n°s 1 et 2 des Dettighkofer).

2. Alors que le prêt était du 6 octobre 1571, une quittance est du 18 juin 1572 (fol. 874 v°).

3. Fol. 876.

4. Renseignement fourni par M. Pierre Bertas.

5. Vers cette époque-là, le nombre des carats était, en général, de vingt-quatre par société, ce qui confirmerait l'origine du mot dans les usages en matière de métaux précieux, contrairement à de très anciens et nombreux usages opposés (voir notre article : *Les méthodes commerciales de Marseille au XIV^e siècle*, dans la *Revue historique du droit*, 1935, n° 4).

nous renseigner sur des prêts maritimes. Si des opérations pour propre compte ne nécessitaient généralement pas un pareil enregistrement, des commerçants ne possédant pas eux-mêmes de navires eussent été obligés à passer des contrats de nolisement, dont nous n'avons trouvé alors aucune trace.

Dès le 1^{er} avril 1572, les Manlich eurent à Marseille deux « procureurs », Jehan Welser et George « Prunemoir » (en réalité Bronnenmayer ou Bronnmayer)¹, tous deux originaires d'Augsbourg. Jehan Welser, né en 1534, avait épousé une fille de Christophe Manlich, fils et successeur malheureux de Mathias, ainsi que nous l'avons vu ; il était donc un allié de Melchior Manlich l'ainé ; se trouvant momentanément dans une situation instable, il tenta la fortune dans le midi de la France ; il y renonça au début de 1574². Quant à Bronnenmayer, établi à Lyon vers 1560 et ensuite à Marseille³, ayant un frère bien placé à Genève — il avait épousé, d'abord, une Lullin et, en secondes noces, une Pictet — nous le verrons agent, puis liquidateur des Manlich, sans grand succès de part ni d'autre. Le développement des affaires poussait, selon toute vraisemblance, à adjoindre à l'agent principal des fondés de pouvoirs d'une certaine qualité.

A partir d'avril 1572, David Dettigkhofer le jeune, neveu de Melchior Manlich⁴, et, plus souvent, la firme « David Dettigkhofer und Mitverwandte », de Memmingen, suivant l'exemple des Manlich, consentirent des prêts maritimes à ceux-ci, à bout probablement de capitaux, puis, ayant observé que ce genre d'affaires était particulièrement fructueux, ils chargèrent ceux-là d'en conclure pour leur compte à Marseille⁵.

1. A. B.-du-R., prot. de Pierre Blanc. — La procuration de Jehan Welser était en date du 18 février 1572 (mentionnée dans le protocole du même notaire en date du 6 mai 1572), mais établie par Esaie Busch, notaire à Augsbourg, dont les protocoles ont disparu. George Brunnenmayer ou Brunnemair, d'après des actes du notaire augsbourgeois J. Spreng (A. A., prot. 55 de 1574 et n° 16 1/2 du 21 mars 1576), apparaît d'abord plutôt comme le procureur d'Antoine Manlich (prot. de Pierre Blanc, en date du 15 juin 1572).

2. H. von Welser, *Die Welser*, t. I, p. 446. — Jehan Welser, auquel la Société Melchior Manlich et C^{ie} donna une procuration plus large, le 24 novembre 1573 (A. A., protocoles de Jean Spreng), rendit, par la suite, des services à la ville libre d'Augsbourg, avant de s'établir à Nuremberg.

3. Voir lettres de naturalité en France de novembre 1577 (A. B.-du-R., Cour des comptes, B 67, fol. 13).

4. Le fils de sa sœur (Möhner, *Genealogia*, B. A., p. 157).

5. A. A., prot. de J. Spreng, 1574, n° 52 1/2 (déjà utilisé par Jacob Strieder, *Levantische Handelsfahrten*). — Nous n'insistons pas sur ces opérations, dont la nature ressort mieux des documents marseillais, ni sur les indications incidentes des contrats relativement à la destination des navires, parce qu'elles ne donnent qu'une idée imparfaite de l'activité des Manlich.

Les Manlich prirent une place bientôt considérable dans la navigation de Marseille. Le bateau en construction fut achevé¹. Ils achetèrent les parts d'autres bateaux². Ils nolisèrent des navires. Expansion normale d'une entreprise prospère.

A la même époque, d'autres Allemands se trouvaient à Marseille ou y faisaient des affaires par des agents : Jérémie « Esteter³ », en réalité Hoestetter, de la famille des grands commerçants d'Augsbourg qui avaient dû suspendre leurs paiements en 1529, « serviteur » de la société dirigée par son frère Joachim, et dont les affaires peu brillantes furent liquidées tant bien que mal, à sa mort, par Jean Rieger, marchand allemand de Lyon⁴ ; Raymond Hermann, d'Augsbourg, agent de David Haug, Jean Langnauer et C^{ie} (dont Melchior Manlich, nous l'avons vu, avait été l'associé), qui vendait pour eux à Marseille du mercure et du cinabre avec un crédit d'un an⁵ ; Laurent Zollikofer⁶ et frères, « de Saint-Galle, trafiquant aux foires de Lyon, représentés par Loppès Ribière⁷ », marchand de Marseille⁸, vendant dans cette ville des carises payables au cas de l'arrivée des marchandises à bon port et majorant en conséquence leur prix.

Durant l'année 1572, les Manlich subirent une grosse perte qui diminua leurs moyens d'action et leur force de résistance : ils se virent enlever, près de Flessingue, par les Gueux de Mer⁹, un chargement de poivre estimé à quelque 50,000 florins¹⁰.

IV

LA SOCIÉTÉ MELCHIOR MANLICH L'AÎNÉ ET C^{ie} A MARSEILLE ET DANS LE BASSIN DE LA MÉDITERRANÉE JUSQU'A L'ÉTÉ DE 1574

En 1573, Hans-Ulrich Krafft constatait que les Manlich, chez les-

1. A. B.-du-R., prot. de Pierre Blanc du 30 octobre 1572.

2. *Eod. loc.*, prot. du 16 octobre 1572.

3. *Eod. loc.*, prot. du 1^{er} octobre 1572.

4. *Eod. loc.*, prot. du 6 juillet 1573. — A. A., prot. de Jean Spreng, 1573, n° 21.

5. Pour les opérations de cette société sur le mercure et le cinabre, voir Friedrich Hassler, *Der Ausgang*, p. 23 et suiv. — Pour les opérations conclues à Marseille, A. B.-du-R., prot. de Pierre Blanc des 4, 6 et 10 novembre 1572.

6. Ernst Goetzinger, *Die Familie Zollikofer*, dans *Hist. Verein in St-Gallen*. Saint-Gall, 1887.

7. Portugais passé à Marseille.

8. A. B.-du-R., étude Jourdon, n° 28, prot. du notaire Renosi, 1572, fol. 1332 et 1340.

9. J. H. Kernkamp, *De Handel of den Vijand*. Utrecht, 1931, p. 16.

10. Paul von Stetten, *Geschichte der Reichstadt Augsburg*, t. I, p. 602.

quels il entraît avec les fonctions d'agent à Tripoli-de-Syrie, avaient « une entreprise considérée et importante, se livrant aux affaires sur terre et sur mer¹ ». A en juger par les procurations qu'ils donnaient vers cette époque-là, ils avaient une activité très internationale qui les obligeait à posséder un représentant permanent sur certaines places et à désigner des mandataires occasionnels sur d'autres².

Au mois de mai de la même année, Anthoine Manlich mourut à Marseille, et ce fut là, selon Krafft³, l'occasion d'une manifestation générale de sympathie. Son frère Melchior le jeune s'empressa de venir le remplacer; son vrai successeur fut Gaspard Fleckheimer⁴, d'une bonne et vieille famille d'Augsbourg⁵, mentionné dans les actes des notaires marseillais « comme ayant le compliment et administration de la compagnie intitulée... Sieurs Melchior Manlich le Vieulx et Compagnie, marchands allemands de la ville d'Augusta, tenans maison et trafic de marchandises en la ville de Marseille⁶ ». Plusieurs personnes lui étaient adjointes : Georges Bronnmayer, déjà indiqué et ayant, par la suite, consolidé son établissement à Marseille en épousant la nièce d'un conseiller et la cousine d'un président au Parlement⁷; Jean Grüber, d'Augsbourg, qui demeura longtemps « facteur et négociateur de la société »; était également à « son service », Josué Stroelin, de la grande famille d'Ulm. Un Marseillais, François Guiguillet, obtenait en son nom des lettres patentes « pour la traicte des métaux et d'estaing⁸ », dont il faisait profiter les Manlich, et, comme nous le verrons, remplissait des missions au dehors. Des agents, même des associés, faisaient aussi un voyage ou un séjour à Marseille, tandis que des employés s'y arrêtaient, en route pour quelque poste lointain.

Le trafic s'étendit et s'organisa. Aux prêts maritimes, qui ne furent guère conclus que pour les Dettigkhofer⁹, s'ajoutèrent de plus en plus :

1. Édit. K. D. Hassler, p. 2.

2. A. A., prot. du notaire J. Spreng.

3. Édit. K. D. Hassler, p. 11.

4. A. A., prot. du notaire J. Spreng, 1573, n° 54.

5. Moehner, *Genealogia* (B. A.), p. 78. — Il s'agit certainement du même Gaspard Fleckheimer, indiqué par Richard Ehrenberg (*Zeitalter des Fugger*, t. II, p. 167) comme demeurant, vers 1560, à Munich (?) et ayant souscrit à Lyon aux emprunts du roi de France.

6. A. B.-du-R., prot. du notaire Pierre Blanc en date du 23 juin 1573.

7. A. B.-du-R., registre des Insinuations, 1578, fol. 629.

8. A. B.-du-R., inventaire des papiers des Manlich, de 1584, dont il va être question. — Cf. aussi *Inventaire des archives départementales des Bouches-du-Rhône*, série B, t. IV, 1932, p. 282. — C'est le même Guiguillet qui, nommé vice-consul de la nation française à Alger, ne put occuper ce poste (Eugène Plantet, *Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France*, Paris, 1889, t. I, p. 1 et 2).

9. A. A., prot. de J. Spreng, 1573, n° 54.

des opérations commerciales pour propre compte, avec les risques qu'elles comportaient, mais aussi avec les bénéfices importants qu'elles permettaient de réaliser au cas de chance favorable — la lutte se poursuivit d'abord entre Venise et les Turcs ; la réception de capitaux à faire fructifier au loin sous la forme de commandes, et des transports par mer sur des bateaux que les Manlich possédaient ou dont ils avaient des parts. Nous en avons trouvé la preuve dans les protocoles des notaires marseillais, dans les observations d'Hans-Ulrich Krafft et dans un long inventaire des pièces que l'ancien liquidateur des biens des Manlich transmet en 1584 à son successeur¹.

Les opérations de l'agence de Marseille et des représentants du Levant commençaient ou aboutissaient presque toutes dans cette ville ; par exception, une expédition de mercure fut faite de Venise².

Bien entendu, les contrats étaient passés surtout avec des Marseillais. Peut-être les prêts au baron de Méolhon, anciennement Pierre de Freu, puis Pierre Bon, d'une habileté lui ayant fait franchir tous les obstacles, et à Claude de Parussis, baron de Lauris, président au Parlement de Provence³, n'avaient-ils pas un caractère commercial et étaient-ils même inspirés par le désir de s'assurer d'utiles amitiés ?

Si nous n'avons pas trouvé dans les actes relatifs aux Manlich les noms de Jean Riqueti, bientôt seigneur de Mirabeau, principal commerçant de Marseille à l'époque, ni du noble et puissant Jean-Baptiste Forbin, sieur de la Motte, nous y avons relevé ceux de personnalités se trouvant en cause pour des motifs divers, surtout par suite de trac-tations commerciales ordinaires ou de commandes⁴. Notons-en un certain nombre : Antoine Albertas⁵, gendre de Jean Riqueti, considéré comme le plus riche commerçant de Marseille ; Jean d'Aizac, presque aussi fortuné ; Jean Covet⁶, plus tard baron de Marignane, et son frère Martin, d'entre les principaux négociants de la place ; Jean de la Cépède, petit-fils d'un vaillant capitaine de galères sous le règne de Louis XII et de François I^{er} et ancien premier consul, ainsi que le beau-frère de ce Jean de la Cépède, André Lauze, fort enrichi dans le commerce ; Henri de Castellane, écuyer, sieur de Biosc, qui faisait rendre son argent dans des « commandes » ; François de Corbie, qui créa, en

1. A. B.-du-R., 360 E, fonds Bergeon, n° 20, prot. du notaire Pierre Blanc pour 1584, fol. 983 v° et fol. suiv.

2. Hans-Ulrich Krafft, *op. cit.*, p. 16.

3. A. B.-du-R., inventaire cité.

4. M. Pierre Bertas nous a facilité ce tableau par des indications précieuses.

5. Maintes fois cité dans Paul Masson, *Les compagnies du corail*. Paris, 1908.

6. Assez nombreux contrats dans les protocoles de Pierre Blanc.

1572, à Marseille, la première raffinerie de sucre ; les Berton, sieurs de Crillon, d'Avignon, frères du célèbre maréchal ; l'ancien premier consul Lazzarin Doria ; François Séguier, d'une très ancienne famille de pêcheurs et marinières ; Étienne Bréo ou Brue, de la Ciotat, ancêtre d'André Brue, qui fut le véritable fondateur de notre colonie du Sénégal, sans compter nombre de personnages plus modestes.

Les Manlich étaient, depuis leur arrivée, en relation particulièrement étroite avec François de Brumont, dit parfois de Brémont. D'une famille originaire d'Auch, il était le fils d'un maître de navire qui s'était retiré à Genève, sans doute pour cause de religion, et y avait été admis bourgeois comme « homme-expert, sage et de bon conseil », et il l'était devenu lui-même à la même occasion¹. Il s'était formé à Lyon et avait beaucoup voyagé ; il avait été accusé de détournement de marchandises, mais avait pu prouver qu'il avait été victime des « troubles de la religion² ». C'était pour les Manlich moitié un associé, moitié un collaborateur occasionnel de seconde valeur. — Remarquons que, parmi les relations des Manlich, il y avait des calvinistes et des gens de « tiers parti » hostiles à la Ligue³..., ainsi que d'anciens Juifs baptisés.

Surtout, parmi les maîtres de navires, l'on trouve des gens de nationalités très diverses : des Italiens aux noms célèbres (Grimaldi et Spinola), mais à situation modeste, des Anglais, un Chiotte, etc. Nous n'avons rencontré que peu de traces d'Allemands demeurant sur place, et encore s'agissait-il de petites gens. Tout naturellement, des relations existaient avec Oswald Seng, qui représentait à Lyon plusieurs sociétés allemandes, notamment celle des Manlich, ainsi qu'avec David Otto, à Venise⁴, et Christophe Rem, à Gênes⁵.

Au début, un mandataire, le capitaine du bateau chargé des transports ou un commerçant à mission spéciale, faisait les ventes et les achats à destination, puis les réexpéditions, selon les vieilles traditions. Cependant, les affaires traitées en Syrie et en Égypte obligèrent à y établir des agents vivant généralement dans un certain endroit, mais

1. A. Covelle, *Le livre des bourgeois de l'ancienne république de Genève*, p. 264.

2. Arch. de l'État de Genève, prot. du notaire Jean Ragueau, 1568, p. 465.

3. Citons quelques noms : la famille de Corbie, Claude Marsonat, François d'Arsaq, Raymond Tinard, Lazzarin Doria, Paul de Cipières (juif converti), d'André Pena et de Jean de Bourg.

4. A. B.-du-R., prot. de Pierre Blanc du 16 mai 1572 et 8 janvier 1573. — Pour ses représentations à Venise, A. A., prot. de J. Spreng, 1571, n° 39, et 1573, n° 61. — A partir du 16 décembre 1573, il devient l'agent régulier des Manlich à Venise : A. A., prot. de J. Spreng, 1573, n° 78.

5. A. B.-du-R., prot. de Pierre Blanc du 18 novembre 1573.

circulant dans toute une région. Un règlement de compte du 17 avril 1574 entre le représentant des Manlich et François Guigillet, de Marseille, nous montre que celui-ci, qui « était demeuré quelques années es parties de Syrie et ailleurs jusques à présent, y avait reçu, manié, négocié et administré plusieurs robes, marchandises et autres choses appartenant aux Manlich », moyennant « provision, gaiges et salaires¹ ». En particulier, à Tripoli-de-Syrie, où les Manlich avaient, dès 1572, un « facteur », un représentant, Hans-Ulrich Krafft, fut établi avec un certain personnel : l'Allemand Ludwig Lütz, dans le pays depuis deux années environ ; George Rauwolf, cousin du docteur Léonard ; un Augsbourgeois, Elias Manhoffer ; un jeune Français, Guillaume, et un maître de navire s'occupant aussi de négoce, le Marseillais Salvacana.

Les Français sont très au courant des constatations qu'Hans Ulrich Krafft a faites : la vie dans les fondouks, le caractère des consuls en pays musulmans, la nature d'une population très hétérogène, les difficultés de voyager à l'intérieur des terres, le rôle de certains centres leur sont déjà bien connus depuis de nombreux travaux sur le commerce européen dans la Méditerranée au Moyen Age et au début de l'ère moderne. A peine pourrait-on retenir du récit allemand quelques observations sur les transactions en pierres précieuses.

V

LES TRANSPORTS MARITIMES ET LES MARCHANDISES
OBJETS DU TRAFIC

Les Manlich étaient propriétaires de bateaux, possédaient des parts dans des associations de transporteurs maritimes et passaient des contrats de nolisements d'après leurs besoins. Ils étaient très fiers de posséder l'une des plus fortes et belles unités du port de Marseille². Il nous est impossible, avec les actes des notaires, de les suivre dans cette branche d'activité.

Le plus important est de connaître les routes et les destinations les plus fréquentes de leurs marchandises vers 1572-1574, qu'ils les chargassent sur leurs propres bateaux ou sur les bateaux d'autres armateurs. Nous pouvons distinguer les suivantes :

a) Chio, Follio (l'antique Phocée, dont la déchéance fut rapide) et Smyrne ; parfois Constantinople.

¹ *Eod. loc.*, 22 novembre 1572.

² Krafft, édit. K. D. Hassler, p. 16.

- b) (Parfois Malte), Chypre, Beyrouth, Tripoli-de-Syrie.
- c) (Parfois Damiette), Alexandrie.
- d) Alger.
- e) Maroc, cap de Galhet, côte de Barbarie.
- f) Cadix, Lisbonne — occasionnellement Abre de Grâce (Le Havre), Rouen et Londres.

Pour le retour, les points d'arrêt les plus fréquents étaient, d'après les contrats de prêts maritimes, à l'est, la Sicile, Naples et Livourne.

Ce petit tableau est digne de l'attention en ce qui concerne tant les Allemands, que nous étudions ici et dont ces données montrent la grande activité, que Marseille, à une époque encore mal étudiée de son histoire.

Les actes de notaires marseillais ne précisent guère la nature des exportations ; leur formule est, en général, très vague : « robes et marchandises » ; cependant, les carisés d'Angleterre y sont mentionnés, ainsi que, quelquefois les escapolons de Bourg et la toile d'Allemagne et de Constance ; il convient d'ajouter à ceux-ci « des métaux et estaing » originaires d'Allemagne ou d'Angleterre, du mercure et du cinabre provenant d'Idria, des « sortes de *paternosters* (chapelets) d'ambre taillés » pour occuper les mains des Musulmans, ainsi que des cuirs dits cordouans.

Un contrat de nolisement indique avec assez de détails ce que Marseille importait d'Égypte¹ : « poivre, gingembre, indigo, girofles, muscades, encens, céné, casse, canelle, mastinc, lin, coton filé, cuirs de beufve et bœuf ». Le « coton de Chypre (ou de Tripoli) en laine », les raisins de Damas, ainsi que plusieurs des produits mentionnés ci-dessus, étaient achetés en Syrie, d'après les actes marseillais ; il convient d'y ajouter, d'après Hans-Ulrich Krafft, les tapis, les soieries, les mousselines, les pierres précieuses et les perles.

Malgré le développement de voies nouvelles, la Syrie et l'Égypte demeuraient de notables marchés de vente et d'approvisionnement. Marseille ne semble pas cependant avoir fait, au cours des trois années de guerre entre Venise et la Turquie, des efforts bien grands pour conquérir la place de la première dans la Méditerranée ; elle n'était, il est vrai, guère en état de donner un rapide et important essor à ses affaires, car son relèvement était encore récent.

1. A. B.-du-R., 358 E, versement du notaire Malauzat, n° 181, registre du notaire Robert Ruffi, année 1573, fol. 169 v° et fol. suiv.

VI

CONTRATS D'ASSURANCE ET D'AFFERMAGE DE GABELLES

L'inventaire marseillais de 1584 relatif aux papiers de la faillite Manlich relate : « huit assésurés signées par les asseurs y nommés et feu François Franc, en son vivant courtier juré de Marseille ». Il s'agissait de contrats d'assurance sous leur forme moderne, pratiqués entre Marseillais à Marseille depuis plus longtemps qu'on ne le croyait jusqu'ici : en effet, dès 1427, un Marseillais a assuré (*assicuravit*) un autre Marseillais pour 120 florins, valeur de dix balles de fils à destination de Bougie, contre les risques « de mer, de fer, des Maures et des corsaires », moyennant 7 florins¹.

Les Manlich ont aussi pratiqué à Marseille l'assurance *reciproque*, qui y était alors d'usage courant². Nous possédons un texte de cette nature qui les vise personnellement : Deux associés, l'un de Saint-Tropez, l'autre d'Aix, « ont asseuré au sieur Manlich la somme de 4,000 livres sur le galion Saint-Honorat, dit le Faulcon-Bonnadventure, patronisé par Monet Faucon au présent voiage qu'il a commencé à faire es parties de Cio, Foglio, Esmirne et Constantinople et de sortie (retour) Venise ou Marseille ». En sens inverse, les Manlich « ont asseuré (aux deux personnes ci-dessus) 4,000 livres sur le galion Saint-Trouppe-Bonadventure, patron Antoine Rigaud, pour le voyage à faire à Cio, Foglio, Esmirne et Constantinople³ ». Une telle solidarité d'intérêts ne pouvait exister sans trop de danger que lorsque le risque était limité et connu ; au cas contraire, elle compliquait un risque par un autre et c'est là, sans doute, ce qui a fait renoncer à sa pratique.

Les Manlich affermèrent à Marseille, directement ou par des intermédiaires, des gabelles, la municipalité ayant besoin d'argent et ne désirant pas s'occuper elle-même de la perception des impôts. L'inventaire des papiers de leur faillite mentionne « ung livre de la gabelle de la Ville que lesdits Manlich avoyent de l'an septante trois jusques en l'an septante quatre à Toussaintz ». Les Manlich obtinrent, le 28 janvier 1574, la cession, par ses fermiers, de « la gabelle de rompre les

1. A. B.-du-R., fonds Verdillon, n° 127, registre du notaire Gaufredus Andréi de 1426-1427, acte en date du 7 novembre 1427.

2. A. B.-du-R., par exemple, fonds Bergeon, prot. du notaire Pierre Blanc pour 1578, fol. 100. — Plus nombreux dans les protocoles du même notaire de 1586.

3. A. B.-du-R., prot. du notaire Pierre Blanc en date du 24 janvier 1573.

carènes¹ », laquelle visait tant la démolition de bateaux et la vente de leurs éléments que, par extension, la vente de bateaux étrangers². Preuve de l'activité très large de ces commerçants allemands, qui, encore en mai 1574, « arrentaient de François Guigillet un moulin à moudre blé³ », de même que preuve de la situation qu'ils avaient su acquérir.

VII

FAILLITE DES MANLICH

Lorsque les Manlich s'étaient établis à Marseille, leur position était déjà fort compromise ; elle ne pouvait être relevée qu'au cas de circonstances exceptionnellement favorables : comme nous l'avons vu, au lieu de diviser leurs risques avec d'autres, ils les avaient pris tous à leur charge, dans l'espoir de plus larges bénéfices, et ils avaient éprouvé des pertes considérables par suite de leurs prêts aux souverains, de leurs efforts infructueux pour diriger le marché du cuivre, de la saisie d'un de leurs forts chargements de poivre par les ennemis. Virtuellement insolubles, ils ne purent maintenir momentanément leur situation que par le crédit encore attaché à leur nom et grâce au prêt d'une somme importante par Jean-Paul Herwart⁴.

Melchior Manlich l'aîné et le jeune s'en rendaient si bien compte qu'en désespoir de cause ils chargèrent, en 1573, un alchimiste de se rendre à Venise pour se renseigner sur les derniers progrès dans la recherche de la pierre philosophale⁵ !

Dans quelle mesure les efforts que les Manlich ont tentés à Marseille ont-ils atténué ou, au contraire, aggravé leurs difficultés ? En cédant, après leur faillite, leurs biens à leurs créanciers par l'acte d'un notaire d'Augsbourg⁶, les Manlich se sont plaints de s'être trouvés gênés par les troubles intérieurs dans leurs expéditions de Marseille à l'intérieur des terres, d'avoir subi des pertes dans la navigation de la Méditerranée, à laquelle ils avaient consacré de gros capitaux — 40,000 florins

1. A. B.-du-R., 358 E, n° 182 (fonds Malauzat), prot. du notaire Robert Russi pour l'an 1574, fol. 50.

2. H. L. Zeller, *Handel und Schiffahrt von Marseille in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts*. Leipzig, 1926, p. 43 et 44.

3. A. B.-du-R., prot. de Pierre Blanc du 12 mai 1574.

4. Art. cité (*Zeitschrift des historischen Vereins für Schwaben und Neuburg*, 1908, p. 162).

5. Article de la même revue, même année, p. 158 et suiv.

6. A. A., prot. de J. Spreng, 1574, n° 36.

auraient été, selon un Augsbourgeois¹, employés à la construction d'un seul bateau —, dans des crédits et, sans doute, prévoyant l'avenir plutôt que constatant la situation du moment, par suite de l'« obligation d'abandonner d'importantes marchandises dans le Levant et d'autres lieux ».

Ces affirmations sont en contradiction avec le tableau qu'Hans-Ulrich Krafft² nous a laissé de l'activité des Manlich à Marseille pendant l'été de 1573 et d'après lequel de gros bénéfices auraient été réalisés au retour de plusieurs voyages. Cependant, un de leurs bateaux échoua en 1573 dans le détroit de Gibraltar et fut perdu corps et biens ; la signature de la paix entre Venise et la Porte (1573) modifia assez vite la situation et Marseille ne possédait pas encore un milieu assez large de commerçants sérieux et riches pour donner une base vraiment solide aux transactions.

Les Manlich reconnurent à Augsbourg, le 21 juin 1574, leur état de faillite³. Encore le 5 juillet, leur représentant à Marseille, Gaspard Fleckheimer, rappelant « la bonne foy et le plaisir que Jean-Paul Herwart leur avait fait » et désireux de « n'estre ingratz et mescognoissantz », céda à ce dernier les principaux éléments de leur flotte⁴ ! Pour éviter une arrestation, Melchior Manlich l'ancien se retira en Bavière, où il avait une propriété et des amis, tandis que Carl Neithart partit pour Lyon et Melchior Manlich le jeune pour Marseille⁵. Selon une loi nouvelle destinée à combattre d'anciens abus⁶, un comité des créanciers fut constitué de personnes, d'abord un peu trop directement intéressées⁷, ensuite plus indépendantes et méritant la confiance, comme Otto et Jean-Antoine Lauginger, ainsi que du jurisconsulte Bernhard Walter, plus sujet à caution, et du séquestre à Lyon Jean Hartlieb⁸. Le passif connu à Augsbourg aurait atteint le montant, énorme pour l'époque, de 700,000 florins⁹.

La nouvelle de cette importante faillite parvint à Marseille avec un grand retard et à Tripoli-de-Syrie seulement en août, transmise par les

1. *Zeitschrift für... Schwaben*, 1908, p. 162.

2. *Eod. loc.*, p. 16 et suiv.

3. A. A., prot. de J. Sprenger, 1574, n° 36.

4. A. B.-du-R., prot. de Pierre Blanc, 1574, fol. 776 et fol. suiv. — La validité de cette cession fut fort discutée.

5. Gassar, *op. cit.*, p. 1945.

6. Fr. Hellmann, *Das Konkursrecht der Reichstadt Augsburg*. Breslau, 1905, p. 74.

7. A. A., prot. de J. Sprenger, 1374, n° 36.

8. *Eod. loc.*, n° 37 1/2.

9. A. P. Gassar, *Annales*, p. 1926.

Vénitiens, enchantés de la disparition d'un notable rival ; dans cette dernière ville, l'agent régional, Hans-Ulrich Krafft, fut, à cause de sa garantie personnelle, gardé en prison pour dette jusqu'au versement de 500 ducats qui furent transmis de Marseille¹.

Partout, les créanciers tentèrent des efforts pour obtenir et réaliser des gages en leur profit personnel ; ainsi, les Dettigkhofer, qui étaient en droit de réclamer des sommes importantes du fait de prêts maritimes, se saisirent de biens à Avignon². Les mandataires de la masse se heurtèrent à d'extrêmes difficultés, à en juger par les procurations nombreuses et contradictoires établies à Augsburg³. A Rouen, en particulier, un bateau se trouvait arrêté avec d'importants chargements, avant d'avoir atteint Londres sans doute ; partout, on eut de la peine à vendre les marchandises disponibles et, plus encore, à faire payer les débiteurs. Bronnenmayer, liquidateur jusqu'en 1584, dilapida une partie des fonds de la faillite⁴. Les créanciers locaux une fois plus ou moins indemnisés, le coup porta particulièrement sur les Augsburgers.

Les positions prises par les Manlich dans presque toute la Méditerranée étaient à jamais perdues. Si nous trouvons encore, plus avant dans le xvi^e siècle, des commerçants « allemands » à Marseille — ainsi, Albert Baldinger, procureur de Jean-Paul Herwart⁵ ; Valentin Holtzhauser, associé à Benoit Montchal⁶, et « Louis Solicoffier (Zollikoffier) de Saint-Gall proche les Allemaignes⁷ » — il ne s'agit plus d'activités d'une aussi grande envergure.

CONCLUSION

Pour être moins sensationnels que les efforts de leurs concitoyens Welser⁸ et Ehinger⁹ en Amérique, ceux des Manlich à Marseille et, de

1. *Mémoires cités*, p. 143. — A la date du 9 août 1584 : *so seien den Venedigern auf Candis zu Zeitung kommen, dass Unsere Herrn zu Augsburg haben Bankerotte gemacht*.

2. A. B.-du-R., fonds Bergeon, vol. XI, prot. de Pierre Blanc, 1575, fol. 135.

3. A. A., prot. du notaire Spreng, *passim*.

4. A. B.-du-R., registre des insinuations, n° 2, fol. 608 et 737.

5. A. B.-du-R., fonds Bergeon, n° 12, prot. de Pierre Blanc, 1576, fol. 414 et 471.

6. A. B.-du-R., fonds Perraud, n° 32, prot. du notaire Brunet, 1584, fol. 930.

7. A. B.-du-R., location de maison meublée, fonds Courtès, n° 130, prot. du notaire Frier, 1592, fol. 558 ; achat d'un bateau, fonds Lamotte, n° 59, prot. du notaire Reboutaud, 1593, fol. 809.

8. Konrad Haebler, *Die überseeischen Unternehmungen der Welser und ihrer Gesellschaften*. Leipzig, 1903.

9. K. H. Panhorst, *Die erste deutsche Kolonisation in Amerika* (*Vierteljahrsschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte*, t. XX, p. 419 et suiv.).

là, dans presque toute la Méditerranée, en particulier dans le Levant, un demi-siècle plus tard environ, sont aussi ou même plus intéressants à suivre à l'aide de l'énorme documentation inédite que les archives des Bouches-du-Rhône nous ont fournie et à laquelle nous avons joint d'autres actes inédits des archives de la ville d'Augsbourg et de l'État de Genève.

Cette tentative allemande donne une idée de l'activité des Augsbourgeois du xvi^e siècle dans leur commerce, de même que leurs prêts aux souverains et leur exploitation de gisements des minéraux jusque dans le nord de l'Angleterre¹, celle de leur audace dans leurs opérations financières et minières. Elle avait pour but, avec la réalisation de bénéfices plus considérables, de porter une brèche aussi large que possible dans le monopole que Venise s'était taillé longtemps dans le trafic rémunérateur avec le Levant.

Si les Manlich ont échoué, cela tient très largement à leurs pertes antérieures et à la concurrence des Vénitiens après leur traité de paix de 1573 avec la Porte, mais aussi à leur méthode détestable pour se procurer de l'argent et aux difficultés de direction et de contrôle des entreprises à champ d'activité très étendu².

Les opérations d'Allemands nous ont fourni l'occasion de prolonger nos travaux antérieurs sur le commerce de Marseille avec une documentation toute nouvelle de protocoles de notaires marseillais³; un grand nombre de contrats inédits précisent, en effet, des opérations de spéculation à crédit s'appuyant sur des prêts maritimes, des participations aux affaires par la voie de commandes, l'assurance maritime à primes ou réciproque, la division persistante en carats de la propriété des navires.

André-E. SAYOUS.

1. W. G. Collingwood, *Elizabethan Keswick Extracta from the original Accountbooks, 1564-1577, of the german Miners in the Archivs of Augsburg*. Kendal, 1912.

2. Les documents que nous possédons par centaines donnent l'impression qu'aucune cohésion dans l'action n'était possible entre la direction centrale et des agents à pouvoirs larges et, de fait, omnipotents.

3. Le commerce terrestre de Marseille au xiii^e siècle (*Revue historique*, janvier-février 1931), les Manduel (*Revue des Questions historiques*, 1^{er} janvier 1930, et *Revue d'histoire économique et sociale*, 1929), le commerce de Marseille avec la Syrie au milieu du xiii^e siècle (*Revue des Etudes historiques*, octobre-décembre 1929) et le risque de mer, les sociétés commerciales et la lettre de change à Marseille au xiv^e siècle (*Revue historique du droit*, octobre 1935).

LA
CRISE EUROPÉENNE ET LA GRANDE GUERRE

A L'OCCASION D'UN LIVRE RÉCENT¹

(1904-1918)

L'excellente collection Halphen-Sagnac s'est enrichie d'un volume nouveau qui comptera parmi les meilleurs. Le livre de M. Renouvin, très attendu, a recueilli et continue de recueillir les plus vifs éloges. Il les mérite par sa substance, sa forme (une élégante simplicité), la somme des difficultés vaincues, la science, enveloppée de bonne grâce, avec laquelle l'auteur nous guide à travers la multiplicité des problèmes que pose un tel sujet, l'aisance avec laquelle il les résout, enfin l'importance des services rendus, étant — pour cette époque récente — la première synthèse que l'on puisse qualifier de scientifique. Je dirais volontiers de ce livre, fait selon toutes les règles de l'art, qu'il est un modèle achevé du genre historique en honneur dans l'Université française, celui dont les maîtres Langlois et Seignobos ont posé les principes et défini la méthode.

Devant un tel effort, couronné d'un tel succès, on est tenté de réserver les critiques pour ne faire que prodiguer les louanges. Mais ce genre d'exercice (il a ses virtuoses) présente un intérêt limité. Une œuvre comme celle de M. Renouvin, par son sujet même et son ampleur, appelle la discussion : c'est une claire mise au point d'une multitude de questions complexes, mais arrêtée à la date de 1934, donc forcément provisoire —, et abrégée, donc forcément incomplète et sommaire (dans le bon sens du mot). Le meilleur témoignage d'estime qu'on puisse lui accorder est de la mettre à l'épreuve en la discutant. Quelques coups de sonde nous seront un moyen de percevoir sa texture, sa densité, les réalités qu'elle embrasse, les profondeurs qu'elle atteint (ou non). Che-

1. P. RENOUVIN, *La crise européenne et la Grande Guerre, 1904-1918* ; t. XIX de *Peuples et civilisations. Histoire générale*, publiée sous la direction de Halphen et Sagnac. Paris, Félix Alcan, 1934, 639 p. ; prix : 60 fr.

min faisant, on m'excusera de poursuivre ici un débat auquel il n'est donné à personne de mettre ce « point final » dont parle un panégyriste trop zélé.

L'enquête critique a un but essentiel : prendre la mesure de l'objectivité. M. Renouvin me confiait un jour, dans un entretien amical, que l'objectivité lui paraissait facile et lui était comme naturelle. Je l'en crois volontiers, car il en a donné des preuves. Peut-être cependant — l'objectivité étant définie la subordination absolue à l'objet étudié, l'exclusion de toute idée préconçue, de toute préoccupation ou inclination subjective — peut-être faut-il pour y atteindre ou du moins pour en approcher (comme d'un idéal inaccessible) ne pas trop s'en fier à soi-même, s'imposer une violente et permanente contrainte. Risquons ce paradoxe : mieux vaut (peut-être) qu'une œuvre historique ne paraisse pas trop objective, car elle ne l'est jamais. Si l'historien transparaît dans son œuvre, pourquoi s'en plaindre ? C'est plus franc. Je commence à m'inquiéter quand l'exposé historique, par son ton uni, dépouillé, « scientifique », donne au lecteur l'illusion de la certitude ; je me demande où se cache l'auteur, car il faut bien qu'il se cache et, en cherchant bien, on finit toujours par le trouver, comme dans ces images-devinettes où la toison de la brebis, insidieusement dessinée, contient la silhouette du berger.

Dans le cas présent, il est un procédé d'investigation commode : s'attacher aux mentions de personnes. Bien que celles-ci, selon la règle, soient réduites à la portion congrue, rien de plus instructif que certains choix ou certaines omissions, la part faite aux uns et aux autres, les différences de traitement. Par exemple, dans le titre V du chapitre II — *Les échanges intellectuels* — où trois pages sont consacrées à la littérature, deux aux beaux-arts (d'où la musique est exclue), une mention honorable est accordée aux romanciers René Bazin et Henry Bordeaux, le silence aux œuvres puissantes de Gide, de Claudel, de Péguy, qu'on peut aimer ou non, dont on ne peut nier qu'elles aient marqué de leur empreinte l'élite des jeunes générations : l'horizon littéraire de M. Renouvin a des nuances académiques. Sur la scène de l'histoire politique, les grands premiers rôles — chefs d'État ou ministres dirigeants — font une apparition correcte, chacun à son heure, mais les Français pourtant combien rapide et discrète. Seul Delcassé obtient un traitement de faveur et se détache, sur un fond de ciel orageux. L'auteur expose avec une grande objectivité le duel pathétique de mai-juin 1905, une objectivité telle que rien n'avertit le lecteur (ou trop jeune ou étranger) de l'angoisse qui nous étreignit quand nous vîmes

soudain, dans le temps même où la force russe s'effondrait¹, la France rageusement trainée jusqu'au bord de la guerre — de l'abîme ; il constate que Delcassé, dans le Conseil du 6 juin, fut « abandonné par ses collègues », mais il lui a précédemment accordé « une parfaite netteté de vues » qui risque de faire pencher la balance de son côté. Une parfaite netteté de vues s'accorde mal avec la méconnaissance des réalités militaires (par où se mesure la distance d'un Delcassé à un Bismarck) ; elle ne s'accorde pas du tout avec l'aveuglement dont Delcassé a fait preuve soit en 1904, soit en 1915, dans les affaires d'Orient et d'Extrême-Orient². Puis Delcassé ne disparaît pas de la scène entre 1905 et 1914 : pourquoi taire sa mission à Pétersbourg, après le rappel de Georges Louis, mission « extraordinaire », donc historique ? Mais ceci se rattache à l'action personnelle de Poincaré, sur laquelle est jeté le plus discret des voiles. La personnalité de Poincaré domine la période d'avant-guerre, 1912-1914 ; or, elle n'obtient que deux lignes³ dans un Index où Lloyd George en a dix-huit et Nicolas II quinze. L'élection présidentielle de Poincaré en janvier 1913, événement d'une certaine portée, même en admettant qu'Isvolsky exagère (« Si, à Dieu ne plaise, Poincaré est battu, ce sera pour nous une catastrophe », *Livre Noir*, II, p. 9), reste ignorée totalement ; à partir de 1913, toute intervention du « président de la République française » sera donc anonyme pour le lecteur non averti⁴. Bien plus : rien ne permet de soupçonner que « le président de la République » (dénommé Poincaré) ait participé aux entretiens franco-russes de juillet 1914, où l'on sait pourtant que le rôle du Président ne fut pas purement honorifique ; ces graves entretiens, résumés en quatre lignes, sont mis au compte du « gouvernement fran-

1. Le désastre de Tsoushima est du 27 mai 1905.

2. M. Paléologue écrit dans son Journal, à la date du 6 février 1904 : « [La guerre russo-japonaise] n'est plus douteuse. Le coup est d'autant plus rude pour Delcassé que, hier, devant le Conseil des ministres, serré de près par ses collègues inquiets, il leur a fermement déclaré : « Je vous répons de la paix. » [Sur quoi, Rouvier met la Bourse à la hausse.] Deux jours après, les cuirassés russes étaient torpillés à Port-Arthur » (Paléologue, *Un grand tournant de la politique mondiale*, Paris, 1932, p. 22). — Mêmes illusions obstinées au sujet de la Bulgarie, en 1915, cf. Poincaré, *Guerre de siège*, Paris, 1931, p. 102 et suiv.

3. Encore dans ces deux lignes sont mentionnées les pages 194, 274, 412, où le nom de Poincaré n'est pas prononcé ; il y est question seulement du « président de la République française » ; la formule « président Poincaré » n'apparaît qu'à la page 453, à propos des négociations secrètes du prince Sixte en 1917. La mention habituelle des titres (président du Conseil, etc.) est omise dans l'Index. A signaler deux légers *errata* : 121 au lieu de 131, 455 au lieu de 454, et une omission, 153.

4. A noter, toutefois, une précision p. 154, où il est dit que, « le 15 juin 1914... », « la politique « nationale », celle de Poincaré, est en mauvaise posture ». Comme l'expression « politique nationale » s'applique ici à la loi de trois ans, nous la discuterons plus loin.

çais » : est-ce par un respect (excessif) de la règle constitutionnelle? On peut plus facilement admettre l'allusion non moins discrète à M. Paléologue (« le gouvernement français... mal informé par son ambassadeur »), bien que l'activité personnelle de l'ambassadeur ne soit pas négligeable dans l'évolution de la crise de juillet 14, et qu'en règle générale il ne suffise pas qu'une action soit contestable ou néfaste pour devenir anonyme¹.

Par un contraste qui surprend, l'auteur en use moins discrètement avec les personnalités étrangères². Le cas du président Wilson est typique. Si un portrait en quinze lignes lui est consacré — privilège rare —, on ne dira pas qu'il est flatté : « C'est un intellectuel... qui attache quelque importance à la valeur des formules (mot cruel !). C'est un idéaliste tout plein du sentiment de sa supériorité morale et toujours enclin à donner des leçons à l'humanité. [De sens pratique au surplus], il a constamment des préoccupations d'intérêt électoral. Mais, même lorsqu'il est dominé par ces contingences, il sait garder l'allure d'un penseur... Et sans doute croit-il à sa haute mission. » Il est visible que M. Renouvin, lui, n'y croit pas, et qu'il partage à l'égard de cet « intellectuel » puritain les préventions, pour ne pas dire les dédains, de certains milieux français, qu'imitant sa réserve, je ne nommerai pas. On croirait entendre un diplomate de « la Carrière » quand, revenant encore sur le cas irritant de cet « idéaliste », il conclut : « En somme, le président n'est pas prêt à comprendre les conditions de la politique européenne et la mentalité de ceux qui, depuis près de trois ans, consacrent à la guerre toutes leurs forces. » Ceux-ci — on pourrait s'y tromper — ne sont pas les combattants (dont M. Renouvin reconnaît dans sa conclusion que l'idéalisme wilsonien a fait vibrer les cœurs candides), ce sont « les hommes d'État français ou anglais décidés à mener la lutte jusqu'à l'écrasement (?) de l'adversaire », et les réalités que méconnaît le président Wilson, ce sont sans aucun doute « les traités secrets passés au sujet du partage de la Turquie ou de la rive gauche du Rhin » (ou de la Pologne ou de la Sarre). Ce professeur —

1. Cf., p. 385, l'accord secret franco-russe du 14 février 1917. M. Renouvin note la résistance honorable et finalement vaincue du président Briand. Il accorde le bénéfice de l'ombre au négociateur, M. Doumergue.

2. Exception faite pour le pape Pie X et son secrétaire d'État, Merry del Val. L'attitude du Vatican dans la crise de juillet 14 (Dirr, *Bayerische Dokumente...*, p. 206, et *Österreich-Ungarns Ausenpolitik*, n° 10993), ses sympathies déclarées pour l'Autriche-Hongrie, l'approbation donnée à l'ultimatum, l'espoir formulé à Rome que « cette fois l'Autriche tiendra le coup », n'ont pas paru à l'auteur des faits dignes d'être retenus. Dans l'histoire de la guerre, le Saint-Siège n'apparaît qu'en 1917, avec la « note pontificale pour la paix » du 14 août.

c'est de Wilson que je parle — ne sait pas assez d'histoire européenne; mais peut-être que les autres en savent trop ou l'interprètent mal, si l'on en juge par l'événement, qui n'a cessé de leur donner tort. Engagés malgré nous dans ce procès de tendance, nous touchons ici aux limites de l'objectivité (de l'auteur), et même de la simple impartialité : car le récit de la phase la plus dramatique de la guerre et décisive — le renversement de la situation en juillet 1918 — se termine sans qu'il soit dit un mot du prodigieux effort fait par les Américains sous l'impulsion de Wilson pour répondre à l'appel des Alliés en détresse¹ (les débarquements passés de 48 000 hommes en mars à plus de 200 000 en juin); il n'en sera question qu'au début du chapitre suivant — *L'offensive des Alliés* — et le nom de Wilson ne sera pas prononcé. Ingratitude. Sans l'intervention américaine dont on peut discuter les mobiles, mais dont le président Wilson a pris la responsabilité devant son peuple et devant l'Histoire, sans l'accélération de l'effort américain et ces jeunes divisions de renfort arrivées juste à temps sur la ligne de bataille, où nous aurait menés, je le demande, cette politique « réaliste » pour laquelle, malgré ses retentissantes faillites, on peut bien dire que M. Renouvin manifeste ce qu'il a lui-même appelé « des préférences instinctives »?

Passant des civils aux militaires, je note brièvement que la lourde défaite de Morhange est anonyme et que la moins lourde défaite de Charleroi ne l'est pas; — qu'il n'est pas juste ni exact de mettre la première au compte des deux « armées de Lorraine » et d'envelopper ainsi Dubail dans l'anonymat qui couvre Castelnau; — que, le 29 août, l'attaque de la V^e armée en direction de Saint-Quentin, voulue par Joffre, n'a pas été un succès, bien au contraire; c'est la contre-attaque en direction de Guise, ordonnée par Lanrezac, qui prit une allure de victoire; — que, si M. Renouvin définit parfaitement les mérites de

1. « Le général Foch nous a présenté un rapport d'une extrême gravité où il expose... qu'on est en grand danger de perdre la guerre si l'infériorité numérique des Alliés ne peut être compensée aussi rapidement que possible par l'arrivée des troupes américaines... Nous sommes assurés que le gouvernement des États-Unis fera tout ce qui est en son pouvoir, tant pour faire face aux besoins de la situation immédiate que pour procéder à l'envoi de nouvelles troupes en nombre suffisant pour assurer aussitôt que possible la supériorité numérique [condition de la victoire]... » Message adressé en mai 1918 au président Wilson par Clemenceau, Lloyd George et Orlando (*L'Europe nouvelle* du 2 février 1924).

2. Cf. p. 402, un éloge chaleureux de M. Milioukof, auquel, dans une réunion de la Société d'histoire moderne, on applaudirait volontiers. « Grand orateur », « homme de caractère », « patriote épris de la grandeur de son pays », d'accord. Mais M. Renouvin ajoute : « Il ne reniera pas les « buts de guerre » du gouvernement tsariste; il confirmera les accords secrets passés avec la Grande-Bretagne et la France... » D'où l'on peut conclure que le bon « patriote » est celui qui s'en tient aux accords secrets. C'est là une vue bien subjective.

Joffre (p. 224), il ne fait pas sa juste part à Gallieni, dont le rare esprit d'initiative, s'exerçant à la minute décisive, valait mieux qu'une mention de deux lignes (en forme d'incidente); — que la victoire de la Marne peut être qualifiée à bon droit « une victoire du commandement », mais la défaite des frontières — dont la victoire de la Marne ne fut qu'une incomplète réparation et qui a pesé sur le destin de la France jusqu'à la fin de la guerre et même au delà —, les meurtrières offensives partielles de 1915, irréparable perte de sang français, doivent être pareillement qualifiées erreurs et « défaites du commandement »; — que le plan et les conceptions de Nivelle sont soumis à une critique minutieuse et objective¹, mais leur folle témérité méritait un jugement plus sévère (à tout atténuer, on ne distingue plus l'impéritie de son contraire ni Turenne de La Feuillade; Nivelle, brillant exécutant, a été un détestable chef suprême); — enfin, qu'on n'attendait pas de l'historien et du combattant qualifié qu'est M. Renouvin une telle froideur, pour ne pas dire plus, à l'égard de Pétain. Ce chef calme et sûr, non pas infailible, mais prévoyant et clairvoyant, il ne nous fait grâce d'aucun de ses doutes, de ses scrupules, à chaque fois qu'ils ont été démentis par les faits. En revanche, ses initiatives les plus efficaces n'obtiennent qu'une mention sommaire ou le silence. Par comparaison avec Joffre ou avec Foch, ou avec Castelnau², l'inégalité de traitement saute aux yeux. L'Index encore nous renseigne, qui lui accorde trois lignes³ (et omet sa fonction de commandant en chef des armées françaises, ainsi que son titre de maréchal) contre seize lignes à Joffre, vingt à Foch. Anonyme, la « percée » du 9 mai 1915, réussie par le 33^e C. A. (Pétain) et due à l'excellence des méthodes tactiques de son chef. Impossible au lecteur peu informé de reconnaître en Pétain l'animateur de cette victorieuse défense de Verdun qui pourtant lui valut, en pleine guerre, malgré la consigne de l'anonymat, une juste renommée : l'auteur se borne à noter avec sécheresse que « le général de Cas-

1. M. Renouvin note que, quelques jours avant la bataille du 16 avril 1917, « les ordres de bataille d'une division française sont tombés entre les mains de l'ennemi ». En fait, c'était bien plus que cela : les Allemands ont trouvé dans la sacoche d'un *sergent-major* fait prisonnier le plan d'attaque de presque toute la V^e armée (cf. Note du 11 avril 1917, n° 8277, signée Nivelle). M. Renouvin aurait pu mentionner que, dès février 1917, dans des conditions analogues, le commandement allemand avait eu connaissance du secteur choisi pour la grande offensive française.

2. On peut juger plus graves que les hésitations de Pétain certaines défaillances du commandement de la II^e armée, vigoureusement relevées par Joffre (*Mémoires du maréchal Joffre*, Paris, 1932, t. I, p. 284-285, 398-399, 407-408, 435, 444-451).

3. Avec un léger erratum, p. 528 au lieu de 529-530.

telnau, délégué par Joffre, donne l'ordre de résister [sur la rive droite] et confie le commandement au général Pétain » ; il insiste sur « le désaccord et par moments le conflit » entre Pétain et Joffre, souligne les inquiétudes de l'un, la fermeté de l'autre (Joffre) qui « suffit à ruiner le plan allemand » ; il n'oublie que la distance qui sépare Verdun de Chantilly. Le redressement moral après les mutineries de 1917, chef-d'œuvre que tout autre que Pétain n'eût su accomplir, est bien indiqué comme « un de ses titres de gloire », mais défini en termes un peu mesquins (« en améliorant le ravitaillement, ... en assurant la régularité du tour de départ en permission, il donne au soldat l'impression que ses chefs comprennent sa fatigue... ») : il y manque ces deux traits essentiels, la confiance (d'une qualité rare) que le chef sut inspirer aux troupes, la connaissance, également rare, que le chef eut de la troupe¹ — cette troupe identique à la nation dont le maniement était à la fois si délicat et, la confiance établie, si aisé. De Nivelles à Pétain, M. Renouvin marque avec raison qu'il y eut « non seulement un changement de personnes, mais... un changement de doctrines », et comment le résume-t-il ? « Aux vastes desseins du général Nivelles, son successeur préfère des méthodes prudentes » ; traduisons qu'à l'aveuglement, générateur de défaite et de démoralisation, succèdent la lucidité qui restaure la confiance et prépare la victoire, la volonté arrêtée de ne sacrifier qu'à bon escient le peu qui reste de sang français, après un affreux gaspillage sur lequel l'Histoire (quelle trahison !) est presque muette. Par là se mesure la valeur d'une opération telle que La Malmaison, mentionnée en une ligne sans commentaires et qu'un autre historien de la guerre, J.-M. Bourget, a définie « le type parfait de l'opération économique et efficace ». A la veille de la grande offensive allemande de mars 1918, M. Renouvin ne manque pas de signaler la résistance que Pétain, avec Douglas Haig, a opposée à l'essai de commandement unique qui s'ébauchait alors sous la forme d'un « Comité exécutif » présidé par Foch (« Pétain discute ; il critique... ; il objecte... ») ; il omet de dire que le même Pétain, par une note adressée

1. Il faut lire à ce sujet quelques belles pages d'André Bridoux, *Souvenirs du temps des morts*. Albin-Michel, 1930, p. 135 et suiv. « Je dois dire cependant que j'ai ressenti un immense respect pour le général Pétain, que j'ai pu voir de près une fois... Nous l'attendions tous pour commander en chef à la fin de 1916. (Voilà ce que l'historien devrait dire aussi et ce qu'il ne dit pas.) Il ne vint que six mois plus tard, et cela se sentit tout de suite à l'ordre qui revint dans une armée tombant en « pourriture »... Avoir un chef, un vrai chef, capable de prendre les décisions qu'il faut et de s'y tenir, cela n'est pas peu de chose pour des soldats... Je me rappelle ces heures sombres de 1915 où, faute de règle, nous trempions dans la boue et dans l'ordure... »

le 18 novembre 1917 au Comité de guerre français, avait réclamé le « commandement unique entre les mains d'un chef », affirmé que « la réalisation de l'unité de commandement [était] l'une des conditions du succès¹ ». Pareillement, dans la situation périlleuse que crée, en mars 1918, l'enfoncement de la droite anglaise, nous connaissons par le menu toutes les hésitations de Pétain (« En vain, Haig presse Pétain de lui donner au plus vite les effectifs indispensables... ») ; « les préoccupations divergentes [des deux chefs] », écrit M. Renouvin, « font le jeu de l'adversaire » : c'est vrai, jamais la nécessité du commandement unique n'apparut plus impérieuse, puisqu'elle s'imposa aux plus récalcitrants, qui étaient les Anglais, non les Français ; — mais n'est-ce pas passer la mesure que de mettre sur le même plan d'égoïsme le chef anglais et le chef français, et, quand on sait quels efforts inouïs ont été faits, du côté français, pour rétablir et maintenir la liaison², d'affirmer que « l'instruction préparatoire » du 24 mars « suffit à indiquer dans quel esprit le commandement français mène sa bataille » ? Survient le désastre du Chemin des Dames : nous saurons que ni Foch ni Pétain n'ont prévu la direction de l'offensive ennemie, nous ne saurons pas que, vingt jours avant, Pétain a exposé à Foch le danger d'un ordre de bataille qui privait le commandement français d'une bonne partie de ses réserves ; nous saurons que « le commandant de la X^e armée française a maintenu, malgré les instructions, sa principale ligne de résistance » sur la première position, nous ne saurons pas que cette grave désobéissance est le fait du général Duchêne qui commandait la VI^e armée, non la X^e, et que les instructions anonymes auxquelles il est fait une brève allusion sont l'œuvre du général Pétain, on pourrait dire « un de ses titres de gloire », car il s'agit des directives et des ins-

1. *Les armées françaises dans la Grande Guerre*, t. VI, vol. 1, Annexes, p. 158. — Et, dès novembre 1917, d'après le témoignage de Painlevé, le général Pétain était prêt à se ranger sous le commandement de Foch (P. Painlevé, *Comment j'ai nommé Foch et Pétain*, p. 261).

2. M. Renouvin parle de « quelques divisions lancées dans la bataille », mais il ne dit pas que, dès le 23 mars, le général Pétain a lancé les ordres nécessaires pour la constitution entre l'Oise et Péronne d'un groupe de deux armées (Humbert-Debenedy), dont le général Fayolle prend aussitôt le commandement ; que, pour maintenir la liaison avec les Anglais, les Français ont pris à leur compte plus de cinquante kilomètres de front de bataille, que le général Pétain « a préparé la mise en mouvement de tout ce que le rail et la route peuvent absorber », au total, jusqu'au 26, « 24 divisions sont mises en route vers le front britannique, 16 autres sont alertées et suivront le mouvement, soit 40 divisions, représentant la totalité des réserves françaises » (Maréchal Pétain, *Discours de réception à l'Académie française* ; commandant Laure, *Au 3^e bureau du 3^e G. G. Plon*, 1921, p. 101, et *Les armées françaises*, t. VI, vol. 1.) Il est vrai que Pétain, d'accord avec Franchet d'Espèrey, croyait à l'imminence d'une attaque allemande en Champagne et tout d'abord (jusqu'au soir du 25) n'a pas voulu toucher aux réserves du G. A. N. Mais dès la nuit du 25 au 26, on a commencé d'y puiser.

tructions par lesquelles Pétain avait jeté les bases de cette nouvelle tactique défensive qui heurta tant de préjugés, qu'il eut tant de peine à faire prévaloir et dont l'application tardive (par l'armée Gouraud) aboutit à briser net la grande offensive allemande de Champagne, le 15 juillet 1918. Cinq lignes consacrées à la « manœuvre défensive-offensive » que Pétain propose à Foch au début de juillet, c'est peu si l'on songe que le travail accompli par Pétain depuis sa prise de commandement en 1917 constituait une véritable rénovation des méthodes tactiques, restées si longtemps routinières (et meurtrières). Peut-être, enfin, n'était-il pas nécessaire d'insister — comme auparavant pour Verdun (et Joffre) — sur le désaccord qui sépara, un court moment, Pétain et Foch dans la matinée du 15 juillet, premier jour de l'offensive allemande¹. Que doit conclure le lecteur ainsi renseigné? Que, dans toutes les circonstances importantes, à Verdun, sur l'Aisne, sur la Marne, Pétain a douté de la victoire, qu'il a été un chef timoré et pessimiste, comme certains le chuchotaient déjà pendant la guerre. M. Renouvin, j'en suis sûr, n'a pas voulu cela; mais son récit « objectif », faute de quelques touches complémentaires, le laisse entendre.

Avant d'en finir sur ce chapitre (des personnes), je veux encore exprimer un regret. De cette histoire de la Grande Guerre — partie d'une « Histoire générale des peuples » — il est un personnage dont l'absence totale surprend : le poilu, ou le peuple combattant. On le cherche en vain dans le chapitre iv — *Les conditions nouvelles; la guerre longue* —, au titre III — *Les forces morales* : il n'est question là que de la situation politique, de l'« union sacrée² », du Parlement, sévèrement exclu par l'auteur du « grand courant d'énergie et d'enthousiasme qui va de l'arrière au front (?), du peuple à l'armée³ ». Mais,

1. « Un moment, Pétain a douté [que la contre-attaque Mangin pût s'exécuter]... Alors que les troupes allemandes... ont franchi la Marne, le commandant en chef des armées françaises a cru qu'il ne pourrait pas tenir tête. » Il donne l'ordre de suspendre l'opération Mangin. Foch, averti, « réagit » vigoureusement. « Les événements ont justifié la confiance de Foch. » Tel est, en raccourci, l'exposé des faits par M. Renouvin, p. 541.

Il est exact que Pétain a prescrit par téléphone au général Fayolle de suspendre la concentration de l'armée Mangin, que Foch s'y est opposé et que les événements lui ont donné raison; mais il est exagéré de dire que « le chef des armées françaises a cru qu'il ne pourrait pas tenir tête »; et il faudrait ajouter : 1° que Foch tenait compte du renfort britannique que Pétain n'avait pu faire entrer dans ses calculs; 2° que, loin de renoncer à une contre-offensive, Pétain ordonnait au général Maistre d'exécuter au plus tôt une contre-offensive « sur les deux flancs de la poche formée au sud de la Marne, en vue de rejeter complètement l'ennemi au nord de la rivière ».

2. Je note à ce sujet que l'assassinat de Jaurès n'est mentionné que par allusion, p. 196, dans le chap. i du livre II, *La balance des forces en août 1914*, et qu'il est daté du 30 juillet au lieu du 31.

3. P. 257, « les députés... hésitent encore à entraver l'action du gouvernement ». De telles

cette armée elle-même, qui ne ressemble à aucune autre, façonnée corps et âme par la vie des tranchées, séparée de l'arrière, en vérité, comme par un abîme¹, elle ne figurera nulle part. Cette guerre que l'historien a vécue en soldat, dont le souvenir nous obsède, nous la voyons maintenant, pour entrer dans l'Histoire, faire sa toilette, laisser à la porte le troupier avec ses compagnons malodorants — le sang, la boue, l'ordure, les rats, les poux —, se présenter comme une correcte guerre de cadres et d'états-majors, digne de ses aînées, de la famille. Est-ce pudeur, ou l'Histoire en serait-elle encore à confondre objectivité et convenances académiques? Pourtant, si l'on réfléchit que les Alliés ont bien pu pendant quatre ans enrayer les furieuses poussées de l'ennemi, qu'ils n'ont pas réussi à le mettre en échec avant d'avoir acquis la supériorité du matériel² et du nombre, cette seule constatation permet de mesurer (et de limiter) la part du commandement; elle évite de tomber dans le ridicule des comparaisons napoléoniennes (dont M. Renouvin du moins a su se garder); elle restitue sa place et sa part à la troupe, véritable rempart humain, dont la force de résistance, imprévisible, a été l'unique, l'émouvante révélation de cette guerre monstrueuse (d'une monstruosité digne de ne pas être effacée)³.

* * *

Il faut limiter la discussion. Des trois livres en lesquels M. Renouvin a divisé son ouvrage, je m'attacherai de préférence au premier — *La crise européenne* (1904-1914) — dont le titre indique qu'il a pour principal objet l'étude des origines de la Guerre, bien que le titre soit débordé par le contenu, et que les exigences de l'histoire-synthèse contraignent l'auteur tantôt à scruter « la vie intérieure des États », tantôt

formules ne sont qu'à demi objectives. Je préférerais, sur ce sujet, une référence à un des livres de guerre qui me paraissent essentiels : Abel Ferry, *La guerre vue d'en bas et d'en haut*. Paris, 1920.

1. « La séparation entre l'avant et l'arrière était si pénible, nous la sentions si profonde, véritable abîme d'incompréhension : notre plus rude épreuve » (Paul Cazin, *Histoire d'un livre de guerre*, dans *Collaborer*, octobre 1933).

2. C'est à peine si, dans le récit de la bataille de 1918, il est fait mention des chars d'assaut, élément essentiel de la nouvelle tactique offensive qui a donné la victoire aux Alliés.

3. Cf. la page prophétique de G. Duhamel : « Ainsi donc il arrivera un temps où nous ne saurons plus ce que nous savons... Si, du plus profond de nous-mêmes, la vérité s'avise de remonter parfois, nous la refoulerons dans l'abîme, comme une chose qui n'a plus droit de cité à la surface du monde... » (*Entretiens dans le tumulte*, Mercure de France, 1919, p. 142). Regrettons, à ce propos, que M. Renouvin n'ait indiqué nulle part dans ses bibliographies le remarquable travail critique de J. Norton Cru, *Témoins*, éd. Les Étoiles, 1929.

à faire et à refaire le tour du monde (ce qui ne va pas sans quelques sacrifices : des événements de grande portée, tels que la guerre de Mandchourie, sont résumés en deux pages). N'importe, il s'agit avant tout de « montrer [la] marche vers la guerre... ; c'est », dit M. Renouvin « la préface nécessaire à l'histoire du conflit » (sur neuf chapitres, au moins six lui sont consacrés).

Pour la période 1904-1912, l'exposé des faits me paraît juste et valable, à quelques nuances près. L'essentiel est dit, à la manière de l'auteur qui est de « jouer en sourdine », comme fait un curieux personnage de Knut Hamsun. On peut admettre son point de départ chronologique : 1904, année de l'accord franco-anglais, marque, en effet, un tournant de la politique européenne, un nouveau groupement de forces antagonistes. Encore ne faudrait-il pas en amoindrir le sens et la portée. Dire que « les conventions du 8 avril 1904 ne comportent pas le moindre engagement qui soit du domaine de la politique générale », qu'« il n'est pas question d'une collaboration franco-anglaise pour l'avenir », c'est exagérer un peu, même si l'on s'en tient à la lettre des accords, puisque l'article 9 prévoit que « les deux gouvernements [se prêteront] l'appui de leur diplomatie pour l'exécution des clauses... relatives à l'Égypte et au Maroc ». Mais, avant (et après) la lettre, il y a l'esprit, que nous révèlent les documents — britanniques surtout¹ — et que M. Renouvin connaît assez pour savoir qu'il n'est pas indifférent à « la politique générale ». Lui-même ne le fait-il pas entrevoir quand il nous montre « au centre de cette activité diplomatique » — dont l'accord de 1904 est le terme — « l'ardeur froide » de Delcassé ? Se proposer de « refaire l'Europe » (p. 45), c'est de la grande politique (et périlleuse). Où nous mène-t-elle ? La transformation, voulue par Delcassé, qui s'opère « dans le système des alliances et des ententes »... « a comme conséquence, sinon comme but, d'affaiblir la situation de l'Allemagne en Europe ; elle expose la France à une réplique ».

1. Certains documents français, lettres de Paul Cambon, notes de et pour Delcassé, qui ne figurent pas dans le *Recueil des documents diplomatiques français*, ont été publiés par André Maurois dans *Édouard VII et son temps*, Les Éditions de France, 1933. On sait, en effet, que, par la procédure des « lettres particulières », il est possible d'échapper à l'enregistrement officiel. En sorte que certains papiers d'État, quelques-uns parmi les plus importants, les plus secrets, n'appartiennent pas à l'État, et que leur connaissance, leur publication dépendent du bon plaisir de telle ou telle famille. N'est-ce pas là un véritable scandale, trop facilement accepté jusqu'ici, et les historiens ne devraient-ils pas étudier les moyens d'y mettre un terme ? Ceux qui ont assumé la lourde charge de la publication des *Documents diplomatiques français* seraient particulièrement qualifiés pour signaler les difficultés qu'ils rencontrent ou les lacunes qu'il leur est impossible de combler, et saisir de la question les groupements historiques.

Autant dire — et les documents prouvent, en effet — que l'entente franco-anglaise, telle qu'elle a été conçue et conclue par Delcassé, portait en germe un conflit avec l'Allemagne¹. La « réplique » est venue, comme était venue, sept ans plus tôt, la « réplique » anglaise au coup de Fachoda (grande et admirable politique qui n'a pas su prévoir ces répliques, ni l'une ni l'autre !). Mais celle-ci (l'anglaise), catégorique, avait été suivie aussitôt d'une transaction. Celle-là (l'allemande), par sa lenteur calculée, sa brutalité prolongée, à double et triple détente, le refus de consentir dès l'abord à une transaction (acceptée six ans plus tard, trop tard), fit un mal irréparable. Elle engendra, des deux côtés de la frontière, un fort courant émotif, dangereux en ce qu'il faisait brèche dans l'habitude prise de la paix, entraînait les peuples à accepter, parfois même à souhaiter la guerre, « pour en finir » : d'un côté, l'irritation mal contenue d'une Allemagne sûre de sa force, dure aux faibles, impatiente des exclusions, des freins et des obstacles ; de l'autre, l'affermissement progressif d'une France, trop souvent blessée dans sa fierté, lasse de vivre sous la menace, trouvant en elle et autour d'elle de sérieuses raisons de confiance. Appliqué à suivre pas à pas les démarches de la diplomatie, M. Renouvin s'est abstenu de noter ce crescendo psychologique qui les éclaire pourtant, et les explique, jusqu'à la guerre comprise². Question délicate assurément, et complexe, où intervient le rôle de la presse³ avec ses directeurs (et acheteurs) de conscience. M. Renouvin y fait une allusion discrète, au titre II du précédent chapitre — *Les rivalités économiques* — ; mais, à cet égard, les accords économiques entre les magnats de la métallurgie lourde (dont il ne parle pas) ne sont pas moins dangereux que les rivalités. Il y a là d'assez vilains dessous, sur lesquels ont été projetées quelques lueurs,

1. Cf. la correspondance Lansdowne-Cromer citée par J.-B. Manger, *Notes sur la crise marocaine de 1905* (Revue d'histoire de la guerre, oct. 1934, p. 318-319) ; — et le témoignage de M. Paléologue, *Un grand tournant de la politique mondiale, 1904-1906*. Plon, 1934, p. 12-13. « Ah ! mon cher Paléologue, si la Russie, l'Angleterre et la France pouvaient s'allier contre l'Allemagne !... »

2. Une brève allusion, p. 124, en conclusion de l'affaire d'Agadir : « Les réactions sentimentales dominent l'opinion publique. »

3. Cf. la lettre de P. Cambon à Delcassé (s. d.) citée par A. Maurois : « La presse, en France et en Angleterre, a peut-être célébré trop bruyamment l'exclusion du grand Empire germanique des arrangements qui s'étaient conclus de tous côtés » (*Édouard VII*, p. 217). — Cf. la dépêche de Bihourd à Delcassé, du 21 avril 1904 ; l'ambassadeur à Berlin note que les adversaires de Guillaume II « ne perdent aucune occasion de le piquer au vif. Ainsi une feuille circospecte comme les *Débats*... n'a-t-elle pas écrit que, par suite du rapprochement franco-italien, l'Allemagne se trouverait isolée si elle voulait nous créer des difficultés à propos du Maroc... » (*Documents diplomatiques français*, 2^e série, IV, 44).

qui n'ont pas néanmoins acquis droit de cité dans l'Histoire¹. Reconnaissions d'ailleurs qu'il est difficile de mesurer exactement ces influences occultes et qu'à eux seuls des diplomates du type *Ährenthal* ou *Isvolsky* suffisaient à charger d'électricité l'atmosphère européenne. On a peine à comprendre comment un *Isvolsky*, après le rôle pitoyable qu'il a joué dans la crise de 1908-1909, et que *M. Renouvin* expose sans ménagements², a pu conserver le moindre crédit, être agréé comme ambassadeur par le gouvernement français et rester pendant sept ans l'un de ses collaborateurs les plus intimes. Du moins, jusqu'en 1912 — jusqu'à l'arrivée de *Poincaré* au pouvoir —, son influence à Paris demeura-t-elle très limitée. Les relations franco-russes dans cette période sont caractérisées par deux faits que *M. Renouvin* n'a pas mis en lumière : le premier est l'accord marocain du 9 février 1909, conclu entre la France et l'Allemagne au moment où la crise bosniaque mettait la Russie (*Isvolsky*) dans la plus fâcheuse posture (il est question de l'une p. 86 et de l'autre³ p. 119, de sorte que le synchronisme n'apparaît pas); le deuxième fait, exactement symétrique, est l'accord persan du 10 août 1911, conclu entre l'Allemagne et la Russie en pleine affaire d'Agadir (je ne crois pas que celui-ci ait été mentionné)⁴.

Il y a plus à dire (et à redire), à mon sens, des chapitres suivants vi à ix, qui nous mènent de 1912 à 1914. Nous y retrouvons, ou plutôt nous devrions y retrouver *Isvolsky*, dont l'activité n'est pas négligeable et sur laquelle l'historien possède les renseignements les plus précis. Mais, sauf une citation caractéristique (du 23 octobre 1912 : « Il faudrait se préparer à une grande guerre européenne générale et déci-

1. Cependant, p. 418, il est question des journaux américains, « instruments des grandes banques, et surtout de la maison Morgan », mais *M. Renouvin* ne prend pas cette affirmation à son compte; et puis il s'agit des États-Unis et de la presse wilsonienne. Le nom de *Basil Zaharoff* n'est pas prononcé. Rien sur l'affaire de Briey.

2. Sur le manque de sang-froid et les improvisations d'*Isvolsky*, on trouvera des renseignements suggestifs dans les *Mémoires* de *Von der Lancken*, trad. franç., Gallimard, 1932, p. 53, et dans ceux de *M. de Taube*, *La politique russe d'avant-guerre...*, Leroux, 1928. Parmi les nombreux documents qui signalent ses menées, cf. un télégramme de *J. Cambon* du 7 novembre 1912 (*Documents diplomatiques français*, 3^e série, IV, 380). Sa présence à Paris a empêché d'aboutir les projets de conférence dans cette ville (*Poincaré, Les Balkans en feu*, p. 351, 355, 369; *Documents diplomatiques français*, 3^e série, V, 13, 16, 25; *Est. Ungarns Aussenpol.*, IV, 4595, 4701; V, 4735, 4736, 4854; *Grosse Politik*, XXXIII, 12432).

3. Peut-être aussi est-ce bien peu de deux lignes pour résumer l'histoire de son échec : « L'exécution de l'accord avait soulevé des difficultés; la collaboration économique n'avait pas pu s'établir. »

4. Les entretiens antérieurs de Potsdam (novembre 1910) sont mentionnés, mais en termes bien vagues. Il n'est même pas dit qu'il y eut des entretiens à Potsdam, ni à quelle date (p. 88).

sive », p. 133), Isvolsky n'apparaît dans ces pages que comme un quelconque pion diplomatique : rien ne nous avertit du travail souterrain par lequel, en liaison étroite avec le ministère Poincaré, il s'est efforcé d'orienter l'opinion française dans un sens favorable à la politique russe, de l'habituer doucement à l'idée de la guerre (européenne) surgissant des Balkans¹. La bibliographie ne signale même pas le recueil documentaire qui nous en informe². Ces documents ne présenteraient-ils aucun intérêt pour l'Histoire? Ou bien les faits de corruption doivent-ils être, « par raison de convenance », exclus de l'histoire contemporaine? La question mérite d'être posée. J'ai déjà formulé cette réserve qu'« en règle générale il ne suffit pas qu'une action soit contestable ou néfaste pour devenir anonyme » : à plus forte raison, dirai-je maintenant, pour rester ignorée (les péchés par omission ne sont pas les moins graves). Or, M. Renouvin nous renseigne très exactement sur la formation de la ligue balkanique et le patronage que la Russie lui a accordé (au risque de déclencher « une conflagration générale³ »); sur les deux guerres balkaniques et leurs résultats, « la victoire serbe [surtout] ... inquiétante pour la paix de l'Europe »; sur les réactions de l'Autriche-Hongrie, ses résolutions belliqueuses en 1913, son nouveau programme balkanique fixé dans le memorandum du 24 juin 1914; sur les entreprises allemandes à Constantinople et la mission Liman von Sanders. — Mais il ne dit rien des efforts faits par la Russie

1. A noter que l'ambassade allemande à Paris a été assez exactement renseignée sur ces menées d'Isvolsky. Soulignant le revirement qui s'est manifesté dans la presse française au début de décembre 1912 et son attitude de plus en plus hostile à l'Autriche, de Schoen écrit : « Cela peut s'expliquer en partie par l'influence du quai d'Orsay. Mais, d'un côté méritant toute confiance, j'apprends que c'est surtout le rouble roulant qui opère. — On a organisé, du côté russe, une action de grande envergure visant à influencer la presse, et cela non sans en avoir informé M. Poincaré. Mon homme de confiance ajoute que le but principal de cette action était de s'assurer l'assentiment de la presse française dans le cas où la Russie, à la suite d'un succès autrichien trop éclatant, serait obligée, pour défendre son prestige, de riposter par une action énergique... » (*Grosse Politik*, XXXIII, 12491, 12 décembre 1912). Une dépêche du même jour de l'ambassadeur d'Autriche donne quelques détails supplémentaires et nous apprend que « l'homme de confiance » de l'ambassadeur allemand est « une personne du camp de l'ancien président du Conseil Caillaux » (*Esterr.-Ungarns Aussempol.*, V, 4885).

2. « ... *L'abominable vénalité de la presse...* », Paris, 1931, Librairie du Travail, même édition que le *Livre Noir*, qui contient la correspondance d'Isvolsky. Il est infiniment regrettable que les documents russes intéressant les origines de la guerre n'aient fait l'objet en France d'aucune publication scientifique et que les historiens français en soient réduits à utiliser soit des publications de caractère politique, donc tendancieuses, soit des traductions étrangères (allemandes principalement). J'ai, pour ma part, essayé d'intéresser à cette question la Société de l'Histoire de la guerre : sans aucun succès.

3. *Documents diplomatiques français*, 3^e série, III, 460, 467 (cf. *Revue historique*, mars-avril 1934, p. 419).

pour détourner les Serbes de la Macédoine et les pousser vers l'Ouest, contre l'Autriche-Hongrie¹; rien des encouragements officiels ou officieux donnés par la Russie au gouvernement royal serbe (entrevue du tsar et de Pachitch, 2 février 1914) et aux sociétés secrètes panserbes; rien de ces sociétés elles-mêmes et de l'agitation terroriste qui se développa dans les provinces yougoslaves pour aboutir à Sarajevo; peu de chose des visées russes sur Constantinople et les Détroits: dans les conférences secrètes de janvier-février 1914² — entre lesquelles se place un fait qui, lui non plus, n'est pas négligeable, la retraite du président du Conseil Kokovtsov — il n'est pas question seulement de « l'ouverture des Détroits » (formule Renouvin), mais de leur prise de possession et de celle de Constantinople³. De même, M. Renouvin analyse avec sagacité les courants d'opinion qui se manifestent en Allemagne de 1912 à 1914; il a raison de nous signaler l'inquiétante évolution du Kaiser après la crise balkanique, à l'automne de 1913 — évolution qui semble avoir commencé plus tôt qu'on ne le dit généralement, dès l'automne de 1912⁴. Mais il n'en donne aucune explication. Et l'analyse parallèle de l'opinion française et de la politique du gouvernement français paraît plus superficielle, plus contestable. « Le gouvernement de Poincaré », nous dit-on (p. 144), « a voulu obtenir du gouvernement russe une pratique plus intime de l'alliance..., garder le contact, pour éviter un « flirt » de la Russie avec d'autres puissances..., donner aux engagements mutuels une portée de plus en plus précise... Mais cela

1. Cf. les documents cités par J. Isaac, *Problème des origines de la guerre*, p. 49, n. 1.

2. La date de ces conférences n'est pas indiquée. « Le gouvernement russe délibère », écrit M. Renouvin p. 140. Ces délibérations vont assez loin, car la deuxième conférence réunit les experts militaires et navals et l'on y étudie, d'un point de vue technique, les mesures nécessaires pour saisir les Détroits et s'emparer de Constantinople.

3. Les procès-verbaux de ces importantes conférences ont été publiés en allemand par le professeur M. Pokrowski, *Drei Konferenzen (zur Vorgeschichte des Krieges)*, 1920. Il en existe également une édition anglaise. Il n'en existe pas d'édition française complète; E. Laloy a donné le procès-verbal de la deuxième conférence, celle du 8-21 février 1914, dans *Les documents secrets... publiés par les bolcheviks*. Paris, 1919. — M. Renouvin se borne, dans sa bibliographie (p. 138-139), à renvoyer le lecteur au recueil *Constantinople et les Détroits* (Paris, 1930). Mais ce recueil ne contient aucun document concernant la période d'avant-guerre.

4. Dans une lettre privée adressée de Saint-Petersbourg à Vienne, le 30 novembre 1912, par le comte Thurn, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, il est dit que « l'attaché militaire allemand, qui vient de rentrer de congé et qui a été reçu avant son départ par Guillaume II, aurait raconté que l'empereur, actuellement, paraissait être très belliqueux et avait exprimé l'opinion que, si à tout prix la Serbie et derrière elle la Russie voulaient faire des imprudences, le moment actuel était peut-être assez favorable tout de même pour résoudre une fois pour toutes les antagonismes qui peu à peu se sont multipliés de tous côtés et qui forment un danger de guerre continuel pour l'Europe... » (*Est.-Ungarns Aussenpolitik*, IV, 4727). — Cf. les annotations du Kaiser à une dépêche Lichnowsky du 3 déc. 1912 (*Grosse Politik*, 15612).

n'implique pas que l'alliance elle-même soit modifiée, que les engagements mutuels soient élargis. » A l'appui de cette négation, deux faits précis : le premier est une déclaration faite en août 1912 : la France, dit Poincaré, ne pourrait « se décider à une action militaire pour des questions purement balkaniques, si l'Allemagne n'y prenait point part (cela va sans dire) et si elle ne provoquait pas, de sa propre initiative, l'application du *casus foederis* » (voilà ce qui importe) ; — le deuxième fait est « une interprétation restrictive du traité d'alliance », ... « il est nettement stipulé que la mobilisation de l'armée austro-hongroise seule n'oblige pas la France à mobiliser ses forces ». Oui, mais cette interprétation restrictive que M. Renouvin semble mettre au compte du gouvernement Poincaré, il sait — mieux qu'aucun autre — qu'elle est antérieure au ministère Poincaré : elle apparaît dans le protocole militaire du 18-31 août 1911, donc sous le ministère Caillaux¹. Et, quant à Poincaré, bien que, juriste attaché à la lettre, il ait été constamment attentif à demeurer sur le terrain du *casus foederis*, M. Renouvin le sait bien aussi qu'il a évolué, depuis sa déclaration d'août 1912. Tous les historiens (sauf M. Camille Bloch) ont constaté cette évolution. N'ai-je pas lu, dans un récent article de la *Revue d'histoire de la guerre*, que des « tendances nouvelles » ... « se manifestent dans la pratique de l'alliance franco-russe, en novembre 1912. M. Poincaré, qui, au début de son ministère, avait d'abord repris mot pour mot la formule donnée en décembre 1895 par Berthelot, adopte, au moment où la question du port serbe sur l'Adriatique risque de provoquer un conflit austro-russe, une attitude plus décidée. Certes, il a grand soin de dire que le concours militaire de la France est restreint au *casus foederis*, c'est-à-dire à l'hypothèse où l'Allemagne interviendrait par les armes pour sou-

1. Cf. P. Renouvin, *Les engagements de l'alliance franco-russe. Leur évolution de 1891 à 1914* (dans *Revue d'histoire de la guerre*, octobre 1934). J'ai été heureux de constater, dans cet article, que M. Renouvin avait lui-même évolué jusqu'à me rejoindre, ou presque. L'opinion que j'avais exprimée dans *Le problème des origines de la guerre*, p. 192 (« la Russie, ayant répondu à une mobilisation partielle de l'Autriche par la mobilisation générale, sans qu'il y ait eu concert préalable avec la France, n'a pas respecté les obligations de l'alliance »), lui avait paru tout d'abord une « interprétation nouvelle et grave, mais... aventurée » (*Revue historique*, janvier-février 1934, p. 191). Cependant, quand il écrit : « En prenant, sans entente préalable avec la France, sa décision de mobilisation générale, le gouvernement du Tsar a agi à ses risques et périls. En théorie, le gouvernement français pourrait donc dire que « les clauses de l'alliance ne s'appliquent plus » (*Revue d'histoire de la guerre*, octobre 1934, p. 310), il me semble que son interprétation est bien près de la mienne. Quant à dire que le protocole de 1911-1913 n'interdisait pas à la Russie de mobiliser sans entente préalable avec la France (*Revue historique*, janvier 1934, p. 192), c'est un pur sophisme, car il est clair qu'une mobilisation générale russe, dirigée à la fois contre l'Allemagne et contre l'Autriche, mettait la France en cause.

tenir l'Autriche-Hongrie contre la Russie ; mais, à la différence de Pichon, il admet l'éventualité d'une guerre générale à propos d'affaires balkaniques » (signé : Renouvin)¹. On peut donc, sur ce point, en appeler de M. Renouvin à M. Renouvin (et aux documents)² et affirmer avec Bernadotte E. Schmitt : « La lettre du traité d'alliance n'était pas modifiée, mais son esprit était changé³. »

Une interprétation élargie de l'alliance franco-russe, à dater de novembre 1912, voilà un fait nouveau, d'importance, que l'historien se doit de constater (libre à lui d'approuver ou de blâmer, je tiens à le dire explicitement, parce que les polémiques, les passions politiques et nationales, les plaidoyers intéressés, la propagande officielle ou officieuse ont brouillé les cartes et troublé les esprits, à un tel point que, sur ce terrain des années 12 à 14, la simple recherche de la vérité historique est aisément dénoncée comme suspecte). On met cette interprétation nouvelle au compte de Poincaré, et c'est justice. Mais il a ses cautions, entre toutes celle d'un diplomate dont l'influence a été grande et souvent décisive dans cette période, l'ambassadeur de France à Londres, Paul Cambon⁴. Si raide et sec pour les autres, le ministre se montre presque déférent pour celui-ci ; il sollicite et accepte ses avis ; le classicisme de sa pensée l'impressionne. Paul Cambon a télégraphié (sans ambages) le 12 novembre : « Quant à la question relative à nos intentions en cas de conflit, je prends la liberté d'exprimer l'avis que nous ne pouvons y répondre que par l'assurance de notre concours. Une hésitation sur ce point pourrait entraîner tôt ou tard la rupture de l'alliance russe⁵. » Le 4 décembre, dans un exposé de grand style, l'ambassadeur va beaucoup plus loin : ce n'est plus seulement l'alliance franco-russe qui est en jeu, c'est l'intérêt suprême de la France ;

1. *Revue d'histoire de la guerre*, art. cité, p. 308.

2. A commencer par la correspondance d'Isvolsky. Dès le 7 novembre 1912, l'ambassadeur russe signale le « point de vue tout à fait nouveau » du gouvernement français (*Livre Noir*, I, p. 342-343). Cf. *Documents diplomatiques français*, 3^e série, IV, 468 et 469 ; *Österr.-Ungarns Aussenpol.*, IV, 4336 (Szecsen écrit de Paris, le 9 novembre : « J'apprends que, dans les milieux du quai d'Orsay, on est d'avis que la France, dans le conflit actuel, pourrait prendre énergiquement le parti de la Russie au lieu de servir de médiateur, comme à l'époque de la crise d'annexion ») ; *Grosse Politik*, XXXIII, 12356, les déclarations de Poincaré à l'ambassadeur allemand de Schoen, 10 novembre. L'ambassadeur rend hommage, d'ailleurs, à la netteté et à la loyauté des déclarations du ministre français.

3. Bernadotte E. Schmitt, *Comment vint la guerre*. Paris, 1932, I, p. 18.

4. Si la conférence des ambassadeurs s'était réunie à Paris, comme Poincaré le souhaitait ardemment, Paul Cambon était désigné par lui pour en prendre la présidence (*Documents diplomatiques français*, 3^e série, IV, 596).

5. *Documents diplomatiques français*, 3^e série, IV, 434, et Poincaré, *Les Balkans en feu*, p. 326.

par les Balkans, le germanisme vise la Méditerranée ; barrons-lui la route, à tout prix : « Il ne s'agit pas de savoir si la Serbie aura un port sur l'Adriatique, une bande de territoire ou un chemin de fer neutralisé en Albanie : ce ne sont là que des apparences, des leurres tendus aux pacifistes de tous pays. Il s'agit en réalité de savoir si l'Autriche renonce ou non à ses desseins d'agrandissement futur vers la mer Égée... [Or, cette question] ne comporte d'autre solution que l'abandon de cette politique par Vienne ou la guerre, immédiate ou prochaine, en tout cas inévitable... (Voilà qui est net et mérite d'être souligné.) La Serbie est aujourd'hui l'occasion du conflit provoqué par les ambitions austro-hongroises dans les Balkans ; mais elle n'est qu'une occasion, et, à ces ambitions, la France, l'Angleterre et la Russie sont obligées de s'opposer. La question qui se pose est une question de politique générale et, si le cabinet de Vienne nous engage par son attitude dans une opposition avouée à ses vues, la République française se trouvera entraînée à reprendre la lutte livrée par la monarchie française contre la maison d'Autriche¹. » On ne trouve pas trace, dans les documents publiés, d'une réponse du ministre (faite peut-être sous forme de lettre privée, donc insaisissable), mais on ne peut douter de son assentiment admiratif. « Quelle magnifique leçon d'histoire² », s'écrie-t-il en relisant et recopiant la dépêche de l'ambassadeur (quatorze ans plus tard). Mais aussi quelle fière politique, et décidée (avec l'acceptation de tous les risques que comporte le grand jeu) ; — et quelle justification de la formule Schmitt : « La lettre du traité d'alliance n'était pas modifiée, mais son esprit était changé. » On le vit bien, dans ces heures critiques de décembre 1912 — où, d'ailleurs, Poincaré s'est consciencieusement employé à maintenir la paix —, quand, par un véritable renversement des rôles, le contraste de la « passivité » russe et de l'activité militaire austro-hongroise provoqua dans les milieux gouvernementaux français un étonnement mêlé d'inquiétude³ et même — chez M. Millerand, ministre de la Guerre —

1. *Documents diplomatiques français*, 3^e série, IV, 627, et Poincaré, *ouvr. cité*, p. 359-363. — Il est intéressant de confronter avec ce programme de P. Cambon les vues beaucoup plus modérées et prudentes de son frère Jules Cambon (*Documents diplomatiques français*, 3^e série, V, 172).

2. Il ajoute : « donnée aux Fabre-Luce, aux Judet et aux Victor Marguerite » (Poincaré, *ouvr. cité*, p. 363).

3. Le fait est noté par M. Renouvin dans son récit de la crise de 1912 : « Le gouvernement austro-hongrois a pris des mesures de mobilisation. La Russie garde d'abord une « passivité » qui étonne, qui inquiète le gouvernement français. Quel jeu peut bien cacher cette résignation soudaine ? » (p. 134). Mais l'auteur ne se demande pas quelles préoccupations (diverses) recouvrent ces alarmes françaises. Pour le savoir, il faut se reporter au *Livre Noir* (I, p. 369),

d'irritation. On devait le voir mieux encore, par la suite, quand, après le rappel brutal de Georges Louis, la France fut représentée à Saint-Petersbourg par Delcassé, puis par M. Paléologue. La désignation même de Delcassé ne pouvait pas ne pas être interprétée dans un certain sens (peu favorable à la paix), et elle le fut¹. L'esprit nouveau (dans lequel la diplomatie française interprète le pacte d'alliance) inspire l'étrange suggestion faite par M. Paléologue à Isvolsky fin décembre 1913 — envoi d'un cuirassé russe dans le Bosphore en guise de réplique à la nomination de Liman von Sanders²; — il inspire les graves déclarations de Delcassé, dont Sazonof fait état dans la conférence secrète du 13 janvier 1914 : « En ce qui concerne la France, le gouvernement russe peut compter sur un appui effectif allant jusqu'à l'extrême. M. Delcassé a assuré le ministre, au nom du ministre des Affaires

au recueil de documents *Les Alliés contre la Russie* (Paris, 1926, p. 44), aux extraits publiés dans *Vu* (numéro du 3 juillet 1935) des souvenirs de l'ancien attaché militaire russe, le comte Ignatieff.

1. *Documents diplomatiques français*, 3^e série, V, 432, impressions de Vienne transmises par l'ambassadeur Dumaine; 455, impressions de Hambourg transmises par le consul général Girard; 439 et 457, impressions de Belgrade transmises par le ministre de France Descos : « La nomination de M. Delcassé... est envisagée en ce pays comme un événement de première importance et y a produit la plus heureuse impression. Tout ce qui lui vient de France depuis quelques mois le surprend et l'enchanté; la conversion du *Temps* à l'idée serbe, les discours de M. Poincaré..., son élection à la présidence de la République..., enfin et surtout la nomination de M. Delcassé, tout révèle à la Serbie que l'évolution présente de la France fournit désormais au slavisme le point d'appui voulu pour le fortifier dans sa lutte contre les Puissances allemandes ou, le cas échéant, pour faciliter avec elles une plus favorable entente... » Les journaux serbes parlent de M. Delcassé comme de « l'homme de la revanche dont le nom seul remplit l'Allemagne de terreur... ». « C'est un défi porté à l'Allemagne », proclame... le ministre d'Angleterre. « Voilà qui prouve que la France est prête, me dit le ministre de Bulgarie... » (25 février 1913); — 493, impressions de Vienne, plus apaisées. On remarquera les lacunes de cette documentation : M. Jules Cambon n'aurait-il pas fait connaître les impressions de Berlin? — Cf. *Österr.-Ungarns Aussenpol.*, V, 5891, 5947, 5968 et 6374. Après avoir pris contact avec Delcassé à Saint-Petersbourg, l'ambassadeur d'Autriche, de Thurn, écrit à Vienne que son impression n'est pas « très favorable ». « En tout cas, je crois que M. Louis, qui était vraiment très calme, raisonnable et conciliant, aurait mieux servi ici la paix de l'Europe, à l'heure actuelle, que son successeur trop célèbre » (29 mars 1913). — Cf. *Grosse Politik*, t. XXXIX, 15627, note des éditeurs donnant des extraits des rapports de Schen : « Il n'y a pas de doute que la nomination de Delcassé... est d'une importance politique de premier ordre et qu'elle est l'œuvre propre de Poincaré » (21 février) et « Les efforts répétés et spontanés [du ministre Jonnart] pour me donner des apaisements sur la mission de Delcassé me semblent bien justifier le soupçon qu'en ce cas le proverbe « Qui s'excuse s'accuse » est exact » (26 février).

2. *Livre Noir*, II, p. 223. « Il est très caractéristique, écrit Isvolsky le 1^{er} janvier 1914, que le ministère des Affaires étrangères d'ici admette la possibilité d'une aussi brusque tournure de l'affaire. » M. Paléologue, ami d'enfance de Poincaré, avait été promu par lui au poste de directeur des affaires politiques, en février 1912; il était auparavant ministre de France à Sofia.

étrangères (M. Doumergue), que la France irait aussi loin que le désire la Russie¹.

Cette évolution de l'attitude française, M. Renouvin l'explique (non pas dans son livre, où il la supprime, mais dans son article, où il l'admet) par la nécessité de « pouvoir compter [en cas de nouvelles difficultés franco-allemandes] sur un appui plus ferme de la Russie ». Peut-être. Elle me paraît s'expliquer, plus simplement, par les foudroyantes victoires des Balkaniques, l'impression qu'a produite sur l'opinion française² l'entrée en ligne de cette force nouvelle, « une confédération armée de 600 000 baïonnettes », comme dit le *Temps* du 6 novembre 1912. C'est l'explication qu'en a donnée, sur le moment même, Isvolsky : « ... Sous l'influence des derniers événements et en vertu de la règle qui dit que rien ne réussit comme le succès, on remarque ici un sérieux revirement en faveur des États balkaniques et du point de vue russe³. » Il suffit de feuilleter quelques journaux pour s'en convaincre et reconnaître aussi que les manifestations de chauvinisme, objectivement signalées par M. Renouvin (p. 153), ne se limitent pas à la *France militaire*, ni même aux « milieux conservateurs et cléricaux » dont parle l'ambassadeur d'Allemagne. Il ne se passe pas de jour, dans les derniers mois de 1912, où tel journal parisien du matin, l'un des plus répandus, ne publie quelque article visant à exalter la force militaire de la France ou — ce qui est au moins téméraire — à rabaisser la force allemande. Avant la guerre des Balkans, les grandes manœuvres en fournissent le thème (10 septembre : « *Les oiseaux de guerre [français] sont prêts.* » — 12 septembre : « *Série de mésaventures du service d'aviation [allemand].* » — 13 septembre : « *Les exploits des avions [français].* » — 19 septembre : « ... *L'aviation [allemande] égale à zéro* »). Après les victoires des Balkaniques, ce journal patriote hausse le ton, sonne la fanfare ; voici un extrait typique de son leader du

1. Pokrovski, *Drei Konferenzen*, p. 39.

2. Cf. J. Isaac, *Problème des origines de la guerre*, p. 43. — *Österr.-Ungarns Aussenpol.*, IV, 4330 (« Actuellement, on est en France presque plus panslaviste qu'en Russie », 9 novembre 1912 »). — *Grosse Politik*, XXXIII, 12303, 12356, 12436. De Schœn note d'ailleurs que la population française, dans sa grande majorité, reste très attachée à la paix. « C'est seulement dans les milieux conservateurs et cléricaux que l'on pense différemment et que l'on continue à s'exprimer en un langage très provocant pour l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. » Il cite une brochure et un discours du général Bonnal (30 novembre 1912, *Grosse Politik*, 12471).

3. *Livre Noir*, II, p. 564, et I, p. 372. — Cf. *Documents diplomatiques français*, 3^e série, IV, 329 ; le ministre de France à Munich écrit le 3 novembre 1912 : « On a vivement ressenti ici le changement de front qui s'est opéré dans notre presse à l'égard de l'Allemagne... »

15 décembre : « Elle est juste et profonde, cette phrase que prononçait hier un homme politique important : « La France est de toutes les « nations celle qui, en ce moment, a le plus de mérite à maintenir la « paix. » ... L'Allemagne, d'ailleurs, ne se méprend ni sur notre force ni sur nos intentions. » On pourrait multiplier, hélas ! ces attristantes citations¹.

Pour démontrer que « cette agitation de surface n'atteint pas les masses » — ce que je crois et souhaite être la vérité, mais n'oserais affirmer —, M. Renouvin tire argument de la résistance que les partis de gauche ont opposée aux projets de l'état-major (la loi de trois ans) et de la victoire qu'ils ont remportée aux élections d'avril-mai 1914. Il est vrai que cette victoire est un témoignage des aspirations pacifiques, sinon du peuple français, du moins des républicains démocrates qui en composent la majorité ; il est heureux qu'à la veille de la Guerre ce témoignage ait été donné. Et cependant l'usage qu'en fait M. Renouvin me paraît contestable encore. Ne conduit-elle pas le lecteur à penser que les partis de gauche, négligeant l'intérêt du pays, se seraient refusés à l'effort militaire indispensable ? Cela n'est pas dit nettement, mais ressort de formules comme celles-ci : « Lorsque l'annonce de la nouvelle loi militaire allemande amène l'état-major français à demander au pays un effort militaire, dans les milieux politiques une résistance se dessine... C'est contre 220 voix de gauche... que la loi militaire de juillet 1913 est votée » (p. 153). Ou mieux : « En prévision de l'attaque brusquée que prépare l'Allemagne sur le front occidental, l'état-major veut s'assurer la disposition de forces aussi nombreuses que possible, prêtes à agir dès la déclaration de guerre ; mais il ne parvient pas à obtenir en temps utile le vote des crédits nécessaires à la réalisation d'un grand programme d'armements » (p. 148). L'objectivité est ici plus apparente que réelle : d'une part, rien n'indique que les prévisions de l'état-major étaient fausses — ce qui est une certitude ; d'autre part, tout laisse entendre que les lacunes de notre préparation militaire en 1914 doivent être imputées au Parlement — ce

1. Cf. dix articles d'Albert de Mun parus dans l'*Écho de Paris*, en novembre-décembre 1912, sous le titre *Heure décisive*. Dans un article du 13 décembre, sous le titre *La vraie question* (qui est celle d'Alsace-Lorraine), Gabriel Bonvalot évoque « la guerre inévitable »... « pour que l'Europe et nous-mêmes désarmions enfin ». C'est déjà le thème de 1914 : « Nous partons, soldats de la République, pour le désarmement général et la dernière des guerres » (Charles Péguy). — Il sera nécessaire d'étudier un jour, d'une façon plus approfondie, l'action exercée par une certaine presse sur l'opinion française d'avant-guerre. On trouvera une ébauche de cette étude dans F. Gouttenoire de Toury, *Jaurès et le parti de la guerre*. Paris, 1922, et de nouveaux renseignements dans un livre important qui vient de paraître, *La préparation à la guerre*, de Georges Michon, dont il est question ci-dessous, p. 435, n. 1.

qui est au moins discutable. Ainsi le dogme officiel est respecté et la politique continue de faire ses ravages dans l'Histoire ; aujourd'hui comme hier (en 1913-1914), défense d'en douter : la loi de trois ans, imposée au pays malgré les partis de gauche, l'a « sauvé d'un péril mortel¹ », aggravé par l'incurie parlementaire. A ces affirmations tendancieuses, l'historien ne pourrait-il pas opposer quelques vérités — qui n'apparaissent pas ou pas assez clairement dans le livre de M. Renouvin ? 1° De toute évidence, la loi de trois ans n'a pas eu le temps de porter ses fruits, du mois d'août 1913, date du vote de la loi, au mois d'août 1914, date de l'entrée en guerre ; — 2° si néanmoins, en août 1914, l'armée active comprenait trois classes (11, 12 et 13), elle le devait non au service de trois ans, mais à l'amendement Escudier qui avait abaissé à vingt ans l'âge d'incorporation — et aurait eu le même effet sous tout autre régime ; — 3° la loi de trois ans n'augmentait pas d'une unité l'effectif des forces combattantes ; elle augmentait les effectifs de l'armée active sur le pied de paix, et, dans cette armée sur le pied de guerre, la proportion de l'élément actif ; — 4° elle se justifiait, aux yeux de ses défenseurs, par deux hypothèses : hypothèse d'une « attaque brusquée », prévue pour le premier jour de la guerre, à laquelle on ne jugeait pouvoir opposer utilement que les forces actives du temps de paix, encasernées et entraînées ; hypothèse d'une attaque, sinon brusquée, du moins brutale, « huit ou dix jours au plus » après la rupture, au moyen d'une armée de choc, uniquement composée de forces actives, où les réservistes ne constitueraient qu'une valeur d'appoint (quelque 200 000 sur un million de combattants)² ; — 5° l'hypothèse de l'attaque brusquée, que certains défenseurs de la loi de trois ans présentaient comme « une certitude³ » (et que M. Renouvin recueille

1. 12 juin 1913, dépêche du ministre de Belgique à Paris : « Il est aujourd'hui défendu, sous peine de passer pour un traître, d'émettre un simple doute sur la nécessité d'adopter le service de trois ans... » (B. Schwertfeger, *Zur Europäischen Politik...*, Band 4, 69 ; Berlin, 1919). — Discours du président Doumergue aux obsèques de Louis Barthou, le 13 octobre 1934 : « La loi de 1913, portant à trois ans la durée du service militaire, devait permettre à la France, l'année suivante, de contenir l'envahisseur et de se sauver d'un péril mortel. » Il y a intérêt à confronter cette opinion avec celle qu'au lendemain de la guerre, le général Mesimy (qui, étant député en 1913, avait voté la loi de trois ans) a formulée devant la Commission d'enquête dite de Briey : « On a adopté [en 1913] une solution ultra-simpliste qui est le service de trois ans ; elle n'aurait plus de défenseur maintenant. » — A noter que l'argent russe a servi à alimenter la propagande en faveur des trois ans (... *L'abominable vénalité de la presse...*, p. 387).

2. Cf. le rapport du lieutenant-colonel Serret, attaché militaire de France à Berlin, *Documents diplomatiques français*, 3^e série, V, 494 ; les débats sur la loi de trois ans dans le *Journal officiel*, 2 juin-6 août 1913, et A. Morizet, *Le plan 17*, Paris, 1919.

3. J. Isaac, *L'utilisation des réserves dans l'armée française et l'armée allemande en 1914*

sans protester), a reçu des faits un démenti formel et cruel ; — 6^o mais l'autre hypothèse ne s'est pas révélée moins fausse ; contrairement aux prévisions de l'état-major, conformément aux prévisions de Jaurès, l'armée de choc allemande qui s'est mise en marche le 18 août — dix-sept jours après la mobilisation générale — ne se composait pas des seuls corps actifs ; elle comptait aussi, en première ligne, des corps d'armée de réserve (onze sur vingt-huit)¹ ; — 7^o le seul résultat positif de la loi de trois ans a été de faire figurer (et décimer) dans nos forces actives la jeune classe 1913, appelée avant l'âge, partie à la guerre après huit mois d'instruction, aux lieu et place de la classe de réserve 1906 qui avait fait deux ans de service actif² ; — 8^o aux conceptions erronées de l'état-major qui ont inspiré la loi de trois ans, il faut joindre (étroitement) ses doctrines stratégiques et tactiques, dont M. Renouvin ne fait nulle mention ; — 9^o il suffit (mais il est nécessaire) d'additionner toutes ces erreurs (qui se commandent les unes les autres) pour comprendre la gravité de nos échecs initiaux ; — 10^o bref, loin que la loi de trois ans ait sauvé la France d'un péril mortel, c'est plutôt le contraire qui est vrai : si l'on ne répugnait aux formules simplistes, on serait tenté de conclure que, fondée sur l'erreur, la loi de trois ans, conjuguée avec le plan XVII (de mai 1913) et les règlements (d'octobre-décembre 1913) sur la conduite des grandes unités et le

(*Revue d'histoire de la guerre*, janvier 1924, p. 319). — C'était aussi la conviction de Delcassé : « L'orage fondra sur nous avec une telle soudaineté que nous n'aurons pas vingt-quatre heures pour nous en garantir. » (M. Paléologue, *Comment le service de trois ans fut rétabli en 1913*, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1935).

1. M. Renouvin écrit, p. 209 : « L'état-major français sous-estimait le nombre des divisions de réserve que le commandement ennemi pourrait engager dans les premières batailles. » Mais lui-même sous-estime l'erreur de l'état-major français ; elle porte non pas sur « le nombre des divisions de réserve », mais sur l'utilisation, le rôle, l'organisation des réserves. Le plan de mobilisation allemand disait : « Les troupes de réserve doivent être utilisées au même titre que les troupes de l'active. » Les Bases du plan XVII disaient au contraire : « On ne saurait dans aucun cas assimiler des unités de réserve à des unités actives. » — Le plus surprenant est que, de l'aveu même de l'état-major, il était parfaitement informé de l'emploi des corps d'armée de réserve par le commandement allemand (*Les armées françaises dans la Grande Guerre*, t. I, vol. I, p. 39-40). Et pourtant le haut commandement n'y a pas cru. Pour quelles raisons ? J'ai posé la question sans y répondre dans l'article cité, p. 336-337. Les raisons données par Joffre dans ses *Mémoires* (t. I, p. 248-250) ne sont guère concluantes. On a émis l'hypothèse que le commandement français aurait été (mal) informé par un autre service de renseignements ultra-secret et non officiel (*Les documents politiques*, décembre 1934, p. 612).

2. Sur les trois classes qui formaient l'armée active du temps de paix, deux — les classes 1912 et 1913 — n'avaient respectivement, en août 1914, que dix mois et huit mois de service. L'état-major allemand, en 1914, y voyait une raison d'optimisme : « Instruction tout à fait insuffisante des troupes françaises, par suite... » de la convocation simultanée de deux classes dans toutes les armes, conséquence de l'introduction du service de trois ans » (Dirr, *Bayer. Dokumente*, 71).

service en campagne, a engendré la défaite des frontières et mis la France « en péril mortel¹ ». La question du matériel — il s'agit surtout de l'artillerie lourde — mérite également d'être tirée au clair ; mais elle ne pourra l'être qu'après une enquête objective qui n'est pas faite. Il se peut (mais il n'est pas prouvé) que les commissions parlementaires aient eu leur part de responsabilité. Il est certain que les artilleurs — les dirigeants des services d'artillerie — en ont une, qui paraît bien être la principale². Il ne semble pas que Joffre ait fait, depuis sa prise de commandement (juillet 1911), de bien sérieux efforts pour mettre fin à « l'obstruction des services techniques » dont il se plaint dans ses *Mémoires*³. Il est permis de croire que l'état-major, s'il avait eu, sur ce point, une doctrine ferme, une volonté arrêtée, un programme établi, les eût imposés sans peine et « en temps utile » au Parlement⁴. Mais précisément ses lenteurs, ses hésitations n'avaient-elles pas une origine doctrinale ? Le culte de l'offensive à outrance s'accommodait mal des canons lourds : « Qu'ils restent dans les équipages de siège ! », professait, avec une autorité reconnue, le général Langlois. « Un commandement jeune, ardent, manœuvrier, offensif, ne voudra pas chausser les bottes de plomb de l'artillerie lourde », disait un autre. En tout cas, les lacunes de notre armement ne semblent pas avoir ébranlé l'optimisme de Joffre, dont témoignent et sa note de janvier 1914 et ses entretiens d'avril 1914 avec l'attaché russe Ignatieff⁵.

1. Dans ses notes bibliographiques concernant *les lois militaires et les forces militaires* (p. 146 et 186), M. Renouvin se borne à indiquer — pour la France — la publication du Service historique de l'état-major de l'Armée, *Les armées françaises dans la Grande Guerre* et les *Mémoires du maréchal Joffre*. C'est un peu insuffisant. Il faut y joindre au moins les *Procès-verbaux de la Commission d'enquête* (dite de Briey), les livres de F. Engerand, notamment *Le secret de la frontière : Charleroi* (Paris, 1918), et surtout l'ouvrage récemment publié de Georges Michon, *La préparation à la guerre, la loi de trois ans, 1910-1914*. Paris, 1935. On est surpris de constater que les précédents et précieux ouvrages du même historien, *L'alliance franco-russe* (Paris, 1927) et *Clemenceau* (Paris, 1931), ne figurent pas dans les bibliographies de M. Renouvin.

2. « Les services techniques, qui rêvaient, comme je l'ai dit, de ne point encombrer notre armée de pièces lourdes par crainte de nuire à ses qualités manœuvrières... » (*Mémoires de Joffre*, p. 69).

3. P. 5, 63, 65, 67-69, 73. — P. 56, Joffre constate lui-même que les énormes dépenses rendues nécessaires par la loi de trois ans (pour les casernements) ont contribué à empêcher l'octroi des crédits demandés pour le développement de l'artillerie lourde.

4. Voir, sur cette question, *La paix par le droit*, article de Ch. Gide (10-25 novembre 1916) ; A.-F. Herold, *Le Parlement et les crédits militaires* (*Bulletin de la Ligue des droits de l'homme*, 1^{er} 15 avril 1917) ; Mermeix, *Au sein des commissions*. Paris, 1924 ; Ch. Humbert, *Chacun son tour*. Paris, 1925. Les principaux faits actuellement établis sont exposés par M. Georges Michon à la fin de son livre sur *La loi de trois ans*, dans un appendice intitulé : *L'état-major et l'artillerie lourde*.

5. *Mémoires de Joffre*, p. 72-73. Joffre reconnaît que cette note (sur les conditions d'emploi

C'est sur cette base d'optimisme, dont l'apparente solidité inspirait confiance, que se sont fondées les ultimes décisions franco-russes. Quand, arrivé au terme du chapitre VII — *La politique d'alliances et la course aux armements* —, M. Renouvin conclut : « De part et d'autre... l'effort militaire est loin d'être analogue. L'Allemagne est prête à tous égards... », je commence par lui donner raison (bien qu'aujourd'hui les historiens allemands malmènent le gouvernement impérial pour n'avoir pas poussé assez loin la préparation militaire et pleinement utilisé les ressources nationales, surtout en hommes). Mais le voici qui ajoute : « La Russie vient à peine de commencer la réorganisation de ses forces ; elle ne sera pas prête avant quatre ans... » Quelle exagération ! Non pas que je conteste l'impréparation militaire de la Russie en 1914 (hélas ! elle a dépassé toutes les prévisions), mais il y avait neuf ans que « la Russie avait commencé la réorganisation de ses forces¹ » ; quatre ans de plus, sous le même régime, le gâchis eût été le même, à peu de chose près, car il avait pour cause profonde l'impéritie des chefs. Le fait est que la Russie *se disait prête* — non pas seulement dans de bruyants articles de journaux² destinés à impressionner l'opinion étrangère, française principalement, mais dans la plus secrète des conférences interministérielles, celle du 13 janvier 1914. Ce jour-là, le président du Conseil Kokovtsov a posé la question : « La Russie est-elle en état de s'engager dans une guerre avec l'Allemagne ? » Réponse enregistrée par le procès-verbal : « Le ministre de la Guerre et le chef d'état-major déclarent catégoriquement que la Russie est entièrement prête pour un duel avec l'Allemagne — pour un duel avec l'Autriche, cela va sans dire³... » De même (bien qu'à un degré moindre), l'imprépa-

de l'artillerie lourde) « présentait sous un jour plutôt favorable notre situation vis-à-vis des Allemands », mais il l'a fait, dit-il, « pour des raisons morales » et « psychologiques ». Cf. G. Michon, *L'alliance franco-russe, contributions nouvelles*. Paris, 1931 ; J. Isaac, *Problème des origines de la guerre*, p. 56, n. 1.

1. Il est vrai que l'état-major russe avait élaboré un vaste plan de réformes dont la réalisation était à peine ébauchée. Mais cela ne signifie pas qu'il eût attendu jusqu'à 1914 pour procéder à une réorganisation militaire qui s'était imposée au lendemain de la guerre de Mandchourie (M. Renouvin le signale lui-même plus loin, p. 169). — Cf. le mot de Joffre, en février 1912, à l'attaché russe : « ... Je sais que, dans deux ans (donc en 1914), vous serez bien plus prêts que maintenant » (G. Michon, *ouvr. cité*). Les Russes devaient toujours être plus prêts « dans deux ans ».

2. Les principaux sont les célèbres articles de M. Stéphane Lauzanne dans le *Matin* (2-10 janvier 1914) et les articles inspirés de la *Birscheviya Vyedomosti* du 12 mars et du 13 juin 1914 (« La Russie pacifique est prête à l'offensive » ; « La Russie est prête, la France doit l'être aussi »).

3. Pokrovski, *Drei Konferenzen*, p. 42. — A noter que le ministre de la Guerre, le général Soukhomlinof, se déclarait déjà prêt en décembre 1912. De Saint-Petersbourg, Georges Louis

ration militaire de la France en 1914 est un fait certain, mais c'est un fait aussi que, depuis 1912, l'état-major se disait et se croyait prêt¹.

* * *

Les onze pages que M. Renouvin a consacrées aux origines immédiates de la Guerre — chap. ix, *La crise de juillet 1914* — comptent parmi les plus étudiées. Chaque terme en a été pesé avec soin. Denses et nuancées, on sent qu'elles recouvrent une riche documentation. A comparer un tel exposé avec ceux qui ont cours dans l'Allemagne actuelle, on en apprécie la valeur et l'objectivité. Je n'en regrette que davantage certains silences, certaines affirmations qui me paraissent aller au delà ou rester en deçà de la réalité documentaire. Le paragraphe où sont précisées les responsabilités serbes serait parfait s'il n'était omis que le gouvernement serbe a eu (dans une certaine mesure, difficile à déterminer) connaissance du complot contre l'archiduc. L'attitude de l'Autriche-Hongrie, celle de l'Allemagne, dans les journées décisives des 5, 6 et 7 juillet (que tant d'historiens allemands s'appliquent à noyer d'ombre), sont très heureusement définies. Pourquoi l'auteur est-il moins explicite quand il en vient à définir l'attitude de la Russie et celle de la France? « Si [le gouvernement du tsar] laisse écraser la Serbie..., il perd son influence dans les Balkans et laisse le champ libre à la politique austro-hongroise. » D'accord. Il est vrai qu'en juillet 1914 une reculade eût fortement compromis le prestige et l'influence russe dans les Balkans; mais il est juste de le reconnaître : la Russie ne pouvait plus reculer, parce qu'elle s'était trop avancée; M. Renouvin le sait de reste qu'entre les mains d'un Hartwig la Serbie était devenue une machine de guerre bonne à démolir l'Autriche-Hongrie. « Est-il possible que [la Russie] renonce à un des buts essentiels de sa politique²? » Quel but essentiel? Je n'en connais qu'un, d'après les documents valables (et contemporains) : Constantinople et les Détroits. Quant au gouvernement français, « il souhaite le maintien de la paix européenne » (je n'en doute pas)... Mais il est obligé de tenir

télégraphie que le général doit « déjeuner avec le ministre de la Guerre prussien et se propose de lui dire : « Nous sommes prêts, et avec cela il ne faut pas plaisanter » (*Documents diplomatiques français*, 3^e série, V, 124).

1. J. Isaac, *ouvr. cité*, p. 56, n. 1. — Cf. les déclarations du général de Castelnau citées par Ignatieff (*Vu*, 3 juillet 1935, p. 873).

2. Si, par but essentiel, M. Renouvin entend la tutelle sur la Serbie, la Russie y avait bien renoncé, au temps des accords de Muersztteg, sans que l'équilibre européen en parût gravement compromis.

compte des intérêts de la Russie. S'il prenait l'attitude qu'il avait adoptée en 1909, il ébranlerait l'alliance. Il confirme donc au gouvernement russe, dans les entretiens de Pétersbourg (21-23 juillet), son intention d'exécuter « toutes les obligations imposées par l'alliance... ». Il recommande ensuite au gouvernement allié d'éviter toute initiative qui serait de nature à provoquer une « réplique allemande ». Quoi, la seule fidélité à l'alliance aurait dicté l'attitude française? Ce n'est pas l'impression qui se dégage des documents. Ils établissent, au contraire, que, depuis novembre 1912, le gouvernement français (Poincaré) était décidé, pour son propre compte, à ne plus tolérer dans les Balkans une nouvelle progression de l'Autriche¹; que, dans les entretiens de juillet 14, « le gouvernement français » (Poincaré-Viviani), en plein accord avec le gouvernement russe, a maintenu son point de vue et sa décision²; que les dirigeants français (Poincaré) n'étaient pas hommes à se mettre à la remorque des dirigeants russes (Sazonof) — serait-ce Sazonof qui aurait confié à M. Paléologue : « Il faut que Viviani soit ferme et qu'il nous soutienne³? » —. Restent les conseils de modération et de prudence : ils ont été donnés sans doute, puisque M. Renouvin l'affirme et qu'il connaît tous les documents — même inédits; je n'en trouve aucune trace ni dans les documents publiés, ni dans les faits.

De même, j'approuverais volontiers presque tout le contenu du titre II — *L'évolution de la crise* — si les décisions militaires de la Russie et l'action diplomatique de la France y tenaient la place qui leur est due. Les décisions du 24 juillet ont été mentionnées, par anticipation (avant les entretiens franco-russes qui sont des 21-23 juillet et avant la remise de la note autrichienne du 23), mais les décisions du 25, plus importantes et plus graves (ordre de prémobilisation générale), ne le sont pas. Elles ont cependant joué un rôle dans l'évolution de la crise et certainement influé sur l'attitude de la Serbie. M. Renouvin résume très exactement la réponse serbe; il ne laisse pas entrevoir

1. *Documents diplomatiques français*, 3^e série, V, 346 (lettre de Poincaré à Isvolsky). — *Livre Noir*, I, p. 342 (dépêche d'Isvolsky du 7 novembre).

2. *Documents britanniques*, XI, 101 : « Les deux gouvernements ont constaté la parfaite concordance de leurs vues et de leurs intentions pour le maintien de l'équilibre européen, notamment dans la péninsule balkanique. » — *Livre Noir*, II, p. 275 : « De nos explications avec le ministre français des Affaires étrangères, il apparaît clairement que la France, elle aussi, préoccupée de la tournure que pourraient prendre les rapports austro-serbes, n'est pas disposée à admettre une humiliation de la Serbie, non justifiée par les circonstances » (Sazonof à Schebeko, 22 juillet).

3. « L'Autriche nous prépare un coup de théâtre. Il faut que Sazonof soit ferme et que nous le soutenions » (paroles attribuées à Poincaré par M. Paléologue, *Revue des Deux Mondes*, 25 janvier 1921).

certaines dessous, encore mal éclaircis, ce qu'a d'étrange le rejet catégorique du point 6, après la demi-acceptation du point 5 et les informations données aux diplomates anglais et français¹. Il me paraît également avoir simplifié à l'extrême le récit des journées du 28 et du 29 juillet — du côté de Saint-Petersbourg ; du 29 et du 30 — du côté de Berlin. D'après le témoignage essentiel du général Dobrorolski, chef du service de la mobilisation, ce n'est pas seulement le 29 au soir, « devant la menace » allemande (démarche Pourtalès), que « le gouvernement russe se demande s'il ne devrait pas décider la mobilisation générale de ses forces » ; il se l'est demandé le 28 déjà, après la déclaration de guerre à la Serbie ; « l'ordre [de mobilisation générale] est préparé », non pas après la démarche allemande, mais avant, dès la soirée du 28, puisqu'il portait la signature du tsar « le matin du 16/29 juillet », et que le 29, à sept heures du matin, partait le télégramme alertant les commandants de régions militaires ; peut-être Sazonof et le tsar hésitaient-ils encore ; ce sont ces dernières hésitations que la démarche Pourtalès a eu pour effet de dissiper ; « mais, dans la soirée du 29, le tsar retire son assentiment » ; il faudrait ajouter : au reçu d'un télégramme de Guillaume II. Les torts de l'Allemagne sont assez grands pour qu'il soit superflu de les grandir plus que de raison (je veux dire plus que les documents ne le permettent), et surtout de taire ce qui doit être mis à son actif. Dans le récit de M. Renouvin, tout se passe comme si, le 30 juillet, l'Allemagne s'était bornée à écarter d'importantes suggestions russes et à accueillir — après un sérieux avertissement de Grey — la « nouvelle proposition anglaise » connue sous le nom de « Halte à Belgrade ». Il est certain que les nouvelles de Londres ont exercé sur le chancelier allemand une influence salutaire ; mais la proposition anglaise date du 29 juillet, non pas du 30. En outre, elle se double d'une proposition allemande, qui lui est antérieure. Dès le 28 juillet, à dix heures du matin, après lecture de la réponse serbe, Guillaume II avait formulé une suggestion analogue à la proposition Grey (du 29) et donné des instructions dans ce sens. La pression exercée par l'Allemagne (Bethmann-Hollweg) sur l'Autriche s'est faite très

1. Sans doute, il ne s'agit, dans le livre de M. Renouvin, que d'un bref résumé des faits. Mais une demi-ligne suffirait pour indiquer les hésitations serbes. — Sur cette question, cf. *Problème des origines*, p. 115-124, et le témoignage plus récent de Woislav M. Petrovitch, qui était en 1914 attaché à la légation de Serbie à Londres (*Berliner Monatshefte*, juillet 1935). W. M. Petrovitch donne le texte d'un télégramme de Spalaïkovitch à Pachitch, du 25 juillet 1914 ; il reste à en démontrer l'authenticité, qui me paraît, au moins pour partie, douteuse (voir la critique du témoignage de Petrovitch par le professeur Howard M. Ehrmann dans *Berliner Monatshefte*, septembre 1935).

énergique dans la nuit du 29 au 30 juillet ; toute la journée du 30, le chancelier a attendu la réponse autrichienne¹ ; on ne peut s'étonner, dans ces conditions, qu'il ait écarté la formule improvisée par Sazonov (et dont Londres même n'a pas voulu). — Mais que devient la France — ou plutôt ses représentants qualifiés — dans tout cela ? Elle paraît totalement absente de « l'évolution de la crise ». Encore faudrait-il l'expliquer par l'absence forcée des deux présidents voguant en mer du 23 au 29, et laissant ainsi le premier rôle à trois diplomates, Philippe Berthelot, Paul Cambon, M. Paléologue. Mais ceci conduirait à perdre la brume de l'anonymat dont la politique française est enveloppée. Tout au plus, pour la journée décisive du 30 juillet, M. Renouvin consent-il à noter que « le gouvernement français » ... « mal informé par son ambassadeur, n'a pas connu l'ordre (de mobilisation générale russe) et le contre-ordre donnés la veille, mais a pourtant, le matin même, conseillé d'éviter toute mesure de nature à provoquer une réplique allemande ». C'est donner beaucoup de relief à une action modératrice exercée de Paris *in extremis* et dont on ne sait pas ce qu'elle est devenue à Pétersbourg. En revanche, on sait quelle a été, du 24 au 28, l'action de M. Paléologue : elle pourrait difficilement être qualifiée de modératrice. Ce n'est pas une raison pour l'ignorer.

Survient *Le dénouement*, titre III. — Je n'y relève qu'une omission, qui surprend : la décision prise par le gouvernement anglais, le 2 août, vers midi, de protéger les côtes françaises de la Manche et de la mer du Nord contre toute entreprise de la flotte allemande. C'était le doigt mis dans l'engrenage. « La partie était gagnée », a dit Paul Cambon. « ... Un grand pays, en effet, ne fait pas la guerre à moitié². »

Conclusion : titre IV, *Le problème des origines de la guerre*. On m'excusera d'en vouloir discuter, pour finir, les thèses principales.

M. Renouvin se défend — au préalable — de « vouloir porter un jugement de responsabilités qui serait étranger à l'objet d'une étude historique ». Certes. Il est temps que les historiens se libèrent de la hantise des responsabilités pour s'appliquer uniquement à leur tâche qui n'est pas de plaider innocent ou coupable, mais d'exposer les faits, tous les faits, sans parti pris, sans omettre ni atténuer ceux qui leur déplaisent ou qui les gênent. On leur oppose parfois les « raisons de convenance » : elles sont incompatibles avec les exigences du travail scientifique ;

1. Les documents saxons et wurtembergeois, dont la *Revue d'histoire de la guerre* (avril et juillet 1935) a donné la traduction, permettent de préciser l'attitude du chancelier dans cette journée du 30.

2. R. Recouly, *Les heures tragiques d'avant-guerre*. Paris, 1923, p. 55.

elles n
de sav
« Ex
propos
cherch
bien m
événem
joué, d
Causes
ments
surind
sent, r
explic
l'action
« Bien
mand
pendan
nation
alliance
l'action
d'abor
centra
convic
chaîne
l'éléme
analys
triche-
l'expli
nation
tique n
tion de
triche-
D'ac
quelqu
dans c
Sans
à rejet
oppose

elles ne le sont pas moins avec l'intérêt national bien compris, qui est de savoir aujourd'hui toute la vérité sur la Guerre et ses origines.

« Expliquer », « interpréter », non pas juger, tel a donc été le sage propos de M. Renouvin. Sagement aussi, il reconnaît que l'explication cherchée « ne peut pas être simple et se résumer en une formule » (c'est bien mon avis)¹. « Parmi les causes nécessairement complexes d'un tel événement, [il se demande] quelles sont celles qui paraissent avoir joué, dans l'évolution du monde vers la guerre, le rôle prépondérant. » Causes psychologiques, causes « mécaniques » — la course aux armements —, causes économiques — la rivalité des « grands pays d'Europe surindustrialisés » —, toutes ont eu leur influence ; « cependant elles ne sont, ni les unes ni les autres, des explications suffisantes ». « Cette explication, c'est dans l'orientation des politiques nationales, dans l'action des gouvernements, qu'il faut en fin de compte la chercher. » « Bien plus que la question marocaine, [le] problème naval anglo-allemand et [le] foyer balkanique de querelles expliquent et commandent, pendant les dix années d'avant-guerre, l'évolution des relations internationales. » Le résultat en a été un dangereux resserrement des alliances et des ententes. Mais, « à l'origine de ces inquiétudes, c'est l'action de l'Allemagne, celle de l'Autriche-Hongrie qui apparaissent d'abord », et de même, en 1914, c'est « l'état d'esprit » des puissances centrales « qui donne à la situation internationale sa gravité » ; « la conviction allemande que la guerre doit venir et qu'une guerre prochaine se présente avec plus de succès qu'une guerre différée, c'est l'élément qui domine alors les relations internationales ». En dernière analyse, « la ferme décision prise par l'Allemagne de renflouer l'Autriche-Hongrie, même au prix d'un conflit européen, voilà sans doute l'explication de la Grande Guerre ». Et M. Renouvin conclut : « Que le nationalisme serbe ait été souvent turbulent et dangereux, que la politique russe ait été imprudente, parfois inquiétante, il n'est pas question de le contester. Mais, sans la volonté de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, la guerre n'aurait pas eu lieu. »

D'accord avec lui sur beaucoup de points, j'aperçois cependant quelques distinctions artificielles ou arbitraires, et quelques lacunes, dans cet essai d'explication.

Sans y mettre aucun esprit de système ou de parti, on peut hésiter à rejeter au second plan les « causes économiques », et surtout à leur opposer, sur un plan supérieur et distinct, « l'action des gouverne-

1. Cf. *Problème des origines...*, p. 228.

ments ». Il est trop aisé de montrer les communications, visibles ou invisibles, qui les relient à tout instant. Dans les deux pages et demie (sur 640, c'est la portion congrue) que M. Renouvin a consacrées antérieurement aux *Rivalités économiques* (titre II du chapitre II), il reconnaît qu'elles « ont un rôle incontestable dans le développement de la politique générale » ; il ne peut croire, toutefois, que « les intérêts matériels [soient] assez puissants pour donner à un peuple ou à un gouvernement le désir d'en finir avec un concurrent en l'abattant par les armes ». Voire. Le passé et le présent nous enseignent, assez clairement, que la férocité humaine existe, avec un certain art de se déguiser et, sous ce déguisement, de se faire illusion à elle-même. « Les intérêts matériels » sont forts : s'ils n'engendrent pas une volonté consciente et explicite de guerre, ils engendrent la politique qui porte la guerre en germe, et la tentation du risque. Supprime-t-on la vertigineuse croissance de l'industrie et du commerce allemands, ce violent appétit de jeune ogre en chasse dans toutes les parties du monde¹, on supprime du même coup l'hostilité sourde mais tenace du vieil ogre britannique transformé en garde-chasse. Le « problème naval anglo-allemand », auquel M. Renouvin a raison d'attribuer « un rôle prépondérant » dans les origines de la guerre, perd toute signification si on l'isole des faits économiques : il exprime, en langage militaire, l'âpre rivalité des impérialismes britannique et germanique, tout comme l'expriment, en langage politique, les ententes conclues par l'Angleterre avec la France en 1904, avec la Russie en 1907. Une Allemagne satisfaite, apaisée, s'en fût accommodée, peut-être, non pas la bouillonnante, trépidante Allemagne de Guillaume II, « cette chaudière européenne »². Ainsi s'engage le duel, où figure plus d'un « brillant second »³. De 1904 à 1914, en passant par le Maroc et Tripoli — d'où les « intérêts matériels » ne sont pas absents —, la chaîne est continue. A quoi bon vouloir n'en retenir que le bout ? Tout se tient, dans cet engrenage. L'affaire marocaine est réglée, sans doute, en 1914, et l'a été pacifiquement. Mais ses dangereuses répercussions se font encore sentir. Elle a été le point de départ³, elle a déchaîné la meute des appétits et des haines.

1. Cf. *Problème des origines...*, p. 16 et 26. — Cf. le rapport Serret du 1^{er} mars 1913 : « En résumé, tout en reconnaissant que ce peuple [allemand], en pleine prospérité industrielle et commerciale, est, comme l'empereur, foncièrement désireux de paix, il est impossible de ne pas voir en lui depuis quelque temps déjà une poussée d'impérialisme née de sa force d'expansion, de sa confiance en l'avenir, de ses instincts de parvenu » (*Documents diplomatiques français*, 3^e série, V, 494).

2. Le mot est de Walther Rathenau, en 1909 (*Problème des origines...*, p. 16).

3. « Par le Maroc sera suscitée la Tripolitaine. Par la Tripolitaine sera suscitée la guerre des

Les haines. Ce dernier mot nous ramène aux « causes psychologiques » auxquelles je ferais la place très large, non sans me rendre compte que, jusque dans le domaine passionnel, l'économique parvient à s'insinuer. La définition qu'en donne M. Renouvin ne me paraît pas parfaitement claire : « Dire que les divergences d'intérêts entre les grandes puissances étaient devenues plus vives..., que l'individualité des États s'était plus fortement accusée, que les nationalismes avaient gagné du terrain, c'est affirmer l'évidence. Que les gouvernements et les peuples, peu à peu, aient été dominés par l'idée de la force, c'est encore vrai. Mais cet état d'esprit est-il l'origine de la crise internationale? Ou n'est-il pas plutôt le résultat de rivalités constantes? » Laissons les divergences d'intérêts, qui n'ont rien de « psychologique », — l'individualité des États et l'idée de la force, abstractions un peu obscures (pour qui n'a pas lu Werner Näf)¹. Restent « les nationalismes », notion historique plus riche de substance, magnifique source de guerre (surtout si on l'entend dans le sens le plus large) et qui mérite mieux qu'une mention sommaire. Passions nationales et appétits matériels sont bien les deux courants majeurs dont la guerre est le confluent. La question d'Alsace-Lorraine (où se manifeste l'antagonisme irréductible des idéologies française et allemande), la question d'Autriche-Hongrie, le « foyer balkanique de querelles », tout cela se greffe sur la même souche : l'idée de nationalité, idée-force, idée-passion, génératrice de toutes les grandes guerres contemporaines. Sans quitter le terrain du nationalisme, on peut aller plus avant, sortir des généralités, et progresser encore dans la recherche des causes. Bien avant 1914, quand il n'était pas question des armes chimiques ou des bombardements aériens, la crainte de la guerre était solidement ancrée au cœur des peuples, de tous les peuples d'Europe, de l'Allemand tout autant que du Français. Le déchainement de la guerre en 1914, où l'on a vu ces peuples animés d'une commune résolution de se battre, n'a été possible que grâce à un changement d'atmosphère (ancien style), de « climat » (nouveau style) — psychologique. A quoi est dû ce changement de climat? Dira-t-on qu'il résulte de l'exaspération des antagonismes politiques ou économiques? Pour une part, sans doute, mais l'explication n'est pas suffisante, car ces antagonismes ne vont pas jusqu'à émouvoir les masses populaires. Considérons ce que Jules Cam-

Balkans. Par la guerre des Balkans surgira la menace de la guerre générale... » (Jean Jaurès, *Humanité* du 20 octobre 1912).

1. Werner Näf, *Kriegsursachen und Kriegschuldfrage von 1914*. Berne, 1932.

bon a appelé « la marche ascendante de l'orgueil allemand¹ », et son corollaire, le réveil de la fierté française, ce remous de passions dont j'ai parlé déjà² : il est issu moins de « l'orientation de la politique » allemande à proprement parler que de ses erreurs psychologiques, de la brutalité calculée de ses méthodes — volonté d'intimidation, coups de poing sur la table, épreuves de force, menaces de guerre. On ne soumet pas impunément de grands peuples à un tel régime. Encore, pour expliquer cette montée de température, doit-on tenir compte (largement) du rôle de la presse, habile à propager les méfiances et les haines, parfois désintéressée et sincère, trop souvent aussi vénale : c'est ici (dans les coulisses du journal) que les causes économiques ou « mécaniques³ » rejoignent les causes psychologiques.

Parlons maintenant politique pure, comme le préfère M. Renouvin. Admettrons-nous sans réserves la solution finale qu'il donne au « problème des origines » ? Elle est très solidement fondée sur la réalité documentaire. Mais elle ne l'exprime pas toute ; il y manque la contrepartie.

« A l'origine [des] inquiétudes [de l'Europe], c'est l'action de l'Allemagne, celle de l'Autriche-Hongrie qui apparaissent d'abord... » Oui, pour l'Allemagne, si l'on remonte à 1871, ou si on l'entend dans le sens passionnel que je viens d'indiquer. Mais, sur le plan de la politique pure et dans la période délimitée (1904-1914), en toute conscience, je serai moins affirmatif : « à l'origine des inquiétudes » de l'Allemagne, n'y a-t-il pas, de l'aveu même de M. Renouvin, la politique de Delcassé, cette politique qui « expose la France à une réplique » (p. 46) ? — Quant au jeu d'échecs pratiqué dans les Balkans par l'Autriche-Hongrie et la Russie, à quoi bon distinguer entre les joueurs ? D'Éhrenthal a pris les devants en 1908 et damé le pion à son compère Isvolsky. La riposte du joueur déçu et berné s'est révélée infiniment plus dangereuse pour la paix de l'Europe que n'avait été le coup de l'Autrichien. Il ne suffit pas de la qualifier en passant « politique d'aventures » ; il faut reconnaître, comme l'ont fait sur le moment même et Poincaré et tous les représentants de la France en Orient, qu'elle portait en elle « le germe de la guerre générale⁴ ». En s'associant de plus en plus étroitement à la

1. Dans la préface du livre de Vermeil, *Les origines de la guerre...* Paris, 1926.

2. Ci-dessus, p. 423, et *Problème des origines...*, p. 24.

3. Dans la course aux armements, on ne peut négliger l'influence des fabricants d'armes, qui ont eu souvent recours aux campagnes de presse (cf. la lettre d'A. Raffalovitch, du 26 avril 1913, dans *L'abominable vénalité de la presse...* Paris, 1931, p. 377).

4. *Documents diplomatiques français*, 3^e série, V, 574 : « La guerre générale si soigneuse-

Russie (et à la Serbie), Poincaré, Delcassé et quelques autres connaissent les risques du jeu.

Oui, l'état d'esprit qui règne en Allemagne et en Autriche-Hongrie à la fin de 1913 « donne à la situation internationale sa gravité ». « [La] conviction allemande que la guerre doit venir et qu'une guerre prochaine se présente avec plus de chances qu'une guerre différée, c'est l'élément qui domine alors les relations internationales. » Cette conviction existait¹, elle a joué un rôle, sinon le rôle dominant, dans l'évolution de la crise. Mais, comment s'était-elle formée? Tout en admettant qu'elle était à base d'orgueil et de force militaire, peut-on ne pas tenir compte des menées russes dans les Balkans, de l'activité déployée par le terrorisme yougoslave en liaison avec le panslavisme, du resserrement de l'alliance franco-russe, de l'évolution de la politique française, enfin de la campagne menée par une certaine presse russe conjuguée avec une certaine presse française²? D'ailleurs, « cette convic-

ment préparée par le bouleversement du Balkan... » (dépêche du ministre de France à Belgrade, 12 mars 1913).

1. Les documents saxons nous en donnent de nouveaux témoignages. Le 3 juillet 1914, le représentant de la Saxe note dans son rapport : « Les militaires insistent de nouveau pour que nous laissions venir la guerre, le moment présent étant favorable parce que la Russie n'est pas encore prête, mais je ne crois pas qu'ils réussissent à gagner S. M. l'Empereur à cette manière de voir... » Le même jour, le plénipotentiaire militaire de Saxe note de son côté : « J'ai l'impression que [le grand état-major] considérerait comme une circonstance favorable que la guerre éclatât maintenant. La situation et les perspectives ne pourraient être meilleures... » Et, le 29 juillet : « Il est certain que le chef de l'état-major général est pour la guerre, tandis que le chancelier freine. Le général de Moltke aurait dit que jamais la conjoncture ne nous serait plus favorable qu'en ce moment... » (*Revue d'histoire de la guerre*, avril et juillet 1935).

2. Cf. *Documents diplomatiques français*, 3^e série, V, 380 : « On dit ici que cet effort [militaire] est dû au développement manifeste qu'ont pris en France les sentiments anti-allemands et aux préoccupations que donnent au gouvernement impérial les défis de notre presse nationaliste... » (dépêche de Jules Cambon, 12 février 1913). Déjà, en septembre 1912, le chancelier allemand s'était plaint de la nervosité de l'opinion française, « de son excitation contre l'Allemagne ». Il en attribuait la responsabilité « à la presse, dont le ton est, d'après lui, provocant et qui parle trop aisément de l'éventualité de la guerre » (*Documents diplomatiques français*, 3^e série, V, p. 574. La lettre de Jules Cambon où est mentionné cet entretien est indiquée en note dans le t. V, à la date du 27 février 1913, et ne figure pas à sa place normale dans le t. III). — Voir aussi, sur ce point, les *Documents belges* (*Zur Europäischen Politik*, IV, 69, 75, 91). Dans une dépêche de Berlin du 22 novembre 1913, le baron Beyens note « le ton agressif des journaux français partisans du service de trois ans... [Il fallait] échauffer le sentiment national... Mais certains organes parisiens, *le Temps*, *le Matin*, *l'Écho de Paris*, entre autres, très lus et très commentés en Allemagne, se sont acquittés de cette tâche avec une maestria qui a vraiment dépassé la mesure. L'atmosphère de haine et de défiance qui pèse sur les relations franco-allemandes en est devenue encore plus lourde et plus épaisse... ». Cette dépêche est du même jour que la fameuse dépêche de Jules Cambon (relatant, d'après le récit du baron Beyens, l'entretien du roi Albert avec Guillaume II et Moltke), dont nous

tion » n'était pas « résolution » : incarnée par des hommes tels que Guillaume II et Bethmann-Hollweg — celui-ci nettement hostile à l'idée de la guerre préventive —, la politique allemande restait assez on-doyante — incohérente même — pour laisser des chances à la paix.

Oui — après Sarajevo (mais n'est-ce qu'un « fait divers »?) — les puissances centrales, « bien décidées d'avance à imposer leur volonté » (à la Serbie), ont pesé et accepté le risque de guerre. Toutes les dénégations ou justifications allemandes ne réussiront pas à atténuer la gravité des décisions fatales des 5-7 juillet 1914. Oui, le programme d'action une fois établi, « l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie l'ont exécuté pas à pas », mais il faut ajouter : jusqu'au 28 juillet seulement. A cette date, et plus encore à la date du 29 juillet, s'est produite dans le bloc austro-allemand la fissure où une ardente et vigilante défense de la paix eût peut-être pu s'insinuer encore. Y a-t-il eu, du côté franco-russe, défense ardente et vigilante de la paix? Il est permis d'en douter. En tout cas, plus ardente et plus vigilante a été la résolution de se préparer à la guerre, jugée du premier jour « inévitable » (mot commode). Dire ou laisser entendre que les armements russes (du 25 au 30 juillet) n'ont joué qu'un rôle secondaire dans l'évolution de la crise, qu'ils n'ont pas influé sur les suprêmes décisions allemandes, contribué au revirement final de Bethmann-Hollweg dans la nuit du 30 au 31, c'est transformer une présomption (discutable) en certitude.

Voilà pourquoi la complexe réalité ne me paraît pas pouvoir se résumer dans les ultimes formules par lesquelles M. Renouvin prononce, tout en s'en défendant, « un jugement de responsabilités ». « Sans la volonté de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, la guerre n'aurait pas eu lieu. » Assurément. Mais que répondrons-nous à ceux qui diront : « Sans l'attentat de Sarajevo, sans l'activité du terrorisme yougoslave visant (avec de hautes complicités) au meurtre du vieil empire des Habsbourg, la guerre n'aurait pas eu lieu. » Ou bien : « Sans la volonté

avons maintenant le texte intégral (*Documents diplomatiques français*, 3^e série, VIII, 517); on y trouve le passage suivant, supprimé dans le *Livre jaune* de 1914 : « [L'Empereur] considère que la politique française, bien loin de décourager à l'intérieur les esprits exaltés, a tendu, depuis un certain temps, à faire suspecter à tout propos et à contrecarrer partout l'Allemagne et il est persuadé que l'idée de la revanche ne cesse pas de hanter l'esprit français. » Dans une lettre particulière au ministre, datée du 24 novembre 1913, Jules Cambon précise : « On se défie extrêmement de nous. Le baron Beyens attribue cet état de choses, d'une part à l'influence croissante du parti militaire sur l'Empereur, d'autre part à l'agacement (il ne peut employer d'autre mot) que causent à l'étranger les rodomontades et les taquineries de nos journaux nationalistes dont l'objet évident est de compromettre le Président de la République » (*ibid.*, 522).

de la Russie, la question serbe ne fût pas devenue un germe de guerre, et par conséquent la guerre n'aurait pas eu lieu. » On trouverait aisément maintes formules de ce genre. Chacune contient une part de vérité. J'accorde à M. Renouvin que la sienne en contient la plus large part, qu'elle est donc (relativement) la meilleure, la plus mauvaise étant celle qui a cours en Allemagne : « Sans la mobilisation générale russe, la guerre n'aurait pas eu lieu. »

Mais ne vaut-il pas mieux renoncer, une fois pour toutes, à ces formules sommaires, essayer de conclure en élevant le débat ? Le déchaînement de la Grande Guerre me paraît exprimer dans son paroxysme le déséquilibre de la vieille Europe, victime d'un lourd passé, qui a forgé et durci, avec les frontières des États, les égoïsmes nationaux. Dans un monde renouvelé, où les forces libérées par la science se jouent des frontières, où se perd l'ancienne mesure de l'espace et du temps, où chaque jour s'affirme plus étroite l'interdépendance des nations — européennes surtout —, l'absolue nécessité qui les presse de s'entendre ou de périr¹, chaque gouvernement a continué de suivre la voie traditionnelle, d'appliquer fidèlement les règles du jeu, qui remontent pour la France à Richelieu, pour la Prusse à Frédéric II et à Bismarck. Chacun pressent que la vieille route est périlleuse, et chacun y persévère. Bethmann-Hollweg, Poincaré ont dit et redit — entre 1912 et 1914 — la folie que serait une guerre européenne (encore n'en prévoyaient-ils pas la monstrueuse ampleur). Tous néanmoins, tous les gouvernements, en dépit de quelques velléités, se sont montrés incapables de la prévenir, incapables d'adapter l'archaïsme de leur politique (prétendue « réaliste ») aux exigences d'une réalité neuve. Si ce n'est « l'explication de la guerre », c'en est au moins l'enseignement.

Jules ISAAC.

1. C'est ce que j'ai essayé de montrer dans une étude intitulée *Paradoxe sur la science homicide* (*Revue de Paris*, 1^{er} mars 1923).

MÉLANGES

LES ORIGINES DE L'EXPÉDITION DE SALONIQUE

Dans un curieux volume paru sous le titre de *Les légendes de la Grande Guerre*, M. le général Mordacq s'attachait à montrer, par l'étude de certains points précis, comment la réalité des événements qui s'y sont déroulés différait souvent de la version qui en est communément admise. L'histoire diplomatique de la guerre peut donner lieu aux mêmes redressements que son histoire militaire, et, s'il en fallait un exemple, le plus frappant serait fourni par l'expédition de Salonique. Dans les imaginations populaires, comme d'ailleurs dans beaucoup de livres d'histoire, l'idée en reste indissolublement associée au nom de M. Briand, à la date d'octobre 1915, et à l'urgente nécessité de repousser l'attaque prononcée alors par les Puissances centrales contre la Serbie. Elle a représenté, en réalité, la reprise d'un projet bien antérieur, conçu neuf mois auparavant sur une plus vaste échelle, et dont la mise à exécution immédiate aurait peut-être changé la face et avancé le terme de la lutte. Il y a là un épisode de l'histoire de la Grande Guerre qui reste presque inconnu, parce qu'il n'a fait l'objet d'aucun travail spécial et qu'il n'est possible d'en reconstituer l'histoire que par le recoupement d'indications empruntées à des ouvrages d'ensemble ou à des recueils de documents.

* * *

Du jour où la décision de la guerre apparaissait comme impossible ou trop coûteuse à obtenir sur les champs de bataille de France ou de Pologne, où elle avait été d'abord exclusivement poursuivie, il était naturel de la chercher sur le seul théâtre où les Puissances centrales pussent offrir encore un front vulnérable aux attaques des Alliés, c'est-à-dire dans la péninsule balkanique. Cette idée se présenta d'elle-même à certains esprits lorsque l'échec de la grande offensive allemande sur l'Yser eut signalé la fin de la guerre de mouvement et le début de la période de stabilisation. A Bordeaux, l'on entendit, dans les milieux parlementaires, M. Briand recommander, comme le fruit de ses longues réflexions, la nécessité d'un débarquement à Salonique et citer même à l'appui de sa thèse cette maxime, attribuée par lui à Napoléon,

que les coalitions doivent toujours être attaquées sur leur point faible. En novembre, il aurait même, au moins d'après ses confidences à Lord Bertie, adressé au gouvernement la proposition, que fit échouer la résistance du G. Q. G., d'envoyer en Orient une armée de 400,000 hommes¹. C'est une opération du même genre que recommandait presque en même temps le général Franchet d'Esperey, commandant de la V^e armée, soit dans une conversation avec M. Poincaré², soit dans un mémoire rédigé par son état-major. L'idée en était adoptée également par le général Galliéni, au moins d'après les indications un peu vagues de l'un de ses biographes³, et commençait à faire son chemin dans certains milieux politiques ou militaires.

Elle devait toutefois prendre deux formes un peu différentes, et qu'il importe de préciser dès le début, dans les esprits auxquels elle se présentait, selon qu'ils la considéraient surtout sous l'angle balkanique ou qu'ils lui attribuaient une portée et une extension plus générales. — Les premiers en considéraient surtout la réalisation comme un moyen d'assurer enfin la sécurité de la Serbie, toujours sous le coup d'une attaque autrichienne, en la garantissant d'un essai de revanche de ses voisins de l'Est. Pendant tout l'hiver, la diplomatie de l'Entente s'était épuisée en efforts infructueux pour ménager entre les deux États une réconciliation fondée sur le retour aux Bulgares de quelques-uns des territoires enlevés à leurs défaites après la seconde guerre balkanique. Ils avaient trouvé ces rétrocessions insuffisantes ou paru craindre que la promesse n'en fût pas tenue par les Serbes une fois le péril passé. Pour les rendre plus accommodants, l'idée s'était fait jour dans certains pays de l'Entente d'envoyer sur place un corps mixte inter-allié, dont la présence aurait le double avantage de leur en imposer par une manifestation de force et de les rassurer par l'occupation jusqu'à la paix des territoires qui leur étaient promis.

Ce n'était encore là qu'une mesure de défense en faveur d'un allié éloigné, dont il fallait faire cesser l'isolement et empêcher l'écrasement. La conception n'en devait pas tarder à faire place dans certains esprits à une autre beaucoup plus vaste, et d'après laquelle le front balkanique servirait de base à une puissante offensive qui amènerait la décision de la guerre. Du jour où éclatait l'impossibilité de forcer les autres, il apparaissait, en effet, comme le seul qui offrit aux Alliés des facilités de manœuvre suffisantes pour leur permettre d'utiliser leur supériorité numérique et de faire tomber par un mouvement tournant de grande envergure la position occupée par les Puissances centrales. Cette manière de voir devait rencontrer une faveur particulière en Angleterre, qui était épargnée par l'invasion, et trouver son interprète le plus persuasif comme son champion le plus décidé dans la personne de M. Lloyd George.

1. Sir Francis Bertie, *Diary*, t. I, p. 108.

2. Poincaré, *Au service de la France*, t. V, p. 360.

3. Leblond, *Galliéni parle*, t. II, p. 57.

* * *

Par une coïncidence propre à montrer que l'idée répondait aux nécessités du moment, ce fut presque le même jour — le premier de l'année 1915 — que la question fut soulevée à la fois dans les deux capitales française et anglaise. — A Paris, ainsi qu'il le raconte dans ses *Souvenirs*¹, M. Poincaré entend d'abord, au sortir des réceptions du jour de l'an, le président du Conseil, M. Viviani, et le garde des Sceaux, M. Briand, se lamenter à l'envi sur l'insuccès probable de l'offensive alors commencée en Champagne et envisager l'hypothèse de constituer, avec l'assistance anglaise, un corps expéditionnaire de 4 à 500,000 hommes qui débarquerait à Salonique, gagnerait la Serbie, en coupant ainsi les Turcs de leurs alliés, et prendrait l'Autriche à revers pour marcher sur Budapest et Vienne. Le projet prête sans doute à quelques objections pratiques, mais l'idée auquel il répond semble être dans l'air, car le président de la République reçoit coup sur coup la visite du lieutenant-colonel Roussel, le réputé critique militaire, qui vient l'en entretenir, et, le même jour (6 janvier), la communication du mémoire qu'y a consacré le général Franchet d'Esperey. Un peu impressionné par ces témoignages favorables, il croit toutefois devoir réserver son jugement jusqu'à ce qu'il ait pu consulter à ce sujet le général Joffre. Mais, au cours d'une conversation à l'Élysée (7), ce dernier se prononce avec la dernière énergie contre toute opération en Orient, car il a besoin de la totalité de ses forces et n'en veut rien distraire pour effectuer sur le front de France une tentative de rupture dont la date sera plus ou moins rapprochée, mais dont le succès lui paraît immanquable. Un peu déconcertés par cette assurance, ses interlocuteurs n'osent pas insister pour l'instant.

De l'autre côté de la Manche, et par une significative coïncidence, l'idée qu'il s'est attaché à combattre fait au même moment l'objet d'un long mémoire portant la date du 1^{er} janvier, et que l'auteur a composé, selon ses propres expressions, pour adjurer « les commandements français et britannique de ne pas concentrer toutes les forces de leurs armées dans des attaques exécutées contre un front inexpugnable, défendu par un armement invincible, alors qu'ils négligeaient presque complètement un front vulnérable, où ils auraient pu pénétrer avec un tiers des troupes gaspillées dans l'horrible carnage des champs de bataille de l'Ouest² ». Pour aboutir à un résultat, il propose donc, soit une attaque contre la Turquie en Syrie, soit plutôt une puissante offensive contre la frontière méridionale de l'Autriche. Pour la mener à bien, une armée de 600,000 Anglo-Français (ou Anglais reti-

1. Poincaré, *op. cit.*, t. VI, p. 2 et 7-8.

2. Lloyd George, *Mémoires de guerre* (trad. franç.), t. I, p. 355. Le mémoire est reproduit aux pages 357-366.

rés du front de France ou prélevés sur les nouvelles formations) serait envoyée à Salonique, où le seul effet de sa présence suffirait, non seulement pour maintenir les Bulgares dans la neutralité, mais encore pour entraîner à sa suite 200,000 Grecs et de 4 à 500,000 Roumains. Au même moment, ainsi qu'il ressort de leur correspondance, ces vues semblaient partagées à la fois par Lord Kitchener et par Sir Winston Churchill¹.

* * *

Au début d'une nouvelle année de guerre, la question de Salonique avait donc été posée à la fois à Paris et à Londres, avec une simultanéité propre à en faire ressortir le caractère de croissante actualité. Au cours du mois de janvier, elle allait donner lieu à une série de négociations qui eurent pour objet, en y ajoutant une donnée nouvelle, de la faire passer dans le domaine de la pratique.

Ces négociations représentaient d'ailleurs la suite, ou plutôt la répétition, de celles qui, pendant les derniers mois de 1914, avaient été vainement poursuivies pour procurer aux Serbes l'alliance de leurs voisins balkaniques contre les Puissances centrales. Eux-mêmes avaient réussi, au milieu de décembre, à repousser par un suprême effort une attaque autrichienne de grand style. Il était peu probable que leurs adversaires restassent sous le coup de leur humiliante défaite sans tenter au moins un essai de revanche. Pour parer à cette éventualité, les Alliés entamèrent dans le courant de janvier, avec les divers États balkaniques, des pourparlers qui parurent d'abord se dérouler selon le même *scenario* que les précédents, et avec les mêmes chances d'insuccès. L'Angleterre, qui parut cette fois en prendre la direction, s'adressa d'abord, comme précédemment, à la Grèce, liée à la Serbie par un traité d'alliance à l'exécution duquel elle s'était jusqu'alors toujours dérobée. Pour forcer son assentiment, Sir E. Grey décida cette fois d'ajouter un appât nouveau aux avantages qui lui avaient été déjà offerts précédemment et lui fit espérer d'importantes concessions territoriales à obtenir à la paix sur la côte occidentale de l'Asie Mineure, objet séculaire des revendications nationales (24). Après quelque hésitation, M. Venizelos se montre rebelle à la séduction de ces perspectives, en raison du danger que présenterait pour l'armée grecque son envoi jusque sur le Danube, bien loin de son pays et de sa base d'opérations². Les Bulgares, qui regrettaient toujours Cavalla et auxquels il ne pouvait être question de le restituer, n'auraient eu qu'un geste à faire pour occuper Salonique. Le seul moyen de les en empêcher était de les paralyser par une menace prononcée sur leur frontière du Nord, celle de la Roumanie. Malheureusement, M. Bratiano, plus attaché que jamais à ne pas compromettre pour l'avenir les chances de son pays,

1. Lloyd George, *op. cit.*, p. 369.

2. Voir sur ce point Frangulis, *La Grèce et la crise mondiale*, t. I, p. 172-173.

persistait à se garder d'une intervention immédiate comme d'une imprudence. Aux premières ouvertures reçues à ce sujet, il répondit, selon son habitude, par les mêmes conseils d'entente directe entre Nisch et Sofia qu'il avait déjà prodigués précédemment. La négociation tournait donc dans le même cercle vicieux dont les Alliés s'étaient montrés incapables de faire sortir les précédentes.

* * *

C'est alors qu'une initiative inattendue vient la faire rebondir, au moment où elle paraissait arrivée à un point mort, en lui donnant une tournure nouvelle. Le 26 janvier, M. Athos Romanos, ministre de Grèce à Paris, remet à M. Delcassé copie d'une communication d'Athènes qui est adressée le même jour à Londres. M. Venizelos y soumet aux Alliés un nouveau moyen de faire triompher leur politique dans les Balkans : il consiste à débarquer à Salonique un corps de troupes françaises, anglaises et, si possible, russes, dont la présence aura pour effet d'intimider les Bulgares, de leur donner toute garantie pour la cession des territoires qui leur sont offerts, de dissiper ainsi les craintes qui retenaient la Grèce sur la voie de l'intervention. M. Venizelos a soin, d'ailleurs, d'ajouter que cette intervention ne pourra avoir lieu que si elle est conjuguée avec celle de la Roumanie, dont il s'offre aussitôt à sonder les intentions à ce sujet. C'est là une initiative hardie, assez mal connue d'ailleurs dans ses détails, destinée au fond à forcer les décisions du roi Constantin par la vertu du fait accompli, et dont il est difficile à distance de préciser jusqu'à quel point elle a été prise à son insu : la question a donné lieu depuis à des polémiques passionnées, car elle revient à savoir si, en débarquant à Salonique, les Puissances de l'Entente ont répondu à l'invitation d'un allié ou fait violence à l'indépendance d'un neutre.

Quelle que soit la réponse qu'elle comporte, la suggestion venue d'Athènes a pour effet d'inaugurer une période d'intense activité diplomatique et de précipiter le cours des délibérations et des décisions dans les capitales de l'Entente. Elle est examinée à Paris, dans la séance du Conseil des ministres du 2 février, et elle donne lieu à une vive discussion entre MM. Poincaré, Ribot et Briand, qui seraient d'avis d'y donner suite, et, d'autre part, M. Millerand, qui en a déjà entendu parler à Londres d'où il revient, et qui la considère, au contraire, comme à écarter. — Malgré cette opposition, elle va faire le lendemain (3) des progrès décisifs. M. Lloyd George, venu en mission à Paris, en expose les avantages à M. Poincaré, auquel il est présenté par son ambassadeur et auquel il rapporte que le Conseil supérieur de la Guerre britannique (composé de MM. Asquith, Grey, Kitchener, Churchill et Balfour) s'est montré unanime sur la nécessité d'envoyer en Grèce et en Serbie un corps composé d'une division anglaise et d'une division française — avec cette réserve, toutefois, que l'on renoncerait à l'entreprise si la Roumanie consultée refusait de marcher. Au sortir de l'audience présidentielle,

M. L.
févri
des
Le
l'exco
préco
assis
des
mine
poin
d'un
sa se
Il
s'éva
Ori
en c
mar
Les
finis
sent
au m
un h
sour
mêm
John
sion
il s'e
dans
Sir
ner
pres
A
don
qu'à
obje
ente
il ar
nair
des

1.
2.
3.
4.

M. Lloyd George plaide encore la cause qu'il vient de soutenir dans une conférence qui réunit MM. Viviani, Ribot, Delcassé, Millerand et Bark (ministre des Finances russe, envoyé en mission en France).

Le lendemain (4), nouvel examen du projet en Conseil des ministres. A l'exception de M. Millerand, qui lui reste défavorable, et de M. Delcassé, préoccupé surtout de régler son attitude sur celle de M. Sazonoff, tous les assistants, M. Poincaré en tête, s'accordent à estimer que l'envoi à Salonique des deux divisions prévues produira une impression assez forte pour déterminer enfin l'intervention de la Roumanie, c'est-à-dire pour obtenir l'apport d'une nouvelle armée de 5 à 600,000 hommes¹. Le soir même, à la suite d'un dîner chez Sir Francis Bertie, M. Briand exprime à M. Lloyd George sa satisfaction du tour que prennent les choses.

Il semble d'autant mieux fondé à s'en féliciter qu'il voit au même moment s'évanouir le principal obstacle que rencontre le projet d'expédition en Orient. Jusqu'alors, le général Joffre est resté buté sur l'idée qu'il exprimait en ces termes : « Pourquoi chercher ailleurs et si loin ce que j'obtiendrai en mars 1915 ? Je suis sûr de percer et de reconduire chez eux les Allemands². » Les sollicitations dont il est l'objet et le sentiment de ses responsabilités finissent par faire fléchir, sinon tomber, sa résistance. Les forces dont il consent à se priver pour former un corps expéditionnaire sont d'ailleurs réduites au minimum : faute d'infanterie disponible, une division de cavalerie avec un bataillon de chasseurs. Il n'en a pas moins donné au projet qui lui était soumis un assentiment de principe d'autant plus précieux qu'on peut, au même moment, noter une évolution analogue chez son collègue anglais, Sir John French. M. Lloyd George, qui a puissamment contribué à la conversion de ce dernier, se montre si heureux des progrès accomplis par l'idée dont il s'est fait le champion qu'il prévoit le départ des troupes expéditionnaires dans un délai d'une semaine ou de dix jours au plus tard³. En même temps, Sir E. Grey (6 février), se croit assez assuré de leur envoi prochain pour donner au ministre de Bulgarie un avertissement assez sévère pour ressembler presque à une mise en demeure⁴.

Au début de février, la question, agitée jusqu'alors à diverses reprises, a donc reçu en quelques jours une solution de principe dont il ne reste plus qu'à régler les modalités. C'est là, sinon l'objet principal, du moins l'un des objets de la course que M. Delcassé fait à Londres les 9 et 10 février. Il y entend Lord Kitchener insister sur les avantages de l'expédition projetée et il arrive avec lui à un accord complet sur la composition du corps expéditionnaire. A son retour, il rend compte de son voyage à une séance du Conseil des ministres qu'une absence du président de la République retarde jusqu'au

1. Poincaré, *op. cit.*, t. VI, p. 42-45. — Sir Francis Bertie, *Diary*, t. I, p. 107-108.

2. M.-A. Leblond, *Galliéni parle*, t. II, p. 58.

3. Lloyd George, *Mémoires de guerre* (trad. franç.), t. I, p. 396.

4. Grey, *Mémoires* (trad. franç.), p. 482.

13 février¹. Son exposé ayant été unanimement approuvé, il semble que rien ne s'oppose plus à ce que le projet de Salonique soit aussitôt mis à exécution.

* * *

Quelques jours allaient pourtant suffire, au moment de toucher au but, pour le faire abandonner aussi rapidement qu'il avait été adopté par les Alliés, au moins par ceux d'Occident.

Une première déconvenue vient à ceux-ci du gouvernement russe. Ils attachaient du prix, sans entretenir, d'ailleurs, trop d'illusions à ce sujet, à lui voir envoyer à Salonique un contingent dont la présence ne servirait pas seulement à affirmer leur solidarité d'action, mais suffirait à en imposer à la Bulgarie et peut-être à entraîner les Roumains. Mais, quand M. Sazonoff est saisi de la question, son premier mouvement est de se dérober en invoquant à cet effet le manque d'hommes, et surtout de fusils ; de nouvelles instances auprès de lui n'ont pour résultat que de lui faire promettre d'envoyer à Salonique, au lieu des 10,000 hommes demandés, une maigre brigade d'infanterie avec un régiment de cosaques. Encore laisse-t-il percer, au cours des conversations engagées à cet effet, quelque contrariété de voir la France et l'Angleterre intervenir d'une façon aussi active dans une région considérée longtemps par la politique russe comme son domaine réservé.

Ce sont des mécomptes plus sérieux encore que les cabinets de Paris et de Londres rencontrent du côté de la Roumanie et, par conséquence indirecte, de la Grèce. A Bucarest, M. Bratiano continue, vis-à-vis de l'Entente, la politique de dérobades et d'atermoiements dans la poursuite de laquelle il a toujours montré une véritable maîtrise. Il ne manifeste nulle intention de s'en départir, ainsi qu'à l'occasion de le constater le général Pau, de passage à Bucarest pour se rendre à Pétrograd (15 février). Or, quand M. Venizelos a suggéré pour la première fois à Londres l'idée d'envoyer un corps allié à Salonique, il a eu soin d'ajouter — ce que ses partenaires ont peut-être eu le tort de perdre trop facilement de vue — que l'intervention définitive de son pays serait, en tout cas, subordonnée à celle de la Roumanie, destinée à lui faire défaut. Lorsque, le 15 février, les ministres de France et d'Angleterre viennent lui apporter une nouvelle demande d'intervention, mais accompagnée cette fois de l'annonce officielle du débarquement à Salonique, ils éprouvent quelque déception, en se rappelant son attitude antérieure, à se voir opposer une fin de non-recevoir immédiate, donnée sans même qu'il ait exprimé le désir de consulter le roi à ce sujet. Elle présentait, en réalité, moins d'inconséquence qu'il ne leur paraissait au premier abord, ainsi que l'homme d'État eut l'occasion de l'expliquer dans une circulaire

1. Poincaré, *op. cit.*, p. 58. — *Un Livre Noir*, t. III, p. 59-60.

à ses agents à l'étranger¹. A défaut de l'intervention roumaine, il aurait fallu des renforts plus importants qu'un maigre contingent de deux divisions pour réduire les Bulgares à l'impuissance et les empêcher de menacer et de rompre les communications entre la Grèce et le front austro-serbe².

Cette réponse négative produisit à Londres une impression de « désappointement » et d'« étonnement » dont Sir F. Grey se fit l'interprète auprès du ministre de Grèce. Il songea un instant à proposer à ses alliés un nouvel effort à Bucarest en vue de la modifier. Il obtint peu de succès, car leur attention se trouvait à ce moment attirée ailleurs.

* * *

Un dernier coup allait être porté, en effet, au projet de Salonique, déjà bien compromis, par l'adoption d'un autre, improvisé et adopté à la dernière minute, et qui allait absorber pour un temps toutes les préoccupations comme toutes les ressources des Alliés. L'on devine qu'il s'agit de cette campagne des Dardanelles, décidée à Londres à la suite de deux conseils de guerre consécutifs (13 et 28 janvier) et dont le principal historien a pu dire qu'elle représentait « une chaîne ininterrompue de lamentables improvisations³ ». L'idée en avait été mise en avant dès le début de janvier, mais ne paraissait pas, au début, exclure celle de l'expédition déjà décidée, et dont elle pouvait être considérée comme le complément. L'on se flattait alors que l'opération à entreprendre aux Dardanelles serait purement navale et n'exigerait pas l'emploi des forces de terre trouvées à grand'peine pour l'occupation de Salonique. Cette illusion tomba naturellement dès que l'on eut à examiner de plus près les difficultés de l'entreprise dont l'on attendait la solution immédiate et définitive de toutes les difficultés orientales.

De Paris, M. Izwolsky, ambassadeur de Russie, peut successivement mander à son gouvernement : le 16 février, qu'une grande offensive navale est en préparation contre Constantinople ; le 17, qu'elle aura pour effet de « faire ajourner jusqu'à nouvel ordre » toutes les négociations en cours avec les États balkaniques ; le 19, enfin, que les troupes parties d'Angleterre pour l'Orient ont été débarquées non à Salonique, comme on le croyait d'abord, mais dans l'île de Lemnos, « pour combiner leur action avec les opérations imminentes de la flotte anglo-française dans les Dardanelles⁴ ». Le même jour, Sir E. Grey, et après lui son principal collaborateur, Sir S. Nicholson, déclarent au comte Benckendorff, ambassadeur de Russie à Londres, en réponse à l'une de ses interrogations, qu'il ne peut plus être question pour l'instant d'une descente à Salonique. C'est une assurance du même genre

1. Reproduit dans Frangulis, *op. cit.*, t. I, p. 175.

2. Poincaré, *op. cit.*, p. 64-65.

3. Delage, *La tragédie des Dardanelles*, p. 33.

4. Constantinople et les Détroits (trad. franç.), t. II, p. 42-44.

que donne Lord Kitchener à l'attaché militaire français, en ajoutant qu'il garde provisoirement en Angleterre la 29^e division britannique, provenant des Indes et destinée primitivement à y être employée.

* * *

Le projet se trouvait donc définitivement abandonné avant même d'avoir reçu un commencement d'exécution. La brève histoire s'en réduirait à celle d'un avortement et ne présenterait qu'un intérêt de curiosité si la signification n'en dépassait la portée immédiate. Elle peut, en effet, servir à montrer la persistance et aussi la fécondité de l'idée qui l'avait inspirée : celle de chercher sur les derrières et sur les points faibles des positions des Puissances centrales le succès qui se dérobaient sur leur front aux offensives de l'Entente. Cette idée devait être reprise et réalisée huit mois plus tard, mais dans des conditions bien différentes. Ce qui n'était en janvier qu'une initiative féconde et ingénieuse pour réunir en un seul faisceau offensif les forces des États balkaniques contre les Puissances centrales devait devenir en octobre un expédient de la dernière heure pour venir en aide à la situation désespérée de la Serbie et en tenter le sauvetage, avec des moyens insuffisants pour obtenir le résultat cherché ou même un résultat quelconque.

Si décevant que soit toujours le jeu des hypothèses rétrospectives, il est difficile, en terminant, d'échapper à la tentation de se demander quels auraient pu être les résultats de cette tentative d'intervention en Orient si les Alliés avaient pu la poursuivre et la pousser à fond aussitôt que la pensée leur en était venue. A ce moment, la Serbie restait encore debout à leurs côtés ; la Grèce, sous l'impulsion de M. Venizelos, semblait incliner à s'y ranger ; la Bulgarie, quels que fussent les sentiments intimes de son roi, était encore libre d'engagements envers les Puissances centrales et n'aurait vraisemblablement pas résisté à l'appât de concessions territoriales, même inférieures à ses premières exigences, si elle avait trouvé dans la présence d'une troupe interalliée la garantie d'exécution des promesses qui lui en étaient faites. Et si, au concours des forces balkaniques ainsi obtenues, l'Entente avait pu ajouter l'appoint, non plus seulement des deux divisions prévues, mais des 200,000 hommes qu'elle devait plus tard immobiliser et gaspiller dans l'entreprise des Dardanelles, quelle n'aurait pas été la force offensive de la masse ainsi formée pour prendre l'Autriche à revers, en abattre aussitôt la résistance et avancer peut-être de trois ans le terme de la guerre ! Ce sont ces considérations, si conjecturales qu'elles puissent paraître au premier abord, qui assignent à l'exposé du premier projet de Salonique une importance supérieure à celle qui s'attacherait au récit d'un simple incident de la Grande Guerre.

Albert PINGAUD.

A M
butio
par tr
tiré b
volum
Les
au cot
de Ce
merce
trouv
consa
étape
crées
laine
Calais
des a
montr
on not
a eu p
royau
Nor
terre
situat

1. V
2. E
Routle
l'Unive

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

(1932-1933)

(Suite et fin¹.)

A Miss Eileen POWER et M. M. POSTAN nous devons d'importantes contributions à l'histoire du commerce anglais au xv^e siècle, qui, jusqu'ici, avait été par trop négligée². Leur documentation est excellente et ils ont notamment tiré bon parti des comptes de douane — de 1399 à 1482 — dont, à la fin du volume, ils donnent une analyse des plus soignées.

Les auteurs décrivent d'abord les vicissitudes du commerce avec l'étranger au cours du xv^e siècle. Après avoir souffert de la dernière période de la guerre de Cent ans, il reprend dans le dernier tiers du siècle. Si le déclin du commerce de la laine se manifeste, c'est au profit de celui de la draperie, qui se trouve aux mains des *merchant adventurers*. Un chapitre spécial est d'ailleurs consacré au commerce de la laine, pratiqué par les *staplers*, qui ont comme étape sur le continent le port de Calais. Des pages très nourries sont consacrées à la technique de ce commerce ; les marchands de Londres achètent la laine soit aux producteurs (*graziers*), soit aux marchands en gros ; c'est à Calais que s'opère la vente de cette marchandise aux étrangers ; la plupart des acheteurs proviennent des Pays-Bas du Sud ou du Nord. On nous montre que ce commerce repose principalement « sur la base du crédit », et on nous en décrit avec précision le mécanisme ; toute une série de règlements a eu pour but d'entraver la sortie de la monnaie anglaise et l'entrée dans le royaume de monnaies étrangères d'un *standard* inférieur.

Non moins instructif le long chapitre qui traite des relations entre l'Angleterre et la Hanse germanique, au cours du xv^e siècle. La Hanse, qui a une situation prépondérante sur la mer du Nord et la Baltique, est mêlée de très

1. Voir *Rev. histor.*, *supra*, p. 348.

2. Eileen POWER et M. POSTAN, *Studies in English trade in the fourteenth century*. Londres, Routledge, 1933, in-8°, xx-435 p. ; prix : 21 s. (« Studies in Economic and social Studies », de l'Université de Londres).

près au développement commercial de l'Angleterre. Les auteurs montrent très bien l'intérêt qu'ont les villes de la Baltique à écarter les Anglais du commerce du Nord, mais les autres villes hanséatiques ne peuvent se passer des marchandises anglaises ; de là le traité de 1437, favorable à l'Angleterre, mais sans grandes conséquences pratiques ; en 1475, les Hanséates reconquirent leurs anciens privilèges. On nous décrit avec précision le commerce anglo-hanséatique : les Anglais importent surtout du blé et des bois, exportent des draps. Le crédit joue aussi un grand rôle dans ce trafic, dont l'organe essentiel reste le *Steelyard* (comptoir de la Hanse à Londres).

Signalons encore dans le volume une étude intéressante sur le commerce de l'Angleterre avec l'Islande, qui, d'abord assez prospère, malgré la concurrence de la Hanse et des Danois, décline dans la seconde moitié du xve siècle. Un chapitre des plus instructifs traite du commerce maritime de Bristol, qui se fait principalement avec l'Irlande, la Gascogne, la péninsule ibérique, les pays de la Méditerranée ; il est curieux de voir la spécialisation progressive de ce commerce ; les armateurs, de plus en plus, constituent une catégorie particulière de négociants. — L'étude sur les *grocers* de Londres est tout aussi fouillée. Ces *grocers*, qui, primitivement, comprenaient surtout des épiciers et des apothicaires, prennent de plus en plus le caractère de marchands en gros qui vendent un peu de tout et qui, souvent, ne s'abstiennent pas de vendre même au détail. La décadence des foires au xve siècle a contribué sans aucun doute à augmenter leur rôle.

D'après les Comptes de la Compagnie des merciers de Londres (de 1456 à 1526), non encore explorés, Miss CARUS-WILSON¹ donne une idée très précise du rôle prépondérant des merciers dans l'organisation des *merchant adventurers*, qui ne constituent pas une société par actions, car chacun des membres garde son commerce particulier.

Le volume de M^{me} Inna LUBIMENKO sur les relations de l'Angleterre avec la Russie est le fruit de longues et patientes recherches effectuées dans les archives russes et anglaises, et les résultats en sont vraiment nouveaux². L'auteur consacre des chapitres spéciaux aux relations économiques et aux rapports politiques, ce qui entraîne quelques répétitions. Vers le milieu du xvi^e siècle, les Anglais s'efforcèrent de chercher au Nord une nouvelle route vers l'Extrême-Orient ; ils abordèrent sur les rives de la mer Blanche et pénétrèrent jusqu'à Moscou. Faire le commerce, tel était le but de la *Moscovy Company*, la première des compagnies par actions. Ivan III, en 1569, lui accorda des privilèges avantageux — notamment l'exemption des impôts —

1. Miss E. M. CARUS-WILSON, *The origin and early development of the Merchant Adventurers ; organization in London as shown in their own mediaeval records* (Economic history review, avril 1933).

2. Inna LUBIMENKO, *Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand*. Paris, Champion, 1933, in-8°, xx-310 p. (Bibl. de l'École des Hautes-Études, Sciences historiques et philologiques, n° 261).

mais Élisabeth se montra très réservée pour ce qui était d'une alliance politique et surtout matrimoniale. Boris Godounov, en 1586, renouvela les privilèges de la Compagnie, mais lui interdit le commerce avec la Perse, qu'elle avait déjà entrepris. L'auteur décrit de façon précise la nature des importations en Russie et en Angleterre. Au xvii^e siècle, on constate la décadence progressive du commerce anglo-russe, qui s'explique par les raisons suivantes : 1^o après la mort de Boris Godounov, commence en Russie une période de troubles ; 2^o la révolution d'Angleterre, qui relâche les relations politiques jusqu'à l'établissement du protectorat de Cromwell ; 3^o concurrence de plus en plus grande des Hollandais, qui envoient en Russie nombre de vaisseaux bien outillés ; 4^o enfin, les Russes, surtout les marchands, sont hostiles aux étrangers et redoutent leur concurrence. Un oukase de 1649 met fin au privilège de la *Moscow Company*. Cependant, les Anglais ont joué un rôle considérable en Russie, ont ouvert une route commerciale nouvelle, décrit avec précision le pays, ses mœurs, ses ressources (les Allemands aussi, d'ailleurs), tandis que les Hollandais ont été plus exclusivement des commerçants. Les Anglais ont contribué aussi à créer des industries en Russie.

De consciencieuses publications de M. Armand GRUNZWEIG, d'après des fonds conservés aux Archives d'État de Florence, donnent de précieux renseignements sur le commerce des Florentins aux Pays-Bas dans les deux derniers siècles du Moyen Âge et au xvi^e siècle¹. Il s'agit du fonds de la *mercanzia*, créée au début du xiv^e siècle, pour juger des affaires se rapportant aux intérêts de Florentins à l'étranger, et du Magistrat des Consulats à l'étranger, qui avait été créé sur l'initiative d'un inventeur à l'imagination fertile, Tommaso Baroncelli (1568). Le droit de consulat devait être perçu sur les transactions commerciales, mais les fonds perçus ne furent guère versés. Ces documents nous montrent la décadence du commerce florentin, notamment à Anvers, après 1570, ce qui confirme les conclusions de Goris.

D'après des documents des archives notariales de Séville, M. André-E. SAYOUS² met en lumière le rôle prépondérant des Gênois (nombreux depuis longtemps à Séville) dans les mouvements d'affaires entre l'Espagne et l'Amérique au début du xvi^e siècle ; ils agissent comme armateurs et encore plus comme prêteurs d'argent. M. Sayous fait voir que les pratiques commerciales, auxquelles ils se livrèrent alors, étaient depuis longtemps en usage à Gênes.

Les historiens admettent généralement que la découverte de nouvelles voies commerciales a eu pour effet la décadence de la marine vénitienne. En

1. Armand GRUNZWEIG, *Le fonds de la mercanzia aux Archives d'État de Florence au point de vue de l'histoire de Belgique* (Bulletin de l'Institut belge de Rome, fasc. XII, 1932) ; — *Les papiers du magistrat des Consulats aux Archives d'État de Florence* (Ibid., fasc. XII, 1932).

2. André-E. SAYOUS, *Le rôle des Gênois lors des premiers mouvements réguliers d'affaires entre l'Espagne et le Nouveau Monde, 1505-1520* (Publ. de la Sociedad geografica nacional. Madrid, 1932).

une étude pénétrante, M. Frederic Chapin LANE s'efforce de prouver qu'il n'en est rien¹. Il établit qu'à Venise on employait deux sortes de bateaux : les galères longues qui servaient pour des expéditions militaires et le transport des objets précieux, et les bateaux ronds, pour celui des marchandises lourdes. Cette deuxième catégorie n'a pas été atteinte. Il y a eu diminution des constructions navales dans le dernier quart du xv^e siècle, mais leur activité a repris dans la première moitié du xvi^e. De 1540 à 1570, il n'y a pas signe de dépression. L'importation du poivre d'Alexandrie à Venise, de 1560 à 1564, n'est pas inférieure à ce qu'elle était avant la concurrence portugaise. Si on constate une décadence de la marine vénitienne de 1570 à 1577, les raisons en sont la coûteuse guerre contre la Turquie et la perte de Chypre. En un mot, il n'y a eu que décadence *relative*, si l'on tient compte de l'expansion d'autres peuples maritimes. On peut l'admettre, mais il n'en est pas moins vrai que la prépondérance maritime passe, dès le xvi^e siècle, aux peuples de l'Atlantique.

En une intéressante mise au point, M. Albert GIRARD², généralisant les conclusions de sa remarquable thèse, montre que tous les pays de l'Europe, aux xvi^e et xvii^e siècles, participent au commerce de l'Espagne, amis et ennemis, même pendant les guerres³. Et il conclut : « A la fin du xvii^e siècle, de plus en plus, le monde espagnol tendait à n'être qu'une vaste colonie internationale : les étrangers faisaient la loi ! »

La bonne étude de M. C. R. FAY sur les *corn laws* insiste surtout sur leur portée sociale depuis le xvii^e siècle⁴. Il montre que l'*act* de 1688, qui établit le *corn bounty* (prime à l'exportation), est un fait de première importance. La prime est de 5 s. par *quarter*, quand le prix intérieur de celui-ci est d'au moins 48 s. ; elle n'eut d'action que jusqu'en 1765, car depuis les prix ont été ordinairement beaucoup plus élevés. Le *bounty* montre que l'Angleterre avait encore un surplus de froment à écouler. Après 1765, ce dont on se préoccupe, c'est l'importation, car, par suite de la « révolution industrielle », il y a un très rapide accroissement de la population, puis on consomme sans cesse plus de froment⁵. On se préoccupe donc de décourager l'exportation et d'encourager, au contraire, l'importation. En vertu de la loi de 1773, l'exportation est pro-

1. Frederic Chapin LANE, *Venetian shipping during the commercial revolution* (*American historical review*, janvier 1933).

2. Albert GIRARD, *Les étrangers dans la vie économique de l'Espagne aux XVI^e et XVII^e siècles* (*Annales d'histoire économique et sociale*, novembre 1933).

3. M. J.-H. KERNKAMP (*Le commerce avec l'ennemi, 1572-1609*, Utrecht, 1931, thèse) montre que, pendant la guerre d'Indépendance, les Hollandais continuent à transporter en Espagne les blés et les bois de la Baltique ; et cependant le blocus eût sans doute hâté le triomphe des révoltés. Mais aucun des deux partis ne pouvait se passer de ce trafic.

4. C. R. FAY, *The corn laws and social England*. Cambridge, University Press, 1932, in-8°, 223 p. ; prix : 10 s. 6 d.

5. Il eût été bon de citer à ce propos le remarquable volume de William ASHLEY, *The bread of our forefathers*,

hibée lorsque le prix du *quarter* atteint 44 s. ; au-dessous de ce prix, on accorde la prime de 5 s. A l'importation, lorsque le prix du *quarter* est supérieur à 48 s., le droit n'est que de 6 d. ; de 48 à 44 s., le droit est de 17 s. ; au-dessous de 44, il s'élève à 22 s. Ces taux ont été modifiés en 1791 et 1804. De 1815 à 1822, il y a eu une grande irrégularité des prix ; aussi la loi de 1828 établit-elle l'échelle mobile. Mais il se crée un puissant parti pour demander non pas seulement la réforme, mais bien l'abolition des *corn laws*. M. Fay marque vigoureusement le progrès de la Ligue, le rôle des Cobden et des Bright, la conversion de Peel, qui, après avoir été hostile à l'abolition, fit voter l'abrogation en 1846¹ ; la famine de l'Irlande contribua singulièrement à ce revirement. Signalons un chapitre sur Huskisson et l'impérialisme économique (celui-ci était partisan d'un régime préférentiel pour le Canada). Un autre chapitre traite de l'effet qu'ont pu avoir les *corn laws* sur le prix des grains de 1815 à 1846, mais qu'il est très difficile de déterminer, en raison de la complexité des causes. M. Fay étudie aussi l'action des *corn laws* sur la pensée économique et sociale de l'Angleterre dans la première moitié du XIX^e siècle. On peut considérer comme une digression un autre chapitre sur le commerce des grains vers 1800, et qui contient d'ailleurs des données intéressantes sur la situation respective des meuniers et des boulangers (ceux-ci soumis à la domination économique des premiers), ainsi que sur les marchés de blé anglais. L'ouvrage donne un peu l'impression de se composer, en partie du moins, d'études détachées.

M. Derek WALKER-SMITH a écrit une pénétrante étude sur la question du protectionnisme et du *free trade* dans les années quarante². Il s'efforce de prouver que le triomphe inattendu de la liberté commerciale a été l'effet des circonstances plus encore que des théories et de l'action de l'*Anti-Corn-Law League*. Les revisions du tarif douanier en 1842 et 1845 n'étaient pas, loin de là, des mesures anti-protectionnistes, notamment dans l'esprit de Peel. Celui-ci commence, il est vrai, à incliner dans un sens opposé à la protection, mais non pas en vertu d'une doctrine ; il subissait l'influence des faits. L'événement décisif fut la famine d'Irlande en 1845-1846 ; on considéra, dès lors, que l'abrogation des *corn laws* était une nécessité inéluctable — ce qui d'ailleurs n'était nullement démontré. Il y eut un mouvement irrésistible, qui explique aussi l'abolition des *navigation laws*. Les protectionnistes étaient désarmés, et à un tel point qu'ils seront persuadés eux-mêmes que la prospérité qui va suivre aura été une conséquence du *free trade*, alors qu'elle avait bien d'autres raisons (découvertes de mines d'or, progrès des transports). L'auteur s'applique à montrer que certains arguments des protectionnistes avaient une réelle valeur, que, notamment, la crainte d'une décadence de l'agriculture n'était nullement chimérique. La *League* était, dit-il encore, un

1. En appendice, M. Fay publie les deux discours de Peel, celui de 1842 et celui de 1846.

2. Derek WALKER-SMITH, *The protectionist case in the 1840's*. Oxford, Blackwell, in-8°, 51 p. ; prix : 6 s.

mouvement bourgeois ; les travailleurs y étaient plutôt hostiles et s'intéressaient surtout au chartisme ; mais celui-ci contribua au succès du *free trade*¹.

D'après les registres de douane et les journaux, M. Walther VOGEL a recueilli un riche matériel de données statistiques sur le commerce maritime allemand aux XVII^e et XVIII^e siècles². Dans ce commerce, au XVIII^e siècle, la Hollande tient le premier rang ; viennent ensuite successivement la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, sans compter les pays scandinaves. Les exportations sont supérieures aux importations. On exporte surtout du blé et des bois de construction ; on importe des denrées coloniales, des objets manufacturés, des vins (surtout de France), du charbon d'Angleterre. La Hollande est toujours un grand marché de céréales. Cependant, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le commerce anglais fait de notables progrès aux dépens du commerce hollandais. Pendant les périodes de guerres, le commerce allemand éprouve de grandes perturbations. L'étude de M. W. Vogel contient des tableaux et graphiques intéressants³.

De patientes recherches dans les archives des villes hanséatiques et dans celles des ports italiens et français ont permis à M. Ludwig BEUTIN d'écrire un ouvrage très neuf sur le commerce allemand dans les pays méditerranéens jusqu'aux guerres napoléoniennes⁴. Il met d'abord en lumière l'épanouissement de ce commerce à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e ; à l'époque des guerres entre l'Espagne et les Provinces-Unies, les Hanséates profitent de leur situation de neutres ; ils exportent des grains, des métaux, de la toile, ils importent des fruits, des épices, des marchandises du Midi. On constate ensuite une décadence au cours du XVIII^e siècle, mais Hambourg, qui a une situation à part, continue à avoir des relations actives avec la Méditerranée. Au XVIII^e siècle, surtout dans ses dernières décades, c'est une pleine renaissance, mais Brême et Lübeck ne jouent qu'un rôle secondaire dans ce trafic, qui comporte toujours les mêmes articles d'exportation et d'importation. Les ports prussiens de la Baltique y participent, bien que les rois de Prusse au XVIII^e siècle encouragent plus l'industrie que le commerce. On voit aussi, à la même époque, se développer le commerce du Schleswig-Holstein avec la Méditerranée (ici, il faut tenir compte de la politique maritime des rois de Danemark). Un dernier chapitre traite des ports de la Méditerranée dans leurs relations avec les pays du Nord ; l'importance de Mar-

1. En publiant son article, *Michel Chevalier et le traité de 1860* (*Revue historique*, janvier-février 1933), M. Arthur DUNHAM a voulu donner une idée d'ensemble de son remarquable ouvrage, publié en anglais, sur ce traité.

2. Walther VOGEL, *Beiträge zur Statistik der deutschen Seeschifffahrt im 17. und 18. Jahrhundert*, II, Dantzig, 1933.

3. Du même auteur, signalons une revue très détaillée et méthodique de tout ce qui, de près ou de loin, a paru concernant la Hanse au cours de 1933 : *Hansische Umschau, Herbst 1932-Herbst 1933* (extr. des *Hansische Geschichtsblätter*, 1933, p. 214-285).

4. Ludwig BEUTIN, *Der deutsche Seehandel im Mittelmeergebiet bis zu den napoleonischen Kriegen*. Neumünster, K. Wachholtz Verlag, 1933, in-8°, 217 p. (*Abhandlungen zur Handels- und Seegeschichte im Auftrage des Hansischen Geschichtsvereins*).

seille et aussi, dans une certaine mesure, de Livourne apparaît clairement ; grâce à la politique autrichienne, Trieste fait de notables progrès dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Un obstacle considérable au commerce allemand, c'est la piraterie des Barbaresques, dont souffre d'ailleurs tout le commerce international. L'ouvrage contient encore des renseignements intéressants sur l'armement, le tonnage, les assurances, etc. On consultera aussi avec profit les documents inédits publiés dans l'appendice.

D'après des sources imprimées et manuscrites assez variées (périodiques, journaux de bord, procédures et arrêts de tribunaux maritimes, etc.), M. Johann ULTZEN-BARCKHAUSEN fournit d'intéressantes indications sur le commerce maritime de Brême au XVIII^e siècle et au début du XIX^e¹. Il traite du tonnage des bateaux, de leur chargement, du commerce avec les divers pays de l'Europe (Hollande, France, Angleterre, pays de la Baltique, Cadix, etc.), des principaux articles d'importation et d'exportation, des firmes d'armateurs. On tirerait encore plus de profit de cette consciencieuse étude si l'exposé en était mieux ordonné.

Au début de la guerre déclarée par l'Espagne à l'Angleterre (1779), on arma la flotte commerciale de la vice-royauté de Buenos-Aires. En une excellente étude, M. Emilio RAVIGNANI² montre que cette flotte comprenait vingt-quatre unités, d'un tonnage de 6,898 tonnes, chiffre qui, à cette époque, était loin d'être insignifiant. Le chargement de ces bateaux prouve l'importance du commerce que faisait, à ce moment, cette partie de l'Amérique espagnole, qui exportait du cacao, du tabac, du poivre, de la laine et surtout des cuirs, et qui s'acheminait vers une remarquable prospérité.

Un instructif article de M. Richard PARES³ met en relief l'importance économique de premier ordre des Indes occidentales (Antilles), moins encore à cause de leurs propres productions qu'à cause du commerce de contrebande qu'Anglais comme Français (mais les Anglais surtout) faisaient avec les colonies espagnoles de l'Amérique. Les Anglais, pendant les guerres du XVIII^e siècle, tiennent moins à acquérir des colonies appartenant aux Français qu'à ruiner leur commerce. Quant aux colons anglais de l'Amérique du Nord, ils ont des intérêts d'un autre ordre ; ils songent, avant tout, à développer leur commerce avec les Indes occidentales.

Une intéressante étude de M. A. REUSSNER⁴ insiste aussi sur le rôle économique des Antilles sous l'ancien régime. Il s'agit principalement de com-

1. Johann ULTZEN-BARCKHAUSEN, *Bremische Schifffahrt vor 100 bis 200 Jahren, in ihrer Bedeutung für Bremische Handels, Firmen-und Familiengeschichte*. Leipzig, Degener, 1933, in-8°, 71 p. ; prix : 4 mk. 50 (publication de l'« Ostfalisches Familienkundliche Kommission »).

2. Emilio RAVIGNANI, *El volumen del comercio de la Plata, a comienzo del virreinato, 1779-1781* (Boletín del Instituto de Investigaciones históricas, de Buenos-Aires, octobre-décembre 1932).

3. Richard PARES, *War and trade in the West Indies, 1739-1748* (Revue d'histoire des colonies françaises, janvier-février 1932).

4. Publiée dans *Les colonies et la vie française pendant huit siècles* (Exposition coloniale de Paris, 1931). Paris, Firmin-Didot, 1933, 238 p.

merce¹. Les Français, en effet, avaient, au xvii^e siècle surtout, montré peu de goût pour la colonisation. N'empêche que l'apport des productions coloniales a exercé une réelle influence sur la vie de tous les jours, qu'il s'agisse du sucre, du chocolat ou du café, dont la culture aux Antilles se développe singulièrement au xviii^e siècle.

La question des prix n'a donné lieu qu'à peu de travaux. Signalons cependant une étude remarquablement précise et critique de M. Robert LATOUCHE sur le prix du blé à Grenoble du xv^e au xviii^e siècle². Il a utilisé essentiellement l'enquête de la Chambre des comptes du Dauphiné, de 1465 à 1780, et il en a contrôlé les données au moyen des mercuriales de la ville et, au xviii^e siècle, de la statistique de l'intendance. La courbe qu'il trace pour le xvi^e siècle est analogue à celle qu'avait dessinée Paul Raveau pour le Poitou ; la hausse a vraiment son point de départ en 1537 ; à la fin du siècle, la hausse s'accroît par l'effet des guerres civiles. On constate une véritable stabilisation des prix de 1600 à 1628 ; puis se manifeste, de 1628 à 1630, une hausse énorme, due à une terrible épidémie de peste, qui, d'ailleurs, a ravagé toute la France. Mais il ne s'agit que d'un accident ; ensuite, ce fut de nouveau la stabilisation ou plutôt la baisse. Mais, à la fin du xvii^e siècle et au début du xviii^e, voici à nouveau la cherté. Au xviii^e siècle, la hausse s'accroît à partir de 1764 pour arriver à son point culminant en 1789. M. Latouche note un fait général pour tout l'ancien régime : l'amplitude des oscillations, l'instabilité des prix. En ce qui concerne les grains, les prix ont toujours été très élevés à Grenoble.

V. INDUSTRIE. — C'est une attrayante question qu'a esquissée M. André BLUM : les origines du papier³. D'abord inventé en Chine, le papier se répand dans les pays arabes, dès le pré-Moyen Age. Il pénètre en Europe par l'Espagne, où on se met à le fabriquer, puis dans le midi de la France. En Italie, notamment à Fabriano, on trouve des fabriques de papier dès le xiii^e siècle, plus tard en Allemagne et aux Pays-Bas. Le prix du papier est encore fort élevé au xiv^e siècle, mais bientôt l'usage du linge de corps tend à le faire diminuer.

Lorsque Calais fut repris par le roi de France en 1558, la population anglaise disparut et fut remplacée par de nouveaux habitants, venant de France ; tout fut repris à pied d'œuvre. D'après des documents des archives notariales et communales, M. le D^r Ch. LE ROY montre comment de nouvelles corporations de métiers furent établies⁴ ; « ce furent », dit-il, « des créa-

1. Dans la même publication, voy. une étude de M. TRAMOND, dont les conclusions sont analogues.

2. Robert LATOUCHE, *Le prix du blé à Grenoble du XV^e au XVIII^e siècle* (*Revue d'histoire économique et sociale*, année 1932, n^{os} 3-4).

3. André BLUM, *Les origines du papier* (*Revue historique*, novembre-décembre 1932).

4. D^r Ch. LE ROY, *Établissement et fonctionnement des corporations dans Calais reconquis, 1558-1596* (*Revue d'histoire économique*, 1933).

tions nécessitées par les circonstances, et non provoquées par l'administration locale ». Des renseignements intéressants nous sont donnés sur l'apprentissage, d'après les contrats, sur la maîtrise, les droits qu'on acquitte pour l'obtenir et l'obligation du chef-d'œuvre. Chaque corporation est dirigée par un prévôt et deux *esgards*, élus chaque année. Une réglementation minutieuse s'applique à la fabrication des marchandises. On réglemente même la vente, notamment quand il s'agit du pain, de la viande, de la bière. Mais bien des métiers échappent à l'organisation corporative et ne sont soumis qu'à des règlements de police.

C'est une idée louable d'avoir réuni, sur les métiers et l'industrie de la ville de Bourges, des études d'un savant réputé, Hippolyte BOYER, études déjà anciennes, mais qui ont conservé toute leur valeur¹. Sous la rubrique « la vigne et le vin », une première partie traite des vigneron et jardiniers, des marchands et crieurs de vin, des cabaretiers-aubergistes, des gargotiers, pâtisseries, cafetiers, paumiers, etc. Dans une deuxième partie sont décrits les métiers qui se rattachent à la vaste catégorie du vêtement : cardeurs et fileurs, drapiers (on relate les conditions de la fabrication, les visites et taxes) ; foulons, tondeurs, teinturiers, couturières, lingères et modistes. Puis ce sont les fabricants de toiles, chanvreurs et cordiers ; les bonnetiers, chapeliers, tapissiers et brodeurs ; les fripiers-revendeurs. Toutes ces pages témoignent d'une connaissance approfondie des archives locales ; de là de précieuses données, mais souvent exposées d'une façon assez décousue ; Boyer préférerait l'analyse à la synthèse. Notons, d'ailleurs, qu'il ne s'en tenait pas à l'histoire juridique des corporations ; il nous renseigne sur la fabrication, le commerce, les conflits sociaux ; on remarquera, par exemple, des pages bien intéressantes sur les agissements des compagnons tailleurs. On a mis en lumière aussi la décadence de la draperie de Bourges, qui se manifeste dès le xvi^e siècle, au point que Colbert ne parviendra que difficilement à la galvaniser.

M. Paul-M. BONDOIS² décrit avec précision le régime de privilèges et de monopoles qui fleurit au xviii^e siècle, d'après les principes du mercantilisme et du colbertisme, mais qui fléchit après 1750. M. Bondois blâme cette pratique, qu'il considère comme funeste au développement industriel. Mais, étant donné l'époque, l'état de choses existant, on peut se demander si le régime de protection n'a eu que de mauvais effets. Il suffit de se reporter aux faits cités par M. Bondois lui-même, car, d'après les archives du Bureau de commerce (Arch. nat., F¹²), il énumère en détail les diverses catégories de manufactures qui ont reçu non seulement des privilèges, mais des subven-

1. Hippolyte BOYER, *Histoire des corporations d'arts et métiers de la ville de Bourges*, t. II. Paris, Aug. Picard, et Bourges, Desquand, in-8°, 471 p. ; prix : 40 fr. (extr. des *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher*, 4^e série, t. XXX et suiv.).

2. Paul-M. BONDOIS, *Le privilège exclusif au XVIII^e siècle* (*Revue d'histoire économique*, année 1933, nos 2-3, p. 140-189).

tions du pouvoir royal ; il y a là bien des renseignements inédits et précieux.

Sur l'organisation des métiers de la draperie à Valenciennes, dans la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle, M. Georges ESPINAS a trouvé nombre de documents instructifs¹ ; il s'agit de l'organisation des corporations plutôt que de leur fonctionnement. L'auteur étudie le rôle respectif des maîtres, des valets, des apprentis, des maîtres jurés, et aussi de l'organisation militaire. En une autre étude aussi soignée, M. ESPINAS publie et commente une ordonnance de la municipalité d'Arras de 1356², qui révèle l'organisation de la corporation des boulangers-pâtisseries, la réglementation des procédés de fabrication et de vente. On voit que les boulangers travaillent pour des clients privés et vendent aussi du pain fabriqué pour leur propre compte. Mais nous ne connaissons pas les effets pratiques de toute cette organisation.

M. V. DAUPHIN donne d'intéressants détails sur l'industrie des bas au métier à Angers³. Il rappelle d'abord que Colbert essaya d'établir en cette ville, comme dans d'autres cités, une manufacture de bas au métier, et qu'en 1686 un arrêt du Conseil y décida la création d'une manufacture de bas d'estame. Cependant, ce fut seulement en 1755 et 1756 que s'établit définitivement la fabrication des bas au métier. En 1776, il existait à Angers 90 maîtres ; en 1782, l'industrie comptait dans l'Anjou tout entier 900 maîtres et 4,000 ouvriers des deux sexes ; elle exportait ses produits même en Espagne et aux Antilles.

M. Henri LÉVY-BRUHL publie deux documents relatifs à la suppression des jurandes et maîtrises, accomplie par Turgot ; ils datent de 1775 ou du début de 1776⁴. Ce sont des requêtes adressées au Parlement par les serruriers de Paris et par la juridiction consulaire de la capitale. Les premiers demandent à en être exemptés, en invoquant l'argument de la sûreté publique. Les juges-consuls demandent le maintien de l'organisation existante, tout en reconnaissant qu'elle comporte certains abus qu'on pourrait réformer. Ils ne se préoccupent que d'intérêts immédiats, sans s'élever au point de vue de l'intérêt économique général ; ils opposent leur expérience aux « spéculations abstraites de gens sans connaissances pratiques » ; on voit quel personnage ils visent.

Au ^{xviii}^e siècle, dans la région qui constitue depuis la Révolution le département de Seine-et-Oise, il existait d'importantes tanneries qui, nous apprend M. F. BOULÉ, furent soumises à de fortes réquisitions par le Comité

1. Georges ESPINAS, *L'organisation corporative des métiers de la draperie à Valenciennes dans la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle, 1362-1403* (Annales de la Société scientifique de Bruxelles, 1932).

2. Georges ESPINAS, *Les boulangers-pâtisseries d'Arras, 1356* (Revue d'histoire économique, 1932).

3. V. DAUPHIN, *Les fabricants de bas au métier à Angers* (Revue d'histoire économique, 1932).

4. Henri LÉVY-BRUHL, *Deux documents sur la suppression des jurandes et maîtrises* (Revue d'histoire économique, 1932).

de Salut public¹. En 1793, Arnaud Seguin, ami de Berthollet, inventa un procédé permettant une accélération extraordinaire de la préparation des cuirs; Seguin, fournisseur général, devint très riche, mais dut rendre gorge sous Napoléon. M. Boulé donne la liste des tanneries de Seine-et-Oise en 1811-1812.

M. J. G. VAN DILLEN a fait paraître la deuxième partie de sa belle publication sur les métiers et corporations d'Amsterdam; ce volume comprend les documents de 1612 à 1632². Les documents qu'il met au jour, et qu'il a trouvés dans divers fonds d'Amsterdam et notamment dans les archives notariales, nous renseignent sur l'extension des corporations, leurs unions et séparations, et aussi sur les confréries. Il y a beaucoup d'artisans peu fortunés et de petits commerçants. M. van Dillen, dans sa très intéressante introduction, remarque que l'on a souvent exagéré le rôle du capitalisme dans l'industrie de la ville à cette époque. Les corporations demandent fréquemment à être protégées contre la concurrence étrangère, qu'elles redoutent. Bien que la publication ne concerne pas le grand commerce maritime, elle offre cependant des données intéressantes sur son activité, notamment sur ses relations avec l'Angleterre. Les acheteurs de drap, les marchands de vin jouent un rôle important à Amsterdam, qui est aussi un centre considérable pour les commerces du beurre et du fromage, des harengs, du bois. Dans les premières décades du XVII^e siècle, le capitalisme pénètre dans certaines industries: verrerie, chapellerie, raffinerie de sucre, brasserie (15 à 17 établissements), savonnerie (15 établissements). Par contre, la fabrication de la soie n'a rien encore de la grande industrie. L'éditeur établit aussi qu'Amsterdam est la ville la plus peuplée de la Hollande; en 1622, sa population s'élève à 105,000 âmes environ, tandis que la population totale des vingt-huit autres villes ne dépasse pas 376,000 habitants et celle des campagnes 295,000. D'après les cotes d'impôts, ce sont les marchands qui, de beaucoup, tiennent la première place à Amsterdam, et principalement ceux qui font le grand commerce avec l'étranger; puis viennent les marchands de drap et de vin.

Sur l'industrie en Angleterre, il n'y a pas d'autre travail important à signaler que le très remarquable ouvrage de M. John U. NEF sur l'industrie houillère aux XVI^e et XVII^e siècles³, dont la *Revue* a déjà donné un compte-rendu critique⁴.

Le développement économique de l'Écosse, depuis cent cinquante ans, a été d'autant plus remarquable que ce pays était resté longtemps fort arriéré.

1. F. BOULÉ, *Les tanneries de Seine-et-Oise pendant la Révolution et sous l'Empire* (Bulletin du Comité des Documents économiques de Seine-et-Oise, années 1928-1930. Versailles, 1932, p. 43-53).

2. J. G. VAN DILLEN, *Bronnen tot de geschiedenis van het bedrijfsleven en het gildewezen van Amsterdam*; 2^e partie: 1612-1632. La Haye, M. Nijhoff, 1933, gr. in-8°, XLIV-879 p. (Publications historiques du royaume des Pays-Bas).

3. John U. NEF, *The rise of the English coal industry*. London, G. Routledge, 1932, 2 vol. in-8°.

4. Tome CLXXII, p. 341.

M. Henry HAMILTON décrit cette transformation en un volume très approfondi, et dont l'exposition est claire et vivante¹. Le titre « révolution industrielle » ne donne pas une idée parfaitement adéquate du contenu de l'ouvrage, qui a un intérêt encore plus général. Tout d'abord, M. Hamilton décrit les transformations agricoles, qui se produisent surtout après 1770-1780. Antérieurement, dans tous les domaines, on distinguait l'*infield*, où se pratiquait une culture intensive, et qui représentait seulement un cinquième de la superficie, et l'*outfield*, avec ses longues jachères. Les *tacksman* (fermiers, entrepreneurs de cultures) commandaient aux tenanciers et sous-tenanciers. Les *enclosures* ont favorisé la transformation agricole ; de plus en plus se répand la pratique du fermage ; la culture s'améliore ; la rotation des récoltes se perfectionne, avec l'usage des prairies artificielles ; on voit se développer aussi l'élevage du gros bétail et des moutons.

La principale industrie de l'Écosse a été longtemps celle de la toile, qui, au XVIII^e siècle, a le caractère d'une fabrication rurale et domestique. Le machinisme et le *factory system* ne s'introduisent que tard au XIX^e siècle, d'abord dans la filature, puis dans le tissage, suivant d'ailleurs le processus universel. La révolution industrielle, qui se produit après 1780, est marquée principalement dans l'industrie cotonnière, qui s'est développée surtout après la guerre d'Amérique (ainsi, auparavant, Glasgow vivait surtout du commerce du tabac) ; elle supplanta en partie la fabrication de la toile. Dans la deuxième période, postérieure à 1830, on constate une décadence relative de l'industrie cotonnière ; la première place est prise par l'industrie métallurgique, dont l'auteur montre fort bien l'évolution, les progrès constants, qui sont en relation avec l'extraction de la houille. La région de Glasgow devient un grand centre pour la métallurgie et aussi pour les constructions mécaniques et navales (après 1840, on emploie de plus en plus les coques en fer, bientôt en acier). Signalons encore un chapitre instructif sur le développement des voies de communication ; on montre l'importance des canaux, notamment du canal de la Clyde au Forth ; puis vient l'ère des chemins de fer. La période de la révolution industrielle en Écosse est marquée aussi par les progrès de la banque et du crédit, qui s'y développent remarquablement dès le XVIII^e siècle et plus encore au XIX^e, avec une concentration progressive. La banque écossaise semble même être plus fortement organisée que la banque anglaise. Notons encore dans le volume des données intéressantes sur les grands capitaines d'industrie. Cependant, M. Hamilton n'a fait qu'effleurer l'histoire sociale ; on ne laisse pas de le regretter.

M. Alexander A. CORMACK a écrit un mémoire intéressant sur l'industrie du papier en Écosse et particulièrement à Culter, près d'Aberdeen². Elle

1. Henry HAMILTON, *The industrial revolution in Scotland*. Oxford, Clarendon Press, 1932, in-8°, 300 p. ; prix : 15 s.

2. Alexander A. CORMACK, *Our ancient and honorable craft*, 1933, in-8°, 37 p. (extr. de *The paper market*).

n'apparaît d'ailleurs qu'assez tardivement en ce pays, qui devait importer du papier de Hollande et de France. A Culter, en 1750, un nommé Barthelemew Smith crée une petite papeterie, qui doit rester dans la même famille pendant plus d'un siècle. M. Cormack montre les transformations successives de la fabrication du papier; le machinisme s'y implante au xix^e siècle et elle devient une grande industrie; l'établissement de Culter, société par actions, emploie maintenant 600 personnes, et il existe quatre autres manufactures dans l'Aberdeenshire.

L'histoire de l'industrie lainière en Prusse sous Frédéric-Guillaume I^{er} est très instructive pour quiconque étudie les origines du capitalisme en ce pays. La publication si consciencieuse de M. Carl HINRICHS sera donc la bienvenue; elle ne comprend pas seulement des documents, mais une longue introduction, qui en est même la partie principale¹. Dès le début du règne, le souverain veut développer l'industrie drapière, dont il a besoin pour habiller son armée; on fonde à Berlin un dépôt (*Lagerhaus*) pour la distribution de la laine aux fabricants; c'est une institution d'État, gérée par un habile homme, Krautt. Des mesures sont prises pour faire baisser les prix et accroître la production intérieure: 1^o on défend d'exporter la laine indigène à l'étranger (défense qui ne s'applique pas à la principauté de Clèves et Juliers); 2^o il est interdit de faire usage de produits manufacturés de l'étranger, notamment de cotonnades et indiennes.

Malgré l'hostilité des marchands, l'État prussien, fidèle au mercantilisme, s'en tient au système des manufactures. Cependant, on voit toujours les entrepreneurs (*verleger*) faire travailler les artisans. L'État prussien, d'ailleurs, a déjà une politique sociale; aux artisans, il donne des encouragements, consent des prêts. M. Hinrichs fournit des renseignements précis, des statistiques, sur le développement de l'industrie lainière, dont les progrès sont notables dans les diverses provinces. Il montre que des mesures ont été prises aussi pour développer la filature. L'État intervient dans la fabrication, comme le prouve le « règlement technique » de 1723. Il y a eu, principalement à Berlin — la plus grande ville industrielle — deux périodes de crise: 1727-1730 et 1735-1738. Le gouvernement s'efforce de combattre le chômage au moyen du *Lagerhaus*, et, à la fin du règne, dans chacune des diverses provinces, on établit un *Wollmagazin*; c'est là déjà, à certains égards, une sorte de socialisme d'État. Ce système, qui sera gardé par Frédéric II, est un des traits de la monarchie prussienne.

En Westphalie, l'industrie cotonnière avait été fondée dès le xvi^e siècle. Ce fut d'abord une industrie domestique, puis le machinisme et la vapeur la transformèrent en grande industrie, d'abord dans la filature; le premier tissage à la vapeur ne date que de 1857. M. P. J. HATTER, qui nous rappelle

1. Carl HINRICHS, *Die Wollindustrie in Preussen unter Friedrich Wilhelm I* (« Acta Borussica », publ. par l'Académie des Sciences de Berlin). Berlin, Paul Parey, 1933, in-8°, 495 p.; prix: 32 mk; relié, 36 mk.

ces faits, décrit la famine du coton, qui sévit en 1861, par suite du blocus des États-Unis du Sud ; 1862 fut l'année la plus noire, puis, dès 1863, il y eut une adaptation progressive à la crise, qui détermina une accélération progressive de la production mécanique et de la concentration¹.

Le métier de l'orfèvrerie avait une réelle importance au Pérou et dans la Nouvelle-Espagne, à cause de l'abondance des métaux précieux, mais il en avait beaucoup moins dans la région de la Plata, restée longtemps assez pauvre ; c'est ce que montre M. Fernando Marquez MIRANDA dans une étude très fouillée². C'est seulement au XVII^e siècle que des orfèvres portugais vinrent s'établir à Buenos-Aires. Le nombre des maîtres du métier s'accrut au XVIII^e siècle (ils étaient une quarantaine en 1788). Le gouvernement s'efforça de les soumettre à un contrôle plus strict. Il existe aussi des règles d'apprentissage et la maîtrise ne s'obtient qu'après un examen assez sévère. Cependant, il n'y a pas encore de corporation (*gremio*), mais un simple corps de métier (*cuerpo*) ; en vain le roi essaya-t-il de la créer en 1788. D'ailleurs, la révolution ne tardera pas à abolir toute organisation corporative.

M. François TREVoux a consacré un important ouvrage à la réglementation de l'industrie électrique aux États-Unis ; étude juridique, mais qui, d'ailleurs, tient grand compte de la vie économique³. On y trouvera, en effet, des données intéressantes sur le développement de l'industrie électrique aux États-Unis, « industrie-clé », qui joue un rôle de premier ordre. M. Trevoux montre les progrès de la concentration technique et financière. La concentration technique, à peu près fatale, a eu pour conséquence la diminution du coût de production ; la concentration financière a eu pour effet de fournir beaucoup de capitaux, non sans dangers d'ailleurs, comme le montre l'extension des *holdings*.

Les industries électriques constituent des services publics. Les autorités politiques ont donc été forcément amenées à réglementer les tarifs. Cette réglementation est surtout l'œuvre des États, mais non sans qu'on puisse avoir recours à la Cour suprême de justice. Et, comme la distribution de l'électricité dépasse le domaine des États, il y a tendance à une réglementation fédérale, qui s'accroît de plus en plus. Quant au contrôle financier sur la capitalisation, la gestion, les comptes, bien plus difficile encore, il s'exerce, en certains cas, surtout dans les États de New-York et de Massachusetts.

1. P. J. HATTER, *La famine du coton en Westphalie, 1861-1865* (Revue d'histoire économique, 1932, n° 3-4).

2. Fernando Marquez MIRANDA, *Ensayo sobre los artifices de la Plata en el Buenos Aires colonial*. Buenos-Aires, impr. de la Universidad, 1933, in-8°, 235-LXXVII p. (Publ. del Instituto de investigaciones historicas).

3. François TREVoux, *Le développement et la réglementation de l'industrie électrique aux États-Unis ; étude sur la réglementation des tarifs et le contrôle financier des entreprises de services publics* ; Introduction par Édouard LAMBERT. Paris, M. Giard, 1933, in-8°, LXIV-424 p. (Bibl. de l'Institut de droit comparé de Lyon).

Aux États-Unis, il n'existe pas de socialisme municipal comme en Angleterre ; il est bon de le remarquer. La pénétrante Introduction de M. Édouard Lambert a vraiment une portée générale.

VI. CAPITALISME. CRÉDIT PUBLIC ET PRIVÉ. — Échanges et monnaies au Moyen Age : voilà un difficile sujet, que l'on se met cependant à aborder courageusement. M. Hans VAN WERVEKE, dont les recherches ont porté surtout sur la Flandre et la Lotharingie¹, montre qu'au début du XI^e siècle on voit peu de transactions importantes portant sur la richesse mobilière, qui se trouve surtout entre les mains des grands seigneurs ecclésiastiques et laïques. Chacun vit surtout replié sur son propre domaine. Puis, dans le cours des XI^e et XII^e siècles, graduellement s'accroissent le nombre et l'ampleur des transactions. Le *denier* devient insuffisant ; on y supplée par les paiements au moyen de lingots et d'objets précieux. Au XIII^e siècle, ce sont de nouveaux moyens d'échange : monnaie d'or, monnaie de gros, lettres de change et de foire.

De M. Marc BLOCH, signalons des observations suggestives sur le problème de l'or². Il le montre en relation avec l'histoire des transactions commerciales. Jusqu'au XIII^e siècle, il y a une grande pénurie d'or et pas de frappe ; la raison en est que les relations avec l'Orient étaient encore peu actives et que la balance était déficitaire. Dans la suite, l'Occident, exportant bien davantage, draine une plus grande quantité d'or ; la frappe reprend un peu partout. Cependant, les derniers siècles du Moyen Age éprouvent encore une forte gêne, ce qui explique les mutations monétaires³ ; il y a bimétallisme, mais c'est l'argent qui tient la première place.

C'est un travail très neuf que l'essai de M. Henri LAURENT⁴ sur la circulation monétaire entre la Flandre et le Brabant à la fin du Moyen Age, de 1380 à 1396 ; on pourra juger aussi de sa documentation par de nombreuses pièces justificatives tirées de divers fonds d'archives. Il étudie accessoirement les répercussions économiques et politiques de cette circulation. Jeanne, duchesse de Brabant, aura pour successeur le comte de Flandre, duc de Bourgogne, Philippe le Hardi. Celui-ci s'efforce de dominer, de contrôler la monnaie brabançonne. Ce contrôle s'explique en partie par la loi de Gresham, qui veut que la mauvaise monnaie chasse la bonne. Le comte de Flandre, d'ail-

1. HANS VAN WERVEKE, *Monnaies, lingots ou marchandises? Les instruments d'échange aux XI^e et XII^e siècles* (*Annales d'histoire économique et sociale*, septembre 1932).

2. MARC BLOCH, *Le problème de l'or au Moyen Age* (*Annales d'histoire économique et sociale*, janvier 1933).

3. Sur les mutations monétaires en France, on pourra consulter HUBRECHT, *Les conséquences juridiques des mutations monétaires* (*Revue d'histoire du droit*, avril-juin 1933). Il analyse surtout l'ouvrage d'Ernst STAMPE, *Das Zahlkraftrecht in den Königsgesetzen Frankreichs von 1306 bis 1547*. Berlin, 1930, in-4°, 156 p.

4. HENRI LAURENT, *La loi de Gresham au Moyen Age. Essai sur la circulation monétaire entre la Flandre et le Brabant à la fin du XIV^e siècle*. Bruxelles, 1933, in-8°, 1x-215 p. ; prix : 40 fr. (Travaux de l'Université de Bruxelles).

leurs, a aussi à se défendre contre les monnaies étrangères. Il n'a pas, à proprement parler, de politique monétaire, mais il subit l'influence des phénomènes monétaires et en particulier des embarras provenant de l'insuffisance du stock monétaire — embarras que l'on éprouve partout à cette époque. L'auteur donne une portée générale à sa monographie, si consciencieuse et si précise.

Sur Jehan Boinebroke, patricien et drapier de Douai au ^{xv}^e siècle, M. Georges ESPINAS publie une série de documents, dont le plus important est la « réparation testamentaire » de ce personnage¹. On assiste ainsi aux abus qu'il a commis par suite de l'autorité que lui conférait son argent, en tant qu'entrepreneur et marchand, abus dont eurent à souffrir clients, débiteurs, artisans et même ouvriers ruraux, car il possédait des biens fonciers. Très justement, M. Espinas y voit la preuve de l'importance que prend aux Pays-Bas, dès cette époque, l'argent ou le capital. Il remarque encore que des capitalistes comme Boinebroke sont d'autant plus puissants qu'ils disposent de l'autorité municipale en leur qualité de patriciens.

Sur l'origine de la lettre de change, M. André-E. SAYOUS a écrit une très importante étude, qui synthétise ses travaux antérieurs². Depuis le ^{xiii}^e siècle, les actes, et notamment les actes notariés, montrent le caractère de la lettre de change se dégageant peu à peu ; il y a là une évolution sur laquelle les foires de Champagne ont exercé une influence considérable. Dès le milieu du ^{xiii}^e siècle, le formule de la lettre de change est, pour ainsi dire, achevée, au point de vue économique et juridique.

Le capitalisme fait donc son apparition dès le Moyen Age. Et cependant, à voir la doctrine du juste prix, telle que l'a formulée saint Thomas d'Aquin, il semble que le Moyen Age répudie toutes les pratiques que le capitalisme fera naître. Cette doctrine est exposée très clairement dans une bonne étude de M. Armando SAVORI³. Le juste prix, fixé par une *generalis aestimatio*, repose sur les éléments du travail et des frais, et aussi sur l'abondance et la rareté des marchandises ; le gain n'est pas exclu, mais il faut qu'il ne soit pas exclusif ; l'objectif est la subsistance, et non l'accumulation des richesses. M. Savori voit des conceptions analogues dominer dans la pratique, au moins pour le marché intérieur : l'autorité se préoccupe de réduire les oscillations des prix, d'empêcher les monopoles et les fraudes ; il réglemente les prix, comme le travail. Sans doute, mais, dans la réalité, n'y avait-il pas bien des dérogations à la doctrine de l'Église ? Toute la question est là.

On connaît la théorie de Max Weber, qui veut que le protestantisme et

1. Georges ESPINAS, *Les origines du capitalisme. Sire Jehan Boinebroke, patricien et drapier douaisien, 1-1286 environ*. Lille, E. Raoust, 1933, in-8°, xxi-256 p. (Bibl. de l'histoire du droit des pays flamands, picards et wallons).

2. André-E. SAYOUS, *L'origine de la lettre de change* (Revue d'histoire du droit français et étranger, janvier-mars 1933).

3. Armando SAVORI, *Il giusto prezzo nella dottrina di San Tommaso e nella pratica del suo tempo*. Florence, Olshchki, 1932, 56 p.

surtout le puritanisme aient eu une très grande influence sur la formation de l'esprit capitaliste et, par suite, du capitalisme lui-même. M. H. M. ROBERTSON, en un ouvrage fort instructif¹, combat cette théorie, qui lui semble plus sociologique qu'historique, et, comme avant lui M. Tawney, qu'il suit parfois d'assez près, c'est en historien qu'il la critique. Il montre que la doctrine puritaine de la vocation (*calling*) n'est pas si favorable qu'on pourrait le penser à la conception capitaliste. Il estime qu'elle a d'ailleurs bien des rapports avec la doctrine catholique elle-même. Il est très juste de penser que l'éthique protestante a changé avec le temps, sous l'influence de la société extérieure, et aussi que, bien avant la Réforme, au Moyen Age, surtout en Italie et aux Pays-Bas, il a existé un esprit capitaliste et un capitalisme. En dépit du mercantilisme, soutient-il encore, « l'État de la Renaissance » a contribué aux conceptions nouvelles et au libéralisme économique, dont les puritains n'ont pas été spécialement les partisans (ici, nous avons cru remarquer quelque flottement dans sa pensée). Un autre argument : c'est que, si on attribue l'esprit du capitalisme à la théocratie calviniste, comment expliquer alors que l'Écosse y ait longtemps échappé? Et, d'autre part, en Hollande, pays capitaliste par excellence, les marchands ont été des calvinistes des plus tièdes. Le prêt à intérêt (*usury*) est un des traits dominants du capitalisme ; or, les théologiens protestants y ont été longtemps très hostiles, bien que Calvin en ait reconnu la légitimité en certains cas (M. Tawney l'avait déjà parfaitement démontré). Ce n'est qu'à la longue qu'il y a eu un « accommodement » sur la question du prêt à intérêt. Mais cet accommodement est encore plus le fait des Jésuites, qui, dès la fin du xvi^e siècle, ont été enclins à admettre l'intérêt au taux de 5 %, car qui mieux qu'eux savait se plier aux mœurs du siècle? Cette vue, fort intéressante, est peut-être la plus originale de tout le volume. M. Robertson conclut, avec beaucoup de bon sens, que, sur la formation du capitalisme, ont agi bien davantage les conséquences des grandes découvertes, le déplacement de l'axe commercial, l'afflux des métaux précieux et la hausse des prix qui en est résultée. Le capitalisme dérive surtout de phénomènes économiques et sociaux. Mais, d'autre part, est-il juste de penser que la haine du capitalisme a beaucoup contribué au succès de la doctrine de Max Weber? Karl Marx, n'en doutons pas, l'aurait vigoureusement repoussée.

Que les étrangers, en tout pays, aient contribué à la formation du capitalisme, c'est là une thèse qui peut s'appuyer sur les faits historiques et que, dans une très suggestive étude, M. Robert-J. LEMOINE s'efforce de démontrer, en ce qui concerne la Belgique². Il rappelle d'abord qu'au Moyen Age

1. H. M. ROBERTSON, *Aspects of the rise of economic individualism ; a criticism of Max Weber and his school*. Cambridge, University Press, 1933, in-8°, 223 p. ; prix : 10 s. 6 d. (Cambridge Studies in economic history).

2. Robert-J. LEMOINE, *Les étrangers et la formation du capitalisme en Belgique* (*Revue d'histoire économique*, année 1932, nos 3-4).

les étrangers, les Italiens surtout, ont joué un rôle considérable dans le commerce de l'argent. Le monde de la finance, dans l'Anvers du xvi^e siècle, est nettement international. D'autre part, les Juifs, en Belgique, n'ont que peu contribué au progrès du capitalisme : les *maranes* étaient plus commerçants qu'hommes de finance. Au xviii^e siècle, comme au xvi^e, on voit les étrangers jouer le rôle de ferments de l'activité industrielle ; soutenus par l'administration autrichienne, ils créent des manufactures, malgré l'opposition des corporations. Après la chute de l'Ancien Régime, l'Anglais W. Cockerill tient une place éminente dans l'industrie métallurgique. M. Robert Lemoine en cite d'autres exemples pour la période du xix^e siècle. Avant la Révolution industrielle, remarque-t-il encore, l'immigration était surtout de « qualité » ; aujourd'hui, elle est surtout de « quantité ».

Le regretté Georges KURNATOWSKI, professeur à l'École des sciences politiques de Varsovie, a donné une esquisse très claire des progrès du capitalisme en Pologne au xix^e siècle¹. Il montre que sa formation a été tardive. Elle est marquée par la création d'une grande industrie, qui est postérieure à 1815 et qui s'est remarquablement développée après 1870 ; c'est aussi de 1870 à 1914 que l'organisation bancaire fait de rapides progrès. Soumise à l'Empire russe, la Pologne, au point de vue industriel, jouait un rôle bien plus considérable que la Russie proprement dite. C'est aussi à l'époque capitaliste que les villes se sont le plus fortement développées.

En Angleterre, l'introduction de la responsabilité limitée, vers le milieu du xix^e siècle, augmenta le nombre des sociétés par actions, mais, antérieurement à 1867, bien de ces sociétés avaient un caractère spéculatif ou même frauduleux. C'est ce que nous montre M. Geoffrey TODD², qui décrit aussi les progrès de ces sociétés depuis 1867 et surtout après 1877 ; le nombre des sociétés malhonnêtes diminue beaucoup.

L'ancienne France n'a jamais eu de banque d'État. Et, cependant, nombreux ont été les projets tendant à une institution de ce genre. M. Paul HARSIN en a retrouvé plusieurs, qu'il publie dans la seconde partie de son volume sur l'histoire du crédit public en France, qui témoigne de sérieuses recherches³. Voici, par exemple, un projet de 1644, étudié avec assez de soin, et qui émane d'un Italien ; des mémoires de 1701-1702, proposant la création d'une banque d'émission, et qui peut-être sont de Law, car les idées qu'ils émettent sont très analogues aux conceptions de ce dernier. Plusieurs projets, émanant de Samuel Bernard ou patronnés par lui, séduisent le ministre Desmaretz⁴.

1. Georges KURNATOWSKI, *Les origines du capitalisme en Pologne* (*Revue d'histoire moderne*, mai-juillet 1933).

2. Geoffrey TODD, *Joint stock companies, 1844-1900* (*Economic History Review*, octobre 1932).

3. Paul HARSIN, *Crédit public et banque d'État en France du XVI^e au XVIII^e siècle*. Paris, E. Droz, 1933, in-8°, 221 p.

4. Sur ceux-ci, on consultera aussi un article du colonel HERLAUT, *Projets de création d'une*

D'ai
s'élè
cro
pub
latif
cont
bon
Le
mais
mém
Arch
gani
sur
Ban
vées
sur l
l' «
fond
sant
titre
une
Rég
roya
seron
enco
mon
anné
Bour
tage
avec
la H
rôle
sion,
l'Em
l'évo
voir
M.

banqu
1933),
1. L
inédit
2. E
in-16,

D'ailleurs, assure M. Harsin, « de 1702 à 1715, c'est par dizaines qu'on voit s'élaborer des projets de banque ». L'échec de Law n'a nullement éteint la croyance en la nécessité d'une banque d'État, ni ruiné la notion de crédit public. M. Harsin insiste sur un projet de l'abbé de Saint-Pierre¹ (1725), relatif à la création de banques provinciales, sur celui de Silhouette, père du contrôleur général (1730), sur un autre projet, de 1755, qu'il attribue à Forbonnais. L'aboutissement, c'est la Caisse d'escompte de 1776.

Le petit volume de M. Robert BIGO² embrasse un domaine plus vaste, mais cependant ce n'est pas un travail de pure vulgarisation : l'auteur a même consulté des documents inédits de la Bibliothèque nationale et des Archives nationales. Dans une première partie, il étudie la formation de l'organisme bancaire ; après avoir rappelé les effets du système de Law, il insiste sur la création de la Caisse d'escompte (1776), puis sur la fondation de la Banque de France. Suivent deux intéressants chapitres sur les banques privées, qui se développent notablement à la fin de l'Ancien Régime, ainsi que sur les opérations bancaires. La deuxième partie du volume est consacrée à l'« élaboration de la technique boursière ». Il s'agit d'abord des rentes et fonds d'État. M. Bigo met en lumière un certain nombre de données intéressantes : importance des rentes viagères au XVIII^e siècle ; méfiance contre les titres au porteur, qui ne seront instaurés définitivement en France que par une loi de 1831 ; chiffre souvent élevé de la dette flottante sous l'Ancien Régime, ce qui a contribué fortement aux embarras financiers du pouvoir royal ; difficultés pour les rentiers de toucher leurs rentes. De grands progrès seront effectués à cet égard, dès la première moitié du XIX^e siècle. C'est encore l'état d'enfance pour les actions et obligations. Cependant, on nous montre le développement des sociétés par actions dans les vingt dernières années de l'Ancien Régime. Deux chapitres instructifs sont consacrés à la Bourse de Paris et aux agents de change dans le cours du XVIII^e siècle ; l'agiotage et la spéculation sont déjà relativement fort actifs. M. Bigo indique avec raison que la France n'a fait que suivre, et d'assez loin, les exemples de la Hollande et de l'Angleterre. On lira encore avec intérêt un chapitre sur le rôle de la bourgeoisie capitaliste à la veille de la Révolution. Dans sa conclusion, l'auteur s'efforce d'indiquer les raisons pour lesquelles la Révolution et l'Empire ont marqué une période de stagnation ou même de régression dans l'évolution du capitalisme financier en France ; il faudra attendre 1840 pour voir se produire une nouvelle et vigoureuse poussée.

M. Jacques HOUDAILLE a écrit une importante étude sur l'histoire contem-

banque royale à la fin du règne de Louis XIV, 1702-1712 (Revue d'histoire moderne, mars-avril 1933).

1. A ce sujet, voy. PAUL HARSIN, *L'abbé de Saint-Pierre économiste, d'après des documents inédits (Revue d'histoire économique, 1932, n° 2).*

2. ROBERT BIGO, *Les bases historiques de la finance moderne*. Paris, coll. Armand Colin, 1933, in-16, 216 p. ; prix : 10 fr. 50.

poraine des banques aux États-Unis¹. Le nombre des banques y est très considérable, car il n'y a pas concentration. Il y a aussi une quantité énorme de dépôts, dont l'augmentation a été très rapide depuis vingt ans (17 milliards de dollars en 1913 ; 50 en 1931). L'auteur remarque encore qu'« aux États-Unis, plus que partout ailleurs, le système bancaire apparaît comme lié étroitement à l'évolution boursière et aux secousses qu'elle peut comporter ». Autre trait caractéristique : les banques sont mêlées très étroitement aux spéculations immobilières. Tout cela explique que les banques, aux États-Unis, soient encore plus vulnérables qu'en Angleterre et en France.

M. B. S. CHLEPNER nous montre qu'en Belgique² il s'est produit une forte concentration de la banque ; il y a de nombreuses succursales des grands établissements, même dans les petits endroits ; les petites banques disparaissent de plus en plus. L'industrie, d'autre part, dépend de plus en plus étroitement des banques, qui la financent. Il en résulte un énorme accroissement de la spéculation.

Le Compte général de 1202-1203 offre un intérêt considérable pour l'histoire financière de la France, non qu'il soit un budget proprement dit, mais, « livre de caisse » sincère et complet, il donne, pour la première fois, une idée précise des ressources des rois capétiens. MM. Ferdinand Lot et Robert FAWTIER ont donc rendu un grand service en le publiant, d'après le texte de Brussel (*Usage des fiefs*), car l'original a disparu³. L'interprétation que donne M. Ferdinand Lot de ce document est hautement instructive. On voit que les recettes comprennent : 1° les *prévôtés*, qui sont affermées et dont les revenus consistent en métairies, fours, moulins, pressoirs, halles, etc. ; 2° les *sergents*, c'est-à-dire le nombre d'hommes d'armes que doivent fournir les prévôtés, abbayes et communes, et qui sont taxés en livres parisis ; 3° les *baillies*, c'est-à-dire les recettes de tout ce qui n'est pas compris dans les fermes de prévôtés. Le total des recettes s'élève à 210,925 livres. On distingue aussi, parmi les dépenses, celles des prévôtés et celles des baillies. Les premières comprennent les constructions, réparations, achats de denrées, frais de transport, traitements des officiers royaux, pensions (appelées *fiefs*), aumônes, dépenses de guerre. Au total, les dépenses se montent à 95,445 livres parisis, sans compter ce que coûte l'hôtel du roi. Ce bon état financier a permis à Philippe-Auguste d'entreprendre la guerre contre le roi d'Angleterre. L'appendice du volume contient des tableaux numériques par localités, de savants éclaircissements des tableaux, fort instructifs ; enfin, un glossaire du Compte et un index très complet, tous deux dressés par M. R. Fawtier.

1. Jacques HOUDAILLE, *La crise bancaire aux États-Unis* (Annales d'histoire économique et sociale, janvier 1933, p. 35-66).

2. B. S. CHLEPNER, *Les banques belges depuis la guerre* (Annales d'histoire économique et sociale, novembre 1932).

3. Ferdinand LOT et Robert FAWTIER, *Le premier budget de la monarchie française ; le compte général de 1202-1203*. Paris, 1932, in-8°, 302 p. (Bibl. de l'École des Hautes-Études, Sciences historiques et philologiques, fasc. 259).

Étudiant le « grand parti » de Lyon de façon très approfondie, au moyen de documents de la Bibliothèque nationale et des Archives nationales, M. Roger DOUCET est parvenu à rectifier bien des erreurs commises par les meilleurs historiens, même par K. Ehrenberg¹. Remontant aux origines, il montre que, depuis longtemps, le roi contractait des emprunts auprès des banquiers italiens et allemands, notamment à Lyon. Ils s'accrurent sous François I^{er}, surtout après 1542 ; c'était une lourde charge de plus de six millions de livres. Le *Grand parti*, chargé de consolider les dettes anciennes et de procurer des ressources nouvelles, date de mars 1555. Il n'apportait aucune innovation importante en administration financière, mais aux emprunts contractés au jour le jour on substituait une dette unique, dont l'amortissement était réglé. Cependant, la charge était lourde : plus de deux millions de livres par an. Bientôt le règlement s'avéra très difficile ; on contracta alors de nouveaux emprunts pour acquitter les termes en retard. En 1558, on peut pressentir l'effondrement. Le roi ne traitait qu'avec les banques, mais celles-ci recevaient des dépôts des particuliers. M. Doucet décrit la faillite et la liquidation du grand parti. La plupart des créanciers perdirent à peu près tout le montant de leurs créances ; cependant, pour les nouveaux emprunts, les créanciers du grand parti purent faire figurer une partie des sommes qu'ils avaient antérieurement prêtées ; les dettes furent ainsi en partie absorbées. En conclusion, l'auteur déclare que l'expérience du grand parti marque dans l'histoire du crédit public ; « c'était la première fois », dit-il, « que le Roi réalisait de gros emprunts d'une façon permanente et qu'il en réglait l'amortissement ». Les finances publiques s'adaptaient aux conditions nouvelles de la vie économique. Seulement, on commit des imprudences, et notamment le taux de l'intérêt était trop élevé.

Charles-Quint se heurtait à des difficultés financières au moins aussi graves que le roi de France ; pour mener à bien sa politique européenne, il lui fallait sans trêve trouver des expédients. C'est ce que montre, par exemple, M. Fernand VERCAUTEREN², à propos d'un acte de l'empereur (du 7 mai 1523), qui ordonne à son maître d'hôtel de toucher aux foires d'Anvers et de Berg-op-Zoom neuf lettres de change (d'une valeur de 48,000 ducats) tirées sur divers marchands italiens et allemands, parmi lesquels Jacques Fugger et le Génois Centurione.

On accueillera avec faveur le recueil de textes relatifs à l'impôt de la patente dans le Puy-de-Dôme à l'époque révolutionnaire, qu'a publié M. Robert SCHNERB³. Il publie aussi des tableaux contenant des données inté-

1. Roger DOUCET, *Le grand parti de Lyon au XVI^e siècle* (Revue historique, mai-juin et juillet-août 1933).

2. Fernand VERCAUTEREN, *Opérations financières de Charles-Quint dans les Pays-Bas* (Revue historique, mars-avril 1933).

3. Robert SCHNERB, *Recueil de textes et de tableaux relatifs à la patente à l'époque de la Révolution dans le département du Puy-de-Dôme*. Paris, Félix Alcan, 1933, in-8°, 112 p. (Coll. des Documents économiques de la Révolution).

ressantes sur les papetiers, tanneurs et couteliers, qui jouent un rôle important dans la région de Thiers et d'Ambert. Le recueil est précédé d'une brève introduction, qui met en lumière les difficultés auxquelles se heurte l'impôt, malgré l'administration spéciale qui est créée (les visiteurs des rôles); on éprouve des difficultés à obtenir les déclarations des artisans et des marchands; les paiements sont très irréguliers, ce qui doit tenir en grande partie à la misère des temps.

M. R. SCHNERB a écrit aussi une intéressante étude sur les conséquences du rétablissement de la monnaie métallique sous le Directoire¹. Il entraîna une baisse des prix, qui fut accrue encore par de bonnes récoltes. Les campagnes souffrirent de cette baisse. Les salaires baissèrent plus lentement, mais par contre il y eut beaucoup de chômage. Les traitements se maintinrent à peu près au même niveau, mais souvent ne furent payés qu'irrégulièrement.

D'après de récents travaux, et notamment d'après ceux du professeur Veselovsky, M. A. MILLER a écrit un solide mémoire sur les institutions financières de la Russie aux XVI^e et XVII^e siècles². Jusque vers le milieu du XVI^e siècle, le prince de Moscou avait surtout des revenus domaniaux, mais l'extension de sa principauté l'amène naturellement à créer des impôts d'État. Primitivement, chacun des impôts est désigné par le service auquel il est destiné; tel l'« argent des courriers ». On dresse un grand cadastre, pour lequel est demandée la collaboration des autorités locales, et qui n'est pas uniquement un « livre foncier », car il décrit les ressources économiques des diverses localités. Après la période des troubles (1598-1613), on crée de nouvelles catégories d'impôts, très lourds, comme le « grand argent des courriers » et « l'argent des strélitz ». Le cadastre pouvant de moins en moins être utilisé, l'impôt devient un impôt de capitation, lourde surcharge pour les populations, surtout pour les paysans, qui doivent en même temps de lourdes redevances aux seigneurs. On remarque justement que les besoins de l'État s'accroissent, à mesure que la Russie entre dans l'orbite de l'Europe.

En 1713, au traité d'Utrecht, la Nouvelle-Écosse est cédée par la France à l'Angleterre. Ce changement de souveraineté a sa répercussion sur sa monnaie, ses finances, ses méthodes de crédit. On appréciera donc le recueil de documents très soigné qui vient d'être consacré à ces questions par la collaboration de savants autorisés³. On voit que la Nouvelle-Écosse, au point de vue économique, dépend étroitement de la Nouvelle-Angleterre et surtout de

1. Robert SCHNERB, *La dépression économique sous le Directoire après la disparition du papier-monnaie* (Annales historiques de la Révolution française, 1932).

2. A. MILLER, *Considérations sur les institutions financières de l'État moscovite aux XVII^e et XVIII^e siècles* (Revue internationale de sociologie, juillet-août 1932, p. 369-421).

3. *Documents relating to currency, exchange and finance in Nova Scotia, 1675-1758*, selected by Adam SHORTT, introduced by V. K. JOHNSTON, revised and edited by Gustave LANCTOT. Ottawa, J. O. Patenaude, 1933, in-8°, XLIX-495 p.

Boston ; les lettres de change locales des « treize colonies », et en particulier de Boston, servent fréquemment pour les règlements de comptes. La monnaie consiste en diverses espèces étrangères ; la monnaie d'argent française, dont se servent surtout les paysans, est très répandue. La publication révèle encore les grands embarras financiers de la Nouvelle-Écosse, qui ne peut se suffire pour la mise en œuvre de la colonisation et pour ses besoins, malgré d'indéniables progrès économiques. En 1757 est créé du papier-monnaie, au moment même où la colonie est dotée d'une assemblée législative.

VII. CLASSES SOCIALES. — Signalons tout d'abord, de M. Marc Bloch, une étude pénétrante et suggestive sur le servage au Moyen Âge¹. Il montre que le *servus* n'est pas un descendant de l'esclave de l'antiquité (à l'époque carolingienne, il n'y a plus que très peu d'esclaves). Le *servus*, c'est en réalité un colon privé de liberté pour des raisons diverses ; il y a eu évolution continue de la classe, même si l'ancienne dénomination se maintient. Les charges caractéristiques du servage, ce sont d'abord la *capitatio*, le chevage, qui, en soi, n'est pas bien lourd et qui finit par disparaître, puis le formariage et la mainmorte, qui prend des formes diverses. La taille arbitraire n'est pas caractéristique du servage, bien que les serfs y soient souvent soumis. L'essence profonde du servage, c'est le lien personnel, qui livre l'homme de corps à la brutalité du seigneur sans qu'il ait de garantie réelle vis-à-vis de lui. Lorsque les serfs sont affranchis, c'est, dans la réalité, à des conditions diverses ; mais le fait est que le servage disparaît finalement, en grande partie du moins. Dès le XIII^e siècle, remarque M. Marc Bloch, « le sentiment des liens de dépendance personnelle, naguère si fort, allait s'anéantissant, et c'était sur le plan d'un échelonnement de classes que l'édifice tendait à se reconstruire ». L'auteur, enfin, compare brièvement le servage, tel qu'il existait en France, avec celui d'autres pays.

M. Fabien THIBAUT, étudiant la condition des personnes en France du IX^e siècle au mouvement communal², estime, comme M. Bloch, que le mot *servus* désigne bien des conditions diverses, mais il pense qu'il faut distinguer les *servi* ordinaires et les *servi* privilégiés, ceux-ci soumis au chevage, du moins jusqu'au XIII^e siècle, mais les arguments qu'il invoque ne nous paraissent pas bien convaincants. Plus justement, l'auteur montre comment la condition des anciens hommes libres n'a cessé d'empirer jusqu'à la création des communes ou des villes de franchise. Mais il en subsiste pas mal : les *hôtes*, nombre d'artisans, même sur les domaines seigneuriaux ; les Juifs aussi doivent être considérés comme des hommes libres.

1. Marc BLOCH, *Liberté et servitude personnelle au Moyen Âge, particulièrement en France ; contribution à une étude des classes* (Anuario de historia del derecho español, t. X, 1933, p. 18-115).

2. Fabien THIBAUT, *La condition des personnes en France du IX^e siècle au mouvement communal* (Revue historique du droit français et étranger, juillet-septembre et octobre-décembre 1933).

La noblesse, dans l'ancienne France, avait souvent de la peine à faire honneur à ses affaires ; beaucoup contractaient des dettes, comme ce Claude Le Sénéchal de Carcado, d'une famille bretonne assez aisée, dont M. Hervé du HALGOUËT décrit la carrière¹, l'éducation dans une « académie » de Paris, puis le passage dans l'armée comme mousquetaire, capitaine, enfin colonel ; il meurt tout jeune encore, à trente ans.

Ce qui pourrait améliorer la condition économique de la noblesse, ce serait la possibilité pour elle de se livrer au commerce. La question se posait depuis longtemps. Des édits, en 1669 et en 1701, déclarèrent que les nobles pourraient sans déroger faire le commerce maritime et de gros, mais ils n'eurent pas grand effet. M. Henri LÉVY-BRUHL montre comment la question fut reprise au cours du XVIII^e siècle². L'ouvrage de l'abbé Coyer, *La noblesse commerçante* (1756), déclancha une assez vaste polémique. Ce fut sans doute l'origine d'un projet d'édit élaboré au Conseil du commerce, en 1757, et qui rappelait les édits de 1669 et de 1701 ; envoyé pour avis aux Parlements et aux intendants, il fut approuvé par la plupart de ces derniers, comme par les députés du commerce ; cependant, il ne fut pas promulgué, et la question se posait encore en 1789.

A Rouen, sous l'Ancien Régime, les échevins avaient la police des métiers et formaient un tribunal jugeant les conflits ; c'est d'après leurs *plumitifs*, registres très peu consultés, que M. E. LE PARQUIER étudie la condition des ouvriers et des maîtres rouennais dans la seconde moitié du XVIII^e siècle³. Son exposé, des plus intéressants, nous fait pénétrer dans la vie quotidienne de ces travailleurs de la petite industrie ; celle-ci, en effet, est encore prédominante. Il nous fait voir que les mœurs restent assez brutales, non seulement chez les ouvriers, mais chez les maîtres ; injures et coups ne sont pas rares. Une cause de trouble dans les ateliers, c'est la *bienvenue* destinée à payer un repas aux camarades ; étant de 9 livres, elle représente le salaire de neuf journées. Partout on constate de longues journées de travail. Les *billets de congés*, imposés à l'ouvrier, en vertu de l'arrêt du 2 janvier 1749, donnent lieu à de fréquentes disputes entre maîtres et compagnons (on y inscrit les « avances » encore dues à l'ancien patron). Les salaires — payés le plus souvent aux pièces dans l'industrie textile — sont en général médiocres : les toiliers et drapiers gagnent environ 20 sous par jour, les passementiers de 22 à 24 ; seuls, les ouvriers qualifiés (surtout dans la fabrication des toiles peintes) reçoivent sensiblement davantage. Le salaire des fileuses ne dépasse guère 10 sous. Et l'on est à une époque où le coût de la vie s'accroît forte-

1. Hervé du HALGOUËT, *Carrière de gentilhomme, 1676-1706* (*Mémoires de la Société d'histoire de Bretagne*, t. XIII, 1932).

2. Henri LÉVY-BRUHL, *La noblesse de France et le commerce à la fin de l'ancien régime* (*Revue d'histoire moderne*, mai-juillet 1933).

3. E. LE PARQUIER, *Ouvriers et patrons dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*. Rouen, A. Lainé, 1933, in-8°, 92 p. (extr. des *Mémoires de la Société d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*).

ment. Rien d'étonnant, alors, qu'il éclate assez souvent des conflits, provoqués par des ouvriers désireux d'obtenir une augmentation de salaires ou d'en empêcher la diminution ; le plus souvent, ils se terminent au désavantage des compagnons. D'autre part, les mises à l'index de tel ou tel patron, non plus que les désertions d'ateliers, ne sont pas rares. Quant aux coalitions générales, elles sont bien moins fréquentes ; elles sont sévèrement réprimées, entraînant, comme punitions, des amendes et la prison. M. Le Parquier déclare que les échevins appliquent les règlements d'une façon assez rigoureuse. Même dans la petite industrie, les relations entre maîtres et ouvriers ne sont nullement idylliques.

M. Edmond SOREAU, en un mémoire bien documenté, étudie la condition du prolétariat rural à l'époque de la Révolution française¹. Il montre les difficultés auxquelles donne lieu dans les campagnes le maximum des salaires ; les journaliers agricoles ne cessent de réclamer contre son application ; les propriétaires, au contraire, y sont favorables, alors qu'ils s'élèvent contre le maximum sur les grains. Toutefois, ils n'observent pas toujours le maximum des salaires, dans leur désir de trouver de la main-d'œuvre.

Pour remédier aux fourberies des fournisseurs aux armées françaises et au désordre qui régnait dans le service des approvisionnements, le ministre de la guerre Pache, le 5 novembre 1792, nomma un « directoire des achats », comprenant un grand homme d'affaires, Jacques Bidermann, le fournisseur Marx Cerf-Berr et Cousin, professeur au Collège de France, qui avait participé au service des subsistances de Paris. M. Ch. Poisson, dans un ouvrage qui a demandé de longues recherches à travers des documents très dispersés², montre que, dès le début, le « directoire » se heurta à l'opposition de l'ancienne administration et surtout des fournisseurs, énergiquement soutenus par le général Dumouriez. Celui-ci, non seulement reçut très mal les agents du Directoire, mais bientôt il envoya à la Convention des mémoires passionnés contre Bidermann et ses collègues. La conséquence fut que le Directoire fut supprimé dès février 1793, mais ses membres furent mis hors de cause en juin. M. Poisson estime que le Directoire remplit, au moins partiellement, sa tâche et montra du dévouement à la chose publique. D'ailleurs, il ne devait pas tarder à revivre dans la Commission des subsistances de la Convention. Le plus grand intérêt du livre, c'est encore de faire défiler devant nous tout ce monde de spéculateurs, de fournisseurs et d'hommes d'affaires qui furent mêlés aux grands événements de la Révolution. Bien curieuse, par exemple, la figure du Suisse Bidermann, qui s'établit en France au moment de la Révolution, prit une part active à la politique et se tailla une réputation de

1. Edmond SOREAU, *La Révolution française et le prolétariat rural* (Archives historiques de la Révolution, 1933).

2. Charles POISSON, *Les fournisseurs aux armées sous la Révolution française. Le Directoire des achats, 1792-1793. J. Bidermann, Cousin, Marx-Berr* ; préface de Georges LEFEBVRE. Paris, librairie Margraff, 1932, in-8°, 366 p. ; prix : 40 fr.

« patriote ». Dès 1789, il était à la tête d'une grande maison de commerce, avec plusieurs succursales, et avait des relations très étendues à l'étranger ; il possédait aussi une fabrique d'indiennes à Wesserling, en Alsace, et pratiquait la banque. Il se livrait à des spéculations hardies, voire téméraires, qui, sous le Premier Empire, devaient déterminer sa faillite.

D'après l'important ouvrage de Kenneth Wiggins (*J. J. Astor businessman*, Cambridge, Harvard University Press, 1931), M. Maurice HALBWACHS esquisse la carrière de l'Américain John Jacob Astor¹, qui fut d'abord marchand au détail, puis fit le trafic des fourrures et enfin un grand commerce avec la Chine. Il plaça ses gains en propriétés foncières à New-York, et ce fut même la principale source de son énorme fortune. Ce n'était pas un *businessman* à la façon moderne, mais un marchand des plus avisés, âpre au gain et fort habile, mais sans grandes vues d'avenir.

Le volume de M. Christian CORNÉLISSEN sur le salaire² est essentiellement un ouvrage d'économie politique, qui a pour but l'établissement d'une théorie que nous n'avons pas à examiner ici. Cependant, l'histoire économique pourra en tirer bon parti, car beaucoup de faits sont cités qui se réfèrent à l'histoire, surtout du *xx^e* siècle. L'auteur étudie le mouvement historique des salaires, surtout depuis 1850, leurs fluctuations, mais pas d'une façon aussi approfondie que M. Simiand, loin de là. Contrairement à celui-ci, il ne traite guère de l'influence des phénomènes monétaires. Il distingue les conditions du travail dans les diverses catégories (industrie, agriculture, industrie à domicile, main-d'œuvre féminine, etc.). Il marque aussi les influences spéciales qui agissent sur les conditions du travail : milieu social, étendue des entreprises, marche générale de la production, modes de calcul du salaire, événements politiques, législation ouvrière, puissance économique respective des classes ouvrière et patronale, etc. En un mot, cet ouvrage théorique contient beaucoup de faits et de vues suggestives³.

Œuvre d'un sociologue très averti des choses de l'histoire, l'attrayante étude sur l'évolution des besoins dans les classes ouvrières, de M. Maurice HALBWACHS, intéressera fort les historiens⁴. Elle a surtout pour base des budgets de ménage, recueillis principalement en Allemagne et aux États-Unis : documents encore trop peu nombreux. L'auteur montre que la consommation du pain et de la viande a plutôt diminué dans les deux dernières décades, mais non celle du vin. Dans les budgets ouvriers, le pourcentage des

1. Maurice HALBWACHS, *Un grand marchand d'Amérique : John-Jacob Astor* (*Annales d'histoire économique et sociale*, juillet 1933).

2. Christian CORNÉLISSEN, *Traité général de science économique* ; t. II : *Théorie du salaire et du travail salarié*, 2^e éd. entièrement refondue. Paris, M. Giard, 1933, in-8°, 724 p. ; prix : 90 fr.

3. M. Cornélissen reconnaît d'ailleurs que « la vie réelle est toujours plus complexe que ne saurait l'être une théorie générale, si soigneusement élaborée qu'elle soit ».

4. Maurice HALBWACHS, *L'évolution des besoins dans les classes ouvrières*. Paris, Félix Alcan, 1933, XII-163 p.

vêtements augmente et, aux États-Unis surtout, celui des dépenses dites de luxe (autos, phonographes, cinémas, etc.). La dépense du logement augmente moins que celle de bien d'autres articles. On remarque encore que les disponibilités monétaires, surtout en période d'accroissement, sont en notable partie consacrées à des besoins nouveaux. C'est que ceux-ci ont un caractère plus social et correspondent à des innovations de la société présente. Il n'est donc pas vrai que les salaires se restreignent aux besoins de la subsistance, comme le croyaient Turgot et les économistes d'autrefois. Les employés, et *a fortiori* les petits fonctionnaires, consacrent une plus forte dépense au logement, aux vêtements, aux dépenses d'apparat.

VIII. MOUVEMENT SOCIAL. SOCIALISME. — La disette de 1816-1817 fut un événement très important, on s'en rend compte maintenant. En une intéressante étude, M. Robert MARJOLIN montre l'étendue des troubles qu'elle suscita, et qui éclatèrent dans une grande partie de la France¹. Ce furent de véritables jacqueries, des pillages, des incendies, etc. ; on vit parfois les paysans révoltés taxer d'eux-mêmes les grains. M. Marjolin établit que les troubles furent surtout redoutables à l'automne de 1816 et au printemps de 1817 ; cette dernière période fut la plus grave.

M. Justin GODART, esquissant les événements de novembre 1831 à Lyon, montre nettement la responsabilité des fabricants, qui violèrent le tarif². Il cite aussi des documents qui mettent en lumière le courage et la moralité des *canuts* lyonnais.

M. Donald Cape MAC KAY³ a fait une étude consciencieuse des ateliers nationaux de 1848. Il montre toute l'importance de la question : ce qui est en jeu, c'est le problème du chômage, de plus en plus pressant, et la question du droit au travail. Finalement, les ouvriers ont vu violer la promesse qui leur avait été faite ; la dissolution, voulue par les modérés, a provoqué les journées de Juin et ruiné la Deuxième République. Dans la *Révolution de 1848*, M. Mac Kay a publié le rapport de la commission spéciale, qui fut instituée par le gouvernement sur la question des ateliers nationaux, rapport que l'on croyait perdu. Le travail a été fait rapidement, mais il était intéressant ; il proposait des mesures pour la disparition progressive des ateliers nationaux, mais que l'on ne devait prendre qu'après avoir assuré du travail aux ouvriers.

Jusqu'à ces derniers temps, l'organisation syndicale ouvrière était plutôt mal vue aux États-Unis. Un signe, entre beaucoup, c'est le *yellow dog con-*

1. Robert MARJOLIN, *Troubles provoqués par la disette de 1816-1817* (*Revue d'histoire moderne*, novembre-décembre 1933, p. 423-460).

2. Justin GODART, *Les événements de novembre 1831 à Lyon* (*La Révolution de 1848*, décembre 1932-février 1933).

3. Donald Cape MAC KAY, *The National Workshops in the French Revolution of 1848*, Cambridge, Mass., 1933, in-8°, 192 p. (*Harvard Historical Studies*, n° 35) ; — Un « imprimé perdu » sur la dissolution des ateliers nationaux (*La Révolution de 1848*, septembre-novembre 1933).

tract (littéralement « convention du chien jaune »), que bien souvent les patrons imposaient aux ouvriers qu'ils engageaient. M. JOËL I. SEIDMAN nous montre nettement en quoi consiste ce *contract*¹ : par lui, les ouvriers renoncent à leur droit d'entrer dans un syndicat jugé contraire aux intérêts de leur patron. Le « document », souvent présenté aux ouvriers anglais, l'a été très fréquemment aux travailleurs américains, surtout après 1870, mais il perd de son importance à la fin du XIX^e siècle ; cependant, il est souvent en usage dans les mines. M. Seidman montre encore que parfois des employeurs le font signer par des ouvriers sans leur laisser le temps de le lire ou même sans leur dire ce que c'est. Ce que recherchent surtout les employeurs, c'est d'agir sur les meneurs des Unions ouvrières en les rendant responsables légalement d'avoir voulu rompre des contrats. En 1921, aux États-Unis, les militants syndicalistes entamèrent une énergique campagne contre le *yellow dog card* ; depuis 1927, plusieurs cours de justice ont refusé de sanctionner le *contract*, et une loi fédérale en ce sens est soumise à la Cour suprême de justice.

L'hostilité contre le *Trade unionism* explique aussi les difficultés auxquelles ne cessa de se heurter la Fédération américaine du travail, dont M. LEWIS L. LORWIN expose si consciencieusement l'histoire, après de longues recherches portant même sur des sources inédites, comme les archives de la Fédération et la correspondance de Gompers². Il décrit d'abord les origines de la Fédération, qui groupe les autres unions. Elle est née en 1886 ; ses progrès furent d'abord lents, mais ils se précipitèrent à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. L'auteur met bien en relief le rôle du président Gompers, qui domine le Comité exécutif. La politique modérée à laquelle Gompers reste toujours fidèle le met en opposition avec des organisations ouvrières plus radicales, comme les « Chevaliers du Travail », puis les *Industrial Workers of the World*, comme aussi les socialistes ; contrairement aux leaders des *Trade unions* anglaises, il ne veut pas d'accointance avec les partis politiques ; il se montre également hostile à la lutte des classes. La Fédération soutient sans doute les grèves, mais pas toutes, loin de là ; elle ne se montre favorable qu'à celles qui paraissent légitimes et sont de nature à réussir. Son rôle essentiel, c'est de faciliter l'accord entre les unions ouvrières et de centraliser leurs efforts. Elle s'efforce de négocier avec les employeurs, de faire réussir les ententes et les contrats de travail. C'est qu'elle représente surtout les intérêts des ouvriers qualifiés, bien que de plus en plus elle soit obligée de s'intéresser aux non qualifiés, qui ne cessent d'augmenter en nombre. Elle a aussi tout un programme pour la législation du travail, qui est si en retard aux États-Unis, et ce programme va s'élargissant. Ses diri-

1. JOEL I. SEIDMAN, *The yellow dog contract*. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1932, in-8°, 96 p. ; prix : 1 dol. (Johns Hopkins University Studies in historical and political science).

2. LEWIS L. LORWIN, with the assistance of JEAN AThERTON FLEKNER, *The American Federation of Labor : history, policies and prospects*. Washington, The Brookings Institution, 1933, in-8°, XIX-573 p. ; prix : 2 dol. 50.

geants entrent donc en rapport avec les pouvoirs politiques et doivent intriguer dans les couloirs du Parlement, faire du *lobbying*, comme on dit.

M. Lorwin montre très bien que le caractère de la Fédération américaine s'explique surtout par la situation particulière des États-Unis. Le concept de lutte des classes est moins vif en un pays où pendant longtemps les travailleurs ont eu des possibilités de faire leur chemin, de s'élever à une condition supérieure ; il faut tenir compte aussi de l'immigration. Mais, malgré tout, la Fédération, au cours de son existence, a subi l'influence des transformations économiques et sociales ; les progrès de la grande industrie et du machinisme se sont accentués, surtout depuis la guerre mondiale ; le capitalisme financier joue un rôle de plus en plus marqué. La Fédération insiste alors davantage auprès des pouvoirs publics pour faire accélérer la législation du travail. En ces récentes années, l'exploitation à laquelle sont soumis les ouvriers du textile, surtout dans le Sud, a obligé l'*American Federation* à développer leur organisation, à soutenir leurs grèves, qui échouent en général. Puis c'est la question du chômage qui l'occupe, du chômage d'abord « technologique » et ensuite généralisé dès 1930, quand éclate la crise. Elle continue à rester modérée, même depuis la mort de Gompers, mais son attitude devient plus énergique. Dans une deuxième partie, l'auteur examine en détail les divers aspects de l'activité et du fonctionnement de la Fédération, enfin tente de prévoir un peu l'avenir.

Nous n'avons pas grand'chose à signaler sur l'histoire du socialisme. Sismondi n'est pas, à proprement parler, un socialiste, mais il a critiqué avec force la société industrielle qui commençait à se dessiner dans les premières décades du XIX^e siècle. C'est ce que montre la bonne publication dans laquelle M. Élie HALÉVY donne quelques-unes des pages les plus caractéristiques de ce curieux écrivain¹, empruntées, pour la plupart, aux *Nouveaux principes d'économie politique* et aux *Études sur l'économie politique*. Dans une intéressante introduction, M. Halévy retrace la carrière de Sismondi, rappelle ses premières publications. D'abord disciple d'Adam Smith, il dénonce, dès 1819, dans ses *Nouveaux principes*, la constitution économique de l'Angleterre, déplore le développement de la grande industrie, qui a pour effet d'« augmenter la faculté de production et de restreindre la faculté de consommation ». Il a connu des socialistes, comme Owen et Fourier, admet leurs critiques, mais non les remèdes qu'ils proposent. Il veut que l'accroissement de la production soit réglé par la loi, de façon à suivre le progrès de la consommation ; il demande la limitation de la durée du travail, l'interdiction du travail des enfants, l'octroi de garanties aux travailleurs, notamment en matière de chômage. M. Élie Halévy marque justement que Sismondi a exercé une réelle influence sur les autres penseurs de la première moitié du XIX^e siècle.

1. Élie HALÉVY, *Sismondi*. Paris, Félix Alcan, 1933, in-16, 148 p. (coll. « Réformateurs sociaux »).

On sait le rôle joué par Lénine dans la révolution bolchéviste. On lira donc avec intérêt la vivante biographie que donne de ce personnage M. VICHNIAC¹, qui connaît bien les choses de Russie. Il montre comment, très jeune encore, Lénine (de son vrai nom Wladimir Iliitch Oulianov) fut amené à embrasser la cause révolutionnaire. Il étudie de près Karl Marx et s'imprègne de ses formules ; mais, en même temps, il se fait de la révolution sociale une conception qui l'apparente à Blanqui ou à Bakounine ; la mainmise sur le pouvoir politique lui paraît être la démarche première et essentielle ; il se persuade aussi de la nécessité de créer une organisation spéciale de « révolutionnaires professionnels ». Ces idées mûrissent en lui pendant son exil de trois ans en Sibérie, puis lors de son séjour dans l'Europe occidentale (à partir de 1900). Il crée, en 1903, dans le parti social-démocrate, la fraction des *bolcheviks*. La Révolution de 1905 le rappelle en Russie ; son échec le décide à s'exiler à nouveau. De plus en plus, il se persuade que tout doit être sacrifié au parti et que, pour faire triompher la Révolution, tous les moyens sont légitimes. Pendant la guerre mondiale, il vit en Suisse, au-dessus de la mêlée. La Révolution de 1917 le décide à retourner en Russie. M. Vichniac décrit de façon très vivante la lutte dramatique de Lénine « pour le pouvoir », son triomphe en octobre 1917. Avec une prodigieuse énergie, Lénine a appliqué les principes de la technique révolutionnaire, qu'il avait si longtemps médités dans la solitude ; il a vu juste ce qu'il fallait faire et au moment opportun. L'auteur expose ensuite les principales étapes de la carrière dictatoriale de Lénine. Mais cette dernière partie de la vie du révolutionnaire, qui se confond, d'ailleurs, avec l'histoire de la Russie soviétique, a été traitée plus superficiellement.

Henri SÉE,

Professeur honoraire à la Faculté des lettres de Rennes.

HISTOIRE ROUMAINE

De la quantité d'ouvrages, d'articles et d'études, qui se sont multipliés surtout depuis la fin de la guerre, la tâche n'est pas aisée de dégager les lectures essentielles pour un étranger qui désire approfondir l'histoire de la Roumanie. Certains travaux, et non des moindres, n'ont paru qu'en langue roumaine ; et parmi l'apport des savants de tous pays, qui ont tenté chacun d'éclairer quelque aspect du rapide développement de ce pays à l'époque contemporaine, ou, moins souvent, de son attachante histoire médiévale, il

1. Marc VICHNIAC, *Lénine*. Paris, Armand Colin, 1932, in-16, 268 p. ; prix : 20 fr. (coll. « Ames et visages »).

est parfois difficile de justifier des préférences, forcément subjectives, et de pratiquer un choix pourtant nécessaire si l'on ne veut se noyer dans les détails.

La *Revue historique* n'ayant plus donné de Bulletin roumain depuis 1908, nous sommes amené à accorder à celui-ci une certaine étendue, comme aussi à rappeler des publications déjà anciennes dont la connaissance n'a pas cessé d'être utile.

1. BIBLIOGRAPHIES. — La vieille et classique *Bibliographie franco-roumaine* du XIX^e siècle de G. BENGESCU¹ rendra toujours des services, quoique incomplète (un seul volume paru sur deux annoncés) et d'un maniement peu commode. Mais elle a été heureusement renouvelée par l'excellente *Bibliographie franco-roumaine* d'Alexandre et Getta RALLY², qui n'est pas exempte d'erreurs ou de lacunes, d'ailleurs vénielles, mais qui témoigne d'un labeur considérable et qui constitue actuellement l'instrument de travail indispensable à toute recherche. L'ouvrage est divisé en deux tomes, le premier consacré aux « œuvres françaises des auteurs roumains », le second, d'un intérêt plus immédiat peut-être pour les historiens, aux « œuvres françaises [i. e. en langue française] relatives à la Roumanie ». Cette publication sera continuée. Mais elle ne s'occupe, on le voit, que des études parues dans notre langue ; on la complètera utilement, pour la littérature, par la *Contribution à la Bibliographie roumaine* de M. Gh. ADAMESCU³, ouvrage consciencieux, qui n'est pas non plus toujours exact, mais qu'on ne saurait remplacer ; — en ce qui concerne plus spécialement l'histoire, par les *Considérations sur l'Historiographie roumaine* de M. C. C. GIURESCU⁴, résumé utile, quoique bien rapide, de la bibliographie roumaine depuis 1900, et surtout par les excellents et très complets bulletins bibliographiques publiés à la fin de chaque fascicule de la *Revista Istorică Română*, fondée en 1931 par un groupe de jeunes érudits réunis autour de M. Georges Brătianu⁵. L'Institut d'Histoire nationale de l'Université de Cluj publie également un *Annuaire* muni d'une bibliographie, et de nombreuses revues de spécialité donnent des indications du même ordre. Il y a aussi un chapitre réservé à la Roumanie dans la *Bibliographie balkanique*, publication annuelle inaugurée en 1931 par les soins de M. L. SAVADJIAN. — Quant aux ouvrages antérieurs à la fondation de ces périodiques, une bonne partie d'entre eux, à savoir les livres imprimés en Roumanie de 1508 à 1830, se trouveront consignés dans la *Bibliographie roumaine ancienne* de I. BIANU et N. HODOŞ, en cours de publication⁶. — On

1. 2^e éd. Paris, Leroux, 1907, 2 vol. in-8°, xv-220 et XLIII-114 p.

2. Paris, Leroux, 1930, 2 vol. in-8°, LX-402 et 474 p.

3. *Contribuţiune la Bibliografia românească*, 3 fasc. parus. Bucarest, 1921-1925.

4. *Consideraţiuni asupra Istiografiei româneşti*, dans la *Revista Istorică*, dirigée par M. Iorga (Văleni, t. XII, nos 7-9, 1926).

5. Bucarest, Imprimerie nationale.

6. *Bibliografia românească veche*, 3 vol. parus (1508-1817). Bucarest, 1908-1912, in-fol.

devra enfin recourir, bien entendu, aux catalogues généraux de la librairie allemande et anglaise.

2. DOCUMENTS. — D'innombrables documents ont été publiés et sont en train de l'être, sans que nous puissions songer à les relever tous ici. Signalons seulement, parmi les recueils dont la consultation est le plus nécessaire, les collections classiques suivantes : E. HURMUZAKI, *Documents relatifs à l'histoire roumaine*¹, ainsi que les cinq volumes de *Fragmente zur Geschichte der Rumänen* du même auteur²; — N. IORGA, *Études et documents*³; *Actes relatifs à l'histoire roumaine*⁴. — A côté de ces collections qui s'étendent sur toute l'histoire roumaine, il en est d'autres, non moins importantes, qui concernent une époque déterminée, par exemple celles qu'a publiées l'Académie roumaine sur les événements de 1848⁵ ou sur la Renaissance roumaine du XIX^e siècle⁶, celle-ci par les soins de D. STURDZA et quelques autres, embrassant toute la période qui va de 1391 à 1859, mais principalement, comme il est naturel, le XIX^e siècle. De nombreux documents de l'époque médiévale ont été publiés par I. BOGDAN, par exemple émanant d'Étienne le Grand⁷ ou ayant trait aux relations de la Valachie avec Braşov et la Hongrie⁸. De nos jours, ces publications ont repris un peu partout; citons, parmi les plus soignées, les collections des *Fondations I. C. Brătianu* et *I. I. C. Brătianu*, et de la *Fondation Ferdinand I^{er}*, toutes éditées à la Cartea Românească.

3. CHRONIQUES. — L'historien qui voudra prendre un premier contact avec les vieux chroniqueurs sans rechercher absolument une édition critique trouvera les principaux réunis dans les trois volumes de la collection classique de KOGĂLNICEANU⁹, à compléter par les deux publications de I. BOGDAN, *Les chroniques moldaves antérieures à Ureche* et *Les chroniques inédites relatives à l'histoire roumaine*¹⁰. La Commission historique, fondée en 1910 sous la présidence de I. BOGDAN, a commencé la publication de textes critiques sous les auspices de l'Académie roumaine : feu C. GIURESCU a donné une *Chronique*

1. *Documente privitoare la Istoria Românilor*, 18 vol. en 30 tomes et 9 suppl. Bucarest, 1887-1916.

2. Bucarest, 1878-1886.

3. *Studii şi documente*. Bucarest, 1901-1913, 23 vol.

4. *Acte şi fragmente cu privire la Istoria Românilor*. Bucarest, 1895-1897, 3 vol.

5. *Anul 1848 în Principatele Române*. Bucarest, 1902-1910, 6 vol.

6. *Acte şi documente relative la Istoria Renaşterii României*. Bucarest, Göbl, 1881-1901, 9 vol. in-8° et un 10° d'index et tables.

7. *Documentele lui Ştefan cel Mare*. Bucarest, Sococ, 1913, 2 vol. in-8°, XLVI-518 et XXI-611 p.

8. *Documente privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi Ţara Ungurească*, 2° éd. Bucarest, 1905, in-8°, 400 p.

9. *Cronicele României*, 2° éd. Bucarest, Imprimerie nationale, 1872-1874, 3 vol. in-8°, XLIII-504, 429, 535 p.

10. *Cronicele moldovenesti înainte de Ureche*. Bucarest, 1891. — *Cronice inedite atinătoare de istoria Românilor*. Bucarest, Sococ, 1895, in-8°, IX-204-XIX p.

moldave d'après Ureche, Istratie et Simion Dascăl, une *Chronique de 1661 à 1705*, et le « Peuple Moldave » de Miron Costin¹; E. BARWINSKI la traduction latine, d'auteur inconnu, de la chronique de Miron Costin². — Il existe d'ailleurs une traduction française de l'œuvre d'Ureche³. — Tout dernièrement, M. POPA LISSEANU vient de rendre aux historiens un grand service en publiant, sous le titre général de *Sources de l'Histoire roumaine* (Izvoarele Istoriei Românilor), une série de textes latins plus ou moins dispersés et désormais, grâce à lui, d'une consultation aisée, ainsi qu'un recueil d'extraits de poèmes médiévaux où il est question de Roumains. Tous ces textes sont accompagnés d'une traduction roumaine⁴.

4. OUVRAGES GÉNÉRAUX. — A. *Langue et littérature*. — L'*Histoire de la langue roumaine* de M. O. DENSUȘIANU⁵ reste l'ouvrage fondamental sur la linguistique roumaine. Pour les études de détail, voir la *Bibliographie* de RALLY, II, p. 246-249. Comme grammaires, les meilleures sont, en français, celle de CANDREA et HECHT⁶, et, en allemand, celle de TIKTIN⁷. Les dictionnaires fondamentaux sont le *Dictionnaire d'étymologie daco-roumaine* de CIHAC⁸, le *Dictionnaire roumain-français* de F. DAMÉ⁹, un peu superficiel parfois, le *Rumänisch-deutsches Wörterbuch* de TIKTIN¹⁰, l'*Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache (lateinisches Element)* de S. PUȘCARIU¹¹, et, en roumain, le *Dicționar etimologic* de CANDREA et DENSUȘIANU¹², ainsi que le *Dictionnaire* de l'Académie roumaine¹³. — L'*Etymologicum magnum* de B. P. HASDEU¹⁴, vieilli, mérite cependant d'être consulté pour l'abondance de sa documentation.

Ajoutons que le « Musée de la Langue roumaine » de Cluj, sous l'impulsion

1. *Letopiseșul Teriî Moldovei, 1359-1595*. Bucarest, 1916, in-8°, xviii-304 p. — *Id.*, 1661-1705. Bucarest, 1913, 112 p. — *De neamul Moldovenilor*. Bucarest, 1914, lvi-64 p.

2. *Mironis Costini chronicon terrae Moldaviae*. Bucarest, 1912, in-8°, xxvi-228 p.

3. *Chronique de Moldavie*, trad. Picot. Paris, Leroux, 1878, in-8°, xxii-662 p.

4. Le *Secrétaire anonyme* de Bela. Bucarest, « Bucovina », 1934, in-8°, 129 p.; le *Carmen miserabile* de ROGERIUS sur le désastre hongrois de 1241, 103 p.; la *Chronique hongroise* de SIMON DE KEZA. Bucarest, 1935, 134 p.; la *Description de l'Europe orientale*, par le Géographe anonyme, 68 p.; *Românii în poezie medievală*. Bucarest, 1935, in-8°, 30 p.

5. Paris, Leroux, 1901 et 1914, 2 vol. in-8°, 510 et 180 p.

6. Paris, Welter, 1900, in-16, vii-364 p.; rééditée à Bucarest, Cartea Românească, 1927, in-12, 360 p.

7. *Rumänisches Elementarbuch*. Heidelberg, 1905.

8. Vol. I : *Éléments latins*. Paris, Durand, et Bucarest, Socec, 1870, in-8°, xiii-331 p.; vol. II : *Éléments slaves, magyars, turcs, grecs modernes et albanais*. Francfort, Ludolf St Goar, 1879, in-8°, xxxiv-816 p.

9. Bucarest, 1893, 2 vol. in-4°, 1893-1895; plusieurs éditions.

10. Bucarest, 1903-1927, 3 vol. in-4°.

11. Heidelberg, 1905.

12. Bucarest, 1907.

13. *Dicționar limbii române*; en cours de publication.

14. Bucarest, 1886-1898, 4 vol.

de son savant directeur, M. Sextil Pușcariu, prépare depuis plusieurs années un *Atlas linguistique* appelé à rendre les plus grands services en rajeunissant celui de Weygand, et dont on nous annonce le prochain achèvement.

Pour la littérature, la maison Leroux vient fort à propos de faire paraître un excellent petit manuel¹, dont les quelque 250 pages passent en revue tous les faits importants de la production intellectuelle roumaine depuis le Psautier de Scheia jusqu'au début du xx^e siècle. Plusieurs travaux antérieurs de M. Haneș, écrits en roumain, mettaient l'auteur à même d'exécuter ce travail d'autant plus précieux qu'il est le seul de cette espèce en langue française; de brèves explications historiques replacent les œuvres chaque fois qu'il est nécessaire dans l'atmosphère de leur éclosion et permettent au lecteur même profane de suivre facilement l'évolution des courants. On appréciera la correction de la langue, à part quelques roumanismes sans importance et une ou deux inadvertances (« Je ne me laissais pas effrayer » pour « je ne m'en laissai pas imposer », p. 74; Năpasta (la Fatalité) traduit par « la Calamité », p. 214 et 217, mot qui ne rend pas la nuance indiquée par l'esprit de la pièce). Les appréciations sur les auteurs sont en général judicieuses et impartiales, sans parti pris d'admiration excessive, et avec le constant souci de mettre en lumière leur apport personnel, leur place dans la pensée roumaine, les influences subies, etc. Il eût peut-être été intéressant, à ce dernier point de vue, de poser la question des influences françaises possibles sur Eminescu, dont on a souvent relevé les affinités avec la pensée germanique (cf. p. 178), mais dont les *Écrits politiques* semblent bien révéler d'autres sources d'inspiration. On peut regretter aussi que, dans les derniers chapitres, M. Haneș se soit contenté de donner une série de portraits des écrivains les plus caractéristiques sans essayer de dégager et de classer les principales tendances qu'ils représentent, et que l'auteur, par excès peut-être de scrupule objectif, n'ait rien cru devoir nous dire de la littérature actuelle, très vivante, très nuancée, animée de tendances nouvelles, où des écrivains de premier plan cherchent leur voie et déjà, par une heureuse association où se fondent la connaissance de la pensée étrangère et le génie propre de leur pays, ont produit des œuvres qui occupent une place honorable dans la littérature universelle (Cesar Petrescu, Mihai Sadoveanu, Liviu Rebreanu, etc., pour citer au hasard).

Le manuel de M. Haneș est la seule étude générale en français; beaucoup plus nombreuses sont les études de détail. Il faut toujours lire les essais de Pompiliu ELIADE²; comme analyses d'auteurs particuliers, nous recommandons entre autres les études de P. ELIADE sur *Alexandrescu*³, de J. Bou-

1. P. HANEȘ, *Histoire de la littérature roumaine*, 1934, in-8°, XIII-272 p.

2. *Causeries littéraires*. Bucarest, 1903, 3 vol. in-8°. — *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*. Paris, Leroux, 1898, in-8°, XI-443 p. — *Histoire de l'esprit public en Roumanie*. Paris, Bellais, 1905, in-18, XII-404 p.

3. Grégoire *Alexandrescu et ses maîtres français*, *Revue des Deux Mondes*, 1904, t. VI.

TIÈRE sur *Creanga*¹, ainsi que les quelques pages consacrées par M. Mario ROQUES à *Carageale* dans les *Mélanges* offerts à M. Iorga².

Les traductions ne manquent pas non plus. On pourra consulter l'*Anthologie roumaine* de N. IORGA et S. GORCEIX³; pour Alecsandri, le fameux *Chant de la race latine*, en français et en roumain, dans la *Revue des lettres romanes* de 1878, et en provençal dans la transposition de F. Mistral⁴; — pour Eminescu, les recueils d'Al. SOUTZO⁵ ou du R. P. BARRAL⁶.

En roumain, nous ne saurions trop recommander l'excellente *Literatura românească modernă* de O. DENSUȘIANU⁷; on lira avec intérêt les études de N. IORGA, *Istoria literaturii românești în secolul XVIII*⁸ et *Istoria literaturii românești în secolul XIX*⁹. M. Gh. ADAMESCU a donné une utile anthologie dans son *Istoria literaturii românești*¹⁰. L'on ne saurait non plus négliger, comme étude de littérature comparée, le travail de Ch. DROUHET sur *Alecsandri et les écrivains français*¹¹.

B. *Folklore*. — Le livre charmant de la princesse M. BIBESCO, *Izvor*¹², porte d'emblée le lecteur dans la campagne roumaine, avec ses vieux usages parfois préhistoriques, ses superstitions, ses gracieuses légendes, que l'auteur enregistre avec une scrupuleuse fidélité, sans y rien ajouter que la magie de son style. Dans le même ordre d'idées, c'est une lecture pleine d'agrément que celle des *Contes du Peleș*, réunis par la reine Élisabeth¹³. — Les *Poésies populaires* de V. ALECSANDRI¹⁴ constituent un des recueils les plus complets qui aient été composés en Roumanie; l'infatigable explorateur de folklore que fut le grand poète a réuni une importante quantité de productions du génie populaire de son pays, dont certaines sont traduites en français ou en d'autres langues¹⁵.

Les contes populaires, l'art populaire sont restés très vivants dans ce pays éminemment conservateur, où le folkloriste est assuré de faire une moisson abondante; il y trouvera d'ailleurs la confirmation de l'identité de l'esprit

1. *La vie et l'œuvre de Ioan Creanga*. Paris, Gamber, 1930, in-8°, 300 p.

2. Paris, Gamber, 1933, p. 769-777.

3. Delagrave, 1920, in-16, xxxi-311 p.

4. *Lou cant dou latin*. Montpellier, 1884, in-8°, 3 p.

5. *Quelques poésies de Michel Eminescu*, 2^e éd. Iassy, 1911, in-16, 35 p.

6. *M. Eminescu, Poèmes choisis*. Paris, Gabalda, 1934.

7. Bucarest, 1920-1932, 3 vol.

8. Bucarest, Minerva, 1901-1902, 2 vol. in-8°, 552 et iii-640 p.

9. Bucarest, 1907-1908, 3 vol. in-8°, 325, 257, 348 p.

10. Plusieurs éditions successives de la Casa Școalelor (Bucarest, Göbl).

11. *V. Alecsandri și scriitorii francezi*. Bucarest, Cultura Națională, 1925, in-8°, 310 p.

12. Plon, 1929, 2 vol. in-8°.

13. *Carmen Sylva*, Contes du Peleș, trad. L. et F. SALLES. Leroux, 1884, 233 p.

14. *Poezi populare ale Românilor*. Bucarest, 1867, in-8°, xii-416 p.

15. Voir, par exemple, *Ballades et chants populaires de la Roumanie*. Paris, Dentu, 1855, in-12, xlvii-199 p. — *Les doinas*, trad. S. Voinescu, 2^e éd. Paris et Genève, Cherbuliez, 1855, in-12, 164 p. — *Rumänische Volks poesie*, trad. W. KOTZEBUE. Berlin, 1857, etc., etc.

humain sous tous les climats ; mais il sera heureux d'ajouter à sa collection un riche matériel, comparable par son importance à l'apport breton ou scandinave. — Depuis Alecsandri, la mode s'est remise au folklore : d'innombrables recueils ont paru, parmi lesquels il faut citer avant tout la collection *Din viața poporului român* (Extraits de la vie du peuple roumain)¹, les deux volumes du *Graiul nostru* (Notre langue), abondant choix de récits et de poèmes réunis par CANDREA, DENSUȘIANU et SPERANȚIA², et ceux de GASTER³ ; les études de Sim. Fl. MARIAN, relatives aux *Fêtes chez les Roumains*, au *Mariage*, à la *Naissance*, aux *Funérailles*, à la *Magie*, aux légendes relatives aux *Insectes*⁴, etc. Citons encore les récits contenus dans les *Usages et croyances du peuple roumain* de M^{me} E. VORONCA⁵. Certaines de ces croyances paraissent si invétérées que l'Église, en Roumanie comme en Grèce, les a plus ou moins adoptées, et qu'elles transparaissent même peut-être dans la peinture religieuse⁶.

Nombre de danses ou de chansons avec leur musique ont été récemment fixées et publiées, par exemple, dans le recueil de S. DRAGOI, *Trois cents complaintes*⁷, ou encore dans le pratique *Dictionnaire des danses roumaines* de T. G. NICULESCU-VARONE⁸, qui ne recense pas moins de 2,456 danses, accompagnées souvent de leur musique.

Sur le costume et le style des maisons, voir § 15, C.

C. *Géographie*. — On trouvera tout l'essentiel dans la magistrale *Europe centrale* de E. DE MARTONNE⁹, au tome I (Généralités) et surtout au tome II (La Roumanie, p. 699-810). Voir également E. DE MARTONNE, *La Valachie*¹⁰, et, entre autres études, la carte ethnographique¹¹ dressée par le même auteur pour les *Annales de géographie* de 1920, ainsi que son article sur *La nouvelle Roumanie*¹². — Les résultats de sérieuses recherches locales ont commencé de paraître dans les *Travaux de l'Institut de géographie de l'Université de Cluj*, publication fondée en 1922, et au premier fascicule duquel M. de Martonne a lui-même largement contribué. Il est inutile de recourir aux études très géné-

1. Plus de 30 volumes actuellement publiés par les soins de l'Académie roumaine.

2. Bucarest, Socec, 1906-1908, 2 vol. in-8°, ix-553 et 218 p.

3. *Chrestomatie română*. Leipzig et Bucarest, 1891, 2 vol. in-8°, cxlix-16-368 et 376 p., avec un glossaire. — *Literatura populară română*. Bucarest, 1882.

4. *Sărbătorile la Români*. Bucarest, Göbl, 1898-1901, 3 vol. in-8°. — *Nunta la Români*, 1890, 856 p. — *Năsterea*, 1892, 441 p. — *Inmormântarea*, 1892, 593 p. — *Vrâjii, farmeci și desfăceri*, 1893. — *Insectele*, 1903, 595 p.

5. *Dătinile și credințele ale poporului român*. Mihalcea, 1903, 3 vol. in-8°, xv-1295 p.

6. Cf. P. HENRY, *Folklore et iconographie religieuse*, Mélanges de l'Institut français de hautes études en Roumanie, t. I (1927). Bucarest, p. 63-97.

7. *Trei sute de colinde cu text și melodie*. Craiova, 1930, in-8°, 205 p.

8. *Dicționar jocurilor românești*. Bucarest, impr. Văcărești, 1931, in-8°, 186 p.

9. Coll. *Géographie universelle*. Colin, 1930-1931.

10. Paris, Colin, 1902, in-8°, xix-389 p., 5 cartes et 12 planches.

11. T. XXIX, p. 81-98, 1 carte.

12. *Annales de géographie*, 1921, t. XXX, p. 1-31, 1 carte.

rales de A. G. STURDZA¹ ou de N. P. COMNÈNE²; on pourra, par contre, feuilleter, dans le *Bulletin de l'Institut français de hautes études en Roumanie*, les recherches de MM. Balaÿ, Ficheux, Geburtig, Nordon et de M^{lles} Vergez-Tricom et Gillet. Enfin, le ministère du Commerce et de l'Industrie publie chaque année un *Anuar Statistic al României* qu'il sera bon d'avoir toujours sous les yeux.

D. *Histoire générale*. — Il n'existe pas d'histoire roumaine en français : celle de XENOPOL³ est bien vieillie et ne peut plus guère rendre de services. On trouvera des détails intéressants dans l'*Histoire des Roumains et de leur civilisation* de N. IORGA⁴; mais l'intention de l'auteur était d'esquisser quelques tableaux par époques et non de composer une histoire suivie comme sa *Geschichte des rumänischen Volkes*⁵, ouvrage qui reste fondamental malgré son ancienneté relative et l'évolution postérieure de certaines des conceptions de l'auteur. L'œuvre a été dernièrement traduite en roumain par M^{me} O. IONESCU⁶. En anglais, nous avons un livre de N. IORGA⁷ et, tout récemment, l'excellente *History of the Roumanians* de M. R. W. SETON WATSON⁸, qui, dans la brillante série d'instruments d'étude que la science britannique a consacrés ces derniers temps au Proche-Orient, aura sa place marquée entre l'*History of the first Bulgarian Empire* de M. RUNCIMAN, *The Union of Moldavia and Wallachia* de M. EAST ou *The Making of Roumania* de M. RIKER, pour citer au hasard. Cette histoire compliquée des Roumains, au fond si difficile à écrire, M. Seton Watson, auteur de nombreux ouvrages, articles ou reportages signés de son nom ou de son pseudonyme Scotus Viator, connaisseur averti des pays dont il parle et qu'il a maintes fois parcouru, était l'un des mieux placés pour nous en donner une vue claire, méthodique et autorisée. Ce livre si pratique est appelé à rendre trop de services pour que nous ne nous y arrêtions pas un moment.

Les quelques inadvertances que nous y avons relevées ne concernent que des détails et n'infirment nullement les thèses de l'auteur : d'abord quelques fautes d'accent à peu près inévitables dans les mots roumains, et quelques coquilles insignifiantes comme *cuninie* au lieu de *cununie* (p. 7), *energumen* pour *egumen* (p. 7), *Domnea Elena* pour *Doamna Elena* (p. 311), etc.; — ou encore, très rarement, un mot mis pour un autre, mais le lecteur rectifie sans difficulté; par exemple : p. 25, bas : « its Russian (pour *Turkish*) name

1. *La terre et la race roumaines*. Paris, Laveur, 1904, in-8°, xvi-721 p.

2. *La terre roumaine à travers les âges*. Paris, Payot, 1919, in-fol., ill., 56 p.

3. *Histoire des Roumains de la Dacie trajane des origines à 1859*. Paris, Leroux, 1896, 2 vol. in-8°, xxxv-486 et 611 p.

4. H. Paulin, 1920, 289-xviii p., et Bucarest, Cultura Națională, 1922, 266-xiii p.

5. Coll. Ruprecht. Gotha, 1905, 2 vol., xiv-402 et xiii-541 p.

6. *Istoria poporului românesc*. Bucarest, 1922-1925.

7. *A history of the Roumanian land, people, civilization*. Londres, 1925.

8. *A history of the Roumanians from Roman times to the completion of unity*. Cambridge University Press, 1934, in-8°, 596 p., 16 pl., 1 carte, index et bibliographie.

of Akkerman »; p. 337 : « Gurko... was forced on the defensive by superior Russian (pour *Turkish*) forces »; p. 484, bas : « every time the Entente, increased its offer to Serbia (pour *Bulgaria*) »; — parfois quelques dates incertaines : p. 26 : « The reign of Basarab (circa 1330-52) », alors que le nom de Basarab paraît dans les documents dès 1324 ; p. 32 : « Alexander the Good of Moldavia (1401-31) », au lieu de 1400-1432 ; ou celles (p. 50, titre) qui sont attribuées à la période de la « Vassalité turque » (1504-1714) : le traité signé par Bogdan est de 1511 ; quant à l'année 1714, marquée par la mort tragique de Constantin Brâncoveanu, elle voit l'avènement du régime phanariote, mais n'affecte pas spécialement la « vassalité » des Principautés. L'expression « *Derniers princes nationaux* » eût été meilleure.

Signalons en passant que le portrait d'Etienne le Grand qui orne la pl. III n'est pas tiré d'une fresque de Putna (qui n'en a d'ailleurs pas), mais d'une miniature d'un évangélaire de Homor, et arrivons au corps même de l'ouvrage, qui se recommande par la justesse de ses vues, un souci constant de mettre en lumière les faits essentiels, ainsi que l'intime connexion qui rattache l'histoire des Principautés à celle des peuples voisins, l'autorité, enfin, avec laquelle l'auteur domine son sujet et sait assigner aux événements roumains leur place dans l'Histoire générale. Le grand public sera également attiré par la clarté de l'exposition et la simplicité voulue du récit, qui ne nuit pas à la sûreté de l'information. S'il était permis d'exprimer un regret, ce serait celui de constater une certaine disproportion entre l'étude des premiers siècles de la Roumanie (xiv^e-xvi^e), esquissés bien rapidement parfois (33 pages pour les débuts jusqu'en 1504, c'est-à-dire pour la période la plus brillante de cette histoire !), et celle de la période la plus récente, abondamment traitée (nul ne s'en plaindra), mais donnant par contraste aux premiers chapitres une certaine apparence d'indigence.

La première partie, traitant des Origines (p. 1-16), rappelle brièvement la protohistoire de la Dacie (il sera bon de compléter et peut-être de réajuster ces vues par la lecture des *Getica*)¹, la conquête romaine, les invasions, etc. ; il résume avec clarté les fameuses thèses opposées, roumaine et magyare, relatives à la continuité du peuplement roumain sur la rive gauche du Danube, et les arguments invoqués en faveur de la thèse roumaine sont convaincants. Il eût été utile de signaler d'un mot le débat historique soulevé récemment par MM. Iorga et Bănescu autour d'un passage d'Anne Comnène (voir ci-dessous, § 9). M. Seton Watson croit, d'autre part, pouvoir tirer parti des relations religieuses entre Roumains et Bulgares ; mais son argumentation appelle aussitôt deux remarques. Parlant de la réorganisation effectuée par Basile II, l'auteur emploie les expressions suivantes : « hellenising the patriarchate... (1018) » (p. 15), « the patriarch of Ochrida... hellenised by the Emperor Basil » (p. 29). Il y a là une légère confusion : l'helléni-

1. Voir ci-dessous, § 8.

sation du siège d'Ochrida ne s'accomplit qu'en 1037, donc après la mort de Basile II. Le Bulgaroctone procéda, au contraire, avec une sage prudence à la réorganisation de l'État qui lui avait opposé une si héroïque résistance ; il respecta les usages administratifs et les coutumes religieuses, et le premier archevêque autocéphale en fonctions sous le régime byzantin fut, en 1020, le Bulgare Jean de Debar. — M. Seton Watson ajoute (toujours p. 15) que « the Roumanians... under Stephen the Great still recognised the ecclesiastical jurisdiction of Ochrida ». Cette étrange opinion a été, il est vrai, longtemps admise sans objection, mais elle a été vivement combattue de nos jours et M. Lascaris paraît bien lui avoir donné le coup de grâce (voir ci-dessous, § 9) : cette rectification fait tomber l'un des arguments de M. Seton Watson en faveur de la persistance de l'élément roumain dans les territoires moldo-valaques, mais les autres preuves qu'il en avance ne perdent rien de leur force.

Le deuxième chapitre, consacré aux débuts des Principautés, étudie parallèlement la situation sur les deux versants des Carpathes. On aurait aimé voir l'auteur insister davantage sur les premiers knèzes, autour desquels règne une certaine obscurité. Par contre, l'influence des routes de commerce est bien mise en lumière (p. 26). On trouvera aussi, aux p. 30 à 32, un bon résumé des institutions, encore qu'il méritât peut-être quelques compléments. Il est exact, par exemple, que « the Vornic, etc..., are for the most part Slave titles » (p. 30) ; mais il pouvait être intéressant de rapprocher le Vornic, malgré son nom slave, du Palatin de Hongrie, auquel on l'a comparé et auquel il ressemble, en effet, davantage. — Les pages suivantes sont consacrées à un utile rappel de l'histoire orientale de la même époque (p. 32-40). Étienne le Grand (p. 41-49) est avec raison « mis à côté de Hunyadi, de Sobieski et du prince Eugène, comme l'un des quatre grands champions de la Chrétienté contre le Turc » (p. 41), mais il y avait plus à dire sur sa politique, son œuvre militaire et surtout son mécénat, sous lequel s'élabore l'architecture moldave classique.

Le troisième chapitre (1504-1714), qui traite des derniers princes indigènes et des relations de vassalité à l'égard de l'Empire ottoman, est un bon résumé des événements, mais ne les classe peut-être pas suffisamment selon leur importance. Le traité de 1511 (p. 50) est resté en vigueur, à peu de chose près, jusqu'en 1859 ; il est remarquable que les Roumains soient les seuls chrétiens de Turquie qui aient échappé à la sujétion absolue. Des caractères aussi curieux que ceux de Chiajna ou d'Alexandre Lăpușneanu (p. 59) méritaient mieux qu'une simple mention, moins encore pour leur intérêt psychologique que par leur valeur représentative d'une époque. On a peine également à partager la sévérité de M. Seton Watson, par ailleurs si objectif, à l'égard de tous les princes du xvi^e siècle, dont quelques-uns firent montre de qualités et s'inspirèrent d'un patriotisme sincère. Est-il vraiment équitable de dire de Pierre Rareș, vaillant et dévoué à la cause de l'indépen-

dance, mais réduit à louver au milieu d'écueils menaçants, que « the kaleidoscopic character of his perfidy is almost unique » (p. 58)? Il n'eût pas été hors de propos non plus de rappeler le large épanouissement des arts qui illustre son règne. — Michel le Brave (p. 61-72), enlevé à la légende romantique et replacé dans sa réalité historique, nous intéresse par les préoccupations pratiques qui règlent sa conduite à l'égard du Croissant ou de l'Empire et l'amènent à l'éphémère conquête des trois Principautés; là encore, certaines appréciations morales (p. 64) semblent un peu anachroniques pour le xvi^e siècle et ne portent guère. — De bonnes pages également, un peu courtes, retracent l'époque de Matei Basarab (p. 75-76), les origines des mœurs phanariotes (p. 76-82), la grande figure de Constantin Brâncoveanu (p. 90-96) ou celle du prince lettré Dimitrie Cantemir (p. 96-99). Il n'eût pas été mauvais pourtant d'insister sur l'époque brillante de Constantin Brâncoveanu, qui fait un si heureux contraste avec les ténèbres du xvii^e siècle et dont le souvenir est matérialisé par un des groupes de monuments les plus remarquables de l'école architecturale valaque.

Le quatrième chapitre (la Transylvanie de 1526 à 1690) rappelle, par son abondante documentation sur l'asservissement progressif des masses roumaines, que l'auteur est un spécialiste averti des questions de nationalité de l'Europe centrale. Le cinquième (les Phanariotes), le sixième (l'Autriche et la Russie devant le problème roumain au xviii^e siècle), le septième (la Transylvanie sous les Habsbourgs de 1690 à 1792) sont remplis de détails excellents sur la vie dans les Principautés et la lutte entre les diplomaties rivales des puissances orientales. Peut-être est-il permis de regretter que l'auteur ait esquivé l'une des principales difficultés de l'étude des anciennes institutions roumaines. Parlant, au chapitre v, des réformes de Constantin Mavrocordat, il ne consacre que quelques lignes à la situation des paysans et notamment à cette classe de serfs qu'on appelle les *rumâni* ou *vecini*. Mais l'origine de ces derniers est fort obscure et l'union est loin d'être faite à leur sujet (v. § 6). L'explication de l'auteur (« neighbours », villagers who had originally been prisoners of war...), par opposition aux *rumâni* (the once free proprietors), n'est pas nouvelle, mais n'est nullement convaincante. Il n'eût pas été inutile de souligner la complexité du sujet, ni son intérêt au point de vue de l'histoire sociale en général. Il semble, en tout cas, inexact d'opposer *vecini* et *rumâni* du point de vue de leur origine; il y eut, certes, des étrangers parmi eux, mais la très grande importance numérique de cette classe de paysans non libres prouve bien que la majorité était roumaine. On aura noté qu'en Occident également le nom de Romanus se rencontre parfois dans cette acception péjorative et que la France a connu des *vicini* dont l'exacte définition n'est pas toujours aisée.

Le huitième chapitre (progrès de la nationalité roumaine, 1812-1848) étudie avec beaucoup de pénétration le mouvement hétéariste (p. 192-198) et les causes de son échec, la fameuse question des « couvents dédiés » (p. 201),

les mérites et les défauts du Règlement organique (p. 219-220) ; le neuvième (vers l'unité, 1848-1859) intéresse toute l'histoire générale, racontant la guerre de Crimée (p. 231-238), la rivalité des puissances (p. 235-253), sans oublier le rôle personnel et énigmatique de l'ambassadeur Stratford (p. 251-258), pour qui l'auteur se montre à bon droit, semble-t-il, extrêmement sévère ; il aurait pu également rappeler à ce propos les responsabilités de Stratford dans l'éclosion même de la guerre de Crimée.

Suit un chapitre sur la Transylvanie de 1792 à 1867, qui met en vive lumière le souci progressif de magyarisation que l'on constate chez les patriotes hongrois et les divergences qui les séparent à ce sujet ; l'appréciation très sévère de Kossuth, tout au long du chapitre, demanderait à être révisée, bien que l'hostilité du grand tribun à l'égard des allogènes ait été très certainement l'une des causes de faiblesse de la République magyare.

Les chapitres XI et XII (embrassant la période 1859-1907), clairs et bien documentés, passent en revue toute la politique intérieure et extérieure de la Roumanie sous le prince Cuza et le roi Charles, ainsi que l'évolution intérieure des partis ; on lira aussi avec intérêt le treizième chapitre sur la Transylvanie de 1867 à 1914, ses luttes ethniques, la formation du parti national et les raisons de la politique germanophile du gouvernement de Bucarest. Les derniers chapitres, enfin, débordent résolument le cadre roumain et touchent directement aux origines de la guerre mondiale : la question de Macédoine, l'action de la diplomatie russe, la formation de l'alliance balkanique, les ambitions autrichiennes, longtemps contenues par l'Allemagne, la sagesse des vues de l'archiduc François-Ferdinand sur l'avenir de la double monarchie, etc., sont retracées avec une remarquable précision dans les chapitres XIII et XIV, ainsi que la délicate situation de la Roumanie littéralement placée entre deux feux. Les quinzième et seizième chapitres, consacrés à la guerre, sont parmi les plus vivants de l'ouvrage ; ils mettent en pleine clarté toute la période de la neutralité, avec ce dilemme angoissant d'avoir à choisir entre deux vieux ennemis, l'Autriche et la Russie, l'énervement progressif de l'opinion roumaine et des diplomaties étrangères, la rivalité entre les deux groupes de belligérants qui les portait aux plus audacieuses surenchères. Il eût été juste d'ajouter que le gouvernement Brătianu n'a pas été tout à fait libre de choisir le moment de son intervention ; s'il attendit sagement l'issue de la bataille de Verdun, d'autre part c'est un véritable ultimatum qu'il reçut des Alliés au mois d'août 1916. La campagne est également bien retracée, avec son héroïsme et ses erreurs, les illusions conservées à l'égard de l'attitude de la Bulgarie (pourtant logique) et la défection russe ; enfin, le traité de Bucarest et ses dessous, l'habileté du ministre Marghiloman, à qui l'auteur rend un hommage mérité, et les espérances du gouvernement de Iassy ; enfin, l'apothéose... Dans un dernier chapitre, M. Seton Watson traite de l'achèvement de l'unité nationale avec toute la compétence d'un homme qui a assisté aux tractations de la paix et

en parle par connaissance directe. Il y a énormément à glaner dans ces dernières pages, nourries de faits, précises, prenantes, d'une étonnante sûreté de jugement.

Une bibliographie claire et assez abondante clôt le livre. On y regrettera, toutefois, l'absence de certains ouvrages classiques et souvent indispensables ; par exemple, dans les histoires générales, la nouvelle édition de l'*Istoria Românilor* de XENOPOL, ou l'*Histoire de l'Église roumaine* de IORGA, et, en ce qui concerne la Bulgarie, les travaux de M. ZLATARSKI, dont l'un, en tout cas, est facilement accessible, étant rédigé en allemand¹. Parmi les « Documents et Sources » (p. 570) manque le livre de M. BOSSY sur l'*Agence roumaine de Paris sous le prince Couza* ; à côté des *Acte și Documente* de KOGĂLNICEANU devrait prendre place son recueil de *Chroniques*. La bibliographie est muette sur l'époque qui va du xiv^e au xviii^e siècle ; celle du xx^e n'aurait pas dû passer sous silence l'ouvrage fondamental de C. KIRIȚESCU sur la guerre. Il est surprenant de ne pas voir figurer dans les « Origines roumaines » les *Getica* de PĂRVAN, la seule grande étude que nous ayons sur la Dacie avant les Romains. Mais la partie la plus négligée de cette bibliographie est la dernière (« Art et civilisation », p. 578), et, bien que l'auteur ait eu raison de s'en tenir à « a few selected works », il était indispensable de signaler au moins les ouvrages de BALȘ et ceux de GHİKA BUDEȘTI. L'auteur ne cite pas non plus les études parues en France (DIEHL, BRÉHIER, ȘTEFĂNESCU, HENRY), en Allemagne (ROMSTORFER, STRZYGOWSKI, etc.), ou en Espagne (PUIG Y CADAFALECH)² : elles suffiraient à montrer l'injustice de la phrase de M. Seton Watson sur « the study which the West has not yet deigned to devote to it » (p. 48, n. 1).

Malgré ces observations, c'est là un excellent ouvrage, bien informé, d'une lecture agréable et facile, indispensable désormais, car il reste le livre le plus au courant de l'état actuel des questions roumaines. Il ne saurait cependant suffire à tout, et notamment l'histoire médiévale, quoique exacte en général, y est un peu trop sacrifiée. Il faut donc le compléter par d'autres travaux, qui malheureusement ne sont pas traduits : en premier lieu, certaines études de M. IORGA : la fondamentale *Histoire de l'Église roumaine*³ ; la très attachante *Histoire des Roumains en figures et images*⁴ ; la curieuse *Histoire des Roumains par les récits de voyageurs*⁵ ; l'*Histoire du commerce*

1. W. N. ZLATARSKI, *Geschichte der Bulgaren, 679-1396*. Leipzig, 1918, in-8°, 182 p. ; complété par N. STANEFF, *Id.*, II : 1396-1912. Leipzig, 1917, in-8°, viii-192 p. (vol. V et VI de la *Bulgarische Bibliothek*).

2. Le lecteur voudra bien trouver dans les pages suivantes la référence exacte de tous les ouvrages que nous venons de citer.

3. *Istoria bisericeii românești*. Văleni, 1908-1909, 2 vol. in-8°, 431 et 479 p. ; 2^e éd. Bucarest, ministère des Cultes, 1929-1932, 2 vol. in-8°, 432 et 493 p.

4. *Istoria Românilor în chipuri și icoane*. Bucarest, 1905-1906, 3 vol. ill., in-8°, 222, 249 et 263 p.

5. *Istoria Românilor prin căldtori*. Bucarest, 1919-1922, 4 vol., 287, 250, 269 et 86 p. ; 2^e éd. Văleni, 1928-1929, 4 vol. in-8°, 373, 288, 352 et 256 p.

roumain¹; l'*Histoire de l'armée roumaine*², dont il faut rapprocher celle du lieutenant-colonel V. NÄDEJDE³.

Chose curieuse, il n'existe pas même en roumain d'histoire générale tout à fait satisfaisante. La classique *Istoria Românilor din Dacia Traiană* de XENOPOL⁴ est une admirable synthèse des connaissances de la fin du XIX^e siècle; mais elle est naturellement très dépassée aujourd'hui, au moins pour la partie ancienne, et la nouvelle édition publiée par les soins de M. Vlădescu⁵ n'a guère profité des récentes recherches. L'édition roumaine des *Roumains et de leur civilisation* de M. IORGA⁶ échappe à cette critique, car elle comporte des additions; mais, comme les éditions françaises antérieures, elle ne nous donne pas non plus une Histoire roumaine dans tous ses détails.

Force nous sera donc en attendant de nous étendre sur des études partielles, époque par époque. Signalons toutefois, pour toutes les périodes, les très utiles mises au point de la longue analyse que M. C. GIURESCU a faite du dernier ouvrage cité de M. Iorga⁷. Il est presque indispensable de s'y reporter désormais. Disons-nous que nous en regrettons la forme virulente? Redressant ou complétant la pensée du grand historien, et indiquant, sur nombre de points, les conclusions des recherches les plus récentes sur le passé roumain, cette étude aurait gagné sensiblement à renoncer au ton de l'« éreintement », à l'exposé assez pédant des exigences du travail historique qui en ouvre l'Introduction, et à certains lourds reproches qui en émaillent les chapitres. Cependant, si l'on néglige cette allure de polémique acerbe, la lecture s'en impose à qui voudra « faire le point » de nos connaissances historiques sur la Roumanie. On notera, par exemple, le rôle important joué dans l'histoire roumaine par la *forêt* (I, 4, p. 363), à côté de la *montagne*, trop souvent seule invoquée; — l'arrivée tardive des Sarmates en Dacie, sans rapport par conséquent avec le nom de la capitale Sarmiségéthuza (p. 366); — l'étendue du royaume dace dès l'époque de Dromichètes (p. 367), ou son luxe et son développement matériel au temps de Décébale (p. 369), déjà révélés par un article de M. J. CARCOPINO⁸; — un résumé des invasions germaniques après l'abandon du pays par les Romains (p. 371-374); — des précisions sur l'influence slave (p. 374-377) ou sur l'extension de l'invasion tatare (II, 1, p. 2-6); — une intéressante, quoique succincte, étude sur les anciennes insti-

1. *Istoria Comerțului românesc*, 2 vol. : t. I. Văleni, 1914, 355 p.; t. II. Bucarest, 1923, 210 p.; — autre éd. Bucarest, 1925, 2 vol. in-16, 327 et 210 p.

2. *Istoria armatei române*, 2^e éd. Bucarest, 1929-1930, 2 vol., 383 et 256 p.

3. *Istoria armatei române*, t. I. Iassy, 1930, 182 p.

4. Iassy, 1888 et suiv., 6 vol.

5. Bucarest, Cartea Românească, 1914-1930.

6. *Istoria Românilor și a civilizației lor*. Bucarest, 1930, 301 p. (éd. de la Fondation Ferdinand I^{er}).

7. *Revista Istorică Română*, fasc. I, 4 (1931), p. 337-382; — II (1932), 1, p. 1-45; — II, 2-3, p. 164-220.

8. *Les richesses des Daces et le redressement de l'empire romain sous Trajan*, dans la revue *Dacia*, I (1924).

tutions roumaines : pouvoirs du prince, cour, boyards, paysans (p. 26-45) ; — enfin quelques discussions sur les dates de certains règnes (II, 2, p. 173 et suiv.), — et bien d'autres points de détail, sur lesquels nous reviendrons quelquefois. Cette série d'articles a ainsi le mérite de condenser en peu de pages des conclusions éparses dans un grand nombre d'ouvrages.

5. HISTOIRE DES PROVINCES. — Les luttes soutenues par la population roumaine, détachée au cours des âges du tronc commun, contre les tentatives d'assimilation par les États dominants ont été souvent décrites.

A. — En ce qui concerne la *Bukovine*, annexée par l'Autriche en 1775, l'ouvrage classique est celui de M. I. NISTOR, *Der nationale Kampf in der Bukowina*¹, avec, entre autres, de curieux détails sur la manière dont les autorités impériales favorisaient l'élément ruthène pour faire échec aux Roumains. Voir aussi sur ce point le P. Z. VORONCA, *Rutenizarea Bucovinei*². M. IORGA a écrit en français une *Histoire des Roumains de Bukovine*³. L'état de la province en 1775 est étudié avec attention dans les rapports d'Enzenberg, le premier gouverneur autrichien de la province⁴.

On sait aussi que la Bukovine est ethniquement très mélangée : sur les *Arméniens*, qui y sont établis depuis plusieurs siècles et ont notamment une colonie nombreuse à Suceava, siège de leur évêché, voir POLEK, *Die Armenier in der Bukowina* (Czernowitz, 1906) ; de même, sur la colonisation allemande, une étude de POLEK⁵ et une de WICKENHÄUSER⁶. — Quant aux populations de la montagne, où se sont établis de nombreux réfugiés russes au XVIII^e siècle, on en aura une idée par les études de KAINDL⁷. Enfin, l'on sait que quelques colonies magyares ont dépassé les Carpathes et se sont installées dans la plaine, par exemple sur le Siret, à Dornești, à Dărmănești, etc. : elles ont également attiré l'attention de POLEK⁸.

B. — Sur la *Bessarabie*, prise par la Russie en 1812 au traité de Iassy, et où la campagne, sauf tout à fait au sud, est restée essentiellement roumaine, tandis que les villes se russifiaient, la littérature abonde également. Mais il suffirait peut-être de lire, pour prendre un premier contact, l'ouvrage de A. BOLDUR⁹ et celui de A. BABEL¹⁰, œuvres de bonne vulgarisation.

1. Bucarest, 1919, in-8°, 227 p.

2. Cernăuți, 1904.

3. Iassy, 1917, in-8°, 125 p. ; 2^e éd. Bucarest, 1931.

4. Cf. *Documents Hurmuzaki*, VII, p. 454 et suiv.

5. *Anfänge der deutschen Besiedlung der Bukowina*. Czernowitz, 1906.

6. *Die deutschen Siedelungen in der Bukowina*. Czernowitz, 1885-1887.

7. *Die Lippowaner in der Bukowina*. Wien, 1896. — *Die Huzulen*. Wien, 1894. — *Die Ruthenen in der Bukowina*. Czernowitz, 1889-1890.

8. *Die magyarischen Ansiedelungen in der Bukowina*. Czernowitz, 1902.

9. *La Bessarabie et les relations russo-roumaines*. Paris, Gamber, 1927, in-8°, 410 p.

10. *La Bessarabie* (Bibliothèque d'histoire contemporaine). Paris, Alcan, 1926, in-8°, 360 p., 6 cartes.

C. — La *Transylvanie* est d'une actualité plus brûlante ; elle est la seule acquisition de la Roumanie qui lui soit vraiment contestée. Elle n'a, en effet, jamais fait partie des Principautés, et il est aisé de concevoir les regrets que sa perte inspire à ses maîtres d'hier, qui l'ont possédée plusieurs siècles et y ont laissé tant de marques de leur activité. Mais aucun droit historique ne prévaut contre le fait que la grosse majorité de la population est roumaine, et que la province a proclamé en 1918 sa volonté d'être réunie à la Roumanie. La discussion ne saurait légitimement porter que sur une étroite bande de territoire longeant la frontière occidentale ; partout ailleurs, la densité du peuplement roumain exclut toute autre solution que celle des traités de paix. La thèse revisionniste, qui réclame tout l'Ardeal, est en conséquence réduite à invoquer des arguments assez particuliers. Elle n'a, par exemple, pas renoncé à la fameuse théorie soutenue jadis par RÖSLER dans ses *Rumänische Studien*, et d'après laquelle les Daco-Romains auraient évacué tout le territoire à l'époque d'Aurélien, de sorte que les Roumains seraient revenus plus tard, du sud du Danube, bien après l'installation des Magyars en Transylvanie. Cette théorie est pourtant abandonnée aujourd'hui de presque tous les historiens (voir, par exemple, le résumé de cette discussion dans SETON WATSON, *History of the Roumanians*, p. 11-15), principalement parce que l'hypothèse d'une Transylvanie entièrement déserte au moment de l'arrivée des Hongrois semble difficilement admissible. Fût-elle vraie, d'ailleurs, qu'elle ne prouverait encore rien contre la volonté clairement exprimée de la population transylvaine d'aujourd'hui. La théorie de Rösler ne paraissant pas concluante même aux revisionnistes, ils y ajoutent de curieuses considérations sur le recul, économique et moral, qu'aurait subi la province depuis l'installation de la nouvelle administration, sur l'incapacité des Roumains de fonder un régime durable, sur de prétendues persécutions exercées à l'endroit des « minoritaires » (qui, en fait, sont cependant les moins maltraités de tout l'Orient), etc. Tels sont, par exemple, les arguments le plus souvent invoqués par les articles de la *Revue de Hongrie*, les publications de l'Alliance nationale hongroise, les conférences du comte Bethlen, etc.

Les Roumains se défendent avec habileté. La *Revue de Transylvanie*, dont nous signalions dernièrement la récente apparition¹, s'est donné pour tâche de répondre à toutes ces accusations, et jusqu'ici elle a poursuivi son dessein en évitant de tomber dans la polémique vulgaire. M. S. DRAGOMIR², dont toute l'activité a été consacrée aux questions de nationalités, et qui dirige ce périodique auquel collaborent presque tous les professeurs de l'Université de Cluj, a tiré, des arguments mêmes invoqués pendant la guerre par le comte Bethlen pour pousser à la magyarisation, la preuve de la supériorité numérique des Roumains, et il conteste à juste titre l'hostilité prétendue de l'Ar-

1. Voir *Revue historique*, t. CLXXV, 1935, p. 455.

2. Les deux attitudes du comte Bethlen, *Revue de Transylvanie*, vol. I, n° 1, 1934, p. 5-31.

deal à l'égard de Bucarest : car, si les différences, disons même les oppositions qui existent entre les habitants de l'Ardeal et ceux du Vieux Royaume sont peut-être plus tranchées que ne l'ose avouer M. Dragomir, on ne saurait cependant parler de séparatisme transylvain. Quant au passé, l'oppression séculaire de la paysannerie roumaine par les « Nations privilégiées » (Magyars, Szekler et Saxons), oppression sociale bien avant de devenir nationale, ne saurait créer un droit pour ces dernières, ni faire oublier l'importance de ce peuplement roumain, attesté par les plus anciens documents (tout l'article est à lire). L'auteur revient sur la politique de magyarisation en étudiant le mémoire de Bethlen de 1917 dans un article suggestif¹. Dans le même fascicule, M. V. JINGA combat avec preuves à l'appui l'assertion hongroise d'après laquelle la crise économique qui sévit sur l'Europe centrale serait due principalement à la perte de la Transylvanie². — L'attention du public savant sera peut-être plus attirée encore par l'article de M. C. PETRANU (*L'histoire de l'art hongrois au service du revisionnisme*), où l'auteur s'élève avec raison contre les déformations que des intentions de propagande font subir parfois à la recherche scientifique³. Notre époque a vu malheureusement se développer un peu partout un état d'esprit qui veut assigner à l'histoire, non la poursuite désintéressée de la réalité, mais la vérification de certains principes posés *a priori*, d'ordre racial ou national, et contre lequel on ne saurait réagir avec trop de fermeté. Dans le cas présent, M. Petranu combat l'opinion exprimée par des publications hongroises récentes, qui s'attachent à découvrir une flagrante infériorité des Roumains de Transylvanie dans le domaine intellectuel et artistique, et à justifier ainsi, indirectement, les revendications magyares sur cette province. Le patriotisme est, certes, un sentiment respectable ; mais il ne saurait autoriser, sur le terrain scientifique moins qu'ailleurs, des entorses à la vérité. M. Petranu, qui a passé une partie de sa vie à étudier les monuments roumains de l'Ardeal et à les faire connaître dans ses livres et ses albums (voir ci-dessous, § 15, B), a beau jeu pour rétablir, en face de ces affirmations audacieuses, la valeur du patrimoine de ses compatriotes. On pourrait à la rigueur trouver chez M. Petranu quelque excès d'indulgence admirative à l'égard de petites églises intéressantes certes, mais somme toute assez humbles : il reste que leur seule présence constitue déjà une réfutation des théories incriminées ; M. Petranu aurait d'ailleurs pu ajouter deux remarques à son argumentation : d'abord, par quoi, *en Transylvanie*, se manifeste la supériorité artistique des Hongrois ? Des monuments les plus remarquables de la province, l'un, l'Église noire de Braşov, a été élevé par des Saxons et l'autre, la belle

1. *La Hongrie et le problème de la Transylvanie*, Revue de Transylvanie, t. I, n° 3, 1934, p. 334-354.

2. *La Transylvanie économique et la thèse revisionniste hongroise*, Ibid., t. I, n° 3, p. 309-333.

3. Ibid., t. I, n° 1, p. 73-89.

église romano-gothique d'Alba Iulia (Gyula Fehérvár), par des Français. Ensuite, supposons admise non pas la valeur de la civilisation hongroise que personne ne conteste, mais sa supériorité, même écrasante, sur celle des Roumains : quelle conclusion en tirer, sinon l'illustration de l'oppression exercée depuis le xvi^e siècle par les Nations privilégiées ? Toute autre déduction ne serait probante que fondée sur une étude comparative avec l'art des Principautés libres — et, sur ce terrain, de nombreux travaux récents montrent éloquemment que les Roumains ne craignent la comparaison avec personne.

Dans un autre ordre d'idées, M. CALIANI, directeur de l'Enseignement privé au ministère de l'Instruction publique, fait justice de la prétendue oppression exercée par les Roumains sur les minorités dans le domaine scolaire¹, en affirmant, statistiques en main, que les nouvelles autorités sont plus libérales que les anciennes, et que le nombre des écoles primaires magyares a même augmenté depuis l'annexion.

Des ouvrages plus ou moins récents complètent ces données. Citons l'*Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie* de M. N. IORGA² ; une étude, bourrée de faits, de M. G. MOROIANU sur *Les luttes des Roumains de Transylvanie et l'opinion mondiale*³ ; un essai de mise au point de M. S. DRAGOMIR, *La Transylvanie roumaine et ses minorités ethniques*⁴ : on y trouvera maint renseignement sur la répartition des races, l'aspect des villes, l'organisation des très nombreuses sectes religieuses et la loi roumaine des cultes (assez curieuse), les écoles roumaines et allogènes, la vie intellectuelle, la presse, la vie économique, les problèmes posés par la loi agraire, et un chapitre final sur la situation politique des minorités. L'auteur fait en passant justice, pièces en main, de la prétendue légèreté des décisions de Trianon (p. 59-71).

Enfin, l'on ne peut ignorer la volumineuse publication *Transilvania*, édition du dixième anniversaire de la réunion⁵ (études historiques, géographiques, économiques, sociales, etc.).

La question de l'origine des *Szekler* (*Szekelyek*, *Siculi*) est assez confuse ; ils forment en tout cas une population mélangée (Coumans, Magyars et Roumains magyarisés, d'après E. DE MARTONNE)⁶. M. POPA LISSEANU vient de publier une petite étude⁷ où, tout en se préoccupant surtout de statistique, il consacre à l'origine des *Szekler* une trentaine de pages. — Sur les *Saxons*, nous avons deux excellents travaux : G. D. et Fr. TEUTSCH, *Geschichte der*

1. *L'enseignement minoritaire en Transylvanie*, Revue de Transylvanie, t. I, n° 2, p. 152-179, et n° 3, p. 309-333.

2. Bucarest, Gölbl, 1915-1916, 2 vol. in-12, 414 et 404 p.

3. Paris, Gamber, 1933, 284 p.

4. Bucarest, Imprimerie nationale, 1934, in-8°, 281 p.

5. Bucarest, Cultura Națională, 1929, 2 vol. ill., gr. in-8°, 1,337 p. et cartes.

6. *L'Europe centrale*, p. 705.

7. *Sicules et Roumains*. Bucarest, Socec, 1933, in-8°, 80 p., 1 carte.

*Siebenbürger Sachsen*¹, et G. TEUTSCH, *Die Siebenbürger Sachsen*², qui n'est pas un simple résumé du premier et lui apporte d'importants compléments.

D. — Les populations romanes du sud du Danube, si proches des Roumains par la langue, la religion, les mœurs (en réservant la question de savoir si l'assimilation est historiquement légitime), ont fait l'objet d'enquêtes approfondies. On lira utilement N. IORGA, *Histoire des Roumains de la péninsule des Balkans*³ et on parcourra avec intérêt les albums de M. Take PAPAHAGI⁴, qu'il ne sera pas inutile de comparer avec ceux du Musée ethnographique de Sofia⁵.

6. DROIT ET VIE SOCIALE. — L'histoire complète du droit et des institutions roumaines reste à faire. On peut recommander le livre de St. LONGINESCU⁶, malgré les inévitables lacunes qu'explique sa date déjà ancienne ; et surtout celui de I. PERETZ, *Istoria dreptului român*⁷, que résume son *Precis de istoria dreptului român*⁸. En dehors de ces ouvrages, nous n'avons guère que des études partielles, telles que celle de G. FOTINO, *Contribution à l'étude de l'ancien droit coutumier roumain*⁹, qui traite surtout du régime de la propriété, et quelques autres que nous citerons avec la bibliographie de l'époque correspondante.

Sur la vie sociale, au contraire, nous n'avons que l'embarras du choix. On pourra consulter d'abord l'*Histoire économique des Roumains* du D^r I. ANGELSCU¹⁰, ou les articles de M. I. FILITTI sur *L'évolution des classes sociales dans la vieille histoire des Principautés*¹¹. Les questions paysannes ont toujours dominé l'histoire de ce pays éminemment rural ; deux époques ont surtout attiré l'attention des historiens : le Moyen Age, avec ses institutions imparfaitement connues parfois ; et le XIX^e siècle, avec ses deux grandes réformes agraires, celles de 1864 et 1919. Parmi les institutions médiévales, celles qui ont fait naître le plus de discussions sont celles des *rumâni*, et des *vecini*, paysans à propriété limitée, à liberté restreinte, dont la différence n'apparaît pas clairement (sinon peut-être que le premier terme est employé en Valachie et le second en Moldavie), et dont l'exacte condition a été diversement appréciée. La question est importante, car de sa solution dépend

1. Hermannstadt (Sibiu), 1899-1908, 3 vol.

2. Leipzig, 1916, 1 vol. in-8°, XIII-350 p., 1 carte.

3. Bucarest, 1929, VII-67 p.

4. *Images d'ethnographie roumaine* ; cf. § 15 B.

5. Kostov, *Blgarski narodni ševici*, 2^e éd. Sofia, 1928, 2 vol. in-4°, 12 p., XXIV pl., et 15 p., XXX pl.

6. *Istoria dreptului românesc*. Bucarest, 1908.

7. Bucarest, 2^e éd., 3 vol. : I, Doicescu, 1926, 445 p. ; II, 1^{re} partie, 1928, 440 p. ; 2^e partie, 1928, 523 p. ; III, typ. Carageale, 1931, 333 p.

8. Bucarest, *Vremea*, 1931, in-8°, 393 p.

9. Paris, Chauny et Quinsac, 1925, in-8°, 461 p.

10. Genève, 1929, in-8°.

11. *Evoluția claselor sociale în trecutul Principatelor române*, dans la revue *Arhiva*, 1924, nos 1-4.

toute notre conception de l'état social dans les Principautés au Moyen Age. Les plus récents travaux sur ce sujet sont ceux de feu C. GIURESCU : *L'ancienneté des « rumâni » en Valachie et l'ordonnance de Michel le Brave les attachant à la glèbe*; *Les « rumâni »*; *Les boyards*¹. GIURESCU confirmait l'opinion généralement admise que les *rumâni* ou *vecini* sont des paysans non libres, soumis à un maître, par opposition aux paysans libres ou *răzeși*. Mais leur origine est délicate à établir; M. C. C. Giurescu, qui aborde lui aussi ce sujet dans son compte-rendu, déjà cité, du livre de M. Iorga², montre que cette classe, très nombreuse dès les XIV^e et XV^e siècles, compte bien quelques étrangers, mais est en grosse majorité composée de Roumains; son importance numérique exclurait à elle seule toute autre opinion. Il s'agit donc là d'une institution fort ancienne, qui remonte plus haut que la fondation des Principautés.

Sur l'acte de Michel le Brave, voir ci-dessous, § 10; et sur l'organisation sociale à l'époque contemporaine, §§ 12 et 14, B.

7. PRÉHISTOIRE. — Il est au moins inutile de se reporter à l'imposante et fantaisiste *Dacia preistorică* de Nicolas DENSUȘIANU³. S'il existe un peu partout en Roumanie de riches musées préhistoriques, ce n'est qu'avec V. Pârvan que commencent vraiment les recherches scientifiques relatives à la Dacie d'avant la conquête. Son élève, M. I. ANDRIEȘESCU, a donné en 1912 le premier travail sérieux sur l'époque néolithique dans sa thèse sur la *Dacie avant les Romains*⁴. V. PÂRVAN n'a livré au public qu'à la veille de sa mort prématurée les résultats d'une vie consacrée à ce passé mystérieux, dans son monumental ouvrage⁵, que nous avons analysé dans la *Revue historique* de 1927 (p. 269-293), et qui reste le travail fondamental, indispensable à toute étude préhistorique. C'est aussi une sorte de testament archéologique que le petit livre qui parut à Cambridge peu après sa mort⁶. Parmi ses études de détail antérieures, citons les *Débuts de la vie romaine aux bouches du Danube*⁷. Il avait également fondé une revue, *Dacia*, où ont paru quelques études essentielles et sur le modèle de laquelle son élève M. S. LAMBRINO en a fondé une autre, *Istros*, en 1934, consacrée avant tout aux fouilles d'Histria. C'est en parcourant ces deux périodiques que l'on se mettra le mieux au courant des découvertes récentes qui éclairent la préhistoire et la protohistoire rou-

1. *Vechimea rumâniei în Țara Românească și legătura lui Mihai Viteazul*, Annales de l'Académie roumaine, t. XXXVII, 1915; *Despre rumâni*, Ibid., 1916; *Despre boeri*, Ibid., 1920.

2. *O nouă sinteză...*, Rev. Ist. Rom., II, 1, p. 39-45.

3. Bucarest, 1913.

4. *Contribuțiune la Dacia înainte de Romani*.

5. *Getica*. Bucarest, Cultura Națională, 1926, ill., in-16 (Mémoires de la Section historique de l'Académie roumaine, série 3, t. III), 856 p., 43 pl. 4 cartes, résumé français.

6. *Dacia, an outline of the early civilizations of the Carpatho-danubian countries*. Cambridge, 1928, 216 p. — Voir *Revue historique*, t. CLXXIII, 1934.

7. *Inceputurile vieții romane la gurile Dunării*. Bucarest, Cultura Națională, 1923, 247 p., 2 cartes.

maines. Chaque fascicule de *Dacia*, notamment, contient de précieux articles de M. ROSKA sur le Paléolithique roumain, longtemps ignoré, mais qui paraît devoir être assez abondant. D'autres études décrivent en détail le matériel néolithique et énéolithique livré par diverses fouilles, ou même d'assez nombreux souvenirs helléniques (voir ci-dessous, § 8). On pourra encore s'orienter utilement en s'aidant de la bonne vue d'ensemble — encore que très écourtée en ce qui concerne l'époque paléolithique — qu'apporte le livre récent de M. ION NESTOR, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*¹. Enfin, d'intéressantes observations ont été condensées en peu de pages dans les *Souvenirs de voyage en Roumanie* de M. E. PATTE².

8. ORIGINES ET HISTOIRE ANCIENNE. — Sur la Dacie de Burebista et de Décébale, l'ouvrage indispensable est, là encore, celui de V. PÂRVAN, *Getica* (p. 40-130) : on y devra lire, par exemple, les relations avec les Grecs (p. 40 et suiv.) ; les premiers rapports avec les Romains (p. 82-116) ; enfin, un essai de mise au point, d'après les données les plus récentes, de la conquête de Trajan (p. 117-127). N'oublions pas non plus l'un des résultats les plus significatifs des recherches du savant archéologue, à cause des conséquences historiques qui en découlent : l'importance de l'influence celtique sur la civilisation dace, influence qui aide à comprendre, en Dacie comme en Gaule, la rapide romanisation du pays. Si les Daces, au moment de la conquête, n'avaient été préparés déjà à recevoir la civilisation des vainqueurs, la courte domination romaine (106-275) expliquerait mal, à elle seule, le maintien, au milieu de tant de vicissitudes, du caractère éminemment latin de la langue et de la civilisation roumaines.

La richesse et la force du royaume de Décébale viennent d'être mises en pleine lumière par un article de M. J. CARCOPINO dans la revue *Dacia* (t. I), *Les richesses des Daces et le redressement de l'empire romain sous Trajan*. Sur les campagnes de l'empereur, outre les pages citées de *Getica*, on peut toujours se reporter à l'*Istoria Românilor* de XENOPOL (I, 1, 4), qui les étudie en détail.

Les souvenirs grecs en Roumanie ne sont pas extrêmement nombreux ; les fouilles de Mangalia (Kallatis) ont néanmoins mis à jour les restes d'une ville importante³. Quelques œuvres d'art ont été exhumées, d'une valeur d'ailleurs médiocre.

Quant aux souvenirs romains, ils sont déjà plus abondants. C'est d'abord l'inscription (Tabula Traiana) que l'empereur fit graver sur la muraille abrupte des Portes de Fer en souvenir de son expédition. C'est ensuite le fameux trophée élevé en 111 en Dobrogea (Moesie inférieure), à Adam Clisi, et dont les bas-reliefs se trouvent aujourd'hui sur la terrasse qui domine le

1. Francfort, 1934, II-181 p., 27 pl.

2. *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. IX, 1934, p. 371-432.

3. Voir les rapports de M. Sauciu-Săveanu dans *Dacia*, I (1924) et II (1925).

parc Carol, à Bucarest, devant le musée de l'Armée. Ce monument a été étudié et décrit plusieurs fois, par exemple par TOCILESCU¹ et par FURTWÄNGLER². Sans être en aucune façon comparables aux bas-reliefs de la colonne Trajane, les panneaux de pierre de ce trophée donnent une version locale, émouvante dans sa gaucherie, de la célèbre guerre du Danube. — Du pont romain jeté sur le fleuve après la conquête, entre la Moesie supérieure et la Dacie, à Drobeta (Turnu Severin), il reste quelques débris de piles ; mais, sur le plateau qui domine la rive roumaine, le camp qui le défendait vient d'être remis au jour par le directeur du lycée, M. Bărcăcilă, dans la cour même de l'internat. On en trouvera une description, non sans quelques critiques à l'égard de la conduite des fouilles, dans l'article de M. FLORESCU, *Castrul roman Drobeta*³. Enfin, de nombreux fragments (sarcophages, poteries) ont été découverts un peu partout et ont enrichi les musées archéologiques de Bucarest, Alba Iulia (Apulum), Cluj (Napoca), etc. — Sur la colonisation romaine, on lira les chapitres de XENOPOL (*Ist. Românilor*, I) et surtout V. PÂRVAN (*Inceputurile...*, déjà cité).

Une question assez délicate est celle de l'introduction du christianisme en Dacie ; il est hors de doute qu'elle est fort ancienne, à en juger par quelques inscriptions tombales. Voir notamment V. PÂRVAN, *Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-romain*⁴.

L'abandon de la Dacie par Aurélien a été souvent étudié. On sait qu'Hadrien l'avait déjà envisagé ; au III^e siècle, devant les invasions de plus en plus menaçantes, le sacrifice ne pouvait plus être évité. Ce fait si connu n'arrêterait point les historiens si de vives discussions ne s'étaient élevées sur le point de savoir comment cette opération a été réalisée. Bien qu'on se représente mal une population entière, de cette importance, abandonnant son territoire pour se réfugier en Moesie et ne revenir au nord du Danube que plusieurs siècles après, et bien qu'aucun document ne nous parle d'un tel exode qui aurait dû frapper l'imagination des contemporains, c'est cependant la théorie qui a été mise plusieurs fois en avant : on en devine les dessous. Ce qui au fond est en question, c'est la priorité ou le caractère récent du peuplement roumain en Transylvanie ; c'est-à-dire, pour les partisans des arguments historiques, la base de la question des nationalités dans cette province. La fameuse théorie de Rösler a été plusieurs fois reprise, par exemple par E. FISCHER⁵, ou, d'une façon plus modérée, par A. DE BERTHA⁶, et même

1. *Das Monument von Adam-Clissi*. Vienne, 1895. — *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*. Bucarest, 1900, in-fol., 243 p., 5 pl.

2. *Das Tropaeum von Adam-Clissi*. Vienne, 1903.

3. *Rev. Ist. Rom.*, III, 1, p. 32-53.

4. *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*. Bucarest, éd. de la Casa Bisericii, 1911, 222 p.

5. *Die Herkunft der Rumänen*. Bamberg, 1904.

6. *Magyars et Roumains devant l'Histoire*. Paris, Plon, 1899, in-8°, v-493 p. — Voir la réponse de Xenopol sous le même titre. Leroux, 1900, in-8°, 29 p.

par JIREČEK¹; elle paraît encore aujourd'hui officiellement admise en Hongrie. Elle a été depuis longtemps combattue par les Roumains, par exemple par XENOPOL (voir ci-dessus), par D. ONCIUL, *La question roumaine*², etc. Xenopol l'avait déjà discutée dans sa grande *Histoire* (1, 2, 4), en un chapitre qui est toujours à lire, et où il soutient ce qui sera la constante théorie roumaine, et, disons-le, celle du bon sens : seule l'*Histoire Auguste* parle d'une transplantation, et dans un simple membre de phrase (« Daciam... reliquit, abductosque ex ea populos in Moesiam collocavit ») qui ne saurait à lui seul emporter la conviction ; les colons fortunés avaient sans doute commencé à émigrer depuis longtemps devant les envahisseurs ; mais les autres n'ont pas dû partir davantage après le retrait des troupes, qui déjà ne réussissaient plus à les protéger depuis Hadrien, et qui furent ramenées avec l'administration en Moesie. C'est l'opinion que nous retrouvons dans la *Geschichte* de M. IORGA et à laquelle, en définitive, il paraît difficile de ne pas se rallier. Si la discussion a repris de nos jours, n'est-ce pas une conséquence assez naturelle de l'agitation créée par le traité de Trianon ?

9. FONDATION DES PRINCIPAUTÉS. — Que s'est-il passé entre 275 et la fin du III^e siècle, date à laquelle les Roumains reparaissent officiellement parmi les nations ? L'« énigme historique » dont parlait Xenopol en 1885 ne semble pas près d'être éclaircie. Ce n'est pas que la connaissance de ces siècles mystérieux n'ait pas fait de progrès. Ainsi l'on s'est efforcé, en appelant la linguistique au secours de l'histoire défailante, de retrouver la trace de l'influence des envahisseurs barbares sur les Daco-Romains. Ces invasions appartiennent à l'histoire générale ; on peut cependant signaler des tentatives récentes pour préciser les rapports entre la population originelle et certains des nouveaux venus. En ce qui concerne les *Germanis*, le grelot paraît avoir été attaché par M. C. DICULESCU³, qui attribue à ce dernier peuple un rôle tellement surprenant que les réactions n'ont point tardé. M. IORGA⁴ soutient la thèse opposée : les Germanis ne se sont pas arrêtés en Dacie et n'y ont pas laissé de traces. Cette opinion, pour reproduire celle de Xenopol (I, 3, 1), n'est cependant pas acceptée par tous ; M. GIURESCU essaie de déterminer, sans parti pris, l'extension du peuplement germanique en Dacie, sans pour cela admettre la thèse de M. Diculescu, qui paraît devoir rester isolée⁵.

Sur l'influence des *Slaves*, nous sommes mieux renseignés. La longue vie commune des deux peuples a laissé de telles traces dans la toponymie et dans le vocabulaire que personne ne conteste l'importance de cette influence, qui a pénétré si profondément toute la vie roumaine. Le meilleur guide sur ce

1. *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*. Wien, 1901.

2. *Chestiunea română*. Bucarest, 1902.

3. *Die Gepiden*. Leipzig, 1922.

4. *Histoire des Roumains et de leur civilisation*, 1920, p. 38-39, et surtout éd. roumaine, p. 33-35.

5. *O nouă sinteză...*, Rev. Ist. Rom., I, 4, p. 371-374.

point est l'*Histoire de la langue roumaine* de M. O. DENSUȘIANU (voir ci-dessus, § 4, A), notamment vol. I, p. 255 et suiv.

Sur les *Coumans*, si intimement mêlés, eux aussi, à la vie roumaine, on pourra consulter, entre autres, le livre de M. I. FERENT, *Les Coumans et leur évêché*¹. Quelques détails plus rapides dans XENOPOL (II, 1, 2) et dans GIURESCU (*O nouă sinteză*, R. I. R., t. I, 4, p. 377-381).

Il est beaucoup plus malaisé de se représenter la vie des populations primitives pendant toute cette période. Les chroniqueurs étrangers désignent, assez naturellement, les habitants de la Dacie du nom du peuple dominant, Gépides, Petchénègues, Coumans, quand ils n'usent pas, par atticisme, de noms classiques, comme le font généralement les Byzantins (Scythes...). Les Daco-Romains de la steppe ont-ils fui devant l'orage pour chercher un refuge dans les Carpathes? On l'a soutenu longtemps, et on ne saurait le nier d'une manière absolue; mais ce serait, semble-t-il, une erreur de supposer qu'ils aient laissé la plaine vide devant l'envahisseur. N'est-il pas à croire qu'en ce cas ils eussent suivi les Romains dans leur retraite, en un moment où les dévastations battaient déjà leur plein? Il est plus probable que la montagne a été un refuge intermittent, d'où la population de la steppe repartait le danger passé, c'est-à-dire dès que les nouveaux maîtres trouvaient plus de profit à faire travailler pour eux leurs sujets qu'à les piller. Les deux groupes de populations ont dû bien des fois fusionner, et il est probable que les Roumains n'étaient pas absents des rangs des guerriers petchénegues ou coumans. Mais nous sommes, presque toujours, réduits à des hypothèses. Cependant, M. IORGA a attiré dernièrement l'attention sur un passage de l'*Alexiade*² où Anne Comnène nous parle d'un « duché de Paristrion », vers Silistrie, avec des chefs du nom de Tatos dit Chalis, Solomon, Sestlav, Saccea³; il y revient dans son étude sur *Les premières cristallisations d'État des Roumains*⁴ et voit dans ces chefs des noms roumains. M. BĂNESCU a repris la question et l'a presque faite sienne, y consacrant plusieurs travaux⁵. — Il est permis, certes, de ne pas se montrer aussi affirmatif dans l'interprétation de ce texte; le caractère roumain du nom de Tatos (rapproché de Tatul) ne s'impose nullement; mais on ne saurait désormais ignorer ces hypothèses, et le duché de Durostor (Paristrion) paraît bien offrir, dès le XI^e siècle, un exemple de ces petites formations politiques où l'élément roumain continuait de persister, et d'où sortirent peu à peu les premiers knèzes et les premiers voévodes historiques. Il est probable que des cantons de ce genre se

1. *Cumanii și episcopia lor*. Blaj, 1931.

2. Éd. Teubner, 1884, I, p. 222.

3. *Cele d'întâi cristalisări de Stat ale Românilor*, Rev. Ist., 1919, p. 103 et suiv.

4. *Bulletin historique de l'Académie roumaine*, 1920, p. 33 et suiv.

5. *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube* (Mémoires de l'Académie roumaine, 7 juin 1921), publié dans les *Byzantinische Neugriechische Jahrbücher*, III, 1922, p. 287 et suiv. — *Les plus anciennes informations byzantines sur les Roumains du Bas-Danube*, Analele Institutului de Istorie națională. Cluj, 1922, p. 133 et suiv.

sont créés spontanément dans la montagne, à l'intérieur de telle vallée plus ou moins garantie par la distance qui la séparait des grandes voies de la steppe, et qu'il faille attribuer une origine très ancienne à ces curieuses républiques de bergers que signale, en 1716, le prince Dimitrie CANTEMIR dans sa *Descriptio Moldaviae*¹ à Câmpulung en Bukovine, à Tigheci en Moldavie, à Vrancea en Valachie. On pourra encore consulter, sur la première, le recueil de T. V. STEFANELLI².

Mais, avant la création des Principautés historiques, les Roumains ont encore subi une double influence : d'une part, celle, mal connue, d'un événement certain, l'invasion tatar du XIII^e siècle qui détruisit les armées du roi de Hongrie Bela IV en 1241 et qui soumit aux envahisseurs les steppes valaque et moldave jusqu'au XIV^e siècle ; — d'autre part, l'influence religieuse des Slaves du Sud, intermédiaires naturels entre les Roumains et l'orthodoxie byzantine. Il semble que le contact avec la Bulgarie voisine (qui vit se développer une si remarquable civilisation et une Église nationale du IX^e au XI^e siècle, plus ou moins hellénisée depuis pour renaître avec le deuxième empire aux XII^e et XIII^e siècles) ait exercé une action profonde sur la vie religieuse roumaine, bien avant que le moine serbe Nicodème ait été appelé par le prince Vlaicu pour donner à la Valachie son organisation ecclésiastique. On trouvera les détails les plus nombreux dans l'*Histoire de l'Église roumaine* de M. IORGA, déjà citée (§ 4, D), et un court résumé dans l'Introduction de nos *Églises de Moldavie* (p. 16-18 et 22-24). Il faut reconnaître que l'histoire de ces rapports est loin d'être élucidée ; il est pourtant un point qui paraît bien établi maintenant : ce sont les relations entre l'Église roumaine et le patriarcat d'Okhrida. Ces relations sont indéniables ; mais la vieille tradition selon laquelle les prélats roumains auraient relevé de ce siège jusqu'à l'époque d'Étienne le Grand (et qui se retrouve encore dans le livre de M. Seton Watson, p. 15) a été définitivement condamnée par M. LASCARIS³. Cette légende est née sans doute de l'éphémère concentration des Vieux Croyants autour d'Okhrida par opposition au concile de Florence et à l'Union que Constantinople avait un instant acceptée (et encore est-ce Ipek, et non Okhrida, qui consacra à ce moment le métropolite Teoctist) ; mais il s'agit là d'un fait exceptionnel et rien ne justifie la croyance à une obédience régulière, malgré les rapports fréquents que les Roumains, comme tous les Orthodoxes, entretenaient avec cette prestigieuse ville sainte.

Nous sommes ainsi parvenus à l'époque de la fondation des premiers États roumains, à ce que l'on a longtemps appelé la « Descente (descălecarea, mot à mot « pied à terre ») des Princes roumains », selon la théorie qui se représentait les voévodes Radu Negru en Valachie et Dragoș en Moldavie passant

1. Éd. de l'Académie roumaine. Bucarest, 1872, p. 123-124. — Ces passages sont cités dans nos *Églises de la Moldavie du Nord*, I, p. 14, n. 5, et p. 15, n. 1.

2. *Documente din vechiul ocol al Câmpulungului Moldovenesc*. Bucarest, 1915, in-8°, 413 p.

3. Ioachim, métropolite de Moldavie, Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine, XIII (1927).

vers 1300 de la Transylvanie dans la steppe et y fondant les Principautés. Cette vue simpliste a été peu à peu amendée et précisée ; les principautés n'ont pas été fondées en un jour et sont sorties peu à peu de formations politiques antérieures plus modestes ; mais il reste que l'impulsion est bien venue des Carpathes. En Valachie, après des knèzes au nom souvent slave (Litovoi, Seneslav, Crescimir...), un prince énergique, Alexandre Basarab (vers 1320-1352), profita des embarras de la dynastie angevine pour rompre le lien de vassalité qui le rattachait à cette maison, battant même Charles Robert à Curtea de Argeș en 1330¹. Ce fondateur de la grande dynastie des Basarab affirma l'étendue de sa puissance en prenant le titre de « Grand Voévode et Seigneur de toute l'Ougro-Vlachie ». Car c'est ce titre, disons-le en passant, et non celui de seigneur « de tout le pays roumain », comme certains l'ont cru et nous-même après eux dans nos *Églises*, qu'ont véritablement porté les Basarab². — En Moldavie, le fondateur légendaire est Dragoș, dont l'existence paraît certaine, si son rôle est moins clair. On admet généralement que ce Voévode du Maramureș a été envoyé outre Carpathes par le roi de Hongrie pour fonder une sorte de marche contre les Tatars vers 1350 ; que son fils Sas lui a succédé, et que son petit-fils Balç a été détrôné par un autre voévode révolté, Bogdan, venu également du Maramureș et qui aurait fondé la première dynastie indépendante. Encore est-il malaisé de définir le titre et la fonction véritables de Dragoș et de ses fils.

10. LES PRINCIPAUTES DU XV^e AU XVII^e SIÈCLE. — S'il était besoin d'appuyer de preuves nouvelles l'idée que les nouveaux États ne sortaient pas du néant, et que leurs chefs furent dès l'origine des princes puissants, comparables à ceux des pays voisins, les recherches archéologiques des vingt ou trente dernières années apporteraient de ce fait des confirmations éclatantes. Les fouilles entreprises par M. V. Drăghiceanu à Curtea de Argeș ont révélé l'existence d'un palais important, en rapport avec la fameuse vieille église du XIV^e siècle que ses proportions permettent de rapprocher elle-même des plus beaux monuments serbes de la même époque, bien qu'elle soit d'inspiration constantinopolitaine ; et, dans cette église princière, la tombe du Prince Noir (Negru Vodă), récemment découverte (en 1920), a livré les restes d'un somptueux vêtement de pourpre orné de perles, d'une couronne d'or et d'un riche ceinturon dont la boucle d'or est d'un beau travail occidental. Ces bijoux et ces vêtements sont décrits dans la publication des Monuments historiques, *Curtea Domnească de Argeș*³, ainsi que dans l'article de M. G. BRĂȚIANU dans la *Revue archéologique* de 1921⁴. — De son côté, la petite église élevée à Rădăuți par le prince Alexandre le Bon de Moldavie (1400-1432), peut-être

1. Voir les détails de cette campagne dans GIURESCU, *O nouă Sinteză...*, Rev. Ist. Rom., II, 1, p. 6-9.

2. GIURESCU, *Ibid.*, p. 14.

3. Bucarest, Cultura Națională, 1923, gr. in-8°, ill., ix-286 p., résumé français.

4. T. XIII, 2, p. 1-23, 1 pl.

remaniée depuis, indique, par son plan cistercien en miniature, des relations avec la Pologne voisine, et, par ce qui reste des fresques, bien défigurées par des restaurations modernes, avec la Serbie; elle ne marque en tout cas pas un commencement (voir nos *Églises*, p. 39-49). Les dignitaires de la cour, valaques ou moldaves, si bien étudiés par C. C. GIURESCU¹, rappellent beaucoup ceux de la cour byzantine, voire de la cour hongroise, si l'on peut, selon toute apparence, rapprocher le *Vornic* du Palatin. Quant au prince, qui se fait représenter dans ses églises, sur la fresque du fondateur, dans un somptueux costume qui ne le cède en rien à celui de ses voisins de Bulgarie et de Serbie du siècle précédent, c'est un souverain passablement autoritaire, sinon absolu; sa volonté est, en effet, limitée par la tradition et par le conseil des Boyards, classe puissante sans le concours de laquelle il ne lui reste qu'un pouvoir illusoire²; mais il est prince « par la grâce de Dieu », planant très au-dessus de l'humble masse des paysans, serfs dans la main des boyards et bientôt attachés à la glèbe (voir ci-dessous l'époque de Michel le Brave). Sur ces institutions, voir plus haut, § 6, en y ajoutant les intéressantes études de M. M. EMERIT sur le vieux rite de l'adoption fraternelle et sur les survivances de l'institution du clan³.

Les relations économiques du Moyen Age expliquent en grande partie l'importance rapidement acquise par ces nouvelles principautés. Elles se trouvaient, en effet, situées sur des voies commerciales fort anciennes et très fréquentées : la Valachie sur la voie du Danube (connue des Celtes, des Grecs, des Romains, des Byzantins et des Italiens) et au croisement de la route du Nord par la Tour Rouge ou Predeal et de la route est-ouest de la steppe; la Moldavie sur la route, suivie depuis l'époque préhistorique, qui mène de la Baltique à la mer Noire. Une étude du développement économique, et même politique, des Principautés ne devra donc pas ignorer les beaux travaux de M. G. BRĂTIANU sur l'activité génoise en Orient⁴; non plus, en ce qui concerne plus particulièrement le commerce des Principautés, que l'*Istoria Comerțului Românesc* de M. IORGA, ni les *Chipuri și Icoane* du même auteur, surtout le tome III (voir § 4, D). Sur la Moldavie elle-même, voir surtout I. NISTOR, *Die auswärtigen Handelsbeziehungen der Moldau im XIV., XV. u. XVI. Jhdt.*⁵ et *Handel und Wandel in der Bukowina*⁶. L'étude la plus récente

1. *Contribuțiuni la studiul marilor dregători în secolele XIV și XV*. Văleni, 1926.

2. C. GIURESCU, *Despre boeri*. — C. C. GIURESCU, *O nouă sinteză...*, Rev. Ist. Rom., II, 1, p. 30-39.

3. *L'adoption fraternelle en Valachie et son influence sur la formation de la propriété collective*, Bibliothèque de l'Institut français de hautes études en Roumanie, Mélanges, 1927, p. 45-62. — *La solidarité du clan dans l'ancienne Roumanie*. I : *La préemption et le retrait*, Ibid., 1928, p. 51-62; II : *L'institution des cojurateurs*, Ibid., 1930, p. 19-38.

4. Surtout ses *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e siècle*, Paris, Geuthner, 1929, in-8°, XII-35 p., 1 carte, 5 pl.

5. Gotha, 1911.

6. Czernowitz, 1912.

sur la route commerciale traversant la Moldavie est celle de M. P. P. PANAITESCU¹, dont les conclusions sont pleines d'intérêt : la route moldave (Lwów-Cetatea Albă) a remplacé la « route tatare » (Lwów-Podolie-Crimée) vers 1382, au temps de Ladislas Jagellon, qui va étendre en 1387 sa suzeraineté sur la Moldavie ; des rapports réguliers s'établissent alors entre la Moldavie, d'une part (les négociants « moldaves » sont d'ailleurs, le plus souvent, des Allemands), et, de l'autre, Lwów et Cracovie, les seules qui auront le privilège de commercer avec la Moldavie et où l'on rencontre des marchands roumains, établis et jouissant parfois du droit de cité. Les « privilèges » (traités de commerce) qui régissent ces relations visent surtout les draps de Flandre et d'Allemagne, ainsi que les « marchandises tatares » (= asiatiques : épices, vins, étoffes) ; la Moldavie exporte surtout des bestiaux et de la cire, mais, somme toute, en petites quantités. L'itinéraire est obligatoire, ainsi que le dépôt des marchandises dans certaines villes (Cracovie, Lwów, et, en Moldavie, à Suceava, où les négociants de Lwów possèdent un entrepôt). Conventions et système douanier sont conformes aux usages occidentaux, mais paraissent surtout s'expliquer par les prétentions du roi de Pologne sur la Moldavie. Celle-ci accepte cette suzeraineté dans l'espoir d'une aide militaire ; les Polonais sentent la nécessité de protéger cette importante route commerciale, car la Moldavie vassale leur assure l'accès à la mer Noire, comme la suzeraineté sur les Teutoniques leur donne l'accès à la Baltique — les deux seuls débouchés maritimes possibles. — Le mouvement commercial qui unit Cetatea Albă et, par conséquent, la route de Pologne, à Caffa et Chypre semble prolonger l'activité des négociants italiens, devenus au xve siècle de grands capitalistes qui assument l'administration des douanes et financent les grandes affaires, en Pologne comme en Moldavie. Ces relations vont prendre fin avec la chute de Caffa, de Chilia, de Cetatea Albă et l'établissement de la suprématie turque sur la mer Noire, autrement dit avec l'avènement du commerce grec : la ruine du transit à travers la Moldavie contribuera certainement à accentuer la décadence de la Principauté au xvi^e siècle.

L'histoire des principaux princes est suffisamment connue pour nous permettre de ne nous arrêter ici que sur certains points. On trouvera dans les Histoires générales (voir plus haut, § 4, D), ainsi que, pour la période qui va des origines au xvii^e siècle, dans nos *Églises* (*passim*), les événements essentiels dont la connaissance devrait paraître indispensable à quiconque étudie le xve et le xvi^e siècle européens. On oublie trop que le grand fait qui domine toute cette époque est la conquête turque, et que les luttes obscures soutenues au xiv^e siècle par les Bulgares et les Serbes, aux deux siècles suivants par les Valaques et les Moldaves, revêtent une importance internationale de tout premier plan. Les voévodes roumains tiennent la ligne du Danube ;

1. La route commerciale de Pologne à la mer Noire, Rev. Ist. Rom., III, 2, 1933, p. 172-193.

Mircea l'Ancien, Vlad Țepeș, Étienne le Grand ne sauraient être oubliés aux côtés de l'héroïque figure de Jean de Hunyade ; ils sont l'avant-garde de la Hongrie et de la Pologne, et la fin de leur résistance a pour suite immédiate Mohács, en attendant Buda et Vienne. Leurs armées ne sont pas à dédaigner ; elles paraissent sur les champs de bataille étrangers (celles de Mircea à Kosovo et à Nicopolis, celles d'Alexandre le Bon à Tannenberg), et Étienne le Grand, cet « athlète du Christ » que félicite Sixte IV, réussit à vaincre jusqu'à Mahomet II, le prestigieux Conquérant. Vite entré dans la légende¹, ce dernier a depuis longtemps tenté la curiosité des historiens ; il faut connaître les petits livres de N. IORGA, *Histoire d'Étienne le Grand racontée au peuple roumain* et *La commémoration d'Étienne le Grand*², et celui d'I. URSU³ ; en français, on peut lire l'étude déjà vieillie, et pas toujours favorable de XENOPOL⁴, ou deux autres inspirées de travaux récents⁵. — La vie sociale de son temps s'éclairera par les *Documents réunis* par I. BOGDAN⁶ ; la vie économique par le livre déjà cité de I. NISTOR⁷ ; enfin, une étude de premier ordre sur l'armée moldave du xv^e siècle, sa composition, son armement, sa tactique, nous est fournie par une série d'articles du général R. ROSETTI parus sous le titre commun de *Recherches sur la manière de faire la guerre d'Étienne le Grand*⁸.

Les chroniqueurs nous apprennent que le héros mourant, ayant fait l'épreuve de la force turque et du peu de sûreté des alliances voisines, conseilla à son fils Bogdan de se réconcilier avec le Grand Seigneur : il en résulta le traité de 1511, plusieurs fois publié⁹, qui, avec ceux qu'avaient signés auparavant Mircea et Vlad Țepeș¹⁰, devait rester jusqu'au xix^e siècle la base des relations entre les Turcs et leurs vassaux de la rive gauche du Danube. Les Ottomans s'engageaient à n'entretenir ni troupes turques ni mosquées sur le territoire des Principautés, situation privilégiée dont elles furent seules

1. Voir les contes et complaintes inspirés par son règne héroïque, recueillis par ST. KIRILEANU dans son *Ștefan cel Mare și Sfânt* (Coll. Biblioteca pentru popor, n° 24). Typogr. de Neamț, 3^e éd., 1924, in-8°, 360 p.

2. *Istoria lui Ștefan cel Mare pentru poporul român*. Bucarest, Minerva, 1904, in-8°, 335 p. — *Pomenirea lui Ștefan cel Mare*. Bucarest, 1905, 108 p. et 22 pl.

3. *Ștefan cel Mare*. Bucarest, impr. Antonescu, 1925, in-8°, 461 p.

4. *Le quatrième centenaire d'Étienne le Grand*, Revue historique, t. LXXXVI, 1904, p. 130-136.

5. P. HENRY, *Le règne et les constructions d'Étienne le Grand*, Mélanges Diehl. Leroux, 1930, II, p. 43-58. — *Les Églises de la Moldavie du Nord*. Leroux, 1930, I, p. 53-62.

6. *Documentele lui Ștefan cel Mare* ; cf. § 3.

7. *Handel und Wandel in der Bukowina*. Czernowitz, 1912.

8. *Studii asupra chipului cum se făptuia războiul de către Ștefan cel Mare*, Mémoires de la Section historique de l'Académie roumaine, série III, t. IV, 1925, p. 367-444, et t. VI, 1926, p. 1-71.

9. Voir notamment les *Archives diplomatiques*, 1866, II, p. 295.

10. Voir ces deux pièces également dans les *Archives diplomatiques*, 1866, II, p. 293 et 294-295.

à jouir, de tous les États vaincus et soumis à l'Empire. Ce n'est pas qu'elles n'aient parfois cherché à reconquérir leur indépendance. Le brave et un peu brouillon Pierre Rareș, fils naturel d'Étienne le Grand (1527-1538), en fit en vain la tentative, dut s'enfuir abandonné de ses boyards et ne revint — ô ironie ! — que sous la protection turque : sur cette curieuse figure, voir surtout I. Ursu, *Petru Rareș*¹ ; en français, courte étude dans nos *Églises* (p. 136-138) ; le jugement souvent très dur de M. Seton Watson (p. 55-59) ne nous paraît pas justifié, en ce qu'il ne tient pas suffisamment compte des circonstances parfois tragiques qui forçaient parfois le prince à louver et à dissimuler. Pierre Rareș est d'ailleurs le seul prince du xvi^e siècle, en Valachie comme en Moldavie, qui sorte de l'ordinaire, à part peut-être la romantique figure d'Alexandre Lăpușneanu, grand bâtisseur d'églises et destructeur de boyards. Les histoires générales feront suffisamment connaître cette époque trouble, semée d'invasions et de révoltes, et où presque rien ne retient l'attention. Ce n'est qu'à la fin du siècle qu'apparaît un héros légendaire, le dernier avant la résurrection du xix^e siècle, Michel le Brave (Mihai Viteazul).

L'hagiographie nationale a quelque peu défiguré la véritable histoire de ce chevalier dont le court règne (1593-1601), rempli du fracas des batailles et des conquêtes, a fini par laisser dans l'esprit de son peuple l'image d'un précurseur qui réunit pour la première fois en un seul corps les trois grandes provinces roumaines, Valachie, Transylvanie, Moldavie. Ce serait pourtant un anachronisme que de supposer chez ce prince le sentiment d'une unité ethnique et encore plus le désir de la réaliser. Michel a été conduit par les circonstances, et aussi par un esprit romanesque dont on ne peut pas ne pas tenir compte. Il faut relire sur ce point l'attachant article où M. IORGA² oppose à la calme ferveur d'Étienne le Grand attendant de Dieu l'octroi de la victoire qu'il a soigneusement préparée, au courage chevaleresque de Michel payant de sa personne à la tête de sa cavalerie (comme à Călugăreni) et remportant par son audace, encore plus que par sa tactique d'ailleurs réelle, un succès personnel à la manière des héros de l'*Iliade*. Comme le Charles XII de Voltaire, M. Iorga nous le montre vivant à la fois dans la réalité politique et le rêve littéraire, l'esprit plein du souvenir de l'« Alexandria » que tous ses contemporains savent par cœur, et brûlant de l'ambition de suivre les traces du légendaire Macédonien dont il a fait son idéal. Il y a, entre Étienne et lui, la différence de deux tempéraments, de deux mentalités et de deux époques, et ce n'est pas l'une des rencontres les moins curieuses de l'histoire roumaine que celle de ce paladin occidental transportant dans les Carpathes l'esprit de la chevalerie et de la Renaissance. Il y a du roman héroïque dans son entrée solennelle à Gyula Fehérvár (Alba Iulia) ou dans les somptueux honneurs funèbres qu'il fait rendre à son ennemi vaincu, André Bathory. Mais, si

1. Bucarest, Convorbiri Literare, 1923, in-8°, 142 p.

2. *Phases psychologiques et livres représentatifs des Roumains*, Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine, 1915, p. 185 et suiv.

Michel le Brave a pu se laisser guider en plusieurs circonstances par un idéal de chevalerie, ce serait une erreur absolue que de lui attribuer une grande idée politique moderne, comme l'eût été par exemple l'idée roumaine. M. Seton Watson (p. 61-72) a très bien vu les raisons purement pratiques de ses actes. La lutte contre les Turcs partait du désir fort naturel, et commun à tous les princes roumains un peu énergiques, de secouer le joug étranger; sa conquête de la Transylvanie est en grande partie une conséquence de ses relations avec l'Empire, dont il portera le titre de lieutenant, et de sa rivalité avec André Bathory; et s'il enlève la Moldavie à Jérémie Movilă, c'est pour la soustraire aux intrigues magyares et polonaises dirigées contre lui-même. Sa politique est si peu roumaine qu'il marche d'accord avec les seigneurs hongrois et roumains de l'Ardeal, lesquels forment une caste commune en face de la paysannerie roumaine, que Michel maintient dans l'obéissance à leur égard. L'on n'est pas tout à fait d'accord sur le sens de sa fameuse ordonnance attachant le paysan à la glèbe; si M. GIURESCU l'interprète comme une garantie donnée aux boyards transylvains que rien n'est changé dans l'organisation sociale¹, un autre historien averti du vieux droit roumain, M. I. C. FILITTI, croit que cet acte présente en réalité deux faces: d'une part, une disposition de nature à mettre fin aux revendications réciproques des boyards à l'égard de leurs serfs fugitifs; de l'autre, en plus, la réduction à l'état de serf attaché à la glèbe de tout cultivateur se trouvant cette année-là travailler sur les terres d'autrui²; c'est-à-dire, en somme, une mesure présentant de curieuses analogies avec celle que Boris Godunov venait de prendre presque à la même époque. Quoi qu'il en soit de cet intéressant problème, on voit de reste que cette décision donnait satisfaction aux boyards des nations privilégiées et excluait toute idée d'une politique de race, d'une politique de nationalités dont le xvi^e siècle ne pouvait avoir la moindre idée. — On trouvera encore des détails sur ce règne dans la *Brève histoire de Michel le Brave* de N. IORGA, dans son *Histoire populaire de Michel le Brave*, ou dans la brochure de circonstance publiée par le même auteur à la fin de la guerre³.

Sur l'armée du xvi^e siècle, le général R. ROSETTI, poursuivant ses recherches, a étudié dans une série d'articles l'armement, l'organisation, la tactique, les fortifications et la stratégie de l'armée moldave de la mort d'Étienne le Grand à celle de Matei Basarab⁴.

Parmi les derniers princes nationaux qui se succèdent jusqu'en 1714, date de l'avènement des Phanariotes, trois ou quatre seuls méritent une mention

1. *O nouă sinteză...*, Rev. Ist. Rom., II, 1, 1932, p. 43-45.

2. *Despre legătura lui Mihai Viteazul*, Rev. Ist. Rom., II, 2-3, 1932, p. 221-230.

3. *O scurtă istorie a lui Mihai Viteazul*. Bucarest, 1900, 116 p. — *Istoria lui M. V. pentru poporul român*, 2^e éd. Bucarest, 1919, 74 p. — *La politique de Michel le Brave, ses origines et son importance actuelle*. Iassy, 1918, in-16, 27 p.

4. *Mémoires de la Section historique de l'Académie roumaine*, 1929-1933 (t. XI, XII et XIV).

spéciale. Ce sont d'abord, en Valachie, Matei Basarab (1632-1654), prince instruit, prudent et très supérieur au siècle de décadence où le hasard l'a fait naître, et son rival moldave Vasile Lupul (« Basile le Loup », 1634-1653), qui tous deux seraient dignes d'une monographie. On pourra consulter, sur ce dernier, la petite brochure de M. IORGA sur *Les premières années du règne de Vasile Lupul*¹. — C'est, à la fin du siècle, Constantin Brâncoveanu (1688-1714), le dernier prince valaque, figure séduisante de grand seigneur opulent et cultivé, qui a attaché son nom à une époque de l'art valaque et à une période originale de civilisation. Outre les histoires générales qui toutes lui rendent justice, M. IORGA lui a consacré une étude et un petit recueil de *Documents*². C'est aussi une intéressante figure que celle du dernier prince moldave, Dimitrie Cantemir (1710-1711), compromis par ses relations avec Pierre le Grand et obligé de fuir après la campagne du Prut, plus connu comme lettré et comme écrivain, à qui nous devons cette précieuse *Descriptio Moldaviae* déjà citée, de 1716 (voir § 9), et d'autres ouvrages, parmi lesquels une *Histoire de l'Empire ottoman* qui n'est point négligeable, vu l'expérience personnelle de l'auteur à l'égard de la Turquie, et qui fut bientôt traduite en plusieurs langues³.

Quelle que fût cependant la redoutable surveillance exercée par les Turcs, les Principautés étaient encore capables de fournir un appoint dans les luttes internationales en Orient : c'est ce qui résulte, par exemple, de la récente publication de M. GIORĂNESCU, *Documents concernant le règne de Mihai Radu*, qui montre le rôle que la Valachie, dans l'esprit de ce prince et dans celui de Venise, aurait pu être appelée à jouer dans la guerre de Candie au XVIII^e siècle⁴.

11. HISTOIRE DE LA TRANSYLVANIE JUSQU'AU XVIII^e SIÈCLE. — Nous avons indiqué déjà les ouvrages consacrés à cette province auxquels on peut recourir (§ 5). Dans les histoires générales, signalons plus spécialement les chapitres de l'*Histoire des Roumains et de leur civilisation* de M. IORGA, et ceux de l'*History* de M. SETON WATSON, si averti des choses transylvaines.

12. — LES PRINCIPAUTÉS DU XVIII^e AU XIX^e SIÈCLE. — La triste époque des Phanariotes n'est point marquée dans le domaine de la civilisation par une décadence aussi profonde qu'on le croit quelquefois, puisque ces étrangers ont introduit, au moins chez les boyards, la culture hellénique et française. Cette dernière était représentée notamment par les secrétaires français que les hospodars eurent fréquemment à leur service et sur lesquels il y aurait un

1. *Cei d'întâi ani din domnia lui Vasile Lupul*. Bucarest, 1900, 53 p.

2. *Viața și domnia lui Constantin Brâncoveanu*. Văleni, 1914, 213 p. (t. XXX des Studii și Documente). — *Documente privitoare la C. B.* Bucarest, 1901, xxiv-177 p.

3. Éd. roumaine de l'Académie roumaine, 2 vol., 1876-1883 ; éd. anglaise. Londres, 1734-1735 ; éd. française. Paris, 1743 ; éd. allemande. Hambourg, 1745.

4. *Documente privitoare la domnia lui Mihai Radu*. Bucarest, 1934, in-8°, 156 p.

joli livre à écrire. Mais, du point de vue économique, cette période est l'une des plus désastreuses qu'aient connues les Principautés, écrasées par les impôts et les exactions par lesquelles les princes grecs tentaient de récupérer les sommes énormes qui avaient payé leur firman d'investiture ; et, comme les hospodars étaient fréquemment remplacés, ce petit jeu se renouvelait sans cesse. La situation nous est en général assez bien connue ; de nombreux Mémoires la retracent et il sera toujours intéressant de les parcourir. L'un des plus célèbres est celui du comte d'HAUTERIVE, *Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie en 1787*¹. Il peut être curieux de lire aussi les plus ou moins fantaisistes souvenirs de J. CARRA², ou le livre, encore plus ancien, de del CIARO³. Comme études plus modernes, citons, outre les histoires générales, celles de I. C. FILITTI⁴, d'A. A. C. STURDZA⁵ ou de N. IORGA⁶.

La Renaissance du XIX^e siècle a été, comme il est naturel, l'occasion d'études particulièrement approfondies dans le pays même. D'innombrables documents ont été recueillis, et avant tout dans les deux collections déjà citées (§ 2), auxquelles il faut toujours se reporter : *Actes relatifs à l'histoire de la Renaissance roumaine* et *L'année 1848*. On y trouvera des pièces de tout genre, correspondances roumaines et étrangères, lettres officielles ou particulières, rapports d'ambassadeurs, instructions ministérielles, etc., groupées par ordre chronologique et d'une consultation facile.

Les études d'ensemble ne manquent pas non plus. Outre les chapitres un peu courts du livre classique de DRIAULT⁷ et ceux de l'*Histoire diplomatique* de DEBIDOUR, il faut avoir lu le livre clair, parfois superficiel, de DAMÉ⁸, en le complétant par des travaux plus spéciaux, comme l'*Histoire des partis politiques en Roumanie*⁹ de XENOPOL ou les livres de P. ELIADE sur l'esprit public en Roumanie (voir § 4, A). Il peut être intéressant également de savoir ce que pensaient des contemporains comme ELIAS REGNAULT¹⁰, comme J. VAILLANT¹¹, le premier professeur français ayant occupé officiellement une chaire au collège Saint-Sava de Bucarest, ou encore E. QUINET¹², que son

1. Édité par l'Académie roumaine. Bucarest, Göbl, 1902, in-8°, 413 p.

2. *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*. Neuchâtel, 1781, in-12, xxiv-371 p.

3. *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*. Venise, 1718.

4. *Le rôle diplomatique des Phanariotes de 1700 à 1821*. Paris, Larose, 1901, in-8°, xxviii-221 p.

5. *L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato*. Paris, Plon, 1913, gr. in-8°, viii-464 p.

6. *Cultura română subî Fanarioji*. Bucarest, 1898, 58 p.

7. *La question d'Orient*. Alcan, 8^e éd., 1921, xv-479 p.

8. *Histoire de la Roumanie contemporaine*. Paris, Alcan, 1900, in-8°, vii-452 p.

9. *Istoria partidelor politice în România*, vol. IX et X de l'*Istoria Românilor*.

10. *Histoire politique et sociale des Principautés danubiennes*. Paris, Paulin, 1855, in-8°, xi-548 p.

11. *La Roumanie*. Paris, Arthus Bertrand, 1844, 3 vol. in-8°, 404, 455 et 464 p.

12. *Les Roumains*, t. VI de ses Œuvres complètes. Paris, Pagnerre, 1857, in-12.

mariage avec la fille du poète Assaki avait familiarisé avec l'histoire et la situation des Roumains; etc., etc.

Chaque étape de la résurrection roumaine a formé le sujet d'études en général bien faites, dont nous ne pouvons citer que les plus importantes. On recourra d'abord aux histoires générales, surtout Xenopol, Iorga et Seton Watson. Sur la révolution de Tudor Vladimirescu et ses démêlés avec l'Hétairie (née sur le sol roumain, mais restée étrangère au pays), on lira en outre N. IORGA, *Domnul Tudor*¹, et l'on pourra trouver d'autres détails dans le livre de C. D. ARICESCU². Après le traité d'Andrinople (1829), l'occupation russe de 1829-1834 et l'administration du général Kiselev se sont traduites par l'élaboration du fameux règlement organique de 1832, dont il existe une traduction française (New-York et Bruxelles, s. d.). — On connaît l'importance historique de l'école philologique transylvaine et son action sur la résurrection du sentiment national; toutes les histoires de la littérature en parlent (§ 4, A); l'un des plus connus de ces pionniers a fait l'objet d'une brochure de M. IORGA, *Le premier maître d'idéal national, Georges Lazăr*³. Quant aux princes, on sait qu'ils furent de nouveau choisis parmi les membres des grandes familles roumaines après 1821, en récompense du loyalisme des Principautés pendant la tentative hétéariste, et aussi comme sanction contre les Grecs. Il existe d'assez nombreuses publications de circonstance, mais peu d'études vraiment scientifiques. C'est là une lacune, car quelques-uns de ces hospodars indigènes ont vraiment fait un effort de réorganisation remarquable vu l'époque et les circonstances; et, si la Roumanie moderne est bien l'œuvre du prince Cuza et de Charles I^{er}, il n'est que juste de rendre hommage aux intentions et aux tentatives de leurs prédécesseurs, qui leur ont préparé la voie. Il ne sera donc pas inutile de lire des ouvrages comme celui de G. BIBESCU (fils du prince), *Roumanie*, écrit dans une intention apologétique, mais très intéressant⁴, ou comme la brochure anonyme également consacrée au règne de Bibescu⁵; ou encore cette étude des règnes des princes Bibescu et Știrbei⁶, que le prince Georges ȘTIRBEI a fait paraître en 1908 sous le pseudonyme de James Caterly; ou bien la brochure anonyme sur *Michel Sturdza*⁷; les *Mémoires* du prince Nicolas SOUTZO (Niculae Șuțu)⁸; l'article de FILITTI sur les réformes de Grégoire Ghika dans les *Convorbiri literare* de 1906, etc. — On ne saurait oublier non plus les

1. 2^e éd. Bucarest, 1921, 128 p.

2. *Istoria revoluției dela 1821*, 2 vol. Bucarest, 1874.

3. *Cel d'întâi înodjtor de ideal național, Gheorghe Lazăr*. Bucarest, 1916, 93 p.

4. *Roumanie*. Paris, Plon, 1893-1894, 2 vol. in-8°. I : *D'Andrinople à Balta Liman*, XIII-461 p.; II : *Règne de Bibescu. Révolution de 1848*, 687 p.

5. *Quelques mots sur la Valachie*. Paris, Noblet, 1855, in-8°, 107 p.

6. *Les Roumains*. Paris, C. Lévy, 1908, in-8°, 306 p., 8 pl. et 5 cartes.

7. Paris, impr. Chamerot, 1874, in-8°, 12 p.

8. Publiés par Rizos. Vienne, Gerold, 1849, in-8°, XII-434 p.

pages consacrées à la Valachie et la Moldavie dans le *Voyage dans la Russie méridionale* de A. DEMIDOFF, illustré par Raffet de gravures qui sont d'excellents documents¹, ou l'*Album moldo-valaque* de BILLECOQ, publié par l'*Illustration* en 1848.

Avec le congrès de Paris, les Divans de 1857 et le règne du prince Cuza, nous entrons dans une époque sinon connue dans tous ses détails, du moins éclairée par de nombreux travaux anciens ou récents; une recrudescence d'intérêt pour l'histoire de cette période décisive s'est même manifestée ces dernières années. La base de toute étude reste évidemment les *Documents relatifs à la Renaissance roumaine* (cf. § 2); il faut lire également les rapports adressés par le prince Grégoire GHICA aux conférences de Vienne² en 1854 et au congrès de Paris, et quelques-uns des innombrables tracts lancés à l'occasion de la question danubienne par P. Bataillard, A. Ubicini, A. Lévy, C. Bolliac, etc. Une partie de ces pièces se trouvent d'ailleurs dans les *Documents* cités. L'historique très détaillé de la réunion de ces divans, de leurs vœux et des résultats obtenus, a été fait par D. A. STURDZA dans une série de communications à l'Académie roumaine³.

On sait comment les assemblées de Valachie et de Moldavie tournèrent les interdictions diplomatiques de la convention du 19 août 1858 en élisant le même hospodar en la personne du colonel A. J. Cuza les 17 et 24 janvier 1859. Ces événements, bien des fois racontés, sont brièvement retracés dans la plaquette de M. Mario ROQUES, si pratique à consulter, *Le 24 janvier*⁴. Cette première victoire du principe d'union et les efforts méritoires du prince patriote, éclairé et énergique, que fut Alexandre Jean I^{er}, ont été étudiés dans des œuvres d'ensemble excellentes: celle, déjà ancienne, mais indispensable encore, de XENOPOL, *Le règne du prince Cuza*⁵, et celles, toutes récentes, de V. EAST⁶ et de T. W. RIKER⁷. Il n'existe pas cependant, en français, d'histoire, absolument complète et au courant, de la politique intérieure du prince Alexandre; mais les renseignements ne manquent pas sur les principaux actes du règne. La célèbre affaire des « couvents dédiés » a fait l'objet de nombreux mémoires qu'on trouvera indiqués dans la *Bibliographie* de Rally (II, p. 186-188). La réforme agraire de 1864⁸, qui rappelle celle qu'Alexandre II a accomplie en 1861, a fait également couler des flots d'encre (voir quelques publications en français dans Rally, II, p. 232-233); des dé-

1. Paris, Bourdin, 4 vol. in-8°, 1840-1842; album, par Raffet. Paris, Gihaut, s. d., gr. in-fol., 64 pl. et 100 pl.

2. Publié par Lantival (anagramme de Vaillant). Paris, Pilloy, 1856, in-4°, 15 p.; se trouve dans les *Documents concernant la Renaissance roumaine*, t. IX, p. 578 et suiv.

3. *Mémoires de la Section historique de l'Académie roumaine*, XXXIV, 1912, p. 609-833.

4. Paris, Champion, 1925, 15 p.

5. *Domnia lui Cuza Vodă*, 2 vol. Iassy, 1903 (t. VII et VIII de l'*Istoria Românilor*).

6. *The union of Moldavia and Wallachia*. Cambridge, 1927.

7. *The making of Roumania*. Oxford, 1931, in-8°, VIII-592 p.

8. Texte français publié par l'Impr. de l'État. Bucarest, 1865, in-16, 35 p.

tails intéressants ont été apportés par G. MOROIANU¹, etc., ainsi que dans la thèse de C. BRAESKO², et, naturellement, dans toutes les histoires générales. — L'atmosphère de la société d'alors revit dans les Mémoires des contemporains, par exemple dans ceux, très attachants, de Radu ROSETTI³.

La politique extérieure du prince Cuza s'éclaire d'une lumière nouvelle à la lecture des documents, surtout diplomatiques, qui sont devenus récemment accessibles. Ses relations avec le consul français de Iassy, V. Place, qui fut longtemps son conseiller actif et entreprenant avant de lui devenir, tout à la fin, assez hostile, viennent d'être racontées, en partie d'après les archives de la famille de ce diplomate, par M. M. EMERIT dans son étude sur *V. Place et la politique française en Roumanie à l'époque de l'Union*⁴, où se trouvent passés en revue les principaux événements du règne. La correspondance étrangère du prince Cuza, confisquée par les conjurés du 23 février 1866 et depuis lors inaccessible, a été enfin déposée à la Bibliothèque de l'Académie roumaine en 1928 et constitue, par ses treize volumes, une source de premier ordre, qui n'a encore été utilisée à fond que dans ses parties relatives aux rapports avec la France et avec la Serbie, par BOSSY⁵. Nous avons puisé nous-même dans ces dépêches, ainsi que dans la liasse de Constantinople et dans quelques autres, pour tenter de résumer la situation à la veille de la chute du prince⁶; il serait à souhaiter que toute cette correspondance vît le jour, ne fût-ce que pour détruire certaines légendes tenaces, répandues par les adversaires de Cuza, qui pendant longtemps ont été ses seuls historiens. — En même temps, les Archives d'État de quelques grands pays (France, Allemagne, Autriche, etc.) se sont ouvertes plus largement pour la période qui nous préoccupe. Enfin, des fonds très divers ont été dépouillés par A. MARCU pour son livre si curieux et si instructif sur *Les conspirations à l'époque de la Renaissance roumaine*⁷.

En attendant, sur la base de toutes ces révélations, M. G. BRĂTIANU a déjà tenté une synthèse très documentée et pénétrante de l'histoire extérieure du règne, qui résume à peu près tout ce que nous pouvons affirmer pour le moment : *La politique étrangère du prince Cuza et le développement de l'idée natio-*

1. *La loi agraire de 1864*. Stuttgart, 1898, in-8°, XII-97 p.

2. *Le paysan roumain et la question paysanne en Roumanie*. Paris, Jouve, 1906, in-8°, 364 p. — Voir notamment les p. 53-62 et 155-169.

3. *Amintiri din copilărie*. Bucarest, 1925. — *Amintiri din tinerețe*. Iassy, 1926.

4. Bucarest, 1931, in-8°, 192 p.

5. *Agenția diplomatică a României în Paris sub Cuza Vodă*. Bucarest, Cultura Națională, 1931, in-8°, 402 p., résumé français. — *Agenția diplomatică a României în Belgrad sub Cuza Vodă*, Mémoires de la Section historique de l'Académie roumaine, XV, 1934, p. 1-60.

6. P. HENRY, *L'abdication du prince Cuza et l'avènement de la dynastie de Hohenzollern au trône de Roumanie*. Paris, Alcan, 1930, in-8°, XII-485 p.

7. *Conspirații și conspirații în epoca Renașterii politice a României*. Bucarest, Cultura Națională, 1930, in-8°, 372 p.

nale¹. M. G. Brătianu y retrouve, à travers le dédale apparent de la politique du prince, le constant souci de réserver l'avenir des Principautés et la possibilité de la réalisation de leurs aspirations nationales, ainsi qu'une vision nette, souvent prophétique, du développement ultérieur de la politique générale du XIX^e siècle. Constatant que tous les livres récents aboutissent à des conclusions élogieuses pour le prince Alexandre (ch. 1), l'auteur étudie d'abord (p. 118-129) les projets d'assistance aux Hongrois formés par Cavour et Napoléon III à la veille de 1859 : si l'idée de faire des Principautés une base d'opérations clandestines ne fut pas réalisée alors, malgré l'offre de la Bukovine, la cause en doit être cherchée pour une grande part dans l'insoluble question des Roumains de Transylvanie, si cruellement remis sous le joug en 1848. L'on nous montre ensuite, au cours du célèbre incident diplomatique des armes envoyées secrètement d'Italie aux Hongrois par Galați, l'habileté avec laquelle le prince évolue entre l'Italie, l'Autriche, la Russie et la Porte. En 1863, le général Türr, réfugié hongrois devenu aide de camp de Victor-Emmanuel, vient en mission à Bucarest ; Cuza le reçoit avec faveur, mais répond que la condition *sine qua non* de son appui est l'entente entre Magyars et Roumains de l'Ardeal ; ce qui ne l'empêche pas d'aider, mais sur sa cassette personnelle, le général Klapka. Le troisième chapitre (p. 129-136) étudie le contre-coup de l'insurrection polonaise de 1863 ; cherchant à se rapprocher de l'Autriche, Napoléon se montre plus réservé sur la question hongroise. L'incident de Costangalia (une troupe de Polonais en armes arrêtés sur territoire roumain), dû à l'imprudence des réfugiés et aux obligations de la neutralité, est peut-être l'origine de la campagne d'opinion qui accuse le prince de russophilie et qui ne cessera plus jusqu'à sa chute, qu'elle parait avoir eu pour objectif (voir notamment le tract de I. C. BRĂȚIANU, *Le panslavisme, le prince Cuza, la Roumanie, la Russie*. Paris, 1866) ; l'incident vient d'être à nouveau relaté dans un article de M. EMERIT². — On sait pourtant que Cuza avait mis son armée à la disposition de l'Empereur en cas de conflit avec le tsar. Le chapitre IV (Premiers projets d'alliance balkanique, p. 136-142) apporte des détails en général moins connus en Occident, sur le développement de l'armée roumaine sous le prince Alexandre, sur ses négociations secrètes avec Michel Obrenović en vue de préparer une action commune contre la Turquie, enfin sur la fondation de la première école « aroumaine » de Macédoine par les soins du prince roumain. Un dernier chapitre d'ensemble (p. 142-149) fait ressortir avec force que l'institution des « Puissances protectrices » transformait fatalement toute question intérieure en problème international ; le grand mérite de Cuza est d'avoir compris que le salut de la Roumanie était dans l'appel au concert européen, parce que l'impossibilité

1. *Politica externă a lui Cuza Vodă și dezvoltarea ideii de unitate națională*, Rev. Ist. Rom., II, 2, 1932, p. 113-163.

2. *Les complots polonais et hongrois en Roumanie*, Revue historique du Sud-Est européen. Bucarest, 1935, nos 7-9.

de réaliser ce concert permettait à la protection de Napoléon III de s'exercer (M. G. Brătianu, avec raison selon nous, ne croit à aucun moment à une politique russophile de la part du prince Alexandre, malgré l'opinion généralement répandue). La délicatesse de ces manœuvres explique suffisamment qu'il se soit le plus souvent réservé, ainsi qu'à son secrétaire français Baligot de Beyne, la direction presque exclusive de la politique étrangère. On trouvera, enfin, dans l'étude de M. G. Brătianu, quelques fines remarques sur le parallélisme des règnes de l'Empereur et du prince roumain; celui-ci n'a jamais été si hardi que pendant la belle période du Second Empire (1859-1863); c'est quand l'étoile de la France pâlit que Cuza commence sérieusement, devant les difficultés de sa tâche, à songer à son abdication. L'on ratifiera sans doute le jugement de M. G. Brătianu, qui qualifie de remarquable l'activité personnelle du prince Alexandre et y retrouve en germe toute la politique ultérieure de la Roumanie.

13. LA ROUMANIE SOUS CHARLES I^{er}. — C'est la dynastie actuelle qui devait achever de donner au pays sa place parmi les nations européennes. Ce que les princes roumains du début du XIX^e siècle, en butte aux jalousies des boyards, et à la surveillance de la Porte, n'avaient pu que préparer; ce que le prince Cuza lui-même, dans les sept années si remplies de son règne, n'avait pu que mettre en train, le jeune prince prussien qui le remplaça en 1866, indifférent aux intrigues locales, fort de sa propre volonté et du prestige de sa maison royale, allait l'accomplir avec une remarquable célérité. La rapide transformation de la Roumanie sous Charles I^{er} est un des événements les plus étonnants de l'Europe contemporaine, et c'est à bon droit qu'elle a de bonne heure attiré l'attention des historiens.

La chute du prince Cuza et les romanesques événements de 1866 (l'arrestation nocturne du prince Alexandre, la chasse au candidat au trône dans les familles régnantes, la fuite secrète du prince Charles traversant sous un déguisement l'Allemagne et l'Autriche en armes et sa galopade à travers la steppe valaque de Turnu Severin à Bucarest) ont été connus dès l'origine par plusieurs relations, restées forcément incomplètes. Sans parler des factums des libéraux vainqueurs, on connaissait les publications de D. A. STURDZA¹, ainsi que les Mémoires du roi Charles, dont l'édition allemande² est bien préférable à la française, parfois infidèle ou expurgée³; les ouvrages de J. DE WITTE⁴ et de P. LINDENBERG⁵ n'apportent à ces mémoires que peu de com-

1. *Charles I^{er}, roi de Roumanie*, Bucarest, Göbl, 1899-1904, 2 vol. in-4°. — *30 ani de domnie ai Regelui Carol (30 ans de règne du roi Charles)*, Göbl, 1897, 2 vol. in-4°.

2. *Aus dem Leben König Karls von Rumänien*, Stuttgart, 1894-1900, 4 vol. in-8°.

3. *Notes sur la vie du roi Charles de Roumanie par un témoin oculaire*, Bucarest, Indépendance roumaine, 1894-1901, 4 vol. in-4°.

4. *Quinze ans d'histoire, 1866-1881*, Paris, Plon, 1905, in-8°, 460 p.

5. *König Karl von Rumänien*, Berlin, 1906; trad. française, Paris, Le Soudier, 1913, in-8°, iv-331 p.

pléments. Les événements du printemps de 1866, de l'abdication du prince Alexandre à l'installation du prince Charles, ont été rapportés par STURDZA (avec un grand luxe de détails qui rendent cette lecture nécessaire, mais aussi une partialité passionnée, contre Cuza et pour les libéraux, qui empêche de s'y tenir), dans une série de communications à l'Académie roumaine, réunies sous le nom de *L'autorité du fait accompli réalisé en 1866 par les éléments qualifiés*¹. L'étude la plus récente, faite d'après la correspondance du prince Cuza et les archives diplomatiques de Paris et de Vienne², est une publication de documents qui a pour but de replacer les acteurs et les puissances dans leur vraie lumière. Il est un point, cependant, qui probablement restera toujours obscur, celui de savoir si, comme le prétendait I. C. Brătianu, Napoléon III a lui-même désigné le candidat prussien, ou s'il l'a seulement accepté; toutefois, l'appui inconditionné de l'Empereur est confirmé par les documents, ainsi que les luttes qu'il dut soutenir contre la diplomatie européenne. En revanche, rien ne subsiste des raisons invoquées par les conjurés de 1866 à l'appui de leur coup d'État, uniquement réalisé par intérêt de parti, et qu'une abdication spontanée du prince, qui y songeait de plus en plus, eût, qui sait? peut-être rendu inutile quelques mois plus tard.

Quoi qu'il en soit, sous la direction énergique du prince de Hohenzollern, toutes les questions pendantes allaient peu à peu recevoir leur solution. L'ensemble de son règne peut s'étudier à l'aide de ses Mémoires et des livres inspirés d'eux, que nous avons signalés ci-dessus, et des travaux déjà cités de STURDZA. Le développement de la Roumanie et en particulier de sa capitale est rapidement retracé dans le livre de DAMÉ³, écrit à l'occasion de la grande exposition jubilaire de 1906. Au fond, il n'existe pas d'histoire entièrement satisfaisante de ce règne. Par contre, une littérature très riche en retrace les luttes intérieures. La Constitution de 1866 se trouve en français à la Bibliothèque nationale dans un tirage à part de la *Voix de la Roumanie* (1866); les amendements de 1884 (modification de la loi électorale et constitution du Domaine de la Couronne) dans les histoires générales (par exemple, Seton Watson, p. 356-357) et dans maints commentaires (par exemple DAMÉ, *I. C. Brătianu, l'ère nouvelle, la dictature*⁴, ou la thèse de M. G. TĂTĂRESCU, *Le régime électoral et parlementaire en Roumanie*⁵); enfin, la Constitution de 1923 a été publiée en français, à Bucarest, par l'imprimerie Văcărescu (1933). — La question juive s'est posée pendant tout le règne de Charles I^{er} et est loin aujourd'hui encore d'être résolue; elle n'a commencé d'être agitée sérieusement qu'en 1866, après le renversement de Cuza, ce qui a pu amener

1. *Autoritatea faptului îndeplinit executat în 1866 de cei îndreptățiți*, Annales de l'Académie roumaine, série II, t. XXXIV, p. 871-1024.

2. HENRY, *L'abdication du prince Cuza*. Voir ci-dessus, p. 521.

3. *Bucarest en 1906*. Bucarest, Socec, 1907, in-8°, ill., 640 p.

4. Bucarest, 1886, in-8°.

5. Paris, Giard, 1912, in-8°, 192 p.

les adversaires des libéraux à les accuser d'y chercher une diversion d'ordre politique ; mais la vérité est que le problème a des racines profondes dans le passé, et qu'il est surtout d'ordre économique. Il n'en est guère qui ait agité davantage les esprits en Roumanie et même à l'étranger (voir, pour les tracts et publications en français, la Bibliographie de RALLY, II, p. 216-222) ; la plupart des brochures sont d'inspiration israélite, mais il est nécessaire de connaître en regard le point de vue roumain sur ces « persécutions » qui, à tout prendre, ont été et sont moins violentes en Roumanie que dans tous les autres pays où existe l'agitation antisémite. M. IORGA a retracé l'histoire de la pénétration de l'élément juif dans les Principautés avant le XVII^e siècle, de ses progrès, des mesures que peu à peu furent amenés à prendre le gouvernement impérial en Bukovine et celui des princes roumains dans les Principautés, dans un article¹ de forme et de ton très modérés et dont la lecture est fort utile. Avant lui la question avait été exposée au public de la Société d'ethnographie dans une conférence de T. G. DJUVARA², et, un peu plus tard, dans un article de XENOPOL³. Le livre qui connut cependant le plus de succès dans ce domaine est celui de VERAX (= Radu Rosetti)⁴. Parmi les publications étrangères, l'exposé le plus impartial nous paraît être celui de M. Seton Watson (p. 347-351). Ces quelques lectures permettront de mieux comprendre les mobiles d'une attitude parfois maladroite, mais où la question religieuse n'a aucune part et où les animosités de race ne jouent pas toujours, au moins dans les cercles responsables.

Une autre grave question, en suspens jusqu'en 1919, était la question agraire. L'effet des lois du prince Cuza avait fini par s'effacer et un nouveau servage s'était pratiquement reconstitué. Les farouches descriptions⁵ du célèbre roman de Panait ISTRATI, *Les Chardons du Baragan* (Grasset, 1928), ne sont point exagérées, et il est facile d'en contrôler l'exactitude au moyen même de l'enquête officielle ordonnée par le ministre Spiru Haret sur la jacquerie de 1907. La gravité de cette situation avait été mainte fois signalée avant ces événements ; citons au hasard les articles du Dr GRÜNBERG, *La question agraire et les projets de réforme agraire en Roumanie*⁶ ; le livre de Ch. ARION, *La situation économique et sociale du paysan en Roumanie*⁶, et, enfin, à la veille même de la révolte, la thèse de BRAESKO (voir ci-dessus, § 12). Après la guerre civile et sa sauvage répression, le problème passa naturellement au premier plan des préoccupations nationales. Le ministre Spiru Haret se livra à une enquête suffisamment impartiale ; et les causes de la

1. *Les Juifs de Roumanie*, Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine, 1914, p. 33 et suiv.

2. *Les Juifs de Roumanie*. Paris, 1880, in-8°, 31 p.

3. *La question israélite en Roumanie*, Renaissance latine, 15 octobre 1902.

4. *La Roumanie et les Juifs*. Bucarest, Socec, 1903, in-8°, ix-384 p.

5. *Revue d'économie politique*, 1889.

6. Paris, Giard, 1894, in-8°, 127 p.

révolte firent l'objet d'analyses approfondies, auxquelles nous devons les livres fondamentaux de Radu ROSETTI, *Pourquoi les paysans se sont soulevés et La terre, les paysans et les propriétaires*¹. La réforme elle-même a été aussitôt commentée par des écrivains particulièrement compétents, comme par exemple M. G. TAȘCA². On verra également la thèse de G. ECONOMU³.

Quant à la politique extérieure de Charles I^{er}, elle s'inspira de principes assez simples : d'abord conquérir l'indépendance, laquelle fut consacrée en 1878 ; ensuite la défendre contre les ambitions voisines, notamment celles des Russes et des Austro-Hongrois. Le roi pensa trouver la sécurité dans un rapprochement avec la Triple-Alliance, dont le voisinage était particulièrement inquiétant, mais le traité qu'il signa avec celle-ci en 1883 resta rigoureusement secret jusqu'en 1914. Il est facile, après l'événement et le concours inespéré de circonstances qui a permis à la Roumanie d'achever d'un coup son unité, d'attaquer la germanophilie du feu roi et de lui reprocher d'avoir fait passer ses sentiments personnels avant ses devoirs envers son peuple ; ses adversaires n'y manquèrent pas, oubliant les immenses services rendus par toute une vie consacrée au progrès et au relèvement du pays. En fait, la situation géographique de la Roumanie imposait à son souverain la plus grande circonspection. L'appréciation la plus équitable sur ce traité secret nous paraît être celle de M. C. KIRIȚESCU dans sa grande *Histoire de la guerre pour l'achèvement de l'unité nationale* (voir § 14) : ce traité avait assuré à la Roumanie plusieurs décades d'une tranquillité sans laquelle le pays n'aurait jamais pu atteindre à la solidité dont il fit preuve dans l'adversité ; et le sort de la Serbie pendant la guerre, présage de celui qui attendait la Roumanie l'année suivante, était une justification posthume des craintes du roi (I, p. 125 et 133). On sait que la crise de conscience qui déchira le cœur du souverain, pris entre le point d'honneur attaché au respect de sa parole et la volonté contraire de son peuple, aggrava la maladie dont il souffrait et abrégéa sans doute la vie du fondateur de la Roumanie moderne. — Les études d'ensemble ne sont pas très détaillées ; citons en première ligne N. IORGA, *La politique étrangère de Charles I^{er}*⁴ ; du même auteur, concernant les premières années du règne, *Correspondance diplomatique roumaine sous le roi Charles I^{er} (1866-1880)*⁵. Sur cette même époque, M. BOSSY a exploré les archives de l'agence diplomatique de Rome⁶.

1. *Pentru ce s'au răsculat țărani*. Bucarest, 1907. — *Pământul, sâtenii și stăpânii în Moldova*. Bucarest, 1907, 555 p.

2. *Considérations sur les lois relatives à la propriété rurale en Roumanie*. Paris, Giard, 1907. — *Les nouvelles réformes agraires en Roumanie*. Giard, 1910, in-8°, 212 p.

3. *Les phases de la propriété foncière en Roumanie jusqu'aux lois agraires de 1907*. Paris, Jouve, 1911, in-8°, 231 p.

4. *Politica externă a Regelui Carol I*, 2^e éd. Bucarest, 1923, in-8°, 324 p.

5. Paris, Gamber, 1923, in-8°, xxxix-351 p.

6. *Politica externă a României între anii 1873-1880*, Académie roumaine, Studii și cercetări n° 14. Bucarest, 1928.

Le grand événement du règne a été la guerre de 1877 ; parmi les nombreuses publications qui concernent la participation roumaine, on se reportera utilement à V. KOGĂLNICEANU, *Actes et documents... (1877-1878)*¹ ; N. IORGA, *La guerre de l'indépendance roumaine, actions diplomatiques et états d'esprit*² ; sur les opérations mêmes, le récit du lieutenant VASSILIOU³, et surtout l'ouvrage du général R. ROSETTI, *La participation de l'armée roumaine aux campagnes de 1877 et 1878*⁴. Pour les ouvrages de détail, voir RALLY, II, p. 91-98. On sait les discussions passionnées que souleva la prétention russe de reprendre les trois départements du sud de la Bessarabie en échange de la Dobrogea cédée aux Roumains ; le récit le plus récent en est celui de M. G. BRĂTIANU, *Le problème des relations russo-roumaines pendant la guerre de 1877-1878 et au Congrès de Berlin*⁵.

La guerre de 1913 n'a été qu'une promenade militaire, les Bulgares n'ayant point tenté de se défendre ; mais l'intervention roumaine, de quelque manière qu'on l'ait interprétée (voir RALLY, II, p. 105-107), a eu pour effet un événement fort grave de conséquences, le traité de Bucarest, qui, d'une part, a laissé des sentiments de rancune assez tenaces à Sofia, et où, d'autre part (et c'en est, croyons-nous, l'aspect essentiel), les peuples des Balkans affirmaient pour la première fois leur volonté de régler leurs affaires entre eux à l'exclusion des Puissances, même « protectrices ». C'est pourquoi la connaissance précise de ces événements est indispensable à l'historien ; l'importance en a été soulignée presque au lendemain par M. G. HANOTAUX dans sa *Guerre des Balkans et l'Europe, 1912-1913*⁶ ; le gouvernement roumain a exposé sa politique dès la signature du traité⁷, et le gouvernement français a récemment publié une série de *Documents diplomatiques (Affaires balkaniques, 1912-1913)* en 1922. On ne saurait négliger non plus les *Balkans en feu* de R. POINCARÉ. Sur les opérations mêmes, on pourra consulter entre autres les *Études critiques sur les guerres balkaniques* du général ECONOMU et du commandant GHEORGIU⁸.

14. LA GUERRE ET L'APRÈS-GUERRE. — A. *La guerre*. — Au moment où éclatait la guerre mondiale, le problème quasiment insoluble que les cir-

1. Bucarest, 1893, in-8°, vi-630 p.

2. *Răsboiul pentru Independența României, 1877 : acțiuni diplomatice și stări de spirit*. Bucarest, Cultura Națională, 1927, in-16, 243 p.

3. *Guerre d'Orient, 1877-1878*. Paris, Dumaine, 1880, in-8°, xxxi-150 p.

4. *Partea luată de armata română la războaiele din 1877-1878*. Bucarest, Cultura Națională, 1926, in-8°, 170 p., 15 p. de plans.

5. Publié par la Fondation I. C. Brătianu. Bucarest, Cultura Națională, 1928, in-8°, 52 p. et 1 carte.

6. *Études diplomatiques*, 2^e série. Plon, 1914, in-12, vi-463 p.

7. *Les événements de la péninsule balkanique : l'action de la Roumanie*. Bucarest, Impr. de l'État, 1913, in-fol., x-200 p.

8. *Discuțiuni asupra războaielor din Balcani*. Bucarest, 1926, in-8°, 196 p., 18 croquis, 1 carte.

constances posaient aux Roumains était le suivant : s'allier aux Russes, détenteurs de la Bessarabie et avides d'expansion vers le territoire ture, contre l'Autriche-Hongrie pour délivrer la Bukovine et la Transylvanie, au risque de contribuer, en aidant à la victoire commune, à accentuer la menace russe ? s'allier aux Centraux pour délivrer la Bessarabie, au risque de se trouver seuls, la paix rétablie, en face du colosse russe irrité ? rester à l'écart du conflit, au risque de ne rien avoir du tout ? — Ce tragique cas de conscience pesait sur le gouvernement roumain pendant toute la période de la neutralité (1914-1916) ; mais, plus le temps passait, plus la décision roumaine devait inévitablement dépendre de la situation stratégique européenne. La politique générale de la Roumanie avant, pendant et après la guerre, a fait l'objet d'une volumineuse publication de l'Institut social roumain, *La politique extérieure de la Roumanie*¹. La période de neutralité, ces deux années de luttes intenses, intérieures et extérieures, ainsi que les efforts déployés de part et d'autre par l'Entente et les Centraux pour déterminer l'intervention roumaine sont retracés brièvement, mais vigoureusement, dans l'*History* de M. SETON WATSON (p. 475-491) et au quatrième chapitre de l'ouvrage fondamental de M. C. KIRIȚESCU, *Histoire de la guerre pour l'achèvement de l'unité nationale*². Ce gros ouvrage est à l'heure actuelle la base de toute étude sur la guerre roumaine ; composé avec le plus grand soin, il est précieux par le nombre de documents de première main sur lesquels il s'appuie. Est-ce à dire que sa lecture ne soulève jamais nulle objection ? Le fait serait miraculeux, pour une étude faite à dix ans des événements, mais les critiques que l'on peut être amené à formuler n'enlèvent rien de la valeur générale de cette remarquable synthèse. On y trouvera de judicieuses remarques sur la situation de l'Autriche au lendemain du traité de Bucarest (I, p. 116 et suiv.) ; sur les raisons qui militaient, en 1914, en faveur de l'alliance avec l'un ou l'autre des groupes de belligérants (p. 127 et suiv.) ; des détails peu connus sur la belle résistance opposée par le vieux roi Charles aux instances de Czernin (p. 136) et sur la préparation de la lutte. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la première convention roumano-russe (20 septembre 1914) a été signée avant la mort de Carol I^{er} (p. 139). On oublie trop, également, que, depuis trente années d'entente avec la Triple-Alliance, toute l'organisation militaire de la Roumanie était conçue dans l'hypothèse d'une guerre avec la Russie et que le renversement des alliances imposait un changement de front total qui ne pouvait s'effectuer en un jour (p. 158). On lira aussi avec curiosité les marchandages formidables qui se déroulaient autour de l'entrée en guerre de la Roumanie (p. 160 et suiv.), ainsi que l'opposition entre les vues des militaires (Alexeiev et Joffre), qui affectaient de ne pas désirer à tout prix la collaboration roumaine, et celles des hommes d'État (Poincaré et

1. *Politica externă a României*. Bucarest, Cultura Națională, 1925, in-8°, vi-706 p.

2. *Istoria războiului pentru întregirea României*. Bucarest, 2^e éd., 1926-1927, 3 vol. in-8°, ill., 504, 700 et 573 p.

Viviani), qui en sentaient la valeur et montraient plus d'égards pour l'opinion du gouvernement roumain (p. 172 et suiv.) ; c'est néanmoins une affirmation bien audacieuse que de prétendre que cette entrée en guerre était nécessaire au salut de Verdun, où la France « se sentait à bout d'efforts » (p. 178) : au moment dont parle M. Kirițescu, nous sommes à la fin de juillet 1916, et la Roumanie ne déclare la guerre que le 27 août ; l'offensive sur Verdun, déclenchée en février, avait cessé d'être périlleuse depuis plusieurs semaines au moins, comme l'auteur le reconnaît lui-même, non sans se contredire quelque peu, à la page 173. — Le traité signé le 17 août avec l'Entente assurait à la Roumanie toute la Transylvanie et le Maramureș, comme il était naturel, et de plus la frontière de la Tisza et tout le Banat (p. 179) : il explique l'opiniâtreté de J. Brătianu à la conférence de la Paix, mais il montre, comme bien d'autres conventions passées au cours des hostilités par l'une ou l'autre coalition, avec quelle légèreté l'on faisait les promesses et l'on envisageait la reconstruction de l'Europe.

Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des opérations militaires. M. Kirițescu les suit jour par jour avec un luxe de détails impressionnant. Il est également très renseigné sur les dissensions entre Briand, qui s'était si vite rendu compte des possibilités immenses qu'offrait le front de Salonique, et le G. Q. G. toujours hostile à Sarraïl et à l'armée d'Orient, et dont l'incompréhension ne fut pas étrangère au désastre roumain (p. 335 et suiv.). L'auteur voit aussi pour quelles raisons psychologiques, politiques et économiques l'Allemagne a fait alors du front oriental le théâtre principal des opérations (p. 341 et suiv.) ; mais il exagère peut-être la « trahison » des Russes, dont l'attitude, il faut le dire, était d'ailleurs loin d'être claire. Ses préventions contre la Bulgarie semblent également l'éloigner parfois de son objectivité coutumière : la haine que ressentaient les Bulgares à l'égard de la Roumanie, depuis son attaque de 1913, était-elle donc si « injustifiée » (I, p. 349) ? leur était-il si aisé de considérer comme des « compensations légitimes » (p. 350) les exigences du gouvernement de Bucarest en 1913 ? était-il vraiment possible de garder la neutralité avec la Bulgarie lorsqu'on attaquait l'Autriche (p. 352) ? Il est vrai que sur ce dernier point la diplomatie de l'Entente s'était également bercée d'illusions puériles. L'absence de dispositifs défensifs sur le front sud au moment de l'offensive sur les Carpathes constitue, en tout état de cause, une imprudence énorme ; il ne suffit point, pour expliquer la marche sur la Transylvanie, de rappeler l'attaque française de 1914 sur l'Alsace (I, p. 202), car l'expérience désastreuse des débuts de la guerre aurait justement dû servir de leçon. M. Kirițescu prétend (ibid.) que les Russes se sont opposés à une attaque sur le Danube, ce qui est bien possible en effet, étant donné la mauvaise volonté constante d'Alexeïev à l'égard de ses alliés. C'est lui, en effet, qui, alors que les Roumains tenaient encore les cols des Carpathes, déclarait le 15 octobre 1916 au général Berthelot — sa bête noire, lui aussi — : « Puisque les Roumains tiennent tant à

vous avoir, bonne chance donc, général ! Mais tâchez donc de faire comprendre à ces gens-là que la Roumanie ne se défend pas sur les Carpathes, mais bien sur le Séréth ! » (PÉTIN, *Le drame roumain*, p. 23). — La raison militaire la plus valable de l'attaque sur l'Ardeal paraît bien être celle que M. Kirițescu indique en dernier lieu : l'espoir, en réduisant la longueur de l'arc des Carpathes par une avance judicieuse, de raccourcir un front formidable et de conquérir de meilleures lignes de rocade (I, p. 203). Cette pensée n'excuse pas pourtant la faiblesse des précautions prises sur le Danube.

Le lecteur français ne parcourra pas sans émotion les pages chaleureuses que M. Kirițescu consacre à l'action de la mission Berthelot (II, p. 389-392) ; il relèvera çà et là le nom des officiers français morts ou blessés, des médecins et infirmières qui ont succombé à leur poste, et que l'auteur passe en revue à nouveau, en une longue liste funèbre, au tome III (p. 260 et suiv.).

Il existe une édition française abrégée du livre de M. KIRIȚESCU¹.

Une étude beaucoup plus courte, qui d'ailleurs fait partie des sources de M. Kirițescu, est celle du général GAVĂNESCU, *Notre guerre pour l'achèvement de l'unité nationale*². Parmi les étrangers qui ont décrit les événements du front carpathique, il faudra lire avant tout les Mémoires de LUDENDORFF³ et ceux du général PÉTIN, aide de camp du général Berthelot, qui s'arrêtent pratiquement, il est vrai, à la prise de Bucarest⁴. Dans un autre ordre d'idées, on ne lira pas sans intérêt les souvenirs d'un témoin comme Robert DE FLERS⁵.

Sur la guerre contre Bela Kun, consulter le livre de M. KIRIȚESCU (III, p. 385-502), toujours très détaillé, mais qui malheureusement ne paraît plus aussi impartial. On peut aussi se reporter à l'étude du général MĂRDĂRESCU, *La campagne pour la délivrance de la Transylvanie et l'occupation de Budapest*⁶.

Ajoutons que le ministère de la Défense nationale vient de commencer une très belle publication, qui sera l'histoire officielle de la guerre composée par les soins du service historique du Grand État-major, sous le nom général de *România în Războiul mondial, 1916-1919*. Un premier tome est paru, en deux volumes, reproduisant un très grand nombre de documents militaires, accompagné de plans, croquis, cartes et plans directeurs, etc., qui ne laissent rien à désirer⁷.

1. *La Roumanie dans la guerre mondiale*. Paris, Payot, 1934, in-8°, 498 p.

2. *Războiul nostru pentru întregirea neamului*. Iassy, 1918, in-8°, 168 p., 2 cartes ; 2^e éd. Bucarest, 1921.

3. *Souvenirs de guerre*, trad. française. Payot, 1920, 2 vol. in-8°.

4. *Le drame roumain*. Paris, Payot, 1932, in-8°, 254 p.

5. *Sur les chemins de la guerre*. Paris, Lafitte, 1919, in-8°, 262 p. — *La petite table, souvenirs de Roumanie et de l'occupation roumaine en Hongrie*. Paris, Flammarion, 1920, in-8°, 252 p.

6. *Campania pentru desrobirea Ardealului și ocuparea Budapeștei, 1918-1920*. Bucarest, 1921, in-8°, 198 p.

7. Bucarest, Impr. de l'État, 1934, in-8° ; t. I : Texte, vi-672 p. et 42 annexes ; t. II : Documents, 737 p.

Sur un point spécial de l'histoire des hostilités, mais qui ne manque pas d'intérêt, à savoir l'exploitation méthodique par les Allemands de la Roumanie envahie, on trouvera de curieux détails dans le livre de M. G. ANTIPA, *L'occupation ennemie de la Roumanie et ses conséquences économiques et sociales*¹.

B. *L'après-guerre*. — L'organisation de la nouvelle Roumanie s'est heurtée à d'innombrables difficultés dont le pays n'est pas encore entièrement sorti. Nous ne pouvons indiquer ici que des ouvrages tout à fait généraux. On se défiera, en principe, des nombreuses enquêtes faites, en Roumanie comme partout, par des personnalités souvent pressées et qui tâchent, au cours d'un voyage de quelques semaines, dans un pays dont elles ignorent d'habitude la langue, de se faire une opinion qui ne peut être que très approximative. M. D. Bodin, dans un compte-rendu qu'il a donné à la *Revista Istorică Română* (I, 2, p. 184-185) du livre de M. L. RIVIÈRE, *L'après-guerre, dix ans d'histoire* (Lavauzelle, 1930), s'est fait un jeu de relever, sur la seule Roumanie, quantité d'erreurs vraiment extraordinaires ; l'exemple n'est, hélas ! pas isolé. — Les grands problèmes posés dans l'après-guerre peuvent presque tous se résumer en un seul : l'unification de provinces si longtemps séparées et ayant vécu sous des régimes si différents. L'unification administrative se poursuit sous nos yeux ; ses difficultés ont été exposées notamment par M. C. DIMITRIU². L'unification législative est encore plus délicate, de même que l'unification juridique. Sur tous ces points, le manuel le plus commode est celui qu'a édité sous le nom de *Roumanie* la Bibliothèque de droit contemporain³. Mais la réforme de beaucoup la plus importante, équivalant à une véritable révolution, est le partage des terres de 1919, d'une nécessité si urgente que les boyards, comme en un nouveau 4 août, ont été les premiers à en proposer la loi. Elle a fait l'objet de plusieurs thèses, par exemple celles de D. CECROPID⁴, ou de V. BERCARU⁵. Il faut lire également le livre de M. CONSTANTINESCU, *L'évolution de la propriété rurale et la réforme agraire en Roumanie*⁶. — Elle a entraîné un gros conflit international, la fameuse affaire des « optants » hongrois (voir les principales études et consultations en français dans RALLY, II, p. 236-238) ; et elle a eu des conséquences économiques dont la gravité n'échappe à personne. Les coopératives ont été étudiées par H. COCULESCU⁷, et, comparées à celles d'un pays voisin, par

1. Paris, Presses universitaires, 1930.

2. *Le problème administratif en Roumanie*. Bucarest, Impr. de l'État, 1926, in-8°, VIII-207 p.

3. Coll. *La vie juridique des peuples*. Delagrave, 1933, in-8°, VII-449 p.

4. *La loi agraire en Roumanie et ses conséquences économiques*. Paris, Vie universitaire, 1924, in-8°, 111 p.

5. *La réforme agraire en Roumanie*. Paris, Gamber, 1928, in-8°, 95 p.

6. Bucarest, Cultura Națională, 1925, in-8°, 479 p.

7. *Les coopératives paysannes en Roumanie*. Paris, 1924, in-8°, 126 p.

MM. R. POLIN et J. CHARON¹ : rapprochement suggestif ! Alors que M. Polin s'extasie devant leur parfaite réussite en Tchécoslovaquie, M. Charon montre tout l'inconnu qui entoure encore leur avenir en Roumanie et la complexité des difficultés qui s'opposent à leur progression rapide.

Parmi les études en langue étrangère, citons celles de D. MITRANY² et d'I. EVANS³.

Sur l'état général de la Roumanie en 1929, de très nombreux renseignements ont été recueillis dans la *Roumanie agricole*, publiée à l'occasion du quatorzième Congrès international d'agriculture (Bucarest)⁴. La situation économique telle qu'elle était il y a dix ans est condensée dans l'important ouvrage, qu'il faut parfois lire avec circonspection, de ROMMENHÖLLER, *Grossrumänien* (Berlin, 1926), dont une édition française⁵ est parue la même année à La Haye. Citons enfin l'étude de M. J. ROUCEK, *Contemporary Roumania and her problems*⁶.

15. L'ART ROUMAIN. — A. *Art religieux*. — 1) *Moldavie et Valachie*. — Ce n'est que dans un sens très large qu'il existe un art religieux roumain commun aux trois divisions du pays, Valachie, Moldavie et Transylvanie. Ces trois provinces ayant toujours vécu séparées jusqu'au xix^e siècle, leur art affecte des caractères spéciaux dans chacune d'elles. Les églises valaques, ramassées, surmontées en général d'une grande coupole centrale et de deux plus petites sur le narthex, s'opposent facilement aux moldaves, allongées, dominées par une coupole unique dressée sur un tambour étroit et allongé ; et, quant à l'Ardeal, où l'élément roumain a été systématiquement tenu à l'écart par les trois Nations privilégiées, ce sont tout d'abord les monuments d'inspiration occidentale qui attirent l'attention, et ce n'est que peu à peu que l'on découvre un art roumain qui est loin d'être négligeable, mais qui est en général réfugié à la campagne ou dans les faubourgs.

Comme tableau d'ensemble de la production artistique des Principautés, il n'existe jusqu'ici qu'un livre, celui de MM. IORGA et BALȘ, *L'Art roumain*⁷ (1922) ; on pourra toutefois, si l'on est pressé, trouver les détails essentiels de l'évolution de ces arts, avec quelques plans, dans notre *Aperçu artistique* qui sert d'Introduction au Guide Bleu Roumanie-Bulgarie-Turquie (Hachette, 1931), et, *passim*, dans des ouvrages d'ensemble comme le *Manuel d'art byzantin* de Ch. DIEHL (notamment p. 764-765 et 831-836), l'*Art byzantin* de L. BRÉHIER ou l'*Architecture* (Orient) de F. BENOÎT.

1. *Les coopératives rurales et l'État en Tchécoslovaquie et en Roumanie*. Paris, Alcan, 1934, in-8°, vii-164 p.

2. *The Land and the Peasant in Roumania*. Oxford, 1930.

3. *The agrarian revolution in Roumania*. Cambridge, 1924, in-8°, 196 p.

4. Bucarest, « Bucovina », 1929, in-8°, 455 p.

5. *La grande Roumanie*, éd. Martinus Nyhoff, in-8°, viii-634 p.

6. Londres, Stanford, 1932, xxv-422 p.

7. Paris, Boccard, 1922, gr. in-8°, ill., 400 p.

Comme il est naturel, vu le peu de recul que présentent encore les investigations relatives au passé artistique roumain, c'est surtout dans les études de détail que l'on trouvera les renseignements nécessaires. Et, tout d'abord, il est indispensable de dépouiller la très belle collection du *Bulletin de la Commission des Monuments historiques de Roumanie*, fondée en 1910, où abondent les informations de toute sorte, études, documents, photographies, etc. Parmi les livres, fort nombreux et de valeur inégale, nous ne pouvons citer que les plus essentiels. C'est la Moldavie qui est, actuellement, la plus étudiée; cela tient sans doute à l'originalité de cette école, l'art valaque étant plus proche de l'art purement byzantin, tandis que le caractère des églises moldaves réside d'une part dans la curieuse construction à deux étages du tambour de la coupole, de l'autre dans l'aspect occidental de certaines parties de l'édifice, fenêtres, portes, contreforts, etc. Cette école s'est développée, et très rapidement, du début du xv^e siècle aux premières années du $xvii^e$: c'est la belle époque de la peinture, et l'architecture après cette date se laisse de plus en plus pénétrer par des influences russes et valaques. Il n'existe jusqu'ici qu'un essai de synthèse: P. HENRY, *Les Églises de la Moldavie du Nord des origines à la fin du XVI^e siècle*¹; on y verra l'évolution de l'architecture et de la peinture jusque vers 1602, ainsi que la description détaillée d'un certain nombre de monuments. En ce qui concerne plus spécialement l'architecture, les ouvrages fondamentaux sont la courte mais précise étude de K. ROMSTORFER², et l'admirable répertoire en trois volumes, qui semble définitif, du regretté G. BALȘ: *Les Églises d'Étienne le Grand*; *Les Églises moldaves du XVI^e siècle*; *Les Églises moldaves des $XVII^e$ et $XVIII^e$ siècles*³. Un résumé en français permet chaque fois de prendre rapidement connaissance des principales conclusions de l'auteur. On pourra aussi se reporter à l'étude, plus ancienne il est vrai, de M. Balș qui termine le livre de IORGĂ-BALȘ sur l'*Art roumain* (voir ci-dessus) et qui est consacrée à l'art moldave; enfin, nous avons nous-même résumé les découvertes et les théories des trois gros volumes de M. Balș dans un compte-rendu pour la revue *Byzantion*⁴. — Il est indispensable, enfin, de connaître les travaux comparatifs de M. J. PUIG Y CADAVALCH sur l'art moldave et l'art roman⁵. — En ce qui concerne

1. Paris, Leroux, 1930 (coll. des Monuments de l'art byzantin), 2 vol. in-4°, texte: iv-320 p., ill., et album de LXVIII pl.

2. *Die moldauisch-byzantinische Baukunst*. Vienne, 1896, ill.

3. *Bisericile lui Ștefan cel Mare*, Bulletin de la Commission des monuments historiques, 18^e année. Bucarest, Cartea Românească, 1925, in-4°, 330 p. — *Bisericile moldovenesti din veacul XVI*, Ibid., 21^e année. Bucarest, Cultura Națională, 1928, in-4°, 397 p. — *Bisericile moldovenesti din veacurile XVII și XVIII*, publ. par la Fondation Ferdinand I^{er}. Bucarest, Marvan, 1933, in-4°, 655 p.; tous trois illustrés et avec un résumé français.

4. *Le grand ouvrage de M. Balș sur les Églises moldaves*, *Byzantion*, VIII, 1933, p. 695-705.

5. *Decorative forms of the first romanesque style*. Art Studies. Cambridge, 1928, p. 15-27. — *Les périodes successives de l'influence byzantine*. Compte-rendu du 2^e Congrès d'études byzantines. Belgrade, Impr. de l'État, 1929, p. 153-155; etc.

la peinture, outre les chapitres correspondants de nos *Églises*, nous signalerons la série d'ouvrages de M. I. D. ȘTEFĂNESCU dans la collection Orient et Byzance : *L'évolution de la peinture religieuse en Bukovine et en Moldavie des origines au XIX^e siècle*¹, un peu rapidement fait, embrassant une période trop longue, aboutissant à des conclusions souvent prématurées et pas toujours exact; l'auteur s'en est si bien aperçu qu'il a presque aussitôt repris et serré son sujet de plus près dans une étude bien supérieure, *La peinture religieuse en Moldavie et en Bukovine, nouvelles recherches*².

Les études de thèmes picturaux sont assez nombreuses. Sur les Ménologes, par exemple, qui occupent une telle place dans la décoration du narthex des églises roumaines, on lira les excellentes descriptions de W. MILKOWICZ³; voir aussi, sur d'autres thèmes, nos études dans le *Bulletin de l'Institut français de Hautes-Études en Roumanie* (1927, 1929, 1930), relatives aux influences folkloristiques, à l'Hymne akathiste, à l'Arbre de Jessé, etc. Signalons, enfin, un travail d'ensemble déjà ancien, mais fort pénétrant, qui a longtemps fait foi et qui n'a que le tort de n'avoir paru qu'en polonais : W. PODLACHA, *Les peintures murales dans les églises de Bukovine*⁴. — D'autre part, il est de fort beaux thèmes dont l'interprétation n'est pas toujours aisée à un Occidental, à première vue : ce sont ceux qui illustrent tel ou tel épisode de la liturgie ; la parfaite connaissance qu'en a M. I. D. ȘTEFĂNESCU lui a permis de publier sur ce point une petite étude appelée à rendre les plus grands services⁵.

L'iconographie des monuments moldaves s'éclaire, en général, à la lecture de l'*Hermeneia*, publiée jadis par Didron, et dont M. V. GRECU a étudié naguère la traduction roumaine⁶; mais elle s'inspire également d'autres sources, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en parcourant les « manuels de peinture » en usage en Roumanie, étudiés si consciencieusement par M. Grecu dans ses *Versions roumaines des manuels de peinture byzantine*⁷. Sur les inscriptions gravées des églises de Bukovine, nous possédons un répertoire très complet, celui de E. KOZAK⁸.

La Valachie n'a pas été non plus négligée, bien que la « littérature » qui la concerne soit moins abondante. Outre les travaux d'ensemble cités plus haut,

1. Paris, Geuthner, 1928, 2 vol. in-4°, texte : XII-338 p., ill., et album de XCVI pl.

2. Geuthner, 1929, 2 vol. in-4°, texte : VIII-192 p., et album de LVIII pl.

3. *Zwei Fresko-Kalender in den Bukowinaer Klosterkirchen Woronetz und Suczawitz*. Wien, 1898.

4. *Malowidła scienne w cerkwiach Bukowiny*. Lwów, 1912, in-8°, ill., 208 p. (extrait de l'*Archivum Naukowe*, t. V).

5. *L'illustration des Liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient*, Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientale, 1932-1933. Bruxelles, 1932, p. 21-77, ill.

6. *Manualul de pictură a lui Dionisie din Furna în românește*, Codrul Cosminului, VII. Cernăuți, 1932, p. 49-59.

7. *Versiunile românești ale Erminilor de pictură bizantină*. Cernăuți, Codrul Cosminului, I, 1924, p. 107-174.

8. *Die Inschriften aus der Bukowina*. Wien, 1903, in-4°, ill., XIV-214 p.

l'ouvrage fondamental est celui de M. GHICA-BUDEȘTI, en cours de publication, et dont trois volumes sont déjà parus : *Les origines et les influences étrangères jusqu'à l'époque du prince Neagoe Basarab* ; *Le vieux style roumain du XVI^e siècle* ; le *XVII^e siècle*¹. L'ouvrage s'arrête au moment où va se former la gracieuse école connue sous le nom de « style Brâncoveanu », qui devait devenir pour la Valachie comme une sorte de style national : selon toute apparence, nous aurons bientôt la collection complète. — La vieille église de Curtea de Argeș a fait l'objet d'une monographie fort importante, éditée par la Commission des Monuments historiques (*Curtea Domnească de Argeș*, déjà citée), en un beau volume où se trouvent décrites les fouilles exécutées, l'architecture et la peinture du monument, les trouvailles faites dans les tombes, etc. Ces dernières découvertes ont été exposées par M. G. BRĂȚIANU dans la *Revue archéologique* de 1921 (voir ci-dessus, § 10). M. O. TAĖRALI s'est efforcé de démontrer que l'Église princière datait du XIII^e siècle et non du XIV^e² ; aucun savant ne s'est rallié à cette manière de voir, qui se heurte à des difficultés insurmontables (voir les comptes-rendus du P. DE JERPHANION, dans les *Orientalia Christiana* de 1932, de G. BALȘ dans *Byzantion* de la même année, de L. BRÉHIER dans la *Revue historique*, t. CLXXVI, etc.).

Sur la peinture, outre les études du *Bulletin de la Commission des Monuments historiques*, nous n'avons encore de recherches systématiques que de M. I. D. ȘTEFĂNESCU, qui, après une courte et assez médiocre *Contribution à l'étude des peintures murales valaques*³, a publié deux ans plus tard un précieux album fort bien présenté⁴, et, plus récemment encore, un substantiel volume de texte qui le complète d'un long commentaire et de remarquables illustrations⁵.

Dans un autre ordre d'idées, de nombreuses inscriptions ont été recueillies par M. IORGA dans ses deux volumes d'*Inscripții din bisericile românești*⁶ et dans le XV^e tome (1908) de ses *Studii și documente*. Enfin, sur les arts mineurs, on recourra principalement aux livres de M. IORGA, *L'ornementation du vieux livre roumain*⁷ et surtout son dernier, *Les arts mineurs en Roumanie*⁸, véritable œuvre d'art accompagnée de superbes reproductions.

2) *Transylvanie*. — Les productions artistiques de plusieurs peuples se

1. *Originile și înrăurire străine până la Neagoe Basarab*, Bulletin de la Commission des monuments historiques, 1927. Văleni, in-4°, 42 p. et LXXXVI pl. — *Vechiul stil românesc din veacul XVI*, Ibid., 1931, 63 p. et CXLVI pl. — *Veacul XVII*, Ibid., 1933, 108 p. et CXXXV pl. ; tous illustrés et avec un résumé français.

2. *Monuments byzantins de Curtea de Argeș*. Paris, Geuthner, 1931, ill., in-4°, xxi-352 p., et atlas de CL pl.

3. Paris, Geuthner, 1928, ill., in-4°, 90 p. et X pl.

4. *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie*. Geuthner, 1930, in-4°, 8 p. et XCIX pl.

5. Geuthner, 1932, ill., in-4°, ix-439 p. et XXXI pl.

6. Bucarest, 1905 et 1907.

7. Paris, Jouve, 1925, in-8°, 12 p. et XII pl.

8. Bucarest, Impr. de l'État, 1934, 31 p., XVI pl. en couleurs et 82 fig.

croisent dans cette province. Les monuments religieux d'inspiration occidentale sont étudiés en partie dans l'excellent livre de M. L. GÁL, *L'architecture religieuse en Hongrie du XI^e au XIII^e siècle*¹, où l'auteur s'efforce, par une méthode serrée, de faire le départ entre l'influence allemande, l'influence française et l'inspiration nationale. Sur l'œuvre artistique des Allemands, deux études récentes donnent de fort utiles précisions : celle de G. SEBASTIANI², et surtout la remarquable publication de MM. MÜLLER, REITZENSTEIN et ROSEMANN³, qui témoigne d'un louable esprit critique et d'une parfaite érudition, et qu'orne une illustration abondante. Quant aux Roumains, leur apport se trouve souligné avant tout dans les précieuses études de M. C. PETRANU, parmi lesquelles il faut connaître surtout *Die Kunstdenkmäler der Siebenbürger Rumänen*⁴, les deux suggestifs albums d'églises de bois des départements d'Arad et du Bihor⁵, et l'étude d'ensemble, en roumain et en allemand, sur *Les églises de bois de Transylvanie*⁶. Il peut être intéressant aussi de lire la brochure du même auteur sur les œuvres d'art transylvaines des Musées étrangers : *Les revendications artistiques de la Transylvanie*⁷. — Les églises de pierre roumaines du département de Hunedoara ont été étudiées par V. VATĂȘIANU⁸.

B. *Art populaire*. — L'art populaire de tous les pays jouit d'une singulière faveur en ce moment, peut-être par suite du désir plus ou moins avoué d'y trouver des arguments favorables aux aspirations nationales. Confessons toutefois que les abondantes publications qui défilent sous nos yeux renforceraient plutôt le sentiment que tous ces arts sont frères et que l'esprit humain est partout semblable à lui-même. Il y a de curieux rapprochements à faire entre les tapis scandinaves, roumains, marocains, etc. Quoi qu'il en soit, nous gagnons à cette fièvre de publication des quantités de documents photographiques de premier ordre. En Roumanie notamment, l'on n'a que l'embarras du choix. Outre des œuvres de vulgarisation comme la *Roumanie en images*⁹, ou comme la *Roumanie pittoresque* de N. IORGA¹⁰, il faut citer *L'art populaire roumain* du même auteur¹¹, le recueil de TZIGARA SAMURCAȘ,

1. Paris, Leroux, 1929, pet. in-4°, xv-293 p., 4 cartes.

2. *German fortified churches in Transylvania*, Antiquity, VI, 1932.

3. *Die deutsche Kunst in Siebenbürgen*. Berlin, Krafft et Drotleff, 1934, in-8°, 178 p. et 226 p. d'illustrations.

4. Cluj, Cartea Românească, 1927, in-8°, 69 p.

5. *Bisericile de lemn din județul Arad* (en roumain et en français). Sibiu, 1927, in-4°, 11-58 p. — *Monumentele istorice ale județului Bihor* (en roumain et en anglais). Sibiu, 1931, in-4°, 68 p. et I-CXXIII pl.

6. *Bisericile de lemn ale Românilor ardeleni*. Sibiu, 1934, 71 p.

7. *Revendicările artistice ale Transilvaniei*. Arad, 1925, in-8°, 172 p. et 35 p. d'illustrations.

8. *Vechile bisericile de piatră românești ale județului Hunedoara*. Cluj, Cartea Românească, 1930, in-8°, 222 p.

9. Sans nom d'auteur. Bucarest, 1926.

10. Paris, Gamber, 1924, gr. in-8°, ill., 220 p.

11. Gamber, 1923, in-fol., ill., xii-139 p.

*Modèles de sculpture sur bois*¹, et les deux études de G. OPRESCU : son petit livre, *Arta populară în România*², et surtout l'excellent travail, accompagné d'admirables planches, qu'il a donné pour la revue *The Studio*³. Enfin, l'on ne se lasse pas de feuilleter les beaux albums de Take PAPAHAĞI⁴.

C. *Art moderne*. — L'art moderne roumain n'a guère été étudié que dans quelques revues de spécialité. Il existe pourtant depuis le XIX^e siècle toute une école de peintres originaux qui ne sont pas sans valeur ; on peut s'en rendre compte par le bref aperçu qu'en a donné le regretté Dr Jean CANTACUZÈNE dans le *Catalogue de l'Exposition d'art roumain ancien et moderne* du Jeu de Paume de 1925 (p. 63-77) ; mais il y a encore peu de monographies : citons celle de Al. VLAHUȚA sur *Grigorescu*⁵, l'essai de L. BACHELIN sur *Stoica*⁶ et les petites publications de la collection *Apollo*⁷.

P. HENRY.

Septembre 1935.

1. *Izvoade și modele de creștături*. Bucarest, 1928.

2. Bucarest, 1919, ill.

3. *Peasant Art in Roumania*. Londres, 1929, xvii-182 p.

4. *Images d'ethnographie roumaine*, 3 vol. in-8° : I. Bucarest, Cultura Națională, 1928, 8 p. et 162 pl. ; II, 1930, 230 p. ; III. Socec, 1934, 295 p.

5. *Grigorescu et son œuvre*, trad. française. Bucarest, 1911, in-4°, 275 p.

6. *Esquisse esthétique sur l'œuvre du peintre Stoica*. Bucarest, Cartea Românească, in-4°, 96 p.

7. G. OPRESCU, *Petrașcu* ; A. MARCU, *Tătărescu* ; O. CIȘEK, *Aman* ; T. VIANU, *Han*, etc.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Charles GUIGNEBERT. *Des prophètes à Jésus. II : Le monde juif vers le temps de Jésus*. Vol. 28 bis de la Bibliothèque de synthèse historique : *L'évolution de l'humanité*. Paris, la Renaissance du Livre. xvi-367 pages.

M. Henri Berr, on le sait, a entrepris, il y a plusieurs années déjà, la publication d'une vaste bibliothèque qui doit embrasser l'histoire universelle et comporter une centaine de volumes. Ceux de la première section, consacrée à l'introduction et à l'antiquité, ont tous paru — à une exception près, — ainsi que deux tomes d'une série supplémentaire traitant de la science dans l'antiquité. La deuxième section a pour sujet général les origines du christianisme et le moyen âge. Les deux premiers volumes de cette seconde collection traitaient de l'histoire du peuple d'Israël, qu'ils menaient jusqu'à l'époque de l'insurrection des Maccabées (II^e siècle avant J.-C.). Le livre de M. Guignebert que nous annonçons leur fait suite et forme la jonction entre eux et le tome, déjà paru, du même auteur consacré à Jésus.

On y trouvera un tableau très riche, judicieux, visant moins au pittoresque qu'à l'éclat du coloris qu'à la justesse des nuances, de la vie intérieure du judaïsme dans les deux siècles qui ont précédé l'ère chrétienne et dans celui qui l'a suivie. L'auteur n'a toutefois pas entendu étudier le judaïsme exclusivement pour lui-même, afin d'en expliquer l'évolution à cette époque et dans les âges ultérieurs. Ce qui intéresse avant tout le professeur d'histoire du christianisme à la Sorbonne, c'est de déterminer dans quelle mesure la nouvelle religion s'explique par les institutions, les destinées, les idées, les tendances du milieu juif dans lequel elle a pris naissance à cette époque. Et c'est cette préoccupation qui lui a dicté le choix des matières traitées et les proportions données aux divers éléments de son exposé.

C'est pour cette raison, par exemple, qu'il n'a pas adopté un plan chronologique et ne s'est pas limité à l'étude de l'époque postmaccabéenne, remontant parfois jusqu'au temps des prophètes et de l'exil pour chercher l'origine des mouvements qui lui paraissent avoir influé sur le christianisme.

C'est pour le même motif que, à la différence de Schürer par exemple, il s'est borné à un exposé très sommaire des destinées extérieures du peuple juif dans la période étudiée ; qu'il a laissé de côté l'histoire économique et sociale du monde juif, dont le P. Schwalm, notamment, a tenté la reconstitution — encore que les faits d'ordre économique et social aient eu aussi leur contre-coup sur certains phénomènes typiques de la vie religieuse du temps, comme la formation du parti des zélotes ou le développement de l'émigration juive.

M. Guignebert s'est appliqué principalement à l'étude des idées, des croyances, des aspirations morales et de la piété des divers éléments de la population juive. Et il a prêté aux sectes une attention particulière, disproportionnée peut-être avec l'importance numérique que ces groupements dissidents avaient dans l'ensemble

du monde juif, mais justifiée, à son point de vue, par les affinités qu'ils ont pu avoir avec l'« hérésie » chrétienne.

Voici le plan général de l'ouvrage. L'auteur étudie d'abord le judaïsme palestinien.

Dans un premier livre, intitulé « La condition politique et religieuse de la Palestine », il caractérise le pays, passe en revue les sources, caractérise le régime politique, définit l'état d'esprit et étudie, enfin, les deux grandes institutions qui servaient de cadre à la vie religieuse du temps en « terre d'Israël » : le sacerdoce, maître du sanhédrin et du temple, et la loi, avec ses commentateurs attitrés, les scribes, et son principal organe, la synagogue.

Dans un second livre, l'auteur traite des idées et des croyances des juifs palestiniens de l'époque envisagée, en se limitant à celles qui présentent des différences avec la foi des périodes antérieures et en cherchant la raison des changements qui s'étaient opérés. De là le titre de cette section : « Les nouveautés et les influences étrangères. » M. Guignebert est d'avis, en effet, que les innovations que l'on constate dans les croyances du « bas judaïsme » proviennent, pour une part beaucoup plus importante qu'on ne l'admet communément, d'influences babyloniennes, iraniennes et grecques. C'est la conclusion à laquelle il aboutit en étudiant les croyances du temps sur Dieu et ses hypostases, sur les anges et les démons, sur l'homme, sa nature et sa destinée, enfin — et très spécialement — sur l'eschatologie et le messianisme.

Le troisième livre porte un titre un peu énigmatique : « La réalité de la vie religieuse juive en Palestine. » Ce qui ne signifie naturellement pas que les observations faites dans ce qui précède ne soient qu'apparences ou conjectures. Dans cette troisième partie, l'auteur décrit à part les divers groupements qu'on peut distinguer dans la population juive de Palestine et précise l'attitude prise par chacun d'eux à l'égard des institutions et des « nouveautés » dont il a été parlé jusque-là d'une façon générale. Il caractérise d'abord les trois grandes tendances entre lesquelles se partageaient les représentants de l'orthodoxie, celles des sadducéens, des pharisiens et des zélotes, puis les mouvements plus ou moins hétérodoxes, la confrérie des Esséniens, le schisme samaritain, la secte des Sadoqites de Damas, celle des Nazaréens, enfin la religiosité des masses populaires (*'am hâ'ares*).

Après le monde juif de Palestine, M. Guignebert étudie le judaïsme hellénistique. Il donne en quelques pages son sentiment sur la façon dont les juifs se sont répandus dans le monde antique, sur l'organisation intérieure de leurs communautés, sur leur situation juridique dans les royaumes hellénistiques, puis dans l'empire romain.

Il montre ensuite comment le milieu grec a influé sur ces juifs dispersés et comment, à leur tour, ceux-ci ont tenté de gagner leurs concitoyens païens par une propagande qui fut extrêmement active et parfois très heureuse, surtout au 1^{er} siècle de notre ère.

Il analyse avec une grande finesse les résultats de ces actions et de ces réactions réciproques : elles aboutirent à la constitution de ce qu'il appelle un syncrétisme judéo-païen. Les formes en furent, du reste, fort variées : diffusion parmi les païens de certaines coutumes ou croyances israélites, constitution au sein des communautés juives d'une gnose syncrétiste et parfois de véritables sectes qui finirent par s'organiser en églises dissidentes.

Citons quelques phrases où sont formulées les idées maîtresses du livre. « Du point de vue purement religieux, il nous faut définitivement renoncer à cette vieille image de la *haie close*, par laquelle Israël aurait été isolé de son ambiance géographique, retranché de la vie de l'Orient. La haie nous a paru coupée de larges brèches par où les influences les plus diverses quant à leur origine et à leur nature ont pénétré jusqu'au cœur du yahvisme. Pour caractériser la réalité dont nous nous sommes approchés, c'est de variété, de mélange, de syncrétisme qu'il nous a fallu parler » (p. 330).

« L'analyse que nous avons tentée de l'activité débordante du sentiment religieux en Palestine... nous a permis de reconnaître dans la vie spirituelle juive... bien plus de variété, de complexité, de souplesse et, pour tout dire, de liberté que nous n'en avions soupçonné d'abord » (p. 333).

En ce qui concerne le problème de l'origine du christianisme, qui, nous l'avons indiqué, préoccupe avant tout l'auteur, sa conclusion est que l'enseignement de Jésus était foncièrement et authentiquement juif. « Autant qu'il nous est permis de l'apercevoir, la piété de Jésus semble se placer... sinon dans les formes, du moins dans la ligne et même dans l'esprit de celle des pharisiens » (p. 215). Il a « puisé dans la religion des *anavim* » — piétistes ardents, plus portés à l'élan qu'aux scrupules¹ — « et dans la piété des pharisiens les éléments premiers de sa formation spirituelle, l'inspiration de sa mission et la substance de son enseignement » (p. 337).

Ainsi « la graine semée par Jésus était juive, donc juive aussi la première pousse ; mais le sol nourricier qui lui a prêté ses sucres et sa fertilité, qui a fait d'elle un arbre vigoureux, puis un arbre bien enraciné, ce sol était hellénistique : l'Orient et la Grèce y mêlaient leur substance féconde ». Seulement « il est permis de penser que bien des influences hellénistiques n'ont point pénétré directement dans le christianisme primitif, mais qu'elles ne l'ont touché qu'à travers le judaïsme, dont elles avaient, antérieurement, fait la conquête partielle » (p. 3). Le judaïsme, en effet, même le judaïsme orthodoxe de Palestine, mais dans une bien plus large mesure la religion des juifs hellénisés de la diaspora, était une « religion syncrétiste » (p. 261).

La thèse générale de M. Guignebert, selon laquelle le judaïsme du temps de Jésus, en dépit de son exclusivisme en apparence si rigoureux, n'a pas plus que la religion d'Israël aux époques antérieures, échappé à l'action des grands mouvements spirituels qui traversaient le monde où il était plongé, cette thèse générale peut être aujourd'hui regardée comme établie. L'auteur l'expose avec une prudence, une réserve dans l'affirmation, un sens des nuances qui ne peuvent que lui gagner l'assentiment des esprits pondérés. Bien qu'il ait le don de présenter les problèmes les plus embrouillés avec une aisance, une brièveté lumineuse qui feront l'admiration des connaisseurs, il ne dissimule pas au lecteur que les questions qui se posent à propos de cette période sont souvent bien complexes et bien délicates, que nos sources sont parfois obscures ou insuffisantes, par exemple en ce qui concerne l'existence d'une gnose juive antérieure au christianisme. Sur quantité de points, il n'hésite pas à avouer son incertitude ou même son ignorance. Cette loyauté inspire confiance ; on voit clairement quels sont les résultats acquis et sur quels points il est légitime de douter et d'adopter peut-être d'autres conclusions que celles de l'auteur.

1. C'est ainsi que M. Guignebert les caractérise p. 270.

Qu'il soit permis à un hébraisant de formuler en terminant un souhait ; c'est que, dans les tirages ultérieurs qui seront faits de ce beau livre, on adopte un système de transcription uniforme pour les mots sémitiques¹ et que l'on corrige certaines traductions qui laissent à désirer². On peut exprimer aussi le vœu que l'auteur puisse obtenir du prote une accentuation moins incorrecte des mots grecs.

Adolphe Lods.

G. NICCOLINI. *Il tribunato della plebe*. Milan, U. Hoepli. Gr. in-8°, VIII-203 pages.

Cette monographie du tribunat de la plèbe se recommande à la fois par l'abondance et l'exactitude de la documentation, par l'ordre et la clarté du développement. Elle est divisée en cinq parties. Dans une première partie, l'auteur indique avec précision quelle était la condition sociale et politique de la plèbe romaine aux premiers temps de la république ; il insiste en particulier sur l'organisation des tribus, sur le caractère de ces divisions du peuple romain, sur la manière dont les plébéiens s'y trouvaient répartis. La seconde partie expose l'histoire, les vicissitudes, les progrès du tribunat depuis ses origines jusqu'à la loi Hortensia de 287 av. J.-C. : la première sécession, la création des tribuns, les *leges sacratae* qui fixaient leurs attributions, leur assuraient les garanties nécessaires à l'exercice de leur autorité ; la question des *concilia plebis*, des *comitia tributa*, des plébiscites ; l'évolution des rapports entre les tribuns et le sénat ; l'exercice du veto ; les limites territoriales de l'action des défenseurs de la plèbe : tous ces faits, tous ces problèmes sont examinés suivant une méthode critique toujours mesurée et judicieuse. Le vote de la loi Hortensia, qui donnait aux plébiscites force de loi, marque le terme de cette ascension. La troisième partie, qui embrasse la période comprise entre la loi Hortensia et les réformes du tribunat par Sylla, trace un tableau complet du tribunat de la plèbe, au point de vue de l'origine et de l'élection des tribuns, au point de vue de leur action politique, économique, sociale, législative, au point de vue de leurs relations avec les autres magistrats de la république, avec leurs propres collègues, avec les prêtres de l'État, au point de vue de la place que le tribunat occupe dans le *cursus honorum*. « Parvenu à sa pleine maturité », écrit G. Niccolini, « le tribunat de la plèbe disposait d'un tel pouvoir qu'il exerçait la plus haute surveillance sur toute la vie de l'État. » Il arriva même que des tribuns en abusèrent. Sylla s'efforça de réduire leur autorité, à deux reprises différentes, en 88 av. J.-C. l'année de son départ pour la guerre contre Mithridate, puis en 81 après son retour à Rome et quand il s'était arrogé la dictature. La quatrième partie traite de ces réformes du tribunat de la plèbe et de leur abolition, de la *deminutio* et de la *restitutio tribunicia*. La

1. Le *šin* est transcrit tantôt par *sch* (*schechina*, p. 36), tantôt par *sh* (*yeroushalmi*, p. 36), tantôt par *ch* (*paruchim*, p. 213), voire par *s* (*hakkodes*, p. 123) ; le *het*, par *ch* (*chassidim*, *chabérim*, p. 213) ou par *h* (*hassidim*, p. 44 ; *Hashmon*, p. 43 ; *hakhamim*, p. 90) ; le *sadé* par *s* (*hares*, p. 267), par *tz* (*yétzer*, p. 149, *netzer*, p. 260) ou par *z* (*zadok*, p. 210 ; *zizith*, p. 107), etc... Des formes comme *nehim* (p. 34, 89), *Gudil* (p. 11), *sadarim* (p. 38), *gamara* (p. 79), *Beni Elohim* (p. 129, 291), *mebascer* (p. 256), sont bien affligeantes pour l'oreille d'un hébraisant.

2. Ainsi « peuple du pays » pour *amé ha-hares* (p. 267) ; « les Écrivains sacrés » pour *ketoubim* (p. 89).

cinquième et dernière partie de l'ouvrage décrit les destinées du tribunat sous l'empire, montre comment l'empereur, revêtu de la *potestas tribunicia*, avait absorbé en quelque manière les éléments de beaucoup les plus importants et les plus efficaces de l'autorité des tribuns.

Une courte conclusion résume les traits essentiels de la magistrature plébéienne et décrit sobrement la courbe qu'elle a suivie à travers les siècles.

L'auteur annonce dans sa préface la publication ultérieure de *Fasti dei tribuni della plebbe*, où non seulement seront données des listes de tribuns et de lois, mais encore sera utilisée systématiquement toute une masse de matériaux relatifs au tribunat.

J. TOUTAIN.

Howard H. SCULLARD. *Scipio Africanus in the Second Punic War*. Cambridge, At the University Press. In-8°, xv-331 pages, 3 planches hors texte, 8 plans et 2 cartes.

Le titre de ce volume en indique bien le sujet précis et limité. Ce n'est pas une biographie complète de Scipion l'Africain, mais seulement le récit de sa vie publique et de son action, à la fois politique et militaire, jusqu'à la fin de la seconde guerre punique. Après un examen critique des sources latines et grecques qui permettent d'écrire cette vie et de retracer cette action, en particulier de Polybe et de Tite-Live, l'auteur étudie successivement la carrière de Scipion avant son départ pour l'Espagne, la situation de cette péninsule au moment où il y arrive, les événements importants qui s'y déroulent sous son commandement, la prise de Carthagène, les opérations militaires dans le sud de l'Espagne, batailles de Baecula et d'Iliipa, qui aboutissent à l'expulsion des Carthaginois et à l'occupation du pays par Rome; l'activité de Scipion à Rome entre son retour d'Espagne et son départ pour l'Afrique, son élection au Consulat, les préparatifs de la campagne décisive en Italie et en Sicile, le débarquement du jeune général près d'Utique, ses manœuvres autour de cette ville, les combats victorieux qu'il livre aux forces carthaginoises avant le retour d'Hannibal, enfin la bataille de Zama et les négociations qui préparent le traité de 201. Dans un dernier chapitre, M. H. Scullard caractérise et apprécie la valeur de Scipion comme général, comme homme d'État, et juge son œuvre. Cinq appendices sont consacrés : à la topographie de Carthagène, au site de la bataille de Baecula, à la chronologie de la guerre d'Espagne, à l'emplacement de Zama et de la bataille qui porte ce nom, à des notes sur la campagne d'Afrique (les forces en présence, la chronologie des faits).

M. H. Scullard accorde la plus grande place, dans son exposé, aux événements militaires; il les examine et les discute dans leurs moindres détails; il s'efforce de distinguer, dans les récits que nous en ont donnés les écrivains antiques, les renseignements sûrs et les épisodes soit douteux, soit invraisemblables; il rappelle, tantôt pour s'y rallier, tantôt pour les réfuter, les opinions des historiens modernes qui ont traité de la seconde guerre punique; il ne néglige aucune des thèses qui ont été soutenues sur telle ou telle péripétie de ce drame si important pour l'avenir de Rome et pour la destinée de Carthage.

Son jugement sur Scipion et sur son œuvre est inspiré par une admiration, que

l'on jugera peut-être excessive, de l'homme et de son rôle. A ses yeux, Scipion a complètement renouvelé l'organisation de l'armée romaine : *Scipio had forged and proved a New Model Army* ; il a inauguré une stratégie adaptée aux ambitions impérialistes de Rome, par l'importance qu'il a donnée à la conquête de l'Espagne, par la ténacité et l'énergie avec lesquelles il a porté l'offensive dans l'Afrique du Nord ; il a appliqué la tactique que lui avait enseignée la bataille de Cannes et dont l'élément essentiel consiste dans les mouvements tournants destinés à déborder et à enfoncer les flancs de l'armée ennemie. En ce qui concerne la politique générale de l'État romain, Scipion est considéré par M. H. Scullard comme le protagoniste de l'expansion romaine hors de l'Italie, par opposition avec les hommes d'État, tels que Fabius Cunctator, qui ne voulaient voir dans Rome, pour l'avenir, comme elle l'avait été jusqu'alors, que la capitale de l'Italie. L'auteur de ce livre estime que Scipion n'a pas été compris, a même été méconnu : *The world misunderstands many of its great men and neglects others. Scipio has in part suffered both these fates*. Pour lui, Scipion doit être placé au centre de l'histoire de la République romaine ; c'est lui qui a montré à ses compatriotes la direction dans laquelle ils devaient s'engager, qui a éclairé la voie que Rome a suivie.

Il est peut-être exagéré de dire que justice n'a pas été rendue par les Romains au vainqueur d'Hannibal. Une tradition romaine paraît prouver qu'il n'en a pas été ainsi : si le premier Africain a rencontré à Rome, même après sa victoire, des ennemis de sa politique et de sa gloire, il a, d'autre part, été tenu pour un être surhumain, que les dieux conseillaient et qui était en rapports personnels avec eux, avec Jupiter Optimus Maximus surtout. Ce qui serait plus exact, c'est que plusieurs traits du caractère de l'homme n'inspiraient pas une sympathie unanime : son orgueil, son absolue confiance en lui-même, peut-être aussi la faveur avec laquelle il accueillait l'hellénisme lui suscitèrent des ennemis.

Quelles que soient les réserves qu'il nous paraît équitable de formuler sur le jugement porté par H. H. Scullard, son livre n'en reste pas moins une œuvre parfaitement documentée, dont la valeur historique et critique est indéniable, et qui apporte une très utile contribution à l'histoire de la seconde guerre punique.

J. TOUTAIN.

Lily Ross Taylor. *The divinity of the Roman Emperor*. Published by the American Philological Association. Middletown, Connecticut. In-8°, xv-296 pages.

Le titre sous lequel cet ouvrage est publié ne correspond pas exactement au sujet traité. On n'y trouvera pas, en effet, une étude d'ensemble sur la divinité des empereurs romains, ni sur le culte impérial aux premiers siècles de l'ère chrétienne ; l'auteur a voulu seulement exposer les origines de cette divinité et de ce culte ; le terme chronologique de son exposé est la mort d'Auguste. Du moins dans ces limites M^{lle} L. Ross Taylor a prouvé qu'elle connaît avec précision tous les documents antiques qui peuvent éclairer et qui permettent de résoudre le problème posé, textes littéraires, inscriptions, monuments archéologiques et monnaies. On regrettera peut-être que, parmi les œuvres modernes consacrées à l'histoire du culte des empereurs, une place plus grande n'ait pas été faite à l'érudition française.

Sur le caractère divin attribué aux empereurs après leur mort, sur le rite de l'apothéose impériale, aucune discussion ne s'est élevée; l'adoration des *Divi* n'a été mise en doute par personne. Il n'en est pas de même pour le culte rendu aux empereurs de leur vivant, qui a choqué et qui choque encore maints historiens de l'antiquité romaine. Ici l'attitude de notre auteur trahit un véritable embarras. M^{lle} L. Ross Taylor connaît trop bien les documents pour ignorer, par exemple, que César fut proclamé dieu avant les ides de mars, que des temples, des autels furent dédiés de son vivant à Auguste, que des prêtres furent chargés de célébrer son culte; mais elle se résout difficilement à en admettre la véritable physionomie. Elle commet, d'après nous, la même erreur que M. Pippidi a commise dans son article de la *Revue des Études latines* sur le *Numen Augusti*; elle admet la synonymie des deux termes *Numen* et *Genius*. Après avoir cité quelques vers de l'ode d'Horace (IV, 5):

*Te multa prece, te prosequitur mero
defuso pateris et Laribus tuum
miscet numen...*

elle ajoute: « Il est ici question de la libation offerte au *Genius* de l'empereur — dans ce cas, comme souvent, appelé *numen*... » Et, dans d'autres passages, au contraire, elle voit dans le culte rendu au *Genius* de l'empereur une forme voilée du culte qui s'adresse à Auguste lui-même: *the worship of the Genius was in veiled form a worship of the emperor himself*. — *The cult of his Genius was really a worship of himself* (p. 182 et p. 245). Il est vrai qu'Auguste refusa d'être tenu pour un dieu et qu'à Rome même il interdit qu'un culte public fût institué en son honneur; mais il accepta que dans les provinces soit orientales, comme l'Asie et la Bithynie, soit occidentales, comme les trois Gaules, sa divinité fût associée à celle de la *dea Roma*. A nos yeux, il est incontestable que, dans la plus grande partie du monde romain, un véritable culte a été rendu de son vivant à Auguste. Nous avons l'impression que M^{lle} L. Ross Taylor s'en rend parfaitement compte, mais qu'elle hésite à le reconnaître pleinement.

Pour M^{lle} L. Ross Taylor, comme ce fut le cas pour l'abbé Beurlier dans son livre classique, *Le culte impérial, son histoire et son organisation depuis Auguste jusqu'à Justinien* (Paris, 1891), et pour nous-même dans le tome I de nos *Cultes païens dans l'Empire romain* (Paris, 1907), c'est en Orient qu'il faut chercher l'origine du culte des empereurs, dans l'Orient hellénistique, dont les souverains, Lagides, Séleucides, Attalides, comme les maîtres des grands empires de l'Orient indépendant, étaient considérés par leurs sujets comme des êtres divins et honorés comme tels d'un véritable culte. Toutefois, M^{lle} L. Ross Taylor invoque en outre l'existence dans l'empire perse d'un esprit, appelé le *fravashi* (a spirit called the *fravashi*), qui veillait sur tout être humain, et par conséquent sur le Grand Roi, avant sa naissance, pendant sa vie et après sa mort, et dans le royaume d'Égypte du *ka*, double divin ou esprit protecteur (a divine double or guardian spirit); l'un comme l'autre, le *fravashi* persan et le *ka* égyptien, recevaient un culte analogue à celui que les Romains rendaient à leur *Genius*. De plus, M^{lle} L. Ross Taylor recherche s'il n'y avait pas dans la tradition romaine des conceptions capables de faciliter l'introduction à Rome du culte des souverains. Outre la notion des *Genii*, *Genii* des individus, des colonies et des municipes, elle cite à ce propos la légende de Romulus divinisé et le culte des morts sous le nom de *Di Manes*.

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, ce qui est attesté par tous les faits connus, c'est que les premiers exemples d'un culte rendu soit à la déesse Rome, soit à un chef romain, se trouvent dans la Méditerranée orientale, en Asie Mineure et en Grèce. M^{lle} L. Ross Taylor les énumère et les commente. Mais la partie de beaucoup la plus importante de son œuvre concerne César, Octave-Auguste et dans une certaine mesure Antoine. L'idée d'une sorte de monarchie de droit divin s'y trouve rattachée à l'institution d'un culte en l'honneur de ces personnages. Nous relevons à cet égard un curieux passage de notre auteur : « Sans aucun doute, César s'intéressait beaucoup à la proclamation de sa propre divinité. Dans son cas, comme dans celui d'Alexandre, des écrivains modernes ont méconnu le vrai caractère des événements, quand, en présence du culte d'un homme vivant, ils l'ont jugé dégradant pour ceux qui le pratiquaient, sans vouloir admettre que César ou Alexandre pouvait l'avoir encouragé. Cette interprétation d'un tel culte dérive de conceptions modernes et ne tient aucun compte du caractère de la monarchie absolue dans l'antiquité. La question n'est pas de savoir si César et Alexandre étaient trop intelligents pour être satisfaits de l'adulation exprimée par les décrets qui les plaçaient sur le même rang que les Olympiens. Ils l'étaient probablement. Mais pour eux leur reconnaissance comme dieux n'était pas un acte d'adulation. C'était un élément indispensable du type de monarchie qui avait existé dans le passé et que l'on pouvait s'attendre à voir renaître » (p. 76).

César, Antoine, Octave-Auguste, aussi bien qu'Alexandre, auraient vu dans l'institution de leur propre culte la condition préalable et nécessaire pour que leur pouvoir devint absolu. Octave-Auguste, en outre, dès son arrivée à Rome, se préoccupa de maintenir et de consolider le culte de César mort, du *Divus*, afin que lui-même apparût comme le fils d'un dieu, *Divi filius*.

Cette idée d'un rapport étroit entre le caractère divin d'un chef mortel et l'autorité absolue à laquelle il aspire explique que M^{lle} L. Ross Taylor ait donné tant de place dans son livre à la lutte prolongée entre Octave-Auguste et Antoine, ainsi qu'aux efforts de ce dernier pour devenir auprès de Cléopâtre le maître de tout l'Orient. Nous sommes portés à croire que l'institution du culte impérial, corrélatrice à l'existence du culte de la Dea Roma, fut non pas le résultat d'une politique plus ou moins avouée, mais l'effet d'un mouvement spontané parmi les populations du monde romain, mouvement parti de l'Orient, de l'Asie Mineure, de l'Égypte, de la Grèce, et qui se propagea dans les provinces occidentales, non sans traverser l'Italie. Dès le principat d'Auguste, le maître de l'empire passait pour être un dieu et le culte impérial était fondé. Après la mort d'Auguste, la tradition qui avait présidé à l'organisation du culte de César mort inspira une nouvelle forme du culte impérial, le culte des *Divi*.

M^{lle} L. Ross Taylor a joint à son œuvre trois appendices : *Le culte du roi de Perse*; — *Alexandre et la Proskynesis*; — *Inscriptions mentionnant les honneurs divins* (rendus à César, à Antoine, à Auguste et à sa maison). Les deux premiers appendices développent des idées exprimées sommairement dans le premier chapitre du livre. Le troisième est une sorte de Corpus, où l'auteur mentionne les textes épigraphiques qui lui paraissent se rapporter au culte des trois personnages précités; mais nous nous demandons si les inscriptions, où les uns et les autres sont simplement nommés *Soter*, *Evergetes*, *Ktistes*, peuvent être considérées comme les témoignages d'un véritable culte. Pour nous, les seuls éléments de tels témoignages

sont ou la présence du nom divin, *Theos, Deus*, ou la mention de temples, d'autels, de prêtres, de cérémonies vraiment religieuses.

Le livre de M^{lle} L. Ross Taylor prête à discussion et appelle, à notre avis, des réserves. Il n'en sera pas moins très utile à tous ceux qui voudront étudier le culte des souverains dans l'antiquité, « un des traits les plus caractéristiques de la monarchie absolue telle que nous la connaissons dans le monde hellénistique et dans le monde romain ».

J. TOUTAIN.

Albert GRENIER. *Manuel d'archéologie gallo-romaine*. Deuxième partie : *L'archéologie du sol*, en deux volumes. I : *Les routes* ; II : *Navigation ; occupation du sol*. Forme le t. VI du *Manuel d'archéologie par Joseph Déchelette*. Paris, A. Picard, 1934. In-8°, pages 468-1095, avec 368 illustrations et 5 cartes. Prix des deux volumes : 130 fr.

En rendant compte dans cette Revue¹ du premier volume que M. Grenier avait publié pour continuer le *Manuel* laissé interrompu par la mort de Joseph Déchelette, j'indiquais que la suite ne se ferait sans doute pas attendre. Nous en avions presque l'assurance donnée par Camille Jullian, l'heureux instigateur du travail. M. Grenier s'est honoré en tenant la demi-promesse faite par son maître en son nom. Trois ans à peine écoulés, un second tome a paru, qui est presque le double du précédent et qui ne lui est en rien inférieur.

Bien que la mort ait emporté Jullian pendant que se poursuivait cette vaste tâche, ses suggestions n'ont pas cependant fait complètement défaut à son disciple, « car il n'est guère de page », déclare-t-il², « à propos de laquelle je ne me sois posé la question : qu'en penserait Jullian? ». En rappelant avec émotion, dans sa préface, tout ce qu'il doit à la science et à la bonté de celui qui fut son guide, M. Grenier acquitte au bord d'une tombe sa dette de profonde gratitude. Mais il inscrit aussi deux autres noms en tête de son livre, ceux d'Antoine Héron de Villefosse et de Henri Thédénat. Qu'il me soit permis de me joindre à lui pour saluer respectueusement la mémoire de ces deux savants qui ont été aussi « mes maîtres vénérés » et pour le remercier d'avoir placé la suite de son travail sous leur patronage.

J'ai loué tout d'abord la rapidité avec laquelle M. Grenier poursuit l'œuvre de Déchelette. On comprendra combien elle est méritoire si l'on considère que, pour achever ces deux volumes d'environ 1,100 pages, éclairés par une quantité de figures et un énorme index, il a dû dépouiller, sans parler des textes historiques et épigraphiques, un nombre prodigieux de livres et de mémoires, dont ses notes développées contiennent la substance.

Son exposé se divise en trois parties. La première, consacrée aux routes, remplit un volume entier ; les deux autres, où sont étudiées la navigation et l'occupation du sol, en forment un second. Suivant la sage méthode adoptée déjà dans son précédent livre, M. Grenier ne prétend nullement — et qui pourrait y parvenir? — donner une énumération complète de tous les faits ou monuments qui rentrent

1. *Revue historique*, 1933, t. CLXXII, p. 620-624.

2. Préface du second volume, p. 1.

dans ce triple cadre. A l'aide d'un certain nombre de types choisis avec soin, décrits avec netteté, il veut, dit-il (p. 666), « tenter de déduire des idées générales », en priant « les chercheurs de les considérer comme des hypothèses de travail, toujours à corriger et à compléter, plutôt que comme des vérités établies ». Assurément, dans les études archéologiques on doit souvent se contenter de la vraisemblance. En s'appuyant avec prudence sur les meilleurs écrits des spécialistes, M. Grenier paraît bien y atteindre d'ordinaire. Il fournit à ceux qui viendront après lui le moyen de se rapprocher le plus possible de la vérité dans l'interprétation de leurs découvertes. Car il se défend d'apporter dans son exposé aucun esprit de système. « L'essentiel, déclare-t-il (p. 813), dans chaque fouille est de ne pas s'encombrer d'abord de théorie, mais de chercher avant tout à bien mettre en lumière le détail des faits particuliers... Bien observer d'abord et ne tenter d'interprétations qu'ensuite. »

C'est d'après ces principes qu'il entreprend l'examen des ROUTES. Les créer fut la première et la plus importante peut-être des tâches accomplies par Rome sur notre terre : « Les vrais conquérants du sol de la Gaule, ceux qui réalisèrent la victoire acquise par César et ses légionnaires, ce furent les terrassiers de l'arpentage... qui tracèrent les chemins et, en même temps, établirent la *forma* des propriétés foncières » (p. 23). Les textes des *Agrimensores* permettent de reconnaître trois catégories de chemins : les voies publiques, les voies vicinales et les voies privées. M. Grenier fait l'histoire de celles sur lesquelles nous sommes suffisamment informés, en insistant surtout, comme il est naturel, sur les voies publiques et sur l'œuvre routière d'Auguste, d'Agrippa et de Claude. Les milliaires lui sont d'un précieux secours, mais aussi d'autres indicateurs d'un genre plus spécial, tels que les *Tablettes d'Astorga*, les *Gobelets de Vicarello*, etc..., surtout les œuvres des topographes anciens, *Table de Peutinger*, *Itinéraire d'Antonin*, *Géographie de Ptolémée*, d'autres encore moins connus, et aussi des mentions de genres très divers émanant du Moyen Age ; car « l'histoire des routes romaines ne finit qu'au XVIII^e siècle. Tous les documents antérieurs à cette date peuvent et doivent servir d'auxiliaires à l'archéologie gallo-romaine » (p. 174).

Quels sont les caractères extérieurs d'une voie romaine avec tous ses compléments, gués, ponts, *stationes* du *cursus publicus*, *tabernae*, *mansiones*, petits sanctuaires ruraux ; quelle en est la toponymie, avec les multiples mots composés qui s'y rapportent ; enfin, quelle en est la structure intime, avec les procédés de construction variables suivant les lieux et les temps, voilà le sommaire de cette première division. Dans une analyse souvent si délicate, il serait bien étonnant que quelques suppositions ne suscitent pas des objections. S'il était exact, par exemple, comme le prétendent certains observateurs, que, sur plusieurs routes, les ornières fussent intentionnellement creusées et remplissent l'office de rails, il s'ensuivrait que ces routes n'auraient convenu qu'à une catégorie de véhicules, ce qu'on aura peine à admettre. Sans entrer dans la discussion de telle ou telle assertion rapportée, sinon admise, par M. Grenier, qui ne se départit jamais d'une sage réserve, j'ajoute seulement qu'un copieux sommaire bibliographique des voies romaines, ordonné par régions, termine ce long exposé d'allure historique et technique. Notre auteur affirme à juste titre (p. 402) qu'il lui était impossible de les rappeler toutes : « Un manuel n'a pas à apporter réponse à tout. »

Des trois parties de l'ouvrage, la seconde, relative à la NAVIGATION, est la plus

courte, surtout parce que la matière est moins abondante ; qu'il s'agisse des ports de la Méditerranée et de l'Océan ou des ports fluviaux, qui facilitaient dans bien des cas les communications à l'intérieur du pays. Mais énumérer et décrire les ports ne suffit pas. Tout le personnel qui les desservait défile ensuite devant nous : *navicularii* pour la mer ; *utricularii*, *ratarii* surtout pour les étangs ; *nautae*, organisés en puissantes corporations, pour les fleuves et les rivières. Les différents types de bateaux qu'ils manœuvraient sont ensuite présentés. Et comme tous ces marins, tous ces vaisseaux ou embarcations sont employés en définitive au commerce, ce n'est pas sortir du sujet, mais bien le compléter logiquement, que de nous faire connaître tout le matériel dont on se servait pour transporter les denrées d'échange, amphores et tonneaux avec leur contenu, leurs marques de fabrique, les plombs dont on les scellait et qui assuraient la loyauté des transactions.

L'OCCUPATION DU SOL, à laquelle se rapporte le dernier tiers du livre, est peut-être de tout cet ensemble la question la plus difficile à traiter. D'abord, parce que le sujet est particulièrement abondant, mais surtout parce que les faits sur lesquels doit porter la discussion ne sont pas toujours faciles à discerner. S'il ne s'agissait que de nous représenter des villes comme Aix, Narbonne, Vaison, Nîmes, Périgueux, Alésia, pour ne prendre que les plus connues, la tâche serait en somme aisée. Mais le plan de l'auteur est plus vaste et plus instructif. Persuadé à juste titre que, dans la plupart des cas, les Romains n'ont pas été des initiateurs, mais bien des transformateurs, dans le pays qu'ils venaient de conquérir, son dessein, en remontant aux habitations primitives, dont les traces plus ou moins nettes se remarquent encore sur le sol, est de montrer comment se sont peu à peu substituées à elles des habitations plus confortables, jusqu'à devenir parfois, çà et là, de luxueuses villas : cases d'Auvergne en pierre sèche et *capitelles* du Midi, où M. Grenier voit « des stations de bergers, permanentes ou plutôt temporaires » (p. 739), souterrains-refuges, *mardelles* de beaucoup de provinces françaises, petits établissements agricoles des forêts normandes, sont autant de documents qui, pour avoir été bien souvent repérés, n'en demeurent pas moins encore assez énigmatiques. « Les origines en plongent dans la préhistoire ; l'usage s'en est poursuivi jusqu'à la veille des temps modernes » (p. 741). Dans beaucoup de cas, ces installations disséminées attestent une volonté d'indépendance, « un individualisme peu favorable au rendement de la terre » (p. 773).

Petit ou grand, le domaine gallo-romain s'efforce de vivre par ses propres ressources ; on cherche à extraire du sol non seulement ce qui est nécessaire à la nourriture, mais, d'une manière générale, à la vie complète. On lui demande la pierre ou le marbre, la terre qui servira à façonner les briques, les métaux de toute sorte, surtout le fer pour fabriquer les instruments agricoles. Ainsi, chaque domaine se complète par une petite industrie qui assure son fonctionnement normal. Toutefois, il existait souvent aussi, pour le compte de l'État, des industries plus importantes, destinées à satisfaire des besoins plus larges. Elles eurent leur période de prospérité, surtout pendant les trois premiers siècles de notre ère ; les vicissitudes politiques et les invasions, en raréfiant la main-d'œuvre, leur portèrent un coup fatal en plus d'un endroit.

Ce résumé d'un ouvrage fondé entièrement sur une accumulation de faits, s'il ne donne qu'une idée bien insuffisante de son contenu, permet du moins d'en apercevoir les grandes lignes directrices. Il importe cependant d'ajouter que, chemin

faisant, M. Grenier ne manque pas d'indiquer ou de résoudre, suivant les documents dont il dispose, des questions d'un intérêt particulier, connexes à sa thèse principale. Je fais allusion, par exemple, à ce qu'il dit sur les *vies militares* (p. 4-5), sur le cadastre dans les provinces romaines (p. 12-15), à propos duquel on aimerait à voir cités les articles récents de MM. Davin et Ch. Saumagne¹ traitant de la cadastration romaine en Afrique (p. 128, note 4), sur l'appellation des *Martes* (p. 293-296), sur les dérivés du nom de Mercure (p. 307-312), sur la culture de la vigne (p. 603, note 3), la charrue (p. 774, note 1), l'*atrium* (p. 796, note 3). Ce ne sont là que des cas pris parmi beaucoup d'autres, qui permettront d'apercevoir à combien de sujets se rattachent les investigations de l'auteur, de quel secours elles peuvent être pour orienter les travaux les plus divers relatifs soit à la Gaule, soit même à la vie romaine aux premiers siècles de l'Empire.

C'est que M. Grenier ne reste pas confiné dans l'exposé des faits, dont la multiplicité eût risqué de submerger un moins habile que lui ; il les domine et sait en tirer des idées générales qui éclairent l'ensemble de l'ouvrage. La plus importante, semble-t-il, celle sur laquelle il revient à mainte reprise, c'est l'idée de continuité dans la vie de notre pays, où, pendant des siècles, par un progrès lent, mais incessant, les habitudes préceltiques se sont transformées sous l'action progressive des conquérants. Rome n'a pas fait table rase de ce qui existait auparavant ; elle l'a amélioré en introduisant peu à peu une civilisation supérieure. Ainsi, conclut M. Grenier (p. 941), « l'état gallo-romain nous représente le résultat de l'évolution antérieure et l'origine de toute l'histoire plus récente de notre terre ».

Il importe encore et surtout de signaler l'esprit dans lequel ce livre a été composé. Son auteur ne s'inféode à aucun système ; il juge en toute indépendance les œuvres et les théories. Ses réserves sur l'attribution des milliaires à telle ou telle route par les rédacteurs du *Corpus* (p. 59), sur le caractère proprement romain des routes dites romaines (p. 401, 404), doivent être retenues. Ses observations sur l'étymologie qui, à elle seule, « ne peut procurer de certitude » en toponymie (p. 314), si les considérations topographiques et archéologiques ne viennent compléter celles de la philologie, seront utilement mises à profit. Dans plus d'une de ses notes, nous pourrions relever des traits de prudence du même genre.

Ainsi, libre de toute opinion préconçue, puisant à toutes les sources dont la qualité lui paraît recommandable, fidèle par conséquent à la doctrine de Julian, M. Grenier continue à justifier amplement la confiance que son maître lui avait témoignée. L'ardeur avec laquelle il poursuit le grand œuvre de Joseph Déchelette nous est un sûr garant de l'avenir. Grâce à ses efforts persévérants, nous pouvons tenir pour certain que bientôt sera achevé ce monument de science qui fait tant d'honneur à notre pays².

Aug. AUDOLLENT.

1. *Revue tunisienne*, 1930, p. 73-85, avec deux plans ; 1931, p. 98-104 ; 1933, p. 35-56 ; *Bulletin archéologique*, 1924, p. 131-140.

2. Le texte est presque toujours correctement imprimé ; mais comment s'étonner que, dans un ouvrage si compact, il se soit glissé quelques légers lapsus, que M. Grenier me saura sans doute gré de lui signaler. — P. 12, au bas : *les tracé* = le tracé ; p. 39, l. 7 à partir du bas : *Auguste* = Augusta ; p. 42, l. 10, et 71, note 1 : *Maudeure* = Mandœuvre ; p. 86, note 2 : *Bilhom* = Billom, qui est l'orthographe actuelle ; p. 87, l. 10 : *Limonuum* = Limonum ; p. 115, l. 3 : *Interanum* = Intaranum, voir les inscriptions au-dessous ; p. 262, § V, l. 3 : *cons-*

Ferdinand Lot, Christian Pfister et François L. Ganshof. **Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888**. Paris, les Presses universitaires de France, 1928 [en réalité, 1935]. In-8°, xxviii-832 pages et 2 cartes hors texte (*Histoire générale*, publiée sous la direction de Gustave Glotz : *Histoire du Moyen Âge*, t. I). Prix : 75 fr.

Ferdinand Lot. **Les invasions germaniques. La pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain**. Paris, Payot, 1935. In-8°, 334 pages. Prix : 20 fr.

Publié par fascicules successifs, dont le premier remonte au mois d'avril 1928 — et cette date est restée à tort inscrite au titre du volume — le tome I de la section réservée au *Moyen Âge* dans l'*Histoire générale* du regretté Gustave Glotz est enfin, depuis l'été 1935, complet sous nos yeux. Il est vrai que les proportions en sont imposantes : plus de 850 pages, au lieu des 640 promises. A lui seul, le quatrième et dernier fascicule en compte près de 400 (dont 68 d'index, tables et additions) : les lecteurs ne s'en plaindront pas.

Afin de ne pas retarder davantage l'achèvement d'un livre tant attendu, M. Ferdinand Lot, à qui, contrairement aux prévisions initiales, la tâche de beaucoup la plus considérable a été dévolue, puisque quelque 500 pages sont sorties de sa plume (soit les deux tiers environ de l'ouvrage proprement dit), a dû, au dernier moment, s'adjoindre de nouveaux collaborateurs pour l'époque carolingienne : M. l'abbé Arquillière, à qui il a confié un chapitre sur l'Église (p. 565-591) ; M. Ver-

truits = construit ; p. 270, note 2, l. 8 : *Grandri* = Grandrif ; p. 359, sous la figure et dernière ligne, 361 au bas : *Vacquer* = Vacquez ; p. 600, l. 4 : *ainsi* = aussi ; p. 682, l. 2 : $\xi\omega\sigma\tau\upsilon$ = $\zeta\omega\sigma\tau\upsilon$; p. 881, l. 7 : *archtectees* = architectes ; p. 944, note 2, l. 2 : *Saint-Romian-en-Gal* = Saint-Romain-en-Gal ; p. 946, note 3 : *Rev. Adrch.* = *Rev. Arch.* ; p. 963, l. 17 : *minine* = minime ; p. 970, l. 10 : *Lourdoueix* = Lourdoueix. — Pourquoi le mille romain, qui mesure 1,480 m., nous dit-on (p. 95 et 105, note), est-il indiqué ailleurs (p. 52, note 1) comme équivalant à 1,481=50? — Le milliaire dit de Billom (*C. I. L.*, XIII, 8909) se trouve aujourd'hui assez loin de là, au bord de la route départementale, près du château d'Auterive (commune de Sermentizon).

M. Grenier s'est décidé à orthographier *Nîmes* « en supprimant l'accent circonflexe, qui n'a aucune raison d'être », dit-il (p. 680, note) ; de même *Aussois* (p. 1095, planche IV) au lieu d'Auxois. Je ne vois aucun inconvénient à le suivre. A propos d'un autre nom de lieu, je ferai une remarque nécessaire. Comme équivalent d'Augustonemetum, il emploie le plus souvent la forme Clermont (p. 35, 90, 310, 409, 689), mais aussi, de temps en temps, Clermont-Ferrand (p. 152, 877, 1038), suivant un usage actuel très fâcheux, que j'ai entendu Julian blâmer plus d'une fois. On commet une erreur historique en parlant de Clermont-Ferrand avant le xviii^e siècle, car c'est à partir de 1630 seulement que la réunion de Montferrand à Clermont a valu à cette dernière ville le nom double, assez bizarre, qu'elle porte aujourd'hui officiellement. L'une des plus anciennes villes de France, très antérieure aux autres du même nom, Clermont méritait bien de garder sa désignation propre. Que si l'on voulait la distinguer, par exemple, de Clermont de l'Oise, ne pourrait-on pas dire Clermont d'Auvergne comme le proposait Julian? Le voisinage de Paris et notre manie centralisatrice ont avantage la première de ces villes au détriment de la grande cité du Centre. Mais, de grâce, qu'on respecte la chronologie, si l'on fait peu de cas de la logique, et qu'on nous épargne au moins d'apprendre un jour que Clermont-Ferrand succéda à Augustonemetum, ou que la première Croisade fut prêchée en 1095 à Clermont-Ferrand.

cauteren, chargé de quelques pages (p. 592-609) sur la vie économique ; le P. Gabriel Théry, qui (avec le concours de M. Lot) a traité de la vie intellectuelle (p. 610-629) ; M. Marcel Aubert, qui a eu pour mission d'évoquer la vie artistique (p. 630-640). On ne doit finalement à Christian Pfister qu'une soixantaine de pages — que M. Ganshof a d'ailleurs profondément remaniées et faites presque siennes — sur Pépin le Bref et Charlemagne (p. 406-472). M. Ganshof y a ajouté six chapitres de son cru (quelque 125 pages en tout) sur l'Italie byzantine et lombarde, la monarchie franque de 721 à 751, l'empire carolingien et les royaumes francs de 814 à 843 et de 843 à 887, les institutions de la monarchie carolingienne, le monde scandinave ; il a composé, en outre, l'utile bibliographie générale placée en tête du volume et l'index.

L'œuvre se présente comme un manuel savant, destiné avant tout aux étudiants de nos Facultés. C'est dire que tous les grands problèmes que pose l'histoire de l'Europe occidentale de 395 à 888 sont l'un après l'autre attentivement traités et que, sur chaque point, les indications les plus précises nous sont fournies, avec tous les renseignements bibliographiques nécessaires pour une première orientation. A une introduction générale sur le monde romain et le monde barbare à la fin du IV^e siècle succèdent trois chapitres sur l'Empire d'Occident, d'Honorius à Romulus Augustule (395-476). Les entreprises d'Odoacre et de Théodoric, suivies de la tentative de rétablissement impérial en Occident par Justinien, fournissent la matière de trois autres chapitres, qui nous mènent jusqu'à la ruine définitive de la domination romaine dans le bassin de la Méditerranée occidentale. La Gaule mérovingienne, l'Italie byzantine et lombarde et l'Espagne wisigothique sont alors étudiées tour à tour dans le détail de leur vie politique et administrative, et l'on signalera spécialement les trois amples chapitres (p. 297-393), nourris de faits, où M. Lot traite des institutions et de la civilisation franques aux VI^e et VII^e siècles.

Nous atteignons ainsi l'époque des premiers Carolingiens, dont l'histoire politique est retracée avec beaucoup de netteté et les institutions méthodiquement analysées, quoique peut-être d'une façon un peu sommaire. C'est avec plus d'ampleur que sont exposés le rôle grandissant de l'Eglise dans le monde franc, son rayonnement en pays barbare, les controverses suscitées par l'interprétation du dogme, enfin les divers aspects de la civilisation du IX^e siècle (notamment l'aspect économique, en des pages très nuancées de M. Vercauteren). La section carolingienne s'achève par un chapitre fortement pensé de M. Lot sur l'établissement du régime vassalique. En moins de quarante pages (p. 641-677), tout le problème des origines de la féodalité s'y trouve posé en des termes qui ne laissent place à aucune équivoque, et une solution de sagesse y est cherchée dans une analyse aussi claire que prudente des divers éléments qui, d'étape en étape, ont finalement concouru, par la faute des souverains eux-mêmes, au triomphe de la vassalité. Même si l'on n'adopte pas entièrement les thèses de l'auteur — et il est plusieurs points où nous hésitons personnellement à les faire nôtres — on devra reconnaître que nul n'a, en France au moins, démêlé avec plus de lucidité cette question des origines féodales qui a déjà fait couler tant d'encre.

Les deux derniers chapitres du livre nous transportent hors de l'Empire carolingien ; ils sont aussi de M. Lot, qui traite avec une rare compétence et en plus de soixante pages (p. 678-739) des Iles Britanniques du V^e au X^e siècle, c'est-à-dire au temps des principautés bretonnes primitives et sous le régime anglo-saxon, en

ce qui concerne l'Angleterre proprement dite ; une large place (p. 721-739) est faite, en outre, à l'histoire de l'Irlande et de l'Écosse. Toute cette mise au point sera considérée comme particulièrement précieuse et commode ; et l'on ne remerciera pas moins M. Lot d'avoir fort clairement démêlé (p. 740-763) dans ses grandes lignes, avant de clore le volume, l'histoire de l'Espagne chrétienne depuis le début du VIII^e siècle jusqu'à une date qui, par exception, déborde le cadre chronologique de l'ouvrage, puisque l'exposé est poursuivi jusqu'en 1037.

Si les chapitres de la fin sont parmi les plus neufs et les plus riches, on ne ménagera pourtant pas les éloges au reste du volume. D'un bout à l'autre, l'exposé, même quand il est aride, demeure toujours net, solide, étayé qu'il est constamment de multiples références aux documents ou aux travaux modernes. C'est une somme de nos connaissances comme on n'en possédait pas jusqu'alors pour cette longue période de cinq siècles, qui comptent parmi les plus tourmentés de l'histoire.

M. Lot ajoute encore à la gratitude que nous lui devons en publiant presque en même temps sur les *Invasions germaniques* un livre qui, sur quelques points sans doute, fait double emploi avec les premiers chapitres du volume précédent, mais qui le complète par de fécondes observations sur les caractères généraux de l'établissement en Europe des peuples germaniques (Wisigoths, Ostrogoths, Bourguignons, Francs, Lombards, Anglo-Saxons, etc.) et sur la pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain. En réservant une large place à l'étude de la fusion progressive de ces deux mondes ennemis et à l'apport de chacun d'eux, M. Lot rejoint souvent, quoique son point de vue soit assez différent, les préoccupations de l'historien anglais Chr. Dawson, dont le beau livre (traduit en 1934 sous le titre *Les origines de l'Europe et de la civilisation européenne*) lui est arrivé trop tard peut-être pour pouvoir être utilisé ; il se rencontre souvent aussi avec nos *Barbares* ; mais il donne par surcroît — notamment sur les influences ethniques, linguistiques et littéraires — des précisions de grande valeur qui suffiraient, sans préjudice du reste, à recommander son nouveau livre à l'attention des lecteurs.

LOUIS HALPHEN.

Alice CURTAYNE. *Saint Brigid of Ireland*. Dublin, Browne et Nolan, 1934. 164 pages. Prix : 0 s. 6 d. net.

Eoin MAC NEILL. *Saint Patrick, Apostle of Ireland*. Londres, Sheed et Ward, 1934. 124 pages. Prix : 3 s. 6 d. net.

Approuvés tous deux par l'autorité ecclésiastique, ces deux petits livres forment cependant le contraste le plus poussé. Tantôt lyrique, tantôt oratoire, Miss Curtayne, dont l'ouvrage a obtenu un vif succès, supplée volontiers à l'absence de documents par l'élan de son enthousiasme. Le professeur Mac Neill, au contraire, ne sort pas du terrain solide que lui procurent les textes : la *Confession* authentique du grand apôtre et son *Épître* au chef écossais (albain, si l'on veut), Coroticus ou Ceredig. D'un côté, l'aveu que les biographies sur lesquelles on se base ne fournissent guère de données valables et, malgré ce point de départ fragile, une série de chapitres où, insensiblement, on se lance dans les anecdotes légendaires, si bien qu'au terme du livre on ne sait plus si c'est une tentative historique assez mal

réussie ou simplement un panégyrique passionné. De l'autre côté, une rigueur souriante, mais inflexible, dans le rejet de toutes les floritures tracées par des mains pieuses autour de la ligne un peu sèche que fournissent les faits.

Miss Curtaïne proclame sa dette envers le professeur Mac Neill, qui a patiemment revu les trois premiers chapitres de sa *Sainte Brigitte*; ce sont, en effet, malgré des titres un peu flamboyants, les plus substantiels, et surtout les deux premiers, montrant la condition des femmes en Irlande au ^ve siècle et l'état de conflit endémique entre le Leinster et, en particulier, le Connacht. Pour le reste, encore que la lecture en soit agréable, on regrette que l'auteur n'ait pas entièrement accepté le modèle qu'on lui proposait, la magistrale leçon de probité historique, d'ingéniosité dans l'interprétation des textes, mais aussi de prudence et de mesure. On voit ces qualités en œuvre dans tout le *Saint Patrick* du professeur Mac Neill, mais surtout aux pages 32-34, qui sont admirables dans leur discrimination entre les données authentiques du texte patricien et les légendes que les siècles suivants ont brodées autour de ce support. L'auteur insiste surtout sur la modestie, la simplicité un peu rude, la foi radieuse et contagieuse d'un saint qui ne fut pas un intellectuel ni un aristocrate comme saint Colmille, mais dont l'action tenace, souvent intrépide, a christianisé toute l'île en moins de trente ans.

A. RIVOALLAN.

Docteur Ahmed BEN MILAD. *L'école médicale de Kairouan aux X^e et XI^e siècles*. Paris, Jouve, 1933. In-8°, 61 pages. Prix : 15 fr.

On sait l'influence considérable qu'a eue sur la culture médicale de l'Occident la collection des traités traduits en latin par Constantin l'Africain, un des chefs de l'École de Salerne (mort en 1087). M. Ahmed ben Milad, dans une thèse soutenue devant la Faculté de médecine de Paris¹, vient d'étudier deux des auteurs des ouvrages ainsi révélés² à l'école salernitaine vers la fin du ^{xi}e siècle : « Issac Judaeus » (p. 51), c'est-à-dire Ishâq ibn Sulaimân al-Isrâ'îlî, et ibn al-Ğazzâr, qui ont exercé et enseigné la médecine à Kairouan³. « Un rapport étroit : le rapport de maître à élève », les unissait l'un à l'autre, et le premier d'entre eux à Ishâq ibn Imrân (p. 11), originaire de Bagdad, appelé à Kairouan probablement vers 291/293 « par Ziedet Allah III, le dernier émir aghlabite, pour veiller à sa santé et contrôler sa nourriture » (p. 16), puis (grâce aux intrigues d'un médecin rival, Israélite venu d'Espagne pour lui être adjoint dans ses fonctions) mis à mort proba-

1. On trouvera dans *Thalès* (Félix Alcan, 1935), p. 177-178, la bibliographie de celles de ces thèses qui sont consacrées à l'histoire de la médecine (1933-1934) ; la plupart ont été inspirées par M. le professeur Laignel-Lavastine.

2. L'un sous le nom du véritable auteur (Isaac le Juif), l'autre sous le nom supposé de Constantin.

3. Déplorons, une fois pour toutes, l'absence de références, indispensables pourtant, dans ce travail qui repose sur l'étude des sources arabes. La bibliographie, qui comprend une vingtaine de manuscrits arabes, dont cinq personnels, n'est ni critique, ni même méthodique. Est-il besoin de dire que ces défauts enlèvent à la contribution de M. ben Milad une grande partie de son intérêt?

blement vers 296 H.¹. — Ishâq ibn Sulaimân, qui exerçait l'oculistique en Égypte, fut également appelé à Kairouan par Ziyadet Allah III, peut-être vers 296 H., assez tôt, en tout cas, pour qu'il ait pu connaître Ishâq ibn Imrân et le prendre pour maître. Après la défaite et la fuite de l'Aghlabide, il passa au service de 'Obaid Allah al-Mahdi, puis de ses successeurs. Ses disciples furent Dou-nach ou Adonim ibn Temîm, surnommé Abou Sahl al-Kairawani, juif également et également savant polygraphe, et Ahmed ibn al-Ġazzâr, de son vrai nom Abou Jaffar Ahmed ibn Ibrahim ibn Abi Khaled, né au début du IV^e siècle H. et mort à Kairouan en 395/1004, à un âge dépassant la quatre-vingtième année, « noble figure de savant et de philanthrope [qui] devait attirer l'attention du monde arabe. De l'Andalousie et peut-être de l'Orient lointain, des médecins se rendaient à Kairouan écouter ses leçons » (p. 28). Il connut l'époque d'El-Moïzz, le plus grand des Fât'imides, et il est l'auteur du *Zâd al Mouqafir*, traduit en latin par Constantin sous le nom de *Viaticus* et dont il existe une traduction grecque (*Ephodion*) du X^e siècle (antérieure, par conséquent, à Constantin l'Africain et due à un autre Constantin surnommé « le protosecrétaire », originaire de Rhegium) et des traductions en hébreu, celles-ci postérieures : le *Zâd al Mouqafir* est resté longtemps l'un des classiques de l'enseignement médiéval ainsi, d'ailleurs, que les *Dietae universales* d'Isaac².

Ces « trois derniers (médecins) auraient... fait partie d'une institution : *Dâr al-Hikma* (la maison de la science), qui aurait existé à Kairouan au IV^e siècle H. et où furent enseignées la médecine, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie » (p. 11). De « patientes recherches » n'ont pas permis à M. Ahmed ben Milad « de reconstituer cette institution. Il est probable, cependant, qu'elle [a] existé... et [possible] que ibn Soulaymân, ibn Temîm et ibn al-Jazzâr y aient enseigné la médecine. » — Comment, alors, ne pas lui rattacher aussi ce « quatrième médecin tunisien³, qui, lui, n'a ni exercé ni enseigné à Kairouan, mais a traduit en latin et vulgarisé en Europe l'œuvre de ibn Soulaymân et ibn al-Jazzâr..., Constantin l'Africain »? « L'École de Kairouan s'étend donc sur une période de deux siècles. De 290/902, date de l'arrivée à Kairouan du premier et grand médecin arabe ibn Imrân, à 480 (4)/1087, date de la mort de Constantin. Ce sera la première période de la médecine arabe en Tunisie » (p. 12).

Construction fragile, on le voit, mais d'un indéniable intérêt : elle attire l'attention sur le rôle dévolu à l'Ifriqiya dans la première renaissance des études médicales en Occident. — M. Ahmed ben Milad voit en Ishâq ibn Imrân « le premier grand médecin qu'ait [sans aucun doute] connu l'Afrique du Nord » (p. 17). Ne serait-il pas plus juste et plus utile d'évoquer ici le souvenir des médecins africains du IV^e et du V^e siècle⁴, Vindicianus, que connut saint Augustin, et Theodo-

1. « Des recherches minutieuses » ont permis au D^r Ahmed Cherif de découvrir deux médecins seulement antérieurs à ibn Imrân : Youhana et ibn Ahina, qui furent consultés, l'un par ibn Ziad, qadi de Qairouan (66-161 H.), l'autre par un notable Kairouanais : *Histoire de la médecine arabe en Tunisie*, Th. Bordeaux, 1908.

2. D^r L. Hariz, *Influence de la médecine arabe sur la médecine française*. Th. Paris, 1922.

3. Constantin est né vers 1020 à Carthage. — Dans sa biographie de Constantin, M. Ben Milad indique qu'il a suivi Karl Sudhoff, *Constantin*, Archeion, XIV, n° 3, août-septembre 1932.

4. Cf. Meyer-Steinag et Sudhoff, *Geschichte der Medizin im Ueberblick*. Iena, Gustav Fischer, 3^e éd., 1928, p. 164.

rus Priscianus, son élève — Cassius Felix, le Carthaginois — et surtout Caelius Aurelianus, dont l'œuvre, traduite de Soranos d'Éphèse, recommandée ou utilisée par Cassiodore, par Isidore de Séville et peut-être par Bède, considérée comme classique par la renaissance carolingienne, est devenue, dans les écoles monastiques ou cathédrales, un des textes fondamentaux de la *physica*? La thèse de M. Ben Milad pose donc, au moins, une question : l'Afrique a-t-elle joué, et, peut-être par deux fois à six siècles de distance, dans la transmission à l'Occident de la tradition orientale de la médecine grecque, un rôle qui serait loin d'être négligeable?¹

LOUIS LAURENS.

Fritz RÖRIG. Mittelalterliche Weltwirtschaft. Blüte und Ende einer Weltwirtschaftsperiode (Kieler Vorträge gehalten im wissenschaftlichen Klub des Instituts für Weltwirtschaft und Seeverkehr an der Universität Kiel. Bd. 40). Jena, Gustav Fischer, 1933. In-8°, 48 pages.

L'économie médiévale, telle qu'elle a triomphé en Europe à partir de la fin du XII^e siècle, a longtemps passé pour une économie de type urbain (*Stadtwirtschaft*), limitée presque exclusivement à des échanges entre les villes et la région avoisinante ; tout au plus admettait-on que certains produits de luxe avaient pu donner lieu à des échanges à longue distance.

M. Fritz Rörig vient, après d'autres historiens, de s'inscrire en faux contre cette théorie dans un article qui reproduit sans grands changements une conférence faite par l'auteur. A l'encontre de la théorie classique, M. Rörig pense que l'économie médiévale mérite pleinement la dénomination d'économie mondiale (*Weltwirtschaft*), en raison même de ses caractères essentiels, qu'il a rappelés en illustrant sa démonstration d'exemples probants.

Du XIII^e au XV^e siècle, la production industrielle est entièrement dominée par le grand commerce, qui fournit à l'industrie les capitaux nécessaires ; ce grand commerce n'hésite pas à s'approvisionner de matières premières sur les marchés lointains, si bien qu'à cet égard l'Europe, l'Asie et l'Afrique du Nord ne forment qu'un seul territoire économique. La production médiévale, portant sur des quantités relativement élevées, s'est trouvée dans la nécessité de chercher des débouchés parfois lointains, et ceci s'observe non seulement pour les produits de luxe, mais encore pour les produits de qualité moyenne (certains draps flamands) et même pour les produits alimentaires (harengs, morue, céréales). La diffusion des marchandises sur des marchés nombreux et souvent fort éloignés les uns des autres explique les exigences de la clientèle, la renommée mondiale (entendez européenne) de certains produits et l'obligation pour les industries de se défendre contre mainte tentative de concurrence déloyale. Il est remarquable, enfin, que les contempo-

1. L'abandon par les Fât'imides 'Obaïdites de l'Ifrîqiya aux influences berbères (973) semble avoir mis fin à l'existence du groupe médical kairouanais. — Quelques rectifications nécessaires : p. 12, n. 1, Salerne n'est pas située au pied du Monte Cassino, qui se trouve à 150 kilomètres au nord ; p. 49 et 51, (*Practica*) Pantegni est un singulier (Pantegni, Παντέγνη) ; de même, p. 51, *Magathechne* doit se lire *Megatechnè*, ou si l'on veut *Megategni*, etc. — Je n'ai conservé le système de transcription adopté par M. Ben Milad que là où je l'ai cité, ou suivi de très près.

rains aient eu conscience du caractère universel de ce système économique, ainsi qu'il ressort de certaines expressions comme *communis omnium nationum mercantia*, et qu'ils aient organisé, en vue de la régularisation des relations économiques internationales, un système de garanties juridiques très développé.

Cette économie mondiale, qui longtemps reposa sur les villes hanséatiques et italiennes, devait être mise en péril dès le x^v^e siècle par la formation d'États de type moderne; ceux-ci se subordonnèrent étroitement les villes et accaparèrent, pour des fins strictement nationales, leur activité économique. Ce fut, dès lors, le triomphe du mercantilisme et l'âpre lutte des dynasties nationales pour s'assurer le bénéfice exclusif des richesses du Nouveau Monde.

Cet opuscule marque une réaction heureuse contre la théorie classique de la suprématie de l'économie urbaine au Moyen Âge; toutefois, pour consolider ses positions, la nouvelle théorie devra se garder des exagérations fâcheuses.

Ch.-Edmond PERRIN.

Henry DE VOCHT. *Monumenta Humanistica Lovaniensia; Texts and Studies about Louvain humanists in the first half of the XVIth century; Erasmus — Vives — Dorpius — Clenardus — Goes — Moringus*. Louvain, Librairie universitaire Ch. Uystpruyt; Londres, Oxford University Press, 1934. In-8°, 753 pages. Prix : 50 belgas.

Ce quatrième volume des *Humanistica Lovaniensia* présente le même caractère et offre le même intérêt que le premier, également publié, voici déjà sept ans, par M. le Professeur Henry de Vocht¹. Textes soigneusement établis, datés et commentés; notices érudites et pénétrantes; une connaissance poussée jusqu'à la minutie de tout ce qui regarde la vie intellectuelle, morale et religieuse des Pays-Bas au xvi^e siècle; la longue patience de la méthode et du labeur. Recueil des lettres écrites et reçues de 1522 à 1528 par François Craneveld, membre du Grand Conseil de Malines, le premier nous introduisait au cœur même du monde érasmien. Les textes, dans ce tome IV, s'espacent de 1509 à 1547, et leur origine est plus variée. Ils ont donné à l'éditeur l'occasion d'étudier, avec sa maîtrise habituelle, certains humanistes néerlandais ou flamands, les séjours de Jean-Louis Vivès en Angleterre, les démêlés du savant portugais Damian de Goes avec l'Université de Louvain. Érasme, dont le premier volume contenait dix lettres, n'intervient plus en personne; mais tous ces hommes sont ses amis ou ses lecteurs, et sa présence invisible confère au livre une sorte d'unité spirituelle. Nulle introduction n'y convenait mieux que les quelques pages, émues et graves, dédiées par M. De Vocht à la mémoire de P.-S. Allen.

Toute une partie du tome IV s'ordonne autour de l'œuvre oubliée de Martin van Dorp, théologien de Louvain. Il méritait la longue biographie que l'éditeur lui consacre. Non qu'il ait laissé des écrits originaux ou vigoureux. Mais l'histoire de sa carrière abonde en épisodes assez frappants de la lutte ouverte entre la tradition médiévale et la Renaissance, l'école et l'humanisme. Dorp est à la fois un admirateur des classiques et un scolastique rompu aux discussions abstraites. Étude

1. *Revue historique*, 1928, t. CLIX, p. 375-379.

diant et bientôt professeur au collège du Lys, il enseigne avec enthousiasme les lettres antiques. Mais il s'inquiète de l'inévitable conflit où vont s'affronter les doctrines universitaires et les synthèses nouvelles que l'humanisme tente de construire sur les bases du platonisme ou d'Aristote mieux compris. Il défend encore, contre Laurent Valla, le péripatétisme traditionnel. Si, le 1^{er} octobre 1513, devant les Facultés assemblées, il prononce un discours « in laudem omnium artium », il essaie d'y tenir la balance égale entre la dialectique et la philologie. Érasme, passant par Louvain dans l'été de 1514, lui confie le soin de quelques menues publications. Pourtant Dorp, théologien, regrette les attaques de l'*Éloge de la Folie* contre les théologiens. Il approuve la réédition des œuvres de saint Jérôme ; il blâme le projet de corriger la Vulgate du Nouveau Testament à l'aide des manuscrits grecs ; en septembre, une lettre, bientôt divulguée, avertit le maître des dangers de son entreprise. Érasme ne répond que huit mois plus tard ; il défend sa conception d'une théologie nouvelle, éclairée par la philologie et l'histoire ; il démontre sans peine l'urgence de fonder sur le texte grec, après les travaux préliminaires de Laurent Valla et de Lefèvre d'Étaples, une édition critique du Nouveau Testament. A cette *Apologie*, imprimée en août, Dorp, nouveau docteur, réplique aigrement que les théologiens n'ont nul besoin d'être philologues pour savoir que la Vulgate l'emporte en autorité sur le texte grec. Ses collègues applaudissent ; Érasme s'attriste. « Je ne sais », dit-il, « quelles idées lui viennent en tête ; pur effet de la théologie... » Mais Thomas More intervient, et l'appel qu'il adresse, le 20 octobre, à l'intelligence et à la bonne foi de Dorp est irrésistible. Le professeur de Louvain put craindre la plume de Hutten ; peut-être reconnut-il simplement l'éminente supériorité du Nouveau Testament de Bâle. Le 6 juillet 1516, inaugurant à la Faculté un cours sur saint Paul, il adhéra solennellement aux méthodes érasmiennes. Différée par quelques réserves qu'il crut devoir formuler encore, la réconciliation définitive fut accomplie quand le maître, en janvier 1517, s'établit à Louvain, et quand les théologiens comprirent que Rome et Bruxelles lui gardaient leur faveur. Dorp, désormais, soutint à la Faculté le modernisme érasmien. Lorsque parut, en janvier 1519, la seconde édition du Nouveau Testament, et que les préfaces de la première se transformèrent en un véritable traité des méthodes scientifiques appliquées à la théologie, — *Ratio seu compendium verae theologiae* —, Dorp, sans hésiter, prit la défense d'Érasme. Et, comme l'école nouvelle ne lui accordait pas encore une entière confiance, il publia en septembre, révisée et augmentée, son *Oratio* inaugurale de 1516 sur saint Paul et la théologie moderne.

L'évêque érasmien d'Utrecht, Philippe de Bourgogne, ne le choisit pas pour coadjuteur. Déçu, il continua d'enseigner à Louvain, allié d'Érasme en toutes circonstances. La publication de l'*Oratio* soulevait alors de si violents tumultes qu'il dut, à la fin de l'année, quitter son collège. Érasme, cependant, travaillait à dissiper les soupçons de ses amis envers un homme dont Boniface Amerbach, le 31 janvier 1520, blâmait encore la versatilité. Luther, du moins, lui rendait justice. Dorp avait, comme Érasme, désapprouvé la censure prononcée à Louvain le 7 novembre. Mais il ne paraît pas avoir jamais écrit au réformateur, et l'on ne saurait lui attribuer les *Acta Academiae Lovaniensis contra Lutherum*. Il finit, dans les derniers jours de 1520, par se réconcilier avec la Faculté. Il n'abandonnait pas la cause d'Érasme, et, s'il composait, après son départ, une *Apologie* de l'*Oratio*, il n'y désavouait rien du modernisme érasmien. Il fut recteur du 28 février au 31 août 1523.

Dans le conflit de Wittenberg avec Rome, il suivait la réserve érasmienne : quand, à la Faculté, on parla d'encourager une réfutation des *Loci Communes* de Mélanchthon, le recteur déclara qu'il n'entendait jouer aucun rôle dans ce drame. Mais il évitait de condamner tout ce qui venait de Luther et méprisait les moines. Il collaborait activement à l'édition érasmienne de saint Augustin ; ce fut lui qui collationna le texte du *De Trinitate* sur un manuscrit de Gembloux. Il ne devait pas voir paraître l'œuvre ; il tomba malade et mourut, à cinquante et un ans, le 31 mai 1525.

Un certain nombre de documents illustrent cette étude biographique : l'*Apologie* de l'*Oratio*, dédiée à Meinard Man, abbé d'Egmond, et restée inédite ; la dédicace des *Quaestiones quodlibeticae* d'Adrien Floriszoon d'Utrecht, le futur pape Adrien VI, offerte par Dorp à Meinard Man, le 24 mars 1515, en un temps où, nouveau licencié, il n'osait approuver les hardiesses érasmienne ; la *Dorpii Vita*, achevée un an après sa mort, en juin 1526, par Gérard Morinck, alors professeur à Louvain ; le répertoire complet de sa correspondance, les pièces les plus rares ou significatives étant publiées in-extenso ; une collection complète d'*Analecta*.

M. De Vocht a retenu, pour une brève et substantielle notice, la personne et l'œuvre de Gérard Morinck. Ce théologien de Louvain, auquel on doit, avec la *Vita Dorpii*, une biographie de son collègue Jean Briart et une autre d'Adrien VI, et qui, de 1532 à sa mort, survenue le 9 octobre 1556, vécut à Saint-Trond de Tongres, conseiller et collaborateur de l'abbé Georges Sarens, apparaît comme un esprit modéré, capable de comprendre le modernisme érasmien, mais fidèle par sentiment au passé. De la sorte s'expliquent certaines lacunes prudentes de la *Vita Dorpii*, où Érasme put s'étonner de ne découvrir aucune allusion à sa dispute avec le docteur de Louvain sur la critique scripturaire. Des cinq lettres de Morinck publiées par M. De Vocht et qui s'échelonnent de 1526 à 1547, les plus curieuses semblent être la première, adressée à Liévin van den Cruyce, et la seconde, écrite en 1537, après la mort d'Érasme, à Thierry Ariaans de Heeze. On peut y noter les hésitations d'une intelligence à la fois curieuse et mesurée, et l'impression un peu inquiétante qu'Érasme, à la fois si libre de préjugés et si prompt à justifier, d'un ton peu convaincu, la tradition par l'histoire, produisait sur des hommes de bonne volonté, mais timides, par son ironie mordante et son universel dégoût¹.

Plus que Morinck, Nicolas Clénard, président, en 1510, du collège des Quatre-Évangélistes, laisse reconnaître les traits de l'humaniste érasmien. Philologue et linguiste, il devait bientôt quitter les lettres antiques, où il excellait, pour l'hébreu et l'arabe. En 1531, Fernand Colomb, fils du navigateur, l'appela en Espagne ; il s'y rendit avec le dessein d'apprendre sur place le parler des Mores.

Les soixante pages que M. De Vocht a consacrées aux six séjours de Jean-Louis Vivès en Angleterre ne nous écartent guère d'Érasme et des Pays-Bas. Vivès venait d'achever à Bruges l'édition du *De Civitate Dei* qu'Érasme lui avait demandée, lorsqu'il visita pour la première fois la Grande-Bretagne, entre mai 1523 et avril 1524. Il y retourna désormais régulièrement pendant quatre années. Il avait, en 1523, malgré son aversion pour l'enseignement, professé à Corpus Christi les lettres classiques. Deux ans plus tard, il contribuait à réformer, selon les principes d'Érasme, les études bibliques dans les collèges d'Oxford. Certaines de ses prières et de ses

1. Ep. 2, l. 49-50 : « fastidium pene omnium quae in orbe geruntur. »

méditations érasmiennes, traduites en langue vulgaire, devaient trouver place dans les *Prayer-books* d'Édouard VI et d'Élisabeth. Accueilli avec faveur à la cour et par Henry VIII, auquel il offrait, en 1527, un *Epitome des Adages*, il donna quelques leçons à la jeune princesse qui fut la reine Marie Tudor. L'affaire du divorce allait tout gâter. Sa fidélité à Catherine d'Aragon lui valut, en mars 1528, une détention de quelques semaines dans la maison d'un conseiller royal. Quand Clément VII chargea Wolsey et le légat Campeggio d'une enquête sur la validité du mariage en cause, la reine souhaita vivement la présence de Vivès. Il revint en novembre des Pays-Bas. Il eût souhaité qu'elle dédaignât de se prêter, par une défense inutile, à une comédie judiciaire. Le conseil déplut ; Vivès, brouillé avec le roi et la reine, quitta l'Angleterre et n'y retourna jamais.

M. De Vocht joint à cette étude quelques textes inédits et quelques lettres. L'une est adressée de Louvain, le 18 mars 1537, à l'humaniste valencien par John Helyar, son élève à Corpus Christi, récemment compromis dans l'affaire du divorce anglais. Rodrigo Manrique, fils de cet Alonso Manrique, archevêque de Séville, qui fut à la fois grand inquisiteur et un grand érasmien, nous reconduit à Bruges, où il eut Vivès pour précepteur, et à Paris, où il écoutait en 1533 les premiers lecteurs royaux. La lettre qu'il y écrivit le 9 décembre contient de curieux détails sur le sermon prononcé, le 1^{er} novembre, par le recteur Nicolas Cop à la rentrée des Facultés¹.

Le Portugais Damien de Goes est un érasmien, venu du grand commerce à l'humanisme après de longs voyages dans toute l'Europe. Il connut Érasme, déjà fort âgé, à Fribourg, en 1534 ; il fréquenta les humanistes et les érasmiens d'Italie, Bembo, Sadolet, et Reginald Pole, exilé parmi eux. Il habita Louvain de 1539 à 1542 ; il y composa quelques ouvrages de caractère géographique. Lorsque la ville, en juillet 1542, fut assiégée par les forces unies de la France et du duc de Gueldre, Damien de Goes figura parmi les personnages chargés de négocier une capitulation. Prisonnier à la suite d'une bagarre, détenu en Picardie, libéré contre le paiement d'une lourde rançon, il se vit refuser à Louvain toute indemnité. Il passa en Hollande, rentra au Portugal, y subit en 1571 un procès d'inquisition et mourut le 30 janvier 1574. M. De Vocht nous conte sa vie, ses mésaventures et publie, avec quelques textes relatifs à l'affaire du siège, deux lettres qu'il écrivit de Louvain, le 13 septembre 1539 et le 14 octobre 1540, au cardinal Bembo.

A. RENAUDET.

J. GRIFFIN. **The contribution of Belgium to the Catholic Church in America, 1523-1857.** The Catholic University of America. Washington, D. C., 1932. In-8°, x-235 pages.

L'ouvrage, qui comprend une introduction, dix chapitres, une bibliographie alphabétique non critique et un index, constitue une importante contribution à l'étude des origines de l'Église catholique aux États-Unis.

Sujets espagnols aux xvi^e et xvii^e siècles, les Belges, profondément catholiques,

1. On trouvera, p. 447-450, une discussion très serrée de la tradition d'après laquelle Jean Calvin aurait collaboré à la rédaction de ce sermon.

envoyèrent de zélés missionnaires vers le Nouveau Monde, surtout quand Douai, Louvain, Liège devinrent les centres de formation du clergé pour l'Angleterre et les pays anglo-saxons. Au chapitre III, M. Griffin étudie l'action des prêtres belges dans les colonies anglaises au cours du demi-siècle (1733-1783) qui s'écoula entre la fondation de la Géorgie et la reconnaissance de l'indépendance. Alors, des Pères de la Compagnie de Jésus venus du Mexique, du Canada, de l'Europe, trouvèrent un refuge en Amérique après la suppression de l'ordre et firent des conversions au Maryland et en Pensylvanie. Aussi, quand les catholiques des jeunes États-Unis voulurent bénéficier de l'organisation épiscopale, ce furent le P. John Carroll, élève de Saint-Omer, de Bruges et de Liège, puis des ecclésiastiques d'origine ou d'éducation belge qui jouèrent le rôle essentiel aux deux réunions de Whitmarsh (1783). Devenu premier préfet apostolique, Mgr Carroll appela en Amérique les Carmélites de Hoogstraet (1791), fonda la branche américaine de la Visitation (1799). Ce fut l'ancien confesseur des religieuses anglaises de Bruxelles, Robert Plunkett, puis des professeurs belges qui furent les véritables fondateurs de l'Académie-Séminaire de Georgetown.

Après comme avant 1783, les Belges ont rendu de grands services à l'Amérique catholique. Ils lui ont fourni des prélats, de nombreux prêtres, de plus nombreux missionnaires, surtout des Jésuites, qui ont répandu la foi (Neerinx, Kindekens, De la Croix, Van Quickenborne, De Smedt) à l'est des Alleghany (voir chap. v), dans le Kentucky (Neerinx après 1804), le Middle West, grâce à Charles van Quickenborne (chap. VIII). De 1833 à 1857, l'œuvre des missionnaires belges se révéla très féconde au Michigan, dans les États d'Ohio et du Tennessee (chap. IX). Le chapitre X donne un exposé d'ensemble de la remarquable activité du Père jésuite Pierre-Jean De Smedt chez les Indiens Flatheads (Kalispels, Cœur d'Alène) et de son rôle à la réunion de Fort-Laramie en 1851 (voir, sur ce point, Stanley Vestal, *New Sources of Indian History*). Convertisseurs et missionnaires au sens large du mot, les Belges ont contribué à fonder ou à établir des maisons de Carmélites, de Paulistes, de Rédemptoristes, de religieuses de Notre-Dame de Namur, de Dominicaines. Aux jours d'épreuve, ils ont fourni aux Américains catholiques l'argent, les livres, les ornements sacrés nécessaires. Aujourd'hui, l'action belge se prolonge au Collège américain de Louvain, fondé en 1857, qui a formé un millier de prêtres et plus de vingt évêques. Encore aujourd'hui, écrit Mgr Stang, « la Belgique catholique ne se lasse point d'envoyer des apôtres vers les plus difficiles des postes missionnaires du Far-West et de fournir plus d'un autel américain de tout ce qui est nécessaire pour la célébration des saints mystères » (p. 222).

Par la précision des détails ici rassemblés, l'ouvrage complète utilement celui de M. K. Gorman intitulé *America and Belgium* et analysé dans notre Bulletin critique (*Revue historique*, t. CLXXII, p. 300). Mais l'auteur n'a pas assez dominé son sujet. Il ne s'est pas posé assez de questions. Encore moins les résout-il. Ne serait-il pas utile de rechercher pourquoi les Belges ont plus compté dans l'évangélisation des États-Unis que les Français de France ou que les Canadiens français? Sans doute, l'organisation dans les Pays-Bas du Sud de séminaires destinés aux Anglais présente-t-elle une grande importance. Mais n'est-il pas vraisemblable que les Belges, soumis à l'étranger, puis membres d'un petit État, par ailleurs fort généreux (ce sont surtout, d'ailleurs, des Flamands, non des Wallons), ont paru moins inquiétants que des Français, suspects d'impérialisme, ou que des Canadiens français, pauvres et sujets loyaux de l'Angleterre. Il est regrettable que

M. Griffin ne se soit pas posé cette question et que les auteurs canadiens n'aient pas, de leur côté, recherché pourquoi, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, l'influence belge catholique et de langue française n'a point supplanté à Québec l'influence française.

É. PRÉCLIN.

E. W. GILBERT. *The exploration of Western America, 1800-1850*. Cambridge University Press, 1933. In-8^e, xv-233 pages, 31 illustrations et 3 cartes. Prix : 12 s. 6. d.

Les quatorze chapitres du livre de M. E. W. Gilbert constituent une importante contribution à l'histoire des explorations américaines pendant la première moitié du XIX^e siècle. L'auteur laisse délibérément de côté l'ouest du Canada et du Mexique.

Les deux chapitres de l'*Introduction* étudient les explorations faites avant 1800 et l'achat de la Louisiane : le développement reste trop discret pour les expéditions espagnoles du XVIII^e siècle vers le haut Rio Grande et le haut Arkansas, étudiées depuis par M. Alfred Barnaby Thomas dans son *After Coronado*. Les six chapitres de la première partie sont consacrés à une analyse des caractères géographiques de l'Ouest (sol, climat, cours d'eau, végétation, faune, populations indigènes), conçue suivant les méthodes de l'école américaine (notons la bonne carte orographique de la page 32). M. E. W. Gilbert a eu l'excellente idée de donner en note des textes tirés des récits d'exploration qui illustrent ses conclusions. Les développements sur les conditions fauniques et le caractère des Indiens des Rocheuses sont particulièrement vivants et intéressants. Avec la seconde partie — formée de six chapitres — qui occupe la moitié du livre, commence la partie essentielle du livre. Au chapitre IX, M. E. W. Gilbert montre tout l'intérêt que le grand Jefferson, le défenseur de l'Américain moyen, a porté à la cause de l'exploration de l'Ouest¹. Son message au Congrès du 18 janvier 1803 proposa qu'une expédition composée d'un officier et de dix à douze hommes pût remonter le Missouri jusqu'à sa source, atteindre l'océan Pacifique, négocier avec les Indiens le libre passage pour les commerçants américains. Ce fut le secrétaire de Jefferson, le capitaine Meriwether Lewis et le lieutenant Clark qui, de 1803 à 1806, exécutèrent ce programme, en remontant le Missouri au delà des chutes et en atteignant par la Lemhi Pass la vallée de la Columbia. Ils revinrent à Saint-Louis (23 septembre 1806) après avoir traversé le continent, fait connaître les caractères du climat, de la faune, des Indiens de l'Ouest. Pendant les cinq années qui suivirent (1806-1811), des trafiquants de fourrures comme A. Henry découvrirent la branche nord de la Snake River. Le chapitre suivant (x) est un des plus importants du livre parce qu'il retrace les étapes de la découverte d'une route transcontinentale centrale, grâce aux efforts d'Astor, de David Thompson, André Henry, agents des compagnies de fourrures. C'est que « les cols du Nord étaient moins des chemins que des obstacles » (p. 135). Jedediah Smith utilisa des cols plus méridionaux. Mais la découverte es-

1. Il eût été bon (page 105) de montrer que cet intérêt prend son origine dans sa philosophie politique (Correspondance).

sentielle fut celle de la South Pass (1823-1824) par des agents de la Rocky Mountains Fur Company. Située près des sources de la North Platte et de la Green River, dans une région peu enneigée et découverte de forêts, elle allait constituer le grand point stratégique de l'*Orégon trail*, c'est-à-dire de la grande voie de pénétration vers l'Ouest des immigrants américains. Puis des explorations de détail allaient permettre, à partir de Fort Hall, de jalonner et d'utiliser l'*Oron Trail* — par la Snake — la *California Trail* — par la Truckee Pass. Le chapitre XI est consacré aux routes du Sud, découvertes par Sibley (1803), surtout par le lieutenant Zebulon Pike (1806-1807), qui crut avoir jaloné la meilleure route entre les deux océans par l'Arkansas et le Rio Colorado de Californie. Après lui, des explorations de détail permirent d'utiliser la *Spanish trail* par les Wahsatch, le Sevier (William Wolfskill, 1830), la *Gila trail* par la Rio Grande et la Gila, découverte par les Patties père et fils (1824-1828). Le chapitre XIII, qui est un des plus nouveaux de l'ouvrage, expose le problème du Grand Bassin. Encore en 1830, « beaucoup de gens croyaient qu'une grande rivière, la Buenaventura, coulait vers l'ouest des Rocheuses vers le Pacifique » (p. 170). Tandis que le voyage du commerçant Bonneville, popularisé par Washington Irving, apporta peu de nouveau, ce furent les explorations de John Charles Frémont par la Platte (1842), surtout celle de 1844, qui prouvèrent le drainage intérieur du Grand Bassin.

Les derniers chapitres énumèrent les cartes anciennes de ces régions, celles de Lisle (1752), de Rector et Roberdeau (1818), de Finley (1826), de Gallatin (1837).

Cette brève analyse montre fort imparfaitement l'intérêt du livre de M. E. W. Gilbert qui est composé d'après un grand nombre d'ouvrages et de cartes, dont l'auteur donne une bonne bibliographie critique (p. 208-209).

É. PRÉCLIN.

R. P. J. FAVRE, *Une grande mystique au XVIII^e siècle : la vénérable Marie-Céleste Crostarosa*. Paris, librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, 1931. In-8°, xvi-480 pages, 3 illustrations.

L'ouvrage écrit, il y a quelques années, par le Père Rédemptoriste Favre, bien loin d'être marqué au sceau de la froide érudition, s'adresse surtout à des lecteurs qui recherchent l'édification ou une description des états mystiques. Il repose sur un grand nombre d'ouvrages et de documents comme la Correspondance générale de saint Alphonse, les monographies manuscrites du monastère de Scala, les *Analecta C. S. S. R.*, plusieurs vies de saint Alphonse (Tannoia, P. Berthe), surtout les œuvres jusqu'à présent inédites de la Vénérable Marie-Céleste, au nombre de dix (p. 461-466). Mais le lecteur regrettera l'absence d'une bibliographie d'ensemble, surtout d'une bibliographie critique.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première : *Naples et Marigliano* (dix-sept chapitres), étudie les années de jeunesse (1696-1724) ; à *Scala* (dix-sept chapitres), sœur Marie-Céleste entra, sur le conseil de Mgr Falcoia. Devenue supérieure, elle fut honorée de visions de Jésus rédempteur. Encouragée par saint Alphonse, elle travailla à l'élaboration de la règle du Saint-Sauveur (1731-1733) et connut des tribulations couronnées par son expulsion du monastère (1733). Dans la troisième partie : *Nocera et Foggia*, le Père Favre évoque le séjour de la Mère

Marie-Céleste à Nocera (1733-1738), la fondation du monastère des Rédemptoristes de Foggia (1739). La future Vénérable, devenue prieure de la maison, y rédigea sa doctrine spirituelle (chap. XI-XIII). Après la mort subite de Marie-Céleste, survenue en 1755, les miracles opérés sur sa tombe (p. 434-436) permirent d'introduire sa cause de béatification.

Le curieux ouvrage écrit par le R. P. Favre présente un triple intérêt.

Au point de vue psychologique, il a le mérite d'étudier une personnalité singulièrement riche, autoritaire et ardente, sans d'ailleurs expliquer suffisamment ses contrastes. Chemin faisant, les caractères singuliers de saint Alphonse, de Mgr Falcoia, du frère Gérard Majella sont évoqués de façon concrète et vivante, mais sans que le lecteur puisse en comprendre suffisamment les pensées, les attitudes, les actes. C'est que le P. Favre ne s'est point assez appliqué, dans un chapitre général, à donner une idée d'ensemble des caractères de la vie religieuse et monastique à Naples au début du XVIII^e siècle.

Du moins a-t-il réussi à éclairer les origines, traversées d'obstacles, des deux Instituts des Rédemptoristes et des Rédemptoristines (Appendice, p. 466-475). Instruites par des épreuves successives, les filles de Marie-Céleste ont fait vivre un ordre rédempteur qui, pour aider au salut des pécheurs, rappelle, dans son costume et dans ses rites, les souffrances du Christ. Malheureusement, l'auteur n'a point cherché à rapprocher cette tentative italienne du XVIII^e siècle d'efforts analogues faits dans d'autres pays.

En réalité, le mérite essentiel du livre du P. Favre est de faire connaître sa doctrine spirituelle et mystique, toute proche de saint Alphonse et dirigée contre le quétisme et le jansénisme.

Elle est marquée par la vie en Dieu : « O Père céleste, tu m'as donné ton divin Fils, afin qu'il vive en moi et que je vive dans son divin Cœur où me sont révélés des trésors infinis » (p. 365). « Quelle est donc la grandeur des saints dans le ciel, sinon leur complet anéantissement » (p. 364). Grâce à cette union, « l'épouse de Jésus » devient corédemptrice : « Unie à l'Agneau immaculé, elle pourra satisfaire pour les péchés des hommes, pour les âmes du purgatoire » (p. 375). Avec ravissement, elle entend le Christ lui dire : « Dans ce monde passager, tu ne verras que moi crucifié en toi-même, crucifié par ta pauvreté extrême, crucifié dans ton corps par les faiblesses et les infirmités, crucifié dans ton âme par les aridités, les délaissements, les tristesses, l'ennui et l'abandon de toute consolation humaine » (p. 380). Son traité sur les dons du Saint-Esprit, qui dérivent de la pureté, s'apparente à celle de saint Jean de la Croix.

A cet exposé si curieux de la spiritualité liguorienne paraissent manquer deux remarques. Il eût été utile et possible de montrer les limites de l'originalité de la mystique de la Vénérable et d'expliquer pourquoi le culte de la Vierge n'y paraît jouer qu'un rôle secondaire. Par contre, on ne pourra que savoir gré au R. P. Favre d'avoir montré qu'en l'état actuel de nos connaissances il paraît impossible de donner une interprétation suffisante de l'opposition de Mgr Falcoia à la Vénérable Marie-Céleste.

É. PRÉCLIN.

Jean HANOTEAU. *Joséphine avant Napoléon. Le ménage Beauharnais d'après des correspondances inédites.* Paris, Plon, 1935. In-8°.

M. le commandant Jean Hanoteau, dont récemment nous avons présenté aux lecteurs de la *Revue historique* la magistrale édition des *Mémoires de Caulaincourt*, nous donne aujourd'hui le tableau de la vie conjugale de la vicomtesse de Beauharnais, appelée plus tard à devenir la femme du Premier Consul et l'impératrice des Français. Rien qu'à lire ce titre, *Le ménage Beauharnais*, la curiosité s'éveille, accompagnée d'un sourire indulgent, d'un étonnement amusé. Se peut-il qu'il y ait eu pour Joséphine la vie en ménage? Pas au sens propre que nous donnons à cette expression, comme on va le voir.

I. *L'éducation ; le mariage.* — Le marquis de Beauharnais, de famille apparentée à la noblesse coloniale, gouverneur de la Martinique entre 1757 et 1759, a eu de son mariage un fils, Alexandre, né en 1760 et qui passe à la Martinique son enfance. M. de Beauharnais, bientôt disgracié, revient à Paris et, du consentement de sa femme, il se console avec une M^{me} Renaudin. La marquise de Beauharnais ayant le bon esprit de mourir prématurément, la liaison du marquis et de M^{me} Renaudin est à peu près admise dans la société. Le petit Alexandre grandit entre eux, est élevé à la diable par un précepteur humaniste, féru de Rousseau, inclinant à la maçonnerie, de mœurs très peu édifiantes. Par relations, le jeune gentilhomme agréé ensuite au duc de La Rochefoucauld, colonel du régiment de Sarre-Inférieure, qui fait de lui un sous-lieutenant dans ce corps. Alexandre, enfant gâté dans la vie militaire comme dans l'adolescence, apprécie surtout de sa carrière de nombreux congés, les bonnes fortunes que lui vaut un uniforme faisant valoir sa belle prestance. M^{me} Renaudin joue un peu auprès de ce Chérubin le rôle d'une comtesse Almaviva. Elle songe néanmoins à l'établir, car il a besoin d'argent, est très prodigue. Or, le frère de M^{me} Renaudin, M. Tascher de La Pagerie, planteur à la Martinique, est père de trois filles, et les mariages pour jeunes filles nobles sont malaisés « aux Iles ». M^{me} Renaudin conclut le mariage du vicomte de Beauharnais avec l'aînée de ses nièces, Marie-Rose, dite Yeyette en famille et connue plus tard en histoire sous le prénom de Joséphine. Celle-là ou une de ses cadettes, peu importait au jeune officier. Il était la proie, en France, d'une M^{me} de Longpré, de onze ans plus âgée que lui, et il se vantait auprès de M^{me} Renaudin elle-même de cette intrigue, qu'il conciliait parfaitement avec le goût pour les vertus champêtres et pour le bel esprit. Au surplus, quand Alexandre apprit que M. de La Pagerie lui amenait à Brest Marie-Rose pour des épousailles, il avait vingt ans, elle seize, lui délicieux mauvais sujet avec des heures de pédantisme, elle séduisante petite créole à la tête légère, parfaitement ignorante et très portée à faire des scènes. Ils ne savaient rien l'un de l'autre. M^{me} Renaudin fut enchantée.

Leur union avait été célébrée au village de Noisy-le-Grand, près de Paris, le 13 décembre 1779. Quatre mois après apparaissaient sur leur ciel les premiers nuages et leur horizon allait se charger de plus en plus, malgré la naissance d'un bébé, le futur prince Eugène, suivi d'un autre enfant que l'on saluera à l'avance de l'héroïque prénom de Scipion, mais qui sera la trop sensible reine Hortense. Nous renvoyons, pour les étapes du roman Beauharnais tôt manqué, au livre de M. Hanoteau, aux lettres que l'on y trouve adressées par le jeune officier à sa femme lors de ses déplacements de garnison, lettres dont les premières sont char-

mantes, mais qui, dans la suite, écrites lors de brèves réconciliations, deviennent quinteuses, puériles, pédantes. Nous n'en avons pas, d'ailleurs, la contre-partie, car Marie-Rose n'écrit guère, trop paresseuse et dissipée pour faire un tel effort, et des silences de sa femme le mari s'irrite autant que lorsqu'elle lui envoie des lettres où, faute de brouillon, elle méconnaît la grammaire. Alexandre complique d'ailleurs cette correspondance d'aventures féminines dont sa femme devine le mensonge. Ainsi évolue, de l'idylle à une séparation légale en 1784, le ménage Beauharnais.

Il a fallu à M. Hanoteau une patience, une passion d'érudition méritoires pour réunir, pour interpréter les documents, aussi bien grimoires de chats fourrés appelés en consultations juridiques que lettres d'amour et missives de récriminations, que se sont adressés les deux époux et leurs familles respectives. A reconstituer la vie troublée du ménage Beauharnais, il lui a fallu aussi déployer un sens psychologique pénétrant et la délicatesse de touche, sans laquelle les subtilités sentimentales des romans d'amour de la fin du XVIII^e siècle risquent d'échapper aux lecteurs.

Tout, à vrai dire, a tourné contre l'harmonie escomptée des deux époux. Alexandre est parti aux Antilles pour conquérir des lauriers dans la guerre d'Amérique et il a laissé Marie-Rose à Paris. Comme il a traîné, avant son embarquement, dans les ports de l'Océan, il a acquis des doutes sur la fidélité de sa femme. Comme il a fait partager son exode à M^{me} de Longpré, il a suscité de son côté chez Marie-Rose des soupçons. Il arrive en Amérique lors de la paix, ce qui le rend ridicule. Là-bas, il glisse à des commérages sans dignité qui l'entraînent à quêter contre sa femme des ragots d'esclaves. Il rentre finalement en France avec ce témoignage lourd de vérité de son beau-père : « La belle campagne que vous comptiez faire contre les ennemis de l'État... s'est bornée à faire la guerre à la réputation de votre femme et à la tranquillité de sa famille. » Beauharnais n'en poursuit pas moins et obtient la séparation en justice d'avec son épouse. Après quoi, il est contraint, en 1785, de faire son *mea culpa*, d'avouer que ses inquiétudes ont été « dictées par la fougue et l'emportement de la jeunesse ». En 1788, le duel de chicanes des deux époux se ralentit par le retour de M^{me} de Beauharnais auprès de ses parents à la Martinique. Elle y va pour soigner leurs vieux jours et pour liquider des dettes qu'elle avait contractées en grand nombre durant l'absence de son mari.

M^{me} de Longpré, cependant, a renoncé à M. de Beauharnais, trop petit gentilhomme, pour épouser le beau colonel Arthur Dillon, de façon à pouvoir lui donner, juste cinq mois après leur mariage, une fille légitime qui sera la maréchale Bertrand. Hâtons-nous d'ajouter que M^{me} de Beauharnais, point vindicative, postulera, obtiendra plus tard de son second mari, l'empereur Napoléon, une gratification et une pension pour la veuve de Dillon, sa rivale de jadis auprès de son premier mari.

II. *Épilogue.* — Au séjour de M^{me} de Beauharnais près des siens à la Martinique, de 1788 à 1790, on pourrait clore l'histoire du ménage Beauharnais, car le couple est définitivement dissocié. Dans leur malentendu, quel est le plus coupable? M. Hanoteau conclut que c'est le mari principalement. Ne pourrait-on formuler les torts de chacun dans un sous-titre, à l'instar de ceux des romans de la Restauration : « Le ménage Beauharnais ou les suites d'une mauvaise éducation. » Une petite créole grandie dans l'atmosphère de joie, dans le pays radieux des Iles, éle-

vée dans une société des plus équivoques, a été habituée à ne consulter que ses caprices et son désir de plaire. En pendant au monde fâcheux des *Iles* existe en France une génération de jeunes officiers dressés de bonne heure à l'école de l'infidélité, tels que Laclos nous les dépeint dans ses *Liaisons dangereuses*. Chez ces personnages de petite vertu, la prédication du Vicaire savoyard est venue développer la tendance aux homélies sentimentales et à l'amour de la nature, sans leur inspirer plus de sérieux. Si bien (les références et notes de M. Hanoteau en sont une savoureuse démonstration) que, dans ces deux mondes, de part et d'autre de l'Atlantique, les filiations d'enfants légitimes et même leur date de naissance constituent autant d'aimables problèmes. Bien vite, le vicomte et la vicomtesse de Beauharnais se sont heurtés. Lui s'est donné comme excuse qu'elle avait une orthographe, un style et une paresse qui l'empêcheraient de briller dans les bergeries à la mode de Trianon et il est revenu aux mondaines plus âgées, plus expertes à le capter. Enfin, ils étaient encore trop jeunes pour s'adapter à l'existence conjugale quotidienne, pour pratiquer l'un vis-à-vis de l'autre cette indulgente diplomatie que parachèvent peu à peu l'âge et le goût du foyer.

En 1790, M^{me} de Beauharnais, chassée de la Martinique par le soulèvement des noirs, revient s'installer à Paris. Entre elle et son mari s'établit, comme durant la période où avait été opérée leur séparation légale, le régime de la paix armée, bien qu'ils prodigent à leurs enfants, Eugène et Hortense, leur affection. M. de Beauharnais se partage entre ses distractions coutumières et la politique, car entre temps il est devenu député à la Constituante. Ensuite les devoirs de la carrière militaire se font pour lui lourds de responsabilités quand, toujours par relations, il obtient un avancement qui correspond à ses sentiments patriotiques plus qu'à ses capacités stratégiques : nous le trouvons, en mai 1793, commandant en chef de l'armée du Rhin. Quant à M^{me} de Beauharnais, elle glisse à des légèretés, à des « habitudes de galanterie ». Soudain, en mars-avril 1794, ils sont réunis par le drame révolutionnaire à Paris, dans la fameuse prison des Carmes, lui pour n'avoir pas su ou pas pu débloquent Mayence, elle pour s'être évertuée à lui faire ouvrir les portes du cachot.

On croirait que, dans ces conditions, leurs amours d'antan vont refleurir. Tout devrait les y entraîner : la liberté de mœurs qui règne à l'intérieur des geôles de la Terreur, la vue de leurs deux enfants qui, d'une fenêtre en face de la prison, leur envoient des signaux de tendresse. Loin de là. Le général de Beauharnais ne songe qu'à la fameuse Delphine de Custine, une de ses compagnes de captivité ; M^{me} de Beauharnais n'a d'yeux que pour la beauté mélancolique du général Hoche, le vainqueur du Geisberg, emprisonné lui aussi. Le 23 juillet 1794, la guillotine tranchant la tête du général de Beauharnais donne à sa veuve la liberté complète de recommencer sa vie.

Guère plus d'un an après, elle sera la compagne légitime du général Bonaparte. Mais, de Beauharnais à Bonaparte et même après comme avant son mariage avec le vainqueur du 13 vendémiaire, Joséphine s'égarrera dans des liaisons dont celle avec Barras est la plus notoire. Elle acceptera des hommages de toutes sortes, comme celui auquel se réfère cette lettre demeurée fameuse : « Mon sultan me jette le mouchoir. » Elle fournira de la sorte de bonne heure trop de motifs à son second époux pour briser le ménage Bonaparte comme avait été brisé le ménage Beauharnais. Même après avoir été « plus que reine », impératrice, dans son di-

vorce, dans sa disgrâce finale, Joséphine manquera d'esprit de conduite au point d'accueillir presque à son lit de mort Alexandre I^{er} de Russie, le bel empereur vainqueur de son empereur.

III. *Commentaires.* — On le voit, le dernier ouvrage de M. Hanoteau nous renseigne amplement sur le ménage de Beauharnais et de la future Joséphine. De plus, il donne au grand public des lumières sur deux classes de la société de l'Ancien Régime trop ignorées encore aujourd'hui : l'aristocratie des blancs aux îles d'Amérique, l'aristocratie militaire en France, ces deux groupes rapprochés par les alliances de famille, par nombre d'analogies. La famille des Beauharnais, celle des Tascher de La Pagerie, leurs relations communes à la Martinique, c'est le monde des créoles : planteurs, commerçants, fonctionnaires, et aussi le monde des fonctionnaires et des officiers venus de France ainsi que leurs compagnes, sous un ciel enchanteur, n'ayant eu que la peine de naître, suivant la formule de Beaumarchais, riches plus ou moins et en tout cas fort dépensiers, d'une frivolité qui n'avait d'égale que leur ignorance, d'un égoïsme presque innocent tant il était inconscient vis-à-vis des parias farouches qui peinaient pour eux comme esclaves, société exquise et amoralisée qui devait bientôt connaître par la révolte des noirs toutes les horreurs de la ruine et de la guerre servile. Et, autour de Beauharnais, c'est l'aristocratie militaire des supérieurs, des camarades, de leurs compagnes légitimes et autres, jeunesse élégante et dissipée, riche de dévouement à l'armée et au roi, mais sans cervelle, mais arrogante à l'égard du peuple des bas officiers et des soldats qui allaient les déborder. Ces deux classes de la vieille France, aux îles et dans la métropole, seront englouties dans la tempête révolutionnaire sans absolument rien y comprendre. Grâce à l'épisode successivement aimable et décevant du ménage Beauharnais, nous, nous comprenons mieux pourquoi.

M. Hanoteau nous aide encore à comprendre à l'avance un autre fait : pourquoi, dans le naufrage de toutes choses, la veuve de Beauharnais devait émerger, devenir la compagne du général Bonaparte, le vainqueur d'Italie, le Premier Consul, et de l'Empereur. La raison, sans doute, de cette destinée prodigieuse, c'est que, tout compte fait, Joséphine allait se rendre très utile à son seigneur et maître et contribuer à lui gagner les suffrages et la faveur de la nation.

Sans doute, Joséphine méritait le jugement que portera plus tard la princesse Mathilde sur les femmes de la cour de Napoléon III, « ruche, autruche et baudruche », à condition de remplacer le second terme, un peu gros, par celui de « perruche », voisin, d'ailleurs, de l'expression plus aimable que Joséphine justifia également de « charmant oiseau des îles ». Toutefois, on pourrait lui appliquer le vers de La Fontaine

« Et la grâce plus belle encore que la beauté »,

et un contemporain mal disposé lui reconnaissait « un regard qui va jusqu'à l'âme ». Surtout, parmi ses compromissions, il semble qu'il demeurerait à Joséphine dans son extérieur, dans ses manières, quelque empreinte de la dignité de ses origines, ce qui la maintenait dans une sphère plus élevée que la Tallien, affichée comme « propriété publique », que M^{me} Hamelin et les autres « merveilleuses » si voisines des « nymphes du Palais-Royal ». Noble de naissance et d'allures, Joséphine éblouit Bonaparte et nombre de ses guerriers, qui virent en elle une grande dame du passé. Elle conservait nonobstant le goût des distractions vulgaires, elle laissait percer de

ces vivacités, de ces propos qui échappent aux clientes des cartomanciennes de toute époque. Les hommes d'après le 9 thermidor n'y regardaient pas de si près et, en revanche, son accueil les captivait dès l'abord sans supprimer les distances. Enfin, elle était essentiellement bonne fille, gardant le goût de faire plaisir. « Joséphine, tu me conquiers les cœurs », lui dira Bonaparte, et quand, devenu l'empereur Napoléon, il aura répudié la compagne des années d'élévation pour épouser Marie-Louise, la lourde et raide Allemande, les grognards choqués diront : « Il aurait mieux fait de garder sa vieille. »

D'autre part, aux Iles, le monde où vécut la petite La Pagerie était mêlé comme dans toute colonie. Le monde plus relevé qui l'avait accueillie ensuite en France n'en était pas moins assez facile. Et, après la Terreur, la scène était encombrée d'aventuriers, d'aventurières de la politique, de la finance, etc. Joséphine prit donc, précisément de par ses liaisons successives, plus de connaissance du cœur des hommes et des moyens de les asservir qu'au temps où, vicomtesse de Beauharnais, elle tenait tête imprudemment à son petit mari de vingt ans. On saisit chez elle, désormais, une certaine adresse, une diplomatie instinctive pour manier Bonaparte, pour lui être un guide averti. C'est pourquoi Joséphine rallie peu à peu autour d'elle-même, dresse aux convenances et aux belles manières, sans y penser peut-être, cette cour consulaire et impériale, trop libérée de préjugés et de convenances. Joséphine désarme, déjoue, autour du maître de la France et jusque dans la famille napoléonienne, des ambitions féroces, des passions dangereuses pour la stabilité du nouveau régime. Tout cela tient à l'expérience acquise dans un passé assurément quelque peu trouble. Par là, néanmoins, Joséphine ne se montre pas indigne de sa destinée. Aventurière au sourire irrésistible, au regard parfois pénétrant, elle rend service à l'aventurier de génie dominateur qu'est son second époux. Et ainsi l'historien du ménage Beauharnais nous prépare à l'histoire du ménage Bonaparte-Napoléon.

L. LÉVY-SCHNEIDER.

I. Marie-Jeanne DURY. **La vieillesse de Chateaubriand.** Paris, Le Divan, 1933. 2 vol., 600 et 545 pages. — **En marge des « Mémoires d'outre-tombe ». Fragments inédits.** Paris, Le Divan, 1933. 172 pages.

II. Pierre MOREAU. **La conversion de Chateaubriand (les énigmes de l'histoire).** Paris, Alcan, 1933. In-12, VIII-243 pages. Prix : 15 fr.

III. CHATEAUBRIAND. **Les Natchez.** Publiés avec une introduction et des notes par Gilbert CHINARD, DE CHANDLER, R. BEALL, Charles R. HEART, Meta H. MILLER, Louis H. NAYLOR et J. VAN NESS SMEAD. Paris, E. Droz, 1932. 554 pages.

I. Le 7 août 1830, Chateaubriand ayant prononcé, « inutile Cassandre », son dernier discours devant les pairs, a dépouillé pour toujours l'habit, l'épée et le chapeau à plumet. Il a refusé le serment à « Philippe » ; il a abandonné, avec ses fonctions, sa pension de pair et donné sa démission de ministre d'État : le voilà, à peine passé soixante ans, face à face avec la retraite. De quels soins, de quelles passions, de quelles chimères va s'enchanter le dernier quart de sa vie?

M^{me} M.-J. Dury s'est penchée sur ces dix-huit années, dont on s'étonne qu'elles n'aient jusque-là fait l'objet, depuis Sainte-Beuve, que d'une seule étude d'ensemble, celle de Biré : *Les dernières années de Chateaubriand*, laquelle est surtout un premier recensement des lettres de l'écrivain pour cette période, en vue d'une édition monumentale de la *Correspondance* que l'auteur appelait de ses vœux et qui parut vingt ans plus tard par les soins de M. L. Thomas (Champion, 1922-1924). Le principal restait donc à faire. M^{me} Dury a trouvé dans cette étude la matière de 600 pages doublées d'un presque égal volume de notes — abondance de biens dont on aurait mauvaise grâce à se plaindre, car le tout forme aux deux derniers tomes des *Mémoires* un merveilleux commentaire. D'autre part, il eût été dommage qu'une érudition aussi diligente ne nous fit pas profiter de tout son butin ; et c'est plaisir de voir au travail cette allègre curiosité, cette critique agile, cette méthode de précision. Nous dirons même qu'une pareille disposition s'impose dans tout sujet qui exige de l'historien des dons de peintre exceptionnels. Reconstituer la vie privée, la vie intime, en rendre sensible la tonalité particulière par un heureux choix de détails, créer l'illusion de la présence, comme fait le romancier, cela oblige à écarter plus loin que le bas de la page l'appareil, séduisant à sa manière, des références et des discussions techniques : ainsi trouvent également leur compte la jouissance littéraire et la délectation érudite. Suivant une ligne très souple et ne craignant point de se charger de longues citations, l'exposé, ici, n'en marche pas moins bon train, s'arrêtant aux endroits où se découvre une vue d'ensemble. Le plaisir de l'auteur s'y laisse deviner, plaisir de chercher et de voir clair, joie de vivre dans la familiarité de la grandeur. M^{me} Dury a su profiter des ressources qu'offrait au peintre cette vieillesse occupée de soins souvent médiocres, mais où l'homme n'a rien abdiqué de soi. L'âge nuance les désirs de René d'une mélancolie qui n'en exclut pas l'impatience ; échecs, déceptions, dégoûts, il semble que tout l'enrichisse et le charge d'une énergie nouvelle. Il n'est jamais plus vivant que lorsqu'il se survit, plus jeune que lorsque les menaces du temps exaspèrent son besoin d'agir ; jamais plus intelligent, plus divers, plus mêlé à la comédie du monde et, en dépit des airs détachés qu'il prend, plus heureux d'y faire son personnage — de sorte qu'on assiste au spectacle du génie tirant des choses quotidiennes son aliment, ses harmonies.

Le tableau de cette vieillesse se développe en deux parties : la vie publique, la vie privée. La vie publique se réduit à deux périodes (1830-1834 et 1834-1848) d'une mélancolique inégalité. Trois ans occupés de quelque agitation autour de la duchesse de Berry (brochure, démarches, emprisonnement de quinze jours, voyage de Prague) ; l'amusement d'une campagne électorale, une brève polémique à propos de la liberté de la presse... Le reste — quatorze ans — sera partagé entre les travaux de plume, travaux forcés, et les corvées d'une gloire qui s'ennuie. Sur le tard, à Londres et à Venise, les bontés du comte de Chambord adouciront un peu l'amertume de tant de déceptions essayées au service de la légitimité. Chateaubriand se rêvait formidable aux uns et nécessaire aux autres. Or, le gouvernement de Louis-Philippe ne l'a jamais craint sérieusement ; et, s'il fut redouté, ce fut de Charles X, dont il dérangeait l'inertie résignée. Quant à la duchesse, elle ne s'appuyait qu'à contre-cœur sur celui qu'elle jugeait « trop plein de la pensée que sa plume seule suffit à rétablir un trône ». S'il s'était fait la moindre illusion, il eût joué dans cette équipée un rôle ridicule ; mais sa lucidité le sauve.

On sait que sa politique se résume dans un effort — sans espoir — pour concilier la liberté « moderne » avec la légitimité royale. A vrai dire, cette liberté, c'est surtout comme homme de lettres qu'il y est attaché. En bataillant pour elle, il s'installe dans l'opposition, où il se sent à l'aise, se tenant à l'écart pour demeurer en vue. Mais ses plaintes et ses vaticinations se perdent dans le tumulte. Pour autant qu'elle attire l'attention publique, son attitude à l'époque donne lieu à deux sortes de jugements : si Sainte-Beuve (*Revue des Deux Mondes*, 1834) célèbre avec feu « son irrémédiable dégoût de tout régime peureux, ignoble... », cette faculté d'indignation honnête, ce sens d'énergie palpitante et involontaire que rien n'attédit », c'est Vigny (*Journal*, 1836) qui distille le poison : « Il n'a cessé de faire le persécuté et de flatter les journalistes. Il a fait passer ses prétentions aristocratiques à la faveur de ses flatteries démocratiques. » Non, tout n'est pas que flatterie, hypocrisie, opportunisme d'opposition dans son jeu ; mais il y a beaucoup de coquetterie, il y a du dépit devant l'insuccès, et sa politique reste liée à un souci d'esthétique personnelle qui en limite la portée.

Les quelques trois cents pages consacrées à la vie privée sont composées de petits faits, de menus traits, mais l'intérêt n'y languit pas. La description des logis, rue d'Enfer et rue du Bac, est un inventaire, mais qui retrouve l'âme des choses. Jamais l'anecdote ne diminue le grand homme. Il en va ainsi de ceux qui ne connaissent point la fausse modestie. La noble simplicité de Chateaubriand paraît dans les lettres qu'il échange avec sa sœur, M^{me} de Marigny, et que M^{me} Durry a copiées pour notre plaisir dans les archives de Combourg. De nombreuses figures épiques revivent dans ce livre. Elles forment un fond où se détachent les portraits plus poussés de M^{me} de Chateaubriand et de M^{me} Récamier. Pour la première de ces deux femmes supérieures, c'est plus qu'une mise au point, c'est une réparation. L'ouvrage touche, en terminant, à une question déjà serrée de près par M. Victor Giraud et par M. Pierre Moreau, celle du « christianisme » de l'auteur du *Génie*. Il semble bien que, depuis sa conversion, c'est-à-dire depuis sa jeunesse, la foi de Chateaubriand n'ait point varié. Elle se soutenait par l'orgueil de servir, par une méditation constante de la mort et par ce qu'il appelait son « détromper humain ». Qu'il n'y ait eu jamais rien « d'intime entre Dieu et lui », la duchesse de Broglie ne le croyait pas ; mais comment se prononcer ? C'est un des rares points sur lesquels il ne nous ait pas laissés de confiance.

Dans les trésors manuscrits de Combourg, M^{me} M.-J. Durry a choisi, pour les réunir et les présenter comme « petite thèse », tous les textes qui ont rapport aux *Mémoires d'outre-tombe*. Les fragments les plus étendus en sont les *Souvenirs* de Clausel de Coussergues. Chateaubriand mettait ses amis à contribution. Clausel, qui, au temps du *Génie*, lui avait déjà fourni les lettres de son frère le trappiste, va de nouveau lui apporter en 1829 « quelques pages de sa vie ». Sur la lettre de démission qui suivit l'exécution du duc d'Enghien, sur Chateaubriand ministre, sur ses rapports avec Villèle, sur Decazes, nous avons là un témoignage d'honnête homme mêlé aux affaires. Il note les remous de la société au moment de la Restauration, les reniements, les rétablissements en souplesse, et le tableau qu'il esquisse des dernières années de l'ancien régime nous fait entrer dans les pensées d'un gentilhomme de province, intransigeant royaliste, inquiet de voir son roi consentir trop de concessions à l'esprit nouveau.

Quelques pages retranchées des *Mémoires* touchant les circonstances de l'exé-

cution brusquée du 20 mars 1804 nous obligent à reconnaître en Chateaubriand des scrupules d'historien là où Thiers ne s'en était pas embarrassé : plutôt que de faire état d'un document qu'il n'a pas contrôlé, il renonce à un développement fort brillant et accablant pour Bonaparte. Enfin, il faut mentionner le beau cri que jette le vieil artiste à la pensée qu'après sa mort on pourra publier ses brouillons, ses ébauches, des notes préparatoires, bref tout ce qu'il voulait voir consumé avec lui. C'est une des dernières pages de grande allure qui soient sorties de sa main (1845).

Quant à M^{me} Durry qui, à son tour, commet la profanation de publier cette lettre, elle s'en excuse sur ce que « ces trahisons envers les grands morts sont le suprême hommage qu'on leur puisse rendre ». Au bout d'un siècle, ce n'est plus une trahison. Le seul crime serait ici la maladresse. Or, la présentation de ces textes, en leur conservant leur caractère, justifie leur publication.

II. Par quel cheminement, au prix de quelles luttes, sous l'action de quelles influences — événements, milieu, lectures, épreuves — l'apologiste du christianisme s'est-il dégagé du « philosophe » de l'*Essai sur les Révolutions*? Ce secret itinéraire, en moins de 200 pages vivantes et nuancées, M. P. Moreau le retrouve et le décrit. Plus d'une fois, il parvient, du dehors, à surprendre l'intimité de l'âme ; il marque avec vraisemblance les étapes de la conversion, laquelle, dès lors, à ne la considérer que comme un moment dans la vie d'une conscience, cesse de paraître une énigme. Mais la conversion de Chateaubriand, comme le remarque M. P. Moreau, c'est « une énigme dans une énigme ». Qu'est-ce, en effet, qu'« une conversion qui ne change pas l'homme tout entier »? Envisagée sous cet angle, et pour autant qu'elle est liée au mouvement général d'une époque, celle-ci s'enveloppe d'une obscurité qui n'a pas laissé de tracasser les psychologues et les critiques, les uns cherchant le point où la grâce a touché, le ressort qu'elle a fait jouer, les autres quels mobiles humains ont pu prendre l'apparence de la grâce... ». Du vivant même de Chateaubriand, toute sa vie durant, on a exprimé autour de lui des doutes sur la qualité de son christianisme. Au venimeux Sainte-Beuve (« Tous ces grands serviteurs de l'autel ne s'en approchent guère. Je voudrais bien savoir le nom du confesseur de M. de Chateaubriand ») fait écho l'honnête protestant Bost (« Vous avez passé votre vie à badiner avec le christianisme et à n'y voir que de la poésie »). Tout compte fait, la sincérité de René n'est pas en cause et M. P. Moreau est fondé à exclure de son étude ce « vulgaire débat ». Il reste que, dès l'origine, une préoccupation — à la fois religieuse, philosophique et littéraire — d'apologétique sert de levain à cette conversion ; qu'à aucun moment la volonté d'agir sur le siècle ne s'en trouve absente et qu'à aucun moment on ne surprend quoi que ce soit qui ressemble à l'entretien intime de l'âme avec son Dieu ; que jamais la méditation ne se fait oraison, que la religion est toujours considérée par l'écrivain dans ses effets sociaux ; enfin, que ce voluptueux, dévoré d'ambition et de désenchantement, semble souvent se faire de l'ordre catholique un magnifique décor pour les créatures de son esprit. Mais, d'autre part, cet ordre satisfait pleinement à ses exigences intellectuelles ; de plus, il semble s'imposer à lui du fond des âges, au nom de la race et de la tradition ; il y est demeuré fidèle, et non sans doute par point d'honneur uniquement. Et son génie y aurait-il trouvé un thème durable de réflexion et d'inspiration, s'il ne s'y était attaché que par gratitude à l'égard d'un accident heureux pour l'orientation de sa carrière?

III. Le roman-épopée des *Natchez* rebuterait par sa longueur et son style composite, mais M. G. Chinard fait précéder l'édition qu'il en donne d'une introduction de 100 pages qui nous permet de le goûter plus vivement peut-être que ne firent les contemporains. Car ce roman a toute une histoire. C'est un ouvrage de jeunesse achevé et quelque peu corrigé dans l'âge mûr. Heureusement, le goût averti de l'âge mûr a su « laisser l'écume au frein du jeune coursier... ». Autre plaisir pour nous : surprendre l'écrivain au travail, rêvant sur son œuvre, se critiquant, atténuant des disparates, affermissant le style et même, par des suppressions ou des changements de détail, modifiant le sens de l'ensemble.

Le dessein premier, antérieur au voyage en Amérique, était d'écrire une épopée de l'homme de la nature comparable aux *Incas* de Marmontel. Il en subsiste au moins un épisode : le voyage de Chactas en France, qui occupe les livres VII et VIII. Au cours de son bref séjour dans le Nouveau Monde, Chateaubriand note des impressions, des images ; il prend conscience de son génie de peintre. Mais il perd son manuscrit pendant la Révolution. Exilé en Angleterre, il lui faudra mettre à contribution des récits de voyageurs pour raviver ses souvenirs. Ainsi amassera-t-il les feuillets d'un second manuscrit, où le contenu du premier se trouvera en majeure partie reconstitué. Dans cette période de fécondité juvénile, il mènera de front la composition de l'*Essai* et le « poème » des *Natchez*. Cependant, les chagrins et l'étude le rendent peu à peu à la foi de son enfance. En avril 1799, il a composé un opuscule, *De la religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie* : sans doute cette diversion le délasse-t-elle des interminables *Natchez* ; mais surtout il écoute un appel intérieur plus pressant ; il se détache de ses idées de jeunesse ; il a renoncé à Rousseau et au « philosophisme ». S'il retourne à son roman, c'est pour en extraire des morceaux ou des épisodes propres à illustrer sa thèse du *Génie*. Enfin, l'occasion s'offre de rentrer en France, mais sous un nom d'emprunt, et force lui est d'abandonner à Londres une malle qui contient un pêle-mêle de brouillons encore inutilisés. Cette malle, il aura, seize ans plus tard, l'heureuse fortune de la retrouver. Elle contenait : 1° des matériaux amassés pour les *Natchez* ; 2° les *Natchez* eux-mêmes ; 3° les notes qui seront publiées en 1827 sous le titre de *Voyage en Amérique*. Entre 1816 et 1826, « le vieil écrivain formé à son art, éclairé par la critique..., l'homme d'un esprit calme et d'un sens rassuré », remanie son œuvre. Non content d'en arranger le style, il en change l'inspiration : à l'aide de quelques retouches, l'épopée de l'homme naturel s'est muée en apologie de la civilisation chrétienne. Ainsi le discours de Fénelon, au livre VII (lequel provient du fond primitif), semble bien, malgré les assertions de Chateaubriand lui-même, avoir été introduit après coup. Il paraît écrit de la même encre que les notes ajoutées en 1826 à l'*Essai*. Tel quel, l'ouvrage présente une singulière dualité de ton : à douze livres de narration « ornée » suivant les canons de l'épopée succède une *Suite des Natchez* sensiblement aussi longue, où aucune division n'est marquée en dehors des alinéas et où le récit se développe dans un style voisin de celui d'*Atala* et du *Voyage*.

Des sources, tant historiques que littéraires, M. Chinard et ses élèves dressent un inventaire précis, d'où il ressort que Chateaubriand a fait des lectures étendues et s'est documenté infatigablement. Les *Natchez* n'en ont pas pour autant de véritable valeur historique ou ethnographique. Outre que l'écrivain est souvent trompé par ses sources mêmes, les exigences de sa thèse aussi bien que les règles de l'épopée l'entraînent souvent à transposer ou à travestir les données de l'histoire.

Trois particularités, dans ce poème romanesque, méritent de retenir l'attention du lecteur moderne. C'est d'abord, en plusieurs épisodes, l'influence du « roman noir », dont on relève aussi des traces dans *Atala* et dans cette *Confession délirante* que M. Chinard suppose avoir été écrite à Londres vers cette époque (sur ce point, cf. Marie-Jeanne Durry, *La vieillesse de Chateaubriand*, t. II, p. 386 et suiv.). C'est, en second lieu, le développement donné au thème de l'évasion, dont se nourrissent et la littérature exotique et l'idéologie du bon sauvage. Ce thème a déjà tout un passé littéraire, mais Chateaubriand le renouvelle par un accent de douloureuse sincérité. C'est enfin la figure de René, où, mieux que dans *René* même, l'auteur s'est peint, jeune émigré, pensionnaire du pasteur Ives, non encore désabusé de tout, mais déchiré d'élans contradictoires, dévoré du besoin d'aimer, étouffant d'orgueil et de révolte, tourmenté de nostalgie religieuse et de vaines aspirations au repos du cœur. La lettre de René à Céluta, c'est une lettre de François de Chateaubriand à Charlotte Ives.

Cette édition très soignée des *Natchez* est illustrée de gravures empruntées pour la plupart à l'ouvrage du P. Lafitau : *Mœurs des Sauvages Américains* — gravures que Chateaubriand a dû considérer avec autant de soin qu'il a lu les récits de ce jésuite et des autres voyageurs. Par le sujet et par le style, elles s'adaptent parfaitement aux épisodes et au ton du roman.

Robert PIGNARRE.

A. MONGLOND. *Jeunesses*. Paris, Bernard Grasset, 1933. In-8° écu, 308 pages.
Prix : 25 fr.

Amateur d'âmes et de mœurs, l'historien du Préromantisme a réuni en un volume élégant trois études où, bien qu'elle s'exerce sur des champs restreints, sa curiosité fine, patiente, amusée, acérée, perce la surface de l'anecdote et met à nu le point sensible. Sous la nonchalance du flâneur érudit, qu'enchanter sa découverte et qui prend son temps, se dissimule un critique maître de sa technique et capable, avec les seuls moyens de la science, de nous rendre la couleur d'une époque, l'accent et jusqu'à l'odeur d'une province, le climat d'une vie intérieure. L'artiste se connaît à ceci qu'en des sujets qui prêtaient aux effets littéraires il n'use d'autres prestiges que d'un style dont ni dates, ni inventaires, ni longues citations, ni controverses sur des points de détail ne réussissent à rompre la trame, et d'une composition qui ménage entre les trois monographies l'unité d'inspiration, plusieurs thèmes de l'une à l'autre se retrouvant, se répondant : amertumes des années d'apprentissage, conflits du génie et des réalités communes, passions couvant sous la cendre provinciale, secrets déportements, mais aussi joies rustiques, lents voyages, parfums de la montagne, bref : le désordre humain tâchant de s'accorder à l'ample et régulier déroulement des rythmes naturels.

Le *Journal pour les affaires des Charmettes*, tenu de 1737 à 1739 par Wintzenried de Courtilles, le « factoton » de M^{me} de Warens, apporte au récit des Confessions des rectifications de dates et des précisions assez cruelles. « Pourquoi », fait observer M. Monglond (p. 30), « n'a-t-on pas remarqué dans le récit des Confessions un trou béant ? La douce vie des Charmettes, sur laquelle le récit de Jean-Jacques s'attarde complaisamment, est tout entière située avant le départ de Montpellier. Au retour, il n'est plus question que de M. de Courtilles, dont les procédés contraignent le

pauvre Rousseau à chercher fortune ailleurs : sept ou huit pages contre soixante. C'est ainsi que Rousseau escamote cavalièrement les deux années pleines qu'il a vécues aux Charmettes, du retour de Montpellier au départ de Lyon. » C'est dans l'été de 1737, Rousseau séjournant à Genève, que M^{me} de Warens s'est attaché Wintzenried. A son retour, Jean-Jacques, ne pouvant supporter la présence du nouveau favori, prend le parti de s'exiler à Montpellier. Cependant, M^{me} de Warens rêvait d'exploiter une ferme pour remédier à l'embarras de ses affaires : en septembre 1737, elle devient locataire de la ferme Revil, dans le vallon des Charmettes. Le *Journal*, qui s'ouvre dès octobre, relate jour par jour les travaux et les dépenses qui s'y font. Aux premiers jours de mars 1738, Rousseau, revenu de Montpellier, trouve une « Maman » distraite, préoccupée, et c'est seulement au cours de l'été que l'aventurière loue, en plus de la ferme Revil, la maison Noëray, celle qui est pour nous « les Charmettes ». Jean-Jacques y vécut jusqu'en avril 1740, non point heureux, mais humilié, mais écarté de l'intimité ancienne, et toutefois consentant, complaisant, content des moindres faveurs, et s'incrutant, et malheureux. Une seule éclaircie : le premier été, où tient tout ce ravissement que les rêveries du vieillard répandront sur plus d'un an et demi. Ce ne fut qu'une saison, d'ailleurs toute vouée à l'étude : celle des amours était passée. La Toussaint venue, il obtient de demeurer seul aux Charmettes. Mais la jalousie le tenaille ; l'autre, quand il paraît, tranche du maître. Enfin, Jean-Jacques a compris : sa protectrice aux abois n'attend que l'occasion de se débarrasser de lui. L'hiver 1739-1740 sera sinistre.

Ramond de Carbonnières, jeune Strasbourgeois qui connut peut-être Goethe à l'Université de sa ville natale et fut en tout cas très lié avec Lenz, un familier du grand poète à cette époque, — Ramond, la tête toute pleine de *Werther*, écrit *Les dernières aventures du jeune d'Olban, fragment des amours alsaciennes*, puis se sent par une « obscure vocation » attiré vers les Alpes, lui que son génie, moins âpre et moins fiévreux que ne le fait Michelet, semblait vouer à des coteaux plus modérés. Il est de ceux dont l'œuvre a moins de couleur et d'accent que la vie. Secrétaire du cardinal de Rohan et admis dans l'officine de Cagliostro, il flaira la supercherie, mais sut toujours tirer son épingle du jeu, notamment dans l'Affaire du Collier, où il apparaît chargé de missions délicates. Fidèlement, les vicissitudes de sa destinée, et d'abord ses amours, le ramènent soit aux Alpes, soit aux Pyrénées, et il a sa place marquée dans la littérature de la montagne, avec ses *Directions pour les voyageurs*, ses *Observations sur les Pyrénées*, et les *Lettres sur la Suisse*, traduites de l'Anglais Coxé.

Une notice entièrement inédite sur l'auteur d'*Obermann*, rédigée par son ami Vieilh de Boisjolin, traînant dans les papiers de Sainte-Beuve, où M. Monglond l'a découverte. Ce document ajoute à ce que nous pouvons connaître des expériences qui préparent et expliquent *Obermann*. L'une de ces « expériences » a pesé sur la vie entière de Sénancour. Dans la *Notice*, il est fait mention de malheurs de famille qui, en février 1803, ramenèrent l'écrivain en Suisse. M. Monglond rapproche cette indication d'une page d'*Obermann* (t. II), à laquelle aucun critique n'avait encore prêté l'attention qu'elle mérite : « ... Une dévote qui, mariée à vingt-deux ans, n'envisageait qu'avec horreur la première nuit, reçoit à vingt-quatre son confesseur dans ses bras », etc... Un enfant adultérin était né, que Sénancour, circonvenu par les manœuvres d'un astucieux beau-père, avait dû reconnaître. Ainsi, bousculé par les événements, esclave d'une santé médiocre, déprimé par le chagrin et les tracasseries, vieillit prématurément ce contemplatif, « qui paraît ne s'être connu qu'un seul

goût, celui de la peinture de paysage, et qu'un seul besoin, celui d'exprimer par écrit sa pensée sur des sujets importants à ses yeux » (Boisjolin). En même temps que la *Notice*, qui a servi de point de départ à ses recherches, M. Monglond publie une lettre inédite de Sénancour au Directoire, que lui a communiquée M. Jean Giraudoux. C'est, à l'occasion d'une demande d'emploi, une véritable profession d'âme, d'une âme étonnamment noble et candide.

Robert PIGNARRE.

P. MOREAU. **Le Romantisme.** T. VIII de l'*Histoire de la littérature française*, publiée sous la direction de J. CALVET. Paris, de Gigord, 1932. 546 pages.

Il s'agissait de présenter du romantisme dans son développement une vue qui en dégagât le sens général et l'unité, sans s'exposer à paraître l'illustration d'un système préconçu, et il fallait que cette vue entrât dans le plan d'une histoire de la littérature, ce qui excluait la facilité de composer *in abstracto* un essai sur les sentiments et les idées. Comme le remarque M. René Bray dans l'avant-propos de sa *Chronologie du romantisme* (1932)¹, nous manquons sur le sujet de travaux qui recueillent la substance de monographies nombreuses, tout en échappant au compartimentage des manuels. Et, par exemple, l'*Histoire du romantisme en France* de M. Maurice Souriau (1927)² déroule une série d'études sur les grands romantiques plutôt qu'elle ne montre comment le romantisme a, pendant un demi-siècle, caractérisé la vie spirituelle de la France. Nulle part dans ce livre, écrit M. Bray, « on ne voit la continuité du flot littéraire emportant hommes et œuvres ». Le souci de mettre en lumière cette continuité semble avoir inspiré à M. P. Moreau le dessein de son ouvrage, qui parut précisément la même année que celui de M. Bray. Leurs conceptions diffèrent toutefois, celui-ci considérant le problème en pur historien des lettres, content de montrer comment, de 1804 à 1830, s'enfante un nouvel idéal littéraire et comment la Révolution s'accomplit dans le domaine du beau ; celui-là ne traitant pas la littérature comme un absolu et une fin, mais comme un témoignage sur le pays qui la produit : « L'image littéraire d'une nation se modèle à l'image de sa vie morale, reflète son double besoin de subsister et de changer. »

Envisageant de ce point de vue son étude, M. P. Moreau se trouvait en présence d'un réseau de courants et de contre-courants entre lesquels il devait prendre à tâche de discerner le courant profond, essentiel, de la conscience française. Et c'est, selon lui, « cette volonté de vivre, de retrouver après la Révolution des principes d'existence morale, d'ordre social, une culture ancienne, assouplie pour acceuillir tant d'idées nouvelles, tant de sentiments inconnus, surgis brusquement... ». Dès lors, un véritable drame va se jouer : la France « veut vivre suivant ses anciennes vertus et ses idées nouvelles ». Elle cherche, avec l'Empire et « l'éclectisme », son équilibre rompu par les secousses de la Révolution, mais ne réussit à établir qu'une « trêve précaire », et que 1830 dénoncera, entre ses forces de conservation et ses forces de renouvellement. Pour que, sous Louis-Philippe, elle parvienne réellement à cet équilibre du « mouvement » et de la « résistance », il aura

1. Cf. *Rev. histor.*, t. CLXXIV, p. 4, 249.

2. Cf. *Rev. histor.*, t. CLVIII, p. 352.

fallu que « l'instinct millénaire de modération » qui veille en elle « s'impose à ses romantiques comme il avait réglé le génie de ses classiques ». Mais les grands rêves de 48 troubleront bientôt ce mariage de raison de l'âme romantique et de l'esprit classique, laissant la malheureuse France déçue et meurtrie, mûre pour la résignation, le scepticisme, les études historiques et ne gardant de spiritualisme que ce qui s'en jouera dans le sourire renanien.

On le voit, cette histoire du romantisme est l'histoire d'une crise aux accès douloureux et dont un organisme particulièrement résistant se tire avec le moindre mal. On voit aussi que la France y est représentée comme une entité, une « personne », mais il faut reconnaître que cette stylisation dans le goût de Michelet est surtout le fait de l'avant-propos. Le développement abonde en points de vue bien choisis, en justes mises au point. Les quatre tableaux de la société française par lesquels s'ouvrent les quatre grandes parties de l'œuvre sont tracés de main de maître et constituent, avec les nombreuses pages consacrées à la peinture des milieux, l'élément le plus neuf de l'ouvrage, celui qui répond le mieux à son objet. De l'« éclectisme » à l'opportunisme, de l'hémicycle académique aux colonnes des feuilletons, du faubourg Saint-Germain à l'impasse du Doyenné, de Vautrin à Julien Sorel, de Joseph Delorme à Joseph Prudhomme, du rêve à l'action ou de la passion au rêve, de l'individualisme exaspéré aux élans vers le peuple, maint parcours se découvre, mainte perspective et mainte figure de second plan se propose à l'attention sous un jour favorable. Ces figures, M. Moreau se plaît à les nuancer ; il y excelle ; elles donnent à son exposé son cachet particulier. Sous sa plume, un Joubert, un Ballanche, un Cousin, un Jouffroy, un Nisard, un Villemain, ou encore les hôtes de la Chênaie, s'animent avec bonheur. Par contre, on souhaiterait le voir passer moins vite sur le saint-simonisme, sur le socialisme romantique, sur Proudhon. Il se peut aussi qu'en plusieurs endroits l'ordonnance du livre se ressente de la dualité du dessein, qui obligeait l'essai de synthèse à prendre place dans une histoire de la littérature. Dans le cadre idéologique que forment les titres et les sous-titres, il arrive que les biographies et les analyses d'ouvrages accaparent le développement, ce qui oblige l'auteur à multiplier les transitions adroites et l'entraîne à des simplifications dont les unes sont d'un heureux effet (le lyrisme de *Rolla* et des *Nuits* étudié sous l'angle du *dandysme* et de la bohème) et les autres paraissent un peu dures (tout Balzac, tout Mérimée, tout Stendhal portés au compte de la « réaction contre le romantisme », ou encore George Sand logée avec Lamennais et Montalembert dans le chapitre : « Apôtres religieux et prophètes sociaux », à titre de « mystique de la passion » et comme ayant cultivé le « roman social »). Mais l'habileté du détail compense ce qui peut se trouver d'arbitraire dans la disposition des ensembles. Au reste, ce gros volume est d'une lecture amusante ; le style en est alerte et nerveux. Tout au plus la nécessité de condenser, de citer par allusion, produit-elle un effet de surcharge dans la concision même.

Un index, des notices bibliographiques établies par chapitres et une table des matières reproduisant les sous-titres font de ce « manuel » un instrument aisé à manier. Parmi des planches d'intérêt inégal, il y a une eau-forte d'Eugène Lami : « Réunion mondaine » (collection de M. Jean-Louis Vaudoyer), qui est charmante. Mais que vient faire, en regard d'un commentaire des *Méditations*, un portrait de Lamartine âgé ?

Robert PIGNARRE.

Hans HUBER. **Karl Heinzen, 1809-1880; seine politische Entwicklung und publizistische Wirksamkeit.** Berne et Leipzig, Paul Haupt, 1932. In-8°, 107 pages. (« Berner Untersuchungen zur allgemeinen Geschichte. ») Prix : 3 fr. 50.

La très consciencieuse monographie de M. Huber est consacrée à un homme qui n'a pas joué un rôle de premier plan, mais qui est un type assez représentatif, bien qu'un peu caricatural, des révolutionnaires allemands de la première moitié du XIX^e siècle. Karl Heinzen, d'abord petit fonctionnaire de l'administration prussienne, ne tarda pas à s'attaquer aux vices de la bureaucratie, à laquelle il a consacré un ouvrage (*Die preussische Bureaucratie*) qui eut assez de succès pour que, désormais, il se consacra au journalisme politique. Très fécond auteur d'articles et de pamphlets, il donna assez d'inquiétude au gouvernement pour être traduit en justice. Il jugea prudent de se réfugier à Bruxelles, où il se rencontra avec Karl Marx, qu'il connaissait déjà, puis à Zurich, où se trouvaient nombre de réfugiés allemands. Dans les années qui précèdent la Révolution de 1848, les idées politiques de Heinzen se précisent davantage encore : il est essentiellement un *radical*, ennemi des souverains et même... de Dieu, car il fait profession d'athéisme, ce qui indispose nombre de ses coreligionnaires politiques. Il songe surtout au triomphe de la liberté ; l'égalité l'intéresse moins, car elle lui paraît la conséquence forcée de la première. Il prend donc parti contre le communisme, et sa conception à cet égard ne variera jamais. De là, une polémique assez virulente avec Marx et Engels, où il n'eut pas le dessus, car il ne pouvait lutter à armes égales avec ces redoutables jouteurs, et plus d'une fois la verve caustique de Marx s'exerça à ses dépens.

Lorsque éclatèrent les événements de 1848, Heinzen crut à la réalisation prochaine de ses espérances. Mais, bientôt dé trompé, dénué d'ailleurs d'esprit politique, de sens pratique, il joua en Allemagne, où il était revenu, un rôle plutôt piteux, se répandant d'ailleurs en stériles récriminations. Il dut se réfugier d'abord en Suisse, à Genève, d'où le gouvernement fédéral l'obligea à partir, puis aux États-Unis, où il passa le reste de sa vie, fondant des journaux en langue allemande, écrivant force articles et brochures, se montrant jusqu'à la fin fidèle à ses idées démocratiques, sans aucune compromission : caractère des plus honorables, mais médiocre intelligence.

Henri SÉE.

Heinz NITZSCHKE. **Die Geschichtsphilosophie Lorenz von Stein's; ein Beitrag zur Geistesgeschichte des XIX^{ten} Jahrhunderts.** Munich et Berlin, Oldenbourg, 1932. In-8°, 145 pages. (Beiheft 26 der Historischen Zeitschrift.)

On lira avec grand profit cette étude approfondie et pénétrante sur la philosophie de l'histoire de Lorenz von Stein, auteur d'un ouvrage célèbre, encore très utilisable aujourd'hui, *Der Sozialismus und Kommunismus des heutigen Frankreichs*, qui parut dès 1842 et eut plusieurs éditions. Lorenz von Stein était un esprit très vigoureux, qui avait d'abord subi l'influence de Hegel et de « l'école historique »,

mais qui s'en était bientôt dégagé, pour aboutir à une conception réaliste qui s'affirma davantage encore sous l'action de la pensée française dans la période de 1840 à 1850. Après 1850, il se laisse en partie gagner par un romantisme conservateur qui modifie en partie ses conceptions. C'est seulement dans la seconde partie de son volume que M. Nitzschke nous fait mieux comprendre l'évolution de la pensée de Lorenz von Stein en nous racontant les avatars de son existence.

Stein a d'abord été historien et philosophe du droit, mais rapidement il a été attiré par la sociologie. Pour lui, philosophie de l'histoire et sociologie se confondent à peu près. Il étudie d'une façon réaliste les rouages de la société et conçoit une intéressante philosophie du travail, lequel est pour lui le fondement de la propriété. Il attribue une importance de premier ordre aux questions économiques, qui lui semblent même fondamentales, aux luttes des classes, qui jouent un si grand rôle dans le développement historique. Il semble donc, à certains égards, très proche de Karl Marx, son contemporain.

Cependant, il n'adhère pas au matérialisme historique ; les éléments moraux n'interviennent pas moins dans la société, selon lui, que les éléments économiques, et il préfère l'« harmonie des intérêts » à la lutte des classes. La comparaison des deux conceptions eût été intéressante ; l'auteur le pense lui-même, mais il ne lui a consacré qu'une simple note. Sur les lois de l'histoire, L. von Stein ne semble pas avoir des idées bien originales, et il ne se pose pas la question de savoir s'il y a réellement des lois historiques. Par contre, il distingue assez fortement l'État et la Société ; l'État lui semble indépendant de la société et aussi des individus ; il le regarde comme jouant un rôle d'arbitre. Néanmoins, dans l'ensemble, la conception de Lorenz von Stein semble favorable à l'individualisme ; ici encore, il a subi l'influence de la pensée française. M. Nitzschke remarque encore qu'il n'a pas écrit d'essai d'« histoire universelle », en dépit de son esprit philosophique, mais son grand ouvrage sur le mouvement socialiste en France et ses autres essais montrent quelques-unes de ses idées essentielles sur l'évolution de l'humanité.

Henri SÉE.

Fernand LOT. **Alfred Jarry. Son œuvre. Portrait et autographe** (80 pages ; prix : 9 fr.). — Hubert FABUREAU. **Guillaume Apollinaire. Son œuvre. Portrait et autographe** (94 pages ; 9 fr.) (*Collection des Célébrités contemporaines*, éditions de la *Nouvelle Revue critique*, nos 2 et 9 de la 2^e série).

On sait qu'il existe une « affaire Ubu » qui met en cause les excès, sinon les méthodes, d'une certaine critique. M. Ch. Chassé a soutenu qu'*Ubu-Roi*, développement d'une farce de potaches, n'est pas de Jarry, mais d'un de ses anciens condisciples de Rennes, M. Ch. Morin, officier d'artillerie ; Jarry n'y aurait ajouté que des modifications de détail. « Cette thèse, fourmillante de dates, de références », écrit M. Lot, « rallia de nombreux critiques, mais ne convainquit aucun des meilleurs témoins de la vie d'Alfred Jarry... Nous les avons de nouveau questionnés : tous sont formels... Quant au manuscrit que Ch. Morin prétendait avoir rédigé, Franc-Nohain le posséda et le détruisit un jour en même temps que d'autres paperasses sans importance. Ce n'était qu'une copie d'acteur. » Il serait, après tout, assez digne de l'humour implacable qui réglait ses gestes et ses phrases que Jarry eût endossé

la défroque d'un type inventé par autrui et dont l'extraordinaire puissance de symbole ne lui serait apparue qu'à l'usage. Car toute sa vie il *mima* le Père Ubu, et le Père Ubu l'absorba tout entier, comme Joseph Prudhomme avait absorbé Henry Monnier. Mais, s'il est vraisemblable qu'un groupe de collégiens ait su amplifier aux dimensions de la farce shakespearienne une silhouette de professeur grotesque, il y a bien autre chose dans *Ubu-Roi*, et le personnage y possède déjà sa pleine signification. Au surplus, l'originalité de cette caricature — et c'est en quoi elle diffère de celle de Monnier, qui est plus comique — réside dans sa valeur poétique. Jarry, en la transportant de la scène dans la vie, ne put sans doute lui ajouter grand'chose (la nuancer, c'était la détruire), mais il assumait un des premiers l'attitude subversive que prend la poésie contemporaine en face de l'ordre bourgeois, tel qu'il se manifeste dans la pensée et dans l'action.

Quant à Guillaume Apollinaire, son cadet de sept ans, il admira Jarry et s'inspira en quelque manière de son exemple. Mais son lyrisme, bien que pénétré d'humour, rend un son assez différent : plus tendre et moins bizarre. Il est d'ailleurs curieux que ce soient des poètes de sang étranger, Moréas et Apollinaire, qui aient renoué par-dessus le Symbolisme, le Parnasse et le Romantisme, avec une tradition plus ancienne.

Peu de pages, complétées par de courtes bibliographies, suffisent à M. Fernand Lot et à M. Hubert Fabureau pour nous donner l'illusion d'avoir connu ces hommes singuliers, qui vécurent il y a peu d'années et qui maintenant se laissent considérer sur le plan de l'histoire littéraire. En eux s'incarnent respectivement les deux forces poétiques les plus actives de notre temps : l'esprit de révolte et l'esprit de découverte.

Robert PIGNARRE.

Jean BABY, Marcel COHEN, Georges FRIEDMANN, Paul LABERENNE, Jean LANGEVIN, René MAUBLANC, Henri MINEUR, Charles PARAIN, Marcel PRENANT, Aurélien SAUVAGEOT, Henri WALLON. **A la lumière du marxisme (essais) : sciences physico-mathématiques; sciences naturelles; sciences humaines.** Paris, Éditions sociales internationales, 1935. In-8°, 312 pages. Prix : 25 fr.

Cet ouvrage, composé par un groupe d'intellectuels, comprend deux parties. Dans la première sont étudiés les rapports de la technique et des différentes sciences ; dans la deuxième la méthode du marxisme, de sorte que l'examen des faits précède la théorie générale, bonne précaution contre le dogmatisme. De plus, en ce livre, auquel ont collaboré onze auteurs, dont chacun est plus ou moins spécialisé dans une branche de la science ou de la philosophie, bien des aspects du marxisme défilent tour à tour. Nous avons ainsi mieux qu'une construction régulière de la doctrine. Nous la saisissons dans sa vie et dans les réactions diverses qu'elle provoque chez ses adeptes. Mais il est assez difficile de rendre compte d'un pareil livre. Nous n'en tenterons pas l'analyse complète. Nous chercherons seulement à en dégager les tendances principales.

Voici d'abord, d'après Maublanc, la méthode du marxisme. On sait qu'elle résulte de l'interprétation des phénomènes économiques par la dialectique hégé-

lienne. Marx a vu dans les faits les processus de développement que Hegel attribuait aux idées. Pour Hegel, les idées s'engendrent suivant un double mouvement. Chaque idée pose l'idée contradictoire, et la contradiction entre les deux idées est résolue ou plutôt surmontée par l'avènement d'une troisième idée. En celle-ci s'amalgament les contenus des deux premières : elle en réalise la synthèse. Elle est à son tour le point de départ d'un processus analogue. Mais, tandis que pour Hegel l'idée crée la réalité, pour Marx « elle n'est que le monde matériel transposé et traduit dans l'esprit humain » (cité par Maublanc, p. 219). Le mouvement dialectique est dans les choses, d'où le nom de matérialisme dialectique que les auteurs du livre donnent au marxisme. Le matérialisme dialectique se distingue du matérialisme mécaniste en ce que, dans les opérations synthétiques par lesquelles les contradictions sont surmontées, le monde se renouvelle sans cesse, et un progrès véritable peut s'expliquer. Mais justement, à cause de la nouveauté originale qui survient constamment dans le monde, une philosophie systématique qui le construirait *a priori* est impossible. Le marxisme est un système ouvert.

Ce qui, dans ce système, donne prise à l'action des hommes est la connaissance qu'il leur procure des conditions où ils se trouvent dans la société. Cette connaissance est la conscience de classe, synthèse originale de la pensée et des nécessités sociales. La conscience de classe est un élément de la réalité sociale qui réagit sur les autres éléments de cette réalité et qui a ainsi un rôle révolutionnaire. « L'idée vraie d'une situation est elle-même pleine de l'énergie qui en tire immédiatement les conclusions pratiques (Friedmann, p. 273). Inversement, les résultats de l'action modifient sans cesse la pensée, de sorte qu'il y a une liaison organique de la spéculation et de l'action.

La réalité sociale primitive, le fond matériel de la société est constitué par les rapports économiques des hommes. Ce sera l'infrastructure de la société, de laquelle résultent d'autres rapports sociaux (liens juridiques, religions, art, science, etc.) qui constituent la superstructure. La superstructure réagit à son tour sur l'infrastructure et la société devient ainsi de plus en plus complexe. Son mouvement ne saurait s'expliquer par un enchaînement de causes simples et d'effets, mais par des interactions. Une erreur dans l'interprétation du marxisme est, suivant les auteurs du livre, d'y voir un déterminisme linéaire à partir de données absolues. Pour eux, on ne le comprend qu'en considérant que « tout est relatif » (Maublanc, p. 228 ; Engels cité par Friedmann, p. 275).

Ici, nous serions tentés d'appliquer la dialectique au marxisme lui-même. En ce qu'il est un matérialisme, il part des faits qui s'imposent au sens commun. C'est par là qu'il prétend remettre sur ses pieds la dialectique hégélienne. Or, il aboutit à des conclusions qui, prises à la lettre, montrent que les conditions matérielles qui servent de point de départ sont déterminées par les conditions extra-matérielles aussi bien qu'elles les déterminent. C'est rigoureusement ce qui se rencontre dans les problèmes de la mécanique ondulatoire qu'étudie la physique contemporaine. Heisenberg a montré qu'on ne peut séparer le percevant du perçu, l'observation d'un phénomène modifiant ce phénomène, « de telle sorte qu'une indétermination surgit qu'il est impossible de faire totalement disparaître » (Laberrenne, p. 251). On ne peut plus, comme les savants avaient réussi à le faire jusqu'ici, saisir une matière, isoler une réalité objective. Ainsi, il y a une antinomie entre un matérialisme même assoupli par la dialectique où, parmi les idées, celle de matière joue un rôle

initial
rappor
qui ap
entraî
prélati
Par
science
étroite
liens d
lorsqu
on acc
A la m
qui est
variété
lisme,
avec
reflet
gine d
illustr
Lange
On
duire
leur s
dit : «
ajuste
les de
25) re
Lang
matio
même
aujour
certai
vante
croire
d'affi
dans
menç
trouv
les m
peme
Qu
front
appa
théor
suffi
Ils le
de la

initial privilégié, et un relativisme radical où chaque chose n'a de sens que par rapport aux autres. Il en résulte dans le livre que nous examinons deux tendances, qui apparaissent tour à tour, parfois chez le même auteur. Tantôt on se sent entraîné vers le relativisme, tantôt, au contraire, on se sent ramené vers une interprétation du marxisme étroitement économique.

Par exemple, le thème général des études de la première partie (relations de la science et de la technique) est, comme le remarque Mineur, posé d'une façon étroite. Tous les facteurs sociaux sont solidaires. « Il peut être absurde de parler de liens de causalité entre deux d'entre eux seulement » (p. 39). Il est bien évident que lorsqu'on isole, parmi les facteurs qui peuvent influencer sur la science, la technique, on accorde *a priori* une valeur privilégiée aux conditions matérielles de la science. A la même tendance, il faut rattacher les condamnations sommaires contre tout ce qui est suspect d'idéalisme. Il semble que certains auteurs n'ont pas eu égard à la variété des théories qui peuvent s'abriter sous un mot aussi général que celui d'idéalisme, et à l'origine hégélienne de beaucoup de leurs idées. Ainsi Laberrenne voit avec Colmann, dans la tendance de M. Lebesgue, « le triomphe du solipsisme, le reflet de l'individualisme » (p. 31). Pourtant, les remarques de Lebesgue sur l'origine des théories mathématiques, en particulier sur celle de la géométrie projective, illustreraient très exactement la thèse générale du livre. C'est d'ailleurs ce qu'a vu Langevin (p. 114).

On pourrait soutenir que la tendance relativiste de leur dialectique devait conduire les auteurs à une doctrine où les mots matérialisme et idéalisme perdraient leur sens, mais qu'ils n'osent pas aller jusqu'au bout de leur pensée. Ainsi Wallon dit : « Les lois de la pensée ne peuvent naître et se spécifier que par un incessant ajustement à celles de l'univers. Elles leur sont essentiellement homologues. Entre les deux, il y a conformité nécessaire » (Préface, p. 11). Plus loin, Laberrenne (p. 24, 25) reprend cette idée et montre qu'elle se trouve plus ou moins précisément dans Langevin, Engels, Hermitte. Engels, notamment, dit que c'est parce que les mathématiques sont tirées du monde qu'elles lui sont, après coup, applicables. Or, le même Laberrenne, en parlant des mathématiciens, dit : « Parfois même, comme aujourd'hui, l'idéologie de la classe à laquelle ils appartiennent les amène à égarer certaines recherches hors de tout contact possible avec le réel, sur la route décevante qui conduit à une nouvelle scholastique » (p. 37). Pour oser dire cela, il faut croire notre connaissance du réel bien avancée, et il faut oublier ce qu'on vient d'affirmer, savoir que les parties les plus abstraites de la science ont des racines dans le réel et ne peuvent en être détachées. Lorsque Gauss, le premier, eut commencé les spéculations non euclidiennes, il n'osa pas publier ses résultats. Il les trouvait trop loin du réel. Heureusement, les scrupules de Gauss n'arrêtèrent pas les mathématiciens. Sans les cadres géométriques qu'ils ont construits, le développement de la physique contemporaine aurait été retardé.

Qu'on nous entende bien. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y a pas intérêt à confronter tant qu'on le peut les théories avec les faits, ou plutôt, car les faits ne nous apparaissent pas bruts, mais déjà élaborés par des théories, à confronter les diverses théories entre elles. Les spécialistes ont trop tendance à croire que leur science se suffit à elle-même, que les raisons de son développement se trouvent en elle seule. Ils le croient d'autant plus facilement que leur science est plus abstraite, plus loin de la pratique. Mais il n'en faut pas conclure que le mouvement autonome d'une

pensée qui se développe sans être accompagnée de la conscience des conditions qui l'ont rendue possible est sans valeur. On se priverait ainsi de toutes les anticipations de la science sur la technique. C'est du reste ce que ne veulent pas nos auteurs. Ils indiquent avec une louable objectivité les actions et les réactions mutuelles des techniques et des sciences, de sorte que la lecture de la première partie de l'ouvrage nous fait assister à une sorte d'épreuve du marxisme, à une vérification et à une mise au point de ses théories. On a alors l'impression que l'application du matérialisme dialectique aux travaux scientifiques entraîne de plus en plus à mettre en valeur la théorie des interactions, à aller de plus en plus loin dans le sens du relativisme. Sauf erreur, cette interprétation du marxisme a sa source dans Engels. Elle nous paraît entre toutes la plus intéressante.

Est-ce à dire que c'est la seule possible? Il serait étonnant que tant de socialistes en aient professé une autre sans raison, qu'ils aient durci la méthode de Marx en une doctrine rigide, à peu près comme Maublanc reproche à Aristote d'avoir figé en une « logique statique » la dialectique de Platon (p. 194). Comment se ferait-il alors que, de tous les philosophes de l'antiquité, c'est Aristote que Marx admire le plus.

Ces réflexions nous sont inspirées par la partie de l'article de Baby intitulée : « M. Henri Sée adversaire du matérialisme historique. » Baby est redoutable pour ses adversaires. Il ne cherche pas à discuter leurs opinions, moins encore à entrer dans leurs pensées. Il se borne à quelques citations méprisantes sans indiquer de quel système elles font partie, à peu près comme pourrait faire un philosophe officiel contraint de traiter du marxisme. Nous voudrions essayer de montrer en quoi le point de vue de M. Sée est légitime, au risque d'être englobé dans le mépris dont on l'accable.

Il y a en Marx non seulement un observateur attentif des faits, mais encore un vigoureux abstracteur. Il me souvient de la première lecture de *Capital* que j'ai faite il y a bien longtemps, et du plaisir intellectuel incomparable qu'elle m'a procuré. Le *Capital* est une merveille d'explication, mais c'est une merveille idéale. Nulle part dans la réalité il n'y a un état capitaliste pur, un état féodal pur. Dans les conditions simplifiées où Marx se place, on a bien l'impression que les choses se passeraient comme il le dit, mais qu'on ne peut être sûr qu'en fait l'histoire du capital soit celle qu'il construit. En particulier, il estime que l'accumulation capitaliste se fait par le capitalisme industriel. Il a montré très exactement le mécanisme de cette accumulation. Mais avoir démonté ce mécanisme ne prouve pas qu'historiquement c'est lui qui a joué. C'est une question historique qui ne peut être résolue que par l'histoire. Or, il semble d'après des études d'histoire économique encore bien imparfaites, mais toutefois plus sûres que les connaissances de Marx, que le commerce et la banque ont été, entre le xv^e et le xviii^e siècle, des rassembleurs de capitaux bien plus importants que l'industrie. En tout cas, on ne saurait déterminer les faits *a priori*, et on peut en appeler des conclusions étayées sur une histoire imparfaite à une histoire mieux informée.

Pierre POUMIER.

Histo
schen C
Estnisc
publica
Archive
des fasc
l'histoir
par A. L
rités ad
ses fonc
palités,
Tallin)
Ces t
précisio
ment un
sables à
soumiss
Grand e
— Al
(Paris,
une cri
morale
philoso
classer
tiques
deux as
distinct
dans le
qui aur
rience s
— J
rica an
May 19
marqué
Cambri
donne
Hill Ra

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire générale. — *Acta Archivi centralis Estoniae*, n° 3. *Katalog des Estländischen Generalgouverneursarchivs aus der Schwedischen Zeit*, I (Tartu, Verlag des Estnischen staatlichen Zentralarchivs, 1935, VIII-193 p.). — Le titre de cette publication est bien loin de donner une idée de son contenu. Le catalogue des Archives du gouvernement général d'Estonie à l'époque suédoise fera l'objet du ou des fascicules suivants ; mais celui-ci nous offre : une bibliographie raisonnée de l'histoire d'Estonie par O. Liiv ; un exposé des fonctions du gouvernement général par A. Perandi (statut légal du grand-duché d'Estonie, division territoriale, autorités administratives, liste des gouverneurs, mode de désignation du gouverneur, ses fonctions militaires, administratives, judiciaires, ses rapports avec les municipalités, les conseils de gouvernement, les statthalter, les bureaux, le tribunal de Tallin) ; une histoire des Archives du gouvernement général par N. Loone.

Ces trois études, fondées directement sur les documents, remarquables par leur précision, leur richesse de substance et leur concision de forme, ne sont pas seulement une introduction à l'utilisation des Archives en question : elles sont indispensables à quiconque s'intéresse à l'histoire intérieure des pays estoniens depuis leur soumission au roi de Suède Erich XIV en 1561 jusqu'à leur conquête par Pierre le Grand en 1710.

P. PASCAL.

— Alfred LOISY. *Y a-t-il deux sources de la religion et de la morale?* 2^e édition (Paris, Émile Nourry, 1934, in-16, 224 p. ; prix : 10 fr.). — Ce petit volume contient une critique pénétrante du récent ouvrage d'Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*. Historien des religions, M. Loisy reproche surtout à l'illustre philosophe de tenir trop peu compte de l'histoire, de l'évolution, de la continuité, de classer les religions en deux catégories essentiellement différentes : les religions statiques et la religion dynamique, alors que le statisme et le dynamisme ne sont que deux aspects de l'évolution même. A ce même point de vue, l'auteur critique la distinction trop tranchée des deux morales. Nous ne pouvons ici prendre position dans le débat ; indiquons seulement qu'il est de nature à intéresser les historiens, qui auront grand profit à lire ces pages si lucides, qui procèdent d'une longue expérience scientifique et personnelle.

H. S.

— James F. WILLARD, *Progress of medieval studies in the United States of America and Canada*. Bulletin n° 12 (Published by the Medieval Academy, Colorado, May 1935, in-8°, 75 p.). — Le présent numéro résume les événements qui ont marqué les dernières réunions de la Medieval Academy d'Amérique (27-28 avril, à Cambridge) et de la Modern Language Association (27-29 décembre, Swarthmore), donne une liste de livres en préparation (Beck Jean B. : Le chansonnier du roi ; Hill Raymond T. : Deux poèmes de la vie de saint Thibaut ; Levy Raphaël : Ré-

pertoire des lexiques du vieux français; Strayer Joseph R. : Le domaine royal dans le bailliage de Rouen, 1260; A. E. R. Boak : Dictionary of 6th century Byzantine civilization). Il se termine par une liste alphabétique des médiévistes américains et de leurs travaux en 1934.

E. PRÉCLIN.

— Frédéric GUNDOLF. *Paracelse*; trad. de l'allemand par S. STELLING-MICHAUD (Paris, « Je Sers », 1935, petit in-8°, 253 p., un portrait). — On comprend qu'un Allemand moderne ait été séduit par cette curieuse figure, qui se situe dans l'histoire des sciences entre le grand Léonard et notre Ambroise Paré. Né à Einsiedeln, fils d'un médecin qui lui fit connaître de bonne heure les mines de Villach en Carinthie, observateur passionné des eaux, des pierres, des métaux, grand voyageur à travers toute l'Europe, il est une protestation fameuse contre l'esprit livresque de la Renaissance, un adepte de l'expérience, un rénovateur de la médecine par sa protestation contre la tradition galénique ou hippocratique et par l'union de la médecine à la chirurgie. Ses recettes, qui passaient pour mystérieuses, ses concepts fumeux lui donnèrent l'allure d'un alchimiste et d'un magicien, d'une sorte de docteur Faust. M. Gundolf retrace avec enthousiasme la courbe de cette vie. Mais sans rien refuser à cette « figure représentative aussi énergique que Luther, aussi mobile et solide à la fois que Hutten, aussi consciencieuse et riche que Dürer et aussi intime que Hans Sachs », nous aurions préféré trouver dans ce petit livre moins de phrases d'une admiration délirante et plus de faits précis nous permettant de situer ce novateur dans son temps.

H. HR.

— Hermann KOERNER. *Studien zur geistesgeschichtlichen Stellung Sebastian Francks* (16^e cahier des *Historische Untersuchungen* d'Ernst Kornemann. Breslau, M. et H. Marcus, 1935, in-8°, 94 p.). — Livre composé à l'allemande : après un examen du concept de Réformation chez Ranke, Dilthey et Troeltsch, puis un exposé du dogme luthérien du salut, on arrive enfin à la caractéristique de Sébastien Franck. D'accord sur ce point avec les rêveurs radicaux, anabaptistes et autres, il reproche à Luther d'avoir arrêté la Réforme dans sa marche, remplacé l'ancienne papauté par une nouvelle Église. Luther, dit-il, a voulu faire de tout homme un moine, un moine dans le monde. Lui, veut faire triompher la liberté de l'esprit et de la vie religieuse. La rupture, préparée dans le milieu strasbourgeois dès 1529, est définitive avec la publication de la *Bible historiée* de 1531. A la lettre de l'Écriture, le mysticisme spiritualiste de Franck substitue la révélation intérieure et aboutit à une sorte de panthéisme, déjà presque spinoziste. Rejeté de partout, exilé maintes fois, Franck renonce à tout ministère spirituel et, pour nourrir les siens, se fait fabricant de savon, puis imprimeur. Luther le poursuivra jusque dans la mort du nom de Beelzébuch. En somme, intéressante étude, quoique trop abstraite de ton, sur les contre-courants de la Réformation. La bibliographie est exclusivement de langue allemande.

H. HR.

— *Études d'observation sociale. Que se passe-t-il dans le monde?* (Paris, F. Lanoire, 1935, in-8°, 161 p.). — Sous ce titre ont été réunies sept conférences qui ont été faites en 1934 et au début de 1935 sous l'égide de la « Société internationale de science sociale ». Celle-ci s'inspire directement de la méthode d'Henri de Tourville et de Demolins, disciples eux-mêmes de Le Play. Cette méthode est exposée ici même par M. Paul Roux, qui estime qu'elle est très propre à nous faire comprendre

bien des questions qui se posent aujourd'hui à l'attention angoissée des sociologues, des économistes, des hommes politiques.

C'est d'abord M. Roger Grand, professeur à l'École des chartes, qui nous entretient de l'« Italie mussolinienne », de sa civilisation rurale et corporative ; il insiste principalement sur l'œuvre de « bonification », qu'il a observée personnellement et dont il s'est entretenu avec le « Duce » lui-même, qui, naturellement, a vanté son œuvre, ainsi que les bienfaits du corporatisme. M. Roger Grand semble s'être laissé convaincre aisément et sans manifester beaucoup d'esprit critique ; il ne semble pas connaître les sérieux travaux consacrés à l'économie fasciste, en France et en Amérique, et dont les conclusions sont beaucoup moins élogieuses et laudatives que les siennes. — De la Russie soviétique, M. D. Alf. Agache, architecte, essaie de donner une « explication sociale », d'après la méthode de la « Sociologie expérimentale ». Il n'apporte pas de données nouvelles ; il juge que l'œuvre du gouvernement soviétique était sans doute nécessaire et il croit à son avenir. — M. Henry Laporte nous donne ses impressions sur l'Allemagne hitlérienne. Il tente d'expliquer les causes du triomphe du national-socialisme ; l'une des principales, selon lui, c'est que cette doctrine est « l'expression catégorique, sinon complète, de l'éternelle Germanie ». Mais nous autres, historiens, qui savons bien qu'il n'y a rien d'éternel dans le caractère d'un peuple, même « élu », nous croyons beaucoup plus à l'action de causes accidentelles, ne fût-ce que de la force brutale, dont M. Laporte ne tient pas suffisamment compte. Au fond, il ne dissimule pas une certaine admiration pour l'homme qui, « ayant trouvé l'Allemagne dans un désordre voisin de l'anarchie, lui a refait une âme en lui redonnant un idéal », « qu'il a unifiée, achevant ainsi l'œuvre bismarckienne, et qu'il a débarrassée du communisme ». D'autre part, en une autre conférence sur l'Autriche, le même auteur estime que ce pays peut parfaitement vivre indépendant, malgré une situation économique difficile, et que, grâce à son gouvernement actuel, il a la *volonté* de conserver son indépendance.

On lira avec intérêt les pages que M. Henri Marty consacre à la crise de l'Angleterre contemporaine, et qui s'inspire d'ailleurs d'assez près du volume que M. André Siegfried a fait paraître, il y a quelques années, sur le même sujet. — Plus originale nous a semblé l'étude de M. Joûon des Longrais sur la « jeune Chine et le Japon moderne », car il a visité lui-même ces contrées. Il estime que ce qui caractérise essentiellement ces pays c'est le culte de la famille ; selon lui, c'est l'institution de la famille qui donne à la Chine une stabilité, grâce à laquelle elle peut défier toutes sortes de désordres momentanés. L'auteur nous donne aussi des détails intéressants sur l'agriculture de la Chine, son artisanat, sa vie sociale. Sa thèse nous semble moins forte en ce qui concerne le Japon, qu'il traite d'ailleurs de façon plus superficielle.

Henri SÉE.

— Benedetto CROCE. *Orientamenti ; piccoli saggi di filosofia politica*, terza edizione aumentata (Milan, Gilardi e Noto, 1935, in-16, 138 p. ; prix : 8 lire). — On lira avec grand intérêt ces petits essais de philosophie politique, car rien n'est indifférent dans les productions du grand esprit qu'est Benedetto Croce. Il se montre fidèle aux conceptions libérales, entendues dans le sens le plus large du mot, qu'il s'agisse de l'idée de l'État, ou du matérialisme historique, dont il reste l'adversaire déterminé et parfois assez injuste ; les survivances de la doctrine, qu'il juge périmées, lui paraissent particulièrement dangereuses pour l'esprit. Signalons quelques pages fort bien venues sur les diverses formes des études historiques, toutes légi-

times suivant lui, qu'il s'agisse d'érudition, d'histoire « oratoire » ou de philosophie historique, toutes profitables à l'intelligence humaine. Il se demande encore si le savant doit se tenir à l'écart de toute politique ; très justement, il montre que cette parfaite neutralité (*apoleiticismo*) est en fait impossible, et que, si elle était possible, le résultat serait désastreux pour la science même. En un autre essai, il montre que la « subjectivité » historique n'a rien de condamnable, contrairement à l'exécration « falsification » historique. — Les très courts essais ne sont pas moins séduisants, et peut-être même se distinguent-ils encore davantage par leur verve ; témoin les pages, d'une ironie mordante, que l'auteur a consacrées à deux penseurs politiques allemands : Spengler et le professeur Ernst Bergmann. Henri SÉE.

— Georges TRAVERSE. *Plan de prospérité ; l'économie sociale des temps nouveaux* (Paris, Nouvelles éditions latines, 1935, in-16, 338 p. ; prix : 12 fr.). — On sait que notre époque est fertile en « plans » de toutes sortes, la plupart élaborés en vue de porter remède à la redoutable crise économique. Le plan qu'expose l'auteur, en un style vivant, alerte, ne manque pas d'originalité. Entrepreneur de travaux publics, il se méfie des abstractions de l'économie politique et a un sens assez vif des réalités pratiques. Il part d'une idée juste, c'est que, la crise étant une crise de surproduction, la force productive de la société actuelle n'appelle en aucune façon des mesures de restriction, de *déflation*. Bien au contraire, comme nous avons de quoi satisfaire à tous les besoins de nos concitoyens, il importe de dépenser sans compter ; c'est notamment le devoir de l'État, qui entreprendra de grands travaux publics et, loin de rogner les traitements de ses fonctionnaires et les pensions de ses retraités, doit les accroître pour favoriser la consommation, ce qui ranimera toute la vie économique et suscitera une prospérité vraiment inouïe. Les économistes pourront marquer de l'étonnement ; mais, en fait, on devra renoncer aux lois de l'économie politique, très contestables, pour s'en référer aux lois de l'« économie sociale », qui ont un fondement des plus solides.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter les idées de M. Georges Traverse. Cependant, on peut s'étonner de voir annoncer l'avènement d'un nouvel âge d'or, sans que rien soit changé à la structure économique et sociale du monde actuel, à l'organisation bancaire, au régime capitaliste, qui repose sur le profit. Puis l'auteur ne pense qu'à la France, qu'il a l'air de considérer comme isolée du reste du monde, vivant dans une « économie fermée » presque complètement. Or, la crise actuelle est internationale, universelle, mondiale. M. Traverse laisse de côté toutes les difficultés auxquelles se heurtent jusqu'à présent théoriciens et praticiens des questions économiques. Voilà pourquoi son plan est si optimiste. Cet optimisme imperturbable le rend sympathique, et aussi un amour chaleureux de l'humanité. Ajoutons que les aperçus suggestifs ne manquent pas dans ces pages qui sont dignes d'une lecture attentive.

Henri SÉE.

Antiquité. — E. CHABANIER. *Astronomie méditerranéenne et marine grecque* (19 p. ; extrait de la *Revue scientifique*, 1935). — Essai de détermination, par un ingénieur, « des connaissances qui forment le fonds de l'astronomie nautique du monde antique ». Il y a, dans ces connaissances, un mélange de données empiriques (par exemple, assimilation, par les marins, des méridiens à la direction des vents) et de calculs, fondés surtout sur les gnomons. M. Chabanier insiste sur la valeur scientifique de Ptolémée. Ce travail serait plus instructif pour les profanes s'il était

mieux composé et plus clair, et s'il était aussi plus sûr dans le détail (Bérose antérieur à Hérodote, p. 5 ; les côtes de l'Afrique du Nord très peu habitées à l'époque de Ptolémée, p. 8).

E. ALBERTINI.

— R. J. FORBES. *Notes on the history of ancient roads and their construction* (Amsterdam, Noord-hollandsche Uitgevers-Maatschappij, 1934, in-8°, 182 p.). — Ce volume est le troisième des *Archaeologisch-historische Bijdragen*, publiées par la fondation Allard Pierson, de l'Université d'Amsterdam. L'auteur est un chimiste, attaché à la Compagnie batave du pétrole, laquelle a contribué aux frais de la publication, sur la recommandation de Sir Henri Deterling.

On voudrait que ces concours exceptionnels eussent apporté à l'archéologie quelque chose de vraiment original. La compétence technique de M. Forbes aurait pu lui ouvrir des vues nouvelles sur la construction des routes antiques. Disons tout de suite que la lecture du livre est une déception. C'est une revue très rapide, et nécessairement de seconde ou de troisième main, des routes depuis les temps pré-historiques jusqu'à la fin de l'antiquité. Il y a quatre pages sur les routes de Perse, dix-huit sur les routes de Grèce. Il n'est d'ailleurs pas question seulement des routes, mais aussi des rues ; les deux sujets gagneraient à être traités séparément. Le chapitre le plus long — une cinquantaine de pages — est naturellement sur les routes romaines : mais là aussi nous n'avons guère qu'un rassemblement de fiches, prises par quelqu'un qui était novice dans cet exercice ; de là tous les défauts inévitables en ce cas : bibliographies capricieuses, où la date des ouvrages cités est souvent omise, noms estropiés, nombreuses bévues dans les mots latins, confusions de toute sorte (qu'est-ce qu'une route de Gadès à Numance et aux Pyrénées, p. 106 ? Madaure n'est pas en Syrie, p. 155, etc.). Le paragraphe final (p. 160-164), qui compare les routes romaines aux routes modernes, est le plus intéressant : les défauts de la route antique — manque d'élasticité, nécessité de réparations fréquentes — sont ceux qu'avait déjà signalés M. Lefebvre des Noëttes, dont M. Forbes cite les travaux, mais sans les utiliser beaucoup. Ce livre n'ajoute à peu près rien, en somme, à ce que S. Reinach, Besnier et M. Chapot ont donné dans l'article *Via* du Daremberg et Saglio. M. Forbes écrit, p. 115, à propos des routes romaines et de l'ouvrage fondamental de Bergier : « a thorough technical discussion of the material now available remains a task for some future engineer. » Que n'a-t-il entrepris lui-même cette tâche dont il voyait l'intérêt ?

E. ALBERTINI.

— Carolina LANZANI. *Silla e Pompeo, la spedizione di Sicilia e d'Africa* (20 p. ; extrait de la revue *Historia*, VII, 1933). — *Bimillennaria fama usurpata* (11 p. ; extrait de la même revue, VIII, 1934). — *Un problema Sallustiano* (10 p. ; extrait des *Atti del 3° Congresso nazionale di studi romani*, 1934). — Ces trois articles entrent dans la série des travaux que M^{me} Lanzani a consacrés et se propose de consacrer encore à l'histoire de Sylla. Le premier raconte l'expédition de Pompée contre les Marianistes de Sicile et d'Afrique en 82-81 ; il n'ajoute rien au récit des mêmes faits donné par Gsell dans le vol. VII de son *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. M^{me} Lanzani place en 81 le triomphe de Pompée *ex Africa*, qui doit être daté de 79, comme l'a démontré M. Carcopino (Gsell hésitait entre 80 et 79). — Le second article défend contre M. De Sanctis la réputation de Salluste, à qui M. De Sanctis reproche d'avoir écrit son *Iugurtha* en pamphlétaire, porte-parole des partisans de la guerre coloniale à tout prix (déjà !) et des « affairistes ». — Le troisième nie que le discours de Lépide contre Sylla, transmis comme un fragment des *His-*

toires de Salluste, soit vraiment l'œuvre de l'historien. Les arguments fournis en ce sens par M^{me} Lanzani ne sont pas convaincants : la chronologie et la succession logique des événements, telles que les a établies M. Carcopino, lèvent les difficultés.

E. ALBERTINI.

— Ch. FAVEZ. *L. Annaei Senecae dialogorum liber VI : Ad Marciam de Consolatione* (Paris, E. de Boccard, in-8°, LXXI-104 p.). — Cette édition d'un des principaux ouvrages de Sénèque le Philosophe est vraiment remarquable. Le texte a été établi avec le plus grand soin ; les variantes des principaux manuscrits sont indiquées, en même temps que les lectures parfois divergentes des précédents éditeurs ; des notes abondantes, des commentaires destinés à éclairer le sens des passages obscurs, à bien préciser la pensée de l'écrivain, guident le lecteur et lui permettent de saisir toutes les nuances de la philosophie et de la morale de Sénèque.

Une *Introduction* copieuse étudie les multiples questions que pose la *Consolation à Marcia* : questions particulières, telles que la date de la composition de ce traité, la vie et le caractère de Marcia et des membres de sa famille ; questions plus générales, comme le genre de la Consolation dans l'antiquité, les idées qui s'y trouvaient exprimées et développées, le rôle de la déclamation et son influence sur cette œuvre de Sénèque.

J. TOUTAIN.

— E. GERLAND. *Valentinians Feldzug des I. 368 und die Schlacht beim Solicinum* (extrait du *Saalburgjahrbuch*). — En 368 ap. J.-C., l'empereur Valentinien entreprit une campagne contre les Alamans à l'est du Rhin et remporta une victoire sur ces Barbares près d'un endroit appelé Solicinum. Cette expédition et surtout l'identification de Solicinum ont donné lieu à de nombreuses études, dont les conclusions sont différentes. E. Garland veut ici apporter sa solution à ce problème de détail. Il use exclusivement du récit d'Ammien Marcellin (XXVII 10, 6-16, cf. XXX 7, 7). D'après lui, Valentinien, accompagné de son jeune fils Gratien, partit de Trèves, gagna Mayence, franchit le Rhin sur le pont de bateaux qui joignait Mayence à Kastel, suivit la route aujourd'hui marquée par les villages de Hofheim et Hedderheim, et atteignit Solicinum au pied du Taunus oriental. E. Garland, qui paraît très bien connaître la topographie de cette région, identifie la montagne sur laquelle les Alamans étaient postés avec le sommet dénommé aujourd'hui l'Altkönig. Il s'efforce de préciser les péripéties de la rencontre, qui se termina par la victoire des Romains et la fuite des Alamans. Valentinien reprit alors la route de Mayence. E. Garland examine ensuite les autres textes sur lesquels divers érudits se sont fondés : Ausone, *Mosella*, v. 423-424 ; deux épigrammes qui font allusion à la source du Danube ; Symmaque, *Orat.*, I-II et III ; il s'efforce de montrer qu'il ne s'agit, dans aucun de ces textes, de la courte campagne de 368. Il termine son étude par des considérations linguistiques et étymologiques. Il est regrettable qu'aucune carte, qu'aucun croquis ne permette de mieux suivre sur le terrain l'exposé de E. Garland.

J. TOUTAIN.

Autriche. — Jean BASDEVANT. *La condition internationale de l'Autriche* ; avec une préface de M. Gilbert GIDEL (Librairie du Recueil Sirey, 1 vol. in-8°, 1935, vii-299 p., une carte hors texte). — Il est assez rare que les thèses de droit soient utilisables pour les historiens ; j'ai donc plaisir à signaler celle de M. Jean Basdevant. C'est une étude nourrie, très au point et dont les qualités essentielles, précieuses en un sujet si touffu, sont la précision et la clarté. La bibliographie de

livres e
qu'en a
dication
propre
l'Autri
Hongr
critiqu
sement
(chap.
« Vie
regrett
1920
place

Bel
ordre
trois
Gobau
un rô
l'État
collec
denta
taire
cutés
préci

XV
viste
de fa
beau
gard
famili
mon
des
les
les
L
la c
et d
et o
com
dou
An
S
ces
nu

livres et d'articles, qui aurait gagné à être présentée de façon méthodique plutôt qu'en suivant l'ordre des chapitres, est bonne, bien qu'elle eût dû comporter l'indication des grands recueils de documents. Je n'ai pas à apprécier les parties plus proprement juridiques : la discussion (qui m'a paru fort intelligente) pour établir si l'Autriche est un État nouveau ou simplement une suite amoindrie de l'Autriche-Hongrie (chap. III), le chap. VI : « Qualification juridique de l'Autriche » (étude critique des textes et des précédents historiques). En revanche, l'étude de l'établissement des frontières (chap. I^{er}), celle de l'organisation économique et financière (chap. V), pourtant si délicate à ramasser en cinquante pages, celle, enfin, de la « Vie de l'Autriche dans le cadre international, 1919-1935 », sont excellentes. Je regrette pourtant l'absence d'une analyse un peu détaillée des constitutions de 1920 (qui est seulement nommée) et de 1934 (dont l'exposé trop court ne prend place que dans le résumé historique du dernier chapitre).

Charles-H. POUTHAS.

Belgique. — La collection des *Inventaires des archives de la Belgique publiés par ordre du gouvernement* sous la direction de M. Cuvelier vient encore de s'enrichir de trois unités : aux Archives générales du Royaume, de l'*Inventaire de la famille Gobart*, une famille hennuyère dont certains membres, surtout l'un d'eux, jouèrent un rôle important aux XVIII^e et XIX^e siècles, par M^{lle} LEJOUR ; aux Archives de l'État, à Bruges, du *Catalogue des cartes et plans de la collection Karel Mestdagh*, collection très abondante se rapportant surtout à la province de la Flandre occidentale, par R. DEWITTE ; enfin, aux Archives municipales de Gand, de l'*Inventaire des archives de la ville de Grammont*, par le docteur L. M. VAN WERVEKE. Exécutés toujours suivant la même méthode sobre et claire, ces inventaires sont de précieux instruments de travail.

E. COORNAERT.

— Jan DENUCÉ. *Italiaansche koopmansgeslachten te Antwerpen in de XVI^e-XVIII^e eeuw* (Malines, « Het Kompas », s. d., in-8°, 181 p.). — Le savant archiviste d'Anvers a écrit pour le grand public un petit livre où il reprend bon nombre de faits déjà publiés par Ehrenberg, Goris et lui-même, mais où il apporte aussi beaucoup de notes nouvelles puisées directement à ce riche dépôt dont il a la garde. C'est une étude d'histoire sociale aux multiples aspects sur les grandes familles italiennes qui jouèrent un rôle à Anvers du XVI^e au XVIII^e siècle. Il y montre successivement des Florentins : les Gualterotti, les Frescobaldi, les Ducci ; des Lucquois : les Bonvisi, les Arnolfini, les Balbani, Deodati et Simon Turchi ; les Affaitadi, de Crémone ; des Génois : les Spinola, les Grimaldi, les Pallavicini, les Inurea et Charles de Proli.

Le livre de M. Denucé présente cet intérêt général de montrer que, même après la chute des Médicis, les Italiens jouèrent, auprès des grandes firmes d'Augsbourg et de Nuremberg, qui les ont éclipsés injustement, un rôle encore très important et comme banquiers (même, par exemple, lors de l'élection impériale de 1519) et comme marchands. Initiateurs des méthodes commerciales modernes, ils ont sans doute joué au XVI^e siècle, dans ce centre essentiel de l'activité européenne que fut Anvers, un rôle plus considérable que les Höchstetter, les Fugger et les Welser.

Sur leur pénétration dans les milieux anversoises et belges — où plusieurs de ces grandes familles avaient naguère ou ont encore des descendants — M. Denucé apporte des renseignements intéressants. Plus frappante encore fut l'impor-

tation, heureusement passagère, des mœurs inspirées par la *virtu*, que marquèrent maints assassinats et autres dérèglements où participèrent aussi des personnages anversois.

La présence à Anvers au xvii^e et au xviii^e siècle de ces Italiens en assez grand nombre — moindre, cependant, à partir de 1648 — nous montre aussi que la fermeture de l'Escaut par les Hollandais ne fut pas aussi absolue qu'on le dit communément : les cas particuliers étudiés par M. Denucé confirment ce que l'on sait de l'activité encore considérable des Méridionaux de diverses nationalités au xvii^e siècle, du nombre encore important des bateaux anversois qui fréquentaient les ports espagnols, du rôle très considérable d'Anvers comme centre de change, signalé encore par Savary en 1675.

Pour la France, peut-être, M. Denucé, qui d'ailleurs l'indique, aurait pu insister sur la part très active que, parmi les autres Italiens, les Lucquois en particulier jouèrent encore dans son commerce, tant par mer — de Boulogne et les ports normands jusqu'à Bordeaux et Toulouse — que par terre — vers Paris et surtout Lyon, par la capitale ou par la Lorraine.

M. Denucé déplore à juste titre la disparition des somptueuses demeures et des belles collections de ses héros à Anvers et dans la campagne environnante. Du moins leur a-t-il assuré un souvenir vivant et très attrayant¹.

E. COORNAERT.

— D. SCHLUGLEIT. *Geschiedenis van het Antwerpsche Diamantslijpersambacht, 1582-1797* (Bibliotheek voor Antwerpsche ambachtsgeschiedenis. B. Niet-geprivilegieerde ambachten. Anvers, Guillaume, 1935, in-8°, 208 p.). — Ce volume inaugure une collection d'histoire des métiers anversois, dont l'abbé Prims, archiviste de la ville, a pris la direction.

Dès le xv^e siècle, à Anvers, des ordonnances s'occupent du commerce et de l'industrie des pierres précieuses. A partir de 1483, on y trouve des tailleurs de diamants, dont le nombre s'accrut naturellement au xvi^e siècle.

Conformément à la tendance qui prévaut dans l'ensemble des métiers en Europe occidentale dès le dernier tiers de ce siècle, les tailleurs de diamants et rubis demandent en 1577 au magistrat d'Anvers à former un métier officiellement reconnu et l'obtiennent en 1582. Dès 1584, après d'assez vives discussions par-devant le Magistrat, ils sont séparés en deux métiers, à l'intérieur desquels, du reste, se déroulent maints conflits entre les chefs et les membres des métiers, qui doivent lutter aussi contre les valets non francs. En 1642, la réunion a lieu de nouveau.

Malgré bien des difficultés, le métier traverse une période difficile de 1648 à 1714, pour laquelle M^{lle} Schlugleit nous fait connaître bien des détails de la vie du métier, son organisation financière, les procès qu'il eut, lui aussi, avec d'autres métiers.

Le xviii^e siècle est marqué par des difficultés avec les cliveurs, des travailleurs libres du plat-pays y contribuèrent et le métier est supprimé avec toutes les corporations en 1797.

Un chapitre est consacré aux institutions et coutumes du métier, un autre à la

1. Nous croyons savoir qu'une traduction italienne de cet ouvrage est en cours : elle mettra à la portée d'un public plus étendu un travail que son texte flamand rend évidemment peu accessible.

confrérie, qui survivra au métier jusqu'au début du ^{xx}e siècle, mais n'aura pas d'influence économique.

Composé en grande partie de documents, ce petit livre est une bonne illustration de l'histoire générale des corporations sous l'Ancien Régime.

E. COORNAERT.

— Robert DEMOULIN. *Les journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province* (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, fasc. LXIII. Liège et Paris, 1934, in-8°, 280 p.). — Étudiés ordinairement avec l'ensemble de la révolution belge, les événements de septembre 1830 ont fait croire à « un soulèvement patriotique, unanime et intense ». Leur étude critique, d'après des documents publiés en Belgique et aux Pays-Bas, et surtout d'après de longues et minutieuses recherches personnelles dans les archives de Belgique, de Paris, de Londres et de La Haye, ainsi que la consultation d'une bibliographie — elle occupe 53 pages — qui comprend et les chansons et l'iconographie, ont amené M. Demoulin à une appréciation assez différente.

« L'opposition au gouvernement, de 1828 à 1830, reste dans les bornes de la légalité... Nulle part n'apparaît le désir d'un bouleversement. » Après les « Trois Glorieuses », de Potter et Bartels sont à Paris : « Nous n'avons jamais, dit le second, prévu ni voulu la Révolution. » Après la représentation de la *Muette de Portici*, le 25 août, le peuple s'ameute et il pille : c'est parce qu'il a faim — et l'ordre est aisément rétabli par la garde bourgeoise et l'armée. Les Belges, qui réclament un « redressement des griefs », sont divisés.

Mais Guillaume I^{er} tarde à donner des satisfactions qui lui auraient ramené les modérés. L'agitation s'étend et permet aux extrémistes de prendre la tête d'un mouvement auquel s'associent de plus en plus les villes de province, surtout Louvain et Liège. Quand le roi donne l'ordre, le 17 septembre, au prince Frédéric de marcher sur Bruxelles, les extrémistes et les Liégeois viennent de mettre les modérés hors de cause et bientôt une série d'escarmouches prélude aux gestes irréparables. Pourtant, à Bruxelles même, les patriotes s'enfuient et c'est l'hésitation du prince qui rend possible la résistance : celle-ci, à partir du 23 septembre, est le fait du peuple bruxellois. Du 23 au 26 arrivent des volontaires wallons ; une commission administrative se constitue qui, avec Rogier, puis de Potter, devient le gouvernement provisoire de la Belgique. Le 27, les Hollandais évacuent Bruxelles, au grand étonnement des Belges eux-mêmes.

Dès lors, le mouvement s'étend au pays tout entier, où le peuple flamand lui-même, calme avant le 23 septembre, se soulève rapidement, « chasse l'armée, balaie les ministériels... », « indice le plus sûr que les sentiments belges préexistaient ». Et M. Demoulin insiste sur le caractère profondément belge des événements, où l'élément français n'eut qu'une part minime.

La solidité de cette étude, le récit entraînant, la sérénité de l'exposé sont, pour le jeune auteur, un début tout à fait remarquable et plein de promesses.

E. COORNAERT.

État-Unis. — Alfred Barnaby THOMAS. *After Coronado. Spanish exploration, northeast of New Mexico 1696-1727* (Documents from the Archives of Spain, Mexico and New Mexico. Norman, University of Oklahoma Press, 1935, in-8°, XII-307 p. ; prix : \$ 3,50). — L'ouvrage comprend une courte introduction historique écrite

par M. A. B. Thomas, longue de quarante-neuf pages, et un choix de quatre-vingt-dix documents, divisés en onze séries. Les sections particulièrement importantes sont la neuvième, consacrée aux intrigues française au Nouveau-Mexique (1696-1727), avec quarante-quatre textes; la dixième, formée par la réunion de onze pièces relatives au jugement du gouverneur Valverde. Les historiens de l'économie trouveront d'utiles renseignements dans les seize documents qui essaient de définir l'importance du commerce de contrebande avec la Louisiane en 1723. Ces textes, qui se répètent souvent, généralement écrits dans le style des cours de justice, sont d'inégale valeur critique. Peut-être M. A. B. Thomas, qui les a fort bien annotés, eût-il pu la dégager.

L'introduction historique, un peu courte, a le grand mérite de faire connaître avec précision l'histoire des explorations faites par les émules de Coronado-Rodriguez, Espejo (1581-1583), Saldivar (1599), Ceñate (1599-1601), aux confins du Mexique et de la future Louisiane. Les années 1696-1727, comprises entre la mort de Cavalier de La Salle (1687) et l'alliance conclue entre Louis XV et Philippe V, marquent une période de rivalité franco-espagnole particulièrement âpre. Tour à tour, Vargas, Juan de Ulibarri (1706), Hurtado (1714), Valverde (1719), Villasur (1720) dirigent avec un succès inégal des expéditions de défense contre les incursions des Utes et des Comanches, alliés des Français.

Comme les ouvrages de MM. Prescott Webb et Stanley Vestal, celui de M. A. B. Thomas jette de précieuses clartés sur l'histoire des Indiens du sud-ouest des Grandes Plaines au début du XVIII^e siècle.

E. PRÉCLIN.

—Stanley VESTAL. *New sources of Indian history 1850-1891, the Ghost dance, the Prairie Sioux, a miscellany* (Norman, The University of Oklahoma Press, 1934, in-8°, XIX-352 p., 13 ill.; prix : \$ 3,50). — Le présent ouvrage n'est pas une histoire suivie des Indiens pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, mais un recueil de cent vingt et un documents : soixante-deux officiels de l'Indian Bureau et d'officiers de l'armée régulière, cinquante-neuf officieux, les plus caractéristiques, qui reproduisent des témoignages de Sioux et de Blancs et édités par M. S. Vestal et M^{me} Catherine S. Weldon. Peut-être l'importance intrinsèque de ces textes pour la grande histoire n'est-elle pas très grande : l'histoire des Sioux pourchassés (1865-1876), au mépris des traités (Fort-Laramie), des tribulations de Sitting Bull, est celle d'une décadence lamentable. Mais M. Stanley Vestal, à l'encontre des chefs de l'Indian Bureau et parfois de M. Prescott Webb, écartant les préjugés légendaires, affirme ici, démontre là la loyauté quelque peu puérile de l'Indien du XIX^e siècle, qu'il fait revivre tout entier par une accumulation de touches fines, précises. Le mérite principal du livre est de constituer comme une introduction aux études historiques indiennes, comme une critique lumineuse, judicieuse du témoignage des Peaux-Rouges (voir p. 121-130) : « Par suite de leur façon objective de penser et de leur peur du ridicule s'ils font une erreur, beaucoup d'Indiens ont une excellente mémoire, comme c'est partout le cas chez les illettrés. Il est très rare que les vieillards répètent des on-dit... Dans tous les récits de guerre, les vieux guerriers insistent pour avoir auprès d'eux deux témoins indiens, afin que, dans le cas où le Blanc les citerait à faux, leur réputation de véracité n'en souffre pas dans la tribu » (p. 124). Il est essentiel de laisser à l'Indien le choix de son interprète.

A ce travail fort utile, il manque un résumé historique général et des cartes d'ensemble qui permettraient de suivre les événements mentionnés dans l'ouvrage.

Le livre de M. Stanley Vestal pourra intéresser les lecteurs qui aiment l'histoire anecdotique et pittoresque. Ce n'est pourtant point à leur intention qu'il a été écrit, mais pour le plus grand profit des historiens de l'Oklahoma, des États-Unis et de tous ceux qui s'intéressent à la méthodologie.

E. PRÉCLIN.

France. — Eugène PÉPIN. *Histoire de Touraine* (Les vieilles provinces de France. Paris, Boivin ; prix : 20 fr.). — La collection de monographies provinciales que dirige M. A. Albert-Petit s'enrichit d'une histoire de Touraine due à un Chinonais très averti de l'historiographie locale. En 263 pages, de la préhistoire à nos jours, l'auteur ne peut que brosser une esquisse qui, dit-il, « se borne à situer l'importance historique de la Touraine dans le cadre général de l'histoire de France ». Il y a parfaitement réussi, d'où la disproportion voulue entre les chapitres, notre province, depuis plus d'un siècle, n'étant plus guère « qu'une unité administrative ». Les deux tiers de l'ouvrage nous mènent ainsi jusqu'au ^{xvii}^e siècle, mais M. E. Pépin a su condenser, avec force détails même, tout l'essentiel de l'histoire tourangelles.

La Touraine préhistorique joue un rôle « européen » avec le Grand-Pressigny. La romaine Caesarodunum s'élève chez les « Turones » et le christianisme s'y installe avec saint Gatien au ⁱⁱⁱ^e siècle. L'activité de saint Martin donne à la région toute sa signification et son tombeau fait de Tours un grand centre de pèlerinages et de commerce, fixe une abbaye dont Alcuin fait un foyer d'études et d'art de la miniature. Puis, après les incursions normandes, c'est le morcellement féodal sous la suzeraineté des comtes de Blois, et c'est, au ^{xi}^e siècle, la conquête de la Touraine par le « César angevin », Foulques Nerra. Sous lui, première floraison de châteaux, mais ce sont les sombres donjons carrés de Langeais, Montbazou, Loches, Montrichard. Vient le règne des Plantagenêts et le pays est le théâtre des opérations de Philippe-Auguste. Prospère au ^{xiii}^e et au début du ^{xiv}^e siècle, la région est dévastée par les bandes pendant la guerre de Cent ans. Des chapitres vivants et denses évoquent la grande époque de la Touraine, centre monarchique et centre d'art aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, région verdoyante hérissée de résidences royales, seigneuriales et bourgeoises, grand foyer de la Renaissance avec Jean Fouquet, Michel Colombe et Rabelais. Elle est le « plaisant pays » que pleure Marie Stuart et que dévastent les guerres religieuses. Tours est au ^{xvii}^e siècle, avec 80,000 âmes, la cité des soieries et tapisseries, en rapide décadence au ^{xviii}^e siècle, où le pays s'endort dans une vie toute « provinciale », malgré les efforts et les grands travaux d'intendants comme du Cluzel. Le chapitre sur la Révolution et l'Empire est bref et l'on regrette de ne pas lire le nom d'un grand préfet napoléonien comme le général de Pomme-reul. Un court et dernier chapitre sur le ^{xix}^e siècle montre la Touraine sans histoire, sans autres incidents que les crues de la Loire ou le séjour de Gambetta en 1870, qui fait encore de Tours une capitale dans les moments tragiques (comme en 1589). Vient enfin un exposé précis de l'état économique et social actuel du pays, aux industries modestes et replié dans sa plantureuse vie agricole et touristique, « terre de villégiature et de retraite, avec son climat tempéré, ses horizons calmes, au milieu d'une population accueillante qui travaille avec amour ses vignes et ses jardins, travaille à ses heures et goûte avec volupté le charme de la vie ».

Ouvrage de vulgarisation, certes, et n'apportant rien de nouveau, mais dont la lecture agréable ne fait pas oublier la sûre érudition. On déplore le rejet de l'exposé géographique à la fin du livre, l'absence d'une carte détaillée et la présence

de phrases inutiles comme : « Au cours de la guerre 1914-18, la Touraine est heureusement préservée de l'invasion » (p. 243), mais on saura gré à l'auteur, qui parle avec amour de son pays, patrie d'hommes illustres, de n'être pas tombé dans le travers commun à tous ceux qui parlent aujourd'hui de la Touraine et qui, depuis le « Jardin de France » de Rabelais et le « Paradis délicieux » de Martin Marteau, se croient obligés d'adopter le mode lyrique extasié.

H. MÉTHIVIER.

— ÉLIE REYNIER. *Le pays de Vivarais*, édition entièrement renouvelée (Valence, imprimerie Charpin et Reyne, 1934, in-8°, 269 p. ; prix : 30 fr.). — La troisième édition, remaniée, mise au courant, d'un volume publié pour la première fois en 1913, ne constitue pas seulement une excellente description géographique régionale, embellie d'illustrations des plus instructives (figures et photographies). Comme M. Élie Reynier a fait une grande place à la géographie humaine, son livre contient des données très précieuses pour l'histoire économique, surtout des temps modernes. Le pittoresque pays de Vivarais, tout entier montagneux, a vécu longtemps isolé, car, à part quelques grandes routes, assez mal entretenues d'ailleurs, il ne communique guère avec l'extérieur que par des chemins muletiers. C'est surtout à partir de 1840 que commence, à cet égard, une profonde transformation, avec la création d'un bon réseau routier. Sous la Troisième République, des voies ferrées traversent cette contrée ; enfin, depuis la guerre mondiale, l'automobilisme opère une nouvelle révolution. Avec une grande précision, M. Reynier marque tous les effets produits par les progrès des voies de communication sur la vie économique du Vivarais, notamment sur l'agriculture, qui constitue toujours le mode de production prédominant. « Pays longtemps attaché à ses traditions économiques et intellectuelles, le Vivarais s'en détache peu à peu, et cette évolution inévitable, plus tardive qu'ailleurs, s'accroît rapidement. » Il est frappant que les cultures et les industries s'orientent de plus en plus « vers la qualité », à mesure que le commerce se développe. L'industrie hydro-électrique et le tourisme, en progrès continu, constituent les traits les plus frappants de l'économie nouvelle. On trouvera encore dans le volume des données précises sur le mouvement de la population, surtout au cours du dernier siècle.

Henri SÉE.

— Nous ne pouvons qu'annoncer aujourd'hui deux volumes publiés par M. Paul LECACHEUX, archiviste du département à Rouen : *Chartes du prieuré de Longueville antérieures à 1204* et *Correspondance de la famille d'Estouteville, 1460-1535*, publiés par la Société de l'histoire de Normandie en 1934 et 1935. Nous y reviendrons plus au long dans une prochaine livraison. — Joignons une étude, par le même auteur, sur *Une famille normande pendant la guerre de Cent ans : les Paineil* (1935), avec un tableau généalogique.

— Marguerite E. PASCOE, M. A. *Les drames religieux au milieu du XVII^e siècle, 1635-1650* (Paris, Boivin, gr. in-8°, 216 p.). — Le présent ouvrage a été élaboré en même temps que la monumentale *History of french dramatic literature in the XVII^e century*, part. II : *The period of Corneille, 1635-1650*, de M. Carrington Lancaster, dont il n'a pas profité, mais qu'il complète sur un point important. L'auteur a limité le champ de ses recherches à une période d'une quinzaine d'années où se produit un renouveau du théâtre religieux. Cette limitation exclut de son enquête le théâtre latin des collèges, dont les œuvres connues furent jouées plus tôt ou plus tard. Restent de vingt à vingt-cinq pièces de caractère divers et

d'inégal intérêt. Que Corneille et Rotrou aient porté à la scène le martyre de Polyeucte ou de saint Genest, cela s'explique moins par le goût des deux poètes que par un retour du goût public à une source d'inspiration dont il ne s'était jamais tout à fait dépris. « Après 1548, le drame religieux modifie sa forme pour se restreindre aux exigences du théâtre de la Renaissance et devient alors un puissant appui des protestants... Vers 1618, il disparaît pour ne plus reparaitre qu'après le *Cid*, dont le succès a rendu certaine la victoire du classicisme. » Car son sort est désormais suspendu à un problème de forme. La présente étude montre la lutte de l'ancienne et profonde inspiration avec la jeune poétique et comment, à deux brillantes exceptions près, l'imagination mystique ne put s'accommoder des règles. En province, l'esprit des mystères survécut dans quelques curieux ouvrages, comme la *Mort de Théandre*, de Fr. Chevillard (1649). « Écrite pour le peuple et souvent représentée en province, où elle soutint son succès jusqu'à la Révolution », cette pièce, qui comporte le décor simultané des Mystères, se permet en marge du texte sacré des variations d'une veine vraiment populaire, comme la scène où, chez Caïphe, sont réunis, témoins à charge, tous ceux « qui ont été matériellement victimes des miracles ou du ministère du Christ ». On aimerait à voir réédité ce drame singulier et savoureux.

— André CAZES. *Grimm et les encyclopédistes* (Paris, Les Presses universitaires de France, 1933, gr. in-8°, 407 p.). — Ce qui confère à cet ouvrage son unité et son intérêt, c'est qu'il dépouille pour nous cette *Correspondance littéraire* à laquelle Grimm a consacré sa plume vingt ans durant. Elle demeure le principal monument d'une forme de journalisme fort en usage à cette époque et beaucoup plus libre que les gazettes autorisées. C'était alors la mode, en pays étranger, de demander à un chroniqueur attitré un bulletin de Paris. Ainsi Baculard d'Arnaud, puis Thiériot, auprès de Frédéric ; ainsi Fréron, Favard, La Harpe ; ainsi l'abbé Raynal, à qui Grimm succédera dans ce service auprès de la duchesse de Saxe-Gotha. Il aura bientôt une vingtaine d'autres abonnés, princes allemands, nobles ou gens de lettres français, et Horace Walpole et Mozart... Le prix moyen de l'abonnement s'élevait à 140 livres environ. « Grimm, bon an, mal an, touchait 9,000 livres, car il fallait compter 3,000 livres pour frais de copie et de bureau. En France, on ignorait absolument son commerce. Il ne fut, pendant trente ans, qu'un représentant diplomatique mêlé au monde des chargés d'affaires et des ambassadeurs dont les almanachs royaux donnaient l'adresse. » Ses abonnés observaient, en général, une discrétion qui permit à Grimm d'apprécier librement les faits et les personnes. Ami intime de Diderot et militant du parti encyclopédiste, il fit de la correspondance une sorte de bastion de l'esprit philosophique à l'étranger. Habile à flatter et à ménager sa clientèle princière, il fit connaître des hommes de lettres, des artistes, leur assura des protections, leur procura des commandes. Au reste, il ne semble pas qu'il ait jamais eu d'influence réelle sur la politique des princes ses lecteurs. La Révolution le déconcerta. Émigré, il vieillit à Hambourg, puis à Gotha, choyé par ceux à qui il n'avait cessé de faire sa cour, tout en servant les idées qui ont hâté la Révolution.

Un vœu : si ce livre connaît une nouvelle édition, qu'on imprime en italiques les titres des ouvrages cités dans le texte.

H. S.

— Émile FIGUET. *Les dénombrements généraux de réfugiés huguenots au pays de Vaud et à Berne à la fin du XVII^e siècle* (Extrait du *Bulletin de la Société de l'his-*

toire du protestantisme français, années LXXXII^e et LXXXIII^e. Lausanne, éditions « La Concorde », 1934, in-8°, 118 p.). — La Faculté de théologie de l'Eglise libre à Lausanne possède des états de réfugiés se rapportant aux années 1693-1694. Bien qu'ils aient été utilisés par Jules Chavannes en 1874, on les considérait comme perdus. On aura une idée de l'importance de ces documents quand on se rappellera qu'en 1653 la seule Lausanne abritait, outre ses 7,000 habitants normaux, plus de 1,500 réfugiés. Le bailliage entier en contenait 1,662, chiffre qui, en 1698, montera à près de 3,000. Berne en avait respectivement, à ces deux dates, un et plus de deux milliers. C'est alors plus de 10,400 réfugiés qui vivaient en territoire bernois. Or, dès novembre 1683, le gouvernement avait créé une Chambre des réfugiés (*Exulantenkammer*), avec directions locales et « bourses françaises », pour résoudre des problèmes analogues à ceux que nous avons eu la douloureuse surprise de voir se poser à nouveau en notre xx^e siècle. Ce sont ces organismes mêmes qui faisaient dresser les dénombrements. Ils nous renseignent sur la constitution des groupements familiaux, avec leurs domestiques et, le cas échéant, leurs compagnons et apprentis, le groupe ayant émigré en bloc. Toujours sont indiquées les origines, urbaines ou provinciales. Les mentions les plus fréquentes sont : pays de Gex, Languedoc, Dauphiné, Auvergne, Bourgogne, Vivarais, Cévennes, mais on trouve aussi Guyenne, Provence, Orange, Bresse, Paris, etc., même Piémont, sans excepter Aunis et La Rochelle. Parfois figurent aussi les classifications sociales : gentilshommes, pasteurs, médecins, avocats, marchands et fabricants, « artisans », maîtres d'école. Voici un tailleur d'habits, une fileuse, un tisserand, un chirurgien, « une fille qui garde le bétail en été », un matelassier, un apprenti sculpteur.

Telle mention est pathétique : « André Pelard, et un autre fort vieux. » Ou celles-ci : « Jean Bousquenaut, aveugle... David Baus, aveugle... Louis Crouset, ministre, aveugle, sa femme et deux enfants. » Telles autres renseignent éloquemment sur le caractère massif de l'exode : « Messire Huet, sa femme, cinq enfants, un enfant de sa sœur, deux ouvriers, et sa sœur est en chemin avec trois enfants, venant de Genève », soit quatorze originaires du Dauphiné, ou « M. Dusimetière, du Languedoc, sa femme, sa mère, deux enfants, deux servantes et deux ouvriers », ou encore « Mr. Roux, sa femme, sept ouvriers ». Un autre ménage arrive avec trois enfants, mais « quatre autres de ses enfants doivent arriver au premier jour ».

Certaines localités, parfois minimes, ont fourni plusieurs familles de réfugiés : Pragelas en Dauphiné, Is-sur-Tille en Bourgogne, Annonay, Beaurepaire en Dauphiné, Calvisson en Bas-Languedoc, Chalon-sur-Saône, Corps, Marsillargues, Montélimar, Orpierre, sans parler de Grenoble, de Nîmes, d'Orange, de Privas. Il en vient de loin, d'Aubusson comme de Vitry-le-François. — M. Piguët, qui est un naturaliste curieux d'histoire, a remarquablement soigné cette publication, enrichie d'un index onomastique et topographique. Enregistrons sa promesse de nous donner l'*Estat des refugiez pauvres* de Lausanne de 1694 et les pièces survivantes des dénombrements de 1696 et de 1698.

H. H.R.

— Armand Mossé. *Histoire des Juifs d'Avignon et du Comtat-Venaissin* (Paris, librairie Lipschutz, 1934, in-8°, 266 p. ; prix : 25 fr.). — L'auteur de cet intéressant ouvrage — le premier qui ait été consacré à l'histoire générale des Juifs du Comtat — déclare qu'il n'a nullement prétendu faire un travail d'érudition. Cependant, il a fait de sérieuses recherches dans divers dépôts d'archives, notamment aux Archives départementales de Vaucluse et aux Archives de Carpentras ; il a

utilisé aussi des collections privées, comme celles de M^{me} Halphen et de M. Lipschultz ; il publie même intégralement un texte important, le Statut des communautés juives de l'Isle-sur-Sorgue et de Cavaillon, de 1620.

M. Mossé expose consciencieusement l'histoire « externe » des Juifs du Comtat, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution française ; il montre que, sous la domination pontificale, leur condition a été meilleure que celle de leurs coreligionnaires dépendant du royaume de France ; ils n'ont connu ni expulsions, ni persécutions violentes, tout en étant soumis au régime d'exception, à la claustration du ghetto, au port de la rouelle, etc. De lourdes taxes pèsent aussi sur eux.

M. Mossé a particulièrement insisté sur l'organisation et la vie intérieure des communautés juives et il a réuni, à cet égard, des données fort intéressantes. Il a consacré un bon chapitre, peut-être un peu succinct, à la vie économique des Juifs du Comtat, qui exercent principalement les métiers de marchands de draps et de bestiaux, de prêteurs ; on trouve parmi eux pas mal de médecins et quelques avocats. La situation des uns et des autres paraît avoir été, en général, fort modeste ; on ne trouve pas trace de grands banquiers ou de négociants opulents ; et c'est peut-être cette médiocrité qui les a préservés de trop grandes vicissitudes. Par contre, ils se trouvent un peu à l'étroit dans les limites du Comtat-Venaissin ; aussi, dès leur émancipation, à l'époque révolutionnaire, commencent-ils à se répandre au dehors et leur nombre, dans les anciens domaines du pape, diminue sensiblement. Signalons aussi quelques bonnes pages sur le mouvement intellectuel chez les Juifs du Comtat, mouvement moins brillant que celui des communautés de Montpellier, Lunel ou Narbonne.

Henri SÉE.

— Louis DIMIER. *Histoire et causes de notre décadence* (Paris, éditions R.-A. Corréa, 1934, in-16, 193 p. ; prix : 12 fr.). — Par « notre décadence », l'auteur de ce pénétrant essai entend la décadence de toute l'Europe. Cette décadence, dont il n'examine que l'aspect politique, il l'attribue à « la méconnaissance du lien qui rassemble les nations d'Europe ». La communauté spirituelle unissant les divers pays ne procède ni de la race, ni de la langue, mais de la civilisation latine, qui s'est implantée chez les gens du Nord comme chez ceux du Midi. Dans les temps modernes, il se forma de grands États, mais leurs sujets n'estimaient pas appartenir à des civilisations différentes. C'est au XIX^e siècle, après la Révolution française, que fut formulé le concept de la nation, déterminée par la nature même du peuple. M. Dimier en rend responsable l'Allemagne et, en ce pays, moins les gouvernements comme la Prusse que les hommes de lettres et les professeurs. Il insiste notamment sur le cas de Fichte, mais il ne semble pas très bien renseigné sur la carrière de ce philosophe, qui n'est devenu « nationaliste » qu'à la suite des violences dont Napoléon s'est rendu coupable à l'égard de sa propre patrie ; il faut consulter, à cet égard, le *Fichte* de M. Xavier Léon et les *Doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne* de M. Victor Basch. Ne sont-ce pas les circonstances historiques qui ont en grande partie déterminé le caractère qu'a pris le sentiment national en Allemagne ? M. Louis Dimier montre d'ailleurs fort bien les dangers que présente ce nationalisme qu'exaspère encore la théorie nébuleuse de la race. Il a bien raison aussi de déclarer que « la querelle des nationalités » a fait infiniment plus de victimes que les troubles révolutionnaires. La mystique nationaliste et le racisme lui semblent une menace redoutable pour la civilisation européenne.

Henri SÉE.

— J. SALVINI. *Le dernier gouverneur français du Bengale, Renault de Saint-Germain, 1697-1777* (Poitiers, Société d'imprimerie et de librairie, 1934, in-8°, 30 p.; extrait du *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1934). — En 1725, Renault de Saint-Germain, originaire de Châtellerault, s'embarqua sur un des navires de la Compagnie des Indes avec son cousin Duplex. Grâce à l'appui de ce dernier, il devait faire dans l'Inde une carrière assez brillante, dont M. Salvini, archiviste de la Vienne, nous retrace les phases d'après des documents inédits et notamment d'après la correspondance familiale, conservée à la bibliothèque de Poitiers. Renault n'eut nullement à souffrir de la disgrâce de son illustre cousin. Mais la guerre de Sept ans et la défaite le ruinèrent en grande partie et, comme il avait une nombreuse famille, il fut, à plusieurs reprises, fort gêné. Il resta cependant à Chandernagor jusqu'à sa mort, après un séjour de cinquante-deux ans dans l'Inde. M. Salvini donne aussi des renseignements sur ses descendants, dont quelques-uns firent aussi des carrières coloniales. Henri SÉE.

— Eugène GAUDEMET. *L'interprétation du Code civil en France depuis 1804* (Basler Studien aus Rechtswissenschaft, Heft 8. Bâle, Helbing et Lichtenhahn; Paris, librairie du Recueil Sirey, 1935, in-8°, 75 p.). — En quatre conférences données à l'Université de Bâle, M. Gaudemet, professeur à l'Université de Strasbourg, a décrit avec beaucoup de précision et de façon très alerte l'évolution qui s'est manifestée dans l'interprétation du Code civil, depuis 1804 jusqu'à nos jours. Il distingue quatre phases. Dans la première, qui s'étend approximativement de 1804 à 1838, des juristes, tels que Merlin, Toullier, Proudhon, se contentent de procéder à l'exégèse du Code, considéré comme un texte définitif, sans recourir à l'histoire ni à la jurisprudence. La seconde période (1838-1880) marque l'apogée de la doctrine classique et produit deux grandes œuvres : celle de Demolombe et celle d'Aubry et Rau, celle-ci surtout indiquant un très grand progrès et annonçant la période suivante (1880-1900), qui, avec Ch. Beudant, Bufnoir, Labbé et Saleilles, tend à renouveler de fond en comble l'interprétation du Code civil. Enfin, on aboutit à l'« école scientifique contemporaine », dans laquelle les civilistes (tel M. Gény) mettent à contribution l'histoire, la jurisprudence, le droit comparé, la philosophie du droit.

M. Gaudemet montre très bien que, dans l'interprétation du Code, il y a eu une évolution continue et qu'il n'y a d'« antithèse qu'entre le point de départ et le terme de l'évolution ». L'interprétation devait, d'ailleurs, d'autant plus se transformer que des facteurs économiques, tels que le développement industriel, l'extension de la richesse mobilière, de nouvelles questions ouvrières, « ont renouvelé l'aspect des problèmes juridiques ».

On trouvera aussi en ces pages les portraits très réussis des civilistes les plus marquants; l'auteur parle avec émotion de plusieurs d'entre eux, et notamment de Valette, aussi grand par le caractère que par l'esprit. Henri SÉE.

— *La jeunesse de Marie-Amélie, reine des Français, d'après son « Journal »*, publié par S. A. R. la duchesse DE VENDÔME, princesse de Belgique (Paris, Plon, 1935, 1 vol. in-16, vii-291 p.). — Le *Journal* de la reine Marie-Amélie, minutieusement tenu jour par jour de 1800 à 1835, forme vingt-quatre volumes rédigés en italien, conservés aux archives du château de Tourronde. Un certain nombre de cahiers de *Souvenirs*, qui (pour autant que je comprenne d'après des indications trop sommaires données p. 160 et 251) sont spécialement consacrés aux événements poli-

tiques, le complète, avec une volumineuse correspondance. M^{me} la duchesse de Vendôme en publie la partie qui correspond à la jeunesse et aux premières années de mariage de la princesse jusqu'au moment de son arrivée en France, en août 1814. Pas intégralement : beaucoup de détails curieux ont été retranchés, de longues pages résumées ; des raccords et des résumés historiques donnent à la publication l'allure d'un récit continu ; c'est la fâcheuse méthode dont les éditeurs, plus soucieux du fait pittoresque que du document, du grand public que des historiens, prennent l'habitude. On ignore ou on oublie les règles des éditions critiques. Au moins, ici, le travail est-il bien fait et le document intéressant.

Il le sera beaucoup plus encore pour la période postérieure, où la vie des Orléans intéresse l'histoire de France. Je noterai dans ce volume les détails de la vie de la cour de Vienne, où la princesse Amélie réside avec la reine Marie-Caroline de 1800 à 1802, la description d'une séance de la Diète hongroise à Presbourg. Sur la situation des Bourbons en Sicile, avec toutes les erreurs de tactique politique des souverains, les rapports de protection puis de sujétion de plus en plus lourde des Anglais, on aperçoit par raccroc des faits et des documents qu'on aimerait plus directement exposés, comme ils doivent l'être dans les *Souvenirs*. Je signale, en revanche, les traits du portrait du duc d'Orléans, ses déclarations politiques en 1808, quelques détails sur son éphémère commandement en Espagne en 1809 ou sur sa situation d'opposition libérale et anglophile dans le différend entre les souverains et le commissaire anglais.

Espérons que la suite de ce journal sera publiée, et dans un esprit plus historique qu'anecdotique, et aussi la correspondance : ce devrait être d'un grand intérêt. Inutile de dire la valeur de cette première partie pour l'analyse psychologique de la future reine des Français¹. Charles-H. POUTHAS.

— Adolphe BOSCHOT. *Théophile Gautier* (collection « Temps et Visages ». 1 vol. in-8° écu, 362 p., 4 illustrations ; prix : 20 fr.). — On doit à M. A. Boschot des éditions d'*Émaux et camées*, de *Mademoiselle de Maupin*, du *Capitaine Fracasse* et des *Souvenirs romantiques*. Le présent volume, en partie composé de préfaces écrites pour ces ouvrages et d'études déjà parues ailleurs, ne va pas sans redites et sans prolixité. Ce qui ne l'empêche pas, sur certains points, par exemple sur la philosophie et l'esthétique de Gautier, de passer un peu vite. Écrit de verve, nourri d'une connaissance familière de son auteur, il a le mérite de nous introduire dans l'intimité de l'homme, sinon dans les secrets de l'artiste. M. Boschot a raison d'avoir fait porter le principal de son étude sur *Maupin* et sur les *Feuilletons*, où, bon gré mal gré, au jour le jour, la nécessité de fournir de la copie entraînait le poète à bavarder, à se livrer. Beaucoup de ces pages mériteraient d'être sauvées : leur diversité amuserait ; elles projetteraient de curieuses clartés sur la vie littéraire, les gens de lettres, les journalistes d'une longue époque de stabilisation apparente, en réalité de liquidation des valeurs romantiques. Enfin, chez Gautier, la matière du style est toujours belle ; sa prose est d'un poète, même quand il tire à la ligne.

— *Les Parnassiens. L'esthétique de l'école. Les œuvres et les hommes*, par Francis

1. Le tableau généalogique du début est bien incomplet et ne porte pas les dates nécessaires. — P. 52, lire Pays-Bas et non Provinces-Unies. — P. 117, le pape amené « de force » à Paris pour le sacre. — Pourquoi appeler le duc d'Orléans Louis-Philippe et non Philippe?

VINCENT, docteur ès lettres, professeur à l'Université catholique d'Angers (Paris, Beauchesne, 1933). — Un « florilège du Parnasse » noue ses bouquets à des leçons professées dans un cours de jeunes filles. L'auteur se réfère aux travaux de Viannet, de Souriau et de Martino — bornant là les indications bibliographiques. Le sujet, plein de pièges, est de ceux qui exigeraient une étude serrée, soumise à un plan rigoureux.

PIGNARRE.

— Jacques BAINVILLE. *La Troisième République, 1870-1935* (Paris, A. Fayard, in-12, 318 p.). — M. Jacques Bainville a écrit non pas l'histoire de la Troisième République, encore moins l'histoire de la France sous la Troisième République, mais un « discours » sur l'histoire du régime républicain depuis 1870. De son « récit explicatif », il écarte les mouvements littéraire, artistique, scientifique, économique, religieux. Il ne s'occupe que de la politique, c'est-à-dire de l'écorce du régime. La politique de la Troisième République, confuse et molle, passe pour ennuyeuse. Mais, avec la pureté d'un style élégant et lucide, avec une ironie glacée, avec le don des formules pittoresques, M. Bainville écarte d'autant mieux l'ennui qu'il n'hésite pas à simplifier formidablement les problèmes les plus complexes.

Il veut montrer que la République, ayant commis toutes les fautes possibles, a échappé aux catastrophes par une chance extraordinaire. Il rappelle comment, fondée par des monarchistes, elle n'a cessé d'être accompagnée par la bonne fortune. Il met en relief la sûreté avec laquelle elle a su réagir contre les dangers, grâce à la solidité de sa constitution quasi orléaniste. C'est faire l'éloge de la République que de pouvoir dire de ce régime qu'il cessait d'être républicain quand il lui fallait « tempérer le venin » des principes démocratiques.

Les dernières pages annoncent avec Tite-Live qu'on en est à ces temps qui ne peuvent souffrir ni les maux ni leurs remèdes. Le constant bonheur dont aurait bénéficié le régime, grâce à une succession de chances paradoxales, se serait évaporé depuis l'affaire Stavisky. L'avenir dira si le 6 février 1934 marque vraiment une telle date dans les destinées de la Troisième République. M. Bainville est peut-être enclin à grossir l'importance des scandales politico-financiers. Le chapitre sur « Panama » est le plus long du livre ; mais l'auteur reconnaît que l'affaire de Panama, qui ne souleva pas la rue, ne causa pas de dommage au régime et que la seule conséquence en fut un rajeunissement du personnel politique.

M. Bainville retrace l'action des hommes marquants de ce personnel politique. Dans l'ensemble, il les peint sans bienveillance particulière, mais sans férocité. Parfois, il est assez difficile d'être d'accord avec lui, par exemple quand il découvre en Gambetta quelque affinité avec Mussolini.

Maurice BAUMONT.

— A. AUGUSTIN-THIERRY. *Le prince impérial* (Paris, Grasset, 1935, in-8°, 254 p.). — Ce livre est écrit et se lit « comme un roman ». La documentation est d'ailleurs solide ; les archives de famille se sont entr'ouvertes. Le fils de Napoléon III est devenu l'objet d'une assez abondante « littérature » qu'a provoqué un sort tragique, prêtant aux amplifications littéraires. M. A. Thierry précise, avec un peu trop d'« art », la destinée de cet aiglon « qui voulait à l'histoire ajouter des chapitres ».

Les bonapartistes ne croyaient pas à la durée de la République, « régime précaire, incohérent et faible, subversif de l'ordre social ». A Chislehurst, on était plein d'espoirs et de projets. Napoléon III reconnaît que l'Empire a perdu « cinquante

pour cent de son prestige » ; mais il se croit encore « la solution nécessaire ». Il devait, au printemps de 1873, gagner la Suisse, de Prangins traverser le Léman, se diriger sur Lyon, où commandait Bourbaki. Le train parlementaire aurait été arrêté entre Paris et Versailles, dans le tunnel de Saint-Cloud, transformé en souterrain de l'Assemblée nationale. En janvier 1873, l'empereur se décida à l'opération dont il mourut, afin de pouvoir monter à cheval.

Un an plus tard, son fils, ayant atteint sa dix-huitième année, devient majeur. Il déteste le prince Napoléon, ennemi et calomniateur de l'impératrice Eugénie. Son testament, du 27 février 1879, stipule : « Moi mort, la tâche de continuer l'œuvre de Napoléon I^{er} et de Napoléon III incombe au fils aîné du prince Napoléon. »

Les enseignements maternels l'avaient imprégné de tendances absolutistes, qui d'ailleurs auraient pu s'atténuer avec la maturité, et il était convaincu de sa mission providentielle. Après le 16 mai, il pressent la défaite des coalisés menés au combat par le duc de Broglie. Il imagine les conséquences : la France conduite à l'anarchie, le crédit public ébranlé, l'Église persécutée, l'armée livrée à l'indiscipline. C'est alors qu'il entrerait en scène « pour faire cesser par la force le règne de l'intrigue et rétablir celui de l'équité ». Les événements prirent un autre cours. La lettre qu'il avait préparée pour des chefs militaires, « anciens amis et serviteurs de Napoléon III », ne fut pas envoyée. La situation politique exigeait le recueillement.

M. A. Thierry ramène à ses véritables proportions l'idylle qui a uni le « petit prince » et une midinette de Londres : l'enfant qu'a eu celle-ci est né dix-sept mois après que le prince avait quitté l'Europe.

Il voulait montrer qu'il était « bon à quelque chose » et trouver le moyen de « se faire connaître ». Au moment de la guerre russo-turque, il se voyait à la tête d'une batterie anglaise. Quand l'Autriche occupe la Bosnie-Herzégovine, il demande à François-Joseph, qui refuse, de prendre service dans ses armées. C'est lui-même qui a eu l'idée de partir pour l'Afrique du Sud. Sans avoir pris l'avis de personne, il s'est décidé en quarante-huit heures. « Le théâtre de la guerre », écrira-t-il, « valait en lui-même la peine d'un dérangement, à cause de l'intérêt qu'il offre au voyageur. » Sans en parler à sa mère, il a multiplié les démarches. Quand elle est informée de ce projet, l'impératrice résiste ; Rouher, qu'elle fait venir, discute et supplie. Parmi les bonapartistes, c'est la consternation, et un grand nombre crie sa désapprobation très haut. Les amis du prince Napoléon prétendront que l'héritier du trône s'en va pour échapper à la tutelle rigoureuse et à la lésinerie de sa mère ; en réalité, une affection profonde n'a jamais cessé d'unir l'impératrice et le prince impérial.

Maurice BAUMONT.

— Henry DERIEUX. *La poésie française contemporaine, 1885-1935*, avec une bibliographie des poètes et des ouvrages généraux, une table analytique des matières et un index (Paris, Mercure de France, 1935, 293 p. ; prix : 15 fr.). — L'index énumère plus de cinq cents noms, presque tous de poètes. L'auteur a beau s'efforcer pour placer tout son monde, multiplier les transitions ingénieuses, les formules synthétiques et ménager çà et là des points de vue sur les ensembles (entre autres p. 93 et suiv., 110 et suiv. et les dernières pages), en maint endroit les grandes lignes se brouillent : une excessive timidité à proscrire fait qu'au lieu d'une histoire de la poésie on n'a plus entre les mains qu'un répertoire des poètes, à peu

près complet, à peu près exact, enrichi d'appréciations qui, certes, valent par le souci de comprendre même ce qui déplaît et par une honnête indépendance à l'égard des modes, mais dont la plupart restent des notes piquées à la surface du sujet. M. Henry Dérioux, victime d'Ariel, a craint de tomber dans la « classification scolaire ». Mieux eût valu : on n'étudiera jamais avec assez d'ampleur et de rigueur le symbolisme, ses prolongements et les réactions qu'il a provoquées. Nous arrivons à un moment où cette étude devient possible : témoin l'essai plus limité, mais plus fouillé, de M. Marcel Raymond, *De Baudelaire au surréalisme*. Le présent ouvrage propose une esquisse qui, sans apporter du nouveau, permet d'apercevoir l'étendue et l'intérêt du problème.

— Christian SÉNÉCHAL. *Les grands courants de la littérature contemporaine* (Société française d'éditions littéraires et techniques. Paris, Edg. Malfère, 1934, in-12, 451 p.; prix : 24 fr.). — Les ouvrages de ce genre se heurtent à une objection de principe. Comment prétendre, en effet, sans le recul du temps, voir clair dans un sujet où les préférences personnelles et les prestiges de la mode multiplient les illusions d'optique? Le présent essai se situe sur un plan où cette objection perd de sa force. Outre qu'il forme un répertoire assez complet des écrivains et de leurs écrits, l'esprit de sympathie qui l'anime a bientôt conquis le lecteur. Il est, en effet, peu d'idées, de formes ou d'efforts qui laissent l'essayiste indifférent ou le trouvent hostile. Il s'éprouve solidaire de « l'âme contemporaine » et considère que la représentation qu'il s'en peut faire doit l'aider dans la connaissance de soi, lui permettre « de s'enrichir de sa substance, d'évoluer avec elle, peut-être d'agir avec plus de clairvoyance sur ses destinées ». D'où cet accent qui attache, même s'il ne convainc pas ; d'où cette ferveur qui, certes, confond souvent la gravité avec la grandeur et ramène volontiers l'esthétique à l'éthique, mais qui, par la curiosité passionnée dont elle témoigne à l'égard de toutes les formes de l'activité spirituelle, nous garantit au moins une chance d'objectivité. La question formulée en conclusion, dans un « essai de synthèse » d'ailleurs prudent : « Où en est notre civilisation? Quel destin lui est réservé? » — on la devine depuis les premiers chapitres présente à l'esprit de l'auteur. Il cherche, dans l'enchevêtrement et les remous de tant de courants divers, à découvrir des éléments d'unité par lesquels la civilisation moderne puisse se reconnaître et ne plus douter d'elle. Optimiste, il décèle « une orientation continue, obstinée, de la conscience française dans quelques directions bien définies qui révèlent au delà des changements inévitables une permanence remarquable dans l'effort des artistes et un accord profond avec les conclusions des penseurs ». Cette « unité organique perdue » — et qui est triple : unité dans l'individu, dans la nation, dans l'univers — l'historien tentera de la ressaisir par l'étude des « réalités intérieures », autrement dit des « thèmes d'inspiration ». Il se peut que cette méthode soit la seule qui réponde à un tel dessein, mais elle a l'inconvénient de fragmenter à l'excès l'exposé, d'autant plus que la division par thèmes se superpose à une division par périodes. Or, distinguer trois groupes de générations : générations d'avant guerre, générations de la guerre, générations d'après guerre, c'est s'astreindre à un ordre rigoureux en apparence, mais en fait arbitraire et gros de confusions. Nous voyons, depuis quinze ans, les aînés et les cadets se heurter, se mêler, agir les uns sur les autres, réagir ensemble aux mêmes excitations, la guerre ayant retardé l'heure des uns et avancé celle des autres. Dans la première partie, par contre, se dégage avec plus de netteté une image vraisem-

blable des aspirations qui paraissent avoir animé la plupart des penseurs et des écrivains du siècle à ses débuts : de tous côtés se perçoit un effort pour se libérer d'un pessimisme sceptique et matérialiste, pour réconcilier l'art avec la vie, l'homme avec sa condition, bref pour créer un humanisme accueillant à toutes les bonnes volontés en peine d'une foi.

PIGNARRE.

— *Documents diplomatiques français, 1871-1914*; 3^e série : 1911-1914; t. VIII : 11 août-31 décembre 1913 (Imprimerie nationale, 1935, XLIV-912 p.). — Les documents publiés dans ce volume sont distribués en six parties : I. Le règlement de la paix après le traité de Bucarest : pour et contre la revision du traité; frontière bulgare-turque, règlement des conflits gréco-turc et serbo-turc; gouvernement de l'Albanie et délimitation de l'Albanie; politique de la Triple-Entente dans les États balkaniques, de la Russie et de l'Autriche au Monténégro. II. La Turquie et les Puissances : réformes d'Arménie; la situation financière de la Turquie et les chemins de fer d'Asie Mineure; mission de Liman von Sanders. III. Visées allemandes sur les colonies portugaises et le Congo belge. IV. Triple-Entente et Triple-Alliance. V. Maroc et statut de Tanger. VI. Affaires de Chine. — Notons qu'en novembre de l'année 1913 l'affaire de Saverne commence à émouvoir l'opinion européenne et que l'ambassadeur de France reçoit du baron Beyens la confiance des propos inquiétants tenus par l'empereur Guillaume au roi Albert. Sur ces deux faits, on ne trouvera que de rapides allusions dans une lettre « particulière » de Jules Cambon au ministre français des Affaires étrangères (p. 660).

— Maurice BARRÈS. *Mes cahiers*; t. IX : 1911-1912 (Plon, 1935, 471 p.). — Dans ce volume, qui va de février 1911 à décembre 1912, ce qui occupe la plus grande place, c'est encore Jeanne d'Arc et la *Grande pitié des églises de France*. A la Chambre, où il admire l'éloquence d'un Mun ou d'un Jaurès, Barrès défend les cultes; il refuse d'accorder au gouvernement les crédits pour la glorification de J.-J. Rousseau, « qui a inventé le paradoxe détestable de mettre la société en dehors de la nature et de dresser l'individu contre la société au nom de la nature » (p. 314). Il « aime le Maroc », parce qu'il est « dans les destins de la France » : il s'en tient au point de vue français, tandis que Jaurès soutient celui de l'humanité. Il écrit (p. 215) : « Le pavillon français flottera à Fez et à Agadir : le Maroc, question nationale; le Congo, question coloniale; le Maroc, c'est une Algérie plus riche. » A ses yeux, les Juifs sont de pauvres gens, sans patrie, mais il rend hommage à des écrivains, à des philosophes tels que Darmsteter (p. 223), Durckheim, Bergson, Lévy-Brühl, signalés par Jaurès à son attention. Il critique et admire Drumont, parfois « étonnant de fausseté », mais qui « sait peindre des espèces sociales, le bourgeois, le noble » (p. 391). Si, dans ce recueil, on lit, non sans fatigue, beaucoup de notes qui encombrant inutilement les pages, il faut reconnaître qu'il s'y trouve beaucoup à prendre en ce qui concerne la politique et la littérature.

— Nous devons à M. Alfred UHRY, professeur de géographie économique à l'École supérieure de commerce de Paris, une étude d'un caractère tout scientifique sur l'*Alsace et le canal de la Marne au Rhin* avant et surtout après le traité de 1919, qui a rétabli l'ancienne frontière. Ce traité, écrit l'auteur, « a eu pour conséquence d'accroître les possibilités d'essor acquises par cette voie d'eau avant la guerre franco-allemande et accrues encore depuis cette date jusqu'à la guerre mondiale ». Dans une brochure de 27 pages in-4^o éditée par la *Revue de la navigation*

intérieure (Strasbourg, 1934), on trouvera tous les graphiques ou dessins appropriés, avec une carte générale marquant le trajet du canal. On rappellera qu'on doit à M. Uhry une étude semblable sur *Strasbourg port de canal* parue en 1933.

Grande-Bretagne. — ERIC BIRLEY. *Corbridge, roman station (Corstopitum)* (Londres, H. M's Stationery Office, 1935, 28 p. ; prix : 6 d.). — Mince plaquette qui fait partie du recueil bien connu des « Ancient monuments and historic buildings », publié par l'« Office of works ». Guide officiel pour le touriste et surtout pour l'archéologue au comté de Northumberland. *Corstopitum* fut une forteresse établie par les Romains contre les incursions des peuplades non soumises au nord de la Tyne. M. Birley a résumé en quatre pages l'histoire du site et de la forteresse ; elle s'arrête, en fait, après la victoire remportée à Heavenfield par saint Oswald sur le roi de ce qu'on appelait alors la Galles du Nord (634). La description des ruines et le résultat des fouilles exécutées surtout en 1906 sont d'un réel intérêt. Parmi les illustrations, notons une inscription concernant un chef romain, Capurnius Agricola, le pavement d'un grenier à blé, l'estampage du dieu celtique Taranis, un lion dévorant un cerf. Le tout est terminé par un plan détaillé des fouilles dont Corbridge a été l'objet jusqu'ici.

Ch. B.

— ANTHONY W. G. LOWTHER. *The roman theatre at Verulamium. A reconstruction* (Londres, The Marchand Press, 64 p., 12 reproductions photographiques). — Verulamium était à l'époque romaine un simple bourg, mais qui posséda un théâtre, le seul théâtre romain qui ait existé en Angleterre. Des fouilles récentes ont permis d'en retrouver les fondations. Un membre de la Société des architectes, M. Lowther, nous en donne des vues fort intéressantes ; il croit pouvoir déterminer les dates de la construction primitive et de trois transformations postérieures qu'il fixe hardiment en 180, 200 et 300 de notre ère. Il suppose que le théâtre a été détruit après la mort de saint Alban, le premier martyr de l'Angleterre (303). Verulam est depuis lors devenu, dans la toponymie anglaise, S^t Albans. M. Lowther s'est, en outre, proposé de raconter par le menu l'histoire de la ville romaine et de la reconstruire par la pensée. Il nous prévient d'ailleurs honnêtement que cette partie du livre est purement imaginaire, sauf certains points particuliers pour lesquels il renvoie en appendice aux sources de l'Antiquité. Franchissant même son cadre, il ne craint pas d'imaginer un plan à vol d'oiseau de l'antique Londinium pris comme type d'une ville romaine, lequel pourrait servir à se représenter le Verulamium du III^e siècle.

Ch. B.

— *Richmond Castle, Yorkshire. Official guide*, by Sir Charles PEERS (Londres, H. M's Stationery office, 1934, 23 p., 3 photographies et un plan général des fouilles ; prix : 6 s.). — La forteresse de Richmond est une des ruines les plus imposantes de l'Angleterre. La construction en fut commencée aussitôt après la conquête (XI^e siècle) sur un plan différent de la motte féodale, en terrain plat, avec une enceinte en pierres de taille, que le sol fournissait en abondance. Elle prit une importance considérable quand elle appartint à l'« honneur » de Richmond et fut occupée par les comtes et ducs de Bretagne. On en possède une description remarquable dans un registre exécuté vers le milieu du XIV^e siècle et qui est conservé au Musée britannique. Mais il faut dire tout de suite qu'elle n'eut jamais qu'une médiocre valeur militaire, étant éloignée des routes suivies par les armées en cam-

pagne; elle vaut surtout au point de vue archéologique. Très mutilée en 1538, transformée en caserne au ^{xix}^e siècle, elle fut sauvée d'une destruction totale quand elle passa, en 1910, sous la direction des Monuments historiques, qui en ont entrepris la restauration avec une remarquable intelligence. Le *Guide officiel*, rédigé par Sir Ch. Peers, ancien président de la Société des Antiquaires, nous fait connaître tout ce qu'il importe de savoir sur les constructions du château, sur leur histoire et même sur leurs possesseurs, depuis Alain le Rouge (1071) jusqu'à Charles Lennox, fils bâtard du roi Charles II. Ch. B.

— Sir William FOSTER. *East London* (Londres, G. Bell, 1935, 19 p. et 1 plan; prix : 1 s.). — Nous avons déjà, dans la collection de « pamphlets » publiée par la « Historical Association », un remarquable résumé de M. Stenton : *Norman London*. Voici une bonne esquisse (le centième numéro de la collection) d'une région comprise entre Whitechapel et la Lea, ruisseau qui se jette dans la Tamise en aval de l'île des Chiens. L'auteur donne des détails aussi précis et documentés que possible sur toute l'histoire de cette région, qui comprend aujourd'hui les districts de Bethnal Green, Bow et Bromley. Région pendant longtemps inculte et à peine habitée, mais qui devint peu à peu un lieu d'asile pour les huguenots français, les Juifs, les Irlandais faméliques et autres occupants indésirables. Exploitée au ^{xix}^e siècle par les compagnies de commerce et transformée en docks, elle est devenue un centre économique de grande importance. Au point de vue administratif, elle constitue actuellement un « bourg parlementaire » qui envoie trois membres au Parlement. — Il est difficile de faire contenir en dix-huit pages tant de faits précis et instructifs. Ch. B.

— *Tewkesbury Abbey*. C'est une mince plaquette (6 pages) qui est un appel aux riches amateurs d'art pour la restauration de l'abbaye de Tewkesbury, au comté de Gloucester; on y trouvera quatre illustrations, dont la dernière montre les ravages produits par le temps depuis le ^{xii}^e siècle. La dédicace de l'abbaye eut lieu le 23 octobre 1123. L'architecte chargé de conduire les travaux est Sir Charles Peers, dont la compétence est bien connue. Ch. B.

— *The coronation of Elizabeth Wydeville, Queen consort of Edward IV, on may 26 th, 1465*, publié par George SMITH (Londres, Ellis, 1935, 38 p.). — Le détail des fêtes célébrées au couronnement d'Élisabeth Wydeville, femme du roi Édouard IV, nous était connu en partie par William Worcester (ou Wyrcester), l'auteur des *Annales regum anglieorum 1324-1468*; il est complété par un manuscrit du ^{xv}^e siècle découvert et publié par M. Smith. Il comprend deux épisodes : dans le premier, qui figure seul dans les *Annales* de Worcester, on trouve la liste des chevaliers du bain créés à cette occasion par le roi et les étapes suivies en grande pompe par la reine, de Greenwich à Westminster. Le second épisode, beaucoup plus important, fait connaître la cérémonie du couronnement et le banquet qui en fut l'inévitable suite; là est la partie nouvelle due à M. Smith. Le tout occupe dans le manuscrit six feuillets et un peu moins de cent lignes; il est écrit en anglais et d'une écriture difficile à lire, comme on peut s'en rendre compte par le fac-similé placé à la première page du volume. Il semble que le déchiffrement en soit très correct. On nous prévient, en outre, que le texte a été imprimé « ligne pour ligne et page pour page en suivant l'original ». Il inspire toute confiance.

A la suite, on trouve d'utiles renseignements biographiques sur chacun des per-

sonnages invités au banquet. Deux surtout méritent d'attirer l'attention : la reine, tout d'abord (p. 27-37), que le roi épousa secrètement, soit par amour, soit pour déjouer la politique du Faiseur du roi auquel il devait la couronne ; puis la duchesse de Bedford (p. 41-54), qui appartenait à la famille de Luxembourg, alliée à la France et chez qui survivait le souvenir attendri de Jeanne d'Arc. Sur tous ces points, M. Smith a trouvé du nouveau à dire dans de nombreuses lectures indiquées à la fin de son livre¹. Le dernier inscrit sur la liste est le « marshall » des ménestriers royaux, Walter Halyday, qui reçut 20 £ pour récompenser les « king's and all the mynstralls », au nombre de cent et plus, qui accompagnaient les Lords au couronnement de la reine.

Ch. B.

— George J. UNDRAINER. *Robert Wingfield. Erster standiger englischer Gesandter am deutschen Hofe, 1464-1539* (Fribourg en Suisse, 1932, in-8°, 125 pages). — Avec les Tudors commence l'activité diplomatique de l'Angleterre. En 1509, Henri VIII, inaugurant une politique antifrançaise, trouve insuffisant d'être représenté auprès de Marguerite d'Autriche. Wolsey envoie donc auprès de Maximilien un membre d'une famille déjà employée dans les services extérieurs. Robert Wingfield jouera son rôle à la cour impériale jusqu'en 1517, c'est-à-dire jusqu'au moment où son roi préparera un premier rapprochement avec François I^{er}. Il sera de nouveau envoyé auprès de Charles-Quint en 1522, puis de Marguerite (1525-1526). Le travail de M. Undreiner, appuyé sur les documents publiés par Brewer Gairdner et Brown ainsi que sur des recherches au P. R. O. et au British Museum, est donc un très utile complément des publications de Büchi sur Schiner. Il constituerait une commode contribution à l'histoire de la politique continentale anglaise si, par une aberration inexplicable, l'auteur (élève américain de l'Université de Fribourg) n'avait découpé son travail en deux parties : d'abord, une biographie de son personnage ; ensuite, une étude spéciale de l'activité diplomatique de Wingfield de 1510 à 1517, la seconde section répétant constamment et développant la première. Cette bizarre composition rend très malaisée la consultation de cette estimable thèse de doctorat.

H. HAUSER.

— G. CONSTANT. *The Reformation in England*; I : *The English Schism; Henry VIII, 1509-1547* (Londres, Sheed et Ward, 1934, in-8°, xvi-531 p. Traduction de R. E. SCAUTLEBURY, avec une préface de Hilaire BELLOC ; prix : 16 s.). — Ce livre n'est que la traduction de *La Réforme en Angleterre...*, parue en 1930. Cependant, certaines nouveautés sont à signaler. D'abord, l'excellent parti pris par l'éditeur londonien de rétablir au bas des pages les notes que son collègue parisien avait rejetées à la fin. La tâche du lecteur en est grandement facilitée, et la démonstration apparaît plus probante. Signalons, comme suppressions : 1° une introduction de six pages, qui a sans doute paru inutile pour le lecteur anglais et qui a d'ailleurs été avantageusement remplacée ; 2° à la fin de la conclusion, deux pages sur ce qui reste de « henricien » et même de catholique dans l'Angleterre actuelle et sur les espérances qu'on en pourrait concevoir pour l'avenir de l'Église d'Angleterre.

Par contre, cette nouvelle édition est enrichie d'une excellente bibliographie

1. M. Smith s'est trompé sur le nom du collaborateur de Michaut, l'éditeur des *Mémoires pour servir à l'histoire de France* ; il s'appelait Poujoulat, et non Payoulat.

générale et de précieuses notes bibliographiques, notamment sur John Fisher, Thomas More, Reginald Pole, Thomas Cromwell et Thomas Cranmer (les notes de ces bibliographies sont rejetées en fin de chapitre) ; un appendice sur le point de droit qui se posait à Clément VII ; un autre sur la position de More vis-à-vis du siège de Rome. Tout cet appareil confère, on le voit, à l'édition anglaise une incontestable supériorité.

H. H.R.

— Henry GUPPY. *The John Rylands library Manchester, 1899-1935*. — M. Guppy, l'actuel conservateur de la Bibliothèque de John Rylands à Manchester, a entrepris d'en raconter la fondation et d'en décrire le monument avec les richesses qu'il contient. Soixante illustrations enrichissent ce beau volume. La première représente la plus ancienne gravure sur bois qui existe ; elle est datée de 1423 et représente saint Christophe portant l'enfant Jésus ; la seconde est une page de la première édition de la Bible, 1456 ; notons encore le titre des sonnets de Shakespeare (1609), un rouleau de papyrus en démotique et en grec, deux pages des odes et psaumes de Salomon d'un manuscrit syriaque, deux pages du plus ancien manuscrit sur vélin de l'Odyssée, etc. Le volume se termine par un catalogue des publications entreprises par l'administration et aux frais de la Bibliothèque depuis sa fondation, ainsi que des réimpressions des articles parus dans la « Bibliothèque » et qui sont mis en vente.

A M. Moser TYSON, conservateur du département des manuscrits occidentaux appartenant à la Bibliothèque, est échue la tâche de rééditer et de continuer le catalogue sommaire des chartes et autres documents qui sont entrés à la Bibliothèque par voie d'achat ou de don. Ce catalogue fait suite à celui qu'avait établi M. Fawtier quand il appartenait à la John Rylands library. En voici le titre : *Hand list of charters, deeds and similar documents in the possession of the John Rylands library*, t. II, avec une table donnant la date approximative des documents non datés et un index général (1935, 187 p.).

Nous avons reçu en même temps deux tirages à part du *Bulletin*, vol. XIX : l'un de M. E. F. JACOB, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Manchester, sur *Dietrich of Niem, his place in the iconoclast movement* (23 p.) ; l'autre de M. Eugène VINAVER, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université, intitulé : *Malory's Morte Darthus in the light of recent discovery* (21 p., avec le fac-similé du manuscrit de Winchester). Ce manuscrit permet d'expliquer jusqu'à un certain point le contraste entre la vie du poète et son œuvre. Quant à M. Jacob, il a dressé la liste des ouvrages publiés par Dietrich sur les affaires de l'Eglise et de la politique pontificale, surtout pendant les années 1383-1385. Ses œuvres sont médiocres au point de vue du style, mais importantes au point de vue historique. M. Jacob analyse avec finesse et précision son traité *De scismate*.

Enfin, M. Henry GUPPY, pour commémorer le quatrième centenaire de la première édition complète de la Bible en anglais (octobre 1535), a publié une savante étude sur *Miles Coverdale and the English Bible, 1488-1568* (30 p., avec 5 planches et un appendice sur les sources).

— Alexandre MORGAN. *Scottish University studies* (Londres, Humphrey Milford, 1933, VIII-216 p. ; prix : 7 s. 6 d.). — Ces études peuvent être résumées sous cinq chefs principaux : organisation administrative, enseignement, ressources et budget, collèges écossais à l'étranger, état actuel. Mais il faut tout d'abord rappeler que les universités furent tout d'abord fondées par le pape et dirigées par l'évêque.

Elles étaient, au Moyen Age, au nombre de trois : Saint-Andrews (1411), Glasgow (1450) et Aberdeen (1495). Après la Réforme, celle d'Édimbourg fut fondée en 1580 et les universités, au lieu de dépendre de chefs ecclésiastiques, furent soumises au contrôle de la ville avant de tomber sous celui de l'État.

1° A la tête des trois anciennes était, au Moyen Age, le chancelier élu à vie par le « Senatus academicus » ; puis le recteur, le principal ou *primarius*, à qui tous, « magistri et studentes », étaient tenus d'obéir et qui, dans les circonstances solennelles, devait prendre la parole au nom de l'Université. Un « senatus academicus » fut fondé en 1623. Une cour ou tribunal ne connut d'abord que des causes purement administratives, auxquelles furent jointes les causes judiciaires (1650). Enfin, chaque université eut un Conseil général (depuis 1858) et, à partir de 1868, elle put élire d'abord deux, puis trois députés au Parlement ; c'est ce qu'on appelle la « franchise universitaire », où les femmes ont été admises en 1868. Les étudiants sont représentés en « Consilia Universitatis » (1884 et 1889).

2° L'enseignement fut tout d'abord attribué à la Faculté des arts, à laquelle furent jointes celles de théologie (*divinity*), de droit, de médecine et, tout récemment, de sciences et de musique.

3° Ce que nous appellerions le budget des recettes et des dépenses fut organisé par une charte, « Nova Erectio », accordée par le roi Jacques VI en 1577. On sait que les biens des universités avaient été dilapidés surtout au temps de la Réformation religieuse ; les universités n'en ont retrouvé que de médiocres débris ; mais ce sont elles qui en ont la gestion complète.

4° L'enseignement supérieur n'existe pas seulement en Écosse ; il est l'œuvre, à l'étranger, de collèges indépendants : le plus ancien est celui de Paris, créé « rue d'Écosse » (1310) ; son nom survit encore rue du Cardinal-Lemoine sous le titre de « Collège des Écossais ». L'histoire en est résumée dans le présent ouvrage aux pages 158-160. Ajoutons les collèges de Douai, de Ratisbonne, de Rome, de Madrid et Valladolid, enfin de Montpellier. Une bibliographie de ces collèges est donnée p. 168.

Le cinquième et dernier chapitre traite de l'époque actuelle ; on y trouve les indications nécessaires sur les examens d'entrée, les doctorats, les recherches scientifiques ; enfin, les plus récents établissements en faveur des adultes¹. — Ch. B.

— Le bureau de la *British Academy* a fait distribuer plusieurs tirages à part de ses *Proceedings* pour l'exercice 1934-1935. On indiquera sommairement d'abord les notices nécrologiques, puis on donnera le texte des communications faites à la *British Academy* et publiées par la librairie H. Milford.

1° Notices nécrologiques : *Joseph Armitage Robinson*, 1858-1933 (auteur d'études sur l'histoire primitive de l'Église d'Angleterre), par I. M. CREED (14 p. ; prix : 1 s.). — *Lewis Richard Farnell*, 1851-1934 (ouvrages sur les cultes de la Grèce antique), par R. M. MARETT (14 p. ; prix : 1 s.). — *Arthur Surridge Hunt*, 1871-1934 (éditeur, avec Grenfell, des *Oxyrinchus Papyri*. 16 p. ; prix : 1 s.). — *Alfred Chilton Pearson*, 1861-1935 (avec une bibliographie de ses œuvres, consacrées au théâtre de la Grèce antique ; articles publiés dans l'*Encyclopédie religieuse et morale de Hastings*. 16 p. ; prix : 1 s. 6 d.).

1. Nous n'avons pas reçu l'ouvrage de M. A. Logan Turner : *History of the University of Edinburgh, 1883-1933*. Edimbourg, Olivier et Boyd ; prix : 10 s.

2^o Communications faites à la *British Academy* : A. G. VAN HAMEL. Aspects of celtic mythology (Finn et Arthur ; le Mabinogion et les divinités celtiques ; le dieu Lugus ; les dieux gaulois énumérés par César. Abondante bibliographie. 44 p. ; prix : 3 s.). — Étienne GILSON. Saint Thomas Aquinas (sa philosophie et sa théorie sur la création du monde ; sur la nature véritable du thomisme. 19 p. ; prix : 1 s. 6 d.). — Sir E. Denison ROSS. Marco Polo and his book (en appendice : note sur les deux « proemions » qui servent de préface à la version de Marco Polo par Ramusio ; texte et traduction ; avec une apologie de Ramusio par Tommaso Giunti. 27 p. ; prix : 1 s. 6 d.).

— E. C. MESSENGER. *The Lutheran origin of the Anglican Ordinal* (Londres, Burns, Oates et Washbourne, s. d. (1934), in-8°, 56 p. ; prix : 2 s. 6 d.). — Le texte de cet ouvrage a été publié dans les colonnes du *Clergy Review* (janvier-avril 1934). Il comprend quatre chapitres où l'auteur recherche l'influence exercée par M. Bucer et les luthériens sur l'ordinal anglican de 1550. Alors que le P. Le Courayer au XVIII^e siècle, l'archevêque Laurence, R. Travers Smith, Denny et Lacey au XIX^e siècle nient cette influence, M. E. C. Messenger s'efforce de la démontrer. Au chapitre II, il confronte les deux textes sur deux colonnes, et il est bien difficile d'échapper à l'impression d'un évident parallélisme entre les longues rubriques latines du *De Ordinatione Legitima* de M. Bucer et les courtes phrases anglaises de l'*Ordinal*. Au chapitre III, l'auteur prouve que le *De Ordinatione* de Bucer décrit les rites de l'Église réformée de Strasbourg. Il ressort de la lecture du chapitre IV que Bucer a écrit avant l'*Ordinal* et que c'est par une sorte de condescendance qu'il a accepté les trois ordres du ministère ecclésiastique, l'existence d'évêques qui seraient de simples « primus inter pares » et des témoins de la foi de leur diocèse. Avec les catholiques les plus intransigeants, M. E. C. Messenger croit que « le rite anglican, comme le luthérien, a un caractère antisacerdotal, établi dans l'express dessein de créer des prêtres qui ne célébreraient point un sacrifice » (p. 56).

E. PRÉCLIN.

Italie. — Amintore FANFANI. *Un mercante del trecento* (Milan, Dott. A. Giuffrè, 1935, in-8°, 124 p.). — M. Fanfani a trouvé à Sansepolcro, petite ville de Toscane, un livre de comptes d'un marchand, Giubileo di Niccolò Carsidoni. Le livre contient le tableau de son activité de 1368 à 1396. La ville n'était pas importante, le marchand ne paraît pas avoir été un personnage considérable, il s'est occupé d'industrie, de commerce, de finances, d'agriculture : toutes raisons pour le considérer comme un entrepreneur « moyen » du XIV^e siècle, un représentant typique de l'activité médiévale sur laquelle l'image des grands marchands ou des grands banquiers projette si souvent des clartés fallacieuses.

Carsidoni vend de tout : grains, huile, vin et autres produits de la terre, alun, savon, métaux, laine, tissus et vêtements ; détaillant pour ses concitoyens, il est revendeur pour les marchands plus humbles de la région. Il fait travailler la laine, s'intéresse à la fabrication de matériaux de construction. Son commerce se rattache naturellement à la vie économique des grandes villes entre lesquelles règne une circulation active. Lui-même, pour maintes opérations, est associé à des « compagnons », des associés, dont les noms changent assez souvent. A l'occasion, il prête de l'argent. Tout au long de sa vie, il s'intéresse à la culture ; comme tous les marchands de son temps, il acquiert des terres et les exploite directement.

Son activité, multiple et relativement limitée, est une illustration caractéristique d'un état économique général, que M. Fanfani a éclairé utilement par son petit livre si sobre et si précis.

E. COORNAERT.

— Attilio GARINO-CANINA. *Il pensiero politico-economico di Carlo Ignazio Giulio* (72 p. in-8°; extrait des *Atti della Reale Accademia delle Scienze di Torino*, t. LXX, 1934-1935). — Intéressante étude sur les conceptions économiques de Carlo Ignazio Giulio (1803-1859), de Turin, qui s'est fait un nom comme professeur de mécanique et comme économiste; sa vaste culture, ses talents variés, son sens des questions politiques lui permirent de jouer un rôle distingué parmi les hommes du *risorgimento*. Il eut une grande part à la création d'un enseignement de mécanique appliquée en Piémont. Il s'intéressa tout particulièrement aussi au développement des voies de communication (canaux, routes, chemins de fer) dans son pays, à la question des impôts, à la politique douanière; théoriquement libre-échangiste, il admettait cependant dans la pratique certains tempéraments. Sénateur du royaume de Piémont, il intervenait très fréquemment dans les délibérations de caractère économique. S'il n'était pas mort prématurément, il aurait sans aucun doute tenu une place importante dans le royaume d'Italie, qui allait se constituer.

H. S.

Proche-Orient. — Fairfax DOWNEY. *Soliman le Magnifique*, trad. GUILLEMIN (Payot, 1930, in-8°, 249 p.). — C'est un très agréable ouvrage de seconde main, où le personnage de Roxelane joue, comme il convient, un rôle important. Si l'expression ne servait à désigner des livres n'ayant aucun rapport avec l'histoire, on dirait de celui-ci que c'est de l'histoire romancée.

— Édouard MONTET. *Choix de proverbes, dictons, maximes et pensées de l'Islam* (Paris, Maisonneuve, 1933, in-8°, 205 p.). — « Tous ceux qui ont fait une étude approfondie de l'admirable langue arabe et... ceux qui ont pénétré dans le vaste domaine de sa littérature », comme dit l'auteur en pensant à lui-même, seront surpris de la pauvre moisson qu'il y a faite. Les gens simples regretteront de trouver dans ce livre des documents peu sûrs et présentés en un désordre qui mêle dates, lieux et origines, arabe, persan, touareg, turc, du *hadith* au *môtazilisme* (?) contemporain. Il a été composé à l'aide de traductions dont l'auteur a eu, du moins, l'honnêteté de donner la liste (p. 201). Le commentaire est, en général, d'une naïveté et d'une inexactitude déconcertantes; il renseigne très mal le lecteur sur la mentalité des hommes qui ont formulé ces « maximes ». Les erreurs de traduction ont été scrupuleusement conservées. Lecture sans aucun profit pour l'historien.

GAUDEFRY-DEMONBYNES.

— Joseph MATTERN, S. J. *A travers les villes mortes de Haute-Syrie* (Beyrouth, Imprimerie catholique, 1933, in-8°, 176 p.). — Ce volume, qui forme le premier fascicule du tome XVII des *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, porte en sous-titre : « Promenades archéologiques en 1928, 1929, 1931 »; il est sorti de conférences faites par le P. Mattern à la suite de ces promenades, où il avait pour compagnon le P. René Mouterde. Nous n'avons pas ici les travaux approfondis d'un spécialiste, mais la description cursive, par un explorateur bien informé, des principales ruines comprises dans le quadrilatère Antioche-Afrin-Alep-Apamée, en Syrie septentrionale; et, dans cette description, les remarques originales et les découvertes personnelles ne manquent pas. Les monuments s'échelonnent du 11^e

au VII^e siècle; le P. Mattern s'arrête de préférence aux ruines des églises, qui sont d'ailleurs les plus importantes. Une abondante et précieuse illustration (48 planches et 36 figures), qui comprend notamment plusieurs clichés d'avion, complète le texte. Ces ruines, en bel appareil de pierres taillées, sont magnifiques : les constructions sont conservées sur une grande hauteur; à quelques-unes, il ne manque guère que le toit. Les deux derniers chapitres présentent des réflexions d'ensemble. Le P. Mattern signale l'influence exercée par l'art syrien sur l'architecture religieuse de l'Occident : on pourrait ajouter que l'Afrique du Nord a été l'un des principaux chemins par lesquels cette influence s'est transmise. Il explique par la production du vin et de l'huile la prospérité antique de ces régions, aujourd'hui dépeuplées et misérables : la conquête musulmane a ruiné le pays en détruisant les forêts, les olivettes et les vignes. Il y a maintenant un commencement de renaissance économique, qui est d'ailleurs un danger pour les ruines : en Syrie comme en Afrique, le progrès s'exprime par la construction de maisons qui prennent leurs matériaux dans les ruines voisines, et le P. Mattern mentionne des disparitions récentes et regrettables. Il est très désirable que son livre assure aux monuments dont il parle la sollicitude des autorités. Eugène ALBERTINI.

Portugal. — Paul DESCAMPS. *Le Portugal; la vie sociale actuelle* (Paris, Firmin-Didot, 1935, in-8°, 507 p.; prix : 30 fr.). — L'auteur, disciple d'Henri de Tourville et de Demolins, est un des représentants les plus qualifiés de la « Science sociale », fondée sur la méthode de Le Play. Ancien professeur aux Universités de Coimbre et de Lisbonne, il a publié de nombreuses monographies sur la vie sociale du Portugal, et il a mis aussi à profit les travaux de ses propres élèves. Cette minutieuse enquête contient beaucoup de données sur les populations rurales des diverses régions du Portugal, qui est essentiellement un pays agricole. En ce qui concerne les populations « demi-pastorales » du Nord, M. Descamps note la curieuse survivance d'institutions « communautaires ». Qu'il s'agisse de la région du Douro, de la Beira, de l'Algarve, de l'Estremadure, etc., il note le régime de la propriété, les procédés agricoles, les mœurs des paysans. Un important chapitre est consacré à la pêche et à l'industrie. La « grande industrie à la main » joue encore un rôle considérable en Portugal, malgré les progrès, relativement récents, de l'industrie mécanique. On voit que l'instruction publique laisse encore fort à désirer, notamment l'enseignement primaire; il y a un grand nombre d'illettrés. A signaler encore des pages instructives sur la condition et les mœurs des classes urbaines moyenne et supérieure, un appendice sur l'actuelle dictature, une bibliographie bien dressée. Ajoutons que la vie sociale actuelle du Portugal nous serait expliquée encore plus fortement si M. Descamps avait fait davantage appel à l'histoire. Le volume est agrémenté par d'instructives illustrations. Henri SÉE.

U. R. S. S. — Maurice PALÉOLOGUE. *Guillaume II et Nicolas II* (Paris, Plon, 1934, 249 p.). — M. Paléologue est trop fin lettré, trop délicat psychologue, pour jamais écrire un livre ennuyeux. Ses deux portraits de Guillaume II et de Nicolas II sont tracés d'une main ferme, avec un relief saisissant, avec un grand sens dramatique. Sont-ils ressemblants? Le second peut-être, car l'auteur a longtemps pratiqué le dernier tsar. Mais il y a forcément beaucoup d'arbitraire et peu d'utilité dans un parallèle limité à la politique extérieure.

On trouvera, p. 203, une remarque bien précieuse sous la plume d'un diplomate

aussi averti : à la veille de la guerre, M. Paléologue avait la sensation d'un cercle fatal se resserrant d'heure en heure ; « la conscience vague d'une force anonyme qui maîtrisait tous les gouvernements par ce qu'elle était le résultat de causes lointaines et générales, solidaires et massives ; la conclusion automatique... ; la Némésis des grandes rivalités nationales qui... surchauffaient l'Europe ». — P. PASCAL.

— P. POITEVIN. *Une bataille au centre de la France en 1917. La révolte des armées russes au camp de la Courtine* (Limoges, imprimerie de la Société des journaux et publications, 18, rue Turgot, 1934, 62 p.). — Les troupes russes qui se trouvaient sur le front français subirent si violemment le contre-coup de la révolution de février 1917 que l'état-major les retira, pour les isoler, au camp de la Courtine. Là, elles se divisèrent : les soldats loyalistes s'en allèrent à Felletin ; les autres, qui demandaient leur rapatriement immédiat, restèrent maîtres du camp, au nombre de 7.000. Le général Zankevitch, représentant du gouvernement provisoire, les invita à l'évacuer, en livrant armes et meneurs. Sur leur refus, il fit appel au commandement français. Le camp fut bloqué, puis bombardé et mitraillé trois jours et trois nuits, jusqu'à la reddition des mutins. Les opérations étaient menées de concert par les troupes françaises et la 3^e brigade russe. Tel est le triste épisode dont la brochure de P. Poitevin fait, d'après des sources sérieuses, un récit circonstancié et assez impartial. On le complétera utilement par les souvenirs des participants russes (par exemple, le recueil *Octobre à l'étranger*. Moscou, 1924).

Pierre PASCAL.

— Général M. MARSENGO. *Héros sans gloire. Souvenirs d'un membre de la mission militaire italienne près du G. Q. G. russe, 1915-1917* (Paris, Plon, 1935, vii-304 p.). — Les souvenirs du général Marsengo ressemblent parfaitement le personnage : vaniteux, bon vivant, grandiloquent, au demeurant non dénué de talent. Ils sont pleins d'erreurs d'appréciation — pour l'auteur, tout le monde est traître, et Sturmer, et Protopopov, et Soukhomlinov, et presque la tsarine — et trop souvent estropient les noms propres ; mais ils contiennent quelques documents importants, se lisent avec agrément et rendent fort bien l'atmosphère de la Stavka, le G. Q. G. russe, depuis juin 1915 jusqu'en septembre 1917.

P. PASCAL.

— *Les souvenirs du prince Michaguine-Skrydloff. Russie blanche et Russie rouge.* Relation de Philippe HÉRIAT (Paris, Plon, 1935, iii-281 p.). — Les « souvenirs » n'enrichissent pas toujours l'histoire. Pour comble de malchance, ceux du prince Michaguine-Skrydloff ont été arrangés en français par un romancier. A qui faut-il attribuer les erreurs dont ils fourmillent ? En tout cas, c'est beaucoup de sans-gêne à l'égard du grand public, auquel on s'adresse, de lui faire croire que la révolution russe a commencé le 13 février 1917 (au lieu du 26 février ancien style et 10 mars nouveau style), que Gapon fut pendu à Terioki peu de jours après la journée du 9 janvier 1905 (quand il le fut à Ozerki le 28 mars 1906), que « le vous de déférence n'existe pas dans la langue russe », etc... Ce livre copieux, dangereux, comme on le voit, aux gens mal informés, n'apprend malheureusement rien aux spécialistes.

P. PASCAL.

— J. LESCURE. *Le bolchévisme de Staline (le régime des plans)* (Paris, éditions Romat-Montchrestien, 1934, 214 p.). — M. Lescure s'est proposé d'analyser la politique bolchévique, pendant le premier « plan quinquennal », dans tous les domaines, depuis l'agriculture et l'industrie jusqu'à l'hygiène et à l'enseignement.

Le mérite du livre consiste dans sa loyauté : utilisation des sources favorables et hostiles, souci de comprendre avant de juger, modération du ton. Son défaut est d'être basé uniquement sur les documents imprimés, et même seulement en français, allemand et anglais : l'auteur semble ne connaître ni la Russie, ni le russe. De là une confiance excessive dans les déclarations officielles et les statistiques, une absence complète de vie et même de vérité profonde.

P. PASCAL.

— P. GSELL. *L'U. R. S. S. et sa foi nouvelle* (Paris, éditions des Portiques, 1934, 221 p.). — Un livre de plus qui prétend annoncer « la vérité sur l'U. R. S. S. » et qui n'est qu'un amas d'impressions de voyage ultra-superficielles et de jugements arbitraires, d'un parti pris qui atteint à l'odieux ou au grotesque : « Si les Russes ne s'alimentent pas avec excès, tant mieux pour eux, ils ne sont pas obèses » ; « Quand on n'a pas mangé, on n'a aucun goût à aller au théâtre. Si les Russes y vont, c'est qu'ils ont l'estomac garni » ; « Il n'y a jamais de crime passionnel » ; « Vorochilov s'applique à faire de l'armée rouge une gigantesque institution post-scolaire »... Ce voyage n'est d'ailleurs pas daté. A peine pourra-t-on glaner quelques renseignements utiles dans les chapitres consacrés au théâtre et à la musique.

P. PASCAL.

Histoire religieuse. — Sir James FRAZER. *La crainte des morts dans la religion primitive*. Traduit de l'anglais par Léon CHOUVILLE et précédé d'une préface par L. LÉVY-BRUHL (Paris, E. Nourry, 141 p. ; prix : 8 fr.). — Dans une nouvelle série, l'éminent auteur du *Rameau d'or* expose les moyens ou les ruses employés par l'homme primitif pour se délivrer des esprits morts. Dans certains cas, le survivant procède par la voie de la persuasion : il prie l'esprit de demeurer tranquille sans revenir pour tourmenter les vivants. Ailleurs, il emploie la manière forte : il établit autour de la tombe une barrière soit d'eau, soit de feu. Pour briser le pouvoir de la sorcellerie, il ouvre la tombe, coupe la tête du défunt et la jette à la mer. Ou bien encore il détruit les biens du mort pour l'empêcher de réclamer ce qu'il possédait en cette vie, ce qui rend naturellement impossible tout progrès économique en supprimant l'héritage, universellement admis par les civilisés. Sir James, qui ne s'occupe pas de politique, s'est proposé pour but unique de montrer l'étendue et la profondeur de cette crainte des esprits morts, crainte qui, « pour un bien ou pour un mal », dit-il, a joué un si grand rôle dans le développement de la religion. En érudit consommé, il a terminé son opuscule par l'indication précise des sources où il a puisé et l'on y trouve les noms d'à peu près toutes les peuplades non civilisées du monde. On aime à espérer qu'il n'a pas dit son dernier mot. Ch. B.

— *Cornish Saints series*, par le Rév. Gilbert H. DOBLE. — Sous ce titre, M. Doble publie, avec une numérotation continue, mais chez des éditeurs différents (ordinairement King's Stone Press, Shipston or Stour, Sidney Lee, Exeter), une série de petits tracts consacrés aux saints cornouaillais ou vénérés en Cornouailles. L'illustration est assez abondante, mais d'exécution grossière. Ce mode de publication est incommode pour les travailleurs ; et ce n'est pas au grand public, moins encore à la piété des fidèles, que s'adresse l'érudition de M. Doble. Comme il est le premier à le reconnaître, les vies qui nous restent de ces saints sont presque toutes sans valeur ; elles n'intéressent que le folklore et également l'histoire liturgique et la toponymie. Cette petite collection rendra certainement des services aux celtisants ; mais l'objet en est bien spécial.

E. JORDAN.

— *La Règle de saint Benoît*, texte latin traduit et annoté (Paris, Desclée de Brouwer, et F. Lethielleux, abbaye de Maredsous, in-12, 1933, XLVIII-182 p. ; prix : 9 fr.). — Ce livre, dû à un groupe de religieux bénédictins, contient le texte latin de la Règle, une traduction française, dans laquelle des caractères particuliers soulignent les passages sur lesquels il a paru opportun d'attirer l'attention. De brefs résumés précèdent les divisions principales, c'est-à-dire les groupes de chapitres ayant un même objet ; d'autres sont placés en tête de chaque chapitre. Une introduction fait ressortir les traits essentiels et l'esprit de la Règle. Le commentaire est fait avant tout dans un but d'édification. Presque tous les problèmes purement historiques ont été laissés de côté. Signalons cependant l'opinion nettement soutenue par les auteurs que la Règle n'a reçu sa forme définitive que peu de temps avant la mort du saint et qu'elle n'a pas été écrite d'un seul jet. — É. JORDAN.

— Colonel E. J. KING. *The Rule, Statutes and Customs of the Hospitallers, 1099-1310* (Londres, Methuen, 1934, in-8°, xvi-224 p. et 16 planches ; prix : 21 s.). — Ce volume contient la traduction anglaise, d'après l'édition donnée par Delaville le Roulx dans son *Cartulaire général des Hospitaliers*, de la règle et des statuts de l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem ; dans une seconde partie, l'auteur y a joint la traduction des *Esgarts* ou jugements rendus par le chapitre général et qui formaient jurisprudence, et des *Usances* ou coutumes, rédigées par une commission de frères, mais non votées par le chapitre général. Une très courte introduction rappelle les étapes par lesquelles l'ordre, d'abord purement hospitalier, est devenu militaire. Seize planches reproduisent des sceaux ou des fac-similés de documents.

É. JORDAN.

— Julien GAMON. *Essai historique sur les couvents franciscains du Puy-en-Velay* ; 2^e partie : *Les Cordeliers, les Observantiers, les Capucins* (Paris, Vrin, 1935, in-8°, 118 p.). — Le Puy, objet d'un célèbre pèlerinage, a eu naturellement une vie religieuse intense, qui se manifeste notamment par le grand nombre des couvents. Dans un premier fascicule, M. Gamon avait retracé l'histoire des couvents féminins de la famille franciscaine. Il achève aujourd'hui sa tâche par l'étude des couvents d'hommes. Travail consciencieux ; mais, l'auteur en convient tout le premier, la perte de presque tous les documents en limite singulièrement l'intérêt.

É. JORDAN.

— Harry CAPLAN. *Mediaeval Artes Praedicandi ; a Hand-list* (Ithaca-New-York, Cornell University Press, 1934, in-8°, 52 p. ; prix : \$ 1,50). — M. Caplan a eu la patience de dresser la liste des manuscrits contenant les *Artes Praedicandi* du Moyen Age, ou plutôt les listes des *initia* des manuscrits inédits (par ordre alphabétique) ; des *initia* des traités connus seulement par des mentions et dont il n'existe pas de manuscrits ; des manuscrits dont il n'a pas été possible d'avoir les *initia* ; des traités publiés ; des noms d'auteurs, classés par siècles et, pour chaque siècle, dans l'ordre alphabétique ; des manuscrits classés d'après les dépôts où ils se trouvent. C'est un travail dont l'auteur est le premier à dire qu'il contient d'inévitables erreurs ou lacunes, mais qui rendra à coup sûr de grands services à quiconque s'occupe de la prédication au Moyen Age.

É. JORDAN.

— R. P. Ignace-Marie MAGNIN. *Un héros de la charité au XVI^e siècle : saint Jean de Dieu* (Paris, G. Beauchesne, s. d. (1931), in-8°, nouvelle édition, 222 p., 7 gravures hors texte). — Honoré d'une lettre approbative du cardinal-archevêque de

Lyon et d'un bref de S. S. Pie XI, le livre du R. P. Magnin ne se présente pas comme un travail d'érudition originale, mais comme une histoire populaire de caractère hagiographique. La documentation se borne aux Bollandistes, à trois vies du saint (Girard de Ville-Thierry, Saglier, Wilmet), aux livres de Leguay et de Coudour, dont on se garde d'ailleurs d'indiquer la valeur critique.

Les vingt-sept chapitres se divisent en trois parties : la vie privée (huit chapitres), 1495-1538 ; la vie publique et ses tribulations de fondateur d'hôpital (p. 62-140) ; la mort et la gloire du saint, perpétuée par sa béatification et le succès de son Institut. Un appendice énumère (d'après E. Legay) les établissements des Frères de la Charité vers 1789 : en France (trente-trois), aux colonies (six), au Canada (un).

L'intérêt de l'ouvrage est surtout biographique et psychologique. Il évoque de façon vivante la personnalité d'un saint espagnol du xvi^e siècle, fuyard de la maison paternelle, berger, soldat, marchand d'images de piété, aliéné volontaire, apôtre de la charité individuelle. Mais le P. Magnin n'a pas su montrer la société espagnole de l'Espagne du Sud et ses besoins. La base historique est insuffisante. Plus que les erreurs¹, les omissions de dates² sont nombreuses. — E. PRÉCLIN.

1. En 1630, Ferdinand II est empereur et pas roi des Romains.

2. Voir p. 76, 78, 89, 90, etc.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes-rendus des séances.* 1935, janvier-mars. — Alfred COVILLE. *Le Guide international des archives* (établi par un Comité consultatif de l'Institut de coopération intellectuelle. « Il comprend des notices sur l'organisation et la consultation des archives d'État, régionales, locales, ecclésiastiques et privées, de quarante-deux États de l'Europe. » Les notices les plus instructives se rapportent à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Italie et à la Cité du Vatican. On y trouvera tous les renseignements nécessaires pour que les archivistes et les érudits puissent se rendre sans retard à pied d'œuvre. Un tome II traitera des archives coloniales et des archives des pays hors de l'Europe). — René CAGNAT. Rapport sur l'état des publications de l'Académie durant l'année 1934. — Louis CHATELAIN. Découverte à Volubilis d'une statue en marbre de Bacchus. — J. PUIG Y CADAVALCH. La culture celibérique d'après les stèles. — Abel LEFRANC. Notices nécrologiques sur Charles Appleton, décédé le 20 janvier 1935 à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, et sur Henri Hauvette, décédé le 14 février. — Louis FINOT (l'Institut des études bouddhiques d'Indo-Chine présente à l'Académie la première partie (*Vinayapitaka*) de l'édition complète du Canon pâli, avec traduction khmère; on prévoit pour l'ouvrage complet le chiffre de quatre-vingt-dix volumes. L'œuvre, qui répond à de grands besoins spirituels, est le fruit d'une longue préparation). — Le R. P. BOUYGES. Note sur un archétype grec d'une ancienne traduction arabe inédite de la *Métaphysique* d'Aristote. — Armand RUHLMANN. A propos d'une plaquette de caractère militaire trouvée à Thamusida (où l'on retrouve la formule « Optime Maxime, conserva numerum omnium militantium ». Elle date sans doute de la seconde moitié du II^e siècle). — Le R. P. LAPEYRE. Fouilles récentes à Carthage. — Jérôme CARCOPINO. Rapport sur les travaux de l'École française de Rome durant l'année 1935-1936. — COVILLE. Trois lettres échangées entre Stefano Colonna, prévôt du chapitre de Saint-Omer, et Simon de Brossano, archevêque de Milan (elles se placent entre 1371 et 1375 et ont sans doute pour objet l'*Ane d'or* d'Apulée). — Le R. P. MARIÈS. Rythmes quantitatifs dans le *Livre de la Sagesse*.

Anjou historique. 1935, juillet. — Les trois voyages de Charles IX en Anjou, 1565, 1570 et 1571. — Le monastère de la Fougereuse et le jansénisme. — Un imprimeur saumurois : Dominique-Michel Degouy, 1739-1796. — Les religieuses de Baugé et le serment de Liberté et d'Égalité (leur attitude dans les diverses circonstances où elles eurent à prêter le serment). — Vial a-t-il signé la capitulation de Chalonnès, 22 mars 1793? (oui). — Le sous-préfet de Beaupréau et le clergé de son arrondissement (deux circulaires du 18 décembre 1805 et du 10 avril 1807,

adressées aux curés et desservants, relatives aux réfractaires). — Mérimée en Anjou, 1835, 1840, 1847. — L'arrondissement de Segré en 1853 (trois rapports inédits du sous-préfet adressés au préfet). — La Marianne, mouvement insurrectionnel à Angers (rapports du procureur général et de l'avocat général relatifs à une tentative insurrectionnelle des ouvriers ardoisiers de Trelazé, faite à Angers le 27 août 1855). — L'arrondissement de Cholet en 1865 (rapport du sous-préfet sur la situation morale et politique de l'arrondissement, le 31 août 1865). — Octobre. L'abbaye de Nyoiseau, 1109-1792 (formée par des Bénédictines, liste des abbesses). — La sœur de Laréveillière-Lépeaux (devenue M^{me} Bellouard de la Bougonnière, morte en 1822). — La famille de Lancrau pendant la Révolution. — La bataille du Pont-Barré (victoire des Vendéens, le 19 septembre 1793. On trouvera ici la dénonciation portée par le docteur Hossard, qui commandait la seconde compagnie des grenadiers d'Angers, contre le général Duhoux, qui commandait l'armée républicaine ; c'est un vrai récit de la bataille). — Robespierre et la Société populaire de Beaufort (adresse à la Convention envoyée le 27 août pour la féliciter de la mort de Robespierre). — Royalistes angevins arrêtés par la police impériale (en 1804). — Mgr Grolleau, évêque d'Évreux, 1828-1890. — Inauguration du monument de Cathelineau à Saint-Florent-le-Vieil (en 1858). — La loge « Travail et perfection » d'Angers (fondée en 1858 ; un document publié n'est qu'un article de journal paru en 1927 !). — L'arrondissement de Saumur en 1865 (rapport du sous-préfet du 29 août 1865).

Annales d'histoire économique et sociale. 1935, avril. — André-É. SAYOUS. Calvinisme et capitalisme : l'expérience genevoise (expose et discute les idées professées par Max Weber dans ses livres : *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* et *L'origine puritaine du capitalisme*, 1905 et 1906). — Paul ROLLAND. De l'économie antique au grand commerce médiéval. Le problème de la continuité à Tournai et dans la Gaule du Nord (copieuse bibliographie). — A. JOURDAN. La ville étudiée dans ses quartiers : autour des Halles de Paris au Moyen Age (avec un plan ; le quartier des Halles, grâce à l'existence du marché, constitue une remarquable unité topographique et démocratique). — André VARAGNAC. La Commission des recherches collectives du Comité de l'*Encyclopédie française* (ce Comité est chargé d'organiser de nombreux travailleurs bénévoles sous la direction de spécialistes. Il a déjà recueilli de nombreuses réponses aux questions d'un programme général ; d'où il a été permis « d'esquisser la transcription cartographique des faits. Le folklore, notamment, y trouvera, pour la première fois, des conditions d'analyse scientifique »). — Id. Le folklore et l'étude des anciennes institutions villageoises. — J. HOUDAILLE. Un traité français d'économie politique (tome I publié par la librairie du Recueil Sirey ; en même temps, paraît l'*Introduction générale* par Henri Truchy). — Pierre VILAR. Sur l'histoire sociale de la Catalogne. — Lucien FEBVRE. Une dynastie de marchands : les Affaitadi (banquiers italiens à Anvers à partir de 1514 ; ils travaillaient aussi en France, en Angleterre et en Allemagne. Belle biographie, par J. Denucé, de Charles Degli Affaitadi, qui fut seigneur de Ghisteltes, bourgeois d'Anvers et de Liège. M. Denucé a, en outre, rédigé un excellent *Inventaire des archives plantiniennes*, qui appartiennent à la ville d'Anvers). — Marc BLOCH. En Angleterre (analyse l'étude de J. H. Clapham sur *The Estates of Crowland abbey*). — Id. La monnaie de compte et la monnaie réelle (dans les Pays-Bas). — Lucien FEBVRE. Une édition critique : les œuvres de Law

(publiées par Paul Harsin). — Marc BLOCH. Vie économique et structure familiale dans un coin d'Auvergne. — A. JOLIVET. Une histoire économique du Danemark (par Erik Arup). — Juillet. Franz BORKENAU. La crise des partis socialistes dans l'Europe contemporaine (« avant la démocratie, le mouvement ouvrier est révolutionnaire, mais sur le plan de la révolution bourgeoise ; après elle, il n'est plus que syndicaliste »). — Georges ESPINAS. Histoire urbaine. Direction de recherches et résultats (recueils de textes et d'inventaires d'archives récemment parus. Problèmes d'origine : les « bourgs » et les villes neuves. Histoires locales en France et à l'étranger. Biographie : un bourgmestre de Lübeck au xv^e siècle). — Lucien FEBVRE. François Simiand (notice nécrologique : 1873-1935). — Instruments de recherches : publications courantes. — Lucien FEBVRE. L'atlas de France et les tableaux de l'économie française. — Raymond DE ROOVER. Théories de la comptabilité dans les Provinces-Unies aux xvii^e et xviii^e siècles. — Marc BLOCH. Un vade-mecum d'histoire locale (à propos de *L'Histoire locale à travers les âges*, par Victor Carrière). — A. DEMANGEON. L'industrie du pétrole aux États-Unis. — Id. Les institutions féodales : vassalité, fief, seigneurie. L'histoire rurale de l'Europe au delà de l'Elbe. — J. HOUDAILLE. Finances nationales et internationales. — Marc BLOCH. Les weistümer allemands et la Hanse en Westphalie. — Lucien FEBVRE. Un recueil d'usages commerciaux, 1480-1540 (à propos des *Welthandelsbräuche* de Karl Otto Muller). — Maurice BAUMONT. La rationalisation en Allemagne de 1924 à 1931 (rôle de la science dans l'industrie, standardisation, organisation scientifique du travail, etc.). — André MEYNIER. Une région industrielle : la Silésie.

Annales historiques de la Révolution française. 1935, mai-juin. — A. MATHIEZ. Les nouveaux courants d'idées dans la littérature française à la fin du xviii^e siècle. — J. BARENNE. Un homme de loi pendant la Révolution : le girondin Barennes, 1739-1800 (première partie de cette étude : la vie de Barennes jusqu'en 1789). — R. JAQUEL. Euloge Schneider en Alsace ; fin. — A. CHABAUD. Un collaborateur de Barbaroux : l'ingénieur du Couédic (publie quelques lettres adressées par lui à Barbaroux). — **Comptes-rendus.** Eugène Dubois. Histoire de la Révolution dans l'Ain ; t. III : La Convention. — Béatrice Fry Hyslop. French nationalism in 1789, according to the general Cahiers. — Fr. Braesch. Finances et monnaies révolutionnaires : les exercices budgétaires 1790 et 1791 d'après les comptes du Trésor. — Martin Goehring. Die Feudalität in Frankreich vor und in der grossen Revolution. — Reginald Somerset Ward. Maximilien Robespierre. A study in deterioration. — Raymond Las Vergnas. Le chevalier Rutledge, « gentilhomme anglais ». — Jacques Duhamel. Essai sur le rôle des éléments paranoïaques dans la genèse des idées révolutionnaires. — Paul Barré. Essai psycho-pathologique sur Danton. — Yves Dhotel. Joseph Le Bon ou Arras sous la Terreur. Essai sur la psychose révolutionnaire. — P. du Chambon. La formation du département de la Charente. — Abel Hermant. M^{me} de Krudener, l'amie d'Alexandre I^{er}. — J. Girardot. La constitution civile du clergé et son application en Haute-Saône, février-septembre 1792. — Juillet-août. H. SOANEN. Le métayage dans la région thiernoise au xviii^e siècle (étude minutieuse). — G. AUBERT. La Révolution à Douai : Douai en 1789. — J. BARENNE. Les débuts politiques du Girondin Barennes (de 1789 à juin 1791). — A. QUESNOT. La contribution patriotique de Hue de Miromesnil. — Chr. COURTOIS. Propagande révolutionnaire en l'an II (textes de chansons popu-

lares). = **Comptes-rendus**. E. Lavaquery. Necker, fourrier de la Révolution (G. Lefebvre montre le parti-pris et l'information insuffisante de l'auteur). — André Robert. L'idée nationale autrichienne et les guerres de Napoléon, l'apostolat du baron de Hormayr et le salon de Caroline Pichler. — A. Fugier et J. Maubourguet. Lettres de Versailles sur les États généraux. — P. Vailland. Correspondance des députés d'Avignon près l'Assemblée nationale (1^{re} partie). — J. Salwyn Shapiro. Condorcet and the rise of Liberalism (très bon). — Louis Fournier. Histoire politique de la municipalité de Guingamp de la révolte parlementaire de 1788 à l'organisation révolutionnaire de 1790-1791. — Suzanne Tassier. Histoire de la Belgique sous l'occupation française de 1792 et 1793. — L. Delatte. La vente des biens nationaux dans l'arrondissement de Namur. — Berhardt Hoeft. Rankes Stellungnahme zur französischen Revolution.

Annales du Midi. 1935, avril. — Raymond Lizor. Les enseignements des récentes fouilles à Saint-Bertrand-de-Comminges (résultats de la plus haute importance pour l'histoire de l'art gallo-romain et l'épigraphie; avec dix-neuf planches et plans). — Ch. HIGOUNET. Notes sur la succession de Clotaire II et le royaume mérovingien de Toulouse. — H. JACOBET. Lettres inédites de Baour-Lormian (six lettres accompagnées d'un abondant commentaire, 1806-1811). = **Comptes-rendus**. Dictionnaire de biographie française; t. II, fasc. 7-9 (allant d'Aliénor d'Aquitaine à Amyot). — Joseph Déchelette. Manuel d'archéologie. T. VI: Archéologie gallo-romaine, par Albert Grenier. — H. J. Chaytor. A history of Aragon and Catalogne (bon manuel de vulgarisation). — Marc Bloch. Liberté et servitude personnelles au Moyen Age, particulièrement en France. — Christopher Dawson. Les origines de l'Europe et de la civilisation européenne. — Chanoine V. Dubarat. Le Somport de Cize (c'est à ce passage, et non à Somport d'Aspe, qu'il faut placer l'épisode historique de l'année 778 dans la *Chanson de Roland*). — Marcel Gouron. Histoire de la ville de Pont-Saint-Esprit et Essai de reconstitution du Trésor des chartes de Bordeaux. — Georges Pierfitte. Numismatique toulousaine: les monnaies de Charlemagne et de Charles le Chauve. — Jean Régéné. Bibliographie vivaroise. — Isabelle Sandy. Le comté de Foix (illustration soignée).

Bibliothèque de l'École des chartes. 1935, janvier-juin. — L. Carolus BARRÉ. L'ordonnance de Philippe le Hardi et l'organisation de la juridiction gracieuse (bailliages de Senlis, de Vermandois, d'Amiens et bailliages non royaux; cette ordonnance était en vigueur dès le mois de mai 1281. Sur l'origine du notariat en France). — Henri STEIN. Guy Chevrier, sénéchal royal sous Philippe le Bel, maître des comptes sous Philippe de Valois. En appendice, six pièces justificatives. — A. COVILLE. Un ami de Nicolas de Clamanges: Jacques de Novvion, 1372?-1411 (utilise les lettres de Nicolas de Clamanges et de Jean de Montreuil. Rôle de Jacques de Novvion dans le Grand Schisme). — Émile-G. LÉONARD. Le « Liber amicorum » du Strasbourgeois Nicolas Engelhardt, 1573-1612 (très copieuse bibliographie, avec une table des noms de personne). = **Comptes-rendus critiques**. Leo Ueding. Geschichte der Klostergrundungen der frühen Merovingerzeit (fondations monastiques, ermites et cénobites; fondations épiscopales dans la France mérovingienne). — Johannes Ramackers. Papsturkunden in den Niederlanden. — William E. Lunt. Papal revenues in the Middle Age. — Pietro Guidi. Rationes decimarum Italiae nei secoli XIII e XIV: Tuscia (avec une carte topographique des diocèses). — Edmund E. Stengel. Avignon und Rhens (recherches sur l'histoire du

conflit concernant le droit à l'Empire dans la première partie du xiv^e siècle). — *Otto Bornhak*. Staatskirchliche Anschauungen und Handlungen am Hofe Kaiser Ludwigs des Bayern (expose la situation prise par l'empereur Louis de Bavière dans ses rapports avec l'Eglise). — *Alice Beardwood*. Alien merchants in England, 1350-1377 (leur situation légale et économique). — Une incursion anglaise en Poitou en novembre 1412. — Comte d'*Hennezel d'Ormois*. Notre-Dame de Liesse; sa légende d'après le plus ancien texte connu (texte en français écrit vers 1490). — *Victor Carrière*. Guillaume Farel, propagandiste de la Réforme. — Chronique de Santa-Cruz du cap de Gué (Agadir). Texte portugais du xvi^e siècle, traduit et annoté par *Pierre de Cenival*. — *Pierre Champion*. Souvenirs de Jules Gassot, secrétaire du roi, 1555-1623. — *Émile Duvernois*. Correspondance du duc de Lorraine Charles III avec la ville de Metz (publie 392 lettres échangées entre Charles III et les officiers royaux de Metz, 1561-1608). — *Maximin Deloche*. Un frère de Richelieu inconnu (c'est Alphonse-Louis Du Plessis, archevêque d'Aix, puis de Lyon, cardinal et chargé de mission à Rome, 1582-1653). — *S. T. Bindoff*, *Miss E. F. Malcolm Smith* et *C. K. Webster*. British diplomatic representatives, 1789-1852. — *Douglas Knoop* et *G. P. Jones*. The medieval mason (renseignements nombreux et précis sur la condition du maçon anglais au Moyen Age). — *Norbert Dufourcq*. Esquisse d'une histoire de l'orgue en France, du xiii^e au xviii^e siècle (remarquable travail et qui épuise le sujet). — *Clovis Brunel*. Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal. — *Pierre Caron* et *Henri Stein*. Répertoire bibliographique de l'histoire de France. T. V : 1928-1929 (indispensable aux historiens). = Bibliographie.

Études. 1934, 20 mars. — *Louis Jalabert*. L'inquiétude nord-africaine; suite. La fermentation algérienne. = 5 avril. *Wilfrid Parsons*. L'effort du gouvernement Roosevelt (moyens employés pour réduire le chômage). — *De Lanzac de Laborie*. Deux reines d'Espagne (à propos des livres de *Pierre de Luz*, Isabelle II, reine d'Espagne, et du comte de *Romanonès*, La reine Marie-Christine, régente d'Espagne). — *Yves de La Brière*. L'histoire religieuse du temps présent. Le centenaire des conférences de Notre-Dame. = 20 avril. *Robert d'Harcourt*. Destin des catholiques d'Allemagne. Devant la « Ligne » Rosenberg (nombreux détails sur l'antichristianisme hitlérien). — *Émile Luce*. Venizelos et l'armée de la défense nationale (rappelle la première révolution faite en 1916 par Venizelos contre le roi Constantin). — *Paul Dupon*. Chez les protestants. La question des « objecteurs de conscience ». Projet d'une commune déclaration de foi. — *Alexandre Brou*. Les missions. Son Excellence Monseigneur de Guébriant. = 5 mai. *Joseph Arendt*. Les événements de Belgique. L'essai de « rénovation économique ». = 20 mai. *Pierre Janelle*. Humanisme et unité chrétienne : John Fisher et Thomas More. — *Joseph Leclerc*. Christianisme et civilisation occidentale (à propos des ouvrages suivants : *G. Schnürer*. L'Eglise et la civilisation du Moyen Age; traduction de *G. Gastalla*. — *Jean Guiraud*. Histoire de l'Inquisition au Moyen Age, t. I. — *Antoine Hadengue*. Bouvines, victoire créatrice. — *Henri de Ziegler*. Vie de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen. — *Fernand Grenard*. Gengis Khan. — *Georges de Lagarde*. La naissance de l'esprit laïque au déclin du Moyen Age. — *F. Funck-Brentano*. La Renaissance. — *Victor-L. Tapié*. La politique étrangère de la France et le début de la guerre de Trente ans, 1616-1621. — *A. de Saint-Léger* et *Ph. Sagnac*. La prépondérance française, Louis XIV. — *Paul Hazard*. La crise de la cons-

ciences européennes, 1680-1715). = 20 juin. Joseph HUBY. Wilfrid Ward et ses « Souvenirs ». Le catholicisme en Angleterre après le Mouvement d'Oxford. — Alexandre BROU. Les missions. Un cas de conversions par masses au Ruanda. = 5 juillet. Joseph LECLER. La réforme de l'Église. Au temps de Philippe le Bel (la « solution boiteuse » du concile de Vienne, 1311-1312). = 20 juillet. Amédée d'ANDIGNÉ. L'assistance publique et privée en Belgique. La législation, les œuvres. — Robert d'HARCOURT. L'offensive hitlérienne contre le catholicisme. « Face aux hommes noirs. » = 5 août. Louis JALABERT. Pour un redressement nord-africain. La situation, les remèdes (terminé au numéro suivant par l'étude d'un programme de réformes). — Yves de LA BRIÈRE. L'histoire religieuse du temps présent. A Strasbourg. Vues sur la réunion de la chrétienté. = 20 août. Nicolas BRIAN-CHANINOV. Peuple sans Dieu ou peuple de Dieu? Les antécédents de l'athéisme soviétique. — Maurice BRIAULT. Les missions. Rites funéraires en Afrique équatoriale. = 5 septembre. Colonel de LAPOMARÈDE. Le nouveau Siam et ses tendances (résumé rapide des origines de la révolution du 24 juin 1932; l'avenir). — Yves de LA BRIÈRE. L'histoire religieuse du temps présent. Guerre coloniale et théologie catholique. = 20 septembre. Serge HENTCH. La pensée allemande contemporaine. Quelques-unes de ses sources (Fichte, Hegel, Treitschke). — Joseph HUBY. Une importante découverte papyrologique. Fragments d'un Évangile du II^e siècle (à propos de la publication d'Ibris Bell et T. C. Skeat. *Fragments of an unknown Gospel and other early Papyri*). = 5 octobre. Joseph LECLER. Les théories démocratiques au Moyen Âge. I : Dans la société civile (l'idée de souveraineté populaire au XII^e siècle et chez saint Thomas d'Aquin, Gilles de Rome, Jacques de Viterbe, Durand de Saint-Pourçain et Marsile de Padoue).

Journ. des Savants. 1935, janvier-février. — Ferdinand LOT. L'histoire urbaine du nord de la France, de la fin du III^e à la fin du XI^e siècle (premier article à propos d'une étude de M. Fernand Vercauteren sur les *Civitates* de la Belgique seconde, ouvrage de grande valeur, mais où M. Lot remarque un assez grand nombre de détails erronés ou contestables). — Victor CHAPOT. Les fouilles d'Antioche (d'après un premier rapport sur ces fouilles, publié, avec un grand luxe, par George W. Elderkin : *Antioch-on-the Orontes*. I : *The excavations of 1932*; belle publication publiée par le Département d'art et d'archéologie de l'Université de Princeton). — Henri DEHÉRAIN. Un maître de Silvestre de Sacy : l'orientaliste Étienne Le Grand (qui, de 1721 à 1729, fit partie de la « Chambre des Arméniens » au collège Louis-le-Grand, plus tard « École des Jeunes de langue ». C'est vers les années 1778-1782 que Silvestre de Sacy, alors âgé de vingt ans, entra en rapport avec Le Grand. Le Grand mourut en 1784; mais il avait eu le temps « de transmettre le flambeau de l'orientalisme à ce jeune disciple qui devait en faire briller la flamme du plus vif éclat »). — A. MERLIN. L'École britannique d'Athènes en 1932. = **Comptes-rendus.** H. Kees. *Aegypten* (excellent manuel par un des égyptologues les mieux informés). — G. E. Rizzo. *Prassitele* (beau livre consacré au grand maître de l'art au IV^e siècle). — In memoria lui Vasile Parvan. — J. Marouzeau. Lexique de la terminologie linguistique. = Mars-avril. G. COLIN. Le Trésor des Athéniens à Delphes (analyse du tome II des *Fouilles de Delphes* par J. AUDIAT, 1933. L'étude architecturale du Trésor contient des révélations de toutes sortes). — Ferdinand LOT. L'histoire urbaine du nord de la France, de la fin du III^e siècle à la fin du XI^e; suite et fin (étudiée de près la partie synthétique de l'étude sur les *Civitates*

de la Belgique seconde par Fernand Vercauteren ; partie qui est consacrée à la terminologie : *civitas, castrum, oppidum, municipium* ; à la superficie des cités et au chiffre de la population ; au *pagus*, à l'évêque et à la vie économique). — H.-I. MARROU. La découverte du sanctuaire de Héra près de Paestum (d'après les fouilles entreprises par la Società Magna Graecia). = **Comptes-rendus**. I. *Rostovtzeff*. The excavations of Dura-Europos (rapport préliminaire sur la cinquième campagne de fouilles, 1931-1932 ; très important). — R. Cohen. Clio. Introduction aux études historiques. II : La Grèce et l'hellénisation du monde antique. — Ch. Dugas et C. Rhomaios. Les vases préhelléniques et géométriques (à Délos). — A. L. Wheeler. Catullus, and the traditions of ancient poetry. — A. Scholte. P. Ovidii Nasonis : Ex Ponto liber primus (il faut noter que *Ex Ponto* désigne le pays de Pont et non le Pont-Euxin. Trois pages de bibliographie alphabétique). — H. J. Forbes. Notes on the history of ancient roads and their construction (l'auteur a entrepris d'étudier les routes chez la plupart des peuples du globe. La partie faible du livre est la bibliographie). — A. Coville. Gontier et Pierre Col et l'humanisme en France au temps de Charles VI. — Encyclopédie de l'Islam. — Catalogus mapparum geographicarum ad historiam pertinentium (catalogue où sont représentés treize pays ayant participé au Congrès des sciences historiques de Varsovie en 1933).

Mercur de France. N° 888. — Bernard BARBERY. L'évêque et le conventionnel des *Misérables* : Mgr Miollis et Sergent-Marceau (documents nouveaux sur ces deux personnages peints par Victor Hugo dans ses *Misérables* et d'après nature. L'évêque est, comme on sait, Mgr Myriel, lequel s'appelait en réalité Miollis, et il eut deux frères que V. Hugo a bien connus). — René DUMESNIL. Paul Dukas (notice nécrologique. Dukas, né à Paris le 1^{er} octobre 1865, vient de mourir, le 18 mai, laissant le souvenir d'un grand compositeur). — Édouard KRAKOWSKI. Mickiewicz et la société française de 1830. La souveraineté d'un génie (on sait l'amitié qui l'unit à Michelet). — Jean VINCHON et Bernard CHAMPIGNEULLE. Hitler et le wagnérisme. — Louis MANDIN. Shakespeare et les moutons savants (véhémentement attaque dirigée contre MM. Morhardt et Abel Lefranc au sujet de Shakespeare). = **Comptes-rendus**. Charles H. Boudhors. Œuvres complètes de Boileau. I : Satires. — Dr René MARTIAL. La race française. — Edward G. Browne. La médecine arabe. — Dr F. Brunet. Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles (important pour les études byzantines). — Ed. Le Danois. Les transgressions océaniques (études approfondies sur le Gulf-Stream). = Notes et documents d'histoire : Les plus anciens témoignages sur le chevalier d'Assas (et sur sa mort héroïque, en 1768 ; il était né le 20 juillet 1733. Lettres patentes du 8 octobre 1777 créant en sa faveur, à ses fils et à leur postérité, « une pension perpétuelle et héréditaire de 1,000 livres » et réglant l'ordre de la succession à cette pension). = N° 889. J. FROLE. Le machinisme et l'esprit des sciences contemporaines. — Claude ARAGONNÈS. Une correspondante de Sainte-Beuve : la comtesse d'Agoult (avec des documents inédits). — Kadmi COHEN. Considérations inactuelles sur le racisme. — Aline CHALUFOUR et Suzanne DESTERNES. Jeune Amérique (et la récente expansion du communisme dans le monde universitaire. La lutte est engagée entre les partisans et les adversaires du bolchévisme). — Hélène ROUDAUD. Les Bovary d'hier et d'aujourd'hui. = **Comptes-rendus**. Jean AJALBERT. L'Italie en silence et Rome sans amour. — Ernest SEILLIÈRE. Jules Lemaitre, historien de l'évolution naturiste. — Henri BARBUSSE. Staline (biographie qui est une apologie sans réserve).

— *F. Grenard*. Gengis-khan (comment il finit par devenir le maître de presque toute l'Asie). — Le *P. Bernardin Llorca*, S. J. L'Inquisition espagnole et les Illuminés (étude minutieuse d'après des documents originaux ; le mysticisme des Illuminés paraît originaire d'Italie : 115 condamnations entre 1509 et 1667). — *Henri Sée* et *Armand Rébillon*. Clio. Le XVI^e siècle. — *Frédéric Lachèvre*. L'assassinat juridique d'Eustache Bernart de Courménéil (dénoncé par l'abbé Delaville, prêtre assermenté, et guillotiné le 25 juin 1794, avec sa gouvernante, comme « convaincus de s'être rendus les ennemis du peuple »). — *Robert Dumoulin*. Les journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province. — *Robert Sencourt*. Napoléon III (un précurseur ; c'était « un homme plus significatif qu'on ne se le figurait »). — *F. de Llanos* et *Pierre Josserand*. Lettres familiales de l'impératrice Eugénie. — *Ludwig Bauer*. Léopold le Malaimé, roi des Belges (il s'agit de Léopold II, intelligence vigoureuse, « qui, après avoir été mauvais mari, est devenu l'amant ridicule d'une fille de mauvaise vie »). — *Lucien Lévy-Bruhl*. La mythologie primitive (examen des mythes familiers aux peuplades qui semblent les plus primitives parmi l'humanité actuelle). — *Georges Dumézil*. Ourano-Varuna (étude de mythologie comparée indo-européenne). — *Sir Harold Macmichael*. The anglo-egyptian Sudan (histoire de la pacification des tribus pillardes du Dongola, du Kordofan, du Darfour et de la vallée du Nil). — *Miss Ray Huffman*. Nuev customs and folklore (les Nuev sont une tribu du centre africain ; ils ont d'intéressants rites d'initiation, une organisation de clans semblable à ceux de leurs voisins Dinka et Shilluk). — *E. Dora Earchy*. Valenge women (étude ethnographique sur une tribu portugaise de l'Afrique orientale). — *Lucie Paul-Marguerite*. Les chants berbères du Maroc. — *Dr Paul Carton*. La science occulte et les sciences occultes (l'auteur se propose d'établir les lois de l'occultisme en accord avec la religion catholique). — Ouvrages sur la littérature portugaise et sur celle de la Tchécoslovaquie. = N° 890. LÉON LEMONNIER. Front littéraire commun (c'est-à-dire un tableau de la littérature française contemporaine). — A. TARABANT. Une correspondance inédite d'Édouard Manet : les lettres du siège, septembre 1870-janvier 1871 (trente lettres adressées par l'artiste à sa femme et à sa belle-sœur Suzanne, M^{me} Marthe Vibert. Lettres tout à fait familières écrites de Paris et envoyées par ballon par Manet simple soldat, engagé volontaire et qui montait la garde aux fortifications). — Jean DE SAINT-CHAMONT. Conversations à Leningrad : la doctrine et les hommes en 1935 (notes fort intéressantes où l'on constate une détente notable dans l'application de la doctrine primitive. « L'idéologie romantique », en Russie plus qu'ailleurs, paraît n'être « qu'un péril au bout d'une illusion »). — INTURBIDUS. L'infidélité des francs-maçons (origines de la maçonnerie ; l'initiation à travers les siècles. La « Grande loge » d'Angleterre fondée en 1717 et qui marque le début de la franc-maçonnerie spéculative, « anomalie née d'un schisme », instrument « manipulé par des groupements d'un pouvoir insoupçonné et visant un but unique et terrible »). = Comptes-rendus. L. Lévy-Bruhl. La mythologie primitive (reste à expliquer, aux point de vue de la psychologie, l'« orientation mystique » de la mentalité primitive). — *Louis Houllevigue*. Problèmes actuels de l'astrophysique (le système solaire, l'atmosphère d'univers). — *E. Violet*. Bibliographie folklorique du Mâconnais. — *Ludwig Flagge*. Provenzalisches Alpenleben in den Hochtalern des Verdon und der Bléone (étude la civilisation matérielle : types des maisons, agriculture, élevage, procédés de transports). — *Joseph Turmel*. Histoire des dogmes, 4 vol. (œuvre de haute science et de droite

raison). — *P. de Labriolle*. La réaction paléenne ; étude sur la polémique antichrétienne du 1^{er} au vi^e siècle (c'est en fils soumis et dévoué de l'Église que l'auteur expose et critique cette littérature). — *Albert Bayet*. Pacifisme et christianisme aux premiers siècles. — *G. Camon*. Maurice de Saxe. — *François Benoit*. L'architecture : l'Occident médiéval, romano-gothique et gothique. — *Daniel Ollivier*. Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult (ces lettres intéressent l'art et la politique, la vie européenne et la fin du romantisme). — *Louis Rougier*. La mystique soviétique. — *Pierre Lyautey*. Chine ou Japon (ce livre arrive bien à l'heure, pour comprendre les derniers événements ; l'auteur rapporte une longue conversation qu'il eut avec l'empereur du Mandchoukuo ; on peut prévoir le moment où il occupera, soutenu par le Japon, tout le nord de la Chine. « L'immigration de près d'un million d'individus par an en Mandchourie prouve que le régime mandchou est désiré »). = N° 891. R. DE VILLENEUVE-TRANS. Rome et son destin (depuis Mussolini, l'Italie « offre à l'Europe en désarroi l'exemple d'un patriotisme ordonné et fécond, sans orgueil racial ni anathèmes »). — *Marcel Roland*. Vie du scorpion (ses mœurs et son venin). — *Charles Oulmont*. Une nuit à Belgrade. — *Mathias Morhardt*. Le banquet Puvis de Chavannes (en janvier 1895, où étaient invités les admirateurs et les ennemis du maître. Discours de Ferdinand Brunetière, dont la « naïveté présomptueuse » s'étale avec une surprenante assurance, et réponse de Puvis). — *P. V. Stock*. Le mémorandum d'un éditeur : Gustave Nadaud anecdotique. = *Comptes-rendus*. *Henri Hauser*. La paix économique. — *Paul Vouga*. Le néolithique lacustre. — *Pierre Roffo*. Les civilisations paléolithiques du Mzab et découvertes préhistoriques dans la région de Djelfa. — *René Dumesnil*. La Seine normande (de Vernon au Havre). — *Raymond Recouly*. George V et son peuple. — *Maurice Lachin*. La IV^e Italie (clair, précis et suggestif). — *Emilio Lussu*. La marche sur Rome et le massacre de Zamboni, 31 octobre 1926. = N° 892. Louis CHOCHOD. Le sens de la vie et de la mort chez les Annamites. — *Pierre DUFAY*. J.-K. Huysmans, M^{lle} Courrière et l'abbé Van Haecke (l'abbé Van Haecke, chapelain de l'église Saint-Jacques et du Saint-Sang à Bruges, mort en 1912, a été bien à tort accusé par Huysmans d'avoir célébré la fameuse Messe noire, sortie tout entière de l'imagination délirante de M^{lle} Caroline Courrière, plusieurs fois enfermée dans des asiles d'aliénés en Belgique). — *J. MICHAUX*. L'homme et ses consciences. — *Franck L. SCHOELL*. La langue française en Iran. = *Comptes-rendus*. *Eugénie Droz*. Le recueil Trepperel. T. I : Les sotties (trente-cinq pièces de théâtre écrites de 1450 à 1511 : sotties, farces, moralités, etc ; édition qui est « un véritable événement littéraire »). — *Henri Sérrouya*. Le problème philosophique de la guerre et de la paix. — *Hyacinthe Dubreuil*. L'organisation du travail fondée sur la liberté. — *Paul Roussier*. L'établissement d'Issigny, 1687-1702 (Issigny, c'est Assinie, colonie française de la Côte d'Ivoire ; réoccupée par la France en 1843). — *Théodore Balk*. Races, mythe et vérité. — *Frank H. Hankins*. La race dans la civilisation (critique de la doctrine nordique). — *Serge de Chessin*. Les clefs de la Suède (expose les efforts accomplis par les Suédois pour s'adapter aux conditions de la vie moderne). — *Lettres hongroises et brésiliennes* (bibliographie). — Le livre blanc austro-allemand. — *Bojidar Saritch*. La Petite Entente, facteur de paix en Europe (son rôle politique et économique). = N° 893. G. HANET-ARCHAMBAULT. L'origine des nouvelles (comment les journalistes fabriquent les nouvelles). — *Pierre DE BREVILLE*. Les floretti du Père Franck (biographie du célèbre musicien César-Auguste Franck ; né à Liège en 1822,

il fut
secret
xix^e
sur la
Carlo
sur le
mond
of the
tive.
ment
Lloy
Alber

PO
mon
El g
Eug
— F
Bres
sur l
Com
tem
tiqu
Sud
vis
con
roy
Can
tain
con
Rae
Ha
La
tin
me
tain
tai
=
ter
—
Ha
Sa
Ca
léc
É
ra
gr

il fut naturalisé français en 1870 ; son père l'avait été lui-même en 1837, mais en secret et pour fermer la route à son propre fils). — G. WELTER. Regard sur le XIX^e siècle. — Zacharie TOURNEUR. « Poète et non honnête homme » (on revient sur la question des erreurs commises par les éditeurs des *Pensées* de Pascal). — Carlos DE LAZERNE. La médecine alchimique. — Jean D'ORGEMONT. Méditation sur le rire. = **Comptes-rendus.** Lucien Lévy-Bruhl. La mythologie primitive : le monde mythique des Australiens et des Papous. — Sir James G. Frazer. Myths of the origin of fire. — Henri Brocher. Le mythe du Héros et la mentalité primitive. — Charles Fegdal. Dans notre Vieux-Paris (nombreuses illustrations documentaires). — Stefan Zweig. Triomphe and Tragik des Erasmus von Rotterdam. — Lloyd George. Mémoires de guerre. — Général Brécard. En Belgique, auprès du roi Albert (détaché auprès du roi par Joffre d'août à décembre 1914).

Polybiblion. 1935, juillet. — La règle de saint Benoît, commentée par G.-D. Simon. — R. P. Lemonnyer. Sainte Catherine de Sienne. — D. Fidel de Sagarminaga. El gobierno y régimen foral del señorío de Vizcaya. — Paul Fischauer. Le prince Eugène. — Louis Madelin. La Contre-Révolution sous la Révolution, 1789-1815. — R. Demoulin. Les journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province. — Brescia nel Risorgimento. — Général H. Mordacq. Récit d'un témoin. La vérité sur le commandement unique. — P. Charles Parra. Le Père Henri Ramière, de la Compagnie de Jésus. — John Carpentier. Napoléon et les hommes de lettres de son temps. = Août-septembre. Terence P. Mc Laughlin. Le très ancien droit monastique de l'Occident. — Vernon A. O'Rourke. The juristic status of Egypt and the Sudan. — J. Lebreton et Jacques Zeiller. L'Eglise primitive. — M.-M. Gorce. Clovis (des réserves à faire). — H.-X. Arquillière. Saint Grégoire VII ; essai sur sa conception du pouvoir pontifical. — René Grousset. Histoire des Croisades et du royaume de Jérusalem, t. I et II (excellent). — Fernand Grenard. Gengis-khan. — Camille Bertrand. Histoire de Montréal. — Jean-Baptiste d'Alezyrac. Aventures militaires au XVIII^e siècle, publiées par Charles Coste. — Abbé Jean Bindet. L'évêque constitutionnel de la Manche, François Bécherel, 1792-1802 (important). — J. de Raemy. L'émigration française dans le canton de Fribourg, 1759-1798. — Jean Hanoteau. Le ménage Beauharnais. Joséphine avant Napoléon. — M. Huisman. La crise révolutionnaire de 1848 et le rapprochement hollando-belge. — A. Augustin-Thierry. Le prince impérial. — Louis Capéran. L'invasion laïque, de l'avènement de Combes au vote de la Séparation. — Dr Donnadieu. Fréjus, le port militaire du « Forum Julii ». — L. Rochas. La latinité de Salvien. — Pierre Villey. Montaigne devant la postérité. — Jean Pommier. La jeunesse cléricale d'Ernest Renan. = Octobre. J. Carcopino. L'ostracisme athénien. — Ferdinand Lot, Christian Pfister, François Ganshof. Les destinées de l'Empire en Occident de 398 à 888, fasc. IV. — Joseph Calmette. Le monde féodal. — Id. L'élaboration du monde moderne. — Henri Sée et Armand Rébillon. Le XIV^e siècle. — A. de Saint-Léger et Philippe Sagnac. La prépondérance française. Louis XIV, 1661-1715. — Charles-Adolphe Cantacuzène. Frédéric II. — Xavier de Courville. Jomini ou le devin de Napoléon. — Jacques Delebecque. Gordon et le drame de Khartoum. — Médecin général Émily. Fachoda, mission Marchand, 1896-1899. — Mémoires du lieutenant général Hellebaut. — André Blum. Les origines du papier, de l'imprimerie et de la gravure. — Klaus Mehnert. Die Soviet-Union, 1917-1932.

Revue archéologique. 1935, avril-juin. — G. CONTENAU. Les fouilles en Asie

occidentale, 1933-1934 (en Mésopotamie, en Iran, en Syrie, en Phénicie, à Chypre, en Palestine. Grâce à ces fouilles, on peut maintenant « ébaucher un croquis de ce que fut la civilisation en Asie occidentale avant la période historique »). — Gisela M. A. RICHTER. The woman at the well in Milan (dessin d'une coupe conservée au Castello Sforzesco de Milan ; comparé à une autre coupe qui est à Florence, il a pour objet, tout simplement, de montrer une femme puisant de l'eau à un puits voisin de sa maison). — Georges DAUX. Sur la loi amphictyonique de 380 av. J.-C. (correction d'un passage où sont énumérées les tâches qui incombent aux hiéromnémones pour l'entretien des lieux saints. Reproduction photographique du décret de 380, dont l'original est au Musée du Louvre). — Christopher HAWKES. Fouilles à Gergovie (M. Christopher Hawkes en a étudié le système défensif et la chronologie ; MM. O. Brogan et Desforges, les « villas ». On peut, conclut M. Hawkes, supposer « l'existence d'une civilisation directement antérieure à celle de la Tène, et qui serait fortement imprégnée d'éléments empruntés aux cultures régionales néolithiques, et du Bronze »). — Richard KRAUTHMEIER. La façade ancienne de Saint-Jean de Latran à Rome (d'après un dessin exécuté vers 1700 avant la nouvelle façade de 1734). — Louis BRÉHIER. Les peintures cappado-ciennes, de l'époque pré-iconoclaste au ^{xiv}^e siècle (avec quatre figures). = Notices nécrologiques : Karl Schumacher, 1860-1934 ; Francis Llewellyn Griffith, 1862-1934 ; Lajos von Marton, 1876-1934 ; Charles Appleton, 1846-1935. = Nouvelles et correspondances : Jacqueline-Gabrielle LEROUX. Apollon Hyperdexios. — Ch. PICARD. Maisons olythiennes. — Étienne MICHON. Poids de Séleucie découvert à Baga, Syrie. — R. LANTIER. Les fouilles du Mont-Lassois, Côte-d'Or. — Claude F. A. SCHAEFFER. Trouvailles de « terra sigillata » de Lezoux à Antioche sur l'Oronte. — René ROUAULT DE LA VIGNE. Découverte à Rouen de vestiges des anciennes portes de la ville. = Comptes-rendus. Morin-Jean. Les artistes préhistoriques. — Johs. Boe. Fouilles conduites par J. Boe en 1930 et 1931 dans la station préhistorique de Skipshelleren, au nord de Bergen (importantes pour fixer la chronologie relative du néolithique nordique et même des époques plus récentes). — Émile Metzger. Les sépultures chez les Pré-Germains et les Germains des âges de la pierre et du bronze. — J. Contenau. La civilisation des Hittites et des Mitanniens. — La cinquième campagne de fouilles à Ras-Shamra. — Ch. Dugas et C. Romanos. Les vases préhelléniques et géométriques (à Délos). — Jean Audiat. Le Trésor des Athéniens (à Delphes). — David M. Robinson. Excavations at Olynthus, 7^e partie. — François Eggun. Le cimetière gallo-romain des Dunes à Poitiers. — Jules Toutain. Alésia gallo-romaine et chrétienne. — Georges Drioux. Cultes indigènes des Lingons. — Hélène Wuilleumier. Inscriptions mystiques de Gaule. — J. Hackin. Archéologie bouddhique. — Pol Abraham. Viollet-le-Duc et le rationalisme médiéval (sur la croisée d'ogives, où Viollet-le-Duc paraît avoir été plus proche de l'architecte gothique que les calculs de l'ingénieur moderne).

La Revue de Paris. 1935, 15 juin. — Baron RHEINBABEN. France et Allemagne (exposé par le baron Rheinbaben, ancien secrétaire d'État du Reich, sur les relations franco-allemandes, considérées au point de vue allemand, depuis la paix de Versailles, et les « trois invasions françaises », après la guerre, notamment celle de la Ruhr. On pourrait essayer au moins, non point un « rapprochement », mais un « arrangement » entre la France et l'Allemagne). — Alfred COLLING. Années de crise ; hausse de misère (ceci est un roman, dont le héros est un charcutier à Ménil-

montant). — P. LECOMTE DU NOÛY. Le laboratoire et la recherche scientifique. — Comte KESSLER. Pilsudski en Allemagne (résout l'énigme posée sur les conditions dans lesquelles le futur maréchal a été mis en liberté par les Allemands en mars 1918; explique pourquoi il arriva trop tard à Varsovie pour empêcher le désarmement des troupes allemandes par des étudiants « pleins de suffisance et de cabotinage »). — Gustave HIRSCHFELD. Le palais du Luxembourg au temps de ses gouverneurs, 1769-1792 (d'après des documents inédits et les mémoires de l'époque). — A. ALBERT-PETIT. L'histoire (sur Une fille inconnue de Napoléon, par la princesse Bibesco; elle s'appelait Palapra. Le général Jomini, par Xavier de Courville. La Troisième République, par Jacques Bainville. L'Artois et le Hainaut, par Mabile de Poncheville. La population dans le monde, par Gaston Bouthoul). — Paul ALFASSA. L'art italien à Paris. — François LEUWEN. La situation politique. = 1^{er} juillet. Georges SUAREZ. France et Allemagne (en réponse à l'article du baron Rheinbaben paru dans la précédente livraison, M. Suarez a été chargé de connaître l'opinion de MM. Tardieu, Henry Bérenger, de Jouvenel et Georges Scapini sur la situation actuelle en ce qui concerne les rapports entre la France et l'Allemagne hitlérienne). — Louis BATIFFOL. Le cardinal de Richelieu et la Sorbonne (reconstruction de l'édifice, qui tombait en ruine; les bâtiments des docteurs et de la « salle des disputes »; l'église. Liquidation, après Richelieu, des travaux, qui étaient encore loin d'être achevés en 1680, cinquante ans après). — Gaston BOUTHOU. Le « malaise » algérien. — Marcel THIÉBAUT. A propos d'un cinquantenaire : la vie et les œuvres d'Edmond About (utilise beaucoup de lettres inédites). — Gérard BAUER. Réception du maréchal Franchet d'Esperey (sur l'œuvre du maréchal Lyautey). — L. HOULLEVIGUE. La mesure du temps. — Jean CASSOU. Le tricentenaire de Lope de Vega. — Albert FLAMENT. Tableaux de Paris et d'ailleurs (exposition de l'art italien au Petit-Palais et la représentation du *Mistère* d'Arnoul Gréban au parvis Notre-Dame). = 15 juillet. Georges SUAREZ. France et Allemagne (résume les entretiens qu'il a eus avec MM. de Monzie et Paul Bastide sur l'article du baron Rheinbaben paru dans la livraison du 15 juin dernier. En manière de conclusion, et pour éclairer le procès, il faut lire et l'on trouvera en appendice les passages les plus caractéristiques du livre de Hitler, *Mein Kampf*). — Paul BRENOT. La télévision (il est à souhaiter qu'elle quitte le domaine du laboratoire pour compléter la radiodiffusion). — Jacques CHASTENET. La question danubienne (même après Stresa, la Petite Entente ajourne indéfiniment son adhésion). — A. MÉTRAUX. Voyage autour de l'île de Pâques (avec une carte et la photographie de plusieurs têtes abandonnées sur la pente d'un volcan. Les statues paraissent témoigner de luttes sanglantes que se livrèrent les divers clans de l'île jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Le volcan Rano Kao est le centre du culte et le dernier sanctuaire du paganisme dans l'île). — Ernest DE GANAY. Le prince de Ligne et les jardins. — Marcel THIÉBAUT. La vie et les œuvres d'Edmond About, 2^e article (ses succès dans le journalisme; son échec retentissant au théâtre avec *Gaetana*, 1862; puis son ralliement à l'Empire; suite et fin le 1^{er} août). — Constantin PROTIADÈS. La musique. — Henry BIDOU. Le mouvement littéraire. — François PORCHÉ. *Le Mystère de la Passion* et le théâtre populaire. = 1^{er} août. Duchesse DE VENDÔME. Le roi Léopold I^{er} et la duchesse de Nemours, d'après quelques lettres du roi (1841-1857. Victoire de Saxe-Cobourg, nièce du roi Léopold, épousa en 1840 son cousin, le duc de Nemours. Le roi des Belges eut toujours pour elle l'amitié la plus tendre; elle expira subitement, en octobre 1857, à l'âge de trente-cinq ans.

Son mari, le duc de Nemours, en demeura inconsolable toute sa vie). — ***. Le voyage en France du cardinal Pacelli (24 avril-1^{er} mai 1935 ; il était envoyé par le pape en la qualité de légat *a latere* pour présider la grande fête religieuse qui devait clôturer l'année sainte à Lourdes). — Jean ROSTAND. L'aventure humaine : de l'adulte au vieillard ; suite le 15 août. — Georges-R. MANUE. Nouveaux aspects de l'Afrique (depuis que l'on peut traverser le Sahara en automobile). — Ed. GISCARD D'ESTAING. Les décrets-lois. — Albert FLAMENT. Tableaux de France (description de la cathédrale du Puy et de son cloître). = **Comptes-rendus. A. Demangeon.** Paris, la ville et sa banlieue (brochure qui, en 62 pages, fait comprendre « ce phénomène humain » qu'est Paris). = 15 août. *** La question italo-abyssine. — Comte DE ZURICH. Le voyage de M^{me} de La Briche aux glaciers du Mont-Blanc et à Ferney en 1788 (la visite à la maison où mourut Voltaire est d'un moindre intérêt que le voyage à la découverte des glaciers qui dominent le Mont-Blanc, alors encore inexploré). — Roland DE MARÈS. Le baron de Gaffier d'Hestroy et la diplomatie belge (à l'occasion de sa mort). — Albert FLAMENT. A travers l'exposition de Bruxelles. = 1^{er} septembre. ***. L'armée française et le rétablissement du service militaire obligatoire en Allemagne. — Georges CLARETIE et Henri VONOVEN. Le palais de justice en 1935. — Pierre DE LACRETELLE. Les premières fiançailles de Napoléon III (projet de mariage avec M^{lle} de Padoue, cousine germaine de M^{me} Letizia, 1833 ; le projet échoua pour une question d'argent. En 1835, fiançailles avec la princesse Mathilde ; l'affaire échoua parce que le prince songeait déjà à l'équipée de Strasbourg. A la suite : indication des sources). — Jean BABE-LON. Le Musée d'ethnographie du Trocadéro. — Roland DE MARÈS. La crise italo-éthiopienne. — C. BOUGLÉ. Trois philosophes français : Bergson, Blondel, Brunschvicg. — Henry BIDOU. Le mouvement littéraire.

Revue des Deux Mondes. 1935, 15 juin. — Robert D'HARCOURT. Horizons autrichiens (organisation des nazis hitlériens en Autriche. Le péril réside moins dans l'hitlérisme déclaré que dans ses sympathisants secrets ; mais l'Autriche « tient ». Elle vit, dit-on, dans un provisoire perpétuel, mais « un provisoire autrichien a coutume de durer »). — Maréchal LYAUTEY. Voyage en Espagne, octobre 1913 (récit qu'il venait de terminer à la veille de sa mort ; ses conversations avec Alphonse XIII qui, dans sa chambre ornée d'un crucifix, de drapeaux espagnols et du portrait de Napoléon par Detailles, lui fait cet aveu : « Toute ma vie tient là : le Christ, ma patrie et mon armée, Napoléon »). — Edmond PILON. Une petite comédienne romantique : Nadège Fusil (pièces qu'elle joua à Moscou en 1812, à la Comédie-Française en 1827, à l'Odéon en 1829 ; morte du choléra à Paris le 9 août 1832. On l'avait surnommée l'orpheline de Wilna). — Adolphe GIRALDON. Un artiste à Venise (où il dépeint le charme de Venise en 1909-1910. Il mourut en mai 1933). — Maurice LEWANDOWSKI. Silhouettes étrangères : M. Gil Robles (le grand orateur parlementaire, chef du plus fort parti politique actuellement en Espagne). — Louis BATIFFOL. La fortune du cardinal de Richelieu (les sources en sont variées et nombreuses : son patrimoine familial ; libéralités qu'il reçoit de Marie de Médicis, les dons de Louis XIII, ses gages et appointements, ses terres, domaines et rentes ; ses dépenses. Sa succession fut attaquée par le duc et la duchesse d'Enghien, la duchesse d'Aiguillon étant exécutrice testamentaire. C'est ce procès qui fournit les renseignements utiles : tout compte fait, les héritiers avaient à se partager environ seize millions de livres. Il n'en restait plus rien en

1791). — Albert PINGAUD. Les dessous de la Grande Guerre : la guerre des chiffres (c'est-à-dire le déchiffrement des messages en langage conventionnel échangés par T. S. F. dans les lignes ennemies et captés ensuite par les postes d'écoute). — Gérard d'HOUVILLE. Spectacles (offerts par le groupe théâtral et artistique de la Sorbonne, où furent joués le *Miracle de Théophile* et le *Jeu de Robin et de Marion*). — Henri DAVIGNON. L'exposition internationale de Bruxelles. = 1^{er} juillet. Édouard RENARD. Lettres du Congo (nommé gouverneur général de l'Afrique équatoriale française, Renard arriva le 17 octobre 1934 à Brazzaville ; il trouva la mort en mars 1935 au cours d'une tournée qu'il accomplissait en avion au-dessus de la forêt tropicale. Lettres à sa femme où il retrace les événements qui suivirent son débarquement, du 17 octobre 1934 au 7 mars 1935). — André GIRAUDON. L'Allemagne et la préparation économique de la guerre. — Duc de LA FORCE. Le mariage de Turenne (avec Charlotte de Caumont de La Force, le 11 août 1651 ; c'était surtout un mariage de raison dont les clauses avaient été étroitement stipulées au contrat. Rapports entre les deux conjoints dans les affaires religieuses lorsque Turenne pensa abjurer la foi protestante, à laquelle sa femme restait au contraire résolument fidèle ; après la mort de sa femme, en 1666, il se laissa persuader et abjura le 23 octobre 1668. « Dieu a rompu tous ses liens. » On sait comment il mourut, tué à Sassbach, et non *Salzbach*, le 27 juillet 1675). — Firmin Roz. Cent ans après : A. de Tocqueville et sa « Démocratie en Amérique ». — J. LUCAS-DUBRETON. La vie aventureuse du colonel Lawrence (le célèbre colonel que le raid du 19 septembre 1917 rendit célèbre dans l'armée britannique, mort en mai 1935 dans un accident de motocyclette). — Albert BUISSON. Défense de l'or (l'or, considéré comme divinité universelle). — Victor GIRAUD. La jeunesse d'Eugène-Melchior de Vogüé (d'après des documents inédits publiés par Léon Le Meur). — Lucien PLANTEFOL. T. H. Morgan et le problème de l'hérédité. — Louis GILLET. L'exposition de l'Académie française à la galerie Mazarine. — René PINON. Manœuvres allemandes et défaillance britannique. Le différend entre l'Italie et l'Éthiopie. = 15 juillet. Général DEBENEY. Encore l'armée de métier (en réponse à l'acte du gouvernement allemand qui, le 16 mars 1935, a notifié officiellement sa décision de rétablir le service militaire obligatoire. Les précédents chez nous : Louvois et Carnot). — Louis MADELIN. La formation de Napoléon, 1769-1793. I : L'origine, l'enfance et les écoles ; Bonaparte à l'École militaire. — Camille BELLAIGUE. Lettres de Rome (adressées à M^{me} Bellaigue : le printemps romain, 1905-1907, et la cour pontificale ; réception par le pape Pie X). — René LA BRUYÈRE. Les accords navals anglo-allemands. — Paule HENRY-BORDEAUX. Marie Stuart, reine de France (jusqu'à la mort de son mari François II, 5 décembre 1560). — Raymond LAS VERNAS. Une personnalité anglo-française : Hilaire Belloc. — Gérard d'HOUVILLE. Les fêtes de l'Académie française. — Charles NICOLLE. L'individualisme du médecin. — André CORTHIS. Aux moulins d'Alphonse Daudet. = 1^{er} août. G. CONSTANT. Le progrès du catholicisme (on dit volontiers en Angleterre : « La bonne religion pour vivre, c'est le protestantisme, mais la catholique est la meilleure pour mourir. » C'est aussi le dernier mot de l'auteur et son vœu). — Louis MADELIN. La formation de Napoléon, 1789-1793. II : Les petites garnisons (à Valence et à Auxonne ; ses projets sur la Corse et la part qu'il prit à la Révolution dans son île natale. Ses idées politiques exprimées dans son discours pour l'Académie de Lyon, qui « n'est guère que du fatras »). — Henriette CELARIÉ. En Portugal. Premier contact avec Lisbonne et le Rossio ; suite et fin le 15 août (intéressantes notes de

voyage). — Daniel HALÉVY. Comment fut votée la constitution de 1875 (on sait que l'auteur, rédacteur en chef à la Chambre, assista de très près aux discussions). — ROCHEFORT. Le destin de la Chine. — Edmond PILON. La vie de M^{me} Racine (beaucoup d'intéressants détails). — Marie-Édith DE BONNEUIL. En avion sur la Somalie (c'est la Somalie italienne, aux portes de l'Abyssinie, jusqu'au camp d'aviation de Mogadixio, en 1935). — Albert PINGAUD. Du nouveau sur les Croisades (à propos de la monumentale *Histoire des Croisades* par René Grousset). — C. M. SAVARIT. Les académies de province au travail (à Montpellier, Montauban, l'Orléanais et Cherbourg, etc.). — René PILON. Le cardinal Verdier en Tchécoslovaquie. = 15 août. André GIRAUDON. L'organisation de l'armée rouge (en Russie, depuis 1918). — Henry BORDEAUX. L'épopée marocaine : Henry de Bournazel, 1^{er} article (1920-1924. Très vivante biographie ; suite et fin le 1^{er} juillet). — Louis MADELIN. La formation de Napoléon ; suite : l'effondrement du rêve corse (lutte sourde avec Paoli et la rupture en 1793. Proscription des Bonaparte, qui abandonnent la partie en juin 1793 ; « le jeune homme avait perdu un temps précieux à rechercher la succession d'un Paoli »). — Claude EYLAN. Visite au roi Zog 1^{er} d'Albanie. — Camille BELLAIGUE. Lettres de Rome, II (notes de voyage ; rapports de l'auteur avec le Vatican, 1907-1914, jusqu'à la mort de Pie X). — PASTEUR VALLERY-RADOT. La première vaccination contre la rage (pour commémorer le cinquantième anniversaire de la première vaccination antirabique). — Gérard d'HOUVILLE. Le cinquantième du musée Guimet. — Roger HOUZEL. Promenades haïtiennes (le français y est la langue officielle, obligatoire dans toutes les administrations publiques). — René PILON. En Allemagne : un nouveau Kulturkampf (important résumé). = 1^{er} septembre. Maréchal LYAUTEY. Lettres du sud de Madagascar (du 1^{er} août 1900 au 20 juillet 1901). — Robert d'HARCOURT. La guerre au catholicisme en Allemagne. — Madeleine DESROSEAUX. En terre bretonne : Houat et Hédic (deux villages de la mer, en face de Quiberon ; souvenirs de voyage, où vient se glisser une notice sur saint Gildas, qui « fut vraiment un saint de la mer »). — Louis GILLET. L'exposition Titien à Venise. — René PINON. L'échec de la conférence de Paris, 14 août.

Revue des Études anciennes. T. V, avril-juin 1935. — Vittore PISANI. Hellenokeltica (origine et signification de termes relatifs à Thétis et aux Cassitérides). — Pierre BOYANCÉ. Sur les mystères phrygiens : « J'ai mangé dans le tympanon, j'ai bu dans la cymbale » (formule qu'il fallait prononcer pour être admis dans la partie intérieure d'un certain sanctuaire). — Jean GAGÉ. Un manifeste dynastique de Caligula, d'après une nouvelle interprétation du grand camée de Paris (par Ludwig Curtius, dont l'explication « a bien des chances d'être juste, à quelques détails près »). — André BERTHELOT. Itinéraire d'Hannibal à travers la Gaule (il faut écarter la conjecture qui montre Hannibal remontant la Durance ou l'Isère ; Polybe a vu plus juste en fixant « aussi bien le lieu du passage du fleuve aux abords de Roquemaure que la première ascension des Alpes auprès du confluent des Guiers »). — Dr P. BARRÈRE. La Gascogne (sa toponymie d'après les travaux récents et les textes). — A. GRENIER. Chronique gallo-romaine et Recherches étrusques. — Paul CLOCHÉ. A propos d'un siècle de politique extérieure athénienne (réponse à certaines objections présentées par M. Treves). = **Comptes-rendus.** *Krister Hanell.* Megarische Studien (important ouvrage, nourri de discussions serrées et précises. En appendice sont mentionnés les documents relatifs aux

cultes des colonies mégariennes). — *Abel Rey*. La jeunesse de la science grecque. — *Marcel de Corte*. Le commentaire de Jean Philopon sur le 3^e livre du *Traité de l'âme* d'Aristote (traité qui fut traduit et commenté par Jean Philopon, grammairien alexandrin, puis traduit à son tour en un latin barbare par le moine Guillaume de Moerbeke en 1268, à la prière de Thomas d'Aquin). — *Pierre-Maxime Schuhl*. Essai sur la formation de la pensée grecque (importante contribution à la connaissance des relations obscures entre les croyances des sociétés dites primitives et les civilisations supérieures dont la nôtre est issue). — *P. M. Schuhl*. Platon et l'art de son temps. — *Emil Kunze*. Die Keramik der frühen Bronzezeit. — *R. J. Forbes*. Notes on the history of ancient roads and their construction. — *Paul Graindor*. Athènes sous Hadrien. — Études de papyrologie. — *Albert Grenier*. Archéologie gallo-romaine (ouvrage qui répond à beaucoup de questions, et de la façon qui convient). — *Ettore Bignone*. Teocrito; studio critico. — *J. P. V. Balsdon*. The emperor Gaius Caligula (tentative, souvent heureuse, pour réhabiliter cet empereur). — *Arnoldo Momigliano*. Claudius; the emperor and his achievement (traduit de l'italien, mais avec d'utiles corrections à la rédaction originale et avec des notes nouvelles). — *Vojtěch Ondrouch*. Der römische Denarfund von Vyškovce aus der Frühkaiserzeit (Vyškovce est un petit pays de la Slovaquie méridionale; c'est sur son territoire qu'on a découvert, en 1930, le trésor de monnaies impériales publié par M. Ondrouch). — *Jean Bayet*. Littérature latine : histoire et pages choisies, traduites et commentées (livre original et de tout premier ordre). — *Festus Avienus*. Ora maritima; édition annotée avec commentaire par André Berthelot (édition qui vaut surtout par l'introduction et le commentaire). — *W. F. Jackson Knight*. Vergil's Troy, essay on the second book of the Aeneid. — *P. Meriggi*. Die längsten Bauinschriften in den « hethitischen » Hieroglyphen. — *A. Meillet*. Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes, 7^e édition refondue. — *P. Kretschmer*. La linguistica indo-europea, et *B. Hrozný*. El hitita, traduit de A. Magariños (bon début pour la Collection de manuels de linguistique et de philologie classique qui paraît sous le patronage de « Emerita »). — *Giuliano Bonfante*. I dialetti indo-europei. — *C. O. Zuretti*. Catalogus codicum astrologorum graecorum. T. XI, 1^{re} partie : Codices Scorialenses, Matritenses, Cesaraugustani. — *Mlle Éliane Massonneau*. La magie dans l'antiquité romaine (de la confusion et de l'inexpérience; mais travail intelligent et qui pourra rendre des services). — *Anne Roes*. Het hakenkruis arisch? (la croix gammée est-elle le symbole de la race aryenne ou indo-européenne? C'est une idée fausse, née vers 1874 en Angleterre; exposé rigoureusement scientifique de l'histoire du svastica). — Chronique des études anciennes, par Albert CUNY.

Revue de synthèse. 1935, avril. — Numéro consacré aux sciences de la nature : enquête sur la psychologie et les sciences de la nature. — *Moritz Schlick*. De la relation entre les notions psychologiques et les notions physiques. — *C. G. Hempel*. Analyse logique de la psychologie. — *Rudolph Carnap*. Les concepts psychologiques et les concepts physiques sont-ils foncièrement différents? — *J. Pacotte*. La positivité psychologique et son pôle physique. — *E. Augier*. La psychologie et la réalité. — *H. Wallon*. La psychologie à la croisée des chemins (à propos du livre de *H. Delacroix*. Les grandes formes de la vie mentale). — *Ch. Serrus*. Les âges de l'intelligence d'après L. Brunswick. — *L. Brunet*. La psychologie et sa méthode d'après H. Wallon. — *S. Zac*. Un livre sur l'idéalisme français contem-

porain. — Ch. BRUNOLD. La causalité des théories mathématiques. — V. FELDMAN. L'esthétique de la grâce. — Juin. Lucien FEBVRE. Races et peuples (étudie les ouvrages de *Henri Naville*. La race et le métissage en anthropologie ; *George Montandon*. La race, les races, mise au point d'ethnologie somatique ; *Georges Poisson*. Les Aryens, et de *André Berthelot*. Les Ligures). — Robert DAUVERGNE. L'iconographie et l'étude des sentiments populaires. — Communication pour servir au vocabulaire : J. TOUTAIN. Collège (dans l'Antiquité). — Louis PHILIPPART. Essai sur le mot et la notion d'humanisme. — Hans TIETZE. Le style baroque. — Louis-Philippe MAY. Affranchissements au Moyen Age et dans les temps modernes. — Paul VAN TIEGHEM. Genre. — L. DELAPORTE. Notes relatives aux articles Anathèmes, Annales, Chroniques. — Léon CAHEN. L'histoire politique de l'Angleterre aux XVI^e et XVII^e siècles (à propos d'ouvrages récents). — A. VARAGNAC. Sur le culte des morts (à propos d'un ouvrage de Frazer). = **Comptes-rendus.** *Ernst Cagliardi*. Geschichte der Schweiz. — A. Eck. Le Moyen Age russe. — *Corrado Barbagallo*. Il Medioevo. — *Paul Thomas*. Comment Guy de Dampierre, comte de Flandre, anoblissait les roturiers au XIII^e siècle. — J.-R. Bloch. L'anoblissement en France au temps de François I^{er}. — L. Lévy-Bruhl. La mythologie primitive. Le monde mythique des Australiens et des Papous. — J. Lebreton et Jacques Zeiller. L'Église primitive.

Revue historique de droit français et étranger. 1935, mars-avril. — Roger GRAND. Paul Fournier (notice nécrologique). — Albert LEVET. La quotité disponible et les incapacités de recevoir entre époux, d'après les lois caduques (lois par lesquelles l'empereur Auguste voulait enrayer la crise du mariage et le développement du célibat ; leur interprétation jusqu'au V^e siècle). — A. E. GIFFARD. Étude sur la procédure civile du Bas-Empire (sur les constitutions de 474 et de 484 relatives aux procès des privilégiés : *postulatio et dispositio*). — Jean PÉTRAU-GAY. La « laghsaga » salienne et l'intérêt de ses survivances historiques en vue d'une classification juridique des capitulaires des rois français ; suite et fin. — Hubert RICHARDOT. Le fief roturier à Toulouse aux XII^e et XIII^e siècles. — G. VERNADSKY. A propos des origines du servage et de « kabala » dans le droit russe (c'était une espèce de servage conventionnelle reposant sur un contrat de prêt). = **Comptes-rendus.** *Ciro Ferrari*. La campagna di Verona all'epoca Veneziana (de 1405 jusqu'à la fin du XVIII^e siècle). — *Gaston Dodu*. Les Valois. Histoire d'une maison royale (ouvrage abondant, consciencieux, mais incomplet ; « la conception entière du livre reste incisée »). — *Enrico Bassanelli*. La colonia perpetua (étude en partie ingénieuse et pénétrante sur le colonat). — *Eugen Franz*. Nürnberg, Kaiser und Reich (grande masse de renseignements ; mais, pour les utiliser, il faut les regrouper la plume à la main). — *Georges Espinas*. Recueil de documents relatifs à l'histoire du droit municipal en France, des origines à la Révolution. — *Claudio Sanchez Albornoz*. Estampas de la vida en León, durante el siglo X (recueil de dessins tirés des manuscrits de León et de Castille, qui donnent un tableau animé de la vie en León au X^e siècle). — Journées d'histoire du droit à Paris, en juin 1935. — Compte-rendu des journées d'histoire du droit tenues à Louvain les 28, 29 et 30 mai 1934 (*W. Ch. Kamps*. Testament grec et testament romain ; *René Maunier*. Les formes archaïques de contrat en Afrique du Nord ; *M. Lefas*. Sur le titre de la *Somme rurale* de Jean Bouteiller). — Chanoine C. Fournier. Les documents du chapitre cathédral de Cambrai sur le pouvoir d'excommunier les « malefactores ».

— *S. M. Jedlicki*. Le document dit « Dagome judex » et les relations entre la Pologne et le Saint-Siège aux ^x^e et ^{xi}^e siècles. — *Henri Laurent*. La hanse des ^{xvii}^e villes, hanse flamande de France. — *Cl. Sanchez Alborno*. La petite propriété et les hommes libres dans l'Espagne occidentale au ^x^e siècle. — *Paul Rolland*. L'exception communale tournaïsiennne et ses causes. — *J. A. Van Houtte*. Les courtiers au Moyen Age. — *Alexandre Eck*. La situation des marchands étrangers dans la Russie ancienne. — *Jacques Pirenne*. L'organisation de la justice et la procédure sous l'ancien empire égyptien. — *Abbé Tarré*. L'école de codification générale du droit ecclésiastique. — *P. Koschaker*. La conception du droit dans l'ancienne Babylonie. — *Fernand de Visscher*. Mancipium et ses mancipi. — *Gabriel Le Bras*. L'obligation juridique de pratiquer la religion chrétienne sous l'Ancien Régime. — *Olivier-Martin*. Les oppositions formées devant les parlements contre les ordonnances royales. — *Meylan*. Acceptation et paiement dans l'Antiquité).

Société de l'histoire du Protestantisme français. Bulletin. 1934, octobre-décembre. — *J. JALLA*. Le refuge français dans les vallées vaudoises et les relations entre la France protestante et le Piémont (étudie la période qui va jusqu'en 1559 ; continué au numéro suivant). — *C.-E. ENGEL*. L'abbé Prévost et le protestantisme français (il a été un des rares romanciers français du ^{xviii}^e siècle qui aient présenté les protestants sous un jour à peu près sympathique). — *J. NOGARET*. L'histoire du protestantisme à Bayonne. — *P. KOCH*. Comptes des recettes et des dépenses des églises du colloque de Nîmes, 1664-1665. — *Baronne de CHARNISY*. Les fugitifs du Languedoc. Uzès (liste de fugitifs originaires d'Uzès). — *S. DAULLÉ*. Enquête sur des assemblées religieuses tenues à Jeancourt et dans les environs en 1690 (procès-verbal de cette enquête). — *M. MOUSSEAU*. Protestants sedanais au ^{xviii}^e siècle (documents relatifs à l'affaire Drouin). = **Comptes-rendus.** *John Vie-not*. Histoire de la Réforme française, de l'Édit de Nantes à sa révocation, 1598-1685. — *Henri Vuilleumier*. Histoire de l'Église réformée du pays de Vaud sous le régime bernois, t. IV. — *Ernst Staehelin*. Briefe und Akten zum Leben (Ekolampads, t. II. — *M^{me} G. Brunel*. Jean Calvin. — *A.-J. Grant*. The Huguenots. — *Alex. Coutet*. Jean Calas, roué vif et innocent. = 1935, janvier-mars. *Armand Lods*. A la mémoire du président Patry (mort au début de 1935). — *Ch. Borgeaud*. Le « vrai portrait » de John Knox. — *N. JAPIKSE*. Le livre d'heures de Louise de Montmorency. = **Comptes-rendus.** *F. Brunot*. Histoire de la langue française, t. VI et VIII. — *L. André*. Les sources de l'histoire de France au ^{xvii}^e siècle. T. VII : Histoire économique et administrative. = Avril-juin (numéro consacré à l'Exposition Calvin et la Réforme française, aux Journées calviniennes des 13, 14, 15 mars, dont les communications sont publiées dans ce fascicule). *Eugène CHOISY*. Calvin et l'union des Églises. — *Émeric de KOULIFAY*. L'influence du calvinisme sur la Réforme hongroise. — *J. COURVOISIER*. Les catéchismes de Genève et de Strasbourg. — *H. STROHL*. La théorie et la pratique des quatre ministères à Strasbourg avant l'arrivée de Calvin. — *H.-H. KUYPER*. Calvin et la Hollande. — *V. H. RUTGERS*. Le calvinisme et l'État chrétien. — *Marcel CADIX*. Le calvinisme et l'expérience religieuse. — *Auguste LECERF*. De l'impulsion donnée par le calvinisme à l'étude des sciences physiques et naturelles. — *Léon WENCELIUS*. L'art et la grâce commune chez Calvin. — *Albert-Marie SCHMIDT*. Calvinisme et poésie au ^{xvi}^e siècle en France. — *Henri HAUSER*. L'économie calvinienne

(texte de la conférence faite à la Sorbonne le 6 mars). — Jean DE SAUSSURE. La notion réformée des sacrements. — Pierre MAURY. La théologie naturelle d'après Calvin. = *Comptes-rendus. Funk-Brentano*. Luther (l'auteur suit trop aveuglément Grisar et n'a qu'une connaissance insuffisante de la littérature du sujet). — P. Beuzart. Sur les destinées du christianisme en France (« raccourci saisissant »). — Paul Hazard. La crise de la conscience européenne, 1680-1715.

BELGIQUE

Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des beaux-arts. T. XVII. — Le marché de la Golfe à Liège (site « admirable », le plus beau de Liège, qu'on menace de détruire, sous prétexte de le moderniser). — Réception de l'Institut de France : Académie des Beaux-Arts, 27 et 28 mai 1935. = Bulletin de la classe des lettres. 1934, fasc. 6-7. Jules VANNÉRUS. Trois villes d'origine romaine dans l'ancien Pays de Luxembourg-Chiny : Arlon, Bitbourg et Yvois. — J. BIDEZ. Rapport sur la grande entreprise de catalogue des manuscrits alchimiques grecs, latins, arabes et de l'Extrême-Orient. — Adrien BLANCHET. Rapport sur la *Forma orbis romani* et les travaux concernant les inscriptions grecques et latines. = T. XXI, 1935, fasc. 3-5. H. GRÉGOIRE. Découvertes géographiques en Asie Mineure par MM. P. Wittek, Ern. Honigmann et Paul Orgels. — Jean CAPART. Le papyrus Amherst (complété à l'aide d'un rouleau de papyrus retrouvé parmi les objets égyptiens transférés aux musées d'art et d'histoire ; traduction intégrale du texte). — Aimée RACINE. Les enfants traduits en justice (étude d'après trois cents dossiers du tribunal pour enfants de l'arrondissement de Bruxelles ; recherches faites pour l'Institut de sociologie Solvay). — A. A. VASILIEV. La dynastie d'Amorium, 820-867 (édition française du tome I de *Byzance et les Arabes*). — Ernst HONIGMAN. Die Ostgrenze des Byzantinischen Reichs von 363 bis 1071 (c'est le tome III de Vasiliev, *Byzance et les Arabes*). — A. JULIEN. Centenaire de la *Physique sociale* de Quetelet (retrace l'histoire de ce livre remarquable : *Sur l'homme et le développement de ses facultés*, qui a été traduit et publié en anglais en 1842 ; mais c'est une contrefaçon. Analyse détaillée du livre paru à Paris le 15 avril 1935, d'après le texte authentique). — H. VAN HOUTTE. Frontières naturelles et principe des nationalités. = Discours et lectures. L. DUPRIEZ. Les restrictions à l'activité des Chambres dans les pays à gouvernement démocratique. — Le R. P. P. PEETERS. Érudits et polyglottes d'autrefois (avec une importante bibliographie). = Bulletin de la Commission royale d'histoire. T. XCIX, 2^e bulletin. Henri PIRENNE et Jules VANNÉRUS. Un prétendu original de la donation d'Eisenach, en 762, à l'abbaye d'Echternach. — Hermann VAN DER LINDEN. Tollen van den hertog van Brabant te Leuven in de 14^{de} eeuw (liste des manuscrits consultés). — J. DE SMET. Le dénombrement des foyers en Flandre en 1469 (en annexe : deux lettres en français concernant ce dénombrement). — Le chanoine Placide-Fern. LEFÈVRE, O. Praem. Statuts du chapitre de Sainte-Gudule à Bruxelles, xiv^e et xv^e siècles (recueil de cinquante-deux textes latins du 22 juillet 1372 au 1^{er} mars 1477). — Armand LOUANT. Les « Nations » de Bruxelles et les « États » de Brabant, 1556-1557 (documents français pour servir à l'histoire de Philippe II d'Espagne dans les Pays-Bas et à l'aide des centième et cinquantième deniers demandée par le jeune souverain).

Bulletin de l'Institut historique belge de Rome. Fasc. 15, 1935. — Les débuts de la mission du général de Lamoricière dans les États romains en 1860. Souvenirs de son secrétaire, François Cattoir, publiés par le vicomte Ch. TERLINDEN (intéressant pour la connaissance du caractère du général, qui, sur la recommandation de Mgr de Merode, venait d'être appelé par le pape pour commander son armée). — Mariette FRANSOLET. Trois œuvres monumentales de François Duquesnoy : le Concert d'anges de l'autel Filomarini à l'église des Saints-Apôtres à Naples et deux épigraphes à S. Marie dell'Anima à Rome. — Étienne DAXHELET. Notes sur l'humaniste italien Cornelio Vitelli, professeur à Louvain à la fin du xv^e siècle. — Id. Adrien Barlandus et les débuts de l'humanisme belge (il fut le premier professeur de latin du *Collegium Trilingue*, fondé par Érasme en 1518). — René LENAERTS. Notes sur Adrien Willaert, maître de chapelle de Saint-Marc, à Venise, de 1527 à 1562 (en annexe, le texte de son testament du 20 mars 1549). — Franz CUMONT. Les « *Prognostica de decubitu* » attribués à Galien (ce sont des extraits d'un ouvrage d'astrologie médicale antérieur au médecin de Pergame). — Abbé Carlo DE CLERCQ. Cinq lettres de Corneille-François Nelis à Patrice-François de Nenry (en 1759 et 1760). — Enrico POSSENTI. Un arazzo flammingo della Reggia di Caserta. — Suzanne SULZBERGER. Le peintre Louis Toeput (Ludovico Pozzo-serrato) et la décoration du mont-de-piété à Trévise. = **Comptes-rendus.** L. *Van der Essen*. Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, t. II et III. — G. *Dansaert*. Une belle figure de femme aimante au xvi^e siècle : la comtesse Lamoral d'Egmont. = Franz DE RUYT. Les études anciennes en Italie. 2^e série : 1933-1934. — Lucien DE BRUYNE. Archéologie chrétienne, 1933-1934 (excellentes notices bibliographiques). = Notices bibliographiques : tapisseries flamandes en Italie ; peintres flamands à la cour de Savoie, la peinture flamande en Ligurie ; sculpteurs flamands à Venise et à Ascoli ; Caravage et les peintres du Nord ; influences hispano-flamandes à Naples au xv^e siècle. — A. J. J. *Delen*. Histoire de la gravure dans les anciens Pays-Bas et dans les provinces belges, des origines jusqu'à la fin du xviii^e siècle. — *Juliane Gabriels*. Artus Quellien de Oude « kunstryck belthouwer ». — *Marguerite Devigne*. Laurent Delvaux et ses élèves. — *Meli Filippo*. Giacomo Serpotta, vita ed opere. — *Simone Bergmans*. Denis Calvart, peintre anversois, fondateur de l'École bolonaise. — *Willi Drost*. Adam Elsheimer und sein Kreis. — *Rezio Buscaroli*. La pittura di paesaggio in Italia. = Fasc. 16, 1935. Abbé Louis JADIN. Les actes de la Congrégation consistoriale concernant les Pays-Bas, la principauté de Liège et la Franche-Comté, 1593-1797 (important recueil de 622 pages, contenant les analyses des dossiers qui ont été conservés, de cette congrégation chargée d'examiner toutes les questions relatives aux nominations et élections des archevêques, évêques, abbés et abbesses, ainsi que toutes les questions relatives aux délimitations et aux dotations des diocèses, aux cumuls des bénéfices, aux procès et contestations entre évêques et réguliers, entre évêques et chapitres).

Revue belge de philologie et d'histoire. Tome XV, 1935. — André BOUTEMY. Étude sur le « *Sermo Goliae ad praelatos* » (on possède quatre versions de ce poème goliardique composé sans doute à Cantorbéry ; l'attribution à Nigellus est contestable. En appendice, texte critique du poème). — Henri GLAESNER. La genèse du *Louis XI* de Delavigne. — Auguste DUMAS. Le serment de fidélité à l'époque française. Réponse à M. Ferdinand Lot (discussion sur les deux for-

mules de 802 et 854). — W. VAN EEGHEM. *Rhetores Bruxellenses* (ces rhéteurs, xv^e-xvi^e siècles, sont au nombre de huit : Colin Caillieu, Jan Smeken, Jan van den Dale, Johannes Pertcheval, Colyn van Rysele, Goosen de Heyden, Joris Scharniv, alias van Coninxlo et Thomas van der Noot). — Charles VERLINDEN. *Rapports économiques entre la Flandre et la Crète à la fin du Moyen Age*. — Gh. DE BOOM. *Contrat passé par M^{me} de Maintenon (23 août 1674 : pour obtenir de Sa Majesté « pouvoir et permission » de faire mettre en usage un secret « par le moyen duquel on consommera beaucoup moins de bois et de temps pour chauffer les fours des boulangers et pâtisseries, fournaux des teinturiers et brasseurs, et pour les foyers et cheminées »)*. = *Comptes-rendus*. Mario Untersteiner. *Sofocle, Aïace* (bonne édition de l'*Ajax* de Sophocle, à l'usage des classes ; mais livre trop touffu). — I. Nicolae Barbu. *Les procédés de la peinture des caractères et la vérité historique dans les biographies de Plutarque* (remarquable étude sur les sources, mais bibliographie plus qu'insuffisante). — Alphonse Dain. *La tradition du texte de Héron de Byzance (étude très curieuse et complète)*. — Laurent Rochus. *La latinité de Salvien*. — M^{lle} Claire Witmeur. *Ximénès Doudan ; sa vie et son œuvre*. — G. Drioux. *Les Lingons, Textes et inscriptions antiques*. — Sir George Macdonald. *The roman wall in Scotland* (nouvelle édition qui fait en réalité un nouveau livre). — P. Halecki. *La Pologne de 963 à 1914. Essai de synthèse historique*. — Julien Luchaire. *Les sociétés italiennes, du XIII^e au XV^e siècle* (ouvrage de vulgarisation où abondent les erreurs). — H. Nelis. *Documents relatifs au Grand Schisme. T. III : Suppliques et lettres de Clément VII, 1379-1394*. — H. van der Linden. *Itinéraires de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche, 1477-1482* (remarquable). — P. Geyl. *The revolt of the Netherlands, 1551-1609*. — M. Sabry. *L'empire égyptien sous Ismaïl et l'ingérence anglo-française, 1863-1869*. — G. Schnürer et J. M. Ritz. *Sankt Kùmmernis und Volto santo* (très remarquable étude sur la légende d'une sainte imaginaire qui porta les noms de sainte Liberata, de Wilgefotris, déformation populaire du latin *Virgo fortis*, enfin de Kùmmernis, sainte à barbe associée à la vénération du *Volto santo* de Lucques, qui fut le « prototype d'origine espagnole des Christs en croix habillés ». Ouvrage admirablement illustré). — Alfons Dopsch. *Die freien Marken in Deutschland* (utile mise au point du problème relatif au mythe du communisme agraire chez les Allemands primitifs). — G. Schilperoort. *Le commerçant dans la littérature française au Moyen Age : caractère, vie, position sociale*. — Chanoine J. Marichez. *La cathédrale de Tournai et son chapitre (œuvre logique dans l'ensemble et solide dans le détail)*. — Dr Martin Konrad. *Meister der Skulptur in Flandern und Brabant* (avec de nombreuses illustrations). — J. Vannerus. *L'utilité des sciences auxiliaires de l'histoire, t. II* (analyse minutieuse des travaux publiés par MM. Paul Marchot, Ferdinand Lot et Albert Grenier). — P. KAUCH. *Ouvrages belges nouveaux*. = *Analyse des périodiques* (p. 560-616). = *Chronique* (où sont analysés de nombreux ouvrages sur la philologie et l'histoire littéraire, l'histoire, les domaines spéciaux de l'histoire et les sciences apparentées, les sciences auxiliaires, p. 617-691). = *Correspondance* : J. VAN MIERLO, S. J. *Hadewijch a-t-elle écrit avant 1250?* — H. GRÉGOIRE. *La patrie des Nibelungen* (réponse aux critiques présentées par M. François Ganshof et réplique de M. Ganshof). = *Nécrologie* : le comte d'Arschot Schnooven, mort le 13 avril 1935 ; Eugène Bacha, 14 décembre 1931 (éditeur de la *Chronique liégeoise de 1402* et du *Journal du comte de Calenberg pour l'année 1743*) ; Erich Caspar, 22 janvier 1935 (auteur d'une *Geschichte des Papsttums* dont deux seuls volumes ont paru).

CANADA

Bulletin des recherches historiques. 1935, janvier. — La famille Berthelot d'Artigny (c'est l'histoire d'une famille d'origine parisienne établie à Québec au XVIII^e siècle. Ses membres furent médecins, avocats, prêtres et religieux. Le plus célèbre fut Amable Berthelot, 1777-1847, grammairien de mérite et premier disciple canadien de l'abbé Girard). — E. Z. MASSICOTTE. Saint-Henri-des-Tanneries (le quartier des Tanneries, situé à l'ouest de Montréal, fut érigé en paroisse en 1867. Démembré depuis, il a formé plusieurs villes, dont Westmount). — Régis ROY. Au siège de Louisbourg en 1758 (l'auteur évalue la garnison française à environ 7,000 hommes, les forces anglaises à treize régiments de 800 à 900 hommes et le bataillon Royal Américain ; « la supériorité numérique des troupes d'Amherst sur celles de Drucourt était de près de 3 à 1 »). — Inventaire de la bibliothèque de l'abbé François Martel, curé de Saint-Laurent, île d'Orléans (trente et un ouvrages, dont les œuvres de Molière, l'histoire de Charles XII, une grammaire anglaise). — Catalogue de la bibliothèque d'Alexandre Dumas, avocat (trente-quatre ouvrages de droit pratique). — La famille Mure (John Mure, marchand de Québec, époux d'une catholique, fut l'ami des Canadiens français, dont il parlait la langue). = Février (manque). = Mars. La famille Soupiran (originaire de Guyenne ; a compté parmi ses membres : Louis-François Soupiran, desservant de Château-Richer, 1734-1741, et victime d'un conflit entre le chapitre et le grand vicaire de Québec). — Aegidius FAUTEUX. La romanesque mais peu véridique histoire de M^{lle} d'Artigny (montre le caractère légendaire d'une anecdote racontée par John Lambert dans ses *Travels through Canada and the United States* et dans le dessein de montrer l'intolérance catholique). — G. LANCTOT. Un régionaliste anglais de Québec : Robert Sellar (l'Écossais Robert Sellar fut un journaliste libéral, libre-échangiste, qui écrivit l'histoire du canton de Huntingdon et expliqua l'exode des agriculteurs protestants de l'est de la province de Québec). — Francis AUDET. Isaac Deschamps, 1722-1801 (I. Deschamps, d'origine suisse, établi à Halifax, fut l'adversaire des Acadiens. Il devint juge en chef de la Cour suprême de la Nouvelle-Écosse). — Maréchal NANTEL. Liste des éditions du code civil, du code de procédure civile et du code municipal de la province de Québec (depuis 1866 ont été publiées trente-six éditions du code civil, seize commentaires, vingt-six éditions du code de procédure, dont neuf en anglais, vingt-cinq éditions du code municipal). = Avril. La famille Gaillard de Saint-Laurent (l'article étudie la postérité du Saintongeois Guillaume Gaillard, établi à Québec en 1685. Elle posséda l'île d'Orléans). — E. Z. MASSICOTTE. Violons et luthiers (l'auteur évoque les violoneux du Canada depuis Martin Boutet jusqu'à Hormisdas Saint-Cyr). — ID. Ce que fut la place Jacques-Cartier à Montréal. — O. MOURAULT et I. CARON. La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique (annonce la constitution d'une section française de l'American catholic Association). — Claude DE BONNAULT. Saintonge et Canada : les Tilly (intéressants développements sur les familles Tilly, Bégon au XVIII^e siècle ; à suivre). = Mai. La famille Martin de Lino (elle descend de Mathieu François, d'origine lyonnaise, et le seul Québécois qui sût l'anglais à la fin du XVII^e siècle. Il joua un grand rôle dans la colonie. Sa postérité comprend une branche établie en France, une autre en Louisiane. D'intéressants documents sont reproduits à la suite de l'article). — CL. DE BONNAULT. Saintonge et Canada : les Tilly ; suite et

fin (M^{me} Begon, établie à Rochefort, regrette le Canada : ses usages, ses hivers, ses habitudes mondaines. Les reproches de M^{me} Bégon la jugent aussi sévèrement. « Il paraît que je ne sais point la façon dont on doit vivre et que je ne suis qu'une Iroquoise. » Par leurs égards, le marquis du Quesne, surtout La Galissonnière lui firent oublier les incompréhensions de sa famille). — Réponse de M. le marquis de Beauharnais, gouverneur de la Nouvelle-France, aux Sonontouans, 1^{er} septembre 1741 (d'après les Archives de Québec). = Juin. La famille Hazeur, émule d'Aubert de La Chesnaye (une partie de l'article est consacrée à François Hazeur, un des grands hommes d'affaires du Canada à la fin du règne de Louis XIV. Il entreprit la pêche des marsouins blancs dans le Saint-Laurent, la traite de Tadoussac, la pêche à Terre-Neuve en 1707. Il fit partie du Conseil supérieur de la Nouvelle-France et fut exécuteur testamentaire de Frontenac). — Claude DE BONNAULT. Démocratie canadienne (l'auteur analyse plusieurs travaux de M. l'abbé Joseph Auclair. En 1858, le village de Saint-Jérôme-de-Terrebonne, peuplé de 700 âmes, avait une bibliothèque de 284 volumes. Pour l'auteur, « les fortunes héréditaires ont toujours été rares dans la province de Québec. De père en fils, tous les vingt ou trente ans, doit recommencer pour chacun l'éternel travail de gagner et d'amasser. » De ce fait, la société canadienne revêt un profond caractère démocratique). — Ivanhoe CARON. Les origines démographiques des Canadiens français (l'auteur de cet important article montre, d'après un document inédit, que, de 1608 à 1640, 296 émigrants passèrent de France au Canada, dont 89 Normands, 89 venus du Perche, 36 de l'Île-de-France, 23 de l'Aunis. De 1640 à 1660, on compta 964 émigrants : 270 Normands, 122 Percherons, 115 habitants de l'Aunis. L'auteur donne des détails analogues pour les périodes de 1660 à 1673 (2,542), de 1680 à 1700 (1,092), de 1700 à 1760 (5,232), soit au total 10,126 immigrants depuis 1608. « Ces dix mille immigrants sont ainsi partagés par M. Renaud : *Les origines économiques du Canada* : 3,900 engagés, 3,500 soldats, 1,100 filles ou veuves en vue du mariage, 1,000 prisonniers, 500 libres venus à leurs frais ». — B. La famille Berthiaume. — Les élections autrefois (donne la liste des frais d'élection dans une circonscription de Québec (laquelle?) en 1834 : plus de 10 louis). É. PRÉCLIN.

ÉTATS-UNIS

Foreign Affairs. 1935, juillet. — Henry A. WALLACE. The world cotton drama (sur l'importance économique, pour les États-Unis, de l'accroissement de la culture cotonnière dans le monde. Mesures déjà prises par le gouvernement pour y porter remède). — Dorothy THOMPSON. National socialism : theory and practice. — Sir Willmott LEWIS. The paramount interests of Britain and America (il importe qu'on définisse nettement la politique britannique en Europe, où elle est principalement intéressée, et celle des États-Unis dans le Pacifique, où sont ses principaux intérêts). — Baron Reijiro WAKATSUKI. The aims of Japan (depuis le traité de Londres ; l'auteur, partisan dévoué de l'amitié entre le Japon et l'Amérique, estime qu'il faut agir dans ce sens aux États-Unis comme au Japon). — H. G. WELLS. Civilization on trial (en présence de la situation actuelle, si menaçante pour la civilisation, il faut choisir entre la guerre et un monde nouveau : un monde collectiviste libéral et raisonnable). — Herbert FEIS. « The open door at home » (étude critique sur un livre récent de Charles A. Beard qui porte ce titre). — Giuseppe BOTTAI. Corporate State and N. R. A. (et la politique économique de l'Italie fasciste). —

Charles ROGER. A « New deal » for Belgium (la nouvelle économie politique dont la Belgique fait l'expérience en ce moment). — Ernesto Barros JARPA. How Chile has met the depression (esquisse la situation financière et économique du Chili). — Casimir SMOGORZEWSKI. Poland : free, peaceful, strong (rapports de la Pologne avec l'Allemagne hitlérienne et l'Union des Soviets ; son accord nécessaire avec la France et l'Angleterre). — H. B. ELLISTON. Silver, East and West (du rôle de la monnaie d'argent dans le monde). — Nicholas ROOSEVELT. Laying down the white man's burden (conséquences de la loi américaine qui vient d'abandonner tout pouvoir des États-Unis aux îles Philippines). — Maxime M. KALAW. The new constitution of the Philippine Commonwealth. — Edgar Packard DEAN. Again the Memel question (avec une carte). — Joseph CASTAGNE. Soviet imperialism in Afghanistan (avec une carte). — William L. LANGER. Bibliographie des livres publiés sur les relations internationales. — Denys MYERS. Bibliographie des documents officiels récemment parus.

The American historical Review. 1935, juillet. — James Westfall THOMPSON. The statistical sources of Frankish history (donne une énumération classée des sources statistiques franques : les polyptyques, dont la tenue fut prescrite par le vingtième article du concile de Verneuil (755), les inventaires des villas impériales conformes aux prescriptions du capitulaire de 811, les documents analogues réunis sous Charles le Chauve en exécution du vingtième article du capitulaire d'Épernay, de l'Edictum Pistense de 864, de l'Edictum apud Compendium, les actes de partage de l'empire carolingien, les divers Danegeld). — George E. NUNN. The Imago Mundi and Columbus (le but de cette étude est de prouver que l'Imago Mundi ne fut pas la source des théories cosmographiques de Colomb, non plus que la base des plans de son premier voyage. Pour le troisième voyage, la curiosité de Colomb fut excitée par la remarque de l'Imago Mundi, suivant laquelle l'Inde approche l'Afrique de près). — Samuel REZNECK. The social history of an American depression 1837-1843 (étude précise des manifestations et des causes de la panique de 1837 : les contemporains en rendirent responsable la disparition de la seconde Banque des États-Unis, les intrigues de la Banque d'Angleterre, les abus du libre-échange). — William MILLER. Recent publications on medieval and modern Greek history 1932-1935 (mentionne trois ouvrages récents consacrés à l'histoire de la Crète sous les Vénitiens : les Acta et decreta majoris consilii Venetiarum res Creticas illustrantia 1255-1669 ; le quatrième volume de *Giuseppe Gerola*, Monumenti Veneti dell'Isola di Creta ; le traité de *Agathangelos Xerouchakes*, The Venetian-governed East : Crete and the Seven Islands. Sur Chios, M. Miller cite de *Giorgio Hofmann*, Vescovadi cattolici della Grecia. I : Chios, et les travaux de *Philip P. Argenti*. Pour le royaume de Grèce, les ouvrages nouveaux importants sont ceux de *R. N. Pipineles*, The Monarchy in Greece 1833-1843 ; de *K. Strupp*, Die Beziehungen zwischen Griechenland und der Türkei von 1820-1930, de *Sir Robert Greaves*, Storm centres of the Near East : Personal Memories). — Miles S. MALONE. Falmouth and the Shenandoah : Trade before the Revolution (d'après le livre-journal du commerçant William Allason, de Falmouth). — Philip E. MOSELY. A Pan Slavist memorandum of Luideirt Gaj in 1838 (ce mémorandum écrit en allemand, inédit jusqu'ici, illustre la première phase du panslavisme de Gaj : il y invitait Nicolas I^{er} à conspirer à la fois contre le sultan et l'empereur d'Autriche). — **Comptes-rendus.** *G. Weill*. Le journal : origines, évolution et rôle de la presse

périodique (admirable étude d'une des plus singulières institutions de l'âge moderne). — *Paul Cloché*. La politique étrangère d'Athènes de 404 à 338 avant Jésus-Christ (excellente étude des difficultés athéniennes, bien informée, interprétation éloquente). — *S. A. Cook, F. E. Adcock, M. P. Charlesworth*. The Cambridge Ancient history. Vol. X : The Augustan Empire 44 B. C. A. D. 70 (les auteurs réhabilitent, dans une certaine mesure, tous les empereurs julio-claudiens. Antoine et Cléopâtre sont présentés de façon originale, mais les interprétations sont discutables). — *A. Poidebard*. La trace de Rome dans le désert de Syrie ; le limes de Trajan à la conquête arabe : recherches aériennes, 1925-1932 (guide fort clair pour des projets de fouilles). — *D. Josephus M. Canivez*. Statuta capitulorum generalium ordinis Cisterciensis 1116-1786. Vol. I-II : 1116-1261 (très utile). — *Karl Schottenloher*. Bibliographie zur Deutschen Geschichte im Zeitalter der Glaubensspaltung 1517-1585. Band II : Personen M-Z, Orte und Landschaften (aussi complet que le premier volume, mais avec, en plus, une liste des principales histoires locales). — *Victor-L. Tapié*. La politique étrangère de la France et le début de la guerre de Trente ans, 1616-1621 (bonne thèse). — *G. N. Clark*. The later Stuarts 1660-1714 (excellent ouvrage d'histoire politique, fort impartial et compréhensif). — *Wolfgang Michael*. Englische Geschichte im achtzehnten Jahrhundert. Band III, Teil 2 : Das Zeitalter Walpoles (bon ; laisse de côté l'histoire économique et sociale). — *Isabel Evilys Edwards*. The 1820 settlers in South Africa : a study in British colonial policy (étude complète, judicieuse, impartiale, d'un sujet peu connu). — *Eric Anderson Walker*. The great trek (étude vivante et littéraire d'un grand événement aux causes complexes). — *Chester Wells Clark*. Franz Joseph and Bismarck : the diplomacy of Austria before the War of 1866 (avec l'aide des archives d'Autriche, de Prusse, de Bade, de Grande-Bretagne, de France, l'auteur a donné un livre pénétrant, bien écrit, aux conclusions favorables à l'Autriche). — *J. L. Garvin*. The life of Joseph Chamberlain. Vol. III : 1895-1900. Empire and World policy (« Ce livre, qui ne vaut pas les deux premiers volumes, est une apologie maladroite de Chamberlain. » W. Phelps Hall). — *Pierre Renouvin*. La crise européenne et la Grande Guerre (c'est une belle synthèse à la française ; la composition est fort habile). — *James Bunyan and H. H. Fisher*. The Bolshevik Revolution 1917-1918 (en raison de son impartialité et de sa documentation exhaustive, le volume est peut-être encore plus utile que la grande histoire de Trotzky). — *Harold Nicolson*. Curzon : the last phase, 1919-1925 : a study in post war diplomacy (dans cette belle biographie, l'auteur explique l'échec de Lord Curzon et donne d'intéressantes pages sur l'évolution des problèmes persans, turcs, grecs). — *Lord Lloyd*. Egypt since Cromer, vol. II (remarquable). — *Daniel Houston Buchanan*. The development of capitalistic enterprise in India (fort suggestif, surtout en ce qui concerne l'histoire du travail, des industries de l'indigo, du café, du thé, du caoutchouc, et le rôle des Parsis et des Marwaris). — *Charles Burnet Judah Jr.* The North American fisheries and British policy to 1713 (étude « bien informée, réaliste, pénétrante, qui vaut par l'humour et les idées générales »). — *Ralph Greenlee Lounsbury*. The British fishery at Newfoundland 1634-1763 (étude fort érudite et fort utile). — *George M. Wrong*. Canada and the American Revolution : the disruption of the first British Empire (le livre, écrit suivant la méthode chère à Macaulay et à Parkman ; « tire sa valeur, non sans doute pas de faits nouveaux, mais du caractère intelligent, équilibré et dramatique d'une synthèse d'événements communs à trois nations modernes »). — *Ludovic de Contenson*. La Société des

Cincinnati de France et la guerre d'Amérique, 1778-1783 (« peut-être la partie la plus intéressante de l'ouvrage est l'admirable collection des biographies des membres français du début, au nombre de plus de 300 »). — *John C. Fitzpatrick*. Journals of the Continental Congress, 1774. Vol. XXX-XXXI : January 2-December 31, 1786. — *H. M. Pierce Gallagher*. Robert Mills, architect of the Washington Monument, 1781-1855. — *Richard G. Montgomery*. The White headed Eagle, John Mac Loughlin, Builder of an Empire (étude intéressante et vivante, dont les chapitres III et XVI sont des récits romancés). — *William Starr Myers*. General George Brinton Mc Clellan : a study in personality (« contribution de valeur à l'histoire de la guerre civile, utile biographie psychologique »). — *Allan Nevins*. Letters of Grover Cleveland 1850-1908 (source excellente, bien annotée). — *I. Rostovtzeff*. The excavations at Dura-Europos : preliminary report of fifth season of work, October, 1931-March, 1932 (on a étudié les fortifications, excavé le centre de la ville, découvert le temple d'Artémis-Azzanathkona, dégagé le Praetorium, trouvé une église chrétienne ornée de peintures murales). — *Fernand Vercauteren*. Étude sur les « civitates » de la Belgique seconde : contribution à l'histoire urbaine du nord de la France, de la fin du III^e à la fin du XI^e siècle (c'est le premier ouvrage qui montre le lien entre les villes anciennes et médiévales de l'ancienne province de la seconde Belgique). — *George Burton Adams*. Constitutional history of England, revised par Robert L. Schuyler (l'originalité de cette édition est l'addition par M. Schuyler de trois chapitres admirables sur l'État libre d'Irlande). — *Henry S. Lucas*. The Renaissance and the Reformation. — *P. S. Allen*. Erasmus : Lectures and wayfaring sketches (œuvre érudite, d'un grand charme littéraire). — *Jean Héritier*. Marie Stuart et le meurtre de Darnley (utile). — *Léon van der Essen*. Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas. T. II-III : 1578-1584 (remarquable et neuf). — *J. M. Thompson*. Napoleon self revealed : three hundred selected letters (le choix est excellent, mais les traductions, fort lisibles, ne sont pas assez fidèles). — The autobiography of *Fukuzawa yukichi*. — *Henry Steelo Commager*. Documents of American history (bon choix de près de 500 documents). — *F. A. Kirkpatrick*. The Spanish conquistadores (remarquable). — *Jules A. Baisnée*. France and the establishment of the American Catholic hierarchy : the myth of French interference (bien présenté, judicieux). — *G. Lancot*. Le Canada d'hier et d'aujourd'hui (vivant, intéressant). — *Angie Debo*. The rise and fall of the Choctaw Republic (la seconde partie de l'ouvrage, consacrée à la période après 1866, est neuve). — *William Menzies Whitelaw*. The maritimes and Canada before Confederation (interprétation érudite, judicieuse, critique de la politique du Canada, des Provinces maritimes, du Colonial Office avant 1867). — Chronique. L'Université de Harvard vient d'instituer un nouveau grade : le « doctorat d'histoire des sciences et de l'enseignement ». — *M. Frank Cundall* a publié en 1934 « A history of printing in Jamaica from 1717 to 1834 », importante contribution à l'histoire de la vie sociale dans les Indes occidentales britanniques.

É. PRÉCLIN.

The national geographic Magazine. 1935, juillet. — *John Oliver LA GORCE*. Penn's land of modern miracles (expose comment se forma la Pennsylvanie et son miraculeux développement industriel ; avec une carte qui en est la puissante démonstration. Ses fondateurs, Penn et Franklin ; 57 pages richement illustrées). — *Colonel P. T. ELBERTON*. The Penn country in Sussex (histoire du comté an-

glais qui donna le jour à William Penn, fondateur de la Pennsylvanie ; ses antiquités, ses châteaux, ses vieilles villes et ses industries). — Thomas A. JAGGAR. Living on a volcano (description de l'île volcanique Niuafoou, qui est située entre les groupes d'îles Samoa et Fiji ou Viti, dans l'océan Pacifique). — Honneurs rendus par la Société de géographie nationale à l'amiral Byrd à l'occasion de son expédition dans la région antarctique. — Hubert Lyman CLARK. The paradise of the Tasman (les îles de la Tasmanie, dans le Pacifique, produisent les palmiers qui, depuis la fin du XVII^e siècle, servent à décorer les hôtels, les églises, les bateaux à vapeur et les maisons particulières). — Août. Maynard Owen WILLIAMS. Great Britain on parade (vues illustrées des fêtes pour « célébrer le jubilé d'argent » du roi et de la reine de Grande-Bretagne, pour rappeler le 11 novembre, jour de l'armistice qui mit fin à la Grande Guerre, pour présenter les joueurs de cornemuse écossais dans leurs costumes de grand apparat). — Roy Waldo MINER. Marauders of the sea (admirable collection des animaux marins les plus féroces). — Wilfrid BOVERY. The Gaspé peninsula Wonderland (description de la région du Canada où se trouve le Gaspesia [Gaspé] Park). — B. Anthony STEWART. Remnants of Royal France in Canada (comment les Canadiens ont célébré la découverte du Saint-Laurent par Jacques Cartier). — Lucie et Wendell CHAPMAN. With wild animals in the Rockies (en particulier les castors et les taureaux sauvages). — Carl P. RUSSELL. The white sands of Alamogordo (décrit l'océan de gypse sec formé par le vent du désert dans les montagnes du Nouveau-Mexique. Il est protégé aujourd'hui, étant devenu un terrain de jeu national). — Septembre. Harold P. LECHENBERG. With the Italian in Eritrea (avec des illustrations aussi vivantes que variées, et une carte). — Leo B. ROBERTS. Travelling in the highlands of Ethiopia (décrit surtout le paysage et les gens ; on peut noter une scène de chasse peinte par un artiste éthiopien appelé Balachjo Imar). — Melville CHATER. Hunting castles in Italy (description des nombreux châteaux d'origine féodale dans le nord de l'Italie, avec une carte. On a même reproduit le défilé de la garde suisse au Vatican, qui garde encore aujourd'hui le costume qu'elle portait au XVI^e siècle). — Reproduction en couleur de bâtiments et de costumes dans le nord de l'Italie. — Leo A. BORAH. Diamond Delaware, colonial hill (décrit le charme du Delaware, la baie, les nombreuses traces laissées par William Penn et Lord Baltimore ; avec une carte).

Speculum. 1935, juillet. — Sandford B. MEECH. Three musical treatises in english, from a fifteenth-century manuscript (important pour ce qui concerne la théorie et la pratique musicales en Angleterre au XV^e siècle). — Alexander Haggerty KRAPPE. Medieval literature and the comparative method. — Erika von ERHARDT-SIEBOLD. Aldhelm's chrismal (étude sur la cinquante-cinquième devinette d'Aldhelm, évêque de Sherborne, mort en 709). — Pauline AIKEN. Vincent de Beauvais and Dame Pertelete's knowledge of medicine (dans le « Conte du prêtre et de la nonne », Chaucer parle de dame la Poule Pertelope, qui en songe employait des termes de médecine ; la source en remonte à Vincent de Beauvais). — Leslie Webber JONES. Two Salzburg manuscripts and the influence of Tours (ce sont deux manuscrits de la Nationalbibliothek de Vienne, provenant de Salzbourg ; minutieuse description, avec une bibliographie détaillée et deux planches en photogravure). — B. J. WHITING. Proverbs in the writings of Jean Froissart (l'auteur n'en signale pas moins de 396). — Sidney PAINTER. English castles in the early middle ages ; their number, location and legal condition. — Charles

NIVER. A twelfth-century sacramentary in the Walters collection (minutieuse description d'un manuscrit acquis par M. Henry Walters et qui est maintenant dans un musée d'art à Baltimore ; la comparaison avec sept manuscrits de diverses provenances a permis de dater avec une certaine précision le manuscrit Walters). — H. PFLEUM. A strange crusader's song (chanson d'un caractère religieux, en vingt-six vers latins tirés d'un manuscrit du British Museum). = **Comptes-rendus.** Edmond Faral. La chanson de Roland ; étude et analyse (le livre de Faral représente le « chant du cygne » de la théorie de Bédier). — Marion Gibbs et Jane Lang. Bishops and Reform, 1215-1272 (étude critique du célèbre concile de Latran en 1215 ; beaucoup d'utiles observations sur l'Église d'Angleterre au XIII^e siècle ; mais le volume n'est encore « que l'ombre des bonnes choses » qu'on attend des auteurs). — Lemuel J. Hopkin-James. The celtic gospels ; their story and their text (c'est la première édition du « Livre de St Chad » ; reproduction dite « diplomatique » du texte, avec des notes et les variantes fournies par tous les manuscrits celtiques connus). — Colonel E. J. King. The rule, statutes and customs of the Hospitallers, 1099-1310 (important travail composé par le colonel King, bibliothécaire de l'Ordre britannique de Saint-Jean de Jérusalem). = Bibliographie de la littérature périodique et liste des livres reçus.

GRANDE-BRETAGNE

Bulletin of the Institute of historical research. 1935, n° 37. — Herbert Wood. The titles of the chief governors of Ireland (ces titres ont plusieurs fois varié depuis 1172, alors que commence l'occupation de l'île par les rois d'Angleterre. L'auteur parle successivement des titres suivants : king's lieutenant et Lord lieutenant ; de deputy, depuis Henri VII ; de justiciar et de Lord justice, depuis Henri VIII ; puis de custos, governor et commissioners, au temps de Cromwell). — A. F. POLLARD. Hayward Townshend's journals, II (les « historical collections » de Townshend, 1680-1682, et les « Journaux » de D'Ewes qui en dépendent. Les uns et les autres ont pour source : 1° les « Lords' Journals », qui commencent en 1589 ; 2° les « Commons Journals », 1601. Remaniement des journaux de D'Ewes par Bowes). — Margaret Hastings. The case of the mare lost in the Humber (dissertation sur l'application de la loi des contrats, à propos d'un cheval qui s'était noyé dans l'Humber pour avoir été trop chargé. Publie une décision du Banc du roi en 1349). = **Comptes-rendus.** Ward Thoron. Codex quartus sancti Jacobi de expedito et conversione Yspanie et Gallecie, editus a beato Turpino archiepiscopo (publie une édition critique de la chronique de l'archevêque Turpin et de Roland. L'original, le Codex Calixtinus, appartient à la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle). — V. H. Galbraith. An introduction to the use of the Public Records (guide très utile). — Eleanor C. Lodge et Gladys A. Thornton. English constitutional documents, 1307-1485 (remarquable au point de vue de l'érudition, de la critique et de l'exactitude). = Sommaires des thèses : W. G. Bassett. Les Caraïbes étudiées au point de vue de la politique internationale, 1670-1707. — Iris Forrester. La magistrature en Middlesex. Étude sur l'aspect social et économique de l'institution des « justices of peace ». — Maldwyn Edwards. L'influence sociale et politique du méthodisme au temps de la période napoléonienne, 1789-1815. = Additions et corrections au *Dictionnaire of national biography*. = Les manuscrits historiques.

Bulletin of the John Rylands library, Manchester. 1935, juillet. — Henry GUPPY. Miles Coverdale and the English bible, 1488-1568 (étude entreprise pour commémorer le 400^e anniversaire de la publication de la première édition complète de la Bible en traduction anglaise par Miles Coverdale, qui termina son œuvre le 4 octobre 1535. On donne, outre le portrait de Coverdale, le fac-similé photographique du titre d'après quatre exemplaires de l'original datés de 1335 et de 1339). — C. H. DODD. The background of the fourth Gospel (Jean, l'auteur du 4^e Évangile, s'est beaucoup servi de Marc ; mais il écrivit surtout pour le remplacer. L'auteur étudie ensuite diverses formes de la pensée religieuse influencée par le 4^e Évangile : le judaïsme rabbinique, la philosophie grecque et le paganisme éclairé, le judaïsme hellénique et le gnosticisme). — Barker FAIRLEY. Nietzsche and the poetic impulse. — T. FISH. A Rylands cuneiform tablet concerning the conquest of Kish under Agga, by Gilgamesh (avec une transcription de la tablette et une reproduction de l'original). — H. J. FLEURE. The bearing of changes of climate on history (influence exercée par les changements de climat pendant le second et le dernier millénaire dans l'Europe du Centre et du Nord-Ouest, la zone méditerranéenne ayant été à peu près épargnée). — E. F. JACOB. Dietrich of Niem ; his place in the consiliar movement (étude approfondie sur l'auteur et sur son rôle dans le grand conflit entre la Papauté et l'Empire : auteur incontesté du *De schismate*, on doit aussi lui attribuer un *De modis uniendi et reformandi ecclesiam*, traité écrit en 1413-1414 en faveur de la convocation d'un concile général. Sans être, à vrai dire, un théologien, Dietrich fut un juriste et un publiciste combattant pour une réforme basée sur l'histoire et sur l'expérience). — Edward ROBERTSON. Notes and extracts from the mss. in the John Rylands library (le rouleau dit d'Abisha, l'arrière-petit-fils d'Aaron, treize ans après que les fils d'Israël furent entrés en possession du pays de Canaan. Textes et traductions). — Eugène VINAVER. Malory's *Morte d'Arthur* in the light of a recent discovery (signale et décrit un manuscrit de la *Morte d'Arthur* inconnu de Malory ; il permet de reconstituer la forme primitive du poème, fort mal traité dans l'édition princeps, celle de 1485). — Moses TYSON. Nouvelles acquisitions du fonds des manuscrits anglais à la bibliothèque de John Ryland (nos 701-865).

History. 1935, juin. — Peters BRIEGER. The relations of history, geography and art. — A. J. GRAND. Ariosto. — F. R. RADICE. The reign of Queen Anne (d'après les livres anglais les plus récents). — Mary FISHER. The school certificate examination paper. A suggested modification (nouveaux programmes suggérés par le sous-comité des examens à Birmingham et dans les universités du nord de l'Angleterre). — Notes, chronique et correspondance. — M. L. W. LAISTNER. The christian attitude to pagan literature (examen des ouvrages récents sur ce problème). — **Comptes-rendus.** Hilaire Belloc. A shorter history of England (beaucoup d'idées personnelles qui déroutent souvent le lecteur). — R. W. Seton-Watson. A history of the Roumanians, from the roman times to the completion of Unity (c'est le premier ouvrage paru en Angleterre constituant une histoire complète de la Roumanie). — Christopher Dawson. Mediaeval religion (esquisse intelligente). — Miss Marion Gibbs et miss Jane Lang. Bishops and Reform, 1215-1272. — Annie J. Cameron. The apostolic camera and Scottish benefices, 1418-1488 (inventaire de toutes les mentions consignées sur les registres de la Chambre apostolique qui concernent la collation des bénéfices en Écosse). — Roger Bigelow Merriman. The rise of the Spa-

nish empire. Vol. IV : Philip the Prudent (fin de ce très important ouvrage). — *P. A. Means*. Fall of the Inca empire and the Spanish rule in Peru, 1530-1780 (précieux recueil de faits, mais aussi beaucoup de préjugés). — *Miss E. M. Hampson*. The treatment of poverty in Cambridgeshire, 1597-1834 (remarquable). — *Victor-L. Tapié*. La politique étrangère de la France et le début de la guerre de Trente ans, 1616-1621 (important). — *S. H. Waters*. Wakefield in the seventeenth century (histoire sociale de la ville de Wakefield et de ses environs de 1550 à 1710). — *Miss F. H. Relf*. Notes of the debates in the House of Lords (précieux travail, paru en 1929). — *M. P. Ashley*. Financial and commercial policy under the Cromwellian protectorat). — *Cyril Hughes Hartmann*. Charles II and Madame (d'après leur correspondance). — *Arthur Bryant*. The England of Charles II (ce fut pour l'Angleterre l'âge d'or). — *G. N. Clark*. The later Stuarts 1660-1714 (c'est le tome I de la nouvelle collection : *Oxford history of England*). — *H. R. Olphin*. George Tierney (l'auteur utilise les manuscrits du personnage, qui dirigea l'opposition whig aux Communes de 1818 à 1821). — *A. J. P. Taylor*. The italian problem in european diplomacy, 1847-1849. — *F. E. Hyde*. Mr. Gladstone at the Board of trade (soulève de nombreuses objections). — *Waldo G. Leland*. Guide to materials for American history in the libraries and archives of Paris (paru en 1932). — *Sir Havilland de Sausmarez*. The extentes of Guernesey, 1248-1331 (important pour l'histoire de cette île au Moyen Age). — *Erich Linklater*. Robert Bruce (insuffisamment informé). — *Miss Marjorie Bowen*. Mary, Queen of Scots. — *Prof. Carter*. The correspondence of general Thomas Gage with the secretaries of State 1763-1775. — *Id.* The correspondence of general Thomas Gage with the secretaries of State, and with the War office and the Treasury, 1763-1775.

The English historical Review. 1935, juillet. — *C. R. CHENEY*. Legislation of the medieval English Church, 2^e partie (analyse les canons promulgués par les archevêques au XIII^e et au XIV^e siècle; montre à quel point il faut se défier des textes publiés par Wilkins. Une édition nouvelle est indispensable). — *S. H. F. JOHNSTON*. The lands of Hubert de Burgh (établit définitivement la généalogie de ce grand personnage d'assez obscure origine; il appartenait à une famille établie en Norfolk et en Suffolk; ses relations avec celle des Warenne. Ses biens, confisqués en 1232, lui furent rendus deux ans après. Sa descendance masculine s'éteignit avec son petit-fils et ses biens furent alors dispersés). — *Prof. Norman SYKES*. Queen Anne and the episcopate. — *Dom M. D. KNOWLES, O. S. B.* The revolt of the lay brothers of Sempringham (entre 1170-1175; d'après la Vie de saint Gilbert de Sempringham et les douze lettres échangées à cette occasion et qui sont publiées en appendice). — *Lynn WHITE JR.* For the biography of William of Blois (William, frère de Pierre, dont les lettres sont bien connues. William, qui se rendit en Sicile en 1167, fut « abbas Matinensis » à l'abbaye cistercienne fondée à Matina, au diocèse de San Marco en Calabre, et non de Maniace, comme on lit dans l'*Histoire littéraire de la France*, au tome XV). — *W. M. BALFOUR MELVILLE*. The date of the birth of James I of Scotland (le futur Jacques I^{er} d'Écosse est né en juillet 1394, probablement le jour de saint Jacques, le 25 juillet). — *H. F. CHETLE*. The burgess of Calais, 1536-1558 (d'après les *Letters and papers* d'Henri VIII). — **Comptes-rendus.** *Fritz Schulz*. Prinzipien des römischen Rechts (remarquable). — *Fernand Vercauteren*. Étude sur les *civitates* de la Belgique seconde (contribution à l'histoire urbaine du Nord de la France, du IV^e à la fin du XI^e siècle (important; beaucoup de cartes et

de photographies de plans des anciennes cités). — *W. Alison Phillips*. History of the Church of Ireland, from the earliest times to the present day (très bon exposé par onze auteurs différents). — *Paul Fournier et Gabriel Le Bras*. Histoire des collections canoniques en Occident depuis les Fausses décrétales jusqu'au décret de Gratien (très important compte-rendu par H. D. Hazeltine, qui ne compte pas moins de huit pages). — *D^r Johannes Ramackers*. Papsturkunden in den Niederlanden (beaucoup de documents nouveaux pour les XI^e et XII^e siècles). — *Stephen d'Irsay*. Histoire des Universités françaises et étrangères, des origines à nos jours, t. I (utile, mais incomplet et parfois inexact). — *Doris Mary Stenton*. Rolls of the justices in Eyre (où sont publiés les rôles des plaidoiries dans les comtés de Lincoln et de Worcester, 1218-1221). — *F. M. Bartoš*. Husitství a Cizina (remarquable étude sur les idées représentées par le hussitisme et les savants tchèques). — *Arthur Percival Newton*. The european nations in the West Indies, 1493-1688. — *Lady Burgclerc*. Strafford (utilise les papiers de Strafford possédés par Lord Fitzwilliam). — *Frances Rose-Troup*. John White (instructive biographie du Rév. White, le « patriarche de Dorchester et fondateur du Massachusetts »). — *Victor-L. Tapié*. La politique étrangère de la France et le début de la guerre de Trente ans, 1616-1621 (d'après de nombreux documents d'archives). — *Briand Tunstall*. The Byng papers (vol. II et III, qui sont d'un puissant intérêt). — *J. Holland Rose, A. P. Newton, E. A. Benians*. The Cambridge history of the British Empire (t. VII sur l'Australie et la Nouvelle-Zélande). — *Ernst Aurich*. Die englische Politik im Juli 1914. — *Alfred von Wegerer*. Bibliographie zur Vorgeschichte des Weltkrieges (importante bibliographie). — International bibliography of historical sciences (7^e année, 1932). — *T. J. G. Locher*. Die nationale Differenzierung und Integrierung der Slovaken und Teschehen in ihren geschitlichen Verlauf bis 1848. — *Herbert Meyer*. Handgemal als Gerichtswahrzeichen des freien Geschlechts bei den Germanen (examine la double signification du mot *Handgemal*, qui désignait la propriété ancestrale de l'homme libre et noble). — *Martin Preiss*. Die politische Tätigkeit und Stellung der Cisterzienser im Schisma von 1159-1177. — *Georg Stadtmüller*. Michael Choniates Metropolit von Athen, 1138-1222. — *D^r Elliott Binns*. The history of the decline and fall of the medieval papacy. — *Ladislav Knopczyński*. Le « Liberum veto » ; étude sur le développement du principe majoritaire (très remarquable). — *Azis Suryal Atiya*. The crusade of Nicopolis. — *Inna Lubimenko*. Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand (d'après des recherches approfondies dans les archives russes et anglaises). — *C. H. Karraker*. The seventeenth century sheriff (bonne étude sur le sheriff anglais sous le régime des Stuarts, avec son application dans les colonies de Maryland et de Virginie). — *F. H. Hayward*. The unknown Cromwell (pourrait être mieux présenté). — *Malcolm V. Hay*. The Jesuits and the Papistplot (incohérent et inutilement agressif). — *Erwin Rüsck*. Die Revolution von Saint-Domingue, 1788-1804. — *Jarvis Means Morse*. A neglected period of Connecticut's history, 1818-1850. — *J. L. Glanville*. Italy's relations with England, 1896-1914. — *Ludwig Polz*. Die anglo-russische Entente, 1903-1907. — *Francis Green*. Calendar of deeds and documents (inventaire d'environ deux mille documents déposés à la Bibliothèque nationale au pays de Galles : la série commence au XVI^e siècle ; plusieurs se rapportent à la famille Gladstone). — *Walter H. Godfrey*. London topographical record, t. XV. — *Donald Shearer*. Pontificia americana (fait partie des Études

sur les Franciscains d'Amérique par un savant Capucin, depuis la déclaration de l'Indépendance jusqu'en 1884). = Analyse des publications périodiques, 1934.

The Journal of modern history. Vol. VII, juin 1935. — G. E. FUSSELL. Farming methods in the early Stuart period ; suite et fin. — Howard Mc GAW SMYTH. The armistice of Novara ; a legend of a liberal king (publie deux documents, dont un rapport de Radetzky à Schwarzenberg, daté de Novare le 26 mars 1849, sur les intentions du nouveau roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel, au sujet de la constitution accordée à ses sujets par son prédécesseur Charles-Albert). — Eugène N. ANDERSON. Recent works on german unification. = **Comptes-rendus.** The Cambridge modern history (nouvelle édition des treize volumes de cette remarquable publication ; elle est dite « à bon marché ». Elle diffère de la première en ce que les bibliographies qui terminaient chaque volume sont supprimées, ainsi que l'atlas général). — Henry S. Lucas. The Renaissance and the Reformation (marque un progrès très sensible sur les autres ouvrages sur ce grand et difficile sujet parus en Amérique). — David Ogg. England in the reign of Charles II (utile contribution à l'histoire des Stuarts). — Paul Harsin. John Law ; Œuvres complètes (excellente édition, où l'on trouve un morceau de choix, le *Rétablissement du commerce* de l'année 1715, dont Law est certainement l'auteur). — Sismondi, 1773-1842 (compte-rendu rédigé en français par Robert Vigneron. Il porte sur les deux ouvrages suivants : I. Sismondi, 1773-1842, par Jean R. de Salis, 2 vol., dont le t. II contient, avec des documents inédits, une liste des sources et une bibliographie ; II. G. C. L. Sismondi. Epistolario, par Carlo Pellegrini. T. I : 1799-1814). — Crane Brinton. A decade of revolution, 1789-1799 (l'auteur se rapproche de Cochin plus que d'Aulard et de Mathiez ; mais son livre est vivant, original et bien écrit). — Beatrice Fry Hyslop. French nationalism in 1789, according to the general cahiers (bon travail, fortement documenté). — Robert Schnerb. Les contributions directes à l'époque de la Révolution dans le département du Puy-de-Dôme et Recueil de textes et de tableaux relatifs à la patente, à l'époque de la Révolution (dans le même département). — The marchioness of Londonderry and H. M. Hyde. The russian journal of Martha and Catherine Wilmot (récit par deux Irlandaises de leurs aventures en Russie, où elles furent accueillies par la princesse Daschkow ; détails abondants sur la vie de cour et la société en Russie pendant les années 1803-1808). — Bertrand Russell. Freedom versus organization, 1814-1914 (intéressant et instructif). — Frederick B. Artz. Reaction and revolution, 1814-1832 (beaucoup de faits, mais mal équilibrés). — Paul Müller. Feldmarshall Fürst Windischgrätz-Revolution und Gegenrevolution in Oesterreich (bonne étude sur les mouvements révolutionnaires des années 1848-1849 ; brillant portrait du maréchal). — Kamil Krofta. A short history of Czechoslovakia (médiocre traduction d'un livre destiné aux écoles primaires). — Charles Read Baskervill. Pierre Gringore's pageants for the entry of Mary Tudor into Paris (excellente édition). — Reginald Somerset Ward. Maximilien Robespierre ; a study in deterioration (essaie d'expliquer comment, chez Robespierre, l'amour de la liberté et de l'humanité s'est, dans la pratique, « détérioré » par la pratique de l'autorité et de l'inhumanité). — Charlotte Sempell. Maximilian Robespierre als doktrinärer Revolutionär. — George Croft Cell. The rediscovery of John Wesley (étude sur la théologie de Wesley et sur sa charité ; il n'avait que des notions naïves sur la révolution industrielle et sociale). — Wacław Sobieski. Histoire de la Pologne, des origines à nos jours (ouvrage bien composé, mais gâté par

des préjugés nationaux). — *Ragnar Svanström et Carl Frederick Palmstierna*. A short history of Sweden (excellent résumé). — *John A. Ball*. Canadian anti-trust legislation. — *Gustave Lanctot*. Le Canada d'hier et d'aujourd'hui. — *John Martin Vincent*. Aids to historical research (l'auteur d'un excellent manuel sur la théorie et la pratique de l'histoire, publié en 1911, l'a complété par une bibliographie des sciences auxiliaires : paléographie, diplomatique et chronologie). = Septembre. Rachel GIESE. Erasmus and the fine arts (musique et peinture). — T. R. SCHNELLENBERG. The secret treaty of Verona ; a newspaper forgery (c'est un document faux attribué aux représentants de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse et de la France au Congrès de Vérone en novembre 1822 ; il a servi de base à la doctrine de Monroe). — Minna R. FALK. A letter of Richard Cobden to Alexander Bach (lettre adressée par Cobden au ministre de l'Intérieur d'Autriche, 20 octobre 1849). — Bruce T. McCULLY. The origins of Indian nationalism according to native writers (d'après les écrivains de nationalité indienne ou aryenne. Abondante bibliographie). = **Comptes-rendus**. Arnold J. Toynbee. A study of history (curieux étalage d'érudition servi par une vaste mémoire, mais qui soulève de fréquentes contradictions). — George Babcock Cressey. China's geographic foundation. — Kenneth Scott Latourette. The Chinese ; their history and culture (remarquable). — F. A. Kirkpatrick. The spanish conquistadores (la partie concernant Christophe Colomb n'est pas au courant. Bon index, mais cartes médiocres). — Earl J. Hamilton. American treasure and the price revolution in Spain, 1501-1650. — J. C. Beaglehole. The exploration of the Pacific (tome VIII et dernier de la série consacrée aux « Pioneer histories » ; il décrit l'exploration du Pacifique par les Européens de Magellan à Cook ; la biographie de Magellan est particulièrement soignée. Le voyage de Roggeveen au service de la Compagnie des Indes orientales apporte du nouveau). — J. H. Kernkamp. De handel op den vijand 1572-1609. T. II : 1588-1609 (bonne étude sur la flibusterie des Hollandais contre l'Espagne et le Portugal). — Philip P. Argenti. The expedition of the Florentines to Chios, 1599 (d'après les rapports diplomatiques et les dépêches militaires). — Acts of the Privy Council of England, 1675-1676. — Hilaire Belloc. Cromwell. — John Buchan. Oliver Cromwell. — Sir Charles Fawcett. The first century of British justice in India (étude sur la Cour de justice de Bombay, établie en 1672, et autres tribunaux établis à Madras, Calcutta et Bombay depuis 1661 jusqu'à la fin du XVIII^e siècle). — Eberhard Ritter. Politik und Kriegsführung. Ihre Beherrschung durch Prinz Eugen, 1704 (très remarquable ; la thèse de l'auteur surprendra plus d'un lecteur anglais). — Curtis Putnam Mettels. The money supply of the American colonies before 1720. — S. K. Padover. The revolutionary emperor : Joseph II of Austria, 1741-1790 (c'est ce qu'il y a de mieux parmi les ouvrages anglais sur le sujet). — Clarence Edwin Carter. The correspondence of general Thomas Gage, 1763-1775 (deux volumes pleins de choses). — George M. Wrong. Canada and the American Revolution. The disruption of the first British empire (c'est aussi bien une histoire de l'empire britannique que de la révolution américaine). — Beccles Willson. Friendly relations. A narrative of Britain's ministers and ambassadors to America, 1791-1930 (important, mais avec de fréquentes erreurs). — Albert Mathiez. Le Directoire. — John Presland. Vae Victis. The life of Ludwig von Benedek, 1804-1881 (beaucoup de documents nouveaux). — J. P. Taylor. The Italian problem in European diplomacy, 1847-1849 (l'auteur a largement puisé aux archives de Vienne, de Paris et de Londres). — W. E. Williams. The rise of Gladstone to the leadership of the Libe-

ral party, 1859-1868 (a largement mis à profit les papiers de Hawarden, qui sont maintenant classés et facilement utilisables). — *Chester Wells Clark*. Franz Joseph and Bismarck. The diplomacy of Austria before the war of 1866 (remarquable). — *Dwight E. Lee*. Great Britain and the Cyprus convention policy of 1878 (paraît avoir dit le dernier mot sur l'acquisition de Chypre par l'Angleterre). — *J. L. Garvin*. The life of Joseph Chamberlain. Vol. III : 1895-1900. — *Edgar T. S. Dugdale*. Maurice de Bunsen, diplomat and friend. — *Th. A. Bailey*. Theodore Roosevelt and the Japanese-american crisis, 1905-1909. — *Pierre Renouvin*. La crise européenne et la Grande Guerre, 1904-1908. — *C. R. F. Cruttwell*. A history of the Great war, 1914-1918 (c'est surtout un bon chapitre d'histoire militaire). — *Liddell Hart*. A history of the World War. — *David Lloyd George*. War memoirs. T. III et IV : 1916-1917. — *Ralph Haswell Lutz*. The causes of the german collapse in 1918 (d'après les documents officiels). = Bibliographie (avec parfois une brève critique).

The Times. Literary Supplement. N° 1741. — *Sir Arthur Evans*. The palace of Minos, t. IV (fin de cette belle publication, qui est une sorte d'encyclopédie de tout ce qui concerne la civilisation dite de Minos. Le tome I avait paru en 1921). — *Capitaine C. Falls*. History of the great war (opérations en Macédoine ; t. II : depuis le printemps de 1917 jusqu'à la fin de la guerre). — *E. A. Reeves*. The recollections of a geographer (souvenirs d'un des principaux géographes employés à la confection des cartes où sont notés les résultats des explorations scientifiques en Afrique et dans l'Australie occidentale de 1878 à 1933). — *Augusta zu Eulenburg-Hertefeld*. Philipp Fürst zu Eulenburg-Hertefeld (t. I et II des Souvenirs notés par la princesse Augusta sur son mari depuis la fin du règne du roi Louis II). — *Mrs Elspeth Huxley*. Lord Delamere and the making of Kenya (très instructive biographie de feu Delamere et histoire de la colonie anglaise de Kenya en Afrique équatoriale depuis 1917). — *Rolland A. Chaput*. Disarmement in british foreign policy. — *John S. Hoyland*. The way to St. Francis and to-day (suivre la voie de saint François et réaliser comme lui la pauvreté, c'est supprimer la lutte des classes et rétablir l'ordre dans la société). — *Lieutenant-colonel R. S. Godley*. Khaki and Blue. 35 year's service in South Africa (souvenirs d'un long séjour en Afrique où l'auteur fut employé comme lieutenant de police, notamment dans le district de Witwatersrand depuis 1900). — *Hampden Jackson*. The post-war world ; a short political history, 1918-1934. — *A. G. Hebert*. Liturgy and society (le P. Hebert de Kelham est un anglican et anglo-catholique fervent, disciple des théologiens luthériens de Suède ; son rôle en ce qui concerne la liturgie et la société est remarquable). — *William Page*. The Victoria history of the counties of England : Rutland, vol. II (un troisième volume, muni d'un index, suffira pour terminer l'histoire d'un comté qui est le plus petit d'Angleterre, un dont l'histoire a le plus d'importance générale. La mort de l'auteur n'en retardera sans doute pas la publication). — *L. H. Dudley Buxton* et *Strickland Gibson*. Oxford University ceremonies (bonne étude sur le rituel). — *A. Wolf* et *A. Armitage*. A history of science, technology and philosophy in the XVI and XVII centuries. — *Kenji Toda*. Japanese scroll painting (on trouve à l'appendice une importante liste des peintures sur toile exécutées par les Japonais). — *Walter P. Pitkin*. A short introduction to the history of human stupidity. — *Cardinal William O'Connell*. Recollections of seventy years (souvenirs d'une carrière passée en partie chez les Canadiens, les Indiens et les

Japonais). = N° 1742. *Blanca de Los Rios*. El enigma biográfico di Tirso de Molina. — *Maurice Paléologue*. Guillaume II et Nicolas II. — Mrs. O. A. *Merritt-Hawkes*. Persia. Romance and reality (instructives notes recueillies sur place). — *James S. Stewart*. A man of Christ (bonne étude sur saint Paul). — *L. C. Goodrich*. The literary inquisition of Ch'ien Lung (bonne étude sur la censure des œuvres littéraires ordonnée par l'empereur de Chine pour la défense de sa monarchie). — *H. R. Williamson*. Wang An Shih. A chinese statesman and educationalist of the Tung Dynasty (homme d'État qui vivait en 1021-1086 et qui combattit le système classique de l'éducation nationale). — *Frank Hird*. H. M. Stanley (belle biographie du grand voyageur en Afrique centrale). — *S. H. Hooke*. The labyrinth (étude sur les rapports entre le mythe et le rituel dans l'Antiquité). — *C. Leonard Woolley*. The development of Sumerian art (origine et développement historique de cet art). — *Frank Howes*. A key of musik. — *Henry Pierre*. Shelley et la France ; lyrisme anglais et lyrisme français au XIX^e siècle. — *Miss Carda Oman*. Prince Charles Edward (bonne esquisse). — *Randle Bond Truett*. Trade and travel around the Southern Appalachians, before 1830. — *Hugh Talmage Lefler*. North Carolina history. = N° 1743. Article de tête : Soviet literature. = *Comptes-rendus*. *H. G. Wells*. The new America ; the new world. — *N. B. Keith*. Letters on imperial relations : Indian reform 1916-1935. — *R. Coupland*. The Empire in these days ; an interpretation (l'auteur estime que l'Angleterre est l'instrument le plus capable de réaliser l'idéal social dans le monde actuel). — *C. Bruyn Andrews*. The Torrington diaries ; containing the tours through England and Wales of the Hon. John Byng, 1781-1794, vol. II (très curieuses notes de voyage dans la région rurale de l'Angleterre avant Cobbett). — *Frank Pakenham*. Peace by ordeal : an account of the negociation and signature of the Anglo-irish treaty, 1921. — *F. A. Hayek*. Collectivist economic planning (résume les théories exposées par les professeurs Pierson, Mises, Halm, Barone et Hayek). — *N. Gangulee*. The Indian peasant and his environment. — *Gordon Albion*. Charles I and the court of Rome (étude sur la diplomatie anglaise au XVII^e siècle). — *R. A. Anderson*. With Horace Plunkett in Ireland (curieuse étude sur la coopération agricole en Irlande et l'opposition qu'elle y rencontra pour des motifs religieux). — *P. E. More* et *F. L. Cross*. The thought and practice of the Church of England (d'après les œuvres littéraires du XVII^e siècle). — *Gina Kaus*. Catherine The Great (traduction par June Head). — *Alfred C. Wood*. A history of the Levant C^o (intéresse surtout les rapports de cette compagnie avec les Turcs, leurs amis et rivaux). — *Miss G. Elsie Harrison*. Methodist good companion (très intéressants portraits des premiers Méthodistes). — *Sir Henry Frazer Howard*. An account of the College of St. John the Evangelist in the University of Cambridge, 1511, 1926. — *George L. Nesbitt*. The first twelve years of the *Westminster-Review*, 1824-1836. — *Origo*. Leopardi. — La marquise *Iris Inglis Mathieson* et *Watson*. The early maps of Scotland. = N° 1744. The new Survey of London. Vol. IX : Life and leisure (fin de cette intéressante collection). — *Paul Guinard*. Madrid : l'Escorial et les anciennes résidences royales. — *Sir E. D. Simon* et *J. Inman*. The rebuilding of Manchester. — *Wilhelm Mommsen*. Politische Geschichte von Bismarck bis zur Gegenwart, 1850-1933 (sorte de manifeste qui a pour but de présenter une interprétation nouvelle de l'histoire, conforme aux principes de la Démocratie sociale). — *J. Rumney*. Herbert Spencer's sociology. — *The R. H. H. A. Wyndham*. The Atlantic and slavery (recueil de faits puisés aux sources

les plus diverses et interprétés avec la plus stricte impartialité). — *William Fairweather*. The background of the Epistles. — *Frank Pakenham*. Peace by ordeal (récit puisé aux sources les plus directes de la négociation et de la signature du traité anglo-irlandais de 1921). — *Miss I. F. Grant*. The lordship of the Isles (histoire et légende de cette seigneurie, fondée vers l'an 1354 dans l'ancien royaume celtique de Dalriada). — *John De Vere Loder*. Colonsay and Oronsay in the isles of Argyll (leur histoire et leur topographie). — *S. D. Pant*. The social economy of Himalayans. — *H. D. Westlake*. The Thessaly in the fourth century B. C (bonne étude critique sur la Thessalie et sur Jason, tyran de Phères). — *Maurice Parturier*. Lettres de Mémécée à Ludovic Vitet. — *Mary Sergeantson*. A history of foreign words in English (histoire des mots d'origine étrangère qui ont pénétré dans la langue anglaise). — *H. Willoughby Lyle*. King's and some King's men (histoire du Collège royal fondé à Londres en 1828 pour faire pénétrer dans la jeunesse la connaissance des doctrines et des préceptes du christianisme). — *Alfred Scharf*. Filippino Lippi (belle étude admirablement illustrée). — *Sir E. A. Wallis Budge*. From fetish to God in ancient Egypt (belle et abondante illustration; des erreurs dans les citations hiéroglyphiques). — *Anthony W. G. Lowther*. The roman theater at Verulamium (savant guide du visiteur aux fouilles du théâtre romain de Saint-Albans). — *H. M. Gillett*. The story of the relics of the Passion. — Sur un prieuré bénédictin de la route des Pèlerinages : Saint-Gilles de Montoire. — *Christian Zervos*. L'art de la Mésopotamie, de la fin du IV^e millénaire au xv^e siècle. — *Hermann Oncken*. Cromwell. Vier essays über die Führung einer Nation. = N° 1745. *Kenneth Clark*. A catalogue of the drawings of Leonardo da Vinci in the collection of H. M. the King at Windsor castle. — *Huntington Cairns*. Law and the social sciences (beaucoup d'érudition et peu de fond). — *Gordon Mac Craigh*. The last of the free Africa (récit d'un voyage fait en 1928 au pays d'Addis-Ababa; l'auteur y étudie de près la question très complexe de l'esclavage; son témoignage est toujours impartial). — *Nigel Tangye*. The aivis our concern (manifeste de propagande, d'ailleurs bien informé). — *R. James*. The Canterbury psalter (reproduction admirable du manuscrit exécuté sans doute par Edwine, moine de Christ Church à Canterbury, vers le milieu du xii^e siècle). — *S. Vere Pearson*. The growth and distribution of population. — *Michael de La Bedoyere*. George Washington; an english judgment (admirable étude sur le soldat et le gentleman). — *Brigadier J. L. Winterbotham*. The national plans (histoire des différentes éditions de l'Ordnance Survey, ou carte de l'état-major). — *R. E. M. Wheeler*. London and the Saxons (c'est le n° 6 des Catalogues du Musée britannique). — *Henning Haslund*. Men and Gods in Mongolia. — *Roger Pulford*. George IV (biographie fortement documentée; l'auteur s'efforce d'être équitable dans son jugement sur le personnage, et on sent l'effort). — *M^{me} Jean Balde*. M^{me} Élisabeth (très touchante biographie). — *T. R. Glover*. The ancient world (agréable à lire; peu original). — *Douglas Simpson*. The celtic church in Scotland (rôle joué par saint Ninian dans la propagation de l'Évangile en Écosse). — *J. K. Wallenberg*. The place-names of Kent (importante contribution à l'étude de noms de lieu, étudiés surtout du point de vue archéologique et historique). — *Thomas Marc Parrott*. William Shakespeare (excellent manuel). — A Newspaper history, 1785-1935 (c'est l'histoire du journal *The Times* depuis sa fondation, pour son 150^e anniversaire). = N° 1746. *Henry R. Robinson* et *Walter Adams*. The diary of Robert Hooke, 1672-1680 (ce journal, tenu par un

membre distingué de la Royal Society, mort en 1703, contient beaucoup de faits curieux sur les affaires, les potins du jour, les visites aux restaurants et aux cafés. En qualité d'architecte, aux travaux exécutés pour reconstruire les parties de Londres détruites par le grand incendie de 1666). — *Roland Dennis Hussey*. The Caracas Company, 1728-1784 (étude instructive sur l'histoire du monopole commercial exercé par l'Espagne). — *Hubert Williams*. Man and the machine (recueil de monographies par plusieurs techniciens). — *R. H. H. A. L. Fisher*. A history of Europe, t. II (qui traite de la Renaissance, de la Réforme et du siècle des Lumières). — *François Caron et Joost Schouten*. A true description of the mighty kingdoms of Japan and Siam. Publié par *C. R. Boxer* (tableau de l'activité déployée par les Hollandais dans l'Orient japonais et siamois au milieu du XVII^e siècle). — *Ch. Guignebert*. Jésus ; traduit par *S. H. Hooke* (limpide traduction de ce « chef-d'œuvre » français, par un professeur de l'Université de Londres). — *Percy Dearmer*. Our national Church. — *Miss K. M. E. Murray*. The constitutional history of the Cinque Ports (beaucoup d'érudition). — *Mrs. Marjorie Hessel Tiltman*. English earth (tableau dressé à l'aide des documents officiels sur les produits du sol anglais). — *H. W. Horwill*. A dictionary of modern American usage). = N° 1747. *L. J. C. Southern*. The Bedfordshire Yeomanry in the great war. — *Herman Finer*. Mussolini's Italy. — *I. A. Fraser*. Spain and the west country (étude sur les relations entre la Péninsule ibérique et les États occidentaux, l'Angleterre en particulier, durant le Moyen Age). — *Eyre Chatterton*. India through a bishop's diary (l'auteur, qui fut le premier évêque de Nagpur, consacré en 1903, raconte ses expériences personnelles). — *J. W. Parker*. The idea of salvation in the world's religions. — *Frank Hardie*. The political influence of queen Victoria, 1861-1901 (très contestable). — *L. M. Nesbitt*. Desolate marches : travels in the Orinoco Llanos of Venezuela (l'auteur avait été chargé en 1926 d'inspecter une exploitation américaine de pétrole et de noter les régions sans intérêt au point de vue commercial ; la description qu'il fait du pays est décourageante. Il périt en juillet 1935 dans un naufrage d'avion en Suisse). — *P. A. S. Phillips*. Paul de Lamerie, citizen and goldsmith of London (sa biographie et son œuvre, 1688-1751). — *Richmond Noble*. Shakespeare's biblical knowledge. — *Arnold Haskell et Walter Nouvel*. Diaghileff ; his artistic and private life (très instructive biographie d'un aristocrate russe qui, avant et après la Révolution, a fait connaître au monde l'art russe. Exilé, c'est à Paris qu'il retrouva comme une seconde patrie). = N° 1748. *Amin-tore Fanfani*. Catholicism, protestantism and capitalism. — *Andrew C. Laughlin*. A constitutional history of the United States (livre remarquable, mais mal équilibré ; en outre, dans les cas de dissentiment entre les États-Unis et l'Angleterre, c'est presque toujours du côté de son pays qu'il se range). — *A. T. et G. M. Culwick*. Ubena of the rivers (ces deux auteurs, M. et M^{me} Culwick, ont résidé pendant longtemps au milieu des tribus qui, venues de l'Ubena, se sont établies dans la vallée de l'Ulunga, au nord-ouest du lac Nyassa ; leurs observations sur le régime de la tribu sont donc de toute première main. Les chefs croient que les vieilles institutions sont capables d'évoluer dans le sens d'une Afrique nouvelle). — *Antonio Ramos Oliveira*. La revolucion española de octubre (l'auteur est un champion de l'Espagne traditionnelle). — *R. T. Clark*. The fall of the german Republic (ce livre peut se résumer en peu de mots : c'est la misère sociale qui a renversé la démocratie allemande ; elle ruina en même temps la liberté). — *Robert Du-*

dley Edwards. Church and State in Tudor Ireland (histoire de la persécution contre les catholiques irlandais de 1534 à 1603). — *T. E. Lawrence*. Seven pillars of wisdom (admirable peinture de l'« Arabie déserte », où l'auteur a joué un si grand rôle pendant la dernière grande guerre). = N° 1749. *Roger Bigelow Merriman*. The rise of the Spanish Empire. IV : Philip the Prudent (conclusion de ce très remarquable travail). — *James Hogan*. Négociations de M. le comte d'Avaux en Irlande, 1689-1690 (documents importants pour l'histoire de la politique française et des sentiments dont était animé Jacques II à l'égard des protestants). — *J. T. Murphy*. Modern trade unionism. — *Marcel Laloire*. Nouvelle Allemagne (instructif). — *J. W. C. Wand*. The general epistles of St. Peter and St. Jude (bonne étude critique). — *Miss E. E. Wardale*. Chapters on old english literature (idées neuves et bien présentées). — *Cyril Bailey*. Religion in Virgil (beaucoup de bon sens et de pénétration). = N° 1750. *A. Fischer* et *T. Lehrspawinski*. The Casubian civilization (bonne étude sur un groupe de Slaves du « Lüneburger Wendland » émigrés depuis deux siècles et qui continuent de parler un langage slovaque ou « slovincien »). — *I. C. Graves*. Production among backward peoples (bonne thèse de doctorat par un étudiant de la « School of economics » à Londres). — *Lewis Broad* et *Leonard Russell*. The day of the Dictators (nous avons beaucoup à apprendre des dictateurs ; ils ont donné aux peuples la foi en eux-mêmes). — *Walter G. Wirthwein*. Britain and the Balkan crisis, 1875-1878 (400 pages remplies d'informations tirées des collections de journaux formées à Londres et à New-York). — *E. F. M. Durbin*. The problem of credit policy. — *T. Wigley*. A new highway towards christian reality. — *Willem F. Stutterheim*. Indian influences in old Balinese art (histoire de l'art dans une des îles de la Sonde, à l'est de Java). — *Alan M. Boase*. The fortunes of Montaigne. — *Fernand Couët*. Aux quatre vents de la Picardie. — *H. G. Alfred von Wegerer*. Bibliographie zur Vorgeschichte des Weltkrieges (très utile bibliographie des livres publiée par les *Berliner Monatshefte* sous la direction du D^r von Wegerer). — *V. C. Collum*. The Tressé iron-age megalithic monuments (monument consacré au culte cosmique de la Déesse mère). — *H. Hornyold-Strickland*. Biographical sketches of the members of Parliament of Lancashire, 1290-1550. = N° 1751. Article de tête : Lope de Vega (d'après six ouvrages récents). = **Comptes-rendus**. East Carelia (étude sur la question de la Carélie, les habitants étant soumis à la Russie, tandis que la ligue de Helsingfors voudrait les détacher). — *R. O. Winstedt*. A history of Malaya. — *James Duane Squires*. British propaganda at home and in the United States from 1914 to 1917. — *Christopher Dawson*. Religion and the medieval State. — *H. Campbell Thomson*. The story of the Middlesex hospital medical school (ouvrage très bien illustré pour fêter le centenaire de cette école). — *Turner Berry* et *A. F. Johnson*. Catalogue of specimens of printing types by english and scottish printers and founders, 1665-1830 (très remarquable, surtout à cause des illustrations). — *G. Haydn Huntley*. Andrea Sansovino, sculptor and architect of the italian renaissance (bonne étude par un admirateur très compétent). — *Comte Paul de Giron*. Les îles Chausey et leur histoire, 2^e édition. — *C. Wilfrid Scott Giles*. The history of Emanuel School (école fondée en 1594 à Westminster, dans un hôpital pour vieillards et pour enfants pauvres. Elle est devenue en 1933 une « école secondaire »). — *Sewel Tyng*. The campaign of the Marne, 1914. = N° 1752. Article de tête : Wordsworthiana (ouvrages récents sur la vie et les œuvres de Wordsworth ; à noter surtout la correspondance du poète avec sa sœur Dorothy, 1787-1805, dont une

édition critique vient d'être donnée par Ernest de Selincourt). = *Comptes-rendus*. *Drew Pearson* et *Constantine Brown*. The diplomatic game (curieux renseignements fournis par des journalistes américains sur la politique étrangère de leur gouvernement). — *Helmuth Klotz*. The Berlin diaries, t. II (le tome I avait pour objet de révéler les intrigues secrètes de la politique allemande en 1932-1933 ; le tome II continue ces révélations depuis l'accession au pouvoir de Hitler. Mais quelle confiance peut-on avoir dans le témoignage d'un personnage qui se dit général employé au ministère allemand de la Guerre?). — *Paul Emden*. Randlords (sur l'exploitation des mines au moyen de la main-d'œuvre chinoise dans l'Afrique méridionale). — *C. W. Hutt* et *H. Hyslop Thomson*. Principles and practice of preventive medicine. — *Charles Walter Berry*. In search of wine ; a tour of french vine yards. — *Harold J. Laski*. Law and justice in Soviet Russia. — *Mary Stevenson Callcott*. Russian justice. — *F. A. Ridley*. At the crossroads of history (étude remarquable sur les « carrefours de l'histoire » depuis l'âge préhistorique, où dominait le communisme, jusqu'au temps d'Einstein et de Lénine). — *E. D. Bebb*. Nonconformity and social and economic life, 1660-1800 (remarquable). — *Dugald Campbell*. Camels through Libya. — *Charles Burney*. A general history of music (étude critique avec des notes historiques par *Frank Mercer*). — *L. F. Salzman*. The Victoria history of the counties of England Sussex, vol. III (très remarquable). — *William Langland*. The vision of Piers Plowman ; newly rendered into modern english by *Henry W. Wiles*. — *Edwin M. Loeb*. Sumatra ; its history and people. — *Fred H. Andrews*. Central Asian antiquities Museum new Delhi (catalogue des antiquités découvertes par Sir Aurel Stein à Kansud, dans l'Iran oriental). — *Philip Corder*. Excavations at the roman fort at Brough, Yorkshire, 1934. — *Halldór Hermannsson*. The sagas of Icelanders (t. XXIV des Sagas islandaises). — *William S. Thomas*. The Society of the Cincinnati, 1883-1935. — Sir *John Alder Burdon*. Archivs of the British Honduras. T. III : 1841-1884. — *Cyril Charles Richardson*. The christianity of Ignatius of Antioch. — *John W. Wheeler-Bennett* et *Stephen Heald*. Documents on international affairs, 1934. — *Gilbert H. Dobie*. Saint Samson in Cornwall (biographie de saint Samson, évêque de Cornouailles au VI^e siècle). = N^o 1753. *Ladislav Farago*. Abyssinia on the eve. — *Marcel Griaule*. Abyssinian journey (après un séjour de six années d'Addis-Ababa au lac de Tana et retour). — Major *Henry Darley*. Slaves and ivory (l'auteur a passé sept ans dans l'Abyssinie du Sud-Ouest en qualité de chasseur d'éléphants ; il estime que les Abyssins sont trop paresseux pour travailler et c'est pourquoi ils ont besoin d'esclaves). — *Harry Best*. Blindness and the Blind in the United States. — *Clement C. J. Webb*. The historical element in religion. — *Cyril E. Robinson*. A history of Rome (livre bien illustré, mais qui n'est pas toujours bien au courant). — *William Huse Dunham*. The fane fragment of the 1461 Lords' Journal (précieux document retrouvé récemment au Musée britannique ; le texte en est reproduit très exactement ; mais le commentaire est défiguré par de nombreuses erreurs). — *Dana Carleton Munro*. The kingdom of the Crusaders (huit études dues à un professeur de l'Université de Princeton, mort récemment sans avoir pu y mettre la dernière main). — *Bernard Rackham*. Catalogue of the Glaisher collection of pottery and porcelain in the Fitzwilliam Museum, Cambridge. — *Fred Lewis Patte*. The first century of American literature, 1770-1870. — Sir *John Squire*. Shakespeare as a dramatist. — *Benchmark Brandford*.

Eros and Psyche; and essay on the constitution and destiny of man. — *Gilbert Thomas*. William Cowper and the eighteenth century (sur le renouveau évangélique et l'influence calviniste). — *Charles Williams*. Rochester (intéressante étude sur la vie du poète et aussi sur son œuvre poétique au temps de Charles II). — *M. E. L. Mallowan et J. Cruikshank Rose*. Prehistoric Assyria (résultat des fouilles faites à Tell Arpachiyah en 1933). — *Alan H. Gardiner*. The attitude of the ancient Egyptians to death and the dead. — *Dumas Malone*. Dictionary of American biography, vol. XVI. — *Charles W. Jefferys*. Canada's past in pictures.

ITALIE

Africa Italiana. Vol. V, 3-4, juillet-décembre 1935. — *P. GUIDI*. Il restauro del castello di Tripoli e il nuovo ordinamento di monumenti archeologici nel bastione di San Giorgio (on a installé dans ce bastion les statues et les mosaïques du Musée archéologique de Tripoli). — *S. AURIGEMMA*. Il coronamento architettonico dell'arco di Marco Aurelio in Tripoli (détails de construction de la coupole encore existante; essai de restitution d'un couronnement disparu). — *M. MARELLI*. Relazione al progetto di sistemazione dell'arco di Marco Aurelio in Tripoli e di restauro dei fondachi arabi (démolitions limitées au minimum). — *I. GENTILUCCI*. Resti di antichi edifici lungo l'uadi Sofeggin (notes prises en 1913 par un officier dans une vallée de l'intérieur de la Tripolitaine; mausolées, basiliques chrétiennes, forts, etc.). — *P. GRAZIOSI*. Graffiti rupestri del gebel Bu Ghnèba nel Fezzàn (animaux et figures humaines; différents styles, correspondant à différentes époques).

Archivio storico italiano. 1935, fasc. I. — *Giovanni SFORZA*. Riflessi della Controriforma nella Repubblica di Venezia (expose : 1° les origines de la censure des livres imprimés et les phases par lesquelles a passé la typographie; 2° les débuts de la nonciature de Mgr Giovanni della Casa, avec des documents inédits pour l'année 1545). — *Roberto DAVIDSON*. L'avo di Niccolò Machiavelli, cronista Fiorentino (un Machiavelli, serf de la glèbe près de la Porta romana à Florence, émigre dans la ville dans la première moitié du XIII^e siècle, où il acquit une situation honorable. Un d'entre eux fut au XIV^e siècle « mercator et familiaris » de Charles d'Anjou. Au temps du tumulte des Ciompi vivait un Buoninsegna « Machiavelli », qui tint un journal secret et anonyme de ces troubles. Il fut le bisaïeul de Niccolò. Arbre généalogique de la famille). — *Ernesto PONTIERI*. Carlo Felice al governo della Sardegna, 1799-1806 (d'après des documents nouveaux, notamment une correspondance et des dépêches inédites). — *Ettore ROTA*. Un prezioso censo al programma antitedesco di Giulio Alberoni (analyse critique de l'ouvrage composé par l'abbé Pietro Tosini, de Bologne, sous le titre : *La libertà d'Italia dimostrata ai suoi principi e popoli 1718*. Il y formule avec précision les règles de l'Europe future : l'Italie appartient aux Italiens depuis le sommet des Alpes jusqu'aux îles qui l'entourent). — *Raffaello MORCHEN*. La missione dell'Impero e la « Italienische Kaiserpolitik negli storici della Germania medioevale » (fragment d'un livre prêt à paraître sur le déclin de la puissance souabe en Italie). — Pour servir à l'histoire de l'*Archivio storico italiano* (depuis sa fondation en 1841; on trouvera désormais dans l'*Archivio* les documents relatifs à son histoire. On commence par la correspondance de G. P. Vieusseux avec Gino Capponi, Cesare Cantù, Gino Baffa Vermiglioli, 1841). = **Comptes-rendus**. Cristianesimo e diritto Romano (publica-

tion de l'Université catholique du Sacré-Cœur; 2^e série : sciences juridiques). — *Benvenuto Pitzorno*. Il diritto romano come diritto consuetudinario (extrait du volume, en préparation, pour le 14^e centenaire du code de Justinien). — *Walter Schieblich*. Die Auffassung des mittelalterlichen Kaisertums in der deutschen Geschichtsschreibung von Leibniz bis Giesebrecht. — *Kent Roberts Greenfield*. The historiography of the Risorgimento since 1920. — *Filippo Carli*. Storia del commercio italiano : il mercato italiano nell'alto medio evo. — *Wolfram von den Steinen*. Theodorich und Clodwig. — *S. J. Crawford*. Anglo-saxon influence on western Christendom, 600-800 (livre posthume contenant le texte de trois conférences faites à Londres par l'auteur). — *Peter von Vaczy*. Die erste Epoche des ungarischen Königtums. — *Max Hackelsperger*. Bibel und mittelalterlicher Reichsgedank (étude sur l'emploi de la Bible dans la lutte entre l'Empire et la Papauté au temps des Francs Saliens). — *Ernst Benz*. Die Exzerptsätze der Pariser Professoren aus dem evangelium aeternum. — *Paul Maria Baumgartner*. Zum päpstlichen Urkundenwesen des 13 u. 14 Jahrhunderts. — *Amintore Fanfani*. Un mercante del Trecento (biographie de Giubileo Carsidoni, marchand appartenant à une famille fixée dans le petit territoire du Saint-Sépulcre à Jérusalem ; intéressante pour l'histoire du commerce et même de l'agriculture. Nombreux documents publiés en appendice). — *James Field Willard*. Parliamentary taxes on personal property, 1290-1334 (beaucoup de détails intéressants). — *Wesley Robertson Long*. La Flor de las ystorias de Orient (par le moine arménien Hayton ou Héthoum, prince de Gorigos et prémontré d'Episcopia en Chypre. Traduction espagnole du texte français). — *Gino Masi*. Statutum bladi Reipublicae Florentinae, 1348. — *P. Innocenzo Taurisano*, O. P. L'ambiente storico Cateriniano (montre le milieu où vécut sainte Catherine de Sienne). — *Michele Lupo Gentile*. Pisa, Firenze e Carlo VIII. — *A. Xiruchakis*. L'Oriente nel dominio Veneziano, Creta e l'Eptaneso (beaucoup de faits intéressants). — *Joseph Buche*. L'école mystique de Lyon, 1776-1847 (intéressant et curieux, mais trop souvent apologétique). — *Raffaele Ciampini*. Un osservatore italiano della Rivoluzione francese (lettres inédites adressées par Filippo Mazzei au roi de Pologne Stanislas Auguste). — *Attilio Amato*. La Moscova ; una svolta nella storia. — *Wilhelm Schwarz*. Die heilige Allianz. — *Earl Fee Cruickshank*. Morocco at the parting of the ways (traite surtout la période de 1877 à 1880 ; abondante bibliographie). — Fasc. 2. Luigi SIMEONI. L'elezione di Obizzo d'Este a signore di Ferrara (l'élection du marquis Obizzo d'Este en 1264 est une date décisive dans l'histoire politique de Ferrare. En appendice, deux documents en latin où le Conseil général de la ville interprète la loi relative à cette élection, 22 décembre 1292 et 21 février 1293). — *Giovanni Sforza*. Riflessi della Contro-riforma nella Repubblica di Venezia ; suite et fin (Mgr Della Casa réussit à obtenir de l'Inquisition la libération de Francesco Maria Strozzi, Florentin accusé d'avoir traduit en langue vulgaire le *Pasquillus estaticus* de Celio Secondo Curione, 1547). — *Pietro Battara*. Le indagini congetturali sulla popolazione di Firenze fino al Trecento (le chiffre de la population à Florence aux xiv^e et xv^e siècles ne peut être établi que par conjecture. Le premier recensement de la population est de 1551). — *Pietro Reborà*. L'opera d'un scrittore toscano sullo scisma d'Inghilterra ed una lettera della regina Elisabetta (cette œuvre, intitulée *Admonition to the nobility and people of England*, est l'œuvre de Fra Girolamo Polloni, prieur du couvent de S. Gimignano en 1596 ; dédiée au cardinal Allen. Elle comprend la période des

Tudors depuis Henri VII jusqu'en 1588 et utilise habilement les œuvres des contemporains. On a découvert aux archives de l'État de Florence une lettre en latin de la reine Élisabeth remerciant le grand-duc Ferdinand des mesures prises pour défendre l'honneur et le prestige de la royauté ; puis elle apprit que le livre de Polini continuait à circuler librement ; d'où une seconde lettre, rédigée cette fois en italien et datée du 6 avril 1592. Le livre fut alors condamné et brûlé). — **Francesco VALSECCHI.** Il 1859 in Germania ; idee e problemi (l'auteur passe en revue les ouvrages allemands concernant la crise européenne en 1859). — *Per la storia dell' Archivio storico italiano* (lettres de Gino Capponi en 1841). = **Comptes-rendus.** **Johannes Haller.** Das Papsttum, vol. I (étude sur les origines de la Papauté et sur son évolution jusqu'au moment où, appuyée par les rois francs, elle réussit à faire reconnaître sa suprématie sur les églises de l'Occident). — **Fedor Schneider.** Die Epitafien der Päpste, und andere Stadtrömische Inschriften des Mittelalters. — **Traugott Schiess.** Quellenwerk zur Entstehung der schweizerischen Eidgenossenschaft (t. I, depuis le début jusqu'au xv^e siècle). — **Étienne Delcambre.** Le consulat du Puy-en-Velay, des origines jusqu'en 1610. — **Pio Paschini.** Storia del Friuli. I, dalle origini al formarsi dello Stato patriarcale. — **Emilio Nasalli Rocca.** Note sulla Pieve di Castell' Arquato. — **Erich Caspar.** Papst Gregor II und der Bilderstreit (bonne étude critique sur un problème très discuté). — **Karl Hampe.** Das Hochmittelalter Geschichte des Abendlandes 900-1250 (écrit pour le grand public). — **Mathilde Uhlirz.** Die italienische Kirchenpolitik der Ottonen. — **Otto Bögl.** Die Auffassung von Königtum und Staat im Zeitalter der sächsischen Könige und Kaiser. — **Richard Köbner.** Der Dictatus papae. — **Giuseppi Martini.** Traslazione dell'impero e donazione di Costantino nel pensiero e nella politica d'Innocenzo III. — **Johan Plesner.** L'émigration de la campagne à la ville libre de Florence au xiii^e siècle (remarquable). — **Yves Renouard.** Les papes et le conflit franco-anglais en Aquitaine, 1259-1337. — **Willy Kohn.** Storia della flotta Siciliana sotto il governo di Carlo I d'Angiò. — **Pietro Pieri.** La crisi militare italiana nel Rinascimento (depuis l'expédition de Charles VIII jusqu'au milieu du xvi^e siècle). — **Raffaele di Tucci.** Il cardinale G. Bentivoglio e i suoi rapporti con la repubblica di Genova (activité du cardinal Bentivoglio, nonce pontifical à Paris, concernant la condamnation infligée à Claudio Marini, qui était au service du roi de France, condamnation exigée par l'ambassadeur d'Espagne à Gènes). — **Ettore Rota.** Il problema politico d'Italia dopo Utrecht, e il piano antitedesco di Giulio Alberoni. — **Anni-bale Bozzola.** L'ultimo doge e la caduta della Serenissima (n'insiste pas assez sur la conduite du dernier doge, Lodovico Manin, qui accepta trop facilement les conditions imposées par Bonaparte). — **Costanzo Maraldi.** Documenti francesi sulla caduta del Regno meridionale (documents copiés aux archives du quai d'Orsay par un jeune historien italien mort à la fleur de l'âge ; recueil abondant et d'un grand intérêt).

Archivio veneto. Anno LXIV, 1934. — **Luisa BILLO.** Le iscrizioni veronesi dell'Alto medioevo (mémoire de 122 pages, avec 23 planches photographiques et une table où sont résumées les formes alphabétiques de ces inscriptions, du viii^e au xi^e siècle). — **Gerolamo BISCARO.** Una congiura a Treviso contro la signoria di Venezia nel 1356 (d'après des documents d'archives municipales). — **A. ZANELLI.** Le relazioni tra Venezia e Urbano VIII, durante la nunziatura di Mgr Gio. Aguchia, 1622-1631 (suite et fin de cette très longue étude, suivie de documents iné-

dits). — Antonio GRAZIANI. Emigrati illustri a Vicenza (émigrés français au temps de la Révolution). — Vittorio LAZZARINI. Statuto che conferisce la signoria a Francesco I da Carrara (19 décembre 1350 ; le document est reproduit en appendice). = **Comptes-rendus.** Vittorio Lazzarini. Scuola calligrafica Veronese del sec. IX. — Teresa Venturini. Ricerche paleografiche intorno all'arcidiacono Pacifico di Verona. — Luigi Guidaldi. I più antichi codici della biblioteca Antoniana di Padova (manuscrit du IX^e siècle). — Giovanni Ongaro. Coltura e scuola calligrafica Veronese del sec. X. — Maria Venturini. Vita ed attività dello « scriptorium Veronese » nel secolo XI. — Maria Luisa Giuliano. Coltura e attività calligrafica nel sec. XII a Verona. — C. Contessa. L'alleanza di Vittorio Amedeo II, duca di Savoia, colla Casa d'Austria e colle Potenze marittime durante il secondo periodo della guerra in Italia per la successione di Spagna (utilise beaucoup de documents inédits). — Roberto Cessi et Annibale Alberti. Rialto (histoire de l'île du Rialto, qui a formé le noyau primitif du duché vénitien ; très intéressant compte-rendu par Mario Brunetti). — P. Ilario da Milano, O. M. Cap. L'istituzione dell'Inquisizione monastica papale a Venezia nel sec. XIII. — C. B. Cervellini. I leonini della città italiana (recueil de poésies en vers léonins). — Pier Luigi Chelotti. Marsilio da Padova. — Giovanni Fabris. Gerolamo Zugliano e i suoi « Annali » della guerra di Cambray, 1509-1512. — Mgr Costante Chimenton. E ruine pulchriores ; perdite e risarcimenti artistici nelle chiese di Lungo Piave (efforts considérables accomplis de 1923 à 1934 pour réparer les ruines des églises ruinées par la Grande Guerre ; on les a faites plus belles). — Giuseppe Liberati. La dominazione Carrarese in Treviso (XIII^e et XIV^e siècles). — Anno LXV. Giovanni Italo CASSANDRO. Contributo alla storia della dominazione Veneta in Puglia (recueil de documents inédits des années 1498-1508). — L. Cesarini SFORZA. A Trento, nei primordi della lega di Cambrai 1509-1512. — Giulio FASOLO. Il nunzio permanente di Vicenza a Venezia nel secolo XVI (en appendice, soixante-deux documents pour les années 1530-1603). — Cecil ROTH. La caduta della Serenissima nei dispacci del Residente inglese a Venezia (ce représentant de l'Angleterre à Venise en 1796-1797 était Sir Richard Wortley ; ses dépêches sont intéressantes, sans être d'un puissant intérêt). — Alessandro LEVI. Spigolature Romagnosiane. Nuovi documenti Viennesi sul processo d'Innsbruck, 1799-1800 (documents relatifs au procès intenté par le gouvernement autrichien au juriconsulte Giandomenico Romagnosi en 1800 et à sa longue détention. Documents provenant de la Commission aulique instituée pour les crimes contre l'État. Ils sont tous en allemand). — Raffaello BRENZONI. Michele Sanmicheli e la sua sepoltura in S. Tomaso di Verona (tableau généalogique de la famille à laquelle appartient le célèbre architecte véronais. On sait maintenant qu'il est mort en septembre 1559 et qu'il fut enseveli dans l'église des Carmélites de S. Tommaso de Vérone, devant le tombeau des Sanmicheli, famille de sculpteurs et d'architectes. Documents en appendice). — Vittorio LAZZARINI. Promessa di obbedienza dei Benedettini Altimati al vescovo di Torcello, 1038. = **Comptes-rendus.** Archivio storico di Belluno, Feltre e Cadore, 1933-1934. — N. NICOLINI. Sui rapporti diplomatici Veneto Napoletani durante i regni di Carlo I e Carlo II d'Angio. — W. Arslan. Considerazioni su Francesco Zuccarelli (note sur un tableau, la Predication de saint Baptiste, qui, dans le Musée de Glasgow, est attribué à tort à Pier Francesco Mola ; il appartient au milieu du XVIII^e siècle). — R. Pallucchini. Il pittore Francesco Polazzo. — T. K. Waterhouse. Mantegna's cartoons at Hampton

Court; their origin and history. — *W. Suida*. New light on Titian's portraits. — *T. Borenius*. Eine neuentelekte Gentile Bellini Zeichnung (il a passé à la vente Sotheby en 1933). — *W. Lenel*. Die angebliche Unterwerfung Venedigs durch Otton II, 933 (un passage du *Liber honorantiae civitatis Papie* tend à prouver qu'il s'agit là du droit concédé à Venise de pouvoir faire le commerce dans le port de Pavie). = Camillo Manfroni. = Notices nécrologiques : 1° par Giovanni Soranzo, sur Caniello Manfroni, professeur à la Faculté des sciences politiques à l'Université de Rome, auteur d'une *Storia della marina italiana 1914-1918* pour laquelle lui furent ouvertes les archives du ministère de la Guerre et de la Marine. La bibliographie de ses œuvres remplit sept pages ; 2° par Camillo De Franceschi, celle de Silvio Mitis, 1853-9 décembre 1934, auteur de *La Dalmazia ai tempi di Lodovico il Grande, re d'Ungheria*, de la *Storia d'Ezzelino IV da Romano*, de la *Storia dell'isola di Cherso-Ossero, 476-1409*, etc. = Actes de la Deputazione di storia patria per le Venezie 1932-1934. — Gino Fogolari. Il processo dell'Inquisizione a Paolo Veronese (dissertation qui remplit les pages 352-383. En appendice, on lit le texte de l'interrogatoire auquel fut soumis le peintre par le Saint-Office, accusé d'avoir peint des figures sacrées d'un caractère profane. Photographie partielle du texte original). = Pour finir sont publiés les décrets réorganisant les études et les instituts d'histoire à Rome, 1934 et 1935.

Atti della Reale Accademia dei Lincei. 6^e série. *Notizie degli scavi di antichità*. Vol. XI (1935), fasc. 1-3. — CALLEGARI. Fouilles et trouvailles à Este et aux environs (nécropoles, mosaïques, anse de bronze en forme d'animal ; stèle funéraire, à Baone ; monnaies, à Vo Enganeo ; tête masculine de bonne époque, à Monselice). — STEFANI. Découvertes à Assise (restes d'une tour carrée et d'un portique). — ROMANELLI. Inscriptions latines d'Assise (cippes funéraires ; buste féminin de l'époque d'Antonin, à Massa Martana). — DE AGOSTINO. Nécropole étrusque du III^e ou du II^e siècle, à San Miniato. — VIGHI. Fouille d'une vingtaine de tombes étrusques, à Véies. — STEFANI. Mosaïque sur tuile (tête féminine), découverte à Rome, via Flaminia. — ROMANELLI. Marbres découverts à Rome, sur la rive droite du Tibre (vasque décorée de Néréides, monstres et centaures marins, Éros de type lysippéen). — ANNIBALDI. Ruines d'une exploitation agricole et marbres, sur la via Appia nuova, dans la banlieue de Rome (statuettes de divinités ; hermes ; fragments de statues féminines ; tête d'impératrice du III^e siècle, peut-être Etruscilla ; bas-reliefs, dont un mithriaque et un égyptisant, dédié à Astarté ; inscriptions, parmi lesquelles des dédicaces grecques et latines à Zeus Brontôn ; le tout indique l'existence en ce lieu d'un sanctuaire de divinités orientales). — SAVINI. Stèle sabellique découverte à Spiano (province de Teramo). — Eleonora Bracco. Découvertes à Matera, en Apulie (tombes, avec de nombreux vases, s'échelonnant de la fin du VI^e siècle au commencement du III^e).

Bullettino dell'Istituto storico italiano e Archivio Muratoriano. N° 50 (Rome, Palazzo dei Filippini, 1935, 102 p. ; prix : 30 lire). — Cesare Imperiale. Il codice diplomatico della Repubblica di Genova (ce recueil des diplômes qui ont constitué la République de Gênes contient les actes de la Commune recueillis d'abord par Caffaro di Caschifellone vers 1099, puis recopiés et continués dans le cours des XII^e et XIII^e siècles par les scribes ou archivistes de la ville. Ce sont huit registres qui sont analysés avec une grande minutie par M. Imperiale. Ils font connaître les ori-

gines de la République maritime de Gênes à une époque que l'auteur considère comme le premier « Risorgimento ». Cinq planches photographiques en appendice). — Giuseppe MARTINI. Un codice sconosciuto del « Rectoribus christianis » di Sedulio Scoto (ce manuscrit, longtemps considéré comme perdu, a été retrouvé et publié par Hellmann; minutieuse description de ce manuscrit latin de la Bibliothèque nationale, n° 6779, qui contient l'œuvre de Sedulius Scotus, exégète et poète irlandais du ix^e siècle). — Renato PIATTOLI. Miscellanea diplomatica (1^o pour une édition corrigée du diplôme du roi Bérenger I^{er} en faveur de l'église de Florence, 899; 2^o et 3^o deux diplômes d'Otton III, diplômes considérés comme perdus; 4^o un autre considéré aussi comme perdu, dont l'un de l'empereur Conrad II, 1038; 5^o deux « privilegia tabellionatus » perdus de l'empereur Frédéric II, 1339-1340; 6^o une lettre missive du 5 juin 1266 qui manque dans les registres du pape Clément IV; 7^o documents perdus pour la commune de Prato, 1281-1286). — Pietro FEDELE. Notice nécrologique sur Luigi Schiaparelli. — Pietro TORELLI. Son œuvre scientifique.

Nuova Rivista storica. 1935, fasc. 2-3. — Fabio CUSIN. Impero, Borgogna e politica italiana, 1473 (politique des États italiens dans la rivalité entre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et l'empereur Frédéric III; les négociations de Trévise, en novembre 1473, n'aboutirent à aucun résultat. Abondante bibliographie. Un appendice de documents suivra). — Renato CATENA. Genesi del dramma romanesco nel teatro tragico greco; suite et fin. — Ferdinando BERNINI. Frammenti trascurati d'una cronaca minore di Salimbene (publie en appendice un fragment de la Chronique de Flavio Biondo où l'on retrouve des passages empruntés à une chronique perdue de Salimbene). — Alfredo CASADEI. Galeazzo Caracciolo e la Sua fuga a Ginevra (Benedetto Croce s'est fourvoyé en prenant Nicola Balbani pour base d'une biographie de Galeazzo Caracciolo, qui émigra de Lucques, sa patrie, pour Genève et la Réforme en 1551. Balbani était trop gagné au protestantisme pour parler de Carracciolo en témoin impartial). — Piero PIERI. La crisi dell'ottobre-novembre 1917 (examen critique des événements militaires, d'après les plus récents historiens). = **Comptes-rendus critiques.** Ettore BIGNONE. Teocrito. — A. LOISY. La naissance du christianisme. — Miss FRANCES A. YATES. The life of an italian in Shakespeare's England (cet Italien est Giovanni Florio, 1553-1625). — Comtesse LONGWORTH-CHAMBRUN. Souvenirs de John Lacy, comédien du roi (d'après sa biographie par John Aubrey, 1633-1675, qui s'était mis à recueillir des renseignements sur les personnages notables de son temps, notamment sur Shakespeare). — A. NEPPI MODONA. L'isola di Coo nell'antichità classica. — Jean-Rémi PALANQUE. Saint Ambroise et l'empire romain (malgré d'assez graves lacunes, cette biographie contient des parties vraiment fécondes). — Ulrico MARTINELLI. Le guerre per la Valtellina nel sec. XVII (utilise beaucoup de documents inédits). — Henry d'ESTRE. Bourmont, 1773-1846 (belle figure militaire, mais qui manqua de caractère et de cœur). — Comte HIPPOLYTE d'URSEL. La cour de Belgique et la cour de France de 1832 à 1850 (lettres intimes de Louise-Marie d'Orléans à son père, Louis-Philippe, et à sa mère). — Willy ANDREAS. Kämpfe um Volk und Reich (recueil des études et discours composés par l'auteur pendant les quinze dernières années). — Lettres de la princesse Radziwill au général de Robilant. T. IV : 1908-1914. — Charles BENOIST. Souvenirs. III : 1902-1933. — Hans E. FRIEDRICH. Martin Luthers Glaube und der Staat. — Sergio LUPI. Il romanticismo tedesco. — Dante MANETTI.

Lettere di Severino Ferrari a Giosuè Carducci. — *Walter Tauber*. Geld und Kredit im Mittelalter.

Rendiconti della R. Accademia nazionale dei Lincei. Classe des sciences morales, historiques et philologiques. 1934, novembre-décembre. — Liste des ouvrages reçus en don par l'Académie (Roger De Ruggiero y occupe la place d'honneur : quarante ouvrages et brochures parus depuis 1897). — G. P. FURLANI. Un'iscrizione di Sennacheribbo d'Assiria trovata a Kakzu (par la mission archéologique italienne de Mésopotamie en 1933 ; fac-similé, transcription et traduction). — Giuseppe GABRIELLI. Qualche alta notizia sugli scritti e sulla vita di Giovanni Ecchio, linceo (il écrivit lui-même son nom et celui de sa patrie dans la signature qu'il apposa dans le registre de l'Académie : « Ego, Joannes Heckies Lyncaeus, Willelmi filius, Daventriensis, aetatis meae anno 26... » Il était donc flamand d'origine, né à Deventer en 1577. Il voyagea en Europe pendant les années 1604-1605. Liste de deux de ses ouvrages qui nous sont connus et de quinze autres demeurés inédits. En appendice, un récit de son voyage de propagande pour l'Académie des Lynx, qu'il accomplit en 1600 à travers l'Italie et l'Europe. Les principaux sont rédigés en latin). — Luigi CREDARO. La scuola di Pavia di Carlo Cantoni e Giovanni Vidari (école de philosophie inspirée de Kant. Cantoni y enseigna de 1879 à 1906 ; ses élèves, dont le plus célèbre fut Vidari, 1871-1932 ; ses cours et ses livres sont l'œuvre d'un disciple catholique de Kant. Bibliographie de ses travaux depuis 1899). — Giovanni CALÒ. Il pensiero e l'opera filosofico-pedagogica di Giovanni Vidari. — Roberto PARIBENI. Notice nécrologique sur Corrado Ricci (né à Ravenna le 18 avril 1858, Ricci fut nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts en 1906 et contribua puissamment à la fondation, en 1922, de l'Institut d'archéologie et d'histoire de l'art). — Pier Silverio LEICHT. Notice nécrologique sur Luigi Schiaparelli, le célèbre éditeur du *Codice diplomatico Longobardo*, qui est mort le 26 janvier 1934.

PAYS-BAS

Tijdschrift voor Geschiedenis. Année 1935, 1^{re} livraison. — M. G. DE BOER. Een halve eeuw (un demi-siècle, au sujet du centenaire de la *Tijdschrift*). — J. G. VAN DILLEN. Vreemdelingen te Amsterdam in de eerste helft der zeventiende eeuw. I : De portugeesche Juden (très important article sur les Juifs portugais d'Amsterdam dans la première partie du XVII^e siècle). — H. KAMPINGA. Gijsbert Karel van Hogendorp over Amerika (G. K. van Hogendorp et l'Amérique). — J. A. VAN PRAAG. Les sources d'*Un drame sous Philippe II* de Georges de Porto Riche, 1875. — **Comptes-rendus.** J. Reitsema. Geschiedenis van de Hervorming en de Hervormde Kerk de Nederlanden, Utrecht, 1933 (la Réforme et l'Église réformée aux Pays-Bas). — Mario Baruchello. Livorno e il suo porto. Origini, caratteristiche e vicende dei traffici livornesi, Livourne, 1932. — H. J. Keuning. De Groninger Veenkoloniën, een sociaal. geografische studie (les tourbières en Groningue). — Fernand Vercauteren. Étude sur les *Civitates* de la Belgique Seconde. Contribution à l'histoire urbaine du nord de la France de la fin du III^e à la fin du XI^e siècle (important compte-rendu de Th. Enklaar). — G. Schilperoort. Le commerçant dans la littérature française du Moyen Age (caractère, vie, position sociale). — M. van Rhijn. Studien over Wesel Gansfort en zijn tijd (études sur Wessel Gansfort

et son temps). — *Léon van der Essen*. Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, 1545-1592, t. I. — De kroniek van Godevaert van Haecht over de troebelen van 1565 tot 1574 te Antwerpen, publié par *Rob. van Roosebroeck*. — Kronieken van Spaansche soldaten mit het begin van den tachtig-jarigen oorlog, publié par *J. Brouwer*. — *Werner Reese*. Das Ringen um Frieden und Sicherheit in den Entscheidungsjahren des Spanischen Erbfolgekrieges 1708 bis 1709, München, 1933 (important compte-rendu). — *Johann Schreiner*. Nederland og Norge, 1625-1650, Oslo, 1933 (les relations commerciales entre les Pays-Bas et la Norvège, 1625-1650). — *J. B. Manger*. De Triple Entente. De internationale verhoudingen van 1902-1909. — *F. J. Duparc*. Willem II, België en Luxemburg. — *K. E. van der Mandele*. Het liberalisme en Nederland. = 2^e livraison. *Boris RAPTSCHINSKY*. Het outstaan de autocratie in Russland (les origines de l'autocratie en Russie). — *Cornelia W. ROLDANUS*. Adrien Praets, een republikein uit de nagaden. — *W. F. LICHTENAUER*. De gracht van Corbulo (Le fossé de Corbulo). — *W. S. J. KLOOSTERMAN*. Solon en de gelijkheid (Solon et l'égalité). = **Comptes-rendus**. *J.-G. van Dillen*. De sociaal-economische geschiedenis in haar verhouding tot economie, sociologie en politieke geschiedenis, 1934 (l'histoire économique et sociale dans ses rapports avec l'économie politique, la sociologie et l'histoire politique). — *Heinz Nitzsche*. Die Geschichtsphilosophie Lorenz von Steins. Ein Beitrag zur Geistesgeschichte des XIX^{ten} Jahrhunderts, Munich, Oldenburg, 1932. — *G. F. E. Conggryp*. Geïllustreerde Encyclopaedie van Nederlandsch-Indië, Leyde, 1934. — *R. Fruin*. Handboek der chronologie. — *H. Bolkestein*. Sociale politiek en sociale opstandigheid in de oudheid, Amsterdam, 1934 (politique sociale et révoltes sociales dans l'antiquité). — *Fritz Rörig*. Mittelalterliche Weltwirtschaft. Blüte und Ende einer Weltwirtschaftsperiode, Iena, 1933 (important compte-rendu par *W. S. Unger*). — *Julius Böheim*. Das Landschaftsgefühl des ausgehenden Mittelalters, Berlin, 1934. — *Ludwig Beutin*. Der deutsche Seehandel im Mittelmeergebiet bis zu den napoleonischen Kriegen (important compte-rendu par Kernkamp). — *Sir William Temple*. Observations upon the United Provinces of the Netherlands, with an introduction by *G. N. Clark*, Cambridge, 1932. — *P. J. van Winter*. Het aandeel van Amsterdamschen handel aan den opbouw van het Amerikaansche gemeen best, 2^e partie, La Haye, 1933 (la participation du commerce hollandais au soulèvement des colonies américaines; compte-rendu de *Z. W. Sneller*).

ROUMANIE

Istros (Bucarest; revue d'archéologie et d'histoire ancienne, dirigée par *S. Lambrino*. Cette revue, rédigée entièrement en français, est consacrée à l'étude des problèmes concernant l'archéologie et l'histoire ancienne des régions avoisinant le Danube inférieur. Elle contient, outre les articles de fond, des comptes-rendus et un bulletin bibliographique. Le tout est de premier ordre et met en bonne lumière l'importance du travail qui se fait en Roumanie). Vol. I (1934), fasc. 1. — *S. LAMBRINO*. Avant-propos. — *J. CARCOPINO*. Lusius Quietus, l'homme de Qwrnyn (deux explications possibles du texte arabe à travers lequel nous connaissons un texte de Polémon sur Lusius Quietus : il signifie ou bien que Lusius Quietus a réprimé la révolte des Juifs de Cyrène, ou bien qu'il était originaire de Cerné, dans l'extrême sud du Maroc). — *J. MAROUZEAU*. Histoire et philologie (des faits historiques

expliquent certaines particularités dans l'emploi ou l'ordre des mots). — P. WUILLEUMIER. Dé à jouer de Tarente (chaque face porte un nom de nombre en grec dorien). — VI. DUMITRESCU. Notes sur Cucuteni (discute le travail de H. Schmidt sur la céramique peinte énéolithique de Cucuteni en Moldavie). — Id. La stratigraphie des stations appartenant à la civilisation énéolithique balkano-danubienne, à la lumière des fouilles d'Atmageana-Tatarasca (au sud du Danube; fouilles de Dumitrescu et Popescu; conclusions chronologiques). — R. VULPE. Les haches de bronze de type albano-dalmate et le règne de Cadmos chez les Enchéléens (type particulier, dont l'aire est très restreinte; ce type est d'origine orientale et a dû être importé par les Phéniciens vers le début du premier millénaire). — Gr. FLORESCU. Le camp romain de Arcidava (aujourd'hui Varadia, dans le Banat; fouilles de Florescu). — V. CHRISTESCU. Le trésor de monnaies de Sapata-de-Jos et la date du *limes* romain de la Valachie (ce *limes* a dû être institué par Septime-Sévère et abandonné en 242). — E. COLIN. Un sarcophage à symboles à Tomis (ce sarcophage, découvert à Constantza en 1931, est de l'époque d'Antonin et se rattache au culte de Mên). — S. LAMBRINO. Les tribus ioniennes d'Histria (mention de la tribu des Argadeis dans une inscription récemment découverte, du début du III^e siècle ap. J.-C.; autre inscription, du II^e siècle av. J.-C., renseignant sur l'organisation des tribus).

E. A.

HISTOIRE GÉNÉRALE

L'Esprit international. The international Mind. 1935, 1^{er} juillet. — Henri JASPAR. Le problème allemand dans l'Europe actuelle (il convient de rappeler le dernier article du protocole signé à Stresa le 14 avril 1935 : « Les trois puissances, dont la politique a pour objet le maintien collectif de la paix dans le cadre de la Société des Nations, constatent leur complet accord pour s'opposer à toute répudiation unilatérale des traités; elles agiront, à cet effet, en étroite et cordiale collaboration. » C'est dans ce texte que git la solution de la question allemande). — Général DUVAL. La convention aérienne. — Frédéric-R. COUDERT. La liberté des mers (solution proposée pour résoudre l'ancienne controverse navale entre l'Angleterre et les États-Unis). — J. BONN. Les problèmes de la stabilisation. — R. B. MOWAT. L'économie politique cède le pas à la politique. = Chronique. Le problème de la paix : le réarmement de l'Allemagne; la politique anglaise (les voyages de Sir John Simon et de M. Eden); la conférence de Stresa; le pacte d'assistance mutuelle entre la France et l'U. R. S. S.; l'effort de la politique allemande; l'Amérique et le conflit du Chaco; les relations germano-suisses (après l'enlèvement en Suisse du journaliste allemand Berthold Jakob); le Conseil de l'Entente balkanique; le conflit italo-abyssin; l'attitude des puissances européennes : la Grande-Bretagne et la France, sera, déclare Mussolini, « la pierre de touche de l'Italie dans ses rapports avec ces deux États ». = Documents. = **Comptes-rendus.** Nicolas Politis. La neutralité et la paix. — Henri Hauser. La paix économique (Jacques Ancel : « Je ne connais pas beaucoup d'ouvrages d'économistes qui donnent plus à penser »). — André Tardieu. Sur la pente. — Firmin Roz. Les grands problèmes de la politique des États-Unis (livre qu'il faut fréquemment relire et consulter). — Elemer Hantos. Die Neuordnung des Donauraumes (on doit reprocher à l'auteur de ne pas aborder l'examen des solutions techniques). — C. E. Remor. A study of Chinese

boycotts (du boycottage employé par les autorités chinoises contre les Américains). — *Marcel Brazzola*. La Cité du Vatican est-elle un État? (elle est bien un État, mais d'un type nouveau, le Saint-Siège étant une personne « supra-nationale »).

HISTOIRE RELIGIEUSE

Archivum historicum Societatis Jesu. 1935, juillet-décembre. — *Georg Schurhammer*. Die Bekehrung der Paraver 1535-1537 (précise, à l'aide de documents pour la plupart inédits, la date de la conversion, le nombre des baptêmes (deux mille environ) et comment cette conversion a décidé le roi de Portugal à demander l'aide de la Compagnie récemment fondée; l'un des premiers Pères envoyés fut François-Xavier). — *Sebastianus Tromp*. Auctuarii auctaria II. Addenda quaedam ad auctarium Bellarminianum Patris X. M. Le Bachelet. — *Josef Miller*. Die Marianischen Kongregationen vor der Bulle *Omnipotentis Dei*. Ein Beitrag zur ihrer Charakteristik (rôle considérable joué par les Pères Jésuites). — *Gilbert J. Garragh*. Some newly discovered Marquette and La Salle letters (écrites au général de la Compagnie, le P. Oliva, en 1665 et 1666). — *José C. Sola*. El Padre Juan Bautista Eliano. Un documento autobiográfico inédito. — *Dionisio Fernández Zapico*. Recibimiento hecho a S. Ignatio de Loyola en Azpeitia en 1535. — *Alfons Kleiser*. P. Dietrich Geeraerts S. I. von Amsterdam, 1531-1558, und seine Schriften (courtes notes bibliographiques). — *Cornelius Wessels*. The grave of brother Benito de Goes (récemment découvert dans le désert de Gobi). = **Comptes-rendus.** *Hermann Hoffmann*. Die Jesuiten in Oppeln. — *Geng Pfeilschifter*. Korrespondenz des Fürstbistums Martin II. Gerbert von St. Blasien. — *Robert Schwarz*. Die Geschichte des Kollegs der Gesellschaft Jesu in der königlichen Freistadt Sopron. — *Rubén Vargas Ugarte*. Jesuitas peruanos desterrados a Italia. — *C. Wessels*. De katholieke Missie in de Molukken, Noord-Celebes en de Sangihe-eilanden gedurende de Spaansche bestuursperiode, 1606-1677. — *A. I. van Aernsbergen*. Chronologisch Overzicht van de Werkzaamheid der Jezuiten in de Missie van Nederlandsch Oost-Indië, 1859-1934. — *Theodore Roemer*. The Ludwig-Missionsverein and the Church in the United States, 1838-1918. — *Sister Mary Bor-gias Palm*. The Jesuit missions of the Illinois Country, 1673-1763. — *Frank C. Lockwood*. With Padre Kino on the Trail. — *Rufus Kay Wyllys*. Pioneer Padre: the life and times of Eusebio Francisco Kino. — *Kurt Dietrich Schmidt*. Die Gehorsamsidee des Ignatius von Loyola. — *Nicolas S. de Otto*. Francisco Javier y la Universidad de Paris. — *Arnold Lunn*. A Saint in the Slave trade. Peter Claver. — *Guillermo Ubillos*. Vida del P. Bernardo de Hoyos de la Compañía de Jesús. — *Giuseppe Castellani*. Nel Tilet. Il P. Ippolito Desideri S. I. e le sua missione, 1684-1733. — *Jorge de Lima*. Ancheta. — *Gaëtan Bernoville*. Les Jésuites. = *Edmond Lamalle*. Bibliographia de historia S. I. pro anno 1933 (suite).

Revue d'histoire ecclésiastique. 1935, juillet. — *E. Druwé*. La première rédaction du *Cur Deus homo* de S. Anselme (longue réponse à des critiques adressées par l'abbé Rivière lors de la publication de cet opuscule faite en 1933 par l'auteur). — *G. Constant*. Le changement doctrinal dans l'Église anglicane sous Édouard VI, 1547-1553, I; à suivre (montre surtout l'influence très grande exercée par Cranmer). = **Comptes-rendus critiques.** *A. de Porter*. Catalogues des manuscrits de la

bibliothèque publique de la ville de Bruges (signale de nombreuses erreurs et lacunes). — *H. I. Bell* et *T. C. Skeat*. Fragments of an unknown Gospel and other early christian papyri. — *F. G. Kenyon*. The Chester Beatty Biblical Papyri. Fasc. III : Pauline Epistles and revelation. Fasc. IV : Genesis. — *H. A. Sanders*. A Third-Century Papyrus codex of the Epistles of Paul. — *J. Lebreton* et *J. Zeiler*. L'Église primitive (critique le manque d'unité et la présentation matérielle défectueuse). — *Ernest Rösser*. Göttliches und menschliches, unveränderliches und veränderliches Kirchenrecht von der Entstehung der Kirche bis zur Mitte des IX Jahrhunderts. — *J. H. Waszink*. Index verborum et locutionum quæ Tertuliani de anima libri continentur. — *J. Madoz*. El concepto de la tradicion en S. Vincente de Lerins. — *E. Schwarz*. Publizistische Sammlungen zum acacianischen Schisma. — *Alban Butler*. The Lives of the Saints. — *Élie Griffe*. Histoire religieuse des anciens pays de l'Aude. T. I : Des origines chrétiennes à la fin de l'époque carolingienne. — *Pio Paschini*. Storia del Friuli. T. I : Dalle origini al formarsi dello stato patriarcale. — *Al. Hudal*. Die deutsche Kulturarbeit in Italien. — *H. Rosenau*. Dessign and medieval architecture. — *Jos Cibulka*. Václavova rotunda svatího Víta (la rotonde de Saint-Guy construite par saint Wenceslas). — *P. Weissenberger*. Baugeschichte der Abtei Neresheim. — *G. Guichard*. Chartes du Forez antérieures au XIV^e siècle. — *S. Grayzel*. The Church and the Jews in the XIIIth century. — Aus der Geisteswelt des Mittelalters. — *Charles Wittmer*. L'obituaire des Dominicains de Colmar. — *E. Renders*. Jean Van Eyck. — *P. S. Allen*. Erasmus. — *Henry de Vocht*. Monumenta humanistica Lovaniensia. — *P. A. de Meyer*. Le procès de l'attentat commis contre Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, 18 mars 1582. — *W. Haller*. Tracts on liberty in the puritan revolution. — *Cardinal Luigi Lambruschini*. La mia nunziatura di Francia.

Revue d'histoire des missions. 1935, juin. — *Georges Goyau*. Le rôle religieux du consul François Picquet dans Alep, 1652-1662. — *Henri Bernard*. L'art chrétien en Chine du temps du P. Matthieu Ricci (veut montrer que le P. Ricci est resté fidèle à la civilisation occidentale ; la croix a toujours figuré dans les chapelles ; seul le crucifix était soustrait aux yeux des païens). — *Ivan Pouzyna*. Les premières missions catholiques en Chine et leur influence sur l'art italien (l'influence de la peinture chinoise sur l'art du Trecento est indéniable). — *J. Rennard*. Les missions catholiques aux Antilles. Origines. — *Aristide Chatelet*. La mission lazarisite en Perse (les Kurdes, de 1860 à 1881). — *Jules Bigaouette*. Les évêchés titulaires confiés aux missionnaires (liste depuis 1600, avec notices biographiques ; à suivre). — **Comptes-rendus.** *G. E. Bestler*. Le Sénégal. — *Julio Tobar Donoso*. La Iglesia Ecuatoriana en el siglo XIX. T. I : 1809-1845. — *André Masson*. Correspondance politique du commandant Henri Rivière au Tonkin, avril 1882-mai 1883. — *Josef Schmidlin*. Papstgeschichte der neuesten Zeit. T. II : Pius XI und Leo XII, 1846-1903. — *P. Jean Galopeau*. La législation coloniale des cultes aux XVIII^e et XIX^e siècles : quelques incidents provoqués par cette législation. — *Alexandre Brou*. Cent ans de missions : 1815-1914 ; les Jésuites missionnaires au XIX^e et au XX^e siècle. — *Giuseppe Beltrami*. La Chiesa Caldea nel secolo dell'Unione. — *Jules A. Baisnée*. France and the establishment of the American catholic hierarchy, the myth of French interference 1783-1784. = Septembre. — *Henri Sv.* Le sermon de Fénelon sur la vocation des Gentils, prononcé dans l'église du Séminaire des missions étrangères le 5 janvier 1687. — *A. Brou*. L'Université catholique de Tokio.

Ses origines (elle fut ouverte en 1913). — Paul LESOURD. Aperçus historiques sur les missions des Pères Blancs du cardinal Lavigerie, I (depuis la fondation en 1869, les étapes des progrès en Algérie, Kabylie, Tunisie, dans le Sahara, le Soudan et les régions de Bamako, Bobo-Dioulasso, Ouagadougou, Navrongo, Nyanga, Ouganda, etc.). — Henri BERNARD. Pourquoi l'expansion chrétienne a-t-elle échoué en Indochine au xvi^e siècle? (à cause de l'instabilité du personnel, des rivalités et des luttes entre Portugais et Castellans). — J. RENNARD. Les missions catholiques aux Antilles; suite (au milieu du xvii^e siècle). — Aristide CHATELET. La mission lazarisite en Perse; suite (en 1882-1883). = Documents. Liste chronologique et notes biographiques des missionnaires, évêques titulaires; suite (de Bagce à Casyus). = **Comptes-rendus.** *Constantino Bayle*. España e Indias. Nuevos ataques y nuevas defensas. — P. Henry Koehler. L'Eglise chrétienne du Maroc et la mission franciscaine, 1221-1790. — Rév. Jean Delanglez. The french Jesuits in lower Louisiana, 1700-1763.

CHRONIQUE

SIMON ASKENAZY

(24 décembre 1867-22 juin 1935)

En Simon Askenazy, la science polonaise perd un de ses plus éminents représentants. L'œuvre puissante de sa vie ne se limite pas à la publication d'une longue série de travaux originaux qui, autant par la richesse de l'érudition que par l'exceptionnelle valeur artistique, tiennent une des premières places dans l'historiographie moderne de la Pologne. Véritable pionnier, esprit créateur, Askenazy a ouvert aux recherches historiques dans son pays des horizons nouveaux, il a posé des problèmes nouveaux et élaboré des méthodes nouvelles. Comme tout esprit de grande envergure, il a dépassé dans son activité les cadres de la science pure. Vivant dans la période la plus triste de l'histoire de la nation, au moment où, divisée en trois tronçons, elle était condamnée à tomber dans l'oubli total, c'est dans le passé qu'il allait puiser des faits et des vérités qui indiquaient à ses contemporains les voies de la renaissance et de l'indépendance. Par l'élan de sa pensée, il a contribué à former la conscience politique et morale de la nation ; il en est un des guides et des éducateurs. Il a su, enfin, transmettre son héritage spirituel à une équipe de disciples bien doués et admirablement formés par le maître.

Diplômé en droit de l'Université de Varsovie, docteur ès lettres à Goettingue, Askenazy surprenait par la variété et la profondeur de sa science ; familier avec les problèmes sociaux, économiques et militaires, il était ouvert aussi à la littérature et à l'art. Peu d'historiens polonais des temps modernes l'égalaient dans la pratique des archives tant nationales qu'étrangères ; aucun, certainement, ne l'a dépassé dans la connaissance de la littérature historique et des sources imprimées. Sa force consistait surtout dans l'équilibre avec lequel il dominait l'énorme masse des sources et des publications russes en même temps que l'acquis scientifique de l'Occident, ce qui lui permettait de pénétrer à fond les problèmes les plus complexes de l'histoire universelle. Embrassant de larges horizons, il avait le moyen de rattacher chaque manifestation de la vie polonaise aux questions européennes. De chaque phénomène, il savait déterminer la plus lointaine origine et les antécédents historiques. Mais son domaine propre de recherche était l'histoire politique du XVIII^e et du XIX^e siècle. Son œuvre se rattache indissolublement à cette époque de la décadence de l'État polonais et de la renaissance de la nation polonaise.

Avant lui, l'étude du XVIII^e siècle avait été cultivée en Pologne avec beaucoup de zèle et de succès. L'époque des rois saxons avait formé l'objet de recherches d'un érudit plein de talent et de conscience, Casimir Jarochovski. Le temps de Stanislas Auguste avait retenu deux savants de grande valeur : l'abbé Valerien

Kalinka, historien très informé, à la plume fougueuse, auteur d'un ouvrage sur la Grande Diète, et Thadée Korzon, qui a tracé un large tableau, amplement documenté, de l'histoire intérieure de la Pologne sous son dernier roi et à qui, en outre, on doit la première biographie de Kosciuszko, écrite à l'aide des sources manuscrites. Mais Askenazy a été le premier, en utilisant plus complètement que ses prédécesseurs les sources étrangères, à mettre en lumière l'unité organique entre les problèmes polonais de l'époque et la grande politique européenne. Dans sa thèse, rédigée dans « le séminaire » de Max Lehmann, il présenta sous un jour nouveau le dernier interrègne polonais, en l'interprétant du point de vue de la politique étrangère, et révéla les ressorts de la grande politique des cabinets qui avaient agi sur le cours des événements polonais. Ensuite, remontant à l'époque des rois saxons, il projeta sur un fond d'histoire générale les circonstances de la seconde élection de Stanislas Leszczyński et nous donna une excellente esquisse des débuts des rapports de Frédéric II avec la Pologne. Enfin, il s'attacha à l'étude des dernières années de la république polonaise, soumit à une revision critique les opinions pessimistes de Kalinka sur la politique étrangère de la Diète de quatre ans et sur la valeur de l'alliance prusso-polonaise. Cette œuvre, qui mettait en relief les oscillations, les mensonges et finalement la défection de la Prusse, provoqua une vive discussion parmi les historiens polonais et une réponse très documentée de M. Bronislas Dembiński. Cependant, les résultats des dernières études de M. R. H. Lord confirment dans une large mesure les thèses d'Askenazy.

Mais les recherches les plus fécondes, et où Askenazy est vraiment maître, concernent l'époque qui suit les partages. Si, pour les études sur le XVIII^e siècle, il avait eu des prédécesseurs remarquables, ici il rencontrait une terre non encore défrichée. L'effort de l'historiographie polonaise s'orientait alors vers le Moyen Âge et l'histoire moderne de la Pologne indépendante. L'époque d'après les partages était traitée soit par des publicistes, dont l'un des plus connus est Boleslas Limanowski, plein de mérite, certes, mais dénué de méthode scientifique, soit par des narrateurs tels que Valerien Przyborowski ou Ludomir Gadon. Askenazy entra en lutte contre cet état des choses. En 1900, au Congrès des historiens polonais, il présenta un vaste programme de recherches historiques dans ce domaine des temps les plus récents, entièrement délaissé et pourtant plein d'intérêt vital, et les actes succédèrent aux paroles.

L'époque napoléonienne fut désormais celle à laquelle il consacra avec prédilection ses recherches. Il fut le premier des savants polonais à démontrer la grande influence rénovatrice qu'avait exercée sur la Pologne, déjà démembrée, le contact avec la France révolutionnaire et napoléonienne; le premier aussi à mettre en lumière l'immortel mérite historique des légions de Dombrowski, et enfin, avec insistance, en s'appuyant sur de nombreux documents, il réussit à faire ressortir dans toutes les questions européennes d'alors, si compliquées et agitées, l'importance de la question polonaise, en apparence ensevelie, mais en réalité toujours vivante et s'imposant aux grands de ce monde. Tout en enrichissant la science européenne d'un apport personnel, il sut orienter puissamment les esprits et les cœurs polonais vers l'époque où la collaboration franco-polonaise avait été le plus étroite. Il y contribua surtout par son œuvre la plus populaire et la plus lue en Pologne, la biographie du prince Joseph Poniatowski, écrite d'un style à la Tacite et en même temps tableau achevé de l'époque. Dans deux esquisses, *Les causes de*

l'expédition de Moscou et La question polonaise en 1812, incomparables par l'unité des idées et par la richesse de la documentation, il donnait la preuve du caractère universel de la question polonaise à l'époque de Napoléon. Son *Napoléon et la Pologne*, malheureusement inachevé, marque l'apogée de son talent créateur. Ses traits essentiels y ressortent dans tout leur éclat : sa maîtrise à pénétrer les artifices les plus subtils de la politique européenne et à rattacher la question polonaise aux problèmes et aux contre-coups les plus lointains, une méthode de présentation génétique et synthétique par excellence, une étonnante érudition qui ne nuit cependant pas à la valeur artistique de l'œuvre. Tout en suivant les voies de la science européenne, il y apportait à chaque fois son acquis personnel. « Aussi », a dit Arthur Chuquet, « que de belles trouvailles il a faites ! Il a tiré des archives des Zamoyksi des notes de Bonaparte au Comité de Salut public et un essai de roman, *Clisson et Eugénie* ; tiré des papiers confisqués de Dombrowski des lettres inédites de Bonaparte, de Kléber, de Hoche, de Berthier, de Murat, de Masséna, de Moreau ; tiré des archives de Rapperswyl et de Londres un rapport de Sulkowski sur sa mission en Orient et les bulletins secrétissimes des espions que l'Angleterre avait attachés aux pas du hardi Polonais ; tiré des archives de Pétersbourg de précieuses informations sur le recrutement russe en Corse et en Égypte et une relation de la campagne d'Italie par Souvorov ; tiré des archives de Vienne les rapports du chef de la police secrète, Pergen, qui faisait épier Bernadotte par le domestique même de Bernadotte, par le valet de chambre Rost, un vieux soldat qu'il avait acheté ; tiré des archives de Berlin la correspondance interceptée de Caillard et de curieux renseignements sur le cabinet prussien, sur le dessous de son jeu au temps du premier consul et du tsar Paul. »

Une autre période de l'histoire de la Pologne retint l'attention d'Askenazy : celle du royaume du Congrès. Après quelques essais sur le ministère de Kielhorski et l'activité de Lubecki, le moment vint des œuvres synthétiques. En 1907, il donna à la *Cambridge modern history* un aperçu substantiel de l'histoire de la Pologne et de la Russie dans les années 1815-1830. En même temps avait paru une monographie en deux volumes sur Valerien Łukasinski. Par la nouveauté des documents et la maturité du jugement, c'est peut-être la plus imposante de toutes ses œuvres. Autour de la personne de son héros, commandant du 4^e régiment d'infanterie, organisateur des conspirations patriotiques et ensuite prisonnier politique durant de longues années à Schlüsselberg, il groupe une série de problèmes relatifs à la vie de la Pologne d'alors. L'attitude d'Alexandre et de Nicolas vis-à-vis du royaume, le régime du grand-duc Constantin et de Novosilcov, la franc-maçonnerie nationale et la Société patriotique, la police politique et le Tribunal de la Diète, tels sont les chapitres de l'œuvre d'où ressort la tragédie de la nation qui, désireuse de vivre dans l'ordre et dans la paix, se voit repoussée dans la voie des complots souterrains par la brutalité, la ruse et la mauvaise volonté de la politique russe.

Ces trois époques principales, Chute de l'ancienne République, Napoléon et Royaume du Congrès, n'épuisèrent pas l'activité scientifique d'Askenazy. Il fut vivement attiré par la puissante figure du prince Adam Czartoryski, dont il édita avec des commentaires le journal des années 1812-1815, très important par la lumière qu'il jette sur l'histoire de l'Europe à l'époque du Congrès de Vienne. Il rassembla aussi une abondante documentation concernant la vie de Kościuszko et de Wielopolski. Il a laissé, en outre, le fragment d'un travail très avancé sur le

dictateur Chlopicki et les débuts de l'insurrection de 1830-1831. En marge de ses travaux principaux, il fit paraître un beau livre sur Dantzig et la Pologne. Enfin, dans les dernières années, il avait publié ses *Observations*, où il pousse une pointe d'avant-garde dans l'époque tout à fait contemporaine. Pour les historiens polonais, ce livre est un exemple de travail historique où se trouve exposée d'après les documents et les mémoires les plus récents la politique des grandes puissances à l'égard de la question polonaise au moment de la Guerre mondiale.

L'influence d'Askenazy sur ses contemporains a été énorme. Il fut le premier à envisager scientifiquement les problèmes les plus récents et le plus intimement liés au sort de la Pologne de son temps. C'est grâce à ses écrits que le grand public prit conscience de ce renouveau des forces d'une nation opprimée et se rappela ses efforts héroïques et désespérés faits soit les armes à la main, soit par la voie diplomatique, soit par des conjurations souterraines. C'est lui aussi qui revendiquait pour la question polonaise la place qui lui était due dans l'ensemble des problèmes internationaux. Il accumulait infatigablement des faits et des documents pour prouver que la Pologne constitue un élément intégrant de la structure politique européenne et qu'elle remonte à la surface à chaque ébranlement historique.

Il est un de ceux grâce à qui, au moment de la Guerre mondiale, la société fut moralement prête à la lutte pour la revendication des droits de la nation à l'existence politique ; et n'a-t-il pas aussi, après la restauration de la Pologne, contribué éminemment dans la Société des Nations à la consolidation des frontières ? Dans ses jugements sur le passé, il exerçait avec mesure son esprit critique et, loin de partager le pessimisme excessif qui caractérisait ses prédécesseurs, il soulignait dans ses recherches que la chute de la Pologne n'avait pas été un cas exceptionnel et isolé, mais qu'elle se rattachait directement à la politique du XVIII^e siècle, fondée sur un système de partages et de compensations. Il n'hésita pas à dévoiler la politique hostile à la Pologne des cabinets européens et, en particulier, celle de la Russie et de la Prusse. Il révéla les forces vitales qui avaient jailli de la nation au moment de l'insurrection de 1794 et après les partages.

Maître de la méthode neuvistique et de la critique historique, il fut en même temps un grand artiste. Chez lui, la prose historique polonaise atteint, de même que chez les Szajnoch, Kubala, Szujski ou Kalinka, à sa perfection. La plupart des œuvres d'Askenazy appartiennent à la fois à la science et aux lettres.

Depuis 1902, Askenazy était professeur d'histoire à l'Université de Lwów et il y avait créé une véritable école historique ; car cet écrivain et ce savant fut en même temps un animateur de premier ordre. Il avait le don de grouper autour de lui les historiens le mieux doués de la jeune génération et patronnait leurs travaux. Ses disciples se familiarisaient avec les archives privées polonaises et avec les archives étrangères : allemandes, russes, autrichiennes, françaises, anglaises, espagnoles, scandinaves et italiennes. Grâce à ces efforts, les deux derniers siècles de notre histoire sont apparus sous un jour nouveau. Les résultats de ces recherches, publiés sous sa direction dans vingt volumes de *Monographies d'histoire moderne*, sont devenus le point de départ d'un mouvement historique qui est en plein développement. Parmi les plus remarquables de ces disciples d'Askenazy, dont plus d'un occupe une chaire universitaire, il faut mentionner en premier lieu M. Ladislas Konopczyński, le maître actuel de l'histoire moderne de l'ancienne Pologne ; MM. Adam Skalkowski et Marian Kukiel, excellents chercheurs dans le domaine

de l'époque de Kościuszko et de Napoléon ; M. Michel Sokolnicki, historien de la diplomatie ; MM. Henri Mościcki et Janusz Iwaszkiewicz, historiens de la Lithuanie et des terres ruthènes d'après les partages ; M. Bronislas Pawlowski, qui se consacre à l'histoire militaire ; M^{me} Natalie Gonsiorowska, tournée vers les problèmes économiques et sociaux ; MM. Mathieu Loret, Émile Kipa et Eugène Wawrzkowicz, auteurs de précieuses études sur le XVIII^e et le XIX^e siècle.

Disciple de la science allemande, Askenazy en appréciait impartialement les acquis positifs, comme le montrent ses études sur Ranke et Lehmann. Mais, d'autre part, dans sa polémique avec Henri de Sybel, il condamna résolument le procédé de mettre la science historique au service de la politique courante. Des liens bien plus étroits le rattachaient à la science et à la culture françaises. Les premiers essais avaient été consacrés aux théories politiques des Encyclopédistes, à Mably et à Rousseau ; sa dernière publication fut *Les manuscrits de Napoléon en Pologne*. Celui des historiens français dont il était le plus près et dont les idées l'influencèrent sans aucun doute, ce fut Albert Sorel, à qui il consacra une belle étude. Mais son attitude envers la France a trouvé sa meilleure expression dans la préface de son œuvre publiée vers la fin de la Grande Guerre, *Napoléon et la Pologne*. « On lira ici », écrivait-il, « surtout dans les premiers chapitres, des jugements parfois amers sur la politique polonaise de la France. Ces jugements formulés en temps de paix, en face d'une France heureuse et prospère, ne doivent pas être mal interprétés en face de la France ensanglantée d'aujourd'hui. La nation polonaise, qui, précisément, pendant cette période révolutionnaire et napoléonienne, a versé son sang avec la France, n'a cessé depuis lors, à travers toutes les crises historiques, de voir en elle, dans la fortune et plus encore dans l'infortune, la grande éducatrice du monde moderne, le symbole des hautes idées de progrès, d'ordre, de justice et de liberté¹. »

Joseph FELDMAN.

Cracovie.

HENRI PIRENNE

(23 décembre 1862-24 octobre 1935)

Il était originaire de Verviers, sur les confins de cette Ardenne dont les sombres bois, sous des ciels changeants, demeurèrent jusqu'au bout, entre tant d'horizons que ses yeux avaient contemplés, les plus proches de son cœur. La ville, depuis des siècles, travaille la laine : petit monde d'artisans et d'usiniens, durs à la peine, jamais enlisés dans les routines techniques. Le beau regard que nous avons connu, à la fois profond et comme un peu étonné devant le perpétuel émerveillement de la vie, ne l'imaginait-on pas déjà, dans un visage enfantin, grand ouvert sur le spectacle d'un entourage affairé ? Ainsi, sans que nul s'en doutât, s'entassaient lentement les expériences dont plus tard l'historien des chaudronniers de Dinant, des métiers flamands et des comptoirs brugeois devait nourrir ses résurrections.

1. Parmi les plus importants des travaux d'Askenazy qui ont paru en langues étrangères, signalons : 1. *Die letzte polnische Königswahl*. Göttingen, 1894. — 2. *Russia, Poland and the Polish Revolution 1815-1831*, dans *The Cambridge Modern History*, t. X, 1907. — 3. *Fürst Joseph Poniatowski*. Gotha, 1912 (aussi en français. Paris, 1915). — 4. *Dantzig et la Pologne*. Paris, 1919 (aussi en anglais et en allemand). — 5. *Napoléon et la Pologne*. Paris, 1925. — 6. *Les manuscrits de Napoléon en Pologne*. Varsovie, 1929.

Tout naturellement, lorsque la vocation de l'adolescent se fut dessinée, on le vit se tourner vers la grande Université de la Wallonie. A Liège, Pirenne fut l'élève de Godefroid Kurth, en ce cours pratique d'histoire, notamment, dont, après bien des jours écoulés, on l'entendra dire, dans un juste élan de reconnaissance, que, pour la première fois en Belgique, la critique historique y fut enseignée. A Liège aussi, après les classiques *Wanderjahre* en France et en Allemagne, il revint, à peine âgé de vingt-trois ans, comme chargé du cours de paléographie et diplomatique. Puis Gand l'appela : autre foyer d'industrie, mais celui-ci presque millénaire et où le marché du vendredi, chargé d'histoire, semble hanté encore, moins par les fantômes des rois et des princes que par les ombres passionnées des tisserands « aux ongles bleus ». Là, il vécut de longues années, calmes et fructueuses. Là le prit la tourmente. C'était le 18 mars au matin, dans sa maison de la rue Neuve-Saint-Pierre : une des plus vieilles rues de la ville « malgré son nom », faisait-il volontiers observer. Il écrivait à son bureau, quand un planton de la *Kommandantur* vint le chercher. Pour un renseignement sans importance, affirmait cet obligeant messager. Pour un exil de plus de deux années, en réalité, d'abord dans des camps de prisonniers, puis dans de petites villes de la Thuringe. Son crime ? Comme son collègue Paul Frédéricq, qui partagea son sort, sans que d'ailleurs, sauf pour une courte période, on consentit à rapprocher les deux bannis, il avait refusé d'aider le vainqueur à faire de l'Université flamandisée un instrument de schisme national. L'Allemagne officielle — hélas ! une grande partie de l'Allemagne savante aussi — s'en indignaient. Surtout, comme il le dit lui-même, elles n'avaient pas compris. La révolution de novembre 1918, dont il a spirituellement conté, telles qu'il les vit, les benoîtes péripéties, le trouva sur les rives de la Werra et le délivra. Et ce furent, à Gand d'abord, puis, après l'éméritat, aux portes de Bruxelles, bien des années encore, embellies par le travail et par la gloire — jusqu'à cette semaine du mois d'octobre dernier où, beaucoup trop tôt pour nous, mais du moins sans sans avoir subi l'ombre d'une déchéance, Henri Pirenne, après s'être plaint un instant de ne plus savoir « s'il pensait ou s'il rêvait », se décida à s'endormir et ne se réveilla plus. Une vie très droite, très simple en somme et, n'eût été la guerre, sans autres aventures que celles de l'intelligence — une vie aussi qu'on se plairait à dire vraiment heureuse, si à cet homme qui paraissait créé pour le bonheur et avait tout pour le goûter — vigueur du corps et de l'esprit, joies de la pensée, joies du foyer — le destin jaloux n'avait infligé l'atroce douleur de voir disparaître avant lui, tour à tour, trois de ses fils.

Mais cette existence, pareille en apparence à tant d'autres paisibles carrières universitaires, fut toute illuminée par des dons merveilleux : ceux-là, exactement, qui ont fait la puissance de son œuvre. Lui-même, si peu porté qu'il fût à l'introspection, avait le sentiment de cette harmonie entre la tâche et l'ouvrier. Comme nous visitions, un jour, une grande ville du Nord, il me dit, dès l'arrivée : « Qu'allons-nous voir d'abord ? Eh bien ! il y a ici, paraît-il, un grand hôtel de ville tout neuf et qu'on affirme des plus curieux. Nous commencerons par là. » Et il ajouta : « Je ne parlerais pas de la sorte si j'étais un antiquaire. Mais je suis un historien. C'est pourquoi j'aime la vie. » Oui, il l'aima, la vie, d'un franc et sain amour de bon artisan. Pourquoi ne pas le rappeler ? Il n'eût pas renié ces souvenirs : une fois la journée de travail terminée, c'est à table qu'il fallait voir ce fils infatigable de la grasse Belgique et l'entendre dans un prodigieux jaillissement d'anecdotes, de

houtades et d'idées : toute verve et toute intelligence, toute gentillesse aussi. Personne ne fut moins académique que ce savant illustre, membre de plus d'Académies qu'un homme au monde. Ne nous y trompons pas, cependant. On n'abat point une besogne comme la sienne sans un labeur méthodiquement dirigé. Spontanéité, certes, mais aussi dure volonté d'homme de métier. Il nous a décrit lui-même, dans ses souvenirs de captivité, comment, exilé dans un bourg de la Thuringe, l'âme blessée encore d'un deuil tout récent et, par instants, sans doute, malgré son admirable optimisme, dévoré d'inquiétudes pour l'avenir de sa patrie, il réussit, par une rigoureuse organisation de ses journées, à conserver intactes son énergie et l'acuité de son esprit. La recette, soyons-en assurés, ne lui servit pas qu'à Creuzburg au der Werra. Il faut, disait-il volontiers, pour rester frais, mener toujours de front deux travaux très différents. Son ardeur même, qui donnait tant d'attrait à ses propos, le tint à l'écart de tout parti-pris d'école, dans la vie quotidienne comme dans ses livres. Arrivait-il que, dans la discussion, on ne fût pas de son avis? Le coup de boutoir ne tardait guère, rudement, adroitement asséné. Mais, au fond, il vous aimait de ne pas jurer *in verba magistri*. Qu'il fût bon, enfin, d'une bonté qui eût voulu être bourrue et ne parvenait qu'à être infiniment cordiale et délicate, il faudrait en réserver le témoignage à ces coins secrets de la mémoire où nous gardons le parfum des amitiés disparues, si la largeur de cœur n'avait été chez lui simplement l'aspect moral d'une des vertus les plus hautes de l'historien : le goût profond et frémissant de l'humain.

* * *

Sans doute eût-il désiré lui-même qu'en tête de tout compte-rendu de son étonnante activité on rappelât d'abord qu'il fut un grand professeur : à Liège, à Gand, à Bruxelles après sa soi-disant retraite, dans les innombrables universités qui tinrent à entendre sa parole et jusqu'en captivité. Ces cours d'histoire économique générale et d'histoire de Belgique, qu'écoutaient les prisonniers dans la baraque de Holzminden, cependant que les puces jaillissantes de toutes parts « scintillaient au soleil comme les gouttes d'un arrosage très fin », dira-t-on jamais quels trésors de connaissances et d'idées y furent prodigués? Une sorte de générosité spontanée de l'intelligence le poussait à communiquer sa pensée. Il estimait, en outre, très consciemment, que, la recherche n'étant que perpétuel mouvement, le savant a pour premier devoir de se préparer des continuateurs, voire des contradicteurs. Dans le même sentiment et avec une libéralité égale, il donna son temps à beaucoup d'entreprises collectives belges ou internationales. Ses écrits, cependant, qui ont porté au loin le rayonnement de sa pensée et le transmettront à nos cadets, doivent avant tout nous retenir ici. Non qu'il semble le moins du monde utile de répéter les titres de livres présents à toutes les mémoires ni de s'essayer, une fois de plus, à analyser quelques hypothèses fameuses qui, peu à peu décantées, selon ses vœux, par l'épreuve du travail collectif, figurent d'ores et déjà au plus vivant de notre patrimoine¹. Passons même rapidement sur ce que son talent eut, à certains

1. Une excellente *Bibliographie des travaux historiques de Henri Pirenne*, arrêtée au 31 juillet 1926, a été donnée par M. F.-L. Ganshof, avec la collaboration de M. G.-G. Dept, en tête du premier volume des *Mélanges d'histoire* offerts au maître (Bruxelles, 1927). Elle est aujourd'hui largement dépassée.

égards, d'inimitable, parce que de plus personnel : cette ordonnance par larges masses, cette sobre clarté, d'une allure presque classique — « on ne devrait jamais », disait-il avec une exagération voulue, « employer un mot qui ne soit pas dans Voltaire ». Trop occupé à besogner pour théoriser volontiers, Pirenne n'aimait guère écrire sur la méthode. Je ne connais de lui, en ce genre, avec quelques discours inspirés par l'occasion, qu'un bref article, d'ailleurs singulièrement suggestif. Publié à la fois en anglais et en français, je préfère lui conserver le titre qu'il porte dans la première de ces deux langues : n'y voit-on pas s'exprimer à merveille cette modestie sûre d'elle-même qui fut une des caractéristiques de l'homme? *What are we historians trying to do? Qu'essayons-nous de faire, nous, les historiens*¹? Mais, pour n'avoir été que rarement mises en forme, les leçons de cette grande œuvre n'en ont pas moins une valeur exemplaire. Je voudrais m'attacher à dégager, telles que je les aperçois, au moins les principales d'entre elles.

Le dernier article qu'il ait publié avant sa mort traite d'une charte fausse ou faussée de l'abbaye d'Echternach. Le livre, dont le manuscrit reposait sur sa table, tout prêt pour la révision finale avant l'impression, s'intitulera *Mahomet et Charlemagne*² : vaste fresque dont les idées directrices, qui l'avaient beaucoup occupé vers la fin de sa vie, ne tendent à rien de moins qu'à bouleverser l'image traditionnelle que nous nous faisons des origines de l'Europe médiévale, c'est-à-dire, au vrai, de l'Europe tout court. Ainsi, ses ultimes écrits porteront témoignage en faveur du miraculeux équilibre qu'il sut, tout le long de sa carrière, maintenir entre les deux faces du métier d'historien. Jamais il ne renia les patients travaux du laboratoire. Jamais, non plus, il n'en fit une fin en soi. L'érudition pour l'érudition est un jeu. Pirenne travaillait ; à son établi, il ne jouait pas, même avec de petits bouts de cartons. Il aimait toujours, et de plus en plus, l'œuvre de synthèse, avec ce que ce mot comporte de conjectures nécessaires, fécondes, honnêtement avouées. Mais son imagination créatrice n'acceptait de s'exercer que sur des matériaux d'abord passés au crible des instruments de précision les plus soigneux. Une idée, si brillante soit-elle, lorsqu'elle dédaigne la réalité, les psychiatres lui donnent un nom ; ils l'appellent hallucination. Pirenne avait un cerveau très sain. Il ne lui eût pas déplu, je crois, qu'on lui appliquât le bel éloge que, peut-être non sans un obscur retour sur soi-même, il fit un jour de son maître Godefroid Kurth : « Il comprenait combien l'exactitude scientifique, loin de nuire aux intuitions de l'esprit, les dirige et tout à la fois les renforce et en augmente la portée³. »

C'est à l'histoire du Moyen Âge que Pirenne avait voué ses premiers travaux. Il ne cessa jamais de lui accorder une grande part de son effort. Dans ses derniers jours, il lui était revenu presque tout entier. Elle avait été pour lui, à l'en croire, une école de rigueur et de critique. Qui ignore, cependant, qu'il ne s'y est point enfermé? Son *Histoire de Belgique* a projeté des flots de lumière sur la vie économique de la Renaissance, sur la Contre-Réforme, sur le despotisme éclairé d'un Joseph II, dont l'esprit lui paraissait très proche de nos révolutionnaires, sur les causes profondes des événements de 1830. Il a poussé son récit et son analyse jus-

1. Texte français dans la revue *Le Flambeau*, août 1931, sous le titre : *La tâche de l'historien*.

2. En collaboration avec M. Jules Vannérus : *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 1935, p. 79-87.

3. *Bulletin de l'Académie royale de Belgique. Classe des lettres*, 1921, p. 402.

qu'à la veille de la guerre. Non sans scrupules parfois. Ce n'était point qu'il doutât de sa propre impartialité. « Childéric », aurait-il dit un jour, « était un type dans le genre de... » (ici le nom d'un homme d'État belge que, d'ailleurs, il estimait et aimait), « mais en plus réticent. Il ne m'a jamais fait l'apologie de Frère-Orban. » Vrais ou supposés — je ne prends pas la responsabilité du mot — que lui importaient ces panégyriques? Il savait bien, au fond, que personne n'obtiendrait jamais de lui aucun plaidoyer ni aucun réquisitoire. Historien jusqu'au bout des ongles, il ne jugeait point; décrire, comprendre, il ne voyait rien au delà. N'a-t-il pas réussi ce tour de force inouï — lui, le patriote au cœur saignant — d'écrire pour la Fondation Carnegie un livre sur *La Belgique et la guerre mondiale*, où il n'est pas une phrase que n'eût pu signer un neutre parmi les neutres? Mais, nous disait-il aussi, cette fois sans boutade, « l'historien ne doit retenir que les faits importants. Or, un fait important, c'est un fait qui a eu des conséquences. Comment puis-je prévoir celles d'un événement contemporain? » Que pourtant, dans le dernier volume de *L'Histoire de Belgique*, triomphe précisément ce tact délicat qui, entre l'essentiel et l'accessoire, sait pratiquer le plus difficile des tris, c'est ce que tout lecteur reconnaît et admire. Ainsi avons-nous été dotés de ce chef-d'œuvre véritablement unique : une évolution nationale retracée tout d'une haleine, avec les ressources de la méthode critique la plus exigeante, par un historien à l'esprit profond. Et sans doute peut-on croire cette réussite destinée à demeurer bien longtemps isolée; parce que c'était Pirenne, d'abord et surtout; aussi parce que l'étendue relativement restreinte de la Belgique offrait, sans conteste, à une pareille entreprise des conditions moins qu'ailleurs défavorables. Mais ce refus de laisser emprisonner sa pensée dans des barrières factices, cet accent mis si fortement sur la continuité entre avant-hier, hier et aujourd'hui, ce sens profond, en un mot, de la durée et de son dynamisme, comment ne pas songer, modestement, à en faire notre profit?

Dès que le nom d'Henri Pirenne est évoqué, deux mots viennent naturellement aux lèvres : historien national. Nul, assurément, ne mérita jamais mieux ce titre. Non seulement parce qu'accompagnés de tant d'autres travaux sur le passé des provinces belges les sept volumes de *L'Histoire de Belgique* forment vraiment le cœur de son œuvre. Mais aussi, mais surtout parce qu'à la nation même ou, si l'on préfère, à cette élite qui est, dans toute nation, comme une conscience vivante, ce livre d'un ton si simple a donné, je dirai presque a restitué le sens de sa dignité historique. Il n'est, pour en peser l'action, que d'interroger nos souvenirs. Que pensait-on, qu'écrivait-on couramment, vers 1900, du petit État naguère issu de l'émeute bruxelloise de 1830 et des délibérations de la Conférence de Londres? Pas la moindre de ces frontières « naturelles » auxquelles une vénérable tradition nous avait habitués à accrocher l'idée de nationalité; des frontières politiques péniblement tracées, à coups de marchandages, par des diplomates disputant autour d'un tapis vert; dans la perspective des siècles, un pays sans cesse morcelé et ballotté entre des dominations étrangères; dans le présent, un dur antagonisme linguistique. Ce que Pirenne fit peut s'exprimer en quelques mots. Il rappela, il montra que le passé d'un peuple ne tient pas tout entier dans les vicissitudes de ses gouvernements : que d'ailleurs l'unité politique de la Belgique, si tardive en apparence, n'en avait pas moins ses racines au temps des grands-ducs bourguignons; que surtout un lent modelage, par de puissants courants économiques et culturels, l'avait

de longue date préparée ; que, par suite, la nation à laquelle cette terre sert de support possède véritablement une antique et profonde communauté de traditions, mémoire collective toute prête à se prolonger, dans l'action, en une commune volonté de vivre. Il arriva qu'en dehors des frontières certains manquèrent à saisir la leçon : parmi eux, jusqu'à ce Lamprecht, dont l'amitié pourtant — rendons-lui cet hommage, qui est assez beau — nous a peut-être donné l'*Histoire de Belgique*, commandée d'abord pour prendre place parmi les « histoires des États » de la collection Oncken. Les Belges, eux, comprirent. Fut-ce hasard si la troisième édition du tome II, qui traite de la période bourguignonne, se trouva épuisée durant la guerre ?

Prenons garde, cependant, à l'équivoque. L'*Histoire de Belgique* n'a rien d'un livre à thèse. C'est, dans toute la rigueur du terme, un livre de bonne foi. Comme son auteur. De la haute sérénité d'une âme vraiment forte, il n'est sans doute pas d'exemple plus frappant que l'attitude de Pirenne vis-à-vis de la science allemande. Qu'aucune considération, ni les plus solides amitiés, ni la juste reconnaissance envers une école historique à laquelle nos études doivent beaucoup, ne l'ait empêché d'être, durant l'invasion, ce qu'il fut, il y aurait quelque chose de blessant pour sa mémoire à paraître, si peu que ce soit, s'en étonner. Le merveilleux est qu'après la guerre, qui l'avait si durement blessé, il ait su ne rien abdiquer de sa liberté de jugement. En même temps qu'il traçait, avec une équitable fermeté, le bilan de « ce que nous devons désapprendre de l'Allemagne », il marquait, d'un trait non moins loyal, les leçons que nous devons continuer à en recevoir. C'est que, pour faire le dosage, il n'avait pas attendu le bruit des armées en marche. De toutes les fallacieuses prédications qu'il nous invitait alors à rejeter, nulle, de tout temps, ne lui avait été plus étrangère que l'aveugle croyance dans le *Volkstum*, dans les prédestinations, les préfigurations ethniques. Qu'il s'agit de Belgique ou d'Allemagne, que les prônes fussent signés Karl Lamprecht, Chamberlain ou Maurice Barrès, on le voyait cribler d'impitoyables railleries ce prétendu « génie national », « Protée qui prend toutes les formes », véritable « feu follet de l'histoire », et, avec lui, le cortège de fumeuses théories qui, comme il le dit joliment, en viennent à faire de la description du passé humain « une espèce de zoologie¹ ». Il n'acceptait même point qu'on parlât d'« âme belge ». Mais il parlait volontiers, parce que cela est vrai, de « civilisation belge » et, dans la mesure où l'esprit crée en comprenant, il fut lui-même, de cette civilisation, autant que l'historien, un des glorieux artisans.

* * *

Pourtant, il n'eût point aimé, j'en suis sûr, qu'on vantât en lui, exclusivement, l'homme d'un passé national. Certes, c'était au contact du sol belge qu'il retrem-pait incessamment ses forces de chercheur. Quelle terre mieux que cette glèbe familière eût pu lui procurer la sensation directe, quasi-physique, des choses, des hommes et des documents dont il faut bien que se nourrisse toute intuition histo-

1. Les historiens, même les plus grands, ne sont pas prophètes. En 1919, Pirenne écrivait (*Bulletin de l'Académie. Classe des lettres*, p. 354) : « C'en est fait sans doute et pour toujours de cette théorie des races au nom de laquelle l'Allemagne revendiquait si brutalement pour le germanisme la maîtrise du monde. Les sophismes qui l'élevaient se sont trop lamentablement, je dirais presque trop ridiculement écroulés... » Hélas !

rique? Mais il voyait plus loin et plus haut qu'aucun poteau frontière. Un des rares essais de méthode qu'il ait publiés fut un plaidoyer en faveur de l'histoire comparée. Aussi bien, relisons les deux ouvrages capitaux qui jalonnent, à quinze ans de distance, un de ses champs d'études préférés. 1910 — aux abords de la cinquantaine, par conséquent — *Les anciennes démocraties des Pays-Bas*. 1925 — la soixantaine une fois sonnée — *Les villes du Moyen Age*¹. Deux beaux livres, l'un et l'autre. Non pas tout à fait au même niveau, cependant. Passer du premier au second, c'est véritablement monter vers une atmosphère plus large. Nous contenterons-nous d'enregistrer ce témoignage magnifique d'une jeunesse d'esprit qu'on eût dit éternelle ou de noter que, là encore, la Belgique servit bien celui qui avait tant peiné à faire revivre ses morts? Car, champ de bataille des institutions de la France et de l'Empire, comme de leurs armées, il est dans le destin de ce pays de contraindre quiconque l'étudie à une perpétuelle confrontation entre des sociétés très différentes. Rien de plus vrai que tout cela. Néanmoins, à nous satisfaire de ces trop faciles explications, craignons de laisser échapper et ce qui fut l'homme même et ce que le mouvement de sa pensée apporte de plus graves enseignements. Dans le goût croissant de Pirenne pour des horizons historiques constamment étendus, sachons plutôt reconnaître un trait de nature. Ce patriote passionné, ce fidèle enfant d'un terroir savoureux avait trop d'humanité pour ne pas se sentir, en même temps, un citoyen du monde; et son intelligence était trop vaste pour se faire une fin du particulier. La méthode historique, a-t-il écrit un jour, « atteindra le maximum de précision que son objet lui permet, si ses adeptes comprennent clairement que le but final de leurs efforts est l'élaboration scientifique de l'histoire universelle ».

De même qu'il sentait profondément l'unité de l'histoire dans l'espace et sa continuité dans le temps, il voulait qu'elle n'omit rien de cette vie du passé qu'elle se propose de reconstruire. Il se refusait à en chasser l'individu. Dans *l'Histoire de Belgique*, point de grands portraits drapés. Mais, de Jacques van Artevelde à Léopold II, tous ceux qu'il appelait plaisamment les « trouble-fête », voués à déranger le cours normal des événements, ressortent, dans leurs particularités personnelles, avec un relief singulier : pourvu, cela va de soi, que les documents permettent de jeter sur leur psychologie quelques lueurs. Romancer n'était point son fait. On ne romance jamais qu'à coups d'anachronismes. Bien qu'il avouât lui-même, modestement, que les phénomènes religieux ne comptaient point parmi les plus accessibles à sa sensibilité, il ne les a jamais négligés; l'intelligence suppléa, sur ce point, dans la mesure du possible, à ce que l'intuition, peut-être, manquait à donner. Les vicissitudes des gouvernements et des partis n'ont pas eu de peinture plus attentif. Nul doute, cependant, que son goût ne le portât surtout vers l'étude de l'économie et de la structure sociale. Là, il a tracé son sillon le plus profond. Point « d'économique d'abord », au reste, pas plus que de « politique d'abord ». Simplement la certitude que le devoir de l'historien est de chercher toujours le sous-jacent. Ils ont perdu de vue, disait-il de certains intellectuels allemands, que « l'État, c'est

1. Je me réfère à la date de l'édition anglaise. L'édition française est de 1927. Comment ne pas rappeler ici que la *Revue historique* a eu l'honneur de publier les premiers articles où Pirenne exprima, sur l'histoire urbaine, des vues qui devaient être si fécondes? Voyez aux t. LIII, 1893; LVII, 1895, et LXVII, 1898.

2. *La tâche de l'historien*, p. 18 du tirage à part.

eux-mêmes ». Il ne voulait point, lui, que, dans le passé pas plus que dans le présent, on oubliât de déceler, derrière l'échafaudage des institutions politiques, les classes, les groupements locaux, les familles, le jeu des intérêts et des passions, les hommes en un mot. C'est pourquoi ce grand historien de l'économie fut en même temps un grand historien de l'État, urbain, territorial ou national.

* * *

Quand nos maîtres ou nos amis ne sont plus, c'est alors que nous commençons à nous inquiéter de savoir si nous avons assez profité d'eux. Assurément, présenter sous les traits d'un méconnu le savant qui vient de disparaître chargé d'honneurs et de gloire serait friser le ridicule. Et pourtant? Nous est-il permis d'oublier qu'à cet admirable historien de langue française — si vraiment nôtre, au surplus, par sa culture, par ses dons d'ordonnance, de modération, de souveraine clarté — aucune de nos grandes revues littéraires n'a, pendant de longues années, daigné accorder la moindre note — jusqu'au moment où l'une d'elles, après avoir laissé passer sans un mot les *Villes du Moyen Age*, une des plus passionnantes lectures, cependant, qu'il soit aujourd'hui possible de conseiller à un homme un tant soit peu instruit, s'avisait brusquement que, touchant au contemporain et jugé, à tort, capable de flatter certains préjugés nationaux, le dernier volume de l'*Histoire de Belgique* pouvait, en somme, fournir la matière d'un article? Ne voyons-nous pas qu'il se publiait hier encore, chez nous, des livres d'histoire urbaine où Pirenne semble ignoré; que, tous les jours, de jeunes apprentis historiens, pourvus déjà d'un nombre respectable d'années d'atelier — on voudra bien en croire un pédagogue — avouent candidement connaître fort bien l'*Histoire de Belgique*... par son titre. Il n'est nullement question ici, faut-il le répéter, de prêcher pour un dogme. Pirenne n'en reconnaissait pas en histoire, et la valeur d'une action comme la sienne ne se mesure point à la durée de telle ou telle des hypothèses de travail qu'il a proposées que pour être finalement dépassées. Il s'agit simplement de demander que ne se perde point dans les sables, par négligence, incompréhension ou routine, une des influences aujourd'hui les plus nécessaires à nos études, comme, par delà toute spécialité, les plus propres à ouvrir à n'importe quel esprit curieux l'intelligence du passé et par là même, peut-être, du présent. Car — ne nous y trompons pas — l'œuvre de ce robuste ouvrier, qui a commencé à écrire il y a près d'un demi-siècle et n'a cessé de travailler que pour mourir, plus que septuagénaire, se place, en l'année où nous sommes, à une des pointes extrêmes du progrès historique.

Marc Bloch.

Allemagne. — A la dernière page du dernier fascicule paru de la *Historische Zeitschrift* (t. CLII, 3^e livraison), un communiqué de l'éditeur annonce en ces termes un changement de direction de la revue : « Nous regrettons d'avoir à informer nos lecteurs qu'après la publication de la précédente livraison M. le professeur Meinecke a abandonné la direction de la *Historische Zeitschrift*. » Suivent des remerciements bien mérités et l'annonce qu'à partir de la prochaine livraison c'est le professeur K. A. von Müller qui prendra la direction.

La soudaineté de cette résolution, dont témoigne encore la signature que porte la dernière livraison du tome CLII : « En suppléance de M. Meinecke, W. Kienast »,

et le fait que n'est invoqué aucun motif d'âge ou de santé, pourraient donner quelque vraisemblance à l'idée qu'on n'a pas affaire là à une retraite tout à fait volontaire et qu'une certaine indépendance de jugement, qui s'est marquée dans des articles ou des comptes-rendus de la *Historische Zeitschrift*, n'y est pas entièrement étrangère. Mais ce n'est ici ni l'occasion ni le lieu d'insister.

Par contre, au moment où se retire de l'activité l'un des plus éminents, et sans doute même le plus éminent des savants qui se soient consacrés dans la période la plus récente à l'étude et à l'explication de l'Allemagne contemporaine, la *Revue historique*, qui s'associait naguère à la célébration de son soixante-dixième anniversaire (t. CLXX, p. 593), se doit à elle-même de renouveler son hommage d'estime et de respect à l'historien de vaste savoir, de grande finesse et de haute conscience qui, même dans les moments critiques où la guerre et ses suites obnubilaient chez tant d'esprits le sens de la vérité historique, a su concilier dans une très large mesure ses devoirs envers sa patrie et envers l'histoire impartiale et véridique.

France. — Sous le nom de *Thalès*, l'Institut d'histoire des sciences et des techniques de l'Université de Paris vient de publier le premier recueil annuel (1934) de ses travaux (Félix Alcan, 1935, xix-184 p. ; prix : 30 fr.). On trouvera dans cet élégant volume d'abord les renseignements indispensables sur la constitution et le programme de l'Institut, puis « des extraits des cours correspondant au programme de l'Institut et des conférences qui y ont été faites... », notamment de M. L. de Broglie (*Coup d'œil sur l'histoire de l'optique*), de M. Laignel-Lavastine (*Études morphologiques : transformisme*), de M. Louis Massignon (bibliographie du cours de sociologie musulmane [au Collège de France, année 1932-1933] sur *La formation du vocabulaire scientifique arabe chez les encyclopédistes Qarmates du X^e siècle*), de M. Abel Rey (*La pensée scientifique et le système du monde depuis le IV^e siècle jusqu'à la fin du V^e*) et, après les conférences de MM. P. Sergescu, Pierre Brunet, Jean Daujat et H. Volklinger et de M^{me} H. Metzger, celles — nous les citerons en raison de leur caractère spécial — de M. E.-H. Guitard (*Les eaux minérales en Occident dans le haut Moyen Age [du V^e au XIII^e siècle]*) et de M. P.-J. Charliat (*L'Académie royale de marine et la révolution nautique au XVIII^e siècle*). — La troisième partie contient des mémoires originaux, pour servir à la proche histoire et à l'histoire générale des sciences, de MM. Jean Mariani (*La signification philosophique de la théorie des Quanta*), E. Pinel (*Le mécanisme de la vaccinothérapie*), Jacques Soustelle (*Les sciences sociales et la sociologie générale*) et P. Ducassé (*La pensée mathématique d'Auguste Comte*).

Les rédacteurs de ce recueil se proposaient, en outre, de mettre, grâce à une chronique scientifique, à des comptes-rendus critiques et à des bibliographies consacrées aux rubriques : *histoire des techniques* (M. Russo) ; *histoire générale et philosophie des sciences* ; *mathématiques et astronomie* ; *mécanique, physique, chimie, théories de l'Univers* ; *biologie* ; *sciences arabes* ; *histoire de la médecine*, « un instrument précieux de travail entre les mains de tous ceux qu'intéressent l'histoire des sciences et des techniques et leur philosophie » ; mais l'obligation de paraître rapidement ne leur a pas permis de donner à cette œuvre d'information le développement qu'ils auraient souhaité. Les recueils ultérieurs seront beaucoup plus complets à ce point de vue et on nous fait notamment espérer un dépouillement aussi large que possible des périodiques français et étrangers consacrés à ces disciplines.

M. Abel Rey, à l'activité de qui la belle collection dirigée par M. Henri Berr doit

déjà deux importants volumes, a heureusement rattaché, en avant-propos, ce nouvel effort à la tendance actuelle de l'humanisme, telle qu'elle s'affirmait récemment encore à Nice, lors du II^e Congrès de l'Association Guillaume Budé (23-27 avril 1935) : l'humanisme « véritable » ne veut plus être exclusivement littéraire ; pour s'adapter aux conditions et aux besoins de la vie moderne, pour être « vivant », il doit chercher dans l'étude de la pensée scientifique « la voie par où l'on peut sortir de survivances désuètes et d'une culture qui, par ce qu'elle garde de formel, est à l'antipode du véritable « humanisme ». C'était déjà, on se le rappelle, le jugement exprimé par M. Léon Brunschwig dans la préface qu'il écrivait, il y a une dizaine d'années, pour l'*Histoire des sciences exactes et naturelles dans l'Antiquité gréco-romaine*, de M. Arnold Reymond.

LOUIS LAURENS.

— Le tome IV des *Anciennes familles de France*, le dictionnaire historique et héraldique des familles nobles et notables d'André Guirard, est actuellement en préparation. Afin d'éviter toute erreur ou omission dans les notices qui pourraient être publiées sur leurs familles, l'auteur prie les intéressés de bien vouloir lui écrire au plus tôt, 12, rue Clément-Roassal, Nice (*Alpes-Maritimes*), pour l'examen de la documentation en leur possession.

— M. L. Halphen, qui, dans un compte-rendu critique paru dans cette *Revue* (t. CLXXI, p. 406), avait indiqué à nos lecteurs la grande valeur de l'ouvrage de M. Dawson, *The making of Europe* (Londres, Sheed et Ward, 1932, in-8°, xxiv-317 p.), l'importance des idées neuves et suggestives de l'auteur, a rendu au public français un nouveau service dont il lui sera particulièrement reconnaissant. Il a fait préparer sous sa direction, puis revu et révisé une traduction de l'original anglais ; la bibliographie a été complétée ; seules — malheureusement — les cartes et les illustrations, du reste peu nombreuses, n'ont pu être reproduites¹.

Italie. — Les *Atti della Reale Accademia dei Lincei. Notizie degli scavi di antichità* ont publié des *Indici generali, 1876-1930*. C'est un volume de 219 pages, comprenant quatre tables : localités, matières, auteurs, données épigraphiques.

Yougoslavie. — La Société historique yougoslave publie le premier numéro d'une *Revue historique yougoslave* (*Jugoslovenski istoriski časopis*), qui paraîtra à Ljubljana, Zagreb et Belgrade deux fois par an. Le tiers de ce fort volume de 278 pages est formé d'articles. Des comptes-rendus, soit amples, soit brefs, en remplissent le milieu. La fin est consacrée à une chronique des réunions scientifiques et à des nécrologies. — Ce premier numéro est dédié à M. Stanoje Stanojevic, professeur à l'Université de Belgrade et directeur de la nouvelle publication, à l'occasion du soixantième anniversaire de sa naissance. Dans l'article de tête, le jubilaire lui-même trace le programme de la revue, destinée à traiter toutes les questions qui touchent directement ou indirectement à l'histoire du peuple yougoslave.

1. Christopher Dawson, *Les origines de l'Europe et de la civilisation européenne*, traduit sous la direction et avec un avant-propos de Louis Halphen. Rieder, 1934, 326 p. Prix : 25 fr.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Abyssinia and Italy. Information department paper n° 16, 343.
- Acta Archivi centralis Esthoniae, n° 3, 583.
- Adamescu (Gh.). Contribution à la bibliographie roumaine, 487.
- Istoria literaturii românești, 491.
- Adams (H. P.). The life and writings of Giambattista Vico, 99.
- (James Truslow). L'aventure américaine. Histoire nouvelle des États-Unis par un Américain, 336.
- Agar (Herbert). The american presidents from Washington to Harding, 134.
- Agentia diplomatică a României în Paris sub Cuza Vodă, 521.
- Aimé (Denise). Dupont de Nemours, honnête homme, 235.
- Albert (Madeleine). La première Restauration dans la Haute-Garonne, 278.
- Le fédéralisme dans la Haute-Garonne, 251.
- Amato (Atilio). La Moscova, 287.
- Ammann (Hektor). Alt-Aarau, 353.
- Das Kloster Königsfelden, 353.
- Andriscu (I.). La Dacie avant les Roumains, 505.
- Angelescu (I.). Histoire économique des Roumains, 504.
- Annuaire interparlementaire. La vie politique et constitutionnelle des peuples, 1935, 341.
- Annuaire statistique de la Société des Nations, 1934-1935, 341.
- Annual register 1934 (The), 340.
- Antipa (G.). L'occupation ennemie de la Roumanie et ses conséquences économiques et sociales, 531.
- Arbos (Ph.). L'Auvergne, 391.
- Archivo del General Miranda; t. XIII: Revolución francesa; muerte del mariscal Duchastellet y Cartas, 1792-1808; publ. par Vicente Davila, 74.
- Armel d'Étel (P.). Les Capucins du diocèse de Metz pendant la Révolution, 255.
- Ashbourne (Lord). Grégoire and the french Revolution, 235.
- Augustin-Thierry (A.). Le prince impérial, 600.
- Aymer de la Chevalerie (Louis, marquis). Journal d'émigration; publ. par Henri Carré, 72.
- Babel (A.). La Bessarabie, 500.
- Baby (Jean), etc... A la lumière du marxisme, 579.
- Bac (Ferdinand). Intimités de la III^e République, de Monsieur Thiers au président Carnot. Souvenirs de jeunesse, 118.
- Bachelier (A.). Essai sur l'Oratoire à Nantes au XVII^e et au XVIII^e siècle, 103.
- Le jansénisme à Nantes, 106.
- Bachelin (L.). Esquisse esthétique sur l'œuvre du peintre Stoica, 537.
- Bainville (Jacques). La troisième République, 1870-1935, 600.
- Balducci (Hermes). Architettura turca in Rodi, 355.
- Balland (Robert). Sully, soldat, ministre et gentilhomme campagnard, 1560-1641, 58.
- Balon (Joseph). Le contrepan-lansage dans le droit namurois au XIV^e siècle, 306.
- Balz (G.). Les églises d'Étienne le Grand, 533.
- Les églises moldaves du XVI^e siècle, 533.
- Les églises moldaves des XVII^e et XVIII^e siècles, 533.
- Voir Iorga (N.).
- Bănescu (M.). Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube, 509.
- Barral (R. P.). M. Eminescu. Poèmes choisis, 491.
- Barré (Paul). Essai psycho-pathologique sur Danton, 242.
- Barrès (Maurice). Mes cahiers; t. IX: 1911-1912, 603.
- Barthou (Louis). Danton, 239.
- Basdevant (Jean). La condition internationale de l'Autriche, 588.
- Baudiment (Louis). Un mémoire anonyme sur François Pallu, principal fondateur des Missions étrangères, 137.
- Bayley (Harold). The lost language of London, 316.
- Bazautay (M.). La pénétration de l'enseignement dans le sandjak autonome d'Alexandrette, 353.

- Beaucorps (Ch. de)*. La famille de La Roche-Jacquelin aux Antilles. Souvenirs d'émigration, 244.
- Begbie (Harold)*. Vies transformées : les origines du mouvement d'Oxford, 130.
- Ben Milad (docteur Ahmed)*. L'école médicale de Kairouan aux ^x^e et ^x^e siècles, 553.
- Benoît (Fernand)*. Voir *Blanchet (Adrien)*.
- Bercaru (V.)*. La réforme agraire en Roumanie, 531.
- Bernardin (Edith)*. Les idées religieuses de Madame Roland, 237.
- Besnier (Robert)*. Voir *Perrot (Ernest)*.
- Beutin (Ludwig)*. Der deutsche Seehandel im Mittelmeergebiet bis zu den napoleonischen Kriegen, 462.
- Bianu (I.) et Hodos (N.)*. Bibliographie roumaine ancienne, 487.
- Bibescu (princesse M.)*. Izvor, 491.
- Bibliographie critique des principaux travaux parus sur l'histoire de 1600 à 1914*, en 1932 et 1933, 387.
- Biessle (Alois)*. Die Bedeutung der französischen Revolution für die Französisierung des Elsass, 249.
- Bigo (Robert)*. Les bases historiques de la finance moderne, 475.
- Bindoff (S. T.), Malcolm Smith (E. F.) et Webster (C. K.)*. British diplomatic representatives 1789-1852, 128.
- Birley (Eric)*. Corbridge, roman station (Corstopitum), 604.
- Birmé (A.)*. Histoire économique de l'Europe, 1760-1932, 291.
- Blanchet (Adrien)*. Forma Orbis romani, Carte archéologique de la Gaule romaine; fasc. IV : Carte de la partie occidentale du département du Var et de la partie orientale des Bouches-du-Rhône, d'après les recherches de MM. Paul Couissin, H. de Gérin-Ricard et Fernand Benoît, 91.
- Blandi (Joseph G.)*. Maryland business corporations, 1783-1852, 133.
- Bloch (Marc)*. Le problème de l'or au Moyen Age, 474.
— Liberté et servitude personnelle au Moyen Age, particulièrement en France; contribution à une étude des classes, 479.
- Blum (André)*. Les origines du papier, 464.
- Bobé (L.)*. Voir *Flahaut (Charles-Claude)*.
- Bogdan (I.)*. Les chroniques inédites relatives à l'histoire roumaine, 488.
— Les chroniques moldaves antérieures à Ureche, 488.
- Boldur (A.)*. La Bessarabie et les relations russo-roumaines, 500.
- Bolton (Herbert-Eugène)*. Font's complete diary : a chronicle of the founding of San-Francisco, 132.
- Bondois (Paul-M.)*. L'épizootie de 1763, 306.
— Le privilège exclusif au ^{xviii}^e siècle, 465.
- Borlandi (Franco)*. Il problema delle comunicazioni nel secolo ^{xviii}^e nei sui rapporti col risorgimento italiano, 309.
- Boschot (Adolphe)*. Théophile Gautier, 599.
- Bossy (M.)*. Politica externă a României între anii 1873-1880, 526.
- Boüard (Michel de)*. Sixte-Quint, Henri IV et la Ligue. La légation du cardinal Cautani en France, 1589-1590, 56.
— Voir *Cochin (Augustin)*.
- Boulé (F.)*. Les tanneries de Seine-et-Oise pendant la Révolution et sous l'Empire, 467.
- Bour (L.)*. Die kirchlichen Zustände in Rieding und im Saarburgerland während der Revolution, 254.
- Boutière (J.)*. La vie et l'œuvre de Ioan Creanga, 491.
- Boyer (Ferdinand)*. Les assemblées révolutionnaires à Paris. Projets de salles et architectes, 1789-1792, 83.
— (*Hippolyte*). Histoire des corporations d'arts et métiers de la ville de Bourges, t. II, 465.
- Braesch (Fritz)*. Finances et monnaies révolutionnaires; 1^{er} fascicule : Les exercices budgétaires 1790 et 1791, d'après les comptes du Trésor, 260.
- Brătianu (G.)*. La politique étrangère du prince Cuza et le développement de l'idée nationale, 521.
— Le problème des relations russo-roumaines pendant la guerre de 1877-1878 et au Congrès de Berlin, 527.
— Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au ^{xiii}^e siècle, 512.
— (*G. J.*). Servage de la glèbe et régime fiscal, essai d'histoire comparée roumaine, slave et byzantine, 308.
- Bretot (J.)*. La vie politique en Côte-d'Or sous le Directoire, 251.
- Bremond (H.)*. Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de Religion; t. XI : Le procès des mystiques, 101.
- Brétaudeau (Léon)*. Le bienheureux Pierre-René Rogue, prêtre de la Mission, 1758-1796, 256.
- Brinkmann (Carl)*. The place of Germany in the economic history of the ^{xix}^e century, 300.
- Brinton (Crane)*. A decade of revolution, 1759-1799, 78.
- Brunot (Ferdinand)*. Histoire de la langue française des origines à 1900; t. VIII : Le français hors de France au ^{xviii}^e siècle;

- première partie : Le français dans les divers pays d'Europe, 111.
- Buckland (C. S. B.)*. Friedrich von Gentz's relations with the British Government during the Marquis Wellesley's foreign secretaryship of state (from 1809 to 1812), 285.
- Metternich and the British government from 1809 to 1813, 284.
- Burguburu (Paul)*. Essai de bibliographie métrologique universelle, 288.
- Bus (Charles du)*. Stanislas de Clermont-Tonnerre et l'échec de la révolution monarchique, 1757-1792, 235.
- Busquet (R.)*. Voir *Richaud (Louis)*.
- Busson (Henri)*. La pensée religieuse française de Charron à Pascal, 47.
- Calendar of Treasury Books. 1 September 1698 to 1 July 1699, preserved in the P. Record Office, vol. XIV, 128.
- Caliani (M.)*. L'enseignement minoritaire en Transylvanie, 503.
- Calmette (J.)*. L'élaboration du monde moderne, 96.
- Calvet (Henri)*. L'accaparement à Paris sous la Terreur. Essai sur l'application de la loi du 26 juillet 1793, 266, 314.
- Un plagiat de Camille Desmoulins. Le n° 3 du Vieux-Cordelier, 241.
- Camon (général)*. Quand et comment Napoléon a conçu son système de manœuvre, 276.
- Cantacuzène (Jean)*. Catalogue de l'exposition d'art roumain ancien et moderne, 537.
- Capasso (Carlo)*. L'unione europea e la grande alleanza del 1814-15, 285.
- Cappatti (Louis)*. Belvédère sous la Révolution, 252.
- La Révolution française et le consul de France à Nice, 73.
- Caplan (Harry)*. Mediaeval artes praedicandi ; a hand-list, 614.
- Carcopino (J.)*. Les richesses des Daces et le redressement de l'empire romain sous Trajan, 499.
- Caron (Pierre)*. Le fonds du Comité de Santé générale, 75.
- La Commune de Paris et les massacres de Septembre, 83.
- La mission de Loyseau et de Bonneville à Rouen, 83.
- Les « Défenseurs de la République », 84.
- Robespierre et la Gironde au 2 septembre 1793, 83.
- Carré (Henri)*. Le faux évêque des Vendéens et le procès des cinq, 257. Voir *Aymer de la Chevalerie (Louis, marquis)*.
- (lieutenant-colonel *Henri*). Sully, sa vie et son œuvre, 57.
- Carreyre (J.)*. Le jansénisme durant la Régence, t. II, 324.
- Carton de Wiart (comte)*. Marguerite d'Autriche. Une princesse belge de la Renaissance, 130.
- Carus-Wilson (Miss E. M.)*. The origin and early development of the Merchant Adventurers : organization in London as shown in their own mediaeval records, 458.
- Casanova (abbé)*. La Corse et les États généraux de 1789, 252.
- Cataluccio (Francesco)*. Antonio di San Giuliano e la politica estera italiana dal 1900 al 1914, 331.
- Cavalié Mercer*. Journal de la campagne de Waterloo ; trad. par *Maxime Valère*, 274.
- Cazes (André)*. Grimm et les Encyclopédistes, 595.
- Cecropid (D.)*. La loi agraire en Roumanie et ses conséquences économiques, 531.
- Chabanier (E.)*. Astronomie méditerranéenne et marine grecque, 586.
- Chabaud (A.)*. Barbaroux physicien, 239.
- Chapuisat (Édouard)*. L'influence de la Révolution française sur la Suisse. Le département du Léman, 271.
- Charon (P.)*. Voir *Polin (R.)*.
- Chataigneau (Y.)*. Voir *Sion (J.)*.
- Chateaubriand*. Les Natchez ; édité par *Gilbert Chinard*, 568.
- Chesney (Miss Kathleen)*. Œuvres poétiques de Guillaume Crétin, 43.
- Chinard (Gilbert)*. Voir *Chateaubriand*.
- Voir *Colbert Maulevrier (comte de)*.
- Chlepnier (B. S.)*. Les banques belges depuis la guerre, 476.
- Chouville (Léon)*. Voir *Frazer (Sir James)*.
- Chroust (Anton)*. Das Grossherzogtum Würzburg, 1806-1824. Die aussere Politik des Grossherzogtums, 283.
- Ciampini (Raffaele)*. La fine del maresciallo Ney, 287.
- Napoleone, 277.
- Un osservatore italiano della rivoluzione francese : lettere inedite di Filippo Mazzei al re Stanislao Augusto di Polonia, 73.
- Ciordnescu (M.)*. Documents concernant le règne de Mihai Radu, 517.
- Claude (André)*. Étienne Mollevaut et la vie politique en Lorraine, 1744-1816, 238.
- L'administration du district de Neufchâteau-Mouzon-Meuse, juin 1790-novembre 1794, 248.
- Cleray (Édouard)*. L'affaire Favras, 1789-1790, 81.
- Cobbold (Lady Evelin)*. Pilgrimage to Mekka, 352.
- Cochin (Augustin)* et *Boüard (Michel de)*.

- Les actes du gouvernement révolutionnaire, 23 août 1793-27 juillet 1794; t. II : 4 décembre 1793-31 mars 1794, 74.
- Coculescu (H.)*. Les coopératives paysannes en Roumanie, 531.
- Coghlan (Daniel)*. The ancient land tenures of Ireland, 304.
- Colbert-Maulevrier (comte de)*. Voyage dans l'intérieur des États-Unis et au Canada; publ. par *Gilbert Chinard*, 327.
- Colloredo-Mannsfeld (prince)*. Voir *Mansfeld (Pierre-Ernest)*.
- Connène (N. P.)*. La terre roumaine à travers les âges, 493.
- Compton (Piers)*. Camille Desmoulins. A revolutionary study, 241.
- Constant (G.)*. The Reformation in England; I : The English Schism : Henry VIII, 1509-1547, 606.
- Constantinescu (M.)*. L'évolution de la propriété rurale et la réforme agraire en Roumanie, 531.
- Contenson (baron Ludovic de)*. La Société des Cincinnati de France et la guerre d'Amérique, 1778-1783, 109.
- Corbino (Epicarmo)*. Annali dell'economia italiana; vol. III : 1881-1890, 299.
- Cormack (Alexander A.)*. Our ancient and honourable craft, 468.
- Cornélissen (Christian)*. Traité général de science économique; t. II : Théorie du salaire et du travail salarié, 482.
- Costin (Miron)*. Chronique de Moldavie; trad. *Picot*, 489.
- *Mironis Costini chronicon terrae Moldaviae*, 489.
- Couassin (Paul)*. Voir *Blanchet (Adrien)*.
- Coulet (Joseph)*. Le journal historique de la Révolution d'Avignon; publ. par *Pierre Vailland*, 70.
- Coursac (Jacques de)*. Simon de Sacy, ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte, 1764-1799, 260.
- Coville (Alfred)*. Voir *Studies in Anglo-French history*.
- Croce (Benedetto)*. Orientamenti; piccoli saggi di filosofia politica, 585.
- Currie (Laurence)*. The baton in the knapsack, 277.
- Curtayne (Alice)*. Saint Brigid of Ireland, 552.
- Dauphin (V.)*. Les fabricants de bas au métier à Angers, 466.
- David (Henri)*. De Sluter à Sambin. Essai critique sur la sculpture et le décor monumental en Bourgogne au xv^e et au xvi^e siècle. La Renaissance, 50.
- Davile (Vicente)*. Voir *Archivio del General Miranda*.
- Davy (M.)*. Les Dominicaines, 136.
- Dechesne (Laurent)*. Histoire économique et sociale de la Belgique, 293.
- Decugis (Henri)*. Le destin des races blanches, 125.
- Dedin-Laporte (P.)*. La seigneurie du Plessis-Gassot en Paris, 264.
- Defresne (A.)*. Culture de la vigne au xviii^e siècle dans la région parisienne, 304.
- Delatte (L.)*. La vente des biens nationaux dans l'arrondissement de Namur, 270.
- Delsaux (Hélène)*. Condorcet journaliste, 1790-1794, 237.
- Demoulin (Robert)*. Les journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province, 591.
- Densușianu (Nicolas)*. Dacia preistorică, 505.
- *(O.)*. Histoire de la langue roumaine, 489.
- *Literatura românească modernă*, 491.
- Denucé (Jean)*. Italiensche koopmansgeslachten te Antwerpen in de xvi-xviii^e eeuwen, 589.
- Depors (H.)*. Recherches sur l'état de l'industrie des cuirs en France pendant le xviii^e siècle et le début du xix^e, 266.
- Derieux (Henry)*. La poésie française contemporaine, 1885-1935, 601.
- Descamps (Paul)*. Le Portugal, la vie sociale actuelle, 611.
- Deslandres (Maurice)*. Histoire constitutionnelle de la France de 1789 à 1870, t. I, 88.
- Despois (J.)*. La colonisation italienne en Libye. Problèmes et méthodes, 343.
- *Le Djebel Nefousa (Tripolitaine)*, 343.
- Devaud (Eugène)*. La pédagogie scolaire en Russie soviétique, 135.
- Devismes (Bernard)*. Le secret de Louis XVIII, 86.
- Dhôtel (Yves)*. Joseph Le Bon à Arras sous la Terreur. Essai sur la psychose révolutionnaire, 242.
- Diculescu (C.)*. Die Gepiden, 508.
- Dimier (Louis)*. Histoire et causes de notre décadence, 597.
- Dimitriu (C.)*. Le problème administratif en Roumanie, 531.
- Doble (Rév. Gilbert H.)*. Cornish Saint series, 613.
- Documents diplomatiques français, 1871-1914; 3^e série : 1911-1914; t. VIII : 11 août-31 décembre 1913, 603.*
- Dodwell (H. H.)*. The Cambridge shorter history of India, 338.
- Dominican spirituality*, 136.
- Donat (Jean)*. La carrière politique du général Dupuy, 251.

- Doucet (Roger)*. Le Grand Parti de Lyon, 51, 477.
- Doughty (Arthur G.)*. Rapport sur les archives publiques pour l'année 1934, 131.
- Downey (Fairfax)*. Soliman le Magnifique, 610.
- Dragoi (S.)*. Trois cents plaintes, 492.
- Dragomir (S.)*. La Hongrie et le problème de la Transylvanie, 502.
- La Transylvanie roumaine et ses minorités ethniques, 503.
- Les deux attitudes du comte Bethlen, 501.
- Dreyer (Johannes)*. Deutschland und England in ihrer Politik und Presse im Jahre 1904, 329.
- Drouhet (Ch.)*. Alecsandri et les écrivains français, 491.
- Dubois (Eugène)*. Histoire de la Révolution dans l'Ain, t. II et III, 251.
- Duclos (Pierre)*. La notion de constitution dans l'histoire de l'Assemblée constituante de 1789, 89.
- Duhamel (Jacques)*. Essai sur le rôle des éléments paranoïaques dans la genèse des idées révolutionnaires, 242.
- Dunham (Arthur)*. Michel Chevalier et le traité de 1860, 462.
- Dupire (Noël)*. Jean Molinet, la vie, les œuvres, 43.
- Dupont (Marcel)*. Murat, 287.
- Durry (Marie-Jeanne)*. En marge des « Mémoires d'outre-tombe ». Fragments inédits, 568.
- La vieillesse de Chateaubriand, 568.
- Duheil (Jean)*. Histoire de l'école centrale de la Creuse, 248.
- East (V.)*. The union of Moldavia and Wallachia, 520.
- Economu (G.)*. Les phases de la propriété foncière en Roumanie jusqu'aux lois agraires de 1907, 526.
- (général) et *Gheorgiu* (commandant). Études critiques sur les guerres balkaniques, 527.
- Elgood* (lieutenant-colonel P. G.). Bonaparte's adventure in Egypt, 259.
- Eliade (Pompiliu)*. Grégoire Alexandrescu et ses maîtres français, 490.
- Emerit*. Les complots polonais et hongrois en Roumanie, 522.
- (M.). L'adoption fraternelle en Valachie, 512.
- La solidarité du clan dans l'ancienne Roumanie, 512.
- Erlanger (Philippe)*. La jeunesse d'Henri III, 55.
- Espinas (Georges)*. Les boulangers-pâtisiers d'Arras, 1356, 466.
- Les origines du capitalisme. Sire Jehan Boinebroke, patricien et drapier douaisien, 7-1286 environ, 472.
- Espinas (Georges)*. L'organisation corporative des métiers de la draperie à Valenciennes dans la seconde moitié du XIV^e siècle, 1362-1403, 466.
- Études d'observation sociale. Que se passe-t-il dans le monde? 584.
- Evans (I.)*. The agrarian revolution in Roumania, 532.
- Expert* (chanoine). La Vierge noire de Paris, 136.
- Fabry* (abbé de). Mémoires de mon émigration; publ. par *Ernest d'Hauterive*, 71.
- Fabureau (Hubert)*. Guillaume Apollinaire, 578.
- Fahmy (Scandar Naguil)*. La France en 1814 et le Gouvernement provisoire, 31 mars-14 avril 1814, 278.
- Falco (Giorgio)*. La polemica sul medio evo, 127.
- Fanfani (Amintore)*. Un mercante del Trecento, 609.
- Favez (Ch.)*. L. Annaei Senecae dialogorum liber VI : Ad Marciam de consolatione, 588.
- Favre* (R. P. J.). Une grande mystique au XVIII^e siècle : la vénérable Marie-Céleste Crostarosa, 562.
- Fay (C. R.)*. The corn laws and social England, 460.
- (E. Stuart). Why Piccadilly? The story of the names of London, 347.
- Fedden (Katharine)*. Manor life in old France, 54.
- Ferent (I.)*. Les Coumans et leur évêché, 509.
- Filitti (I.)*. Évolution des classes sociales dans la vieille histoire des Principautés, 504.
- Fischer (Arthur)*. Napoléon et Anvers, 280.
- Flahaut* (comte de La Billarderie d'Angivillier, Charles-Claude). Mémoires; publ. par *L. Bobé*, 69.
- Flavigny (Pierre)*. Le régime agraire en Angleterre au XIX^e siècle, 305.
- Flechner (Jean Atherton)*. Voir *Lorwin* (Lewis L.).
- Florange (Ch.)*. Le vol de l'Aigle, 1815, 278.
- Fonclare* (général de). Un officier de fortune au XVI^e siècle : le maréchal de Monluc, 55.
- Forbes (R. J.)*. Notes on the history of ancient roads and their construction, 587.
- Forciolli (J.)*. Une institution révolutionnaire. Le tribunal de famille, d'après les archives du district de Caen, 90.
- Fortescue (B.)*. Napoleon's heritage. An ethnic reconstruction which explains his mortal duel with England, 276.
- Foster* (Sir William). East London, 605.

- Fotino (G.)*. Contribution à l'étude de l'ancien droit coutumier roumain, 504.
- Fournier (L.)*. Histoire politique de la municipalité de Guingamp, de la révolte parlementaire de 1788 à l'organisation révolutionnaire de 1790-1791, 247.
- Franchi (Anna)*. Caterina de Medici, regina di Francia, 55.
- Frazer (Sir James)*. La crainte des morts dans la religion primitive; trad. par Léon Chouville, 613.
- Frencken (Joséphine)*. Agnès Arnauld, 138.
- Fridieff (Michel)*. Les origines du referendum dans la Constitution de 1793, 89.
- Froidcourt (Georges de)*. La guillotine ligénoise et les exécuteurs des arrêts criminels, 270.
- Fugier (A.) et Maubourguet (J.)*. Lettres de Versailles sur les États généraux, 68.
- Gabory (Émile)*. Les bourgeois dans la tempête. Le voyage à Paris des Cent-trente-deux Nantais, 85.
- Gailly de Taurines (Ch.)*. Voir *Rabutin (François de)*.
- Gain (André)*. Liste des émigrés, déportés et condamnés du département de la Moselle; 6^e partie: U-Z, 73.
- Gal (L.)*. L'architecture religieuse en Hongrie du XI^e au XIII^e siècle, 536.
- Galy (François)*. La notion de constitution dans les projets de 1793, 89.
- Gamon (Julien)*. Essai historique sur les couvents franciscains du Puy-en-Velay, 2^e partie, 614.
- Ganshof (François-L.)*. Voir *Lot (Ferdinand)*.
- Garino-Canina (Attilio)*. Il pensiero politico-economico di Carlo Ignazio Giulio, 610.
- Garlick (Richard Cecil)*. Philip Mazzei, friend of Jefferson. His life and letters, 108.
- Garrigues (Georges)*. Les districts parisiens pendant la Révolution française, 82.
- Garsou (Jules)*. Les débuts d'un grand règne, t. II, 344.
- Gaston-Martin*. La vie bourgeoise à Nantes sous la Convention, 266.
- Voir *Volney (C.-François)*.
- Gaudemet (Eugène)*. L'interprétation du Code civil en France depuis 1804, 598.
- Gavanescu (général)*. Notre guerre pour l'achèvement de l'unité nationale, 530.
- Geisendorf-Des Gouttes*. Les prisonniers de guerre sous le Premier Empire. Gêbles et pontons d'Espagne; t. I: L'expédition et la captivité d'Andalousie, 115.
- Gérin-Ricard (H. de)*. Voir *Blanchet (Adrien)*.
- Gerland (E.)*. Valentinians Feldzug des I. 368. und die Schlacht beim Solicinum, 588.
- Gerretson (C.) et Geyl (P.)*. Briefwisseling en aantekeningen van Willem Bentinck, heer van Rhooen, 135.
- Gershoy (Leo)*. The french Revolution and Napoleon, 78.
- Geyl (P.)*. Voir *Gerretson (C.)*.
- Ghika-Budegti (M.)*. Les origines et les influences étrangères jusqu'à l'époque du prince Neagoe Basarab: le vieux style roumain du XVI^e siècle, 535.
- Gignoux (C. J.)*. La planche à assignats, 262.
- Gilbert (E. W.)*. The exploration of Western America, 1800-1850, 561.
- Gilson (Étienne)*. Saint Thomas d'Aquin, 136.
- Girard (Albert)*. Les étrangers dans la vie économique de l'Espagne aux XVI^e et XVII^e siècles, 460.
- Giurescu (C.)*. Les « rumâni », 505.
- Considérations sur l'historiographie roumaine, 487.
- Contributiuni la studiul marilor dregători in secolele XIV și XV, 512.
- Godart (Justin)*. Le jansénisme à Lyon, Benoît Fourgon, 1687-1773, 105.
- Les événements de novembre 1831 à Lyon, 483.
- Godechot (Jacques)*. La propagande royaliste aux armées sous le Directoire, 87.
- Godfrin (J.)*. Cahiers de doléances des bailliages des généralités de Metz et de Nancy pour les États généraux de 1789; 1^{re} série: Département de Meurthe-et-Moselle; t. IV: Cahiers du bailliage de Nancy, 65.
- Goehring (Martin)*. Die Feudalität in Frankreich vor und in der grossen Revolution, 264.
- Gorceix (S.)*. Voir *Iorga (N.)*.
- Goyau (Georges)*. Une épopée mystique. Les origines mystiques du Canada, 131.
- L'Eglise en marche, 138.
- Grasset (colonel A.)*. La guerre d'Espagne, 1807-1813, t. III, 115.
- Gray (Lewis Cecil) et Thompson (E. Katherine)*. History of agriculture in the Southern United States to 1860, 307.
- Greco (V.)*. Versions roumaines des manuels de peinture byzantine, 534.
- Grelie (J.)*. La Charente, étude de fleuve, 309.
- Grenier (Albert)*. Manuel d'archéologie gallo-romaine; deuxième partie: L'archéologie du sol, 546.
- Griffin (J.)*. The contribution of Belgium to

- the Catholic Church in America, 1523-1857, 559.
- Gruffy (Louis)*. La vie et l'œuvre juridique de Merlin de Douai, 235.
- Grunzweig (Armand)*. Le fonds de la mercanzia aux Archives d'État de Florence au point de vue de l'histoire de Belgique, 459.
- Gsell (Paul)*. L'U. R. S. S. et sa foi nouvelle, 613.
- Guémard (Gabriel)*. Pèlerins singuliers et soldats de fortune, 287.
- Guidau (J.-G.)*. Voir *Kirchsen (F.-M.)*.
- Guigneberi (Charles)*. Des prophètes à Jésus; II : Le monde juif vers le temps de Jésus, 538.
- Guittard (Joseph-Esprit-Florentin)*. Souvenirs militaires du Premier Empire, 274.
- Gundolf (Frederic)*. Paracelse; trad. par S. Stelling-Michaud, 584.
- Günther (Adolf)*. Südbayern und Westösterreich zu Beginn des 19 Jahrhunderts, 299.
- Guppy (Henry)*. The John Rylands library Manchester, 1899-1935, 607.
- Halbwachs (Maurice)*. Un grand marchand d'Amérique : John-Jacob Astor, 482.
- Halévy (Élie)*. Sismondi, 485.
- Halgouët (Hervé du)*. Carrière de gentilhomme, 1676-1706, 480.
- Hamilton (Henry)*. The industrial revolution in Scotland, 468.
- Haneq (P.)*. Histoire de la littérature roumaine, 490.
- Hanotaux (G.)*. La guerre des Balkans et l'Europe, 1912-1913, 527.
- Hanoteau (Jean)*. Joséphine avant Napoléon. Le ménage Beauharnais d'après des correspondances inédites, 565.
- Hansen (Joseph)*. Quellen zur Geschichte des Rheinlandes im Zeitalter der französischen Revolution, 1780-1801, t. I et II, 76.
- Haushofer (Karl)*. Napoléon I^{er}, 277.
- Harsin (Paul)*. Crédit public et banques d'État en France, du xvi^e au xviii^e siècle, 474.
- L'abbé de Saint-Pierre économiste, 475.
- Hatter (P. J.)*. La famine du coton en Westphalie, 1861-1865, 470.
- Hauser (Henri)*. La prépondérance espagnole, 1559-1660, 54.
- The characteristic features of French economic history from the middle of the xvi to the middle of the xviii century, 293.
- Hauterive (Ernest d')*. La contre-police royaliste en 1800, 277.
- Voir *Fabry (abbé de)*.
- Heckscher (Eli-F.)*. Der Merkantilismus, 291.
- Heckscher (Eli-F.)*. Sweden in modern economic history, 297.
- Hella (Alzir)*. Voir *Zweig (Stefan)*.
- Henry (Paul)*. Folklore et iconographie religieuse, 492.
- L'abdication du prince Cuza et l'avènement de la dynastie de Hohenzollern au trône de Roumanie, 521.
- Le règne et les constructions d'Étienne le Grand, 514.
- Les églises de la Moldavie du Nord, 514.
- Le grand ouvrage de M. Balj sur les églises moldaves, 533.
- Hériat (Philippe)*. Les souvenirs du prince Michaguine-Skrydloff. Russie blanche et Russie rouge, 612.
- Hérissay (Jacques)*. L'assassinat de Le Pelletier de Saint-Fargeau, 241.
- Les pèlerinages de Paris révolutionnaire. Le Mont Valérien, 256.
- Herlaut (colonel)*. L'éclairage à Paris à l'époque révolutionnaire, 267.
- Projets de création d'une banque royale à la fin du règne de Louis XIV, 1702-1712, 475.
- Hérubel (Marcel-A.)*. Les origines des ports de la Seine maritime, 313.
- Hess (Fanny)*. Albert Sorel als Historiker, 81.
- Hicks (Granville)*. The great tradition. An interpretation of american literature since the Civil War, 120.
- Hinrichs (Carl)*. Die Wollindustrie in Preussen unter Friedrich Wilhelm I, 469.
- Hodog (N.)*. Voir *Bianu (I.)*.
- Hoefst (Bernhard)*. Rankes Stellungnahme zur französischen Revolution, 81.
- Hollis (Christopher)*. Sir Thomas More, 137.
- Holt (W. Stull)*. Treaties defeated by the Senate, 118.
- Houben (H.)*. La liquidation de la Compagnie des Indes, 1793-1794, 84.
- Houdaille (Jacques)*. La crise bancaire aux États-Unis, 476.
- Huber (Hans)*. Karl Heinzen, 1809-1880; seine politische Entwicklung und publizistische Wirksamkeit, 577.
- Hubrecht*. Les conséquences juridiques des mutations monétaires, 471.
- (*Georges*). Montaigne juriste, 47.
- Huguet (Adrien)*. Dictionnaire de la langue française du xvi^e siècle, fascicules 21 et 22, 41.
- Jean de Poutincourt, fondateur de Port-Royal en Acadie, vice-roi du Canada, 1557-1615, 62.
- Le langage figuré du xvi^e siècle, 41.
- Humbert (Pierre)*. Un amateur : Peiresc, 1580-1637, 49.

- Hume (Edgar Erskine)*. La Fayette and the Society of the Cincinnati, 109.
- Hurmuzaki (E.)*. Documents relatifs à l'histoire roumaine, 488.
- Hyslop (Beatrice Fry)*. French nationalism 1789 according to the general Cahiers, 79.
- Répertoire critique des cahiers de doléances pour les États généraux de 1789, 63, 289.
- Ibsen (Henrik)*. Œuvres complètes; trad. par P. G. La Chesnais; t. VII: Œuvres d'Italie, premier séjour (1864-1869); Brand, 351.
- Ile d'Orléans (l')*, 344.
- Iorga (N.)*. Actes relatifs à l'histoire roumaine, 488.
- A history of the Roumanian land, people, civilization, 493.
- Brève histoire de Michel le Brave, 516.
- Correspondance diplomatique roumaine sous le roi Charles 1^{er}, 1866-1880, 526.
- Domnul Tudor, 519.
- Histoire de l'armée roumaine, 498.
- Histoire de l'Église roumaine, 498, 510.
- Histoire des Roumains de Bukovine, 500.
- Histoire des Roumains de la péninsule des Balkans, 504.
- Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie, 503.
- Histoire des Roumains en figures et images, 498.
- Histoire des Roumains et de leur civilisation, 493, 508.
- Histoire des Roumains par les récits des voyageurs, 498.
- Histoire d'Étienne le Grand, 514.
- Histoire du commerce roumain, 499.
- La guerre de l'indépendance roumaine, actions diplomatiques et états d'esprit, 527.
- La politique extérieure de Charles 1^{er}, 526.
- L'art populaire roumain, 536.
- Le premier maître d'idéal national, Georges Lazăr, 519.
- Les arts mineurs en Roumanie, 535.
- Les Juifs de Roumanie, 525.
- Les premières cristallisations d'État des Roumains, 509.
- L'ornementation du vieux livre roumain, 535.
- Phases psychologiques et livres représentatifs des Roumains, 515.
- et *Balg (G.)*. L'art roumain, 532.
- et *Gorceiz (S.)*. Anthologie roumaine, 491.
- Jacob (Louis)*. Joseph Le Bon, 1765-1795; la Terreur à la frontière (Nord et Pas-de-Calais), 241.
- Jacob (Louis)*. La défense du conventionnel Le Bon présentée par lui-même, 241.
- Jérôme (Mgr)*. Un député lorrain aux États généraux de 1789. Jean Colson, curé de Nitting, 254.
- Jerome, S. J. (Rev. A. Gille)*. A catholic plea for reunion, 348.
- Jeulin (Paul)*. Aperçus sur la contractation de Nantes, 1530-1733, 312.
- Jinga (V.)*. La Transylvanie économique et la thèse revisionniste hongroise, 502.
- Jouanne (René)*. Les origines du cadastre ornaï, 275, 302.
- Jouffroy (Louis-Maurice)*. Recherches sur les sources d'une grande ligne de chemin de fer, au XIX^e siècle, 310.
- Une étape de la construction des grandes lignes de chemin de fer en France; la ligne de Paris à la frontière d'Allemagne, 1815-1852, 310.
- Journal of the commissioners for trade and plantations from January 1759 to december 1763, preserved in the Public Record Office*, 326.
- Jouvenel (Henry de)*. La vie orageuse de Mirabeau, 235.
- Jusselin (M.)*. Recherches sur les cahiers de 1789 en Eure-et-Loir; paroisse de Saint-Germain-lès-Alluys, 66.
- Kerby (Chester)*. The english game law system, 305.
- King (colonel E. J.)*. The rule, statutes and customs of the Hospitaliers, 1099-1310, 614.
- Kirchelsen (F.-M.)*. Napoléon; trad. par J.-G. Guidau, 275.
- Napoléon 1^{er}. Sein Leben und seine Zeit; IX^{ter} Band: 1812-1821, 275.
- Kirilescu (C.)*. Histoire de la guerre pour l'achèvement de l'unité nationale, 528.
- La Roumanie dans la guerre mondiale, 530.
- Koeng-Youh (M.)*. La théorie constitutionnelle de Sieyès, 235.
- Koerner (Hermann)*. Studien zur geistesgeschichtlichen Stellung Sebastian Francks, 584.
- Kohn (Hans)*. Die Europäisierung des Orients, 121.
- Kostov. Blgarski narodni ševici*, 504.
- Kritische Beiträge zur Geschichte des Mittelalters. Festschrift für Robert Holtzmann zum sechzigsten Geburtstag*, 93.
- Kuhn (H. Alwin)*. Die französische Handelsprache im 17 Jahrhundert, 42.
- Kulischer (Josef)*. Die Leibeigenschaft in Russland und die Agrarverfassung Preussens im 18 Jahrhundert; eine vergleichende Studie, 309.

- Kurnatowski (Georges)*. Les origines du capitalisme en Pologne, 474.
- L. (M^{me} E.-L. du)*. Madame Élisabeth de France, 1764-1794, 244.
- La Bouère (comtesse de)*. Souvenirs. La guerre de Vendée, 1793-1796, 257.
- La Chesnais (P. G.)*. Voir *Ibsen (Henrik)*.
- Lacouture (abbé Joseph)*. Le mouvement royaliste dans le Sud-Ouest, 1787-1800, 87.
- Lancelot (Gustave)*. Documents relating to currency, exchange and finance in Nova Scotia, 1675-1758, 478.
- Lane (Frederic Chapin)*. Venetian shipping during the commercial revolution, 460.
- Lanzani (Carolina)*. Un problema Sallustiano, 587.
- Silla e Pompeo, la spedizione di Sicilia e d'Africa, 587.
- La Roncière (Charles de)*. Jacques Cartier, 131.
- Lascaris (M.)*. Ioachim, métropolite de Moldavie, 510.
- Las Vergnas (Raymond)*. Le chevalier Rutledge « gentilhomme anglais », 236.
- Latouche (Robert)*. Le prix du blé à Grenoble du x^v au xviii^e siècle, 464.
- Launay (Louis de)*. Monge, fondateur de l'École polytechnique, 242.
- Laurent (Henri)*. Droits de foire et droits urbains aux xiii^e et xiv^e siècles, 311.
- La loi de Gresham au Moyen Age. Essai sur la circulation monétaire entre la Flandre et le Brabant à la fin du xiv^e siècle, 471.
- Lavaquery (E.)*. Necker, fourrier de la Révolution, 234.
- Lavrovski (V.)*. The communication as a factor in the decrease of landownership by the english peasantry, 306.
- Lecoq (Marcel)*. La Contre-Révolution dans le Midi, 1790-1798, 88.
- Lee (Orient)*. Les comités et les clubs des patriotes belges et liégeois, 1791-an III, 269.
- Lefebvre (Georges)*. La foule, 264.
- La Révolution française et les paysans, 264.
- Questions agraires au temps de la Terreur, 67.
- Sur Danton, 239.
- Lefebvre de Béhaine (commandant)*. La campagne de France, t. II et III, 286.
- Lehmann (Konrad)*. Die Rettung Berlins im Jahre 1813, 286.
- Le Menuet de La Jugannière (baron)*. Le chouan Carlos Sourdat et son père, l'agent royal, 245.
- Lemerrier (Pierre)*. Les justices seigneuriales de la région parisienne de 1580 à 1789, 265.
- Lemoine (H.)*. L'origine du club des Jacobins, d'après un document nouveau, 81.
- (Robert-J.) Les étrangers et la formation du capitalisme en Belgique, 473.
- Lemoine (P.-A.)*. Les collections historiques du Cabinet des Estampes, 75.
- Lennard (Reginald)*. English agriculture under Charles II, 305.
- Lenôtre (G.)*. La maison des Carmes, 84.
- Les derniers terroristes, 277.
- Les prisons de Bourg et de Lyon pendant la Terreur, 70.
- Le Parquier (E.)*. Ouvriers et patrons dans la seconde moitié du xviii^e siècle, 480.
- Le Roy (Dr Ch.)*. Établissement et fonctionnement des corporations dans Calais reconquis, 1558-1596, 464.
- Lescure (J.)*. Le bolchévisme de Staline, 612.
- Leuthold, (Rolf)*. Der Kanton Baden, 271.
- Levron (Jacques)*. La Bourse de commerce d'Angers au xviii^e siècle : histoire d'un conflit économique, 313.
- Le diable dans l'art, 356.
- Lévy-Bruhl (Henri)*. Des documents sur la suppression des jurandes et maîtrises, 466.
- La noblesse de France et le commerce à la fin de l'Ancien Régime, 480.
- Un projet de code de commerce à la veille de la Révolution : le projet Miromesnil, 1778-1789, 312.
- Lewin (Wera Rahel)*. Claude de Seyssel, ein Beitrag zur politischen Ideengeschichte des 16. Jahrhunderts, 44.
- Lichtenberger (A.)*. Montcalm et la tragédie canadienne, 132.
- Lignières (Marie-Henri, comte de)*. Souvenirs de la Grande-Armée et de la vieille Garde impériale, 273.
- Lindenberg (P.)*. König Karl von Rumänien, 523.
- Lisseanu (Popa)*. Sources de l'histoire roumaine, 489.
- Lodge (Eleanor C.) et Thornton (Gladys A.)*. English constitutional documents, 1307-1485, 348.
- Loiseau (Hippolyte)*. Goethe, campagne de France et siège de Mayence, 257.
- Loisy (Alfred)*. Y a-t-il deux sources de la religion et de la morale? 583.
- Lokke (Carl L.)*. France and the colonial questions, a study of contemporary french opinion, 1763-1801, 267.
- The Trumbull episode, 133.
- Lorenzi de Bradi (M.)*. Les misères de Napoléon, 277.
- Lorwin (Lewis L.) et Flexner (Jean Ather-ton)*. The American Federation of Labor : history, policies and prospects, 484.
- Lot (Ferdinand)*. Les invasions germani-

- ques. La pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain, 550.
- Lot (Ferdinand) et Fawtier (Robert)*. Le premier bugdet de la monarchie française : le compte général de 1202-1203, 476.
- *Pfister (Christian) et Ganshof (François-L.)*. Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888, 550.
- *(Fernand)*. Alfred Jarry. Son œuvre, 578.
- Louchiski (J.)*. Régime agraire et populations agricoles dans les environs de Paris à la veille de la Révolution, 264, 303.
- Lowther (Anthony W. G.)*. The roman theatre at Verulamium. A reconstruction, 604.
- Lubimenko (Inna)*. Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand, 458.
- Lumbroso (Giacomo)*. I moti popolari contro i Francesi alla fine del secolo XVIII, 1786-1800, 259.
- Lyon (E. Wilson)*. Louisiana in French diplomacy, 280, 345.
- Mac Clellan (George B.)*. Venice and Bonaparte, 257.
- Mac Kay (Donald Cape)*. The national workshops in the french Revolution of 1848, 483.
- Un « imprimé perdu » sur la dissolution des ateliers nationaux, 483.
- Mackensie (W. C.)*. The Western Isles. Their history, traditions and place-names, 332.
- Macleod (Donald J.)*. Voir *Martin (Martin)*.
- Mac Nair Wilson (R.)*. The King of Rome, 277.
- Mac Neill (Eoin)*. Saint Patrick, apostle of Ireland, 552.
- Madelin (Louis)*. La France du Directoire, 87.
- Le Consulat et l'Empire, 275.
- Napoléon, 275.
- Magnin (R. P. Ignace-Marie)*. Un héros de la charité au XVI^e siècle : saint Jean de Dieu, 614.
- Malcolm Smith (E. F.)*. Voir *Bindoff (S. T.)*.
- Mann (Miss Margaret)*. Erasme et les débuts de la Réforme française, 1517-1536, 44.
- Mansfeld (Pierre-Ernest de)*. Journal de captivité écrit au donjon de Vincennes, 1552-1554 ; publ. par le prince Colloredo-Mannsfeld et l'abbé Jos. Massarette, 53.
- Marcu (A.)*. Les conspirations à l'époque de la Renaissance roumaine, 521.
- Márdárecu (général)*. La campagne pour la délivrance de la Transylvanie et l'occupation de Budapest, 530.
- Marion (Marcel)*. Le brigandage pendant la Révolution, 264.
- Marjolin (Robert)*. Troubles provoqués par la disette de 1816-1817, 483.
- Marsengo (général M.)*. Héros sans gloire. Souvenirs d'un membre de la mission militaire italienne près du G. Q. G. russe, 1915-1917, 612.
- Martin (Martin)*. A description of the Western islands of Scotland circa 1695 ; publ. par Donald J. Macleod, 332.
- Massarette (abbé Jos.)*. Voir *Mansfeld (Pierre-Ernest)*.
- Massé (Henri)*. Firdouci et l'épopée nationale, 352.
- Mathiez (Albert)*. Le Directoire du 11 brumaire an IV au 18 fructidor an V, 86.
- Mathiot (Ch.)*. Un village affranchi : Le Vernoy-lès-Montbéliard et l'ancien « prieuré » de Vaux, 303.
- Mattern, S. J. (Joseph)*. A travers les villes mortes de Haute-Syrie, 610.
- Maubourguet (J.)*. Voir *Fugier (A.)*.
- Mauco (Georges)*. Les migrations ouvrières en France, d'après les rapports des préfets de l'Empire de 1808 à 1813, 279.
- Maurel (Blanche)*. Cahiers de doléance de la colonie de Saint-Domingue pour les États généraux de 1789, 64.
- Messenger (E. C.)*. The Lutheran origin of the Anglican ordinal, 609.
- Meynier (Albert)*. Une erreur historique. Les morts de la Grande Armée et des armées ennemies, 286.
- Michel (Ersilio)*. Vicende di Filippo Buonarroti in Corsica, 1789-1794, 246.
- Miller (A.)*. Considérations sur les institutions financières de l'État moscovite aux XVII^e-XVIII^e siècles, 478.
- *(Victor Clyde)*. Joel Barlow revolutionist. London, 1791-1792, 247.
- Miranda (Fernando Marquez)*. Ensayo sobre los artifices de la Plata en el Buenos Aires colonial, 470.
- Mirany (D.)*. The land and the peasant in Roumania, 532.
- Moeckli-Cellier (Maurice)*. La Révolution française et les écrivains suisses-romands, 1789-1815, 271.
- Mommsen (Wilhelm)*. Richelieu. Politisches Testament und kleinere Schriften, 59.
- Monglond (A.)*. Jeunesses, 573.
- Moulard (abbé Jacques)*. Le comte Camille de Tournon, auditeur du Conseil d'État, intendant de Bayreuth, préfet de Rome, de Bordeaux, de Lyon, pair de France, 1778-1833, 279.
- Monnier (Luc)*. L'annexion de la Savoie à la France et la politique suisse en 1860, 117.
- Montet (Edouard)*. Choix de proverbes, dictons, maximes et pensées de l'Islam, 610.

- Montmort (comte de). Antoine-Charles du Houx, baron de Viomenil, 345.
- Monumenti italiani (I) ; fasc. I : Castel del Monte, 355.
- Moreau (Pierre). Le Romantisme, 575.
- La conversion de Chateaubriand, 568.
- L'histoire en France au XIX^e siècle. État présent des travaux et esquisse d'un plan d'études, 346.
- Moreau-Reibel (Jean). Jean Bodin et le droit public comparé dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire, 45.
- Moroianu (G.). Les luttes des Roumains de Transylvanie et l'opinion mondiale, 503.
- Mossé (Armand). Histoire des Juifs d'Avignon et du Comtat-Venaissin, 596.
- Müller (Georg). Die Gesellschaft und Staatslehren des Abbé Mably und ihr Einfluss auf das Werk der Konstituante, 90.
- Reitzenstein et Rosemann. Die deutsche Kunst in Siebenbürgen, 536.
- Munch (P.). Le paysan danois, 307.
- Musset (René). Les statistiques agricoles officielles françaises ; étude critique, 289.
- Nadejde (V.). Histoire de l'armée roumaine, 499.
- Naudin (abbé Edmond). Saint Véran de Caillon, 136.
- Nef (John U.). The rise of the English coal industry, 467.
- Nestor (Ion). Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien, 506.
- Nezeloff (Pierre). Mirabeau, homme d'amour, homme d'État, 235.
- Nicolle (Paul). Correspondance reçue par le représentant du peuple Fourmy, député de l'Orne à la Convention, 69.
- Valazé, député de l'Orne à la Convention nationale, 238.
- Nicollini (G.). Il tribunato della plebe, 541.
- Niculescu-Varone (T. G.). Dictionnaire des danses roumaines, 492.
- Nielsen (Azet). Dänische Wirtschaftsgeschichte, 295.
- (Niels). Géomètres français au XVIII^e siècle ; publ. par N. E. Nörlund, 126.
- Nistor (I.). Der nationale Kampf in der Bukowina, 500.
- Die auswärtigen Handelsbeziehungen der Moldau im XIV, XV u. XVI Jahrhundert, 512.
- Handel und Wandel in der Bukowina, 512.
- Nitzschke (Heinz). Die Geschichtsphilosophie Lorenz von Steins, 577.
- Noel (Martin S.). Estudios y documentos para la historia del arte colonial ; t. I : Arquitectura virreinal, 354.
- Noppen (J. C.). Chapter House and Pyx Chamber. Westminster abbey, 95.
- Nordström (Johan). Moyen Age et Renaissance. Essai historique, 342.
- Nörlund (N. E.). Voir Nielsen (Niels).
- Nurra (Pietro). La coalizione europea contro la repubblica di Genova, 1793-1796, 258.
- Nussbaum (Frederick L.). The deputies extraordinary of commerce and the French monarchy, 314.
- A history of the economic institutions of modern Europe ; an introduction to « der Moderne Kapitalismus » of Werner Sombart, 290.
- Calonne's East India Company, 314.
- Oddie (Miss E. M.). The Bonapartes in the new World, 277.
- Olivier-Martin (Félix). Voir Perrot (Ernest).
- Oprescu (G.). L'art populaire en Roumanie, 537.
- Peasant art in Roumania, 537.
- Panaïtescu (P. P.). La route commerciale de Pologne à la mer Noire, 513.
- Paléologue (Maurice). Guillaume II et Nicolas II, 611.
- Papahagi (Take). Images d'ethnographie roumaine, 537.
- Parès (A.-J.). Ville de Toulon. Inventaire sommaire des archives communales postérieures à 1789. Délivérations du Conseil municipal, 1789-1804, 75.
- Voir Richaud (Louis).
- Pares (Richard). War and trade in the West Indies, 1739-1748, 463.
- Parrel (Christian de). Les papiers de Calonne ; 1^{re} série : Les finances de princes en 1790, 1791, 1792, 73.
- Pârvan (V.). Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-roumain, 507.
- Dacia, an outline of the early civilizations of the Carpatho-danubian countries, 505.
- Getica, 505.
- Les débuts de la vie romaine aux bouches du Danube, 505.
- Pascoe (Marguerite E.). Les drames religieux au milieu du XVII^e siècle, 1635-1650, 594.
- Pastre (Gaston). La défaite d'Armide, Napoléon à Iéna, 287.
- Bonaparte en Égypte, 259.
- Patry (Raoul). Philippe du Plessis-Mornay, 58.
- Patte (E.). Souvenirs de voyage en Roumanie, 506.

- Peers (Sir Charles). Richmond Castle, Yorkshire. Official guide, 604.
- Pellegrini (Carlo). Voir Sismondi (S.).
- Pépin (Eugène). Histoire de Touraine, 593.
- Peretti (Lydie). Letizia Bonaparte, 277.
- Peretz (J.). *Precis de istoria dreptului român*, 504.
- Perez (Juan Beneyto). Notas sobre el origen de los usos comunales, 302.
- Pergamini (Charles). Le « culte national » à Bruxelles sous le Directoire, 270.
- Perrot (Ernest), Olivier-Martin (Félix) et Besnier (Robert). Bulletin bibliographique d'histoire économique et juridique, 288.
- Perry (W.). The Oxford movement in Scotland, 129.
- Perry de Nieuil (marquise de). Voir Toustain (marquis de).
- Peter (chanoine J.) et Poulet (dom Ch.). Histoire religieuse du département du Nord pendant la Révolution, t. II, 253.
- Pétin (général). Le drame roumain, 530.
- Petranu (C.). Bisericile de lemn din județul Arad, 536.
- Die Kunstdenkmäler der Siebenbürger Rumänen, 536.
- Les églises de bois de Transylvanie, 536.
- Les revendications artistiques de la Transylvanie, 536.
- Pfister (Christian). Voir Lot (Ferdinand).
- Phipps (Ramsay-Weston). The armies of the first french Republic and the rise of the marshalls of Napoleon I. The armies in the West, 1793 to 1794, and the armies in the South, 1792 to march 1796, 256.
- Pietresson de Saint-Aubin (M.). Le cadastre du Consulat dans le département du Nord, 275.
- Piguet (Émile). Les dénombrements généraux de réfugiés huguenots au pays de Vaud et à Berne à la fin du XVIII^e siècle, 595.
- Pirenne (Henri). Le mouvement économique et social au Moyen Age, 290.
- Les vins français au Moyen Age, 311.
- Plattard (Jean). Montaigne et son temps, 46.
- Podlacha (W.). Les peintures murales dans les églises de Bukovine, 534.
- Poignant (Simone). La foire de Lille, 312.
- Poisson (Charles). Les fournisseurs aux armées sous la Révolution française. Le Directoire des achats, 1792-1793. J. Bidermann, Cousin, Marx-Berr, 265, 481.
- Poitevin (P.). Une bataille au centre de la France en 1917. La révolte des armées russes au camp de la Courtine, 612.
- Polin (R.) et Charon (J.). Les coopératives rurales et l'État en Tchécoslovaquie et en Roumanie, 532.
- Politique extérieure de la Roumanie (la), 528.
- Pollio (E.). Le commerce maritime pendant la Révolution, 266.
- Popa Lisseanu (M.). Sicules et Roumains, 503.
- Postan (M.). Studies in bibliography Medieval capitalism, 288.
- Voir Power (Eileen).
- Pottier (le P.). Un précurseur du P. L. Lallemand, S. J., et des maîtres de la prière au XVIII^e siècle. Le R. P. Pierre Cotton, S. J., 59.
- Pouthas (Charles-H.). Une famille de bourgeoisie française, de Louis XIV à Napoléon, 113.
- Power (Eileen) et Postan (M.). Studies in English trade in the fourteenth century, 456.
- Préteux (Pierre). Armand-Gaston Camus, 235.
- Primo (Jean-François). La jeunesse de Brissot, 238.
- Puig y Cadafalch. Decorative forms of the first romanesque style, 533.
- Les périodes successives de l'influence byzantine, 533.
- Pusch (Gottfried). Staatliche Münz- und Geldpolitik in den Niederlanden unter den Burgundischen und Habsburgischen Herrschern, besonders unter Kaiser Karl V, 351.
- Quoniam (Th.). Érasme, 98.
- Rabutin (François de). Commentaires des guerres en la Gaule belge, 1551-1559; publ. par Ch. Gailly de Taurines; t. I : 1551-1555, 53.
- Rally (Alexandre et Getta). Bibliographie franco-roumaine, 487.
- Ramière de Fortanier (Jean). Les droits seigneuriaux dans la sénéchaussée et comté de Lauragais, 265.
- Ravignani (Emilio). El volumen del comercio de la Plata a comienzo del virreinato, 1779-1781, 463.
- Recht (Pierre). 1789 en Wallonie. Considérations sur la révolution liégeoise, 267.
- Règle de saint Benoît (la), 614.
- Régné (Jean). Répertoire des plans cadastraux parcellaires de l'Ardeche, 274, 303.
- Reitzenstein. Voir Müller.
- Renaudin (Louis). Le maréchal Fabert, 60.
- Renwick (W. L.). A view of the present state of Ireland by Edmund Spenser, 349.
- Répertoire de bibliographie française, 1501-1930; fasc. I : A-Acker, 346.
- Reynier (Élie). Le pays de Vivarais, 594.
- Rich (E. E.). The staple court books of Bristol, 318.

- Richaud (Louis)*. Mémoires sur la révolte de Toulon et l'émigration; publ. par R. Busquet, B. Roberty et A.-J. Parès, 69.
- Ricomard (J.)*. La lieutenance générale de police à Troyes au XVIII^e siècle, 328.
- Riker (T. V.)*. The making of Roumania, 520.
- Riotor (Léon)*. Amours et tragédie de Michel Ney, maréchal de France, 287.
- Ritter (M.)*. Gneisenau und die deutsche Freiheitsidee, 282.
- Robert (André)*. L'idée nationale autrichienne et les guerres de Napoléon. L'apostolat du baron de Hormayr et le salon de Caroline Pichler, 284.
- Robertson (H. M.)*. Aspects of the rise of economic individualism : a criticism of Max Weber and his school, 473.
- Roberty (B.)*. Voir *Richaud (Louis)*.
- Robinson (Gerold Tanquary)*. Rural Russia under the old regime; a history of the landlord-peasant world and a prologue to the peasant revolution of 1917, 306.
- Robiquet (Jean)*. Voir *Sagnac (Philippe)*.
- Rochechouart (général-comte de)*. Souvenirs de la Révolution, l'Empire et la Restauration, 273.
- România in Războiul mondial, 1916-1919*, 530.
- Rommenhöller*. La grande Roumanie, 532.
- Rogues (Mario)*. Le 24 janvier, 520.
- Rörig (Fritz)*. Mittelalterliche Weltwirtschaft. Blüte und Ende einer Weltwirtschaftsperiode, 555.
- Rosemann*. Voir *Müller*.
- Rosetti (R.)*. La participation de l'armée roumaine aux campagnes de 1877 et 1878, 527.
- Roucek (J.)*. Contemporary Roumania and her problems, 532.
- Roumanie agricole (la)*, 532.
- Roussel (Pierre)*. Actes des fonctionnaires athéniens préposés à l'administration des sanctuaires après 166 av. J.-C., 127.
- Roy (Pierre-Georges)*. Les juges de la province de Québec, 132.
- Rufer (Alfred)*. Amtliche Sammlung der Akten aus der Zeit der Helvetischen Republik, 1798-1803, XI Band, 76.
- Ruinart (Dom Thierry)*. Mabillon, 347.
- Rutkowski (Jan)*. Les bases économiques des partages de la Pologne, 298.
- Sagnac (Philippe)* et *Robiquet (Jean)*. La Révolution de 1789, 77.
- Salvini (J.)*. Le dernier gouverneur français du Bengale, Renault de Saint-Germain, 1697-1717, 598.
- Samurcas (Tzigara)*. Modèles de sculpture sur bois, 536.
- Sapori (Armando)*. Il giusto prezzo nella dottrina di San Tommaso e nella pratica del suo tempo, 472.
- I libri di commercio dei Peruzzi, 349.
- Saulx-Tavannes (duchesse de)*. Mémoires, 1791-1806; publ. par le marquis de Valous, 72.
- Sauvaget (M.)*. Le plan de Laodicée sur mer, 353.
- Savigny-Vesco (Marguerite)*. La princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, 1757-1824, 244.
- Sayous (André-E.)*. Le rôle des Génois lors des premiers mouvements réguliers d'affaires entre l'Espagne et le Nouveau Monde, 1505-1520, 459.
- L'origine de la lettre de change, 472.
- Schaedelin (Félix)*. Un jacobin alsacien : Joseph Bruat, 1763-1807, 249.
- Schaeffer (Fr. B.)*. Metternich, 285.
- Schapiro (J. Salwyn)*. Condorcet and the rise of liberalism in France, 236.
- Schlugheit (D.)*. Geschiedenis van het Antwerpsche Diamantslijpersambacht, 1582-1797, 590.
- Schnerb (Robert)*. La dépression économique sous le Directoire après la disparition du papier-monnaie, 478.
- La première mission en Côte-d'Or du conventionnel Bernard de Saintes, 250.
- Les contributions directes à l'époque de la Révolution dans le département du Puy-de-Dôme, 262.
- Recueil de textes et de tableaux relatifs à la patente, à l'époque de la Révolution, dans le département du Puy-de-Dôme, 263, 477.
- Schnürer (Gustav)*. L'Église et la civilisation au Moyen Age, 92.
- Schwarz (Hans W.)*. Die Vorgeschichte des Vortrages von Ried, 282.
- Scullard (Howard H.)*. Scipio Africanus in the second Punic War, 542.
- Sebastiani (G.)*. German fortified churches in Transylvania, 536.
- Sée (Henri)*. Le commerce de Bordeaux à l'époque napoléonienne, d'après la correspondance d'Honorat Lainé, 315.
- Notes sur les travaux dans les ports bretons au XVIII^e siècle, 314.
- et *Rébillon (A.)*. Le XVI^e siècle, 96.
- Segrè (Sergio)*. Murat. La cavalcata della fortuna, 287.
- Seidmann (Joel I.)*. The yellow dog contract, 484.
- Seignobos (Charles)*. Histoire de l'Europe, 341.
- Sénéchal (Christian)*. Les grands courants de la littérature contemporaine, 602.

- Striey* (général W.). Cambronne, 287.
- Seton-Watson* (R. W.). A history of the Roumanians from Roman times to the completion of unity, 493.
- Skupp* (Paul F.). The european powers and the near eastern questions, 1806-1807, 280.
- Simiand* (François). L'histoire du travail au Collège de France, leçon d'ouverture, 3 décembre 1932, 289.
- Sion* (Jules). La France méditerranéenne, 301.
- et *Chataigneau* (Y.). Géographie universelle; t. VII : Méditerranée. Péninsules méditerranéennes; deuxième partie : Italie, Pays balkaniques, 124.
- Sismondi* (S.). Epistolario; édité par Carlo Pellegrini, 350.
- Six* (G.). Dictionnaire biographique des généraux et amiraux français de la Révolution et de l'Empire, 1792-1814; t. I : A-J, 75.
- Smith* (George). The coronation of Elizabeth Wydeville, Queen Consort of Edward IV, on may 26th, 1465, 605.
- Söderhjelm* (Alma). Marie-Antoinette et Barnave. Correspondance secrète, juillet 1791-janvier 1792, 68.
- Sol* (chanoine Eugène). Dans la tourmente révolutionnaire, 254.
- La Révolution en Quercy, t. IV, 251.
- Quercynois de la période révolutionnaire, 254.
- Sous le régime de la séparation, 254.
- Soreau* (Edmond). A la veille du 9 thermidor, 86.
- La Révolution française et le prolétariat rural, 481.
- Spenser* (Edmund). Voir *Renwick* (W. L.).
- Staneff* (N.). Voir *Zlatarski* (W. N.).
- Stefănescu* (I. D.). Contribution à l'étude des peintures murales valaques, 535.
- La peinture religieuse en Moldavie et en Bukovine, nouvelles recherches, 534.
- La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie, 535.
- L'évolution de la peinture religieuse en Bukovine et en Moldavie des origines au XIX^e siècle, 534.
- L'illustration des Liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient, 534.
- Stein* (Gertrude). Américains d'Amérique, 133.
- Stelling-Michaud* (S.). Voir *Gundolf* (Friederic).
- Stern* (Jean). Le mari de Mademoiselle Lange, Michel-Jean Simons, 1762-1833, 245.
- Strick* (Michael). Das Kurhaus Bayern im Zeitalter Ludwigs XIV und die europäischen Mächte, 321.
- Studies in Anglo-French history during the Eighteenth, Nineteenth and Twentieth Centuries; publ. par *Alfred Coville* et *Harold Temperley*, 335.
- Stulz* (Josef). Die Vereinigten Staaten von Amerika, 336.
- Sturdza* (A. A. C.). L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato, 518.
- Suarès* (André). Vues sur Napoléon, 276.
- Supino* (I. B.). L'arte nelle Chiese di Bologna. Secoli VIII-XIV, 354.
- Table analytique des tomes XVI à XXX (années 1914 à 1928) de la Revue des Études anciennes, 388.
- Tafraï* (O.). Monuments byzantins de Curtea de Argeș, 535.
- Tarlé* (Eugen). Russland und die Kontinentalsperre, 315.
- Tăpca* (G.). Considérations sur les lois relatives à la propriété rurale en Roumanie, 526.
- Les nouvelles réformes agraires en Roumanie, 526.
- Tassier* (Suzanne). Histoire de la Belgique sous l'occupation française en 1792 et 1793, 268.
- Tădărescu* (G.). Le régime électoral et parlementaire en Roumanie, 524.
- Tavera* (François). Le problème humain. L'idée d'humanité dans Montaigne, 47.
- Tawney* (R. H.). The study of economic history, 289.
- Taylor* (Lily Ross). The divinity of the Roman Emperor, 543.
- Temperley* (Harold). Voir *Studies in Anglo-French history*.
- Teutsch* (G.). Die Siebenbürger Sachsen, 504.
- Tewkesbury Abbey*, 605.
- Thibault* (Fabien). La condition des personnes en France du IX^e siècle au mouvement communal, 479.
- Thiry* (Jean). Le Sénat et Napoléon, 1800-1814, 278.
- Rôle du Sénat de Napoléon dans l'organisation militaire de la France impériale, 1800-1814, 278.
- Thomas* (Alfred Barnaby). After Coronado. Spanish exploration northeast of New Mexico, 1696-1727, 591.
- Thompson* (E. Katherine). Voir *Gray* (Lewis Cecil).
- Thornton* (Gladys A.). Voir *Lodge* (Eleanor C.).
- Thurnwald* (Richard). Economics in primitive communities, 300.
- Todd* (Geoffrey). Joint stock companies, 1844-1900, 474.
- Toussaint* (marquis de). Mémoires, 1790-1823; publ. par la marquise de Perry de Nieül, 71.

- Toutain (Jules)*. Nouvelles études de mythologie et d'histoire des religions antiques, 126.
- Traverse (Georges)*. Plan de prospérité, 586.
- Trevoux (François)*. Le développement et la réglementation de l'industrie électrique aux États-Unis, 470.
- Truchis de Varennes (A. de)*. Un diplomate franc-comtois au xviii^e siècle : Antoine Brun, 1599-1654, 61.
- Tschirch (Otto)*. Geschichte der öffentlichen Meinung in Preussen, im Friedensjahrzent vom Baseler Frieden bis zum Zusammenbruch des Staates, 281.
- Uhry (Alfred)*. L'Alsace et le canal de la Marne au Rhin, 603.
- Le réseau des canaux alsaciens, 311.
- Ulzen-Barkhausen (Johann)*. Bremische Schifffahrt vor 100 bis 200 Jahren in ihrer Bedeutung für Bremische Handel, Formen- und Familien Geschichte, 463.
- Undreiner (George J.)*. Robert Wingfield, erster ständiger englischer Gesandter am deutschen Hofe, 1464-1539, 606.
- Ursu (I.)*. Petru Rareș, 515.
- Stefan cel Mare, 514.
- Vaillandet (P.)*. Correspondance des députés d'Avignon près de l'Assemblée nationale ; 1^{re} partie : Juin-août 1790, 69.
- Le plébiscite de l'an III, 252.
- Les massacres de la Glacière et l'opinion publique, 252.
- Lettres inédites de Barbaroux, 239.
- Rapports de Louis-Henri Lefébure, commissaire du pouvoir exécutif de Vaucluse, 1793-an II, 252.
- Vaillé (Eugène)*. Les origines des postes et messageries dans l'ancienne France, 347.
- Valère (Maxime)*. Voir *Cavalier Mercer*.
- Valeri (Antonio)*. Maria Luisa, 1791-1847, 277.
- Valous (marquis de)*. Voir *Saulz-Tavannes (duchesse de)*.
- Van Dillen (J. G.)*. Bronnen tot de geschiedenis van het bedrijfsleven en het gildwezen van Amsterdam ; 2^e partie : 1612-1632, 467.
- Van Hulzen (A.)*. Van opstand tot oorlog. Onze vaderlandse geschiedenis van 1555-1576, 350.
- Van Werveke (Hans)*. Monnaies, lingots ou marchandises ? Les instruments d'échange aux xi^e et xii^e siècles, 471.
- Vădăbanu (V.)*. Vechile bisericici de piatră românești ale județului Hunedoara, 536.
- Vendôme (duchesse de)*. La jeunesse de Marie-Amélie, reine des Français, d'après son « Journal », 598.
- Vercateren (Fernand)*. Opérations financières de Charles-Quint dans les Pays-Bas, 477.
- Verhaegen (baron Paul)*. Le conseiller d'État Cornet de Grez, 270.
- Vestal (Stanley)*. New sources of Indian history 1850-1891, 592.
- Vichniac (Marc)*. Lénine, 486.
- Vienot (John)*. Georges Cuvier, 246.
- Vignols (Léon)*. Les améliorations anciennes du port de Saint-Malo au xviii^e siècle, 314.
- Villey (Pierre)*. Les « Essais » de Montaigne, 46.
- Vincent (Francis)*. Les Parnassiens, 599.
- Vitzthum (comtesse Anne-Lore)*. Julius Wilhelm von Oppel, ein Sachsischer Staatsmann aus der Zeit des Befreiungskrieges, 282.
- Vlahuța (Al.)*. Grigorescu et son œuvre, 537.
- Vocht (Henry de)*. Monumenta humanistica Lovaniensia. Texts and studies about Louvain humanists in the first half of the xvth Century, 556.
- Vogel (Walther)*. Beiträge zur Statistik der deutschen Schifffahrt im 17 und 18. Jahrhundert, 462.
- Volney (Constantin-François)*. La loi naturelle ou catéchisme du citoyen français ; publ. par Gaston-Martin, 67.
- Walker-Smith (Derek)*. The protectionist case in the 1840's, 461.
- Walter (Gérard)*. Les massacres de septembre, étude critique, 83.
- Marat, 240.
- Walther (Daniel)*. Gouverneur Morris, témoin de deux révolutions, 246.
- Ward (Reginald Somerset)*. Maximilien Robespierre. A study in deterioration, 240.
- Webster (C. K.)*. Voir *Bindoff (S. T.)*.
- Weelen (Jean Edmond)*. Rochambeau, 345.
- Wendel (Hermann)*. Danton, 239.
- Weulersse (Jacques)*. Antioche, essai de géographie urbaine, 353.
- Wilkinson (Herbert A.)*. The American doctrine of State succession, 134.
- (Spenser). The rise of General Bonaparte, 257.
- Willard (James F.)*. Progress of medieval studies in the United States of America and Canada, 583.
- Wolff (Otto)*. Die Geschäfte des Herrn Ouvrard, 245.
- Wrong (George M.)*. Candide and the American revolution, 107.
- Złatarski (W. N.) et Stanef (N.)*. Geschichte der Bulgaren, 498.
- Zweig (Stefan)*. Érasme, grandeur et décadence ; trad. par *Aziz Hella*, 98.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

	Pages
CAHEN (Léon). Le prétendu Pacte de famine.	173
ISAAC (Jules). La crise européenne et la Grande Guerre	412
PIGANIOL (André). La capitulation de Dioclétien	1
SAYOUS (André-E.). Le commerce de Melchior Manlich et Cie d'Augsbourg à Marseille et dans toute la Méditerranée entre 1571 et 1574.	389

MÉLANGES

BOUSSARD (Jacques). Ralph Neville, évêque de Chichester et chancelier d'Angleterre († 1244)	217
HAUMANT (Émile). La race française au Canada	24
LAURENS (Louis). L'histoire de la pharmacie, de la chirurgie et de la biologie.	28
PINGAUD (Albert). Les origines de l'expédition de Salonique	448
PRENTOUT (Ch.). Essai d'identification des personnages inconnus de la tapisserie de Bayeux	14

BULLETIN HISTORIQUE

Histoire de France. Histoire moderne (1498-1660), par Henri HAUSER.	41
Histoire de la Révolution et de l'Empire , par G. LEFEBVRE.	63, 234
Histoire de Roumanie , par P. HENRY.	486
Histoire économique et sociale (1932-1933), par Henri SÉE.	288, 457

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

ADAMS (H. P.). The life and writings of Giambattista Vico (Georges Bourgin).	99
ADAMS (James Truslow). L'aventure américaine. Histoire nouvelle des États-Unis par un Américain (E. Préclin).	336
BABY (Jean). A la lumière du marxisme (Pierre Poumier)	579
BAC (Ferdinand). Intimités de la III ^e République, de Monsieur Thiers au président Carnot. Souvenirs de jeunesse (Maurice Beaumont)	118
BACHELIER (A.). Le jansénisme à Nantes (E. Préclin)	106
ID. Essai sur l'Oratoire à Nantes au xvii ^e et au xviii ^e siècle (Id.)	103
BAYLEY (Harold). The lost language of London (Ch. Bémont)	316
BEN MILAD (docteur Ahmed). L'école médicale de Kairouan aux x ^e et xi ^e siècles (Louis Laurens).	553

TABLE DES MATIÈRES

697

Pages

Pages
173
412

1

389

217

24

28

448

14

41

34

86

57

99

36

99

8

6

3

6

3

BLANCHET (Adrien). Forma Orbis romani. Carte archéologique de la Gaule romaine. Fasc. IV : Carte de la partie occidentale du département du Var et de la partie orientale des Bouches-du-Rhône (A. Grenier)	91
BREMOND (H.). Histoire littéraire du sentiment religieux en France. T. XI : Le procès des mystiques (E. Prévelin)	101
BRUNOT (Ferdinand). Histoire de la langue française. T. VIII : Le français hors de France au XVIII ^e siècle. Première partie : Le français dans les diverses parties d'Europe (Georges Pagès)	111
CALMETTE (J.). L'élaboration du monde moderne (H. Hauser)	96
CARREYRE (J.). Le jansénisme durant la Régence. T. II (E. Prévelin)	324
CATALUCCIO (Francesco). Antonio di San Giuliano e la politica estera italiana dal 1900 al 1914 (Maurice Beaumont)	331
CHATEAUBRIAND. Les Natchez, édité par Gilbert CHINARD (R. Pignarre)	568
COLBERT-MAULÉVRIER (comte DE). Voyage dans l'intérieur des États-Unis et au Canada, publié par Gilbert CHINARD (E. Prévelin)	327
CONTENTON (baron Ludovic DE). La Société des Cincinnati de France et la guerre d'Amérique, 1778-1783 (Id.)	109
CURTAYNE (Alice). Saint Brigid of Ireland (A. Rivoallan)	552
DODWELL (H. H.). The Cambridge shorter history of India (Ch.-A. Julien)	338
DREYER (Johannes). Deutschland und England in ihrer Politik und Presse im Jahre 1901 (Maurice Beaumont)	329
DURRY (Marie-Jeanne). La vieillesse de Chateaubriand (R. Pignarre)	568
Id. En marge des « Mémoires d'outre-tombe ». Fragments inédits (Id.)	568
FABUREAU (Hubert). Guillaume Apollinaire (Id.)	578
FAVRE (R. P. J.). Une grande mystique au XVIII ^e siècle : la vénérable Marie-Céleste Crostarosa (E. Prévelin)	562
GARLICK (Richard Cecil). Philip Mazzei, friend of Jefferson (Id.)	108
GEISENDORF-DES GOUTTES. Les prisonniers de guerre sous le Premier Empire. Géoles et pontons d'Espagne. T. I : L'expédition et la captivité d'Andalousie (André Fugler)	115
GILBERT (E. W.). The exploration of Western America, 1800-1850 (E. Prévelin)	561
GODART (Justin). Le jansénisme à Lyon. Benoît Fourgon, 1687-1773 (Id.)	105
GRASSET (colonel A.). La guerre d'Espagne, 1807-1813. T. III (André Fugler)	115
GRENIER (Albert). Manuel d'archéologie gallo-romaine. 2 ^e partie : L'archéologie du sol (Aug. Audollent)	546
GRIFFIN (J.). The contribution of Belgium to the catholic Church in America, 1523-1857 (E. Prévelin)	559
GUIGNEBERT (Charles). Des prophètes à Jésus. II : Le monde juif vers le temps de Jésus (Adolphe Lods)	538
HANOTEAU (Jean). Joséphine avant Napoléon. Le ménage Beauharnais (L. Lévy-Schneider)	565
HICKS (Granville). The great tradition. An interpretation of american literature since the Civil War (E. Prévelin)	120
HOLT (W. Stull). Treaties defeated by the Senate (Id.)	118
HUBER (Hans). Karl Heinzen, 1809-1880. Seine politische Entwicklung und publizistische Wirksamkeit (Henri Sée)	577

	Pages
HUME (Edgar Erskine). La Fayette and the Society of the Cincinnati (E. Pré-clin)	109
Journal of the Commissioners for trade and plantations from January 1759 to december 1763 (Ch. Bémont)	326
KOHN (Hans). Die Europäisierung des Orients (Maurice Beaumont)	121
Kritische Beiträge zur Geschichte des Mittelalters. Festschrift für Robert Holtzmann (Louis Halphen)	95
LOT (Ferdinand), PFISTER (Christian) et GANSHOF (François L.). Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888 (Id.)	550
LOT (Ferdinand). Les invasions germaniques. La pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain (Id.)	550
LOT (Fernand). Alfred Jarry, son œuvre (Robert Pignarre)	578
MAC NEILL (Eoin). Saint Patrick, apostle of Ireland (A. Rivoallan)	552
MACKENSIE (W. C.). The Western Isles (Ch. Bémont)	332
MARTIN (Martin). A description of the Western Islands of Scotland circa 1695, publié par Donald J. MACLEOD (Id.)	332
MONGLOND (A.). Jeunesses (R. Pignarre)	573
MONNIER (Luc). L'annexion de la Savoie à la France et la politique suisse en 1860 (G. Pagès)	117
MOREAU (Pierre). La conversion de Chateaubriand (R. Pignarre)	568
Id. Le Romantisme (Id.)	575
NICOLLINI (G.). Il tribunato della plebe (J. Toutain)	541
NITZSCHE (Heinz). Die Geschichtsphilosophie Lorenz von Stein (Henri Sée)	577
NOPPEN (J. C.). Chapter House and Pyx Chamber. Westminster Abbey (Ch. Bémont)	95
POUTHAS (Charles-H.). Une famille de bourgeoisie française de Louis XIV à Napoléon (Henri Calvet)	113
QUONIAM (Th.). Érasme (Henri Hauser)	98
RICH (E. E.). The staple court books of Bristol (Ch. Bémont)	318
RICOMMARD (J.). La lieutenance générale de police à Troyes au XVIII ^e siècle (G. Pagès)	328
RÖRIG (Fritz). Mittelalterliche Weltwirtschaft. Blüte und Ende einer Weltwirtschaftsperiode (Ch.-Edmond Perrin)	555
SCHNÜRER (Gustav). L'Église et la civilisation au Moyen Age (Louis Halphen)	92
SAILLARD (Howard H.). Scipio Africanus in the second Punic War (J. Toutain)	542
SÉE (Henri) et RÉBILLON (A.). Le XVI ^e siècle (H. Hauser)	96
SION (J.) et CHATAIGNEAU (Y.). Méditerranée, péninsules méditerranéennes. 2 ^e partie : Italie, Pays balkaniques (Louis Eisenmann)	125
STRICH (Michael). Das Kurhaus Bayern im Zeitalter Ludwigs XIV und die europäischen Mächte (G. Pagès)	321
Studies in Anglo-French History during the eighteenth, nineteenth and twentieth Centuries, publié par Alfred COVILLE et Harold TEMPERLEY (Paul Vaucher)	335
STULZ (Josef). Die Vereinigten Staaten von Amerika (E. Préclin)	336
TAYLOR (Lily Ross). The divinity of the Roman Emperor (J. Toutain)	543

TABLE DES MATIÈRES

699

Pages

Vocht (Henry de). Monumenta humanistica Lovaniensia. Texts and studies about Louvain humanists in the first half of the XVI th century (A. Renaudet)	556
Wrong (George M.). Canada and the American revolution (E. Prœllin) . . .	107
Zweig (Stefan). Érasme, grandeur et décadence (Henri Hauser)	98

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Histoire générale, 125, 340, 583 ; Afrique, 343 ; Antiquité, 126, 586 ; Moyen Age, 127 ; Autriche, 588 ; Belgique, 130, 344, 589 ; Canada, 131 ; États-Unis, 132, 345, 591 ; France, 346, 593 ; Grande-Bretagne, 128, 347, 604 ; Irlande, 349 ; Italie, 349, 609 ; Pays-Bas, 135, 350 ; Pays scandinaves, 351 ; Portugal, 611 ; Proche-Orient, 352-610 ; Suisse, 353 ; U. R. S. S., 135, 611 ; Histoire de l'art, 354 ; Histoire religieuse, 136, 613.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

France. Académie des inscriptions et belles-lettres, 616. Anjou historique, 616. Annales de Bourgogne, 139. Annales de l'Université de Paris, 139. Annales d'histoire économique et sociale, 357, 617. Annales du Midi, 357, 619. Annales historiques de la Révolution française, 618. Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, 139. Bibliothèque de l'École des chartes, 141, 619. Bulletin hispanique, 358. Études, 620. Journal des Savants, 359, 621. La Grande Revue, 141. Le Mercure de France, 142, 622. Polybiblion, 143, 625. La Révolution française, 359. Revue archéologique, 144, 625. Revue d'Alsace, 145. Revue de Paris, 359, 626. Revue de Saintonge et d'Aunis, 147. Revue des Deux Mondes, 146, 628. Revue des Études anciennes, 148, 630. Revue des Études napoléoniennes, 147. Revue de synthèse, 631. Revue d'histoire moderne, 149. Revue historique de droit français et étranger, 361, 633. Société de l'histoire du protestantisme français, 633.

Allemagne. Historisches Jahrbuch, 362. Historische Zeitschrift, 362.

Belgique. Académie royale de Belgique, 634. Revue belge de philologie et d'histoire, 635.

Canada. Bulletin des recherches historiques, 637.

États-Unis. The American historical Review, 368, 639. Foreign Affairs, 638. The Journal of Modern history, 647. The national geographic Magazine, 371, 641. Speculum, 372, 642.

Grande-Bretagne. Bulletin of the Institute of historical research, 150, 643. The English historical Review, 150, 645. History, 644. The Times, Literary supplement, 152, 649.

Italie. Africa italiana, 655. Archivio storico italiano, 156, 655. Archivio veneto, 657. Atti del Reale Accademia dei Lincei, 659. Bulletino dell'Istituto storico italiano e Archivio Muratoriano, 659. Memorie storiche Forogiulesi, 157. Nuova Rivista storica, 158, 660. Rendiconti della R. Accademia nazionale dei Lincei, 661. Rivista storica italiana, 159.

Pays-Bas. Tijdschrift voor Geschiedenis, 159, 661.

Pologne. Archeion, 373. Ateneum wileńskie, 373. Przegląd Powszechny, 160. Przegląd historyczno-wojskowy, 161. Roczniki historyczne, 162. Roczniki dziegów Społecznych i Gospodarczych, 373.

Roumanie. Istros, 662. Revue de Transylvanie, 375.

Histoire générale. L'Esprit international, 663.

Histoire religieuse. Archivum historicum Societatis Jesu, 604. Revue bénédictine, 375. Revue de l'histoire des religions, 376. Revue d'histoire ecclésiastique, 664. Revue d'histoire des missions, 665.

CORRESPONDANCE, 163.

NÉCROLOGIE. Maurice Croiset, par G. COLIN, 165 ; Jules Gay, par L. BRÉHIER, 337 ; Antoine Thomas, par C. BRUNEL, 169 ; Simon Eskenazy, par J. FELDMAN, 667 ; Henri Pirenne, par Marc BLOCH, 671.

CHRONIQUE. Le 2^e Congrès de l'Association Guillaume Budé, par J. GAGÉ, 378 ; Fédération des Sociétés savantes de l'Afrique du Nord, par G. ESQUER, 384 ; Allemagne, 667 ; France, 171, 387, 679 ; Grande-Bretagne, 172, 388 ; Italie, 172, 680 ; Yougoslavie, 680.

INDEX ALPHABÉTIQUE, 681.

TABLE DES MATIÈRES, 696.

Le gérant : R. LISBONNE.

60.
hiki

ne,
ue,

7;
N,

8;
4;
ie,